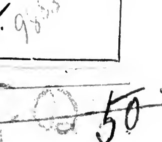

BIBLIOTECA DI ARTIGLIERIA


50

COURS

DE TACTIQUE.

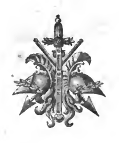
COURS

DE

TACTIQUE.

PAR G. H. DUFOUR,

ANCIEN INSTRUCTEUR DU GÉNIE ET DE L'ÉTAT-MAJOR A L'ÉCOLE MILITAIRE DE THUN, QUARTIER-MAITRE GÉNÉRAL DE LA CONFÉDÉRATION, OFFICIER DE LA LÉGION-D'HONNEUR, ETC.





Paris,

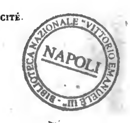
LIBRAIRIE D'AB. CHERBULIEZ ET Ce,

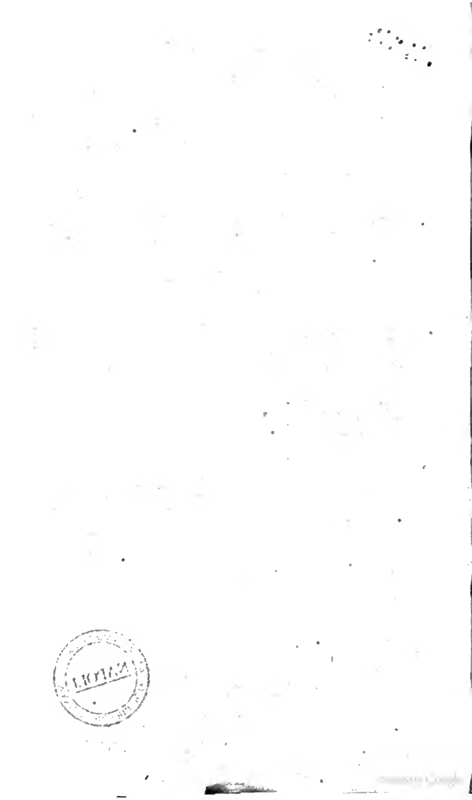
RUE DE TOURNON, 17.

GENÈVE,

MÊME MAISON, RUE DE LA CITÉ.

1840





AVERTISSEMENT.

Les leçons de tactique qui se donnaient à l'école de Thun ont été suspendues ; il est question de les reprendre, mais rien n'est encore décidé à cet égard. Je crois donc faire quelque chose d'utile en publiant les feuilles qui, pendant quelques années, ont servi de texte à ces leçons. Elles sont un résumé de ce que les auteurs les plus estimés ont écrit sur l'art de la guerre. Leur lecture n'exige d'autre connaissance préalable que celle des règlements d'exercice pour les troupes de la Confédération ; c'est-à-dire qu'elles sont à la portée des officiers de tout grade et de toutes armes. Elles suffiront à ceux qui n'ont pas d'autres moyens de s'instruire, et pourront servir de guide à l'instructeur qui sera chargé de l'enseignement de la tactique si les projets d'amélioration, qui ont été présentés pour l'école de Thun, se réalisent.

J'aurais publié plus tôt cet ouvrage si je n'en eusse été empêché par de nombreuses occupations ; mais j'ai trouvé, dans ce retard même, le moyen de compléter certaines parties, et d'ajouter au Cours quelques détails sur l'organisation des troupes fédérales et sur les mesures défensives qui furent adop-

tées à l'époque où la Haute Diète me confia les fonctions de chef d'état-major de l'armée. Il y a pourtant beaucoup de choses que j'ai dû taire; il en est d'autres qui ne sont présentées que d'une manière sommaire, surtout en ce qui concerne notre pays, l'instructeur devant les développer dans son enseignement. En général, je me suis plutôt attaché à donner la substance des choses, que les minutieux détails. Il le fallait pour renfermer le Cours dans les limites d'un volume mis à la portée du grand nombre des lecteurs.

Voici, en peu de mots, comment l'ouvrage est divisé : un premier chapitre comprend les notions les plus nécessaires sur cette branche des sciences militaires qu'il est assez difficile de définir exactement, à laquelle on a donné le nom de *stratégie*, et qui, par son caractère de généralité et de simplicité, forme l'introduction naturelle à la Tactique proprement dite. La formation et l'armement des troupes font l'objet du chapitre suivant; non pas qu'il soit nécessaire de dire comment les soldats se rangent sous le drapeau et de quelles armes ils se servent; il n'est personne qui ne le sache; mais parce que ces points élémentaires donnent lieu à d'instructives discussions. Viennent ensuite les marches et les batailles, qui sont traitées avec assez de développement, vu leur importance. Un chapitre particulier est consacré à la défense des montagnes et des rivières, parce que le sujet est d'un haut intérêt pour les militaires

suisses. Les reconnaissances armées et topographiques, les combats et actions particulières, les missions spéciales, la castramétation, les cantonnements complètent l'ouvrage.

Je le livre à mes jeunes camarades dans l'espérance qu'il leur sera profitable, bien moins peut-être par les notions positives qu'ils y puiseront, que par le désir qu'il pourra faire naître en eux d'étendre leurs connaissances et de se livrer à des études plus profondes. Puissent-ils se bien convaincre que leur dévouement, pour être utile à la patrie, doit être éclairé, et que, dans une armée comme la nôtre, un officier sans instruction ne rendra jamais que de faibles services, l'expérience ne pouvant, chez lui, suppléer au défaut de théorie. Puissent-ils aussi, en s'occupant d'études militaires, se pénétrer des grands exemples que nous ont laissés nos ancêtres, pour s'efforcer de les imiter si jamais ils étaient appelés à prendre les armes pour la défense de notre neutralité et de notre indépendance!

Liste des principaux Ouvrages qui ont été consultés pour la rédaction du Cours de Tactique, et dont la lecture peut être recommandée.

Archiduc Charles. Principes de Stratégie.
id. Campagne de 1799 en Allemagne et en Suisse.
Bonaparte (Napoléon-Louis). Manuel d'Artillerie à l'usage des Officiers d'artillerie de la République Helvétique.
Boutourlin. Campagne de Russie en 1812.
Carnot. De la défense des places fortes.
César. Commentaires.
Chambray. Réflexions sur l'Infanterie.
Costa (de Beauregard). Mélanges tirés d'un portefeuille militaire.
Dedon. Relation du passage de la Limmat.
Decker. De la petite Guerre.
Duhesme. Essai sur l'Infanterie légère.
Feuquières. Mémoires.
Folard. Commentaire sur Polybe.
Frédéric II. Instruction militaire pour ses généraux.
id. Instruction secrète aux Officiers pour se conduire dans la guerre.
Gay-de-Vernon. Traité d'Art Militaire à l'usage des élèves de l'Ecole Polytechnique.
Grewenitz. Tactique de l'Artillerie.
Guibert. Essai de Tactique.
Jacquinot de Presle. Cours d'Art et d'Histoire militaire.
Jomini. Traité des grandes Opérations Militaires.
Lallemand. Traité théorique et pratique des Opérations secondaires de la Guerre.
Léorier. Théorie de l'Officier supérieur.
Lhoyd. Mémoires militaires et politiques.
May (de Romainmotier). Histoire militaire des Suisses.
Montluc. Commentaires.
Napoléon. Mémoires écrits à Sainte-Hélène.
Pelet. Mémoires sur la guerre de 1809.
Rogniat. Considérations sur l'Art de la Guerre.
Rohan (Duc de). Campagne de la Valteline, en 1635.
Silva. Pensées sur la Tactique et la Stratégie.
Thiebault. Manuel des Etats-Majors.
Vauban. De l'Attaque et de la Défense des Places.
Wieland. Manuel militaire pour l'instruction des Officiers Suisses de toutes armes.
Xénophon. Retraite des dix mille.
Les *Règlements* militaires de la Confédération.

CHAPITRE IER.

Principes de Stratégie.



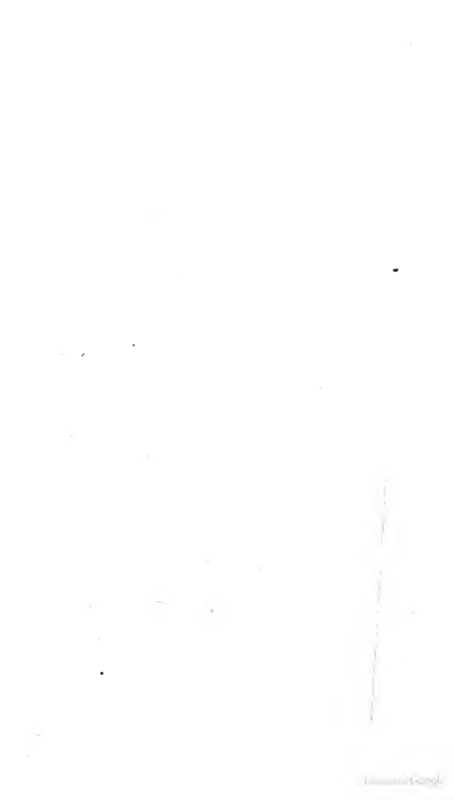
§ 1. — Définitions.

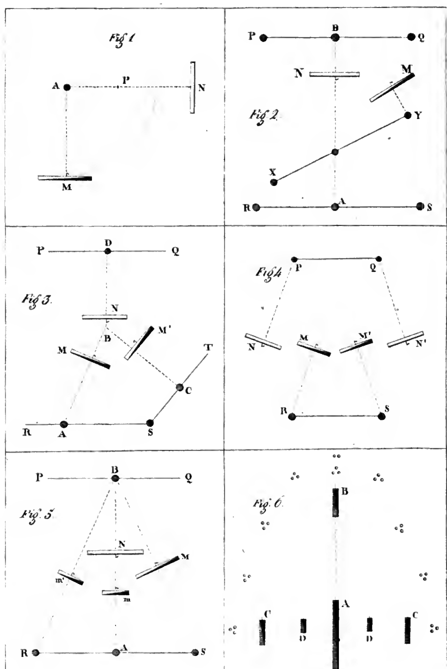
Si nous suivons les opérations des armées anciennes, autant que cela est possible, toutefois, d'après les récits souvent très-incomplets des historiens, nous verrons qu'il en est de plus ou moins conformes à celles des armées modernes, et d'autres qui en diffèrent essentiellement. Les premières, qui ont rapport aux grands mouvements, à l'ensemble de la guerre, constituent la *Stratégie*. Les autres sont du ressort de la *Tactique :* ce sont les ordres de marche, les dispositions des batailles, les campements, etc. Ainsi, par exemple, les fameuses expéditions d'Annibal et de Napoléon au travers des Alpes offrent plus d'un point de rapprochement dans leur ensemble; tandis que les combats et les batailles qui les ont suivies ne sauraient se comparer. C'est que les dispositions générales tiennent à la topographie du théâtre de la guerre, qui est immuable, tandis que les dispositions particulières, les évolutions, la tactique en un mot, dépendent de la nature des armes en usage aux différentes époques. L'étude de l'histoire est ainsi très-instructive sous le point de vue stratégique; mais on peut tomber dans des erreurs bien graves quand on s'efforce d'appliquer à nos armées les notions que cette étude nous donne sur la tactique des anciens. Toute imitation servile est, à cet égard, une faute que plus d'un homme de mérite

a commise pour n'avoir pas assez réfléchi à la grande différence qui existe entre nos armes de jet et celles des peuples de l'antiquité, et aux conséquences qui doivent en résulter dans l'arrangement des troupes pour le combat.

On entrevoit, par ce qui précède, que la stratégie est plus particulièrement la science des généraux, et que la tactique, dans ses diverses ramifications, depuis l'école de peloton jusqu'aux ordres de bataille, depuis le bivouac d'un avant-poste au campement d'une armée, est le partage des officiers de tout grade. Mais il y aurait de la pédanterie à vouloir poser les limites de ces deux branches de l'art militaire d'une manière invariable, car il est une foule de cas où ces limites disparaissent ou se confondent.

La tactique, en restreignant ce mot aux simples évolutions et aux manœuvres du champ de bataille, peut, pour ainsi dire, être enseignée mathématiquement, parce que tous ses mouvements sont réglés; et cela d'autant plus qu'on descend davantage dans l'échelle des connaissances militaires. Mais il n'en est pas de même de la stratégie, parce que dans ses calculs il faut faire entrer le temps en considération et avoir égard à la nature des routes, aux obstacles de tout genre que l'on peut rencontrer, aux qualités morales des troupes, à la mobilité de l'ennemi, etc., toutes choses qui ne se mesurent pas au compas. Ce serait, par exemple, s'abuser que de croire le point A (fig. 1) suffisamment protégé par le voisinage de l'armée M, contre un ennemi placé en N un peu au dehors de la circonférence tracée du point A comme centre avec AM pour rayon. En effet, quoique en supposant un terrain parfaitement plat, l'armée M puisse atteindre le point A avant l'ennemi N qui a plus de chemin à parcourir, ce point n'en est pas moins compromis; parce que l'ennemi prenant l'initiative peut, avant que l'armée M soit informée de son mouvement, gagner du chemin et arriver en un point P quand l'autre commencera à s'ébranler; la distance PA étant alors plus courte que la distance MA, l'armée N doit arriver sur A avant




Fig 1
A
P
N
M
Fig 2
P
B
Q
N
M
Y
X
R
A
S
Fig 3
P
D
Q
N
M'
B
M
T
C
R
A
S
Fig 4
P
Q
N
M
M'
N'
R
S
Fig 5
P
B
Q
N
M
m'
m
R
A
S
Fig 6
B
A
C
D
D
C

l'armée M. Ce n'est donc pas seulement par les distances effectives que les avantages de position de deux armées, relativement à un but déterminé, peuvent se calculer; mais encore par le temps qui est nécessaire pour que l'une soit informée des mouvements de l'autre ; et c'est ce dernier élément, le temps, qui donne dans la guerre tant d'avantages à celui qui sait prendre l'initiative et la pousser avec activité. Si aux considérations précédentes on joint encore celles de la qualité des chemins, des rivières, des défilés qu'on peut avoir à traverser, on verra que ces choses, n'étant pas égales des deux côtés, rendent le problème des positions réciproques encore plus compliqué et moins soumis aux combinaisons géométriques.

Après avoir montré ce qu'on entend ou doit entendre par stratégie et tactique, mots à la définition desquels on a mis peut-être trop d'importance dans ces derniers temps, entrons en matière.

Dans toute opération de guerre il y a trois choses principales à considérer : la ligne d'où on part, le point qu'on veut atteindre, et la ligne à suivre pour y arriver.

La ligne à laquelle une armée s'appuie et de laquelle elle part pour agir offensivement, se nomme la *base d'opérations.* Ainsi le Rhin avec ses places fortes est, pour les Français, la base d'opérations pour porter la guerre en Allemagne. Les Alpes, les Pyrénées, avec leurs forts et leurs défilés sont les bases pour opérer en Italie ou en Espagne.

Si on reste sur la base d'opérations et qu'on se borne à en disputer la possession à l'ennemi, elle prend le nom de *ligne de défense.* La Suisse compte un grand nombre de semblables lignes qui font sa sûreté : ce sont les Alpes et le Jura, le Rhin, la Limmat, l'Aar, la Sarine. En suivant le cours du Danube, on trouve successivement les lignes de défense de la Forêt-Noire, de l'Iller qui s'appuie à Ulm par sa droite, du Lech passant à Augsbourg, de l'Iser qui traverse Munich et Landshut, de l'Inn qui tombe dans le Danube à Passau, etc. Cent combats se sont livrés sur ces différentes lignes.

Les points qu'on veut atteindre, et dont la prise importe au succès de la campagne, se nomment *points d'opération ou points objectifs*.

La route que suit l'armée pour y parvenir est la *ligne d'opérations*, qui prend le nom de *ligne de retraite* quand on la parcourt dans le sens opposé pour échapper à l'ennemi victorieux et gagner quelque ligne de défense où l'on puisse lui résister.

---

§ 2. — Des bases d'Opérations.

La base d'opérations doit être composée de points solides sur lesquels on réunit tout ce qui est nécessaire aux besoins de l'armée, et desquels partent des routes commodes pour les transports. Si ces points sont liés entr'eux par un obstacle naturel, tel qu'un fleuve, une chaîne de montagnes, de grand marais, d'épaisses forêts, la ligne n'en est que meilleure, par les difficultés qu'elle oppose à l'ennemi qui tenterait de la franchir.

Une base d'opérations qui a quelque largeur vaut mieux que celle qui est étroite, parce qu'elle donne plus de latitude aux mouvements et qu'on court moins de chances d'en être séparé. Qu'elle se réduise, par exemple, à une seule ville, il suffira que l'ennemi s'empare de la route qui y conduit pour qu'on se trouve dans le plus grand embarras, coupé de ses subsistances et de ses renforts.

La forme de la base n'est pas indifférente : si elle est concave au dehors, ou qu'elle s'appuie par ses extrémités à la mer, à un grand lac ou à tout autre obstacle formant saillie, l'armée y trouve pour ses ailes un appui bien plus sûr, que si au contraire elle a la forme convexe, ou présente une pointe du côté de l'ennemi.

Quand une armée se porte en avant à une grande distance,

elle est obligée de prendre une nouvelle base en avant de la première pour rapprocher les dépôts dont elle tire ses munitions, ses vivres et tout ce qui est nécessaire à ses besoins. Cette nouvelle ligne s'appelle la *base secondaire d'opérations;* on la prend sur quelque rivière transversale, et l'on fortifie les villes principales qui s'y trouvent, si elles ne le sont déjà, afin de mettre en sûreté toutes les richesses militaires qu'on y rassemblera.

S'il est prudent de prendre des bases d'opérations successives à mesure qu'on s'avance en pays ennemi, ce n'est point à dire qu'il faille s'arrêter au milieu des succès pour faire ces établissements. On laisse en arrière quelques troupes, ou on en fait arriver de nouvelles, pour occuper et fortifier les places, y établir les magasins, pendant que l'armée poursuit sa marche pour profiter de ses avantages.

Lorsque la base secondaire n'est pas parallèle à la base primitive, l'extrémité qui s'en éloigne le plus est celle qu'il faut particulièrement appuyer par les secours de l'art, parce qu'elle se trouve plus exposée aux attaques de l'ennemi. L'autre extrémité, par sa position retirée, court moins de danger; mais aussi elle donne à l'armée une protection moins efficace.

La base oblique procure la facilité de menacer, sans s'exposer soi-même, les communications et la base de l'adversaire. Ainsi l'armée M (figure 2), dont la base primitive était RS, parallèle à la base PQ de l'ennemi, et qui a pour ligne naturelle d'opérations la droite AB, perpendiculaire à ces deux lignes, ne pourrait pas entreprendre sur le flanc gauche de l'armée N, sans courir elle-même le danger de voir ses communications interceptées, si elle n'avait pas acquis la base secondaire XY, oblique sur la ligne AB; car les positions seraient réciproques : si vous coupez la communication de l'ennemi, il peut s'emparer de la vôtre que vous découvrez. Mais avec la nouvelle base, votre mouvement latéral n'a plus rien d'imprudent, puisque vous avez toujours une retraite directe

et assurée sur le point Y, qui est assez rapproché pour vous donner son appui ([1]).

Ceci se rattache aux avantages déjà indiqués d'une base d'opérations tournant sa concavité du côté de l'ennemi et embrassant par ses ailes le théâtre de la guerre. Quand cette forme est bien prononcée, elle vous donne la facilité de changer au besoin la ligne d'opérations sans perdre l'appui d'une bonne base. Supposons, par exemple, que la base d'opérations ait la forme RST (figure 3): l'armée M, qui, partant du point A pour marcher contre l'ennemi N dont la base est PQ, suit d'abord la ligne d'opérations AB et s'appuie sur RS, peut, si les circonstances l'y obligent ou si elle y trouve quelqu'avantage, prendre l'autre ligne BC qui aboutit à la portion ST de la base d'opérations; elle y trouvera une protection à peu près égale à celle que lui donnait la base RS. C'est ainsi que le roi de Prusse, avant de livrer la bataille de Prague, passa de la rive gauche à la rive droite de la Moldau : en exécutant ce passage, il prit sa nouvelle base sur la frontière de la Silésie, et quitta celle qu'il avait d'abord dans les défilés qui séparent la Bohême de la Saxe. Sa première ligne d'opérations était de Dresde à Prague par la rive gauche de la Moldau; la seconde se dirigeait sur Neiss, place forte de la Silésie.

Quand le changement de ligne d'opérations se fait ainsi au moment de livrer bataille, il peut avoir de grands avantages, parce qu'il déjoue tous les plans de l'ennemi. Il n'y a que les grands généraux qui aient connu ce secret.

Quant à l'armée N, qui n'a qu'une seule base PQ, elle doit se tenir à cheval sur la ligne d'opérations BD, si elle ne veut pas courir la chance fâcheuse d'avoir sa retraite interceptée au premier revers. C'est un principe qu'il est bien dange-

([1]) Les points tels que celui dont il est ici question, et qui sont marqués par de petits cercles dans nos figures, sont des villes ou des postes fortifiés.

reux de violer, même pour ceux qui sont en forces supérieures.

Quand on est maître de la mer, toute côte où règne l'abondance et où l'on peut s'assurer la possession d'un bon port, est une base suffisante pour une invasion. Les Anglais ont, à différentes époques, établi leurs bases d'opérations à la Corogne, à Lisbonne, à Dunkerque; ils ont tout fait pour conserver cette dernière place comme un pied à terre sur les côtes de France, de même que plus récemment ils se sont emparés de Gibraltar, d'où ils sont toujours prêts à pénétrer en Espagne quand les circonstances les y appellent.

§ 3. — Des Lignes d'Opérations.

Tout chemin n'est pas également bon pour marcher à l'ennemi. Il en est qui mènent plus directement et plus sûrement au but que d'autres; il en est qui offrent plus de chances favorables suivant qu'on est supérieur en infanterie ou en cavalerie; il en est de plus abondants en ressources, de plus commodes, qui tournent les positions de l'ennemi; il en est qui reçoivent de la base une protection plus efficace, etc. C'est à peser tous ces motifs et à faire un choix heureux des lignes d'opérations, qne consiste un des principaux talents d'un général en chef. Si en 1799 l'armée russe d'Italie eût suivi une autre ligne que celle du Saint-Gotthard et de la Reuss pour opérer sa jonction avec celle que commandait Korsakoff derrière la Limmat, elle ne se serait pastrouvée au bord du lac de Lucerne dans un espèce de cul-de-sac, d'où elle ne pouvait sortir que par des sentiers étroits et escarpés dont les Français étaient maîtres, et qu'il fallait forcer pour arriver au but. La route du Splügen est celle que Souwarow eût dû choisir afin d'entrer sur le théâtre des opérations par derrière la ligne qu'occupait l'armée russe en Suisse, et non par devant comme

il le tenta vainement. Cette route qui semble faire un détour était cependant la plus courte, parce qu'elle n'offrait pas les mêmes difficultés que celle du Saint-Gotthard et que l'ennemi ne pouvait pas l'intercepter. La conséquence de cette faute fut, comme on sait, l'obligation d'opérer à travers des montagnes affreuses, et dans une saison déjà avancée pour ces climats, une retraite désastreuse, et de livrer à elle-même l'armée de Korsakoff que le général Masséna venait de battre à Zurich.

La ligne d'opérations est *simple* lorsque l'armée suit une seule direction et reste réunie, ou du moins lorsque les corps qui la composent ne sont pas tellement éloignés les uns des autres qu'ils ne puissent se prêter un mutuel secours. Elle tient alors des routes à peu près parallèles, à petites distances, sans de grands obstacles intermédiaires.

La ligne d'opérations est *double* lorsque l'armée se partage et suit, en partant d'une même base, des directions assez éloignées pour que les différents corps ne puissent pas se réunir en un même jour sur un même champ de bataille. Lorsque le maréchal Wurmser, débouchant des gorges du Tyrol pour secourir Mantoue assiégée par le général Bonaparte, partagea son armée en deux parties pour s'avancer à la fois par la vallée de la Chiesa et par celle de l'Adige, sur les deux côtés du lac de Garda, il prit une ligne d'opérations double. Dans la même année 1796, les deux généraux français Jourdan et Moreau, s'appuyant au Rhin entre Bâle et Mayence, manœuvrèrent l'un sur le Meyn et l'autre sur le Danube; ils prirent ainsi une ligne d'opérations double, ou plutôt les deux armées eurent chacune la leur, ce qui, pour le résultat, revient à peu près au même.

A moins d'être aussi fort et même plus fort que l'ennemi sur chaque ligne, au moral comme au physique, il n'y a que du désavantage à suivre la ligne d'opérations double, surtout lorsqu'elle est divergente; parce que l'adversaire, se plaçant entre deux, peut battre séparément chacune des deux frac-

tions de l'armée, et se trouve en attitude de couper leurs communications. Plus vous faites de chemin sur les lignes d'opérations divergentes et plus le mal de votre situation s'empire, parce que les deux armées sont toujours plus éloignées et moins en état de se prêter secours. L'ennemi qui est au milieu peut tout à coup se porter sur l'un des deux corps et le battre avant que l'autre arrive ; il se retournera ensuite pour recevoir celui-ci et lui faire éprouver probablement le même sort. Dans le premier des exemples cités, le maréchal Wurmser fut battu par son jeune adversaire, qui se plaça au milieu de ses deux corps et les défit l'un après l'autre. Dans le second exemple, les deux généraux français furent forcés à la retraite par l'archiduc Charles, qui manœuvra sur une ligne simple, mais intérieure, et sut profiter habilement de sa position.

On voit par-là que si l'on court de grands dangers à se laisser envelopper sur un champ de bataille, il n'en est pas de même lorsque les distances s'agrandissent et que les corps enveloppants sont trop éloignés pour pouvoir coordonner leurs attaques. Alors c'est, au contraire, un grand avantage d'être au milieu, pourvu qu'on déploie toute l'activité que nécessite une telle position.

La seule circonstance où l'on puisse, à forces à peu près égales et lorsque de puissants motifs y engagent, tenir deux lignes devant un ennemi respectable, c'est lorsque celui-ci en a formé lui-même deux divergentes ou très-écartées. Mais alors il faut que les nôtres soient *intérieures*, afin que nos deux corps M, M′ (figure 4) puissent au besoin se tendre la main, s'appuyer réciproquement s'ils sont attaqués, ou se réunir inopinément contre un des deux corps ennemis N, N′ qui, manœuvrant sur les lignes *extérieures*, sont dans l'impossibilité de prendre part à une même action. Le principe des lignes intérieures, surtout lorsqu'elles sont convergentes, n'est dans le fond qu'une modification de la ligne d'opérations simple. C'est toujours tenir ses corps au milieu de ceux de

l'ennemi, plus rassemblés que les siens, plus à portée de se prêter un mutuel appui. Cependant il sera plus sûr de manœuvrer sur une seule ligne que sur deux, même intérieures.

Ne confondons pas avec les lignes d'opérations doubles ou multiples, ces directions diverses qu'on fait prendre aux différents corps qui composent une armée pour les conduire sur un même lieu de concentration : ici tout concourt à un but unique, et les corps ne sont momentanément séparés que pour marcher plus vite, pour éclairer le pays et trouver plus facilement des subsistances. Cette séparation est au contraire le comble de l'art quand elle est combinée de manière à cesser au moment de la lutte. Elle offre un des meilleurs moyens de tenir l'ennemi longtemps incertain sur le point où il sera attaqué. Savoir, tour à tour, séparer les corps pour leur faire embrasser une plus grande étendue de pays quand les circonstances le permettent ou le réclament, et opérer rapidement leur concentration pour porter des coups décisifs, est un des traits les plus saillants du génie militaire. Aucun capitaine des temps modernes n'a montré cette faculté à un aussi haut degré que Napoléon.

Quand on est forcé par les événements de guerre à changer la direction primitive de la ligne d'opérations et à en prendre une nouvelle, on donne à celle-ci le nom de *ligne accidentelle d'opérations*. Mais ce terme serait impropre si on l'appliquait à la ligne prise volontairement pour marcher sur un point que l'ennemi aurait dégarni se croyant menacé d'un autre côté. Le changement de ligne, bien loin d'être un accident, dans ce cas, est le fruit d'une haute combinaison et la cause probable de succès importants. La ligne primitive était, en quelque sorte, feinte, et la ligne en apparence secondaire, la véritable; on ne peut donc pas l'appeler accidentelle : ce sera tout simplement la *nouvelle ligne d'opérations*.

On peut encore, dans un mouvement rétrograde, s'écarter de la ligne naturelle de retraite et en prendre une sur le côté

pour attirer l'ennemi dans des contrées où sa supériorité soit affaiblie, et l'éloigner de son but principal. La retraite se fait alors parallèlement à la frontière, au lieu de suivre la ligne primitive qui lui est ordinairement perpendiculaire. On n'appellera pas non plus cette retraite, accidentelle, puisqu'elle se fait par choix et qu'elle n'est pas sans avantage sur la retraite naturelle. On lui donne le nom de *retraite parallèle*, qui la caractérise assez bien. Le roi de Prusse, forcé, par la perte d'un grand convoi, à lever le siége d'Olmütz, prit la ligne de retraite par la Bohême plutôt que de rentrer en Silésie par sa ligne naturelle, qui était d'Olmütz à Neiss; il continua ainsi, tout en se retirant, à faire la guerre chez son ennemi, et soulagea ses propres provinces des charges qu'elle entraîne. La ligne suivie n'était accidentelle que pour l'adversaire du roi de Prusse. Pour réussir dans une semblable détermination, il faut, premièrement, n'être pas trop inférieur en forces à l'ennemi qui vous suit, et, secondement, être assez rapproché de la frontière pour ne pas courir le risque d'en être séparé. La nature des localités est encore à consulter dans une semblable résolution : est-elle difficile, le mouvement offrira moins de danger; le pays, au contraire, est-il dégagé d'obstacles, le plus sûr sera probablement de se retirer par le plus court chemin.

Quand on a à choisir entre plusieurs lignes d'opérations, il faut prendre de préférence celle qui donne le plus de facilité pour les subsistances, et où l'armée, suivant sa composition, peut trouver le plus de sûreté. Si elle est supérieure en cavalerie, elle choisira la plaine; dans le cas contraire, elle tâchera de se rapprocher des montagnes ou de se tenir dans les pays coupés. Une ligne d'opérations qui longe un cours d'eau, est très-favorable, parce que tout à la fois l'armée y trouve un appui pour une de ses ailes et de grandes facilités pour les transports. La position de l'ennemi influe aussi beaucoup sur le choix de la ligne d'opérations. Occupe-t-il dans ses cantonnements une grande étendue de pays, la route

qu'il faut prendre est celle qui, conduisant au milieu de ses corps isolés, vous donne la possibilité de les séparer. Si dans cette circonstance on dirigeait la ligne d'opérations sur une des extrémités de l'armée ennemie, on refoulerait les corps les uns sur les autres, on favoriserait leur rassemblement au lieu de l'empêcher. L'ennemi est-il, au contraire, concentré, vous choisirez la direction qui menace un de ses flancs, pourvu que vous ne vous exposiez pas vous-même en prenant cette route, à voir votre propre ligne coupée; car la première loi c'est de ne jamais déconvrir sa base, ni sa ligne d'opérations. Le parti qu'on peut prendre dépend encore de la connaissance qu'on a du caractère et de la capacité des généraux ennemis, de la qualité de leurs troupes, de leur situation morale, etc.; car ce sont autant de choses qui influent si fort sur la conduite d'un chef, qu'on le verra tenir une attitude toute contraire, suivant qu'il se trouvera devant tel ou tel autre général ennemi. Turenne, ayant à lutter avec le grand Condé, ne se permet pas ce qui lui semble naturel et facile en présence de l'archiduc. Un jour, dans la campagne de 1654, il perdit quelques hommes en passant à portée de mitraille devant les lignes espagnoles, ce qui excita des observations de la part de quelques-uns des officiers qui étaient avec lui; il leur répondit : « Cette marche serait imprudente, il est vrai, « si elle était faite devant le quartier de Condé; mais j'ai « intérêt à bien reconnaître la position, et je connais assez « le service espagnol pour savoir qu'avant que l'archiduc en « soit instruit, qu'il en ait fait prévenir le prince de Condé, et « ait tenu son conseil, je serai rentré dans mon camp. » Voilà, dit l'homme le plus capable de juger de telles choses, qui tient à la partie divine de l'art. C'est en effet à des distinctions aussi subtiles, à des nuances aussi délicates, que se manifeste le génie de la guerre.

La ligne d'opérations, avons-nous dit, se dirigera sur le flanc de l'ennemi quand il reste réuni, s'il est possible de le faire sans se découvrir soi-même. Or il arrive presque tou-

jours que celui qui tourne est tourné; et cela est rigoureusement vrai dans un pays dénué d'obstacles, lorsque les bases des deux armées sont à peu près parallèles et égales. En effet, l'armée M (figure 5) ne peut entreprendre sur les communications de l'armée ennemie N, qu'en suivant une ligne d'opérations SB, oblique par rapport à la base RS, et s'appuyant à son extrémité ; mais alors la ligne d'opérations centrale AB et la communication de gauche sont découvertes, et l'on perd les avantages d'une base large, puisqu'on ne peut plus se retirer que sur le point S. Ce n'est donc que dans le cas où des obstacles naturels permettraient de défendre avec peu de monde les communications BR et BA contre les entreprises de l'ennemi, qu'on pourrait peut-être diriger sur son flanc la ligne d'opérations principale, parce qu'en faisant avancer de petits corps *m* et *m'* sur les autres communications, on couvre la base RS en même temps qu'on donne de la jalousie à l'ennemi sur plusieurs points. On peut dire qu'en général ce n'est qu'à la faveur des obstacles naturels qu'on parvient à se porter, sans de trop grands dangers, sur les flancs de l'ennemi. L'influence du terrain se retrouve toujours dans les résolutions qu'on doit prendre à la guerre; aussi son étude est-elle de la plus haute importance pour les militaires de tout grade, mais surtout pour ceux qui portent la responsabilité d'un grand commandement.

Une ligne d'opérations qui a trop d'étendue par rapport à la base, perd de sa valeur en ce qu'elle donne trop de prise à l'ennemi qui cherche à la couper. C'est précisément ce qui engage à prendre, à mesure qu'on avance, des bases d'opérations secondaires. Mais vouloir établir le rapport exact qui doit exister entre la longueur de la ligne d'opérations et l'étendue de la base, serait pédantesque et ridicule. Le triangle formé par l'armée et les deux extrémités de la base peut varier de mille manières. D'ailleurs sa forme et sa grandeur ne dépendent pas ordinairement de notre volonté. Il suffit de dire que plus la base a d'étendue, plus le sommet doit en être

éloigné, sans que les communications soient compromises; à peu près comme une pyramide peut, sans perdre de sa solidité, s'élever d'autant plus que son pied embrasse plus d'espace.

---

§ 4. — Des Points stratégiques.

Les points d'opérations s'appellent aussi *points stratégiques*, et l'on comprend sous cette dénomination, non-senlement ceux qui peuvent être considérés comme le but principal qu'on se propose d'atteindre, mais encore tous ceux dont l'occupation procure à l'armée des avantages incontestables.

Une capitale est toujours nn point stratégique d'une grande importance, parce que la capitale règle l'opinion des provinces, qu'on y trouve d'abondantes ressources en tout genre, qu'en s'en emparant on paralyse toutes les mesures administratives et défensives de l'ennemi; qu'aux yeux de la plus grande partie des habitants toute espérance de salut semble perdue quand l'armée envahissante est ainsi arrivée an cœnr de l'état. Or, quand tont l'avantage de l'occupation d'nne capitale se réduirait uniquement à cet effet moral, elle n'en devrait pas moins être l'objet des opérations de l'armée qui tient l'offensive.

Un point est stratégique lorsqu'il est la clef de plusienrs communications importantes, qu'il rend maître du cours d'une rivière ou défend quelquepassage important. Ainsi Ratisbonne, sur le Danube, servant de nœud aux principales communications de la rive droite et de la rive gauche, s'est toujours montré, dans les guerres d'Allemagne, comme nn point stratégique dont les armées belligérantes mettaient le plus grand prix à s'assurer Smolensko, sur le Borysthène, en est un autre; cette ville, quoique assez mal fortifiée, se trouve, par sa position, dans l'intervalle que laissent entre eux le Bo-

rystène et le Méja, la clef de l'empire de Russie du côté de Moscou. Aussi les Russes, en 1812, mirent-ils autant d'empressement à occuper ce point que les Français à l'attaquer. La ville de Langres, située à la naissance de plusieurs des rivières qui arrosent la France, est aussi indiquée comme position stratégique. Alexandrie en Piémont, comme forteresse au delà des Alpes, l'est également; sa possession est indispensable pour rester maître de la plaine du Pô. Soria, sur le plateau de la Vieille Castille, est encore un point stratégique, bien que cette ville n'ait rien en soi qui puisse en faire désirer la conquête; c'est plutôt la position que la ville qui est avantageuse; elle se trouve, comme Langres, à la naissance de plusieurs rivières.

Dans les pays de plaines il y a peu de points stratégiques en raison de leur position; ils ne le deviennent que par les fortifications dont ils sont entourés, par les commodités et les ressources qu'ils peuvent offrir. On en trouve beaucoup dans les pays boisés, mamelonés, coupés de rivières et de lacs. Ces pays sont ordinairement très-peuplés.

Dans les grandes montagnes, telles que les Alpes et les Pyrénées, les points stratégiques sont en nombre assez restreint, mais ils sont très-prononcés; on les trouve d'abord en arrière des défilés, aux points d'embranchement de plusieurs vallées, à la jonction des chemins. Ainsi, dans la vallée du Rhône, la position de St.-Maurice est la clef de tous les passages de nos Alpes, depuis le grand St.-Bernard jusqu'à la Fourche; c'est donc un point bien essentiel à garder dans la supposition d'une guerre sur la partie occidentale de notre pays. Aussi un des premiers soins du général qui fut chargé, en 1831, de préparer nos moyens de défense, fut-il de faire construire des fortifications à St.-Maurice pour renforcer la position et la rendre capable de résister à une armée d'invasion. On trouve encore les points stratégiques aux nœuds élevés qui réunissent différentes chaînes. Le corps de troupes qui les occupe peut choisir le chemin qui lui convient pour en

descendre ; ses mouvements se font du centre à la circonférence, tandis que ceux de l'adversaire ne peuvent s'exécuter qu'en suivant d'immenses circuits pour tourner les montagnes qui s'opposent à ses marches latérales. Une fois qu'il est engagé dans une vallée, il est pour ainsi dire forcé de la suivre; ce n'est qu'avec des difficultés extrêmes qu'il passe de l'une dans l'autre; tandis que celui qui est placé à la naissance et tient les hauteurs, le peut faire avec facilité et promptitude. Le St.-Gothard est un point de cette espèce ; on a vu les armées russes, françaises, autrichiennes, se le disputer avec acharnement. Il commande à la fois les vallées du Rhin, du Rhône, de la Reuss, de l'Aar et du Tessin. Il ne faut que quelques heures pour passer de l'une de ces vallées à celle qui en est le plus éloignée. Nous voyons par là combien nous devons mettre d'importance à rester maîtres de ce boulevard de nos Alpes, pour empêcher l'ennemi de descendre dans nos vallées en profitant des débouchés que les eaux se sont frayés à travers les rochers. Toutes ces vallées sont, en effet, plus ou moins accessibles, non-seulement à l'infanterie, mais à la cavalerie, et même aux voitures. Les autres communications sont beaucoup moins dangereuses; elles se réduisent à des sentiers étroits et escarpés que quelques hommes peuvent défendre et où l'ennemi ne s'engagerait pas sans de grands périls quand il aurait affaire à la population armée.

---

§ 5. — Du Plan de Campagne.

Avant d'entreprendre une guerre ou une opération quelconque, il faut avoir un but bien déterminé ; arrêter d'avance, et autant que possible, la marche à suivre dans l'exécution; bien savoir, en un mot, ce qu'on se propose, afin de ne pas marcher à l'aventure et de ne rien confier au hasard. C'est ce qu'on appelle *faire le plan de campagne.*

Il est clair que ce plan doit se borner aux grandes dispositions stratégiques et n'être que le canevas des opérations, laissant ainsi une grande latitude pour les mouvements de détail et d'exécution. Il serait absurde de prétendre dicter au général ce qu'il doit faire jour par jour ; car après les premières marches, et dès qu'on est entré dans la sphère d'activité de l'armée ennemie, on ne fait plus ce qu'on veut, mais ce qu'on peut ; les marches, les manœuvres, les combats dépendent de circonstances impérieuses ; les déterminations sont soudaines et résultent de l'attitude, des ressources, des forces et du moral de l'ennemi. Le général doit avoir carte blanche pour l'exécution du plan de campagne dont un conseil peut bien tracer les premières directions, mais qu'il est encore mieux de laisser faire à celui qui est chargé de la responsabilité, et qui est le plus intéressé au succès.

C'est en s'aidant des meilleures cartes d'un pays que l'on arrête le plan de campagne, et pour cela, les cartes à petite échelle sont préférables, en ce qu'elles montrent tout le pays dans un cadre resserré. Il suffit, pour remplir leur objet, qu'elles donnent exactement la position des lieux, les cours d'eau, les routes principales, la crête des montagnes, la limite des États. Les plus claires sont les meilleures, parce qu'elles sont plus faciles à consulter. Les cartes à grande échelle, ou cartes topographiques, sont bonnes pour les questions de détail ; mais le grand nombre de feuilles qu'elles comportent empêche de s'en servir pour les dispositions générales. Une carte géographique de moyenne grandeur, par exemple l'Espagne en quatre feuilles, sera toujours préférable aux cartes topographiques les plus détaillées, pour discuter un plan de campagne. Si au contraire, il s'agissait d'asseoir un camp, de prendre une position, d'arrêter un ordre de bataille, c'est aux cartes topographiques qu'il faudrait recourir.

Le plan de campagne indique les lieux de rassemblement des troupes, la base et la ligne d'opérations, les points stratégiques qu'il faut atteindre.

Le choix des lieux de rassemblement n'est pas seulement dicté par la facilité des subsistances, quoique cet objet soit toujours très-important, il l'est aussi par la convenance d'occuper des positions qui tiennent l'ennemi dans l'incertitude du point où on veut l'attaquer, et qui permettent de prendre une initiative prompte et foudroyante. On calcule la distance des différents points de rassemblement, de telle sorte que tous les corps puissent arriver en même temps au lieu du rendez-vous général pour franchir ensemble la frontière. Ainsi, en 1815, Napoléon ayant pris le parti d'attaquer les armées alliées, dirigea ses forces du côté de la Belgique, qui était occupée par les Anglais et les Prussiens. Ceux-ci couvraient tout l'espace compris entre Liége, Mons et Bruxelles, bordant la Sambre et la Meuse sur une étendue de vingt-cinq lieues; leurs quartiers étaient principalement disséminés entre Mons et Namur. Napoléon rassembla ses troupes à Maubeuge, Beaumont et Philippeville, menaçant ainsi Mons, Bruxelles, Namur, et forçant l'ennemi à rester séparé. Il résolut de passer la frontière à Charleroi pour tomber sur le milieu des cantonnements ennemis; et calculant ses distances, il fit partir les différents corps aux heures convenables pour arriver tous ensemble sur Charleroi, dont ils s'emparèrent sans difficulté. Ils passèrent la Sambre, et allèrent le même jour, 15 de juin, camper en pays ennemi. Ce début est intéressant à étudier; il montre l'influence d'un bon choix des lieux de rassemblement sur les premiers succès, dont l'effet moral est si grand. Le même général, deux ans auparavant, opérant sur une échelle infiniment plus vaste, obtint la même précision dans ses résultats. Il avait rassemblé ses corps sur le Niémen; il les fit partir à des époques et par des routes différentes pour les diriger sur Ostrowno, où ils arrivèrent, après de longues marches, au moment où les deux armées allaient en venir aux mains. Le général Barclay, aussi prudent que Fabius, éluda l'effet de cette terrible concentration, en abandonnant le terrain à son adversaire.

La base d'opérations ne peut être un sujet de discussion dans le plan de campagne, que lorsqu'on a le choix entre deux frontières et qu'on hésite sur celle qu'on prendra. Par exemple, s'il était question d'une guerre entre la France et l'Autriche, et que la France, comme c'est assez sa coutume, voulût prendre l'offensive, on pourrait discuter les avantages réciproques de la frontière du Rhin et de celle des Alpes. C'est ici qu'on prend en considération la forme générale de la base, et qu'on apprécie l'influence qu'elle peut exercer sur l'objet qu'on a en vue. Est-elle concave ou en manière de tenaille, l'armée, après s'être portée en avant, y trouvera un appui solide pour ses ailes et ses derrières. Forme-t-elle au contraire un angle saillant, comme la Silésie dans les États autrichiens, on y trouve l'avantage de tenir, par un seul rassemblement de troupes, l'ennemi incertain sur le côté où l'on veut attaquer, et de l'engager ainsi à disséminer ses forces dans toute la périphérie qu'il a à garder, ce qui ne peut être que très-fâcheux pour lui. Mais dans le cas même où il resterait réuni, on a toute la facilité d'attirer son attention d'un côté et de se porter tout-à-coup de l'autre par le chemin le plus court, pour le prendre au dépourvu. Cette forme saillante est donc avantageuse pour le début de la campagne, mais elle vous expose, en cas de revers, à vous voir séparés de votre base. C'est l'inverse pour la frontière de forme concave.

Des deux frontières, il y en a nécessairement une qui est prépondérante ; c'est de celle-là qu'il faut partir, en y réunissant tous les moyens d'attaque dont on peut disposer. On commettrait une faute si on poursuivait une double offensive, en partant à la fois des deux bases. Il vaut mieux garder simplement la défensive sur une des deux frontières, pour porter sur l'autre plus de troupes et s'assurer de plus grandes chances de succès. Rarement on obtient un bon résultat en partageant ses forces ; et les mêmes raisons qui rendent dangereuses les lignes doubles d'opérations, s'opposent également

à ce qu'on se laisse aller à la tentation d'une double offensive. Il faut, au contraire, concentrer le plus possible ses efforts pour que les avantages qu'on obtient soient décisifs, et ils le seront toujours plus sur la frontière prépondérante que sur l'autre; c'est donc sur celle-là qu'il faut agir avec vigueur, en retirant de l'autre tout ce qui n'est pas indispensablement nécessaire à sa défense, de même que sur un champ de bataille on tire de l'aile la moins menacée des renforts pour les porter sur celle qui doit décider la victoire,

La discussion des diverses lignes d'opérations qu'on peut suivre est la partie essentielle du plan de campagne. Il y a tant de considérations à aborder, de motifs à peser, que le choix de la meilleure ligne est toujours fort délicat : c'est là que l'homme de guerre montre sa capacité. On ne peut guère établir d'autres règles à ce sujet que ce que nous avons dit plus haut en parlant des lignes d'opérations. Nous ajouterons que dans la discussion de ces lignes on calculera les distances effectives, c'est-à-dire les temps qu'on emploie à les parcourir, et non les distances sur la carte; toutes choses égales d'ailleurs, on prendra le chemin le plus court; on se décidera aussi pour la meilleure route, quand des motifs pressants n'engageront pas à en sortir; car une troupe marche toujours plus vite sur une route large et commode que par des sentiers étroits et difficiles. La nature des villes qu'on aura à traverser, les défilés, les obstacles peuvent forcer à prendre des chemins détournés, quoique mauvais; car on surmonte plus facilement les difficultés de la marche qu'on n'enlève des villes ou qu'on ne force des défilés. Quand l'armée, en s'avançant, aura la faculté d'appuyer une de ses ailes à un obstacle naturel, la meilleure ligne d'opérations sera celle qui s'approchera le plus de cet obstacle, parce qu'elle sera mieux couverte par l'armée dont le front, pendant la marche, occupe presque toujours quelques lieues d'étendue, du moins tant que la bataille n'est pas imminente. Quand les deux ailes de l'armée sont sans appui, la ligne d'opérations doit passer

par le milieu du front, afin d'être également couverte de droite et de gauche, autant que cela est possible dans cette circonstance défavorable. Règle générale : dans la marche comme dans le combat, il ne faut jamais découvrir sa ligne d'opérations; toutes les dispositions doivent tendre, au contraire, à la couvrir, à la défendre le mieux possible.

---

§ 6. — Du Plan de Défense.

Le plan de campagne pour la défensive s'appelle plutôt *plan de défense*. Il consiste d'abord à déterminer le genre de guerre qu'on veut soutenir, lequel dépend du caractère national, des ressources du pays, de sa topographie, de son climat. Le français se défend en attaquant; l'allemand soutient patiemment une guerre méthodique en arrière de ses frontières; l'espagnol fait en détail une guerre d'extermination; nous avons vu les Russes dévaster une province et mettre le feu à leur capitale pour priver l'agresseur de toute ressource. Un peuple courageux, mais qui n'est point accoutumé aux privations, ne traînera pas la guerre en longueur; il cherchera à en finir par des actions éclatantes; c'est à coups de massue qu'il combattra; il préfèrera une seule et grande bataille, où, s'il doit succomber, ce sera du moins avec gloire, à une série de combats partiels qui épuisent le pays sans amener de résultat.

Porter la guerre chez celui qui vient attaquer ou chez ses alliés, est un moyen sûr de lui en faire partager le fardeau et de déjouer ses projets. Le moral des troupes est exalté par une action de cette nature, et les chances favorables en sont augmentées. Mais pour réussir, il ne faut pas être trop inférieur en forces, et la disposition des frontières doit s'y prêter. On ne s'en écartera pas trop afin de ne pas se compromettre. C'est la zône de terrain qui existe entre l'armée et la fron-

tière qui fournira à vos besoins, et que vous défendrez à outrance, en vous précipitant avec toutes vos forces réunies sur les corps de troupes ennemies le plus à votre portée. Avez-vous des succès, vous pouvez changer la constitution de la guerre en la tournant à l'offensive. Etes-vous malheureux, vous vous concentrez toujours plus, vous choisissez des camps forts d'assiette, vous vous retirez sous l'appui de quelque place forte, vous vous couvrez de quelque rivière, etc. Vous traînez l'ennemi après vous et le promenez dans cette arène dont toutes les dévastations sont à sa charge. Montécuculi, dans ses Mémoires, se prononce hautement pour ce genre de défensive : sur les terres d'autrui, dit-il, on soulève les mécontents; la source des hommes, de l'argent et des autres choses nécessaires ne se trouble et ne se tarit que dans le pays où est le théâtre de la guerre.

En combattant chez soi on a beaucoup à souffrir, il est vrai, mais il y a moins de dangers à courir; on a la population pour soi; elle vous prête des secours de tout genre; chacun y espionne l'ennemi et vous instruit de ses dispositions; on combat sur des positions reconnues d'avance et quelquefois préparées de longue main, où l'ennemi est obligé de venir vous chercher; on peut se mouvoir dans toutes les directions, parce que tout l'espace qui n'est pas occupé par l'ennemi sert de base d'opérations; on trouve ainsi de grandes facilités à menacer ses communications; on le force à faire des détachements pour garder les villes dont il s'est rendu maître et assurer sa marche. Ces détachements vous donnent beau jeu; vous pouvez les attaquer partiellement, les battre ou les envelopper. Lorsque la fortune couronne les efforts du défenseur, ses victoires sont bien plus décisives en deçà des frontières qu'au delà, parce que l'ennemi vaincu a des défilés à repasser, une retraite à opérer au milieu d'une population irritée, prête à se jeter sur lui.

La forme de la frontière convexe au dehors favorise la défensive intérieure à son début, et peut en déterminer l'adop-

tion. En effet, d'un point central qu'on occupe en forces, on observe toute la périphérie des frontières vulnérables et on est prêt à se porter par le chemin le plus court sur le point menacé. C'est ainsi que les Piémontais peuvent, en prenant une position dans les environs de Turin, répondre à toutes les attaques qu'on dirigerait contre eux dans toute la ceinture des Alpes. Chez nous-mêmes, un corps placé entre Tusis, Coire et Reichenau, observerait avec avantage toute la frontière des Grisons, de Saint-Luciensteig au Splügen, sur un développement de quarante lieues.

Le genre de guerre adopté, les détails viennent ensuite, et c'est ce qui compose, à proprement parler, le *plan de défense*. La détermination des lieux où il convient de faire résistance, de ceux sur lesquels on doit se replier en cas de revers, et des chemins à suivre dans la retraite; la disposition préalable des troupes dans l'attente de l'ennemi, de manière à le prévenir sur toutes les routes qu'il peut prendre; l'indication des points de concentration en arrière de la frontière, dès que ses projets sont démasqués; la manière de soutenir les corps avancés et d'observation, par des réserves centrales; enfin la désignation des points à fortifier par les moyens de l'art, des ponts à couper, des routes à améliorer, etc. : tels sont les objets dont il faut s'occuper dans un plan de défense.

C'est la topographie locale qui dicte les dispositions militaires qu'il sera convenable d'adopter; on ne peut guère prescrire de règle à cet égard; tout ce qu'on peut dire c'est qu'une trop grande dissémination de ses forces est toujours dangereuse; qu'en conséquence, loin de songer à garder tous les passages, il faut en abandonner quelques-uns pour mieux défendre les autres, les plus importants, ceux qui sont le plus menacés. Si l'ennemi quitte ceux-ci pour se porter sur ceux-là, c'est par des mouvements analogues qu'on s'oppose à ses projets, et on tâche toujours de se présenter à lui, par quelque route qu'il arrive, avec le plus de troupes

qu'il est possible d'en réunir. De là vient que la forme des frontières, la direction et la nature des routes ont tant d'influence sur la défense d'un État. Si elles vous permettent de suivre, par des lignes droites intérieures, les mouvements de l'ennemi qui manœuvre sur la circonférence, vous aurez tous les avantages de la mobilité, et il vous sera toujours possible d'arriver avant lui sur les points menacés. Mais, même dans le cas contraire, il ne vous est pas possible de fermer toutes les avenues; cela vous obligerait à former un *cordon de troupes* fort allongé, et par là même très-faible dans toutes ses parties, que l'ennemi forcerait inévitablement en quelque point qu'il l'attaquât. Vous devez plutôt placer en arrière de la frontière un corps principal dans la position la mieux choisie pour se porter, le plus promptement possible, sur les diverses routes ouvertes à l'ennemi. En avant de ce corps principal et sur ses flancs vous enverrez de simples détachements, pour occuper momentanément les passages et annoncer l'attaque. Ils disputeront le terrain en se repliant; ils retarderont la marche de l'ennemi et vous donneront le temps d'arriver pour le recevoir. De cette manière tout le pays autour de vous sera suffisamment éclairé pour éviter les surprises, et vous aurez vos forces assez rassemblées pour combattre. Telles sont les dispositions générales qu'il est bon d'adopter dans un plan de défense; on conçoit qu'elles laissent une grande latitude et doivent se plier aux exigeances des localités; mais pourvu qu'elles soient basées sur le système de concentration, elles seront toujours préférables à un cordon sans solidité, dont les corps éloignés les uns des autres ne se prêtent aucun appui, échappent à l'autorité immédiate du chef, qui ne peut pas être partout, et sont, en raison des distances, hors d'état de se rallier quand la ligne est percée quelque part. Feuquières blâme le maréchal de Catinat de s'être éloigné de ces principes. « Catinat, dit-il, chargé de défendre contre Monsieur de Savoie, les passages des Alpes, se jeta dans un système de cordon, en disséminant

toutes ses forces sur le grand cintre des montagnes, et dônna à l'ennemi, par cette disposition, la faculté de prendre l'offensive quoique beaucoup inférieur en infanterie, qui est l'arme principale pour la guerre des montagnes. Monsieur de Savoye, en se concentrant, était supérieur à Monsieur de Catinat sur quelque point qu'il se portât, d'autant plus qu'occupant le centre de la grande circonférence, il pouvait menacer sur plusieurs points à la fois, pour choisir celui qui lui semblait le plus avantageux. »

Pour connaître promptement à l'intérieur les mouvements de l'ennemi, il faut organiser un système de signaux d'alarme qui, du centre, se ramifie sur les divers points menacés. Ces signaux sont ordinairement des bûchers qu'on établit sur les montagnes de manière à être visibles d'une sommité à l'autre, et qu'on allume au moment du danger. Cela vaut mieux que des télégraphes, dont le jeu est empêché par le brouillard. Il n'est pas indifférent de désigner l'emplacement des signaux d'alarme dans le plan de défense, et d'indiquer les précautions dont il faut user pour éviter les méprises qui occasionneraient de faux mouvements.

Ce n'est pas toujours et uniquement en prenant des positions sur le chemin direct de l'ennemi, qu'on s'oppose à sa marche, mais aussi, et quelquefois avec beaucoup d'avantage, en occupant des *positions de flanc*, de manière à menacer sa ligne d'opérations s'il veut passer outre. Si ces positions de flanc peuvent être occupées par des forces imposantes, il faut de toute nécessité que l'ennemi quitte sa ligne directe pour les enlever, car il ne peut pas se porter plus avant sans s'exposer au danger d'être séparé de sa base. Dès lors, il est forcé à combattre sur un terrain que vous avez choisi et préparé de longue main, que vous avez eu le temps de fortifier et où tout favorise la résistance. C'est ainsi que les Turcs, en se concentrant à Chumla, ont complétement arrêté l'invasion des Russes en 1810, et qu'en agissant de même dans la dernière guerre, ils ont prolongé leur défense de toute une

campagne. Si, en 1812, Kutusow, au lieu de couvrir Moscou en prenant position sur les plateaux de Mojaisck, se fût retiré dans la direction de Kiow, il eût, de l'aveu même de Napoléon, attiré à lui l'armée française et eût épargné à la Russie l'immense sacrifice de sa capitale. La recherche et la discussion des positions de flanc forme donc une partie essentielle du plan de défense, qui se rattache à celle des points de concentration.

Viennent ensuite les lignes de défense successives que le pays peut offrir, et qui sont naturellement indiquées par les cours d'eau et par les chaînes de montagnes ou de collines. Les avantages et les inconvénients de chacune d'elles doivent être soigneusement discutés. Les meilleures lignes sont celles dont les ailes sont appuyées à des obstacles naturels, tels que la mer, un grand lac, un fleuve large et rapide ; qui dominent le pays ; ne sont abordables que par un petit nombre de routes faciles à garder ; dont la forme générale est convexe au dehors, et en arrière desquelles sont de bons chemins qui permettent de se porter rapidement, et par les directions les plus courtes, sur les points attaqués. Les fameuses lignes de Torres Vedras, construites par Wellington en 1809 pour couvrir Lisbonne, satisfaisaient à la plupart de ces conditions : elles formaient un grand arc de cercle de plusieurs lieues d'étendue, dont une des extrémités était appuyée à la mer et l'autre au Tage ; elles présentaient une chaîne de sommités, la plupart couronnées de fortifications, derrière lesquelles l'armée anglaise pouvait manœuvrer sans être vue, et se porter en masse aux différents points de la circonférence par des chemins qu'on avait améliorés ou même percés à cet effet. Ces lignes, devenues célèbres, ne purent être forcées par les Français, bien qu'elles ne fussent couvertes par aucune rivière.

On a à examiner dans un plan de défense les avantages qu'on peut tirer des villes fortifiées, soit pour mettre à l'abri des tentatives de l'ennemi les approvisionnements de tous

genres nécessaires aux armées, soit pour la défense de certains points qu'il est essentiel de conserver le plus longtemps possible. Une ville entourée d'une simple muraille et d'un fossé, qui la mettent à l'abri du coup de main, peut être de la plus grande utilité suivant la position qu'elle occupe; et il n'en faut quelquefois pas davantage pour faire échouer une attaque. La résistance que les remparts de Morat opposèrent à la formidable armée du duc de Bourgogne, prépara la célèbre victoire que nos ancêtres remportèrent devant cette ville. Elle fut investie le 27 du mois de Mai de l'année 1476, et le 12 de Juin, le duc ayant vu le peu d'effet de son artillerie, fit sommer le baron de Bubenberg, qui en était le commandant, et le menaça de le faire pendre en cas de refus. Le baron de Bubenberg répondit *que les portes de Morat restaient ouvertes pour recevoir le duc, qu'il n'avait qu'à se présenter*. Et en effet elles restèrent ouvertes pendant tout le siége, tant était grande la confiance de la garnison dans son chef et dans sa propre valeur. Le duc, après avoir fait plusieurs brèches aux murailles, fit donner le 20 de Juin un assaut général, qui fut repoussé et lui côuta plus de 1500 hommes. Enfin parut, le 21 au soir, l'armée suisse, et le lendemain eut lieu cette sanglante et glorieuse bataille qui délivra notre pays du plus grand danger qu'il ait jamais couru, et valut aux anciens Suisses une haute réputation de bravoure. Ne perdons pas de vue l'exemple que nous ont donné nos ancêtres; sachons, comme eux, défendre au besoin nos murailles aussi bien que nos rochers, et gardons-nous de porter une main imprudente sur les fortifications qui protégent encore quelques-unes de nos villes; ne fussent-elles capables que d'une résistance de vingt-quatre heures, elles sont encore utiles. Il ne faut souvent pas plus de temps que cela pour changer la face des événements et sauver un État du plus grand des malheurs, la perte de son indépendance. Si, en 1814, la ville de Soissons eût fermé ses portes et eût fait seulement un semblant de résistance, l'armée de Blücher n'eut pas échappé à l'ac-

tive poursuite de Napoléon, et peut être la France eût-elle été sauvée.

Ce sont principalement les villes placées sur les rivières qui peuvent jouer un beau rôle dans la défense, pour peu qu'elles soient en état de repousser une attaque de vive force. En assurant la possession des ponts, elles donnent la facilité de manœuvrer à son gré sur une rive ou sur l'autre, de se couvrir du fleuve ou de le franchir, suivant qu'on se trouve trop faible pour marcher à l'ennemi, ou qu'il se présente une occasion favorable de le prendre sur le temps en profitant d'un faux mouvement de sa part. Si vous vous êtes portés au delà du fleuve, ces villes sont autant de têtes de pont qui assurent votre retraite et appuient vos opérations, quand vous êtes derrière; ce sont autant d'issues d'où vous pouvez déboucher à chaque instant, qui tiennent l'ennemi sur le qui-vive et l'obligent à diviser ses forces. En un mot les villes fortifiées ajoutent beaucoup à la valeur des lignes de défense que présentent les fleuves et les grandes rivières; elles font même qu'un fleuve, qui est perpendiculaire à la frontière, peut encore être pour l'armée envahissante un objet dangereux, par la facilité que trouve le défenseur à se placer du côté opposé à celui que suit cette armée, et à menacer ses communications. Il faut alors qu'elle s'arrête dans sa marche, et s'empare des villes qui maîtrisent le cours du fleuve. Mais cette opération, faite en présence d'un ennemi déterminé à se bien défendre, n'est pas sans de grandes difficultés. Si, pour la faciliter, l'attaquant s'avance par les deux rives, son armée est séparée en deux parties. Le défenseur, maître des ponts, peut donc rassembler toutes ses forces et les diriger contre celle des deux moitiés qu'il lui plaira de choisir. Il est à présumer qu'il la battra. L'attaquant doit donc rester réuni et se retourner contre le fleuve dont les têtes de pont le menacent, comme il le ferait à l'égard d'une position de flanc fortement occupée, qu'il ne saurait laisser en arrière sans s'exposer aux plus grands périls. Sans la circonstance des

places fortifiée, ce même fleuve, qui lui présente ces obstacles, appuyerait une de ses ailes dans sa marche et faciliterait ses transports.

Il est donc vrai que les villes qui commandent les cours d'eau peuvent être d'une grande importance, et qu'elles méritent toute l'attention de celui qui s'occupe d'un plan de défense ; et lors même que ces villes ne seraient que très-imparfaitement fortifiées, il ne renoncera pas légèrement aux avantages qu'elles peuvent offrir; il appréciera au contraire ce qu'il y aurait à faire pour les améliorer et en rendre la défense plus sûre. Les trois villes de Zurich, Berne et Soleure peuvent être considérées comme les trois portes principales du vaste camp retranché que les Alpes, l'Aar et la Limmat forment au centre de la Suisse. C'est dans ce camp que se déciderait probablement notre sort, si nous avions à subir une invasion. Il y aurait donc bien de l'inconséquence à détruire les fortifications des villes que nous venons de nommer, sous le prétexte qu'elles sont insuffisantes, mal entendues, commandées, peu en rapport avec les moyens puissants de l'attaque ([1]). Telles qu'elles sont, elles n'ont point à redouter une attaque de vive force, elles sont à l'abri du coup de main. Il n'en faut pas davantage pour nous : avec leur secours nous pouvons espérer de repousser un ennemi supérieur qui chercherait à pénétrer au cœur de la Suisse; sans elles, nos lignes naturelles de défense seront aisément forcées, parce que leurs ponts seront à découvert et que nous n'aurons ni le temps ni les moyens de les protéger par des retranchements de campagne, qui d'ailleurs ne valent jamais de hautes murailles et de larges fossés. Nous avons encore les places de Genève et de Bâle qu'il faut tenir fermées, pour ôter à l'étranger la tentation de profiter des commodités qu'el-

([1]) Ceci était écrit avant l'époque où l'on a démoli les remparts de ces villes. Dieu veuille que nous n'ayons jamais à nous repentir d'une mesure que réclamait peut-être l'industrie, mais qui est bien contraire aux intérêts militaires de la Confédération.

les donnent pour franchir les obstacles que le Rhône et le Rhin opposent aux opérations militaires. Elles sont d'ailleur tellement exposées par leur position excentrique à être pillées ou rançonnées, si nous avions le malheur d'être en guerre avec quelque voisin, que, même dans leur seul intérêt, il est nécessaire de conserver leur enceinte.

Les positions proprement dites, c'est-à-dire les localités où une armée peut se placer avantageusement pour le combat, doivent être indiquées dans le plan de défense. Les avantages et les inconvénients que ces positions peuvent offrir seront soigneusement discutés, afin que, le cas échéant, on profite des uns et l'on évite les autres, autant que les circonstances le permettront. On arrêtera ses idées sur ce qu'il y aurait à faire pour augmenter la force de ces positions par tous les moyens que l'art des fortifications enseigne, et pour faire disparaître les obstacles que les localités opposent aux mouvements des troupes et à leur déploiement; on évaluera approximativement le nombre de soldats de chaque arme qu'on pourrait y placer, et l'on indiquera les endroits où ils seraient logés ou campés et les ressources qu'offrent les environs. Dans la prévision d'un revers, on cherchera quelles sont les meilleures lignes de retraite pour l'armée; quels sont les endroits où l'on peut tenter de la rallier; quelles sont les parties de ces lignes qu'on disputera pied à pied; quelles sont celles qu'il faut, pour ainsi dire, franchir au pas de course, etc. Nous ferons connaître les conditions d'une bonne position militaire, quand nous parlerons des batailles.

Un complément du projet de défense consiste dans la désignation des chemins qu'il faudrait dégrader pour les rendre impraticables à l'ennemi, et de ceux qu'il faudrait au contraire améliorer pour faciliter la défense. On ne saurait trop porter son attention sur ces objets, qui semblent d'abord bien secondaires, mais qui ont tant d'influence sur le plus ou le moins de rapidité des marches et par conséquent sur l'exécution du plan arrêté. Un Etat bien organisé veillera donc à ce

que, dans l'établissement des canaux et des routes, les avantages qu'on donne au commerce ne soient pas trop chèrement achetés en cas de guerre. La plus belle route dans les montagnes sera sans danger, si on a le soin de la fermer par quelque ouvrage défensif à l'endroit qui s'y prête le mieux. Si, par exemple, on construisait un petit fort casematé un peu en deçà du Pont-du-Diable, sur la belle route du Saint-Gotthard qu'on vient d'ouvrir, cette route ne compromettrait plus notre sûreté et elle ne serait pas moins commode aux voyageurs. Sans doute qu'on peut toujours, surtout dans les montagnes, couper les routes et les rendre momentanément impraticables, en détruisant les ponts, les soutenements, les corniches; mais, indépendamment de la facilité plus ou moins grande que peut avoir l'ennemi de réparer les dégradations, on éprouve toujours de la répugnance à prendre ces mesures de destruction; on les remet au dernier moment, et souvent il est trop tard pour les effectuer. Le plus sûr est donc de construire d'avance les forts dont nous avons parlé; c'est pourquoi le plan de défense doit désigner leurs emplacements. En marquant les points où l'on peut faire résistance, il indiquera la manière de couper les chemins en avant et d'améliorer ceux qui sont en arrière pour atteindre le double but de retarder la marche de l'ennemi et de faciliter autant que possible l'arrivée des secours.

Toutes les routes qui réunissent deux positions ou qui, en arrière d'une ligne de défense, courent parallèlement à cette ligne, doivent être réparées; car c'est au moyen de ces routes que l'on pourra se porter rapidement d'un point à l'autre pour secourir les endroits menacés, ou tomber en force sur des détachements de l'ennemi. Le plan de défense doit descendre jusqu'au détail de ces opérations.

Tels sont les objets essentiels dont on a à s'occuper dans un plan de défense. Il en est d'autres non moins importants qui se rattachent à la partie administrative, tels que les hôpitaux, les manutentions, le logement des troupes dans

les endroits désignés pour leur concentration, les subsistances, les fourrages, le service des postes et autres moyens de correspondance, etc., etc. Ces objets doivent aussi être discutés dans un plan de défense; mais les détails qu'ils exigent nous éloigneraient trop de notre sujet pour qu'il nous soit permis de les aborder.

---

§ 7. — Des Opérations stratégiques.

C'est par des mouvements préparatoires, par des marches habilement conduites en vue de se placer sur les parties vulnérables des lignes ennemies; c'est, en un mot, par des opérations stratégiques que se préparent ces immenses résultats que donne quelquefois une seule victoire. Une bataille gagnée est toujours une belle chose, mais les conséquences en sont bien différentes suivant qu'on s'est placé de manière à en profiter pour couper les communications de l'ennemi, le séparer de sa base, le disperser, etc., ou qu'on se trouve dans l'impossibilité de troubler sa retraite. Dans le premier cas, la victoire est décisive, si on met de l'activité à poursuivre les vaincus; dans le second, on doit s'attendre à les voir bientôt se rallier pour livrer une nouvelle bataille. Quand, en 1805, Napoléon leva son camp de Boulogne pour aller à marches forcées combattre l'armée autrichienne, qui déjà avait envahi la Bavière et s'avançait entre le Danube et le lac de Constance, il dirigea les différents corps de son armée sur le flanc droit et les derrières de l'ennemi, en prenant pour base le Rhin au-dessous de Strasbourg, et le Meyn dont il était maître; il contourna les montagnes de la Forêt-Noire, dans les défilés desquels il présenta quelques têtes de colonnes, pour faire croire à Mack qu'il marchait à lui par la vallée du Danube. Quand Mack reconnut son erreur, il était déjà trop tard; le coup était porté. Il se vit coupé de ses

communications, battu dans plusieurs rencontres et obligé de se renfermer dans Ulm, où il capitula et se rendit prisonnier avec toute son armée. Ce furent bien plus les marches savantes et rapides qui précédèrent les combats de Gunzbourg, Elchingen, etc., que ces combats eux-mêmes, quoique brillants, qui valurent à Napoléon un pareil succès. Toute retraite fut interdite aux Autrichiens; ils furent enveloppés et forcés à mettre bas les armes avant que les secours qu'ils attendaient fussent arrivés (1). Le maréchal de Saxe était persuadé que les marches contribuent encore plus que les batailles au gain d'une campagne, et il posait comme axiôme *que les succès de la guerre sont dans les jambes des soldats*. L'histoire de tous les temps justifie cette assertion.

Nous allons donc rassembler quelques préceptes relatifs aux marches ou plutôt aux mouvements stratégiques.

Marches en avant. — Une armée nombreuse est toujours partagée en plusieurs corps qui marchent sur des chemins différents, soit pour se procurer plus facilement leur subsistance, soit pour faciliter les déploiements et tous les préparatifs de la bataille. Toutes ces colonnes doivent se rapprocher d'autant plus les unes des autres que les entreprises de l'ennemi sont plus à redouter : si son attaque est possible, les colonnes resteront à portée de se secourir mutuellement; elles ne laisseront entr'elles aucun obstacle qui les empêche de se rejoindre et de se rassembler sur le champ de bataille. Mais il ne faudrait pas, en exagérant ce principe, faire marcher les colonnes côte à côte et parallèlement, leur ouvrant avec la hache et la pioche des chemins quand il n'y en aurait pas d'assez rapprochés. Cette pratique mettrait des obstacles insurmontables à la rapidité des mouvements et laisserait à un adversaire moins circonspect tous les avantages. Depuis Turenne, Luxembourg, Villars, les marches rapides étaient oubliées;

(1) Voyez les détails de ces marches au Chap. III, § 3.

une faible armée se partageait en nombreuses colonnes qui se frayaient péniblement des routes au travers des bois et des ravins, sans se perdre de vue les unes les autres, pour ainsi dire; il en résultait un embarras extrême et une pesanteur souvent funeste. Mais la révolution française a détruit tout cet échafaudage d'une tactique trop timide; on est revenu aux marches dégagées, promptes et hardies des Romains. Tant qu'on ne manœuvre pas sous le canon de l'ennemi, on peut mettre entre les colonnes qui exécutent des mouvements préparatoires plus ou moins d'intervalle, suivant les localités; la seule limite à poser, c'est que ces intervalles ne soient pas assez grands pour empêcher les corps d'arriver le même jour sur un même champ de bataille.

Chacune des colonnes doit user de précautions pour ne pas se laisser surprendre par l'ennemi; elle fait éclairer sa marche par une avant-garde. Toute négligence à cet égard peut amener une catastrophe : l'histoire en fournit bien des preuves. La défaite de Flaminius à Trasimène est l'exemple le plus célèbre qu'elle nous rapporte. Cet imprudent général s'engage dans le défilé que forme le lac (1) avec les montagnes, sans y faire éclairer sa marche par une avant-garde et sans reconnaître les hauteurs. Il se hâte de joindre Annibal qui mettait le pays à contribution, et sa presse est si grande qu'il ne se donne pas le temps d'attendre son collègue, qui arrivait de Rimini avec une armée. Mais il trouve dans le fond du défilé le rusé Carthaginois qui lui barre le chemin; l'action s'engage, et des hauteurs environnantes les Romains voient descendre des troupes nombrenses qui les prennent en flanc; en même temps la cavalerie, non loin de laquelle ils avaient passé sans l'apercevoir, arrive par derrière. Obligés de combattre de tous les côtés à la fois, les Romains succombèrent, les Carthaginois en firent un affreux massacre.

Pour assurer la marche contre les entreprises de l'ennemi,

(1) Lac de *Trasimène*, actuellement lac de *Peruggia*.

on doit autant que possible, et ainsi que nous l'avons déjà dit, la diriger le long d'un fleuve qui couvre le flanc de la colonne; mais il faut toujours, même dans ce cas, faire occuper les avenues par lesquelles il pourrait déboucher. On détache à cet effet quelques troupes qui prennent position et couvrent la marche jusqu'à ce que la colonne soit assez éloignée pour n'avoir plus rien à craindre. Alors cette troupe, faisant un crochet, ou prenant le même chemin que l'armée, vient rejoindre au premier camp.

De toutes les marches, celles qui peuvent amener les plus grands résultats, sont celles que l'on parvient à cacher à l'ennemi, et que, pour cette raison, on appelle *marches dérobées*. C'est par de semblables marches que l'on parvient à se placer sur le flanc de l'adversaire, à menacer sa base, à le surprendre dans ses cantonnements, etc. Les pays les plus difficiles sont ceux qui favorisent le plus les marches dérobées, soit par la facilité qu'on a de les masquer, soit parce que l'ennemi, trop confiant dans les obtacles qu'offrent les localités, néglige les précautions ordinaires et ne va pas aux informations. Or, avec de la patience, du travail et de l'opiniâtreté, on parvient toujours à surmonter les obstacles matériels quand on n'est pas empêché par la présence de l'ennemi. On peut, à cet égard, dire qu'il n'y a rien d'impossible aux hommes. Témoin la marche extraordinaire d'Annibal au travers du marais de Clusium. Il avait deux chemins pour s'avancer sur Rome : l'un par les défilés des Apennins, facile, mais plus long et occupé par l'armée romaine; l'autre, plus court, au travers de grands marais jugés impraticables. Annibal, après avoir fait sonder ces marais et s'être assuré que les difficultés quoique très-grandes n'étaient cependant pas insurmontables, se décida pour ce dernier chemin. Sachant qu'on ne l'attendait point par là, il vit qu'il n'aurait à surmonter que les difficultés locales et il était sûr d'en triompher. En prenant ce chemin, il évitait les défilés où sa cavalerie, supérieure à celle de l'ennemi, lui eût été inutile, et où la

valeur individuelle des soldats romains eût suppléé à l'incapacité du consul. Il pouvait espérer en outre qu'une fois le passage opéré, il attirerait l'imprudent Flaminius à une bataille avant que son collègue l'eût rejoint, comme en effet cela arriva. La réussite de cette marche audacieuse fut complète, parce qu'elle fut assez secrète et assez prompte pour ne pas laisser aux Romains le temps de s'y opposer.

La rapidité est une des premières conditions des marches, des mouvements stratégiques, aussi bien que des simples manœuvres. C'est par la rapidité des marches que l'on conserve les avantages qu'une initiative heureuse a pu procurer, qu'on poursuit les succès et qu'on achève ce que la victoire a commencé. C'est par la rapidité des marches qu'on peut, comme les Romains, *nourrir la guerre par la guerre :* restant peu de temps dans le même lieu, on n'épuise pas les pays qu'on traverse ; leurs ressources, quelque précaires qu'elles soient, suffisent toujours aux besoins momentanés des armées. Par là on se débarrasse des immenses trains de voitures nécessaires pour le transport des vivres ; on ne porte avec soi que l'indispensable ; on fait prendre aux soldats quelques rations de pain ; on se fait suivre par des troupeaux qui fournissent la viande ; et les troupes, plus légères, entreprennent et exécutent de plus grandes choses. Il faut à tout prix se mettre à même d'exécuter des marches rapides, si l'on veut obtenir quelque succès à la guerre. Allez à pas de tortue et rien ne vous réussira ; un destin funeste s'attachera à toutes vos entreprises, les éléments sembleront se conjurer contre vous. C'est à ce sujet que M. de Folard a dit que les lents et les engourdis à la guerre auront aussi peu de part à la gloire de ce monde, que les tièdes à la gloire du ciel.

Nous avons reconnu que c'est un avantage d'occuper la ligne intérieure quand l'ennemi agit sur deux lignes extérieures ; les marches qui peuvent avoir pour but de se placer ainsi sont donc importantes à étudier ; arrêtons-nous-y un moment.

Si l'ennemi vient à vous en faisant occuper un grand espace à ses différents corps pour vous envelopper, allez droit à lui et donnez tête baissée dans le milieu de la ligne qu'il occupe. Tâchez de joindre isolément une des parties de son armée, de la mettre en déroute avant que les autres arrivent; portez-vous ensuite sur une de celles-ci et qu'elle éprouve le même sort : vous les verrez toutes, forcées à la retraite, prendre des routes divergentes et éprouver mille difficultés à se rejoindre, si toutefois vous leur en laissez la possibilité. Ainsi, Napoléon, à son début, s'élance des Alpes maritimes et se précipite comme un torrent sur l'armée austro-sarde, commandée par les généraux Beaulieu et Colli, qui avaient fait la faute de s'étendre le long des montagnes, pensant envelopper leur jeune adversaire. Colli est d'abord battu sur plusieurs points; le tour de Beaulieu vint ensuite; et dès-lors, les deux armées furent d'autant mieux séparées que l'un des chefs, cherchant à couvrir Turin, prit sa ligne de retraite sur cette ville, tandis que l'autre se replia snr Milan saus chercher à rejoindre son collègue. Colli fut forcé à recevoir les conditions du vainqueur; Beaulieu ne put mettre un terme à sa marche rétrograde que sous les murs de Mantoue.

Mais si l'armée ennemie est rassemblée, on peut essayer de s'avancer sur elle en suivant deux lignes qui se dirigent sur ses flancs et l'engagent à se partager pour faire face aux deux attaques dont elle est menacée. Alors nos deux corps, qui ne se sont séparés momentanément que pour se rejoindre ensuite, marcheront à la rencontre l'un de l'autre pour attaquer ensemble celle des deux portions de l'armée ennemie qui sera le plus à leur portée. On conçoit pourtant que de semblables mouvements ne peuvent être essayés qu'autant que la topographie locale s'y prête et les rend en quelque sorte naturels. Ce sera, par exemple, lorsque, couvert par un fleuve, on ne craindra pas de voir l'ennemi se jeter dans l'intervalle des deux corps, et qu'on pourra, au moyen des

routes qui longent ce fleuve, faire rapidement un mouvement de flanc. Dans ce cas, on peut, sans de grands dangers, se porter à droite et à gauche pour donner de l'inquiétude à l'ennemi sur deux points éloignés; s'il s'affaiblit dans le milieu pour renforcer ses ailes, nous reviendrons sur nos pas par une marche de nuit qui lui dérobe le mouvement, et nous passerons le fleuve, en jetant des ponts pour la confection desquels tout aura été préparé d'avance et tenu secret autant que possible. Une fois le fleuve franchi, nous voilà sur la ligne intérieure; l'activité et la valeur doivent faire le reste pour empêcher les corps séparés de se réunir et forcer l'ennemi à manœuvrer par la ligne double extérieure. C'est ici qu'on voit combien il est important de mettre le temps à profit pour se rassembler, passer le fleuve et battre séparément les deux fractions de l'armée entre lesquelles on est parvenu si heureusement à se placer. Le temps fait tout à la guerre; souvent une heure perdue ne peut plus se regagner; une heure suffit pour être prévenu sur le point stratégique; il suffit d'une heure pour être accablé par des forces supérieures subitement rassemblées, ou laisser échapper des avantages que la fortune n'accorde qu'à l'activité et à l'audace. Les Confédérés surent admirablement profiter du temps et de leur position centrale, lorsqu'après avoir vaincu l'archiduc dans le défilé de Morgarten, ils traversèrent le lac des Waldstätten pour combattre les corps autrichiens qui pillaient et saccageaient le bas Underwald. Ils les surprirent en désordre, dans une sécurité parfaite, et ne songeant qu'à se charger de butin. Les Autrichiens n'opposèrent aucune résistance aux Confédérés; ils ne cherchèrent qu'à leur échapper par une prompte fuite; chassés de la sorte, ils ne parvinrent à repasser le Brunigg qu'après avoir perdu la moitié de leur monde et tout leur bagage. Les Confédérés, dans cette première lutte de la liberté contre l'oppression, firent par instinct ce que prescrivent les règles de l'art militaire.

Ce qui précède montre que si la frontière est attaquée sur

plusieurs points, ce n'est pas en se partageant en autant de corps égaux qu'on pare au danger, parce qu'alors on est faible partout; mais en n'opposant aux diverses attaques que de petits corps d'observation, pour conserver une masse principale avec laquelle on fera effort sur l'une des armées ennemies, lorsqu'elle sera encore séparée des autres. Qu'il soit, par exemple, question de s'opposer avec 80,000 hommes à une armée de 120,000, partagée en trois corps de 40,000 chacun : si l'on veut opposer à l'ennemi trois corps égaux, ils ne seront que de 26,000 hommes environ; et, par conséquent, on se trouvera partout très-inférieur en forces. Si, au lieu de cela, on n'oppose à chacune des trois armées, qu'un simple corps d'observation de 12 à 15,000 hommes, cela suffira pour retarder sa marche, et il restera une force centrale de 35 à 40,000 hommes qui, se réunissant à l'un quelconque des corps d'observation, formera une masse d'environ 50,000 combattants, laquelle battra l'ennemi, toutes choses égales d'ailleurs.

Quand la disproportion des forces est encore plus grande, il se peut qu'on ne parvienne jamais, quoiqu'on fasse, à se procurer l'avantage du nombre sur aucun point; mais cela ne change rien à la règle, car ce n'est qu'en la suivant qu'on parvient à rassembler contre l'ennemi le plus de forces possible. Alors c'est en redoublant de vigueur et d'activité, en profitant de toutes les ressources topographiques du pays, qu'on peut encore soutenir la lutte. Napoléon, dans la guerre de France, a donné un grand exemple de l'efficacité des manœuvres centrales : il a combattu pendant quatre mois des forces triples. Il portait ses réserves d'un endroit à l'autre avec une incroyable rapidité : aujourd'hui il livrait bataille sur un point, le lendemain il était à dix ou douze lieues de distance, marchant à un autre ennemi étonné de tant de résolution et de célérité. César, entouré de peuples révoltés au milieu des Gaules, se tire de cette position critique par des mouvements pareils. Il est partout où le danger l'appelle; il

ne laisse aux Gaulois ni le temps, ni les moyens de se réunir; il les combat les uns après les autres et les défait partiellement. Peu de semaines lui suffisent pour terminer cette mémorable campagne.

Retraites. — Dans les marches en retraite, on doit, autant que dans les marches en avant, suivre la ligne simple, afin de rassembler autant que possible ce qu'on a de forces à opposer à l'ennemi. Les retraites dites *divergentes* ou *excentriques*, qui s'opèrent à la fois par plusieurs routes pour donner le change au vainqueur et rendre sa poursuite incertaine, sont extrêmement dangereuses. En se partageant pour prendre ces directions diverses, on s'affaiblit partout : les corps isolés, livrés à eux-mêmes, courent la chance d'être enveloppés, acculés à des obstacles, dispersés, anéantis, comme cela est arrivé aux corps prussiens après la bataille de Iéna. L'ennemi, sans se laisser distraire, peut s'attacher à l'un de ces corps pour l'écraser; il ne s'inquiétera pas des autres, sachant qu'il en aura bon marché quand il se retournera contre eux; il se contente de les tenir séparés.

Il n'est permis de se partager qu'à celui qui vient de remporter une victoire éclatante; il est en présence d'un ennemi désorganisé, qui a perdu ses communications, que la force morale abandonne. Il se jette au milieu des corps épars; il n'a qu'à se montrer pour déterminer leur fuite. Dans cette situation il peut tout oser; tout est bon excepté ce qui est trop lent et trop méthodique. Mais c'est ici une exception que légitime l'état de désorganisation et d'abattement dans lequel se trouve une armée défaite.

Restez donc réunis dans une retraite encore plus que dans une marche offensive, quand même votre vitesse en serait ralentie; car, avant tout, il faut songer à votre sûreté. Marchez avec ordre, autant que les circonstances vous le permettent, ou du moins marchez ensemble, présentez encore à l'ennemi un front imposant, et, s'il vous poursuit avec trop

de témérité, sachez l'en punir, osez même retourner sur lui quand il se met en prise ou qu'il est négligent dans sa marche. On peut retirer plus d'honneur d'une retraite bien conduite que d'une bataille gagnée où la fortune a quelquefois tant de part.

Il est très-avantageux de diriger la retraite parallèlement à la frontière, lorsque la chose est possible, parce que de cette manière l'ennemi qui vous suit ne fait aucun progrès. Nous en avons déjà dit un mot en parlant des lignes d'opérations accidentelles, La *retraite parallèle* se fait-elle en pays étranger, l'armée vit aux dépens de l'ennemi; les fléaux de la guerre pèsent sur lui; il est presque aussi mal placé que s'il avait le dessous, Se fait-elle derrière la frontière, on traîne après soi l'armée victorieuse; on lui fait faire du chemin, sans que pour cela elle gagne un pouce de terrain dans l'intérieur; on ne lui abandonne que la lisière, et on la met dans la situation de présenter le flanc aux forces de l'intérieur. Mais il faut prendre garde de ne pas s'exposer soi-même en entreprenant une marche parallèle dans un pays dépourvu d'obstacles, qui laisserait à l'ennemi la facilité de vous couper de votre base. On couvrira donc cette marche de quelque fleuve ou de quelque chaîne de montagnes, c'est-à-dire qu'on n'entreprendra une retraite parallèle qu'autant qu'un obstacle respectable la favorisera, La route du Simplon, couverte par les Alpes du côté de l'Italie, nous offre cet avantage : une armée ennemie, venant du midi, peut y marcher trois à quatre jours sans faire chez nous aucun progrès, et elle se trouverait même à la fin plus éloignée du centre du pays, qu'au moment où elle aurait passé la frontière. En sorte que, pour peu qu'on lui oppose de résistance, elle court le risque de périr de misère dans la vallée du Rhône, où les ressources sont insuffisantes pour une armée nombreuse. Du côté opposé, l'Aar peut aussi couvrir efficacement une retraite parallèle à la frontière du Jura, Ce sont là des avantages de notre position qui compensent en partie les inconvénients qui y sont atta-

chés : avantages que nous devons reconnaître, et qui peuvent, avec l'âpreté de notre sol, concourir à fortifier nos espérances dans le cas d'une invasion.

Si la retraite parallèle est couverte par un fleuve, il faut avoir soin de rompre tous les ponts afin de se garantir de toute attaque de flanc. De même si elle est favorisée par une chaîne de montagnes, on fera occuper les passages latéraux jusqu'à ce que l'armée ait défilé, et l'on se disposera à tomber en masse sur ceux des corps ennemis qui, malgré ces précautions, seraient parvenus à forcer les passages ou à les tourner, et qui essaieraient de barrer le chemin. On ne doit pas s'effrayer d'un faible corps qui se présente sur les derrières, tout le péril est pour lui.

On conçoit qu'une retraite parallèle ne peut s'opérer efficacement que sur une frontière d'une assez grande étendue. Si donc cette frontière est difficile à garder à cause de son développement, elle vous offre d'un autre côté l'avantage que nous venons d'indiquer, et qui n'est pas le seul si l'on sait tenir une défensive attaquante. Car ce qu'on ne pourrait faire pour la défense d'une frontière étroite, sans courir le risque d'en être séparé ou de se laisser acculer aux obstacles qui la resserrent, en même temps qu'ils sont l'appui de ses ailes, on peut l'entreprendre avec succès sur une frontière étendue offrant de longues bases d'opérations. On peut donc opérer de ces retours offensifs que la fortune se plaît souvent à couronner d'un brillant succès, et se livrer à ces brillantes entreprises que le courage et l'audace savent inspirer.

Diversions. Marches combinées. — Ce que nous avons dit jusqu'à présent pour montrer la nécessité de rassembler ses forces et de rester réuni, prouve assez que les diversions, les marches combinées, les détachements sont des opérations qu'en général on ne peut pas approuver.

On fait une *diversion* quand on envoie un corps opérer au loin une suite de mouvements indépendants de ceux de l'ar-

mée. On opère une *marche combinée* lorsque les mouvements de ce corps sont en corrélation avec ceux de l'armée et tendent au même but. Dans l'un et l'autre cas, le corps séparé de l'armée forme un *détachement*.

Les diversions sont dangereuses parce que l'armée est affaiblie de toutes les forces qu'on y emploie ; elles détournent du but principal et partagent l'attention du chef; elles donnent plus de prise aux accidents; elles compliquent les événements, multiplient les ressorts intermédiaires et sont presque toujours une source de catastrophes. L'armée, si elle remporte une victoire, ne l'obtiendra qu'incomplète et ne pourra que difficilement en profiter; si, au contraire, elle est vaincue, elle sera exposée à une ruine totale, ne pouvant tirer aucun secours du corps qui s'en est si mal à propos séparé. Cependant il n'y a rien d'absolu dans la science difficile de la guerre; il n'est aucune règle qui n'ait de nombreuses exceptions. Il se présente donc des cas où les diversions peuvent non-seulement se justifier, mais où elles deviennent nécessaires. Par exemple, vous devez forcer une position formidable, et vous ne pouvez en venir à bout qu'en détournant l'attention de l'ennemi; vous êtes bien alors forcé de détacher une troupe plus ou moins nombreuse, qui aille, par un circuit, occuper des sommités dominantes, ou menacer la ligne de retraite de l'ennemi. Ces cas sont fréquents dans la guerre de montagnes; le détachement est alors commandé par la nécessité; la diversion devient une règle à laquelle il faut s'astreindre sous peine d'échouer; mais on s'arrange de manière à la faire durer le moins possible et à rentrer, aussitôt que les circonstances le permettront, dans le principe de l'unité d'action et de la concentration des forces. Au reste, les marches combinées et les diversions sont beaucoup moins dangereuses dans les montagnes, parce que l'ennemi ne peut que bien difficilement se jeter entre les colonnes. Les corps séparés trouvent dans chaque vallée des espaces resserrés, où leurs ailes sont ap-

puyées et où elles ne courent aucun risque d'être enveloppées, où même il serait quelquefois plus dangereux qu'utile de s'y trouver en plus grand nombre. Il suffit, dans ce cas, que les corps séparés soient assez forts pour pouvoir, chacun de son côté, défendre la vallée dans laquelle il opère, et que les communications en arrière restent libres. La règle n'est violée ici que dans la forme ; au fond elle ne l'est pas, puisqu'on ne s'est partagé qu'autant que le terrain l'a exigé, que les différents corps ne sont point exposés à être forcés, et qu'ils peuvent toujours se rejoindre par les chemins en arrière. Le général Lecourbe a donné un bel exemple de pareilles marches, dans son attaque du Saint-Gotthard en 1799.

On peut se permettre une diversion lorsqu'on a des forces très-supérieures à celles de l'ennemi et qu'on éprouve de la difficulté à les faire subsister ou à les faire marcher ensemble. Alors il y a de l'art à se partager pour porter un corps sur les flancs ou les communications de l'ennemi, en même temps qu'on lui présente toujours de front des forces égales aux siennes ; à faire diversion dans ses provinces les moins gardées ou les moins dévouées, où l'on puisse soulever les mécontents ; à jeter inopinément dans sa capitale, ou dans ses villes les plus riches, des troupes qui les mettent à contribution, etc. Le corps détaché doit alors agir avec vigueur, faire des marches forcées pour se multiplier aux yeux de l'ennemi, lui donner une plus grande inquiétude ou lui faire un dommage plus réel. Le caractère indécis et irrésolu du chef de l'armée ennemie est encore un motif qu'on peut alléguer en faveur d'une diversion. Hors ces cas, il vaut beaucoup mieux résister à la tentation et s'en abstenir ; c'est toujours le plus sûr.

En condamnant les diversions, on n'entend point parler de celles qui peuvent changer tout à coup l'état de la guerre, de ces diversions qui consistent à abandonner le pays à l'ennemi pour aller soi-même envahir le sien. Elles ne ressemblent en rien aux autres ; car l'armée ne se partage pas ; elle marche tout entière et ensemble vers un seul but bien déterminé.

De telles résolutions sont marquées du sceau du génie, et bien loin d'être blâmables elles sont dignes d'éloges, quel que soit d'ailleurs leur résultat ; car un homme de cœur ne peut rien entreprendre de plus honorable pour sauver sa patrie, quand il l'a vainement tenté par les moyens ordinaires. Agathoclès, roi de Syracuse, était assiégé par les Carthaginois ; après avoir usé toutes ses ressources dans la défense de la place et se voyant prêt à succomber, il prend la forte résolution de passer en Afrique. Il ne laisse à Syracuse que la garnison strictement nécessaire à sa défense, emmène avec lui ses meilleures troupes, brûle sa flotte sur le rivage africain pour se placer dans la nécessité de vaincre, et s'avance vers Carthage. Il culbute l'armée qu'on lui oppose, se ménage des alliances et met la capitale à deux doigts de sa perte. Syracuse fut sauvée. Certes voilà une diversion qui amène un bien grand résultat ; ce serait abuser des mots que de condamner une opération qui porte le même nom, quoique dans le fond elle soit si différente de celles dont nous avons parlé.

Pour être faites sur une échelle plus petite, ces sortes de diversions n'en ont pas moins des suites heureuses, quand du reste elles sont bien conduites et que les localités les justifient. Il y a toujours de l'avantage à faire ce à quoi l'ennemi n'est pas préparé, parce qu'ainsi on bouleverse toutes ses combinaisons, que de l'offensive on le fait passer subitement à la défensive. Turenne, dans sa dernière campagne, nous donne un bel exemple d'une semblable conduite. Il ne se laisse point intimider par l'attaque de son adversaire, le célèbre Montécuculli, qui avait franchi le Rhin ; mais, insensible à cette initiative, il passe lui-même le fleuve sur un autre point, et force le général de l'empereur à quitter les terres de France pour le suivre et défendre son propre pays.

On entreprend ordinairement les *marches combinées* dans l'intention d'arriver par deux côtés sur une position occupée par l'ennemi, ou de prendre de front et à dos une armée qu'on veut combattre, de la mettre, comme on dit, entre

deux feux. Mais il n'y a rien de plus chanceux que ces mouvements excentriques; indépendamment de l'affaiblissement momentané qu'ils occasionnent, un rien suffit pour les faire manquer et renverser les plans en apparence les mieux concertés : une troupe est égarée par ses guides, de mauvais chemins retardent sa marche, elle est surprise par les orages, un fleuve débordé l'arrête, elle rencontre l'ennemi où elle ne croyait pas le trouver, enfin mille accidents surviennent qui font manquer l'opération. D'un autre côté l'armée peut, dans l'intervalle, avoir été attaquée ou forcée à la retraite; on ne la trouve pas au lieu du rendez-vous; alors le corps isolé est extrêmement compromis; il court le danger d'être enveloppé et obligé de mettre bas les armes. Plus les mouvements excentriques ont d'étendue plus ils sont chanceux, et par conséquent plus il faut les éviter. Ainsi, sur un champ de bataille, c'est déjà une faute que d'envoyer un corps sur les derrières de l'ennemi pour le prendre à dos ou couper ses communications, parce qu'on peut être battu pendant que ce corps fait son détour; mais c'en est une bien plus grande quand le corps détaché doit faire une marche de plusieurs jours pour se porter en un point de rendez-vous occupé par l'ennemi, car la réussite dépend de circonstances qu'on ne saurait maîtriser.

Les détachements qui se font soit pour opérer une diversion ou une marche combinée, soit pour tout autre motif, sont condamnés par tous ceux qui ont écrit sur l'art de la guerre. Il y a bien des exemples à citer pour montrer leur danger. Le grand Frédéric, si sage d'ailleurs et si habile, eut à se repentir d'avoir fait, près de Dresde, un grand détachement de 18,000 hommes, dans l'intention de couper l'armée autrichienne de ses communications avec la Bohême. Ce détachement fut enveloppé, et tomba en entier au pouvoir de l'ennemi après avoir combattu avec beaucoup de vaillance contre des forces triples, espérant toujours que l'armée arriverait pour le délivrer. Cette affaire eut lieu à Maxen, dans le mois

d'octobre 1759; elle montre tout à la fois, et le danger des détachements, et celui de vouloir couper la retraite à une armée qui, bien que vaincue, n'est cependant pas entièrement désorganisée. Le détachement, commandé par le général Fink, parvint il est vrai à s'établir sur les derrières de l'armée autrichienne et à lui barrer le chemin; mais il n'était pas assez fort pour empêcher le passage. Au reste on peut reprocher à ce général de s'être laissé envelopper; car il est possible, avec des forces aussi considérables que celles qu'il commandait, de se faire jour en enfonçant quelque partie du cercle enveloppant. Fink eût dû tenter ce moyen, et tout ou partie de son détachement se fût sauvé.

Presque sur les mêmes lieux, le corps du général Vandamme, qui débouchait de Pirna, après la bataille de Dresde en 1813, s'était avancé jusqu'à Tœplitz en Bohême, pendant que le gros de l'armée française était encore sous les murs de Dresde. Ce détachement eut, près de Kulm, le même sort que celui de Frédéric. Cependant Vandamme essaya de se faire jour, et une partie de son corps s'échappa en passant sur le ventre de l'ennemi. Napoléon se priva par ce détachement d'une partie de ses forces pour la bataille, ou du moins pour les opérations qui devaient la suivre et compléter la victoire; il perdit dix à douze mille hommes de bonnes troupes; et, ce qui était plus fâcheux encore, le moral de l'armée fut sensiblement affecté par cet échec. Si l'histoire n'offrait que de semblables exemples, on ne serait jamais tenté de faire des détachements devant un ennemi qui n'est pas entièrement défait; mais elle en présente aussi qui ont été couronnés du succès, et c'est là un appât auquel il est difficile de résister. Il n'y a en effet rien de plus brillant que de couper la ligne de retraite à un ennemi. Cependant, si l'on n'y peut parvenir qu'en se divisant, il doit suffire à un homme prudent de connaître le danger auquel il s'expose, pour rejeter toute idée de diversion ou de séparation quelconque des différentes parties de l'armée.

Poursuite. — Après une victoire, il faut poursuivre vivement les corps battus et désorganisés par leur défaite ; il faut tout faire pour les empêcher de se rallier, et profiter de l'état de faiblesse et de découragement dans lequel ils se trouvent momentanément. Alors on peut sans danger se partager, pour donner plus de mobilité aux colonnes chargées de la poursuite, pourvu cependant que l'on conserve les lignes intérieures et que l'on pousse l'ennemi excentriquement. On se gardera bien de ramener sur le même point ceux de ses corps qui étaient déjà séparés : ce serait jouer son jeu et faciliter son ralliement. Une manœuvre de ce genre a perdu les Français à Waterloo. Le maréchal Grouchy, qui avait été chargé de poursuivre les Prussiens battus à Ligny, aurait dû gagner leur droite pour les séparer des ponts de la Dyle, qui les mettaient en communication avec l'armée anglaise ; au lieu de cela, il les poussa sur Wavres, où ils traversèrent la rivière et vinrent, au moment décisif, se réunir à leurs alliés dans les champs de Waterloo. Grouchy, qui aurait dû à tout prix leur fermer ce chemin, ou du moins arriver en même temps qu'eux sur le champ de bataille, ne fit que les suivre ; il ne parut que lorsque tout était terminé. Et pourtant, l'effroyable canonnade qui se faisait entendre disait assez haut que là se décidait la grande question, qu'il fallait y courir avec toute l'armée. Grouchy, dans cette mémorable circonstance, manqua d'habileté ou de résolution ; il ne sut pas éloigner les Prussiens ; et, après les avoir laissé passer, il ne fit rien pour neutraliser l'effet matériel et moral que leur arrivée dut produire sur l'armée, qui depuis midi luttait contre des forces déjà supérieures.

Quand l'ennemi se retire en conservant un certain ordre, que ses corps restent unis, sans prêter le flanc aux attaques partielles, la poursuite se fait par l'armée en masse. Mais alors il ne faut pas se borner à le suivre simplement en tenant la même route que lui, parce qu'aussitôt qu'il trouvera un défilé ou toute autre position favorable, il vous y arrêtera et

vous forcera à déployer vos moyens pour le débusquer ; il vous fera perdre ainsi un temps précieux, qu'il saura mettre à profit pour faire arriver ses renforts. Il faut donc quitter la route pour manœuvrer sur le flanc de l'ennemi, en même temps qu'une partie de l'armée le suit en queue et le talonne. De cette manière, il ne pourra prendre aucune position qui ne soit tournée à l'instant, et il sera forcé de se replier presque aussitôt qu'il se sera posté. La marche de l'armée poursuivante ne se trouvera ainsi que faiblement ralentie, et le vaincu ne pourra que très-difficilement se réorganiser. Le général Kutusof a profité des avantages d'une *poursuite parallèle* dans la désastreuse campagne de 1812. Au lieu de suivre la même route que l'armée française, où il eût eu beaucoup à souffrir du manque de vivres, et où il eût eu affaire à de fortes arrière-gardes, il côtoya la longue colonne de l'ennemi, l'attaquant partout où il pouvait, se jetant dans les vides que la longueur du chemin, le froid et la misère y occasionnaient. Cette sage conduite du général russe contribua beaucoup à augmenter les pertes des Français et à les désorganiser.

Quand on est parvenu à gagner l'ennemi de vitesse, il y a deux partis à prendre : ou de lui barrer le chemin, si on est assez fort pour braver son désespoir; ou de s'établir sur son flanc, en lui laissant la route ouverte. Ce dernier parti est presque toujours le préférable, parce qu'il est dangereux de mettre une troupe, si faible qu'elle soit, dans la nécessité de vaincre ou de périr. En pareille circonstance, les hommes de cœur se surpassent eux-mêmes et vendent bien cher leur vie ou leur liberté ; il n'y a rien à gagner à les mettre dans cette situation. Il vaut donc mieux attaquer par le flanc cette troupe qu'on attend sur son chemin de retraite ; car alors elle cherchera plutôt à s'échapper qu'à combattre, ce qu'elle ne fera cependant pas sans éprouver de grandes pertes. Pour se mettre impunément en travers d'une armée ou d'un fort détachement, il faut être assez supérieur en forces pour lui présenter une barrière contre laquelle tous ses efforts viennent

se briser; autrement, faites-lui un pont d'or plutôt que de vous exposer à beaucoup souffrir, ou même à être culbutés, comme les Bavarois l'ont été à Hanau, lorsqu'en 1813 ils essayèrent de fermer le chemin de la France à l'armée de Napoléon qui battait en retraite, après le désastre de Leipsick.

Le passage d'une rivière est toujours une opération délicate pour l'armée qui se retire ; il faut donc, vous qui la poursuivez, savoir profiter de cette circonstance pour prendre votre ennemi sur le temps. Ici vos avantages sont évidents: vous attaquez avec vos forces réunies une armée coupée par la rivière en deux parties qui ne peuvent pas se secourir; vous enveloppez celle qui est de votre côté, et l'acculez à un obstacle qui doit faire sa perte.

Garde du pays conquis.—Il ne suffit pas de vaincre l'ennemi partout où on le rencontre, il faut encore prendre des dispositions pour conserver le pays dont on s'est rendu maître. A cet effet, on détache ordinairement de l'armée les corps nécessaires pour occuper les places de guerre et autres postes militaires, pour recouvrer les impositions et maintenir le peuple dans la soumission. Or, ces détachements affaiblissent l'armée à mesure qu'elle pénètre plus avant; tandis qu'au contraire les défenseurs, se concentrant dans l'intérieur, améliorent leur situation. Il peut donc arriver un moment où l'équilibre se rétablisse et où il faille recommencer la lutte, en ayant contre soi toutes les chances qui peuvent résulter d'une défaite loin de la base d'opérations et au milieu d'une population prête à prendre les armes au premier revers de l'armée envahissante, ainsi que nous en avons été les témoins dans les dernières guerres de la péninsule espagnole.

On peut éviter ces inconvénients en faisant suivre l'*armée active* par des corps uniquement chargés de garder le pays. Ils formeront une *armée de réserve*, qui se tiendra à quelques journées de distance et agira d'après des principes particuliers. Au lieu de rester concentrée, elle s'étendra autant que

possible afin d'élargir la base d'opérations, de se procurer de plus abondantes ressources et de contenir le pays. L'armée de réserve, plus faible que l'armée active et formée en grande partie de nouveaux soldats, lui sera en tout subordonnée; elle recevra les ordres du même chef; elle ne sera donc, à proprement parler, qu'une fraction de l'armée qui pourra lui être réunie quand les circonstances l'exigeront.

L'armée de réserve suivra l'armée active dans tous ses mouvements, en s'en tenant à une certaine distance; elle assurera ses derrières; elle gardera les dépôts, et maintiendra toujours libres les communications avec les magasins; elle assiégera ou bloquera les places fortes, que l'armée active peut ainsi négliger et laisser en arrière; elle soutiendra et assurera la retraite en cas de malheur; elle construira les ouvrages de fortification qui sont nécessaires pour améliorer les lignes de défense, couvrir les ponts, mettre en sûreté les magasins; en un mot, elle fera tout ce que ne peut pas faire l'armée active sans se disséminer et sans ralentir sa marche.

On comprend qu'on ne peut adopter de semblables dispositions que lorsqu'on est très-supérieur à l'ennemi en forces matérielles et morales. Dans le cas contraire, bien loin de songer à former, dès le principe, une armée ou un corps de réserve pour le laisser en arrière, on rassemblera toutes ses forces pour les batailles; car l'essentiel est de rendre la victoire décisive. Après cela on maintient le pays conquis, soit par les renforts qui le traversent pour rejoindre l'armée, soit par des détachements réduits au strict nécessaire, et qui, sous le nom de *colonnes mobiles*, parcourent le pays et se multiplient aux yeux des habitants par leurs marches et contremarches.

Lorsque l'armée, après de longues fatigues, doit prendre un peu de repos, on est obligé de l'étendre pour la loger dans les villages et embrasser un espace qui puisse fournir à la subsistance des hommes et des chevaux. C'est ce qu'on appelle prendre des *cantonnements*. Il est évident qu'on ne le fait que

lorsque l'ennemi est assez éloigné pour qu'on n'ait pas à craindre une attaque de sa part. Cependant il faut toujours prévoir le cas où il s'avancerait contre les cantonnements, et s'arranger de manière à lui résister avec des forces suffisantes. On désigne un lieu où tous les corps devront se rendre en cas d'attaque, et on a soin de le choisir assez en arrière pour que l'ennemi ne puisse pas y arriver avant vous. Les corps les plus avancés se retirent sur ce point; ceux de droite et de gauche s'y portent par des marches de flanc; et ceux qui sont en arrière y arrivent comme renforts en marchant en avant. C'est ainsi que s'opère la concentration par les chemins les plus courts. Pour faciliter ces mouvements, et lorsque les cantonnements doivent être de quelque durée, on répare les routes; on en pratique même de nouvelles au travers des bois et des marais; on jette des ponts sur les rivières; on fait des chaussées à travers les ravins, etc.; aucune peine ne doit coûter quand il s'agit de la sûreté de l'armée.

Les cantonnements que l'on prend pour passer la mauvaise saison se nomment des *quartiers d'hiver*. Ils ne diffèrent des précédents qu'en ce qu'on leur donne plus d'étendue. C'est une raison de profiter des obstacles que le pays offre pour les couvrir et les mettre à l'abri des incursions de l'ennemi. On les prend ordinairement en arrière de quelque rivière qui puisse servir de ligne de défense.

Nous bornerons ici ce que nous avons à dire sur la stratégie, en faisant remarquer, que si les principes de cette branche élevée de l'art de la guerre sont d'une si grande simplicité que chacun peut non-seulement les comprendre, mais en raisonner, leur application n'en est pas moins de la plus haute difficulté, en ce qu'elle exige beaucoup de pénétration et de tact. Le problème à résoudre est indéterminé; mille circonstances le compliquent; les données d'où l'on est obligé de partir sont toujours plus ou moins incertaines, et se bornent souvent à de simples conjectures. Les règles qui pourraient guider ont de nombreuses exceptions. Des événements qui se

succèdent avec rapidité, des accidents imprévus, des rapports trop tardifs, des motifs qui, pour être inaperçus du grand nombre, n'en sont pas moins impérieux pour un chef, forcent à modifier les plans les mieux conçus. Et si nous ajoutons que le temps, cet élément si essentiel, manque presque toujours, on comprendra qu'il n'y a que les hommes supérieurs qui soient capables de mettre en pratique cette science dont les préceptes se réduisent à si peu de chose. Gardons-nous donc de juger avec trop de sévérité les généraux malheureux. Pensons qu'après l'événement nous connaissons bien des choses qui étaient pour eux dans l'obscurité lorsqu'ils ont dû prendre un parti. Ayons la modestie de croire que s'ils les eussent connues, ils auraient vu aussi bien que nous ce qu'il y avait de mieux à faire; et que souvent, s'ils ont fait le contraire, c'est qu'ils ont été entraînés par la force des choses. Soyons justes envers ceux que nous devons regarder comme nos maîtres; faisons la part des circonstances dans les fautes qui leur sont échappées, de même que nous reconnaissons quelquefois d'heureux hasards et les faveurs de la fortune dans leurs actions les plus glorieuses.

CHAPITRE II.

Organisation. Armement.

§ 1. — Composition de l'Armée.

Il ne suffit pas, pour former une armée, de rassembler des hommes et de leur mettre des armes entre les mains; il faut encore que ces hommes se soumettent à un chef qui dirige leurs mouvements et fasse concourir leurs efforts à un même but. Sans cela une armée ne présenterait qu'une réunion tumultueuse, où rien ne se résoudrait, où règnerait une confusion extrême. Les nombreux individus qui la composent, n'obéissant point à une volonté unique, n'agissant point dans une seule intention, imprimeraient au corps militaire des impulsions diverses qui se neutraliseraient, se contrarieraient de mille manières, et contribueraient à sa ruine bien plus qu'à sa gloire ou à sa sûreté. La *discipline* est donc la première nécessité d'une armée; c'en est la condition essentielle, indispensable. Sans discipline il n'y a pas d'armée. Aussi voyons-nous les troupes qui l'ont le mieux observée, acquérir dans tous les temps et chez tous les peuples une supériorité incontestable. C'est par leur admirable discipline que les Romains ont triomphé de toutes les nations et soumis le monde connu à leurs lois. C'est par leur discipline, autant que par la grandeur de leur courage, que les premiers Suisses ont vaincu dans tant de batailles mémorables; c'est en la maintenant dans leurs rangs, c'est en se montrant fidèles aux devoirs qu'elle

impose, que les Suisses d'aujourd'hui pourront aspirer à marcher sur les traces de leurs pères.

L'honneur est la base la plus solide de la discipline, surtout dans des milices nationales. Les punitions trop sévères irritent le soldat sans le corriger; il faut les réserver pour les cas rares où, pour arrêter un désordre, il devient nécessaire d'user des moyens répressifs les plus puissants. C'est en ramenant par la persuasion les soldats égarés, en les traitant avec douceur, même lorsqu'on les punit, en évitant avec soin de les humilier par des paroles offensantes, en cherchant au contraire à ranimer en eux les sentiments de patriotisme et d'honneur, qu'on réussit à former des cohortes magnanimes dans la victoire, et que les revers n'ébranlent pas. Ce sont là les seuls leviers sur l'efficacité desquels on puisse compter dans les moments de crise; et, s'ils ne suffisent pas pour former des héros, si l'enthousiasme seul a pu enfanter les prodiges de St.-Jaques et des Thermopyles, du moins est-on sûr d'obtenir, par leur moyen, tout ce qu'il est possible d'attendre d'une troupe aguerrie et bien organisée.

Un chef doit donc s'interdire les paroles dures et méprisantes; il doit surtout éviter soigneusement de rudoyer le subordonné qui lui manque; il n'est point excusable de se laisser emporter par sa vivacité; il se félicitera toujours d'avoir su se contenir: les soldats, justes appréciateurs de l'offense, lui sauront gré de sa modération, condamneront eux-mêmes le coupable, et se montreront plus disposés à l'obéissance.

Mais il est un autre extrême, dans lequel des officiers de milice tombent aisément, et qu'il faut également éviter: c'est cette familiarité outrée qui abaisse ou discrédite celui qui s'y laisse aller, qui le rend méprisable aux yeux mêmes de ceux dont il cherche à capter la bienveillance; c'est cette coupable faiblesse qui fait accueillir trop facilement les réclamations des mauvais soldats, toujours prêts à faire des doléances, à porter des plaintes; faiblesse destructive de toute discipline, en ce qu'elle ferme les yeux sur les fautes et les désordres

qu'il est si nécessaire de punir ou de réprimer. Un chef trop familier n'a plus d'empire sur ses soldats; il est exposé aux grossièretés, aux manques de respect de ceux qu'il a accoutumés à le regarder comme un simple compagnon, et à lui parler comme tel.

L'homme auquel la conduite d'une troupe est confiée doit donc marcher entre deux écueils : la dureté qui révolte, et la douceur exagérée qui prive du respect. Il tiendra un juste milieu, s'il sait allier la justice à la sévérité, la bonté personnelle à la rigueur du devoir. Aucune faute ne restant impunie, la bonne conduite et les belles actions étant louées et dignement récompensées, le chef sera à la fois craint et aimé de tous ses subordonnés ; ses ordres seront ponctuellement exécutés; on fera tout pour mériter son approbation ; la discipline enfin sera dans toute sa vigueur.

Si l'on avait le choix des hommes pour la composition de l'armée, ce ne serait pas seulement à la taille qu'il faudrait les apprécier. Les Romains n'étaient pas hauts de stature, et cependant quelle nation les a jamais égalés? S'ils ont fait de si grandes choses, c'est qu'ils alliaient aux qualités militaires les vertus du citoyen. La force corporelle, une grande taille, du courage, sont beaucoup sans doute; mais pour constituer le véritable guerrier, ces avantages doivent être accompagnés de qualités non moins précieuses, telles que la sobriété, la patience à supporter les privations, l'honneur, et par dessus tout un amour ardent et pur de la patrie. Ces vertus peuvent seules annoblir l'état militaire qui, sans cela, est trop souvent entaché d'excès de tout genre, aussi funestes à la nation qu'il devrait protéger, qu'à l'ennemi qui en est la cause ou le prétexte. Aussi voyons-nous les anciennes républiques mettre le plus grand soin dans le choix des soldats auxquels elles confiaient leurs destinées. Nul n'était admis à l'honneur de porter les armes pour la patrie qui n'eût un intérêt direct à la défendre. Nos institutions modernes ne nous permettent pas, sans doute, d'aspirer à une aussi bonne composition des armées;

mais on peut faire quelque chose d'analogue dans les milices, et, dans les armées permanentes, on peut proscrire le mode de recrutement qui n'amène dans les rangs que l'écume des villes, pour le remplacer par la conscription militaire contre laquelle on a beaucoup crié, et qui offre pourtant le seul moyen de composer une armée associée d'intérêts aux autres classes de citoyens.

Après ce préambule que je ne crois pas sans utilité pour nos jeunes officiers, j'entre en matière.

Une grande armée, sous les ordres d'un général en chef, se compose de plusieurs corps commandés par ses lieutenants, et renfermant chacun tous les éléments des batailles, c'est-à-dire de l'infanterie, de la cavalerie et de l'artillerie, dans des proportions que l'expérience a déterminées. On conçoit que le partage d'une grande armée en plusieurs corps est absolument nécessaire pour rendre cette immense machine susceptible d'obéir aux impulsions diverses qu'elle doit recevoir, et de prendre les formes variées que nécessitent les circonstances.

Un *corps d'armée* est rarement de plus de 30,000 hommes, et bien souvent il est au-dessous, même chez les nations qui ont le plus de troupes sur pied. Un commandement pareil est déjà bien lourd ; peu d'hommes sont capables de s'en acquitter avec distinction.

Le corps d'armée se partage en un certain nombre de *divisions* d'infanterie et de cavalerie, commandées par des lieutenants généraux (nous parlons de ce qui se pratique dans les armées de nos voisins). Le nombre de ces divisions, dans chaque corps d'armée, n'est point invariable ; il dépend et de la force des divisions et de la grandeur des corps d'armée. Les autres armes, telles que l'artillerie, le génie et la gendarmerie, n'entrent que par fractions dans la composition des corps d'armée. Cependant, quand il y a plusieurs compagnies d'une même arme, et c'est ordinairement le cas pour l'artillerie, on les réunit sous un seul commandement.

Une division se compose de plusieurs *brigades*, sous les ordres des maréchaux de camp, et en nombre indéterminé.

Les brigades se subdivisent en *régiments*, et les régiments en *bataillons* ou *escadrons*, suivant qu'ils sont d'infanterie ou de cavalerie. On voit donc que pour ces deux armes, les dénominations sont les mêmes jusqu'à cette dernière subdivision, qu'on peut regarder comme l'unité dans la composition des armées, et souvent on s'en sert pour exprimer la force d'un corps, en indiquant de combien de bataillons et de combien d'escadrons il est composé. Le nombre d'hommes qui entrent dans un bataillon ou dans un escadron est déterminé par les règlements, tandis qu'il n'y a rien de fixe dans la force des régiments et des brigades, non plus que dans celle des divisions et des corps d'armée.

Dans notre organisation fédérale, nous n'avons pas de régiments. Nos brigades se composent de bataillons, dont chacun a son administration particulière, comme les régiments dans les autres armées. Sans cela, et sans la circonstance que l'on réunit presque toujours des compagnies de carabiniers aux bataillons d'infanterie, nos brigades ne seraient réellement, sous le point de vue des manœuvres, que de grands régiments avec un autre nom.

Nous n'avons pas non plus de corps d'armée; du moins nous n'avons jamais organisé que des divisions dont la force, il est vrai, s'est élevée jusqu'à 14,000 hommes, et qui comprenaient de l'artillerie et de la cavalerie. C'étaient donc de petits corps d'armée. On pourrait, au besoin, en former de véritables en réunissant deux divisions sous un même chef.

Un seul homme ne suffirait pas à tous les soins qu'entraîne le commandement d'un corps d'armée ou même d'une division; on lui adjoint un certain nombre d'officiers qui composent son *état-major*. Ils transmettent ses ordres; ils préparent les marches et les campements; ils font les reconnaissances, et prennent tous les renseignements sur la position et les mouvements de l'ennemi; ils dressent les états de situa-

tion d'après les rapports qu'ils reçoivent des différents corps; ils tiennent la correspondance et les archives; ils font l'historique de la campagne, les levés des champs de bataille; ils régularisent les différents services et veillent à l'exécution des règlements, etc. L'immensité des détails qui incombent aux officiers d'état-major oblige de les partager en plusieurs bureaux, dont chacun s'occupe d'une branche spéciale. L'officier supérieur qui est placé à leur tête doit être l'homme de confiance du général; il faut qu'il connaisse ses projets pour concourir de tous ses moyens à leur exécution; son devoir est d'émettre franchement ses opinions sur les plans proposés, d'en présenter même de nouveaux, s'il le juge convenable; mais son devoir est aussi de faire abstraction de ses propres idées, lorsqu'elles n'ont pas prévalu, pour épouser celles du général, la moindre mésintelligence entre ces deux hommes pouvant amener de grands malheurs. L'unité de vues et d'action est la première condition du succès.

On donne le nom de *major-général* au chef de l'état-major d'une armée entière. Celui de l'état-major d'un corps d'armée, ou d'une division, est appelé *chef d'état-major*. L'officier qui remplit cette fonction dans l'armée fédérale est désigné sous le nom *d'adjudant de division*. Les armes de l'artillerie et du génie, lorsqu'elles se trouvent en forces suffisantes dans une armée, sont assimilées aux divisions d'infanterie ou de cavalerie; elles ont leurs états-majors particuliers pour diriger leur personnel et tout ce qui tient aux travaux qui leur sont propres.

Indépendamment des troupes proprement dites qui entrent en ligne pour le combat, et des officiers qui composent les états-majors des généraux, il y a encore dans les armées une grande quantité *d'employés* dont les services sont indispensables. Ce sont les commissaires, qui pourvoient à la subsistance des troupes, au fourrage des chevaux et en général à tous les besoins de l'armée; les intendants d'hôpitaux et les chirurgiens, qui sont chargés d'organiser les ambulances et de

transporter les malades et les blessés de ces ambulances, ou hôpitaux de première ligne, dans ceux qui sont situés plus en arrière; les juges et auditeurs auxquels est confiée l'administration de la justice militaire; les aumôniers, les employés des postes, les guides, les boulangers, les bouchers, etc. Ces derniers sont organisés en compagnies qui sont aux ordres du commissariat. Les guides sont aussi quelquefois formés en compagnies et servent à la garde des quartiers-généraux.

Ainsi, en résumé, une grande armée se compose de plusieurs corps qui quelquefois sont désignés sous les noms d'*ailes*, de *centre*, d'*avant-garde* ou d'*arrière-garde générale*, *corps de réserve*, *etc*. Chaque corps d'armée se partage en plusieurs divisions, chaque division en plusieurs brigades, chaque brigade en plusieurs régiments, et chaque régiment en plusieurs bataillons ou escadrons. L'artillerie, attachée aux différents corps, est formée par compagnies qui servent les batteries. On les réunit autant que possible, pour simplifier les rouages et faciliter la transmission des ordres. Le génie n'est employé que par compagnies ; il en est de même des pontonniers.

Une armée traîne à sa suite une grande quantité de voitures pour le transport des munitions et attirails de guerre, pour les vivres, la solde, pour les objets d'hôpitaux et ambulances, pour les outils de pionniers, les pontons, les effets des officiers, ceux des vivandiers, etc.; elle a des fourgons d'état-major, des pièces de réserve, des affûts de rechange, des forges, etc. Tous ces objets constituent les équipages, si bien nommés *impedimenta* par les Romains, car rien n'embarrasse la marche d'une armée comme ces longues files de voitures qu'elle est obligée de traîner avec elle pour subvenir à ses nombreux besoins. On comprend combien il est convenable de les réduire au strict nécessaire, et d'exercer la surveillance la plus rigoureuse pour empêcher les officiers de tout grade et les employés d'introduire dans les équipages des voitures que les règlements ne leur accorderaient pas.

Les trois armes, infanterie, cavalerie et artillerie, entrent en proportions différentes dans la composition des armées, suivant la nature des pays où la guerre doit être portée. Dans un pays de montagnes il faut moins de cavalerie, puisqu'on y trouve peu de plaines où cette arme puisse agir ; il faut aussi moins d'artillerie, surtout de celle d'un gros calibre, à cause de la difficulté des transports. Dans les pays où se déploient de vastes plaines on doit, au contraire, augmenter notablement la cavalerie et l'artillerie. La proportion ordinaire, dans les grandes armées européennes, est de un cinquième de cavalerie et de trois pièces de canon par mille hommes. Ainsi, une armée de 100,000 hommes compterait 20,000 chevaux et 300 bouches à feu. L'armée active fédérale est forte de 67,500 hommes d'infanterie, dont 5,000 pour le service de l'artillerie; elle a 120 canons attelés ; c'est un peu moins de de deux pièces par mille hommes, mais la Suisse étant un pays fortement accidenté, cette proportion paraît très-convenable. On ne peut pas en dire autant de la cavalerie, qui n'est que de un quatre-vingt-dixième environ, et quoique dans les montagnes le rôle de la cavalerie soit extrêmement secondaire, 736 chevaux ne suffisent pas à nos besoins. Il faut espérer que le nombre en sera augmenté lorsqu'on revisera le règlement militaire général de la Confédération. La cavalerie devrait être portée à environ le vingtième de l'infanterie, ce qui est la proportion ordinaire en pays de montagnes. (1)

Les trois armes se distinguent encore en infanterie, cavalerie et artillerie de ligne ou de bataille, et en infanterie, cavalerie et artillerie légères : les premières sont particulièrement destinées à combattre en ordre et à rangs serrés, les autres à éclairer le pays, harceler l'ennemi, le poursuivre après la victoire, faire des prisonniers, etc. Ce serait pourtant une erreur de croire que ces troupes légères ne

(1) Cette révision est actuellement soumise aux délibérations des Conseils cantonaux de la Suisse.

doivent être astreintes à aucune espèce d'ordre et ne jamais combattre qu'à la débandade. De pareilles troupes seraient fort embarrassantes. C'est même encore, à mes yeux, une question non résolue que de savoir s'il faut deux infanteries réellement distinctes et faisant des services différents : une infanterie de ligne pour combattre en rangs, et une infanterie légère pour agir individuellement. On se demande s'il ne serait pas préférable d'enseigner le double service à tous les soldats? Il en résulterait une grande simplification : tout corps de troupe serait en état de s'éclairer lui-même, de s'éparpiller dans les pays difficiles ou de se réunir en masse dans les plaines. On ne verrait pas la troupe de ligne se plaindre de l'absence des troupes légères, ni celles-ci manquer quelquefois d'appui par l'éloignement de l'infanterie de ligne. On ôterait ainsi tout prétexte aux différents corps de s'accuser réciproquement de la non réussite ou des revers dans les entreprises. L'infanterie, en toute circonstance, dans toute localité, se suffirait à elle-même; composée d'éléments similaires, elle laisserait la faculté de former les rangs avec les premiers hommes venus, ou de disperser, au besoin, une troupe quelconque.

Dans la supposition contraire, lorsque les rôles sont partagés, une infanterie ne peut pas se passer de l'autre, et si, par une circonstance fortuite, elles sont momentanément séparées, on court le risque de les voir perdre courage parce que l'une ne saura pas se disperser dans les bois et sur les rochers, ou que l'autre, se trouvant dans une plaine et n'ayant pas l'habitude de combattre en ligne, sentira sa faiblesse. On a d'ailleurs reconnu que les troupes de ligne se détériorent dans une longue campagne, tandis que le contraire a lieu pour les troupes légères, il faudrait donc faire faire à toute l'infanterie, et à tour de rôle, le service d'éclaireurs et de tirailleurs. Les troupes détachées font ce qu'on appelle la petite guerre, excellente école pour l'officier qui, dans ces expéditions, doit faire usage de toutes ses facultés.

L'infanterie légère, y paraissant plus propre, on l'y emploie de préférence ; en sorte que les officiers de ligne, éternellement enchaînés à leurs bataillons, ne peuvent apprendre de la guerre que ce qu'elle a de moins relevé. C'est là un immense inconvénient qu'on éviterait en donnant à toute l'infanterie la même instruction. Et certes, ce ne serait pas trop exiger du soldat, qui le plus souvent mène dans les garnisons une vie d'oisiveté, bien plus propre à ruiner sa santé qu'à exciter en lui les vertus guerrières.

Cependant des militaires d'un haut mérite persistent, malgré ces considérations, à vouloir deux infanteries pour que chacune soit mieux exercée au rôle qu'on lui destine. Au fait, cette question ne peut pas se traiter d'une manière absolue ; le problème ne peut se résoudre que par les qualités propres à chaque peuple et les circonstances particulières dans lesquelles il se trouve. Je crois pouvoir affirmer que les Français feraient une imitation maladroite de la tactique allemande, s'ils instituaient réellement deux infanteries bien distinctes l'une de l'autre, leurs soldats étant éminemment propres aux deux services. Pour nous, qui n'avons que très-peu de temps à donner à l'instruction de nos milices, il y a de fortes raisons de faire le contraire. Nous devrions même aller plus loin, car nos circonstances ne ressemblent en rien à celles des autres peuples ; nous devrions, outre les troupes légères qui sont attachées à nos bataillons, créer des compagnies de *coureurs* composées d'hommes habitués aux montagnes, faits aux fatigues et capables de franchir en tout temps, en toute saison, les passages les plus difficiles, et de faire ainsi douze à quinze lieues en un jour pour se porter sur les derrières de l'ennemi, le prévenir sur quelque point important, ou aller aux nouvelles. Les services que de pareilles compagnies rendraient, dans un pays tel que le nôtre, sont incalculables.

Les carabiniers, en tant qu'ils se dispersent pour occuper les bois et les rochers, ou se forment en chaînes dans les

combats, peuvent être assimilés à l'infanterie légère. Cependant l'arme dont ils se servent est très-lourde, elle exige pour être bien ajustée le calme et le sang-froid; on ne doit donc pas les employer dans les mêmes circonstances et de la même manière que les simples chasseurs. Les carabiniers forment une infanterie à part, excellente dans les montagnes, mais plus propre à la défense qu'à l'attaque; aussi ne la trouve-t-on pas dans toutes les armées, tandis qu'elle constitue une partie essentielle de notre force nationale. Indépendamment des 4,000 carabiniers qui entrent dans la composition de notre armée active, nous pouvons compter sur un nombre bien plus considérable de tireurs exercés qui font partie de la réserve, ou qui, au moment du danger, se présenteront comme auxiliaires, et fourniront aux chefs des divisions ou brigades un secours d'autant plus précieux que l'ennemi sera dans l'impuissance d'en calculer la force matérielle, et bien moins encore la force morale.

Quant à la cavalerie, il est absolument nécessaire d'en avoir de plusieurs espèces, afin de tirer parti des chevaux de toutes les tailles et de mettre à profit leurs diverses qualités de force et de vitesse. La cavalerie de ligne ou grosse cavalerie est montée sur les chevaux les plus forts; la cavalerie légère, composée des hussards, chasseurs et lanciers, se sert des chevaux les plus petits et les plus lestes; les dragons forment une espèce de cavalerie intermédiaire manœuvrant en ligne avec la première, ou escarmouchant avec la seconde; ils sont montés sur des chevaux de taille moyenne.

L'artillerie de ligne est servie par des canonniers à pied; son allure est le pas ou le petit trot des chevaux, afin que les hommes puissent suivre. Le système anglais, qui peu à peu s'introduit dans toutes les armées, permettant aux canonniers de se placer momentanément sur les avant-trains et les caissons, donne aussi la faculté d'exécuter des mouvements plus prompts sur le champ de bataille. L'artillerie légère est servie par des canonniers à cheval, son allure ordinaire est le

galop ; elle manœuvre avec la cavalerie, dont elle égale la vitesse et qui lui sert de soutien. L'artillerie de ligne, au contraire, coordonne ses mouvements à ceux de l'infanterie et doit toujours être soutenue par elle. Outre cela, on distingue la grosse artillerie, ou artillerie de siége, nécessaire à l'attaque et à la défense des places de guerre; elle ne suit les armées que de loin, ou reste dans les parcs; on ne la fait venir que lorsqu'on en a besoin.

Les principes d'organisation, appliqués à l'armée fédérale, présentent quelques circonstances particulières que nous ferons connaître, en indiquant la répartition qui fut adoptée en 1831, lorsque la Suisse, dans l'attente des événements que semblait devoir amener la révolution de Juillet, mit sur pied les états-majors et tint l'armée en disponibilité. Cette armée, en n'y comprenant pas la réserve, était composée de 74 bataillons d'infanterie, 40 compagnies de carabiniers, 12 compagnies de cavalerie, 40 compagnies d'artillerie, dont trente pour le service de 120 bouches à feu attelées, et les dix autres pour les pièces de position. Il y avait en outre un nombre suffisant de soldats du train, deux compagnies de sapeurs et une compagnie de pontonniers.

On forma cinq divisions de force à peu près égale, composées chacune de quatre brigades, de huit ou dix compagnies de carabiniers, de deux compagnies de cavalerie et de quatre batteries d'artillerie. La division n° 5 n'était pas sur le même pied que les autres, destinée qu'elle était à jouer, au moins dans le premier moment, un rôle tout particulier sur un des points les plus importants de la frontière; elle ne comptait que six bataillons, quatre compagnies de carabiniers, une batterie attelée, deux compagnies d'artillerie de position et une compagnie de cavalerie.

Les brigades qui entraient dans la composition des autres divisions étaient toutes égales et de la force de quatre bataillons; les divisions nos 3 et 4 avaient dix compagnies de carabiniers; les deux autres n'en avaient que huit; enfin la division

n° 1 n'avait que deux batteries attelées au lieu de quatre. Avec cette répartition, il restait encore les troupes du génie, trois compagnies de cavalerie, soixante bouches à feu et quatre bataillons, pour être employés suivant le besoin. Le tableau ci-joint donne le résumé de cette organisation.

	Bataillons d'Infant.	Comp. de Carabin.	Comp. de Cavalerie.	Bouches à feu.	Comp. du Génie.
Division n° 1.					
Infanterie partagée en 4 Brigades	16				
Carabiniers formés en compagnies		8			
Cavalerie formée en compagnies			2		
Artillerie formée en batteries de 4 pièces				8	
Division n° 2.					
Infanterie	16				
Carabiniers		8			
Cavalerie			2		
Artillerie				16	
Division n° 3.					
Infanterie	16				
Carabiniers		10			
Cavalerie			2		
Artillerie				16	
Division n° 4.					
Infanterie	16				
Carabiniers		10			
Cavalerie			2		
Artillerie				16	
Division n° 5.					
Infanterie	6				
Carabiniers		4			
Cavalerie			1		
Artillerie				4	
Troupes disponibles.					
Infanterie	4				
Carabiniers					
Cavalerie			3		
Artillerie de réserve				60	
Sapeurs et Pontoniers					3
TOTAL. . . .	74	40	12	120	3

Ces divisions étaient de la force de 13 à 14,000 hommes, et elles pouvaient s'accroître, au besoin, de toutes les troupes de réserve ou landwehr que la Diète avait mises à la disposition du général en chef. Composées de toutes armes, elles étaient plutôt de petits corps d'armée que de véritables divisions, et pouvaient en toute circonstance se suffire à elles-mêmes, chose importante dans un pays aussi accidenté que la Suisse, où une division peut se trouver momentanément séparée des autres par des obstacles difficiles à franchir.

La composition du grand état-major général répondait par sa simplicité à celle de l'armée. Il y avait :

Le général en chef ,
Le major général ou chef de l'état-major ,
L'adjudant général ou sous-chef de l'état-major ,
Le commandant en chef de l'artillerie ,
Le commandant en chef du génie ,
Le commissaire des guerres en chef ,
Le médecin en chef ,
Le payeur général ,
L'auditeur général.

Chacun de ces officiers supérieurs avait auprès de lui un nombre suffisant d'aides de camp et d'employés, mais réduit au strict nécessaire.

Les états-majors des divisions étaient composés seulement d'un adjudant de division faisant les fonctions de chef d'état-major, d'un commandant de l'artillerie, de deux officiers du génie, d'un médecin, d'un commissaire et de quelques aides de camp, le tout en conformité du règlement militaire qui régit la Confédération.

Dans chaque division, les compagnies d'artillerie, réunies sous un même commandement, formaient une brigade d'artillerie. Ce corps s'appelait ainsi, parce que les rapports de service qu'il devait avoir avec l'état-major de la division, étaient les mêmes que ceux des brigades d'infanterie.

L'état-major particulier de l'artillerie, pour toute l'armée, était composé du commandant en chef de cette arme, d'un commandant de la réserve, d'un commandant des parcs, d'un chef d'état-major et des aides de camp nécessaires.

---

§ 2. — Formation des Troupes.

Depuis que le fusil de munition a remplacé les armes de longueur, dans toutes les armées de l'Europe, l'infanterie ne s'est plus formée que sur trois rangs et même sur deux. C'est qu'avec cette formation, il est encore possible de faire usage du fusil dans les trois rangs à la fois ; avec quatre rangs cela ne se peut plus, parce que l'arme est trop courte. Les hommes du quatrième rang tueraient ou blesseraient ceux du premier. Et même la formation sur trois rangs n'est pas absolument à l'abri de ce danger, surtout avec des recrues ou des soldats peu exercés. Les Français, les Russes et tous les peuples de l'Allemagne ont l'ordonnance sur trois rangs; mais chez quelques-uns de ces peuples le troisième rang est plus particulièrement destiné à faire le service de tirailleurs, et il n'y en a réellement que deux qui soutiennent le feu en ligne. Les Anglais et les Suisses ont adopté la formation sur deux rangs pour donner à leurs faibles armées un plus grand développement, et les mettre à même de faire front à des armées de moitié plus fortes sans se voir débordées par leurs ailes.

Les avantages et les inconvénients de ces deux formations se balancent; on peut citer bien des exemples de succès en faveur de l'une et de l'autre. On ne peut pas refuser aux Anglais d'être solides au feu malgré leur ordre mince; les Français eux-mêmes ont jugé convenable de l'adopter à la bataille de Leipsig, lorsqu'ils durent occuper un immense circuit pour combattre des forces très-supérieures. Napoléon, dans ses Mémoires, paraît pencher pour cette formation, mais en

multipliant les serre-files, ce qui équivaut presque à un troisième rang, qui, à la vérité, ne doit pas faire usage de ses armes, mais appuyer les deux autres et y maintenir l'ordre.

Pour tirer parti du troisième rang dans les feux, il faut que le premier mette le genou en terre, et ce mouvement ne peut s'exécuter qu'au commandement. Or, les feux au commandement ne sont guère praticables quand l'action est un peu vive; les voix des chefs se croisent; le bruit du canon, les tambours, les cris des blessés, empêchent de les entendre; l'émotion du combat rend presque impossible cette attention froide et soutenue, sans laquelle une troupe entière ne saurait décharger et recharger ses armes ensemble et comme par une seule volonté. Le feu dégénère donc par la force des choses en feu de file, lequel ne peut, comme on sait, être exécuté que par les deux premiers rangs. Dès lors le troisième rang est inutile pour le feu, tout en exposant un homme de plus à chaque boulet de l'ennemi. Il est vrai que, d'après l'ordonnance française, les hommes du troisième rang chargent et passent leurs armes à ceux du second, et que ceux-ci tirent deux coups de suite, en sorte que le feu doit, théoriquement parlant, être plus nourri que celui qui s'exécute d'après l'ordonnance anglaise. Cependant l'expérience a prouvé qu'il n'en est rien; ce qui provient du désordre qu'amène le changement des armes dans les deux derniers rangs, de la perte de temps qui en résulte, et de l'espèce de répugnance qu'éprouvent les soldats à se dessaisir du fusil auquel ils sont accoutumés. Cette répugnance est louable, car le soldat doit tenir à son fusil comme le Lacédémonien tenait à son bouclier. Il ne lui est pas permis de s'en jamais séparer, et s'il ne peut le rapporter entier du combat, il faut qu'il en montre les débris.

La troupe rangée sur deux rangs est exposée à moins de pertes devant l'artillerie; elle occupe avec des forces égales une plus grande étendue de terrain, ce qui est avantageux pour déborder les ailes de l'ennemi, ou pour appuyer les sien-

nes propres à des obstacles, qu'il faudrait peut-être laisser en dehors si cette même troupe était formée sur trois rangs. La première, pouvant occuper avec moins de monde que la seconde le même terrain, disposera de réserves plus fortes pour parer aux cas imprévus ou décider la victoire. Enfin la troupe formée sur deux rangs marche plus facilement, et par là même est plus vite instruite et formée. Telles sont les raisons que l'on donne en faveur de cette formation qui a été adoptée pour l'armée suisse.

Mais qu'il y ait un choc à soutenir, une charge de cavalerie à repousser, la formation sur trois rangs offre incontestablement de l'avantage, parce que le troisième rang appuie les deux autres et leur donne de la confiance; son feu peut être employé très-utilement contre les cavaliers au dernier période de la charge, lorsque les hommes des deux premiers rangs, croisant la baïonnette, se fendent et portent le corps en avant pour résister au choc. Dans ce mouvement, ils baissent naturellement la tête, ils se rappetissent un peu, en sorte que ceux qui sont derrière trouvent la possibilité de décharger leurs armes sans les blesser, d'autant mieux qu'il faut viser un peu haut pour atteindre les hommes à cheval.

La cavalerie a, toutes choses égales d'ailleurs, bien plus de prise sur un bataillon très-développé et très-mince, que sur celui qui ne lui présente qu'un front plus resserré. C'est pour cette raison qu'un petit carré se défend mieux qu'un grand; qu'un simple hérisson de chasseurs brave souvent tous les efforts d'une nombreuse cavalerie, parce que les manœuvres d'ensemble sont impossibles contre un objet aussi restreint; il ne peut être abordé que par quelques cavaliers isolés, qui, chaque fois qu'ils se présentent, sont repoussés, si les hommes qui composent le hérisson ont du sang-froid et savent ménager leur feu.

Quand l'action se prolonge et devient meurtrière, il se forme des vides dans la ligne de bataille, lesquels, venant à s'aggrandir par les pertes successives qu'on éprouve, peuvent

compromettre le sort de la troupe, si on ne les bouche pas à mesure : effet surtout à craindre dans les carrés, par la diminution de feu qu'il y amène et les brèches qu'il occasionne. C'est à boucher ces ouvertures que le troisième rang est utilement employé. Il est comme la première réserve des combattants, et, en ce sens, un chef serait sage qui, tant que l'on se bat à distance, placerait son troisième rang derrière quelque pli de terrain, soit debout, soit assis ou couché, pour ne pas l'exposer inutilement. Le troisième rang sert encore à enlever les blessés, dont les douleurs et les cris produisent un effet démoralisant qu'il faut éviter autant que possible. Enfin, si, pendant le combat, il est nécessaire de renforcer les tirailleurs, ou d'envoyer inopinément quelque détachement sur le flanc de l'ennemi ou sur quelque point important à occuper, on peut le faire sans rien déranger à la ligne de bataille, en y employant les hommes du troisième rang.

Si maintenant nous considérons le bataillon en lui-même, nous verrons que lorsqu'il dépasse en étendue certaines proportions, il marche et manœuvre mal, soit par la difficulté de l'ensemble dans les mouvements, soit par l'impossibilité d'entendre la voix du chef d'un bout à l'autre. Une longue ligne est toujours flottante et plus ou moins désunie dans la marche en bataille, qui, de toutes les manières de gagner du terrain sur l'ennemi, est la plus naturelle et la plus simple. Un bataillon de médiocre étendue marche plus aisément et plus longtemps sans se déranger. On estime que la bonne longueur d'un bataillon est de 100 à 120 mètres. Si donc on veut renfermer dans ces limites un bataillon formé sur deux rangs, il sera trop faible en hommes ; car il n'aura guère que deux cents files ; et si, pour éviter cet inconvénient, on le fait plus nombreux, il acquiert alors trop d'étendue. Or il faut le même nombre d'officiers pour un bataillon faible en soldats que pour un fort ; donc le premier coûtera plus proportionnellement que le second. Deux armées, l'une de 90,000 hommes, formée sur trois rangs, et l'autre de 60,000, for-

mée sur deux, feraient la même dépense en officiers et sous-officiers. Les grades auraient plus de prix, les sous-officiers jouiraient d'une plus grande considération dans la première que dans la seconde, parce qu'ils y seraient proportionnellement moins nombreux. Rien ne déprécie tant une chose que de la rendre commune.

A ces motifs généraux de donner la préférence à l'ordre sur trois rangs, s'en joignent de particuliers pour les Suisses. Ils sont tirés de la nature même du pays qu'ils ont à défendre. La Suisse, même dans ses parties les plus ouvertes, est entrecoupée de bois, de collines, de ruisseaux; rarement y trouve-t-on un espace suffisant pour y déployer plusieurs bataillons; il n'est pas de prairie qui ne soit flanquée de bois ou d'autres obstacles naturels. Dès lors, il vaut mieux que les bataillons aient moins de longueur et soient plus solides, pour n'en être pas embarrassé dans un pays si varié, et pour mieux fermer les ouvertures. Ce sont, en effet, les seuls points où l'ennemi puisse percer, les seuls où sa cavalerie soit à craindre. On admettra, j'espère, que les bois et les rochers seront assez bien défendus par nos carabiniers et nos chasseurs pour les rendre inabordables. Moyennant cela nos lignes seront toujours assez développées, et nous devons bien plus viser à les restreindre pour les renforcer, qu'à les étendre. Je ne pense pas que ce soient des feux prolongés qui fassent pencher la balance en notre faveur. Les tirailleurs seuls, bien embusqués, peuvent soutenir ce genre de défense. Mais les bataillons, une fois démasqués et en action, ne doivent pas rester exposés trop longtemps à des pertes démoralisantes; il faut qu'ils marchent en avant et se précipitent sur l'ennemi. C'est ainsi que les Suisses ont toujours vaincu : à Rothenthurm, à Neueneck, comme dans les plus glorieuses journées de l'ancien temps, ils ont combattu corps à corps et avec succès. Le feu ne doit donc pas être l'unique moyen de nos bataillons; nous ne devrions pas tout sacrifier à la facilité de ce feu; il faudrait aussi son-

ger à la solidité des lignes et aux moyens de donner à nos soldats cette confiance en eux-mêmes, sans laquelle on ne peut pas espérer de les voir résister longtemps à des attaques sérieuses de la part de troupes plus exercées et plus nombreuses. La formation sur trois rangs nous fournirait ces moyens; mais le Règlement auquel, avant tout, il faut se conformer, prescrit, au contraire, la formation sur deux rangs. C'est donc à cette formation qu'il faut nous tenir.

On peut toutefois, sans rien changer à l'esprit du Règlement, y apporter une modification qui, tout en laissant au bataillon des avantages que l'ordre sur deux rangs lui donne pour exécuter les feux et faire commodément certains mouvements, lui procurerait, au moins en partie et dans les circonstances les plus urgentes, les avantages de la formation sur trois rangs. Ce serait de ne conserver en ligne, dans chaque bataillon, que quatre compagnies au lieu de cinq, et d'en avoir deux en arrière pour le service de tirailleurs. Quand ces deux compagnies ne seraient pas en action, elles se tiendraient réunies derrière celles des ailes du bataillon, pour les appuyer dans la marche en ligne, les garantir d'une attaque par derrière, former au besoin le crochet, la potence, etc., suivant les circonstances. Le bataillon a-t-il momentanément une attaque violente à repousser, les deux compagnies de chasseurs peuvent se dédoubler et former un troisième rang sur toute l'étendue du front; elles sont justement de la force qu'il faut pour cela. Dans le carré simple, elles fourniront également un troisième rang aux quatre divisions qui en formeront les quatre côtés, et l'on pourra alors substituer ce carré à celui du règlement dont l'exécution est difficile à cause du doublement des rangs. Le carré présentera alors quatre côtés égaux et un espace intérieur suffisamment grand. Il est vrai qu'en formant le bataillon de quatre compagnies, la colonne serrée aura moins de profondeur; mais elle n'en sera que plus facile à manier. Et, quand il s'agit de marcher à l'ennemi, une colonne de quatre compagnies,

ou divisions, l'enfoncera aussi bien qu'une de cinq; et l'on aura de plus la faculté de former sur les flancs de cette colonne deux autres petites colonnes par sections ou par pelotons, qui, se tenant à la hauteur de la dernière division, ou un peu en arrière, élargiront la brèche que la colonne principale aura faite. Ces petites colonnes auxiliaires pourraient ensuite, tournant à droite et à gauche, prendre par le flanc la ligne ennemie si elle tenait encore dans les parties voisines de celle qui a été percée; puis enfin elles se lanceraient en tirailleurs à la poursuite des fuyards. Pour les autres manœuvres il est à peu près indifférent que le bataillon soit de cinq ou seulement de quatre compagnies, si ce n'est qu'avec la première formation ses mouvements seront plus lents. Il semble donc que la modification indiquée, qui n'en apporterait que de bien légères au Règlement d'exercice, est de nature à être adoptée, surtout quand on réfléchit à l'extrême convenance d'augmenter le nombre des tirailleurs, soit pour le service des avant-gardes et des éclaireurs, soit pour occuper les bois un jour de bataille, couvrir le front de l'armée, harceler et décimer l'ennemi, pendant que les lignes se forment en arrière et jusqu'à ce qu'elles entrent en action. Certes, ce n'est pas trop, dans un pays comme le nôtre, qu'un tiers de l'infanterie puisse être appelé à ce service; d'autant plus que, dans les cas où cela serait nécessaire, les compagnies de chasseurs se rangeraient à la suite des autres et combattraient en ligne, comme elle et avec elle.

Il n'y a jamais eu de discussion sur la formation de la cavalerie. Dans tous les pays elle a lieu sur deux rangs; et cela suffit, car, même ainsi, les cavaliers du second rang ne peuvent pas se servir de leurs armes. Sous ce rapport, on pourrait croire que la cavalerie devrait se former sur un seul rang; mais les cavaliers du second rang ne sont point inutiles; ils appuient, pressent, excitent ceux du premier, qui sans cela ne feraient pas toujours leur charge à fond, comme cela est nécessaire pour qu'elle réussisse. Les vides sont peut-être enco-

re plus dangereux dans une ligne de cavalerie que dans une ligne d'infanterie ; les cavaliers du second rang sont là pour les boucher à mesure qu'ils se forment. Si on pouvait calculer le choc d'un escadron, comme en mécanique, en multipliant la masse par la vitesse, on en conclurait que la cavalerie devrait être formée habituellement sur une plus grande profondeur ; multiplier les rangs en conservant le même front serait toujours un avantage, puisque par là on augmenterait la masse de l'escadron. Mais il n'en est rien : une troupe de cavalerie, si exercée qu'on la suppose, ne forme jamais un tout compacte, surtout lorsqu'elle arrive sur l'ennemi à la fin d'une charge. Les hommes les plus courageux, les chevaux les plus ardents poussent en avant; les blessés, les timides, les cavaliers mal montés restent plus ou moins en arrière; en sorte que le choc, lorsqu'il a lieu, est nécessairement successif, et en quelque sorte individuel. C'est donc uniquement la force morale du premier rang qu'il faut augmenter, autant que possible, et non la masse de l'escadron. Or, un second rang suffit pour cet objet, un troisième n'y ajouterait rien, et deviendrait nuisible sous d'autres rapports. Donc on doit se borner à deux rangs, et c'est ce qu'on a fait partout.

Nous avons dit que l'étendue convenable d'un bataillon a été fixée par l'expérience de 100 à 120 mètres. Il faut se tenir dans ces limites pour que le chef, placé à une des extrémités du bataillon, puisse encore se faire entendre à l'autre. De cette condition et de l'ordonnance adoptée, résulte la force du bataillon. En effet, on estime que chaque homme occupe $0^m,50$ dans le rang, et dans ce calcul se trouvent compris les serre-files; car en réalité l'espace nécessaire à chaque soldat, pour qu'il puisse faire usage de ses armes, est un peu plus grand. Il s'établit ainsi une compensation qui permet de faire le compte à raison d'un demi-mètre par homme, en comptant la totalité, et non pas seulement les hommes qui forment les files. Cela rend le calcul extrêmement simple. On voit donc que si le bataillon est formé sur deux rangs, sa force

doit être de quatre fois 120, ou 480, pour qu'il ne dépasse pas la limite assignée. Nos compagnies fédérales étant de 125 hommes, les quatre qui resteraient en ligne, si l'idée de former deux compagnies de chasseurs était adoptée, présenteraient un effectif de 500 hommes, un peu supérieur au nombre donné ci-dessus. Mais l'inconvénient n'est pas grand, parce qu'il y a toujours des absents pour divers motifs.

C'est une très-bonne idée d'avoir formé la division d'une seule compagnie, parce qu'à la guerre on manœuvre plus souvent par divisions que de toute autre manière, et qu'alors il est très-convenable que les soldats se trouvent sous les ordres de leurs chefs immédiats. Dans l'ordonnance française, deux compagnies forment une division; en sorte que, tant qu'on manœuvre par divisions, un des deux capitaines se trouve sous les ordres de l'autre, et toute une compagnie doit obéir à la voix qui lui est le moins familière. Il est des cas où cela peut avoir de graves inconvénients, et notamment dans les moments de trouble, qui ne sont que trop fréquents dans les combats : autant que possible, chaque soldat ne doit avoir à écouter que son chef immédiat, si l'on veut éluder la confusion, prélude des défaites.

Chaque compagnie ou division fédérale est partagée en deux pelotons, chaque peloton en deux sections. Il y a autant d'officiers que de sections. Le capitaine et le premier sous-lieutenant sont les chefs du premier peloton; le lieutenant et le second sous-lieutenant sont ceux du second peloton. Lorsque les pelotons se rompent en sections, les sous-lieutenants prennent le commandement des secondes sections; le capitaine et le lieutenant conservent celui des premières. Si l'un des officiers vient à être tué ou blessé, on trouve, pour le remplacer, le sergent-major dans le premier peloton, le sergent-fourrier dans le second. Cette symétrie parfaite, cette sage répartition des officiers et des premiers sous-officiers ne peut qu'être avantageuse, tant sous le rapport de la discipline, que sous celui de la régularité des manœuvres.

Les officiers, sous-officiers et caporaux constituent ce qu'on appelle le *cadre*. Quand ce cadre est bon, la compagnie, fût-elle même composée de soldats très-novices, marche toujours bien, où qu'elle soit employée; s'il est mal composé, c'est le contraire qui arrive. On comprend donc toute l'importance qu'on doit mettre à la formation et à l'instruction des cadres, surtout dans les milices.

L'escadron ne peut pas avoir l'étendue qu'on donne au bataillon, parce qu'il ne serait pas assez maniable, et que la voix du chef serait couverte par le cliquetis des armes et le piétinement des chevaux. L'expérience a fixé sa longueur à environ la moitié de celle du bataillon, ou de 60 à 70 mètres. Or, on compte que chaque cavalier occupe un mètre dans le rang; la force de l'escadron sera donc de 120 à 140 chevaux; si on le fait plus fort, ce ne peut être qu'en vue de suppléer aux absents, qui sont quelquefois nombreux, soit à cause des blessures des chevaux à la suite des marches, soit par les services hors de rang auxquels les cavaliers sont appelés. L'escadron fédéral est de 128 chevaux, tout compris; il y aurait de la convenance à en augmenter un peu la force.

L'escadron se partage en deux compagnies, et chaque compagnie en deux pelotons. La subdivision en sections n'est pas usitée, la cavalerie ayant des moyens de se rompre en fractions plus petites lorsque la largeur des chemins l'exige. Un des deux capitaines est chef de l'escadron; il se place devant le front; l'autre est derrière, pour surveiller le second rang et les serre-files. Les deux lieutenants commandent les pelotons des ailes; les deux sous-lieutenants ceux du centre; les deux maréchaux des logis chefs encadrent l'escadron, et sont prêts à prendre la place des officiers qui viendraient à manquer. On retrouve encore ici la même symétrie qui existe dans les compagnies d'infanterie; mais c'est peut-être un mal que le commandant de l'escadron n'ait pas un grade supérieur, car l'ancienneté ne suffit pas toujours pour assurer la subordination.

L'unité de force pour l'artillerie est la compagnie. La Confédération ne reconnaît ni régiments, ni bataillons d'artillerie, non plus que pour les carabiniers et les troupes du génie. Une compagnie d'artillerie sert un certain nombre de pièces, qui composent une *batterie*. En France, la batterie est de six bouches à feu; en Suisse, elle n'est que de quatre; trois pièces de canon et un obusier. Les petits obusiers vont avec les pièces de six, les gros avec celles de douze. Il résulte de ce mélange qu'il faut, dans chaque batterie, des projectiles de deux espèces, et des caissons pour chaque espèce. C'est une complication, qui, dans certains cas, peut avoir de fâcheuses conséquences. On préférera donc souvent réunir les bouches à feu de même espèce dans une même batterie, faire ainsi des batteries de canons et des batteries d'obusiers. En général, il faut aux armées composer les corps divers d'éléments similaires, tant sous le rapport du personnel que sous celui du matériel, pour faciliter les remplacements. Ainsi, on ne mettra pas des piquiers parmi les fusiliers, des hommes armés de carabines dans les chasseurs, des fantassins avec des cavaliers; on ne donnera pas des fusils de différents calibres à une même troupe, ni des sabres de différentes longueurs à un même escadron, etc. C'est depuis qu'on a assujetti le matériel d'artillerie à la plus rigoureuse uniformité qu'on en a extrêmement facilité l'usage. L'introduction du système anglais, qui n'admet qu'une seule espèce de roues, est, à cet égard, un dernier degré de perfectionnement qu'il sera difficile de dépasser.

Il faut compter en bataille 15 mètres par pièce; cette distance est nécessaire pour faire passer les attelages, lorsqu'on tourne les pièces; cependant, quand la place manque, on peut serrer les pièces jusqu'au tiers de cette distance; mais alors il faut les manœuvrer à bras. Il n'y a pas de raison de mettre plus d'intervalle entre deux batteries que d'une pièce à l'autre; ainsi le front d'une batterie, intervalle compris, est de 60 mètres; c'est le front d'un escadron. On peut

donc établir en règle générale que l'escadron et la batterie fédérale occupent le même espace.

A chaque pièce est attaché un caisson. En bataille, la ligne des caissons est parallèle à celle des pièces, et à 50 mètres en arrière. Cependant on fait varier cette distance, quand on peut placer les caissons dans quelque pli de terrain qui les garantisse des boulets ennemis.

---

§ 3. — Armement des Troupes.

Bien que les armes en usage soient assez connues pour qu'il soit superflu de s'arrêter longtemps sur ce qui les concerne, il n'est pas hors de propos, dans un cours comme celui-ci, d'en rappeler les principales propriétés et d'en montrer les effets, avant d'entrer dans les détails de la science qui enseigne à en faire usage.

Armes d'infanterie.—Ce qui fait la supériorité du fusil sur les armes dont on se servait autrefois dans l'infanterie, c'est qu'il est à la fois arme de jet et arme de main. Aussi, lorsque Vauban eut inventé la baïonnette à douille, les armées de toutes les nations quittèrent la pique et la hallebarde pour prendre le fusil. On reconnut qu'un feu bien ménagé suffisait pour arrêter la meilleure cavalerie; et une longue expérience a prouvé dès lors que la baïonnette, malgré les défauts qu'on peut lui reprocher, est tout ce qu'il faut pour se défendre dans les cas rares où l'on arrive à se joindre corps à corps. Malgré cela quelques militaires ont proposé de revenir à la lance, les uns voulant en armer le troisième rang, les autres la donner à des réserves qui viendraient appuyer l'infanterie au moment d'une charge. Sans doute il serait commode de pouvoir fraiser une bataillon de longues piques dans un mo-

ment aussi solennel que celui où il reçoit le choc d'un corps de cavalerie. Ces piques, de douze à quinze pieds de longueur, dépasseraient de beaucoup les deux premiers rangs, et arrêteraient les chevaux qui pousseraient jusque-là. Mais la cavalerie ne hasarde guère une charge contre une troupe d'infanterie qui se maintient en ordre et lui présente des rangs serrés; elle attend que quelque trouble s'y manifeste, que le canon y ait fait des brèches; alors elle saisit le moment et se précipite sur l'ennemi avec la rapidité de l'éclair. Ce ne sont pas les piques qui l'arrêteront, si le feu s'est ralenti et ne l'intimide plus. Et une fois qu'elle a fait une trouée, elle a bien meilleur marché de ces hommes avec leurs longues perches, que de ceux qui peuvent encore lui lâcher des coups de fusil ou se défendre avec leurs baïonnettes. Toutefois, admettons que les piquiers se trouvent toujours là, bien serrés, quand la cavalerie se présentera : que feront-ils, que deviendront-ils quand l'affaire se réduira, comme cela arrive le plus souvent, à des feux plus ou moins prolongés de part et d'autre? Ils seront passés par les armes, sans pouvoir répondre. En reconnaissance, dans les montagnes, dans les bois, ils ne seront d'aucun secours. Le service le plus pénible roulera donc exclusivement sur les fusiliers, qui, à juste titre, pourront se plaindre. De là des mécontentements qui peuvent être funestes un jour de combat. Plus on réfléchit aux inconvénients qui résulteraient de ce mélange, plus on est surpris de le voir proposer et défendre par des militaires qui ne sont pas sans mérite. C'est vouloir faire faire à l'art un pas rétrograde.

Le fusil est donc, à juste titre, l'arme de préférence pour l'infanterie. L'introduction récente des batteries à percussion laisse peu à désirer. La baïonnette à douille, la baguette de fer et l'amorce à capsule sont les trois inventions qui, successivement, ont assuré au fusil sa supériorité.

La bonne portée du fusil de munition est de 100 à 150 mètres; mais à 200 mètres ou 300 pas on ajuste encore

bien (¹). La balle pèse environ une once, et une livre de poudre suffit à cinquante cartouches.

La carabine peut être employée utilement jusqu'à une distance de 600 pas; mais sa bonne portée est de 200 à 400 pas. Dans ces limites, un tireur exercé et convenablement posté manquera rarement son homme. Aussi la carabine est-elle l'arme des positions, l'arme par excellence pour la défensive. Toutes les carabines, au moins en Suisse, ne sont pas au même calibre; le poids de leurs balles varie; on en compte de seize jusqu'à vingt-quatre à la livre. Ces différences sont fâcheuses; car la parfaite uniformité est une des conditions les plus essentielles dans les instruments de guerre, afin de pourvoir facilement aux rechanges.

Le sabre n'est pas absolument inutile au fantassin ; il est des cas où celui-ci peut s'en servir pour sa propre défense ; il lui est commode au bivouac pour établir son abri contre le vent, et dans les bois pour se frayer un passage. Les sabres à lame forte et courte, tranchante des deux côtés, sont les meilleurs pour l'infanterie. On a proposé de donner aux fantassins une petite hache au lieu de sabre ; c'est une idée qui peut être réalisée avec avantage dans les landwehrs.

Armes de la cavalerie.—Ce sont principalement les armes de main, le sabre, la lance, qui conviennent à la cavalerie; elle ne peut que bien rarement faire usage du feu. On donne le sabre droit à la grosse cavalerie, parce que c'est celui qui convient le mieux pour pointer en avant dans les charges en ligne; la cavalerie légère, au contraire, qui est souvent appelée à combattre en fourrageurs, est munie du sabre courbe, avec lequel on peut plus facilement frapper de droite et de gauche, et dont le maniement pour la parade est le plus aisé et le plus sûr. Il n'y a que des cavaliers extrêmement exercés

(¹) A 100^{m} de distance il faut viser à la poitrine;
A 150^{m} au visage;
A 200^{m} au sommet de la coiffure.

qui puissent se servir de la lance ; le maniement de cette arme exige beaucoup d'adresse et de vigueur dans le cavalier, de souplesse dans le cheval. Dans nos régions occidentales, il n'y a guère que les chevaux polonais et cosaques qui aient les qualités requises ; aussi les bons régiments de lanciers sont-ils rares, même dans les armées où la durée du service se prolonge le plus. Ils font essentiellement partie de la cavalerie légère.

Le feu de la cavalerie ne peut pas être bien redoutable ; ce n'est cependant pas une raison pour supprimer le mousqueton dans l'armement du cavalier : avec la carabine ou le mousqueton, un soldat isolé peut tenir en respect plusieurs adversaires qui n'en seraient pas pourvus. C'est ce qu'on a vu en Egypte et en Russie : les mameluks et les cosaques, n'ayant que des pistolets, redoutaient beaucoup les feux de la cavalerie française. Dans les pays de montagnes, la cavalerie serait souvent exposée à être passée par les armes, si elle n'avait pas la possibilité de jeter quelques tirailleurs dans les bois ou sur les rochers, pour protéger sa marche. Dans une reconnaissance près d'Hostalrish en Catalogne, le général Gouvion Saint-Cyr faillit être pris ou tué par les miquelets : une partie des dragons qui l'escortaient mirent pied à terre, gravirent les rochers malgré leurs grosses bottes, et délivrèrent leur général en chassant les ennemis à coups de carabine. L'arme à feu est en outre un moyen dont le cavalier se sert pour annoncer l'approche de l'ennemi ; en vedette, le mousqueton lui inspirera plus de confiance qu'un simple pistolet. Le mieux est qu'il ait l'un et l'autre, afin de se servir du pistolet comme moyen d'avertissement, si son mousqueton vient à être dérangé, comme cela n'arrive que trop souvent en campagne. Ce n'est pas en faisant usage du pistolet que la cavalerie peut tirailler avec l'ennemi pour couvrir quelque déploiement, soutenir une retraite, etc. ; dans le cas où cette tiraillerie devient nécessaire, ce n'est qu'avec le mousqueton qu'elle peut s'effectuer sans de trop grands dangers pour les cavaliers.

Le calibre du mousqueton, ainsi que celui du pistolet, doit être le même que le calibre du fusil de munition, afin de pouvoir employer les mêmes balles. Mais la quantité de poudre doit être moindre : on la règle sur le taux de soixante-cinq cartouches à la livre.

Artillerie.—Les bouches à feu dont se sert l'artillerie sur les champs de bataille sont de différents calibres, qui se désignent par le poids des projectiles. Ces calibres ne sont pas absolument les mêmes chez toutes les nations. En Suisse, nous avons les canons de 6 liv. et de 12 liv., et les obusiers de 12 liv. et de 24 liv. [1]. Les canons de 4 liv. sont tolérés, mais petit à petit ils disparaîtront des arsenaux cantonaux, le métal en étant employé à fondre des pièces selon l'ordonnance fédérale.

Les petits obusiers de montagne, qui vont être introduits dans notre artillerie, lancent des grenades de huit livres. On pourra, par cette raison, les appeler obusiers de 8, aussi bien qu'obusiers de montagne.

La longueur d'âme des pièces de bataille a été fixée à seize calibres et demi; c'est un milieu entre les pièces françaises, qui ont dix-sept calibres, et les pièces autrichiennes, qui n'en ont que seize. Quant aux obusiers, leur longueur a été fixée par la condition de pouvoir placer l'obus avec le bras au fond de l'âme, en sorte que les deux espèces d'obusiers sont sensiblement de même longueur d'âme, environ deux pieds. La *chambre* où se met la poudre, et qui a un diamètre plus petit que l'âme, est en sus de cette longueur.

Les pièces destinées aux siéges, ainsi qu'à l'attaque et à la défense des retranchements, sont d'un calibre plus fort, et sont

(1) En France le calibre des obusiers est, comme celui des mortiers, désigné par le diamètre du projectile exprimé en pouces : on dit l'obusier de six pouces, l'obusier de huit pouces. En Suisse les calibres se distinguent par le poids de l'obus. L'obusier fédéral de douze a une bouche de 4″ 10‴ $\frac{1}{2}$; celui de vingt-quatre en a une de 6″ 1‴ $\frac{1}{2}$.

proportionnellement plus longues que les pièces de campagne; elles ont jusqu'à vingt-quatre diamètres. Leur calibre est de 12 liv., de 16 liv. et de 24 liv. : on y joint les gros obusiers de huit pouces.

Les mortiers les plus en usage sont ceux de huit pouces et de dix pouces, dont les bombes pèsent 50 et 100 livres. Ce sont les seuls admis dans la Confédération.

La charge pour les pièces de campagne a été généralement fixée au tiers du poids du boulet; cependant on l'a un peu réduite dans l'ordonnance fédérale; elle n'est, d'après cette ordonnance, que de 30 onces pour la pièce de six et de 60 onces pour la pièce de douze. La différence en moins est de deux onces pour le premier calibre et de quatre pour le second. Il en résulte une économie notable, sans que l'effet du coup soit sensiblement diminué.

Pour les cartouches à balles, ou mitraille, la charge est égale au cinquième du poids de la mitraille, ce qui fait qu'elle est à peu près la même que la charge du coup à boulet. Ainsi, pour la pièce de 6, elle est de deux livres ou 32 onces.

La charge ordinaire de l'obusier est égale à environ le vingtième du poids du projectile; savoir, 10 onces pour l'obusier de 12, et le double pour celui de 24. Cependant on se sert aussi de charges plus faibles, quand on veut que l'obus décrive une courbe plus prononcée ponr plonger derrière des épaulements, dans des ravins, des chemins creux, etc.

Les pièces de siége et de place n'ont pas une charge constante; on la fait varier suivant le besoin; elle est très-faible quand on tire à ricochet dans le prolongement de faces des ouvrages de fortification; elle va jusqu'à la moitié du poids du boulet quand il s'agit de renverser un obstacle, de battre en brèche une muraille.

Il n'y a non plus rien de fixe pour la charge des mortiers; elle varie suivant la distance où il faut porter la bombe.

Si l'on tirait les canons à toute volée, c'est-à-dire sous l'an-

gle de quarante-cinq degrés, ils lanceraient leurs boulets à des distances très-considérables. Mais, indépendamment de la fatigue qu'éprouveraient les affûts de ce genre de tir, on a dû y renoncer à cause de son peu de justesse. Comment en effet espérer d'atteindre le but à une distance de quatre à cinq mille mètres? On ne tire jamais que sous un angle d'un petit nombre de degrés et rarement à une distance plus grande que 12 à 1,500 mètres, environ 2,000 pas. Au delà, le pointé est trop incertain et les moindres inégalités du sol suffisent pour détourner le boulet ou en paralyser les effets. Avec la mitraille on ne peut tirer que de très-près; au delà de 600 à 800 pas elle est peu à craindre. C'est donc dans ces limites qu'il faut en faire usage.

La portée du but en blanc, c'est-à-dire celle qu'on obtient en pointant directement sur l'objet sans le secours de la hausse, est de

460 mèt. pour la pièce de 4.
480 » pour la pièce de 6.
500 » pour la pièce de 8.
530 » pour la pièce de 12.

C'est en moyenne 750 pas.

Les mortiers étant principalement destinés au bombardement des forteresses, une grande portée est une qualité primordiale pour ce genre de bouches à feu. Ils sont construits pour être tirés sous l'angle le plus avantageux. A charge pleine, le mortier de dix pouces lance sa bombe à 2,600 mètres et plus, environ 4,000 pas, ou deux tiers de lieue de poste. Pendant la guerre d'Espagne, les Français ont fait fondre à Séville des mortiers d'une forme particulière, qui lançaient des bombes de douze pouces, pesant deux cents livres, à la distance prodigieuse de 6,000 mètres, ou une lieue et demie; leur charge était de trente livres de poudre;

il fallait des plate-formes en maçonnerie, fondées très-profondément, pour résister au choc épouvantable de ces mortiers, qu'on a employés pour la première fois au siége de Cadix, dans l'année 1811.

Le poids des canons de bataille est réglé sur le pied de 150 livres de bronze pour chaque livre du poids du boulet, ainsi :

La pièce de 12 doit peser.........	1,800 liv.
La pièce de 6..................	900
La pièce de 4..................	600

Pour les pièces de siége, on compte 250 livres de bronze pour chaque livre du poids du boulet, en sorte qu'une pièce de 24, par exemple, doit peser 6,000 livres. On voit ainsi pourquoi on ne traîne pas aux armées des pièces de siége.

Les obusiers ne pèsent de métal que 45 livres pour chaque livre du poids de l'obus, ce qui fait 1,080 pour l'obusier de 24, et moitié pour celui de 12.

Une pièce de 12,	avec son affût,	pèse environ	4,000 liv.
Une pièce de 6	id.	id.	3,000
Une pièce de 4	id.	id.	2,000
Un obusier de 24	id.	id.	3,000
Un obusier de 12	id.	id.	2,200

Les caissons chargés pèsent à peu près autant que les pièces.

Ces données sont nécessaires pour l'établissement des ponts militaires. Nous y joindrons quelques particularités sur l'artillerie de deux nations voisines.

L'artillerie de campagne française n'est que de deux calibres pour le canon, le 8 et le 12; le 4 et le 6 ont été supprimés. Les obusiers sont, le plus fort de 6 pouce

correspondant à notre 24, et le plus faible de 5 pouces 6 1/2 lignes. Ce dernier se désigne, pour plus de simplicité, par le nom *d'obusier de vingt-quatre*, non pas que, comme le nôtre, il lance un obus du poids de vingt-quatre livres, mais parce que son projectile peut être tiré avec la pièce de 24. On ne voit pas l'avantage d'avoir en campagne deux calibres aussi rapprochés, si ce n'est que les obusiers peuvent se placer sur les affûts des canons de 12 et de 8, qu'ils accompagnent dans les batteries.

La longueur de l'âme des canons est fixée à dix-sept calibres, celle des obusiers à environ dix calibres, non compris la chambre. Il en résulte que les obusiers français sont presque doubles en longueur des obusiers fédéraux, et qu'on ne peut plus, comme ceux-ci, les charger avec le bras; mais ils ont un tir plus juste, et cette arme est très-redoutable. Toutes choses égales d'ailleurs, l'artillerie française aurait la supériorité sur la nôtre par la force de son calibre (pour les petites pièces) et la longueur de ses obusiers.

La formation des batteries pour le combat est de six bouches à feu, dont quatre canons et deux obusiers. Les unes sont servies par des canonniers à cheval, les autres par des canonniers à pied montant sur les coffrets de l'avant-train et des caissons dans les manœuvres rapides.

J'ajouterai que tous les canonniers sont armés du mousqueton, mesure que je voudrais voir adopter par la Confédération; car il est des cas où les artilleurs doivent eux-mêmes garder leurs pièces; il en est où, forcés de les abandonner momentanément pour se retirer avec leurs caissons, ils pourraient réunir utilement leur feu de mousqueton à celui de l'infanterie pour chasser l'ennemi. Que peuvent faire des canonniers, dans des cas semblables, s'ils n'ont que leur sabre?

L'artillerie de campagne autrichienne est composée de pièces de 3 liv., de 6 liv., de 12 liv. et de 18 liv., et de deux espèces d'obusiers désignés par 7 et 10 *livres Stein*, nombres qui

expriment le poids de deux globes de pierre qui pourraient entrer dans les obusiers. Quant aux calibres des canons, ils sont désignés, comme en France et chez nous, par le poids de leurs boulets de fer.

Les pièces de canon ont seulement seize calibres de longueur d'âme.

Les Autrichiens affectent particulièrement les pièces de 6 et les obusiers de 7 liv. Stein à la cavalerie, et pour que les canonniers puissent en suivre les mouvements, on les fait monter sur un *wurst* que porte l'affût. C'est une caisse allongée dont le couvercle est arrondi et doublé en cuir; des planches étroites et suspendues latéralement servent de marche-pied (Ravichio de Peretsdorf, *Notice sur l'organisation de l'armée autrichienne*). Une partie des munitions est renfermée dans ce wurst; le reste est dans des sacs de cuir portés par des chevaux de bât. Il y en a deux par pièce, sous la conduite d'un soldat du train monté. Chaque cheval porte vingt coups à boulet. Il y a en outre, à la suite de la batterie légère, un caisson pour chaque pièce. Ces caissons restent à une assez grande distance pendant le combat, parce que les pièces qui ont les chevaux de bât près d'elles, ne sont jamais au dépourvu.

Les munitions des pièces de bataille ordinaires sont renfermées dans des caissons qui suivent partout les pièces, et dans des coffrets adaptés aux affûts, comme dans l'ancienne artillerie française du système de Gribeauval.

Des fusées. — Il est un genre nouveau [1] de projectiles, dont l'usage a été récemment introduit dans presque toutes les armées et qui, par leur nature, sont du ressort de l'artillerie; ce sont les fusées ou *roquettes*. Elles offrent l'avantage de porter en elles-mêmes leur force d'impulsion et d'augmen-

[1] Nouveau en Europe, car il paraît très-ancien en Orient: le fameux Tamerlan, dans ses guerres de l'Inde, eut à soutenir le feu des fuséens, près de Delhi, en 1409.

ter de vitesse à mesure qu'elles s'éloignent de leur point de départ; bien différentes en ceci des autres projectiles, dont la vitesse, et par conséquent la force de choc, va en diminuant rapidement par le fait de la résistance de l'air. Mais le tir des fusées est très-incertain; on n'est point encore parvenu à en régulariser complétement la direction. Cela n'empêche pas qu'on ne puisse les employer avec avantage partout où les localités permettent d'en tirer plusieurs à la fois et de manière à raser le sol. Elles peuvent être très-efficaces pour la défense de défilés longs et étroits, et de certains pas de montagnes où l'on ne porterait que difficilement du canon. Le service en est facile, tout homme un peu intelligent peut en être chargé; elles ne sont point embarrassantes; elles appuient avantageusement les dispositions défensives contre la cavalerie; leur choc ne le cède guère à celui d'un boulet de même poids; et l'on peut, par leur moyen, lancer de la mitraille à de grandes distances, ce qui est absolument impossible avec le canon. On se sert encore des fusées pour donner des avis à des corps éloignés, lancer une balle lumineuse à parachute et éclairer une vaste étendue de terrain, porter une corde de l'autre côté d'une rivière, etc.

On fait des fusées de tout calibre, mais celles de 2 pouces ou de 2 1/2 pouces paraissent les plus propres au service de guerre; elles n'ont pas un pied de longueur; elles pèsent respectivement 3 livres et 4 1/2 livres, sans leurs baguettes, par conséquent un seul homme peut en porter une dixaine, même des plus grosses, et on en chargerait sur un mulet, 60 du premier calibre et 90 du second. Les baguettes seraient portées par un autre mulet.

Le lieutenant-colonel d'artillerie Pictet a perfectionné la composition et le tir des fusées de guerre. En diminuant leur longueur, il les a réduites à un volume moindre qu'on ne l'avait fait jusqu'à lui. La proportion qu'il a adoptée pour la longueur du cartouche est de quatre calibres et demi : ainsi les fusées de 2 pouces ont neuf pouces de long, et celles de

2 1/2 pouces ont onze pouces et trois lignes. Les baguettes ont trente-deux calibres de longueur et un demi-calibre de grosseur. Une commission d'experts a constaté l'excellence de ces nouvelles fusées et en a fait à la Haute Diète un rapport circonstancié, en proposant leur introduction dans l'armée fédérale et en indiquant les différents cas où elles peuvent être d'une véritable utilité.

CHAPITRE III.

Des Marches et des Manœuvres.

Une armée est destinée à marcher et à combattre. C'est par des marches rapides et savamment dirigées qu'un général habile prépare les succès d'une campagne, qu'il recueille les fruits d'une victoire, ou qu'il échappe à la poursuite d'un ennemi qui a acquis de la supériorité. La conduite des marches forme donc une partie essentielle de l'art de la guerre. Nous rassemblerons dans ce chapitre tout ce qui a rapport à cet objet.

§ 1. — Règles a observer dans les Marches.

On doit d'abord distinguer les marches loin de l'ennemi de celles qui se font dans son voisinage. Dans les premières on recherche principalement la commodité ; on se met en haie sur les deux côtés du chemin, à des distances telles qu'un homme ne soit gêné ni par celui qui le précède, ni par celui qui le suit. De la sorte le milieu du chemin reste libre et la circulation n'est point interrompue, les chariots trouvant encore un espace suffisant pour se croiser, du moins sur les routes de largeur ordinaire. On a de plus l'attention de ne pas faire marcher ensemble des corps trop nombreux, afin qu'en arrivant dans une ville la troupe y trouve plus facilement des logements, que les quartiers-maîtres et les fourriers vont d'avance leur préparer, et pour être sûr que les subsistances ne manqueront pas. Quand il y a une trop grande affluence dans une ville, il est quelquefois bien difficile de pourvoir en peu de temps à

tous les besoins; les soldats qui ne sont pas logés ou qui attendent trop longtemps leurs distributions de vivres, se plaignent à juste titre, et il en peut résulter de grands désordres. Cependant il n'est pas toujours possible d'éviter complétement ces inconvénients, même en prévenant les autorités locales du passage qui doit avoir lieu. Il faut donc que les militaires sachent supporter ce genre de privations et se contenter d'un abri dans une grange, dans un vestibule, sous un hangar, etc., à défaut d'un lit ou de paille fraîche. C'est la pierre de touche des bons soldats. Il y a plus de mérite à souffrir toutes les incommodités inhérentes au pénible métier de la guerre, qu'à braver la mort dans le combat.

Lorsque la troupe qu'on dirige sur un point est trop nombreuse, on la subdivise, et on fait partir à des jours différents les divers détachements, qu'on échelonne ainsi sur la route. Si deux chemins conduisent au même endroit, on dirige partie de la troupe sur l'un et partie sur l'autre, en faisant en sorte que les colonnes n'arrivent pas en même temps au point de réunion. Tout comme aussi il faut soigneusement éviter que des colonnes se croisent en chemin, parce qu'il en résulte un retard considérable pour celle qui est obligée d'attendre que l'autre ait défilé. Il peut même en résulter de dangereuses contestations, si les officiers d'état-major qui sont chargés de la direction des marches n'ont pas prévu le cas, ni réglé la manière dont le croisement doit s'opérer. Sans un ordre spécial une colonne ne s'arrête pas pour en laisser passer une autre. La première arrivée sur un point continue sa marche, l'autre fait halte. On doit dresser des tableaux pour régler les marches et répartir les logements de manière à ce que deux troupes ne soient pas dirigées sur un même lieu qui ne pourrait pas les recevoir.

Il y a moins d'inconvénient à loger une troupe nombreuse dans un village si elle appartient au même corps, qu'une moindre de deux corps différents. Les officiers d'état-major doivent mettre tous leurs soins à éviter ces désordres par une bonne répartition des logements.

On ne peut pas conduire les soldats tout d'une traite d'une étape à la suivante, surtout quand la distance est grande. Une halte au milieu du chemin est donc nécessaire ; on la fait un peu longue pour que les hommes aient le temps de se reposer et de prendre quelque nourriture. Il convient, outre cela, de s'arrêter quelques minutes toutes les heures pour les besoins de la troupe. Ayez l'attention de laisser derrière quelques hommes de confiance pour ramasser les traîneurs et empêcher la maraude. Partez de grand matin, surtout en été ; mais ne prenez pas sur le sommeil nécessaire à l'homme : celui de minuit à trois ou quatre heures est le meilleur, celui qui délasse le plus. C'est une mauvaise méthode que de marcher de nuit. On a fait à cet égard une expérience décisive : deux régiments, l'un marchant le jour et l'autre la nuit, ont parcouru le même espace dans la belle saison ; le premier a eu moins de malades et de traîneurs que le second. C'est maintenant un principe consacré par l'hygiène militaire que la troupe ne doit pas marcher de nuit.

Il faut de tout autres dispositions pour les marches en pays ennemi. On doit ici sacrifier l'aisance et la commodité à la sûreté, s'astreindre à des gênes indispensables pour ne pas s'exposer aux dangers des surprises, et être toujours prêt à soutenir une attaque. La négligence à cet égard n'est jamais excusable, car l'ennemi peut se présenter au moment où l'on y songe le moins.

La première règle est de marcher en colonne et sur le front le plus large possible, afin d'occuper moins d'étendue, et qu'en cas d'attaque les troupes de la queue aient le temps d'arriver pour soutenir celles de la tête. On marchera donc en colonne par sections, par pelotons et même par divisions, suivant la largeur de la route. Si la marche a pour objet un simple déplacement, pour opérer quelque rassemblement ou concentration de forces, avant d'en venir aux mains ; si, en un mot, on ne se trouve pas encore dans la sphère d'activité de l'armée ennemie, on prend quelqu'aisance dans les rangs

et on marche à distance entière. Mais on se serre davantage quand on fait ce qu'on appelle des *marches manœuvres*, c'est-à-dire de ces mouvements qui précèdent une bataille, et qui sont destinés à concentrer les corps sur le point essentiel, à assurer les communications, à couvrir les parties faibles, à donner le change à l'ennemi, détourner son attention, diviser ses forces, menacer sa ligne de retraite, lui donner de l'inquiétude sur ses dépôts, etc. Les marches manœuvres sont ainsi nommées parce que ce sont des manœuvres faites à une grande échelle, hors de la portée du canon, et qu'elles n'ont pas pour unique objet de gagner du terrain, comme les marches de route, mais de se placer convenablement sur le terrain où la bataille va se livrer. Elles s'exécutent dans le voisinage de l'ennemi, et, pour ainsi dire, à sa vue, il faut donc qu'il y règne beaucoup d'ordre, et y employer le moins de temps possible.

Plus la bataille devient imminente et plus la troupe doit être prête à un déploiement rapide. Elle est alors formée en colonne serrée par divisions, soit sur la route même, soit à côté. C'est ce qu'on peut appeler l'*ordre préparatoire au combat*. Il n'y a qu'un seul cas où l'on doive conserver la distance entière dans une marche manœuvre, c'est lorsqu'on présente le flanc à l'ennemi, parce qu'alors la colonne peut se mettre en bataille par un simple à droite ou à gauche des subdivisions. Mais ces mouvements de flanc sont toujours dangereux; on les évite autant que possible. En général on arrive sur le champ de bataille par la tête de la colonne; dès lors on comprend la nécessité de faire serrer, pour faciliter et abréger les déploiements.

Une colonne de marche sera toujours précédée d'une *avant-garde*, qui fouille et explore le terrain, ouvre la route ou la répare, si cela est nécessaire, déjoue les projets de l'ennemi pour surprendre la colonne ou lui dresser des embuscades, etc. Elle annonce l'arrivée de l'ennemi, soutient ses premières attaques, et donne ainsi au corps principal le

temps de se mettre en mesure. L'avant-garde elle-même se fait précéder par de petits détachements fort bien désignés par le nom d'*éclaireurs*. Elle envoie encore de droite et de gauche d'autres détachements qui portent le nom de *flanqueurs*, pour faire le tour des villages, des bouquets de bois dans lesquels l'ennemi pourrait se cacher, découvrir le revers des collines qui longent la route, passer derrière les grandes haies, fouiller les ravins, les blés, etc. La colonne a en outre ses propres flanqueurs, surtout dans le cas où elle marche isolée ; car il est possible que quelque chose ait échappé à la vigilance des premiers. Il vaut mieux user de trop de précautions que d'en négliger une seule.

Le duc de Vendôme fut plus heureux que sage lorsqu'en 1702 il vint à Luzara, sur la rive droite du Pô, dresser ses tentes en face de toute l'armée du prince Eugène, qui était en bataille et cachée derrière une digue. On ne la croyait point là ; en sorte que l'avant-garde, une fois arrivée, n'alla pas plus loin reconnaître les environs, et l'on en était à dresser les tentes quand un hasard sauva l'armée de Vendôme. Un aide-major, chargé de placer la garde du camp, ne crut pas pouvoir mieux faire que de mettre une sentinelle sur la digue, qui était fort rapprochée. En y arrivant il découvrit l'infanterie ennemie, qui se tenait couchée derrière la digue en attendant le signal de l'attaque, et la cavalerie, qui était plus loin en bataille. Aussitôt il donne l'alarme, et les troupes, qui n'avaient pas encore rompu leurs rangs, purent repousser l'attaque. Dix minutes de plus, Vendôme perdait son armée et sa réputation.

Dans les guerres de la Révolution, un général républicain sans expérience, avait sous ses ordres une longue colonne d'infanterie qui suivait un chemin bordé de haies. Point d'avant-garde, point de flanqueurs, et une grande négligence dans la colonne, qui s'était considérablement allongée. Tout à coup le chef vendéen Charrette tombe sur le flanc de la colonne, la coupe par le milieu et la disperse en un moment. Ici

la bravoure ne peut rien; il n'y a de ressource que dans la fuite. Tel est le résultat de l'impéritie ou de l'imprudence d'un chef.

Une *arrière-garde* est encore nécessaire pour fermer la marche, empêcher les désordres que les traineurs pourraient commettre, et se prémunir contre toute attaque inopinée par derrière.

Le corps principal est ainsi entouré de corps secondaires qui veillent à sa sûreté.

Les équipages ne doivent jamais être entremêlés avec les troupes, parce que dans un engagement fortuit ils mettraient obstacle au prompt rassemblement des différents corps, et, qu'en tout cas, ils allongeraient inutilement la colonne. On les fait donc marcher, serrés et en ordre, à la suite des troupes, en les disposant sur deux files quand la largeur des chemins le permet, afin de réduire à moitié l'espace qu'ils occupent, lequel est toujours très-considérable. Il faut une escorte aux bagages, pour les mettre à l'abri des insultes des partisans qui pourraient se glisser sur les derrières de l'armée.

On distribuera des travailleurs en tête de la colonne pour applanir les obstacles, combler les fossés et les ornières, raccommoder les ponts, ou les soutenir quand ils sont trop faibles, etc. De cette manière la marche de la colonne pourra bien être quelquefois ralentie, mais elle ne sera jamais entièrement arrêtée. Ces travailleurs auront avec eux quelques charriots sur lesquels seront chargés les outils, les bois, les cordages et autres objets nécessaires.

Un autre soin, très-minutieux en apparence, mais en réalité fort important, c'est de modérer le pas à la tête de la colonne, pour éviter qu'elle ne s'allonge. Pour atteindre ce but on peut mettre en tête les plus mauvais marcheurs ou les troupes les plus lourdes, de même qu'en tête des équipages on met quelquefois des voitures attelées de bœufs. Lorsqu'on est encore loin de l'ennemi, on laisse quelqu'intervalle entre les différents corps qui composent la colonne; alors les fluc-

tuations de l'un ne se propagent pas jusqu'à l'autre, et chacun de ces corps marche à peu près aussi commodément que s'il était seul. Il en résulte un grand soulagement pour le soldat qui, sans cela, et pour peu qu'il soit en arrière, est obligé de s'arrêter toutes les fois que, pour une cause quelconque, ceux qui le précèdent en font autant, et ensuite de regagner les distances perdues au pas accéléré. Cette inégalité dans la vitesse du pas fatigue extrêmement. On l'évite autant que possible en employant le moyen indiqué, mais auquel il faut pourtant renoncer dans les marches manœuvres et aussitôt qu'il y a quelque chance d'être attaqué.

Les marches ordinaires sont de six à huit lieues. Les dernières sont déjà fortes; cependant il est des circonstances impérieuses où il faut faire jusqu'à dix lieues et même davantage, au risque de laisser beaucoup d'hommes et de chevaux en arrière. Il faut qu'à des marches forcées succèdent des jours de repos, si on ne veut pas voir l'armée se fondre en peu de temps. Les lieues dont il est ici question sont des lieues militaires, de 4,000 mètres ou 6,000 pas.

L'infanterie fait une lieue à l'heure, sans compter les haltes, ensorte que, tout compris, il lui faut environ dix heures pour faire huit lieues; toujours en supposant qu'elle marche en colonne. La cavalerie fait une lieue et quart au pas, et deux lieues au petit trot; et, comme elle soutient cette allure plusieurs heures, on voit qu'elle peut, au besoin, franchir l'étape ordinaire en trois ou quatre heures. Cependant les marches forcées sont encore plus nuisibles à la cavalerie qu'à l'infanterie.

Dans les marches qui se font près de l'ennemi la grande halte est mise à profit pour cuire la soupe. Lorsque les hommes et les chevaux se sont repus, ils font plus facilement l'autre moitié de l'étape, et ont des forces pour combattre s'il y a quelque engagement dans la soirée.

Il faut donc, à moins que des ordres contraires ou des circonstances particulières ne s'y opposent, prolonger assez

la halte pour donner aux soldats le temps de faire la cuisine.

A l'étape ils sont nourris par les habitants chez lesquels ils sont cantonnés. Mais on conçoit que, pour peu que la troupe soit nombreuse, il n'est pas toujours possible de la loger dans les maisons particulières; car la prudence ne permet pas de se disséminer; il faut alors qu'elle bivouaque, et c'est aux commissaires des guerres à pourvoir à sa subsistance. A cet effet, ils font suivre la colonne par des bestiaux et par des chariots remplis de pain, qu'ils se sont procurés dans les étapes précédentes par la voie des réquisitions. Quand la troupe séjourne, ces réquisitions s'étendent plus au loin, et l'on a de plus la ressource de faire arriver des vivres des magasins qu'on aura antérieurement créés dans le pays dont on est maître. Cependant ces ressources peuvent manquer ou rester insuffisantes; c'est donc un usage utile à introduire que celui de faire porter aux soldats des vivres pour quelques jours, et de les habituer à n'y toucher qu'autant qu'il y a une réelle nécessité. Dans la campagne de Russie, le maréchal Davoust avait fait arranger les sacs de ses soldats de manière à ce qu'on y pût mettre sur les côtés quatre biscuits d'une livre, et dessous, un petit sac de farine pesant environ dix livres.

Que la troupe soit cantonnée ou qu'elle bivouaque en route, elle ne rompra jamais ses rangs qu'au préalable les détachements qui doivent veiller à sa sûreté n'aient fait la reconnaissance des environs, et ne se soient établis en *avant-postes* tout autour des villages occupés ou des bivouacs. La vigilance est la mère de la sûreté. Il faut donc qu'une troupe, quelque nombreuse qu'elle soit, s'astreigne à prendre des mesures de précaution, non-seulement quand elle s'établit pour passer la nuit, mais même dans ses haltes.

Voyez, pour ce qui concerne les avant-postes, le chap. IX, qui traite du repos des troupes.

Donnons maintenant quelques détails sur le service des éclaireurs, sur la composition de l'avant-garde et sur la force numérique d'une colonne de marche.

Des éclaireurs.—Aucune marche en pays ennemi ne doit se faire sans être éclairée. En plaine, ce sont principalement les cavaliers, et en terrain coupé, les fantassins qui font ce service. Les éclaireurs se portent en avant et sur les côtés par petites troupes. Il est inutile de donner de la force aux éclaireurs, leur fonction n'étant point de combattre l'ennemi, mais seulement de le découvrir. D'ailleurs le service en est pénible; il faut donc s'arranger de manière à ce que le tour ne revienne pas trop souvent.

Les éclaireurs sont en tête de l'avant-garde et sur ses flancs. Les uns sont les éclaireurs proprement dits, les autres sont les *flanqueurs*. Ils marchent à deux ou trois cents pas de l'avant-garde, qu'ils ne perdent jamais de vue, non plus que les éclaireurs voisins avec lesquels ils doivent toujours rester en communication. A cet effet, le détachement de la tête envoie trois petits groupes, l'un en avant sur la route et les deux autres à droite et à gauche. Ces groupes marchent réunis, ou du moins les quelques hommes qui les composent ne se séparent jamais assez pour se perdre de vue ou ne plus s'entendre. Les détachements de flanqueurs seront quelquefois obligés de marcher à une assez grande distance de la route pour découvrir le pays; chaque détachement s'entoure donc aussi de petits groupes, dont l'un marche en avant et les autres du côté de l'ennemi. Quand le pays est très-couvert on doit augmenter le nombre des éclaireurs.

Trois hommes suffisent à chaque *découverte* (c'est ains qu'on appelle les petits groupes d'éclaireurs); le plus ancien dirige les deux autres. Ils ne font usage de leurs armes que lorsqu'ils tombent dans une embuscade ou qu'ils vont être pris : c'est le seul moyen d'annoncer l'ennemi. On connaît ce beau trait du chevalier d'Assas, qui, ayant donné dans une patrouille ennemie, et se voyant menacé de la mort s'il faisait le moindre bruit, cria de toutes ses forces : A moi, Auvergne, ce sont les ennemis. Il tomba percé de coups; mais, par ce beau dévouement, il donna l'éveil et sauva ses frères d'armes.

Les éclaireurs cherchent toujours, en marchant, à se couvrir des haies, des bois, des broussailles, ou des éminences qui sont sur leur chemin, pour voir, autant que possible, sans être vus eux-mêmes. Aussitôt qu'ils découvrent une troupe ennemie, ils s'arrêtent, se cachent, et l'un d'eux vient avertir le commandant du détachement auquel ils appartiennent. Ils enverront de nouveaux avis à mesure qu'ils découvriront de nouvelles choses ; et tout cela sans bruit.

Les éclaireurs fouilleront les ravins et les bois avec le plus grand soin ; ils ne passeront jamais près d'une chaussée, d'une forte haie, d'un mur, d'une haute moisson, sans voir ce qu'il y a derrière. Ils visiteront les maisons dans lesquelles l'ennemi pourrait être caché ; un seul des trois éclaireurs y entre, les autres restent dehors pour donner l'alerte s'il y a lieu. Ils doivent également visiter les carrières et tous les endroits où l'ennemi pourrait se cacher.

Avant d'entrer dans un village, l'avant-garde fait une halte pour donner aux éclaireurs le temps de le fouiller et de prendre quelques informations sur les partis que l'ennemi peut avoir dans le voisinage. Les éclaireurs parcourent les rues, entrent dans les cours et les jardins clos de murs ; ils se font ouvrir quelques maisons et visitent l'église. Pour abréger ces formalités, ils se partagent la besogne. Tout cela doit être terminé en quelques minutes. Si l'ennemi est tout près et que le village soit suspect, le détachement d'éclaireurs s'y arrête plus longtemps pour le mieux fouiller. Au surplus, pour peu que l'avant-garde soit nombreuse, elle se fait elle-même précéder d'une *extrême avant-garde*, en sorte que les retards de la marche ne sont supportés que par ce corps avancé qui regagne sa distance par une marche plus rapide, après avoir passé le village. C'est alors l'extrême avant-garde qui fournit les éclaireurs. Les détachements de flanqueurs sont fournis directement par l'avant-garde ; ils marchent parallèlement, l'un à droite, l'autre à gauche de la route.

Les flanqueurs, pouvant se trouver quelquefois hors de

vue, on établit la liaison avec des patrouilles ou petits détachements intermédiaires. La découverte qui marche sur la route en tête des éclaireurs doit être un peu plus forte que les autres; on peut la composer de cinq hommes, afin d'en envoyer deux en avant pour ouvrir la marche et commencer l'exploration.

La figure 6e donne une idée de ces dispositions. Dans cette figure, A représente l'avant-garde, B le détachement qui fournit les trois groupes d'éclaireurs qui la précèdent, celui du milieu ayant lui-même deux éclaireurs en avant; CC représentent les détachements qui marchent parallèlement à la route et fournissent les flanqueurs que nous supposons marcher aussi en trois groupes, l'un en tête du détachement se liant avec les éclaireurs, et les deux autres en dehors sur son flanc; DD sont les patrouilles intermédiaires qui établissent la liaison avec les flanqueurs, et, au besoin, leur donnent un premier secours s'ils sont attaqués.

Dans une marche de nuit, tous ces détachements doivent être extrêmement rapprochés de l'avant-garde, si même il ne faut pas renoncer entièrement aux flanqueurs. Ils garderont un rigoureux silence, prêtant l'oreille au moindre bruit. De nuit les yeux doivent être remplacés par les oreilles, dit Xénophon.

De l'avant-garde. — Si elle n'était jamais destinée qu'à éclairer l'armée et à escarmoucher, on n'y emploierait absolument que des troupes légères; mais elle doit quelquefois s'emparer de postes avantageux, et s'y maintenir contre des forces supérieures jusqu'à ce que le corps d'armée arrive; elle a des défilés à forcer, des villages retranchés à emporter; elle est à chaque instant exposée à des attaques sérieuses. Il faut donc, outre les troupes légères de toutes armes, lui donner de l'infanterie de ligne, de la grosse cavalerie et du canon de 12, le tout dans des proportions convenables et de manière à ce que les diverses armes puissent se prêter un mutuel secours.

S'il est vrai qu'une avant-garde ne doit pas être exclusivement composée de troupes légères, il ne faut pas non plus, par un défaut contraire, n'y envoyer que des grenadiers, comme quelques écrivains militaires l'ont proposé; parce qu'alors l'avant-garde perdrait de sa mobilité et s'éclairerait mal. D'ailleurs les bataillons qu'on forme momentanément de compagnies de grenadiers réunies qui ne se connaissent point, sous un chef nouveau pour elles, ne valent pas plus que les bataillons ordinaires; et, ceux-ci, privés de leurs compagnies d'élite, doivent perdre de leur confiance morale et par conséquent de leur force. Voulez-vous réunir les grenadiers, que ce soit en corps de réserve et pour frapper de grands coups. Alors le sentiment du service qu'ils vont rendre à l'armée enflamme leur courage; ils veulent être brillants sur le champ de bataille; ils ont à cœur de soutenir leur réputation de bravoure; ce sont vraiment alors des soldats d'élite. Mais les employer à tout et constamment, les prodiguer, exiger qu'ils soient toujours à l'avant-garde, c'est les fatiguer et compromettre leur honneur par les revers partiels auxquels on les expose; c'est les dépouiller de cette haute considération qui fait leur force.

On arrivera donc à la meilleure composition de l'avant-garde en en faisant rouler le service sur les bataillons et les escadrons de toute l'armée. Et comme c'est à l'avant-garde que les militaires de tout grade apprennent le mieux la guerre, on trouvera encore dans cette rotation l'avantage de faire passer tous les corps à une bonne école. Composer l'avant-garde de détachements pris dans tous les corps est aussi une mauvaise méthode; cela complique le service et tue l'émulation qui doit exister entre les différents corps. La discipline en souffre nécessairement parce que les soldats ne se trouvent plus sous leurs chefs habituels. C'est pourquoi nous avons dit que le service doit rouler entre les bataillons et les escadrons. Si l'avant-garde était plus faible, il faudrait y employer des compagnies entières, mais jamais de fractions.

Le commandant de l'avant-garde doit être muni des meilleures cartes, et avoir auprès de lui quelques habitants du pays pour lui servir de guides et lui donner les renseignements dont il pourrait avoir besoin. A chaque station il prend de nouveaux guides qu'il fait marcher sous bonne escorte pour qu'ils ne lui échappent pas. La connaissance de la langue lui est d'une grande utilité; s'il ne la possède pas, il faut de toute nécessité qu'il y ait dans son état-major quelques officiers auxquels elle soit familière, et de préférence des officiers qui aient voyagé ou déjà fait campagne dans le pays.

Il interrogera les voyageurs, les déserteurs et les prisonniers, sur la position et les forces de l'ennemi, sur ce qu'on sait ou présume de ses projets, sur la situation morale des troupes, le caractère des chefs, etc. Il n'obtiendra, sans doute, de chaque individu isolément que des notions fort incomplètes; mais en réunissant tous les rapports, il peut en résulter un tableau assez exact de la composition des corps, de leur force, de leurs positions respectives, de leurs mouvements antérieurs, etc. Toutes les réponses faites par ces individus aux questions qui leur sont adressées doivent être couchées par écrit pour être communiquées au général en chef, aussi souvent qu'elles offrent quelqu'intérêt ou quelque lumière sur les projets de l'ennemi.

Aussitôt que le commandant d'avant-garde arrive dans un lieu où il doit s'arrêter, il fait venir auprès de lui les autorités et les personnages les plus éclairés pour les interroger et obtenir d'eux tous les renseignements qu'ils sont capables de donner, sur la nature et la direction des chemins, l'état des ponts, des gués qu'on peut avoir à traverser, l'étendue des bois, la longueur des défilés, la profondeur des marais, etc. S'ils savent quelque chose de la position et des projets de l'ennemi, c'est avec adresse bien plus que par des menaces qu'on les engagera à le communiquer. Il faut se méfier de ce qu'ils disent des ressources du pays; ils sont intéressés à les porter au-dessous de ce qu'elles sont réellement; cependant

c'est un point essentiel sur lequel le commandant de l'avant-garde doit insister pour avoir des indications certaines. Pendant qu'il s'occupe de ces détails, qui exigent de sa part beaucoup d'activité et de tact, il envoie quelques-uns de ses officiers faire la reconnaissance des environs et principalement dans la direction de la route à parcourir le lendemain ; il fait fouiller le pays à une assez grande distance par des patrouilles qui circulent sur tous les chemins et visitent tous les lieux qui pourraient servir d'abri à l'ennemi et favoriser une surprise. La troupe ne pose les armes et n'entre en logement ou n'établit son bivouac que lorsque les patrouilles sont rentrées, que les gardes sont établies et qu'on s'est assuré qu'il n'y a rien à craindre.

Un des soins principaux du commandant de l'avant-garde est de requérir des vivres, afin que les soldats ne se débandent pas pour en aller chercher. L'avant-garde, n'étant ordinairement pas très-nombreuse et pouvant avoir affaire à des forces très-supérieures, il est très-essentiel qu'elle reste réunie. Il faut des vivres pour le jour même; il en faut aussi pour le lendemain; on les chargera sur quelques voitures du pays. La prévoyance n'est jamais nuisible. « Faites, dit Montluc, que vous ayez toujours des provisions et principalement du pain et du vin pour donner quelque rafraîchissement au soldat, car le corps humain n'est pas de fer. »

Quand l'avant-garde rencontre un village sur la route, elle le tourne, si cela est possible, plutôt que de le traverser, surtout s'il a quelque longueur, parce qu'il faut, en général, éviter les défilés, où une attaque est toujours à redouter. D'ailleurs il pourrait arriver que les éclaireurs, ayant mal exploré le village, l'ennemi se trouvât dans les maisons, d'où il ferait beaucoup de mal avant qu'on pût le déloger. Quoique peu probable, il suffit que cet événement soit possible pour justifier une mesure de prudence.

Aux croisées des routes l'avant-garde jalonne avec des branches d'arbres, ou avec de la paille, celle qu'elle a prise,

afin que le corps principal qui la suit à une distance plus ou moins grande, et qui, presque toujours, est hors de vue, ne s'égare pas. On peut encore y laisser quelques cavaliers pour indiquer le chemin. Cela dépend du temps que le corps principal doit mettre à arriver. Si elle trouve quelque pont rompu ou en mauvais état, des fossés coupant la route, des fondrières ou autres obstacles qui pourraient arrêter la marche de la colonne, les sapeurs et les ouvriers se mettent immédiatement à faire les réparations nécessaires avec toute la diligence possible; ils rejoindront l'avant-garde à la première halte.

Quand le pays est très-couvert, l'avant-garde se fait précéder elle-même de quelques éclaireurs qui se lient avec l'extrême avant-garde et les flanqueurs. C'est pour le cas où les premiers éclaireurs auraient laissé quelque partie sans la fouiller et où l'ennemi, qui n'aurait point été découvert, pourrait se jeter inopinément sur l'avant-garde. Les seconds éclaireurs le verraient venir et donneraient l'alarme. On peut en dire autant du corps principal, surtout lorsqu'il est un peu éloigné de l'avant-garde, et à bien plus forte raison, puisque l'ennemi pourrait s'être placé dans l'intervalle. Répétons-le : à la guerre on ne saurait user de trop de précautions pour éviter les surprises, tant en marche qu'au camp et dans les cantonnements.

Dans les passages de défilés qu'on ne peut éviter, l'extrême avant-garde doit, après les avoir franchis, explorer avec un redoublement d'attention le terrain environnant; parce que c'est dans de semblables localités que l'ennemi s'embusquera de préférence pour attaquer la colonne avant qu'elle ait pu se déployer. L'extrême avant-garde s'arrêtera donc de l'autre côté du défilé, se déploiera même en bataille et enverra de droite et de gauche ses flanqueurs aussi loin que possible, en même temps que ses éclaireurs fouilleront tous les abris sur le front. Elle ne se remettra en marche que lorsqu'elle verra arriver la tête de l'avant-garde; elle accélérera le pas pour regagner sa distance. On voit que ce service doit

être très-pénible et que par conséquent il faut le faire rouler sur toutes les troupes légères de l'avant garde; elles seules sont employées à l'extrême avant-garde.

Il n'y a pas de motif de se relâcher de ces précautions dans les pays ouverts, car de grandes plaines, si unies qu'elles paraissent, renferment presque toujours des sinuosités à la faveur desquelles des troupes, même assez nombreuses, peuvent se cacher; et cette embuscade est d'autant plus dangereuse qu'on la soupçonne moins. Le seul avantage que l'on trouve dans ces plaines, c'est que quelques cavaliers prenant le galop les explorent en peu de minutes, et qu'ainsi la colonne n'est pas arrêtée longtemps.

Si l'avant-garde rencontre l'ennemi, elle se déploie et tâche de maintenir sa position; sinon, elle opère sa retraite sur le corps principal, en profitant de tous les avantages locaux pour ralentir la marche de l'ennemi, et donner au corps principal le temps de prendre ses mesures. Le commandant aura, dès le premier moment, expédié par estafette l'avis d'une attaque prochaine. Si, c'est de nuit, l'avant-garde doit charger l'ennemi avec impétuosité, quelle que soit sa force, pour le culbuter ou l'intimider et l'arrêter. Dans cette circonstanoe les ténèbres favorisent l'attaquant, parce que l'ennemi, ne pouvant reconnaître à quelles forces il a affaire, doit être extrêmement circonspect. Le corps principal a donc le temps d'arriver au secours de son avant-garde. Mais, comme nous l'avons déjà dit, on fait le moins qu'on peut des marches de nuit; elles fatiguent extrêmement le soldat; elles sont la cause de désordres que les chefs ne peuvent pas réprimer; enfin c'est pendant la nuit que de cruelles méprises peuvent avoir lieu. Entre les nombreux exemples que l'on peut citer de troupes amies se tirant les unes sur les autres dans l'obscurité, je me contente du suivant, extrait du *partisan du prince de Hesse Rinfels*. L'armée française, divisée en deux colonnes, pour faire une marche de nuit sur Landau, un partisan ennemi se glissa avec cinquante hommes entre ces deux colonnes,

qui étaient séparées par un ravin. Il fit faire feu des deux côtés à la fois, et se retira paisiblement. Chaque colonne, se voyant attaquée subitement, répondit au feu, et les deux colonnes restèrent acharnées l'une contre l'autre jusqu'au jour.

Pour la grande halte l'avant-garde cherchera quelqu'endroit avantageux et, autant que possible, couvert aux vues de l'ennemi, comme le revers d'une colline. On place des sentinelles sur le sommet pour découvrir au loin; on en met sur les chemins par lesquels l'ennemi pourrait venir. S'il y a un bois dans le voisinage, on le fait visiter par les éclaireurs et on y laisse quelques hommes qui, se tenant dans le fourré, pourront sans être aperçus voir ce qui se passe au dehors. Si une attaque est imminente, une moitié de la troupe restera en bataille prête à combattre, l'arme au pied, pendant que l'autre moitié fera son repas. Ce sera ensuite à celle-ci de faire la garde pendant que la première se reposera.

Quand on aura un bois de quelqu'étendue à traverser on fera la halte avant d'y entrer, et le commandant renforcera son extrême avant-garde pour que celle-ci puisse augmenter le nombre des éclaireurs.

Les tambours de l'avant-garde s'abstiennent de battre, pour ne pas donner l'éveil à l'ennemi; et, en général, on fait peu d'usage du tambour en route, si ce n'est pour traverser une ville, pour arriver au camp, ou pour entrer sur un champ de bataille,

Quelle doit être la force de l'avant-garde, et à quelle distance doit-elle marcher du corps principal? On ne peut répondre d'une manière précise à ces deux questions. La force de l'avant-garde et sa composition varient avec les circonstances et dépendent des ressources dont le commandant en chef dispose. L'avant-garde peut être momentanément renforcée, quand on prévoit qu'elle aura quelque choc à soutenir, une position à enlever et à conserver; mais en général on n'y emploie pas plus du *cinquième* de la force totale du corps

d'armée, et le plus souvent on reste au-dessous de cette proportion. S'il était permis de poser un principe à cet égard, on pourrait dire que la force de l'avant-garde varie entre le cinquième et le dixième de celle de l'armée. La faire plus forte serait fatiguer les soldats par un service pénible qui reviendrait trop souvent; et, d'un autre côté, ce serait l'exposer à être détruite ou enlevée que de la composer d'un trop petit nombre de troupes. Se voyant si faible, elle n'oserait hazarder un coup de vigueur quand les circonstances l'exigeraient, et sa timidité pourrait être funeste à l'armée.

Pour ce qui est de la distance à laquelle l'avant-garde doit marcher, on conçoit qu'elle est plus grande pour un corps nombreux que pour un faible, et qu'elle dépend en grande partie de la longueur même de la colonne. Car l'avant-garde étant destinée à annoncer l'ennemi et à retarder sa marche, doit être assez éloignée pour que le corps principal, du moment où il reçoit l'avis, ait le temps de se déployer pour recevoir l'attaque. Ainsi, par exemple, si la colonne occupe une lieue, il faudra plus d'une heure à la queue pour arriver en ligne. Il est donc nécessaire que l'avant-garde soit au moins à cette distance de la tête de la colonne; car, s'il est vrai qu'elle retarde par sa résistance l'arrivée de l'ennemi, il y a eu aussi du temps perdu pour reconnaître le véritable état des choses, et expédier l'estafette. Il semble donc qu'on pourrait dire, en général, que ce qui fixe le minimum d'éloignement de l'avant-garde, c'est la longueur même de la colonne qu'elle est destinée à couvrir. Pour une colonne d'une lieue de longueur l'avant-garde sera au moins à une lieue de distance. Pour un corps qui n'occuperait que quatre à cinq cents mètres l'avant-garde pourrait en être rapprochée jusqu'à cette distance. Mais souvent l'avant-garde est portée plus loin.

L'arrière-garde est disposée à peu près comme l'avant-garde; mais elle est naturellement plus faible, car on a moins à

craindre par derrière qu'en tête. Un corps particulier la compose qui détache en arrière et sur les côtés une extrême arrière-garde et des flanqueurs. Ces détachements éparpillent des groupes de deux ou trois hommes qui doivent se retourner souvent pour voir si l'ennemi ne suit point la marche de la colonne. Ces groupes arrêteront les déserteurs et les maraudeurs; ils feront rejoindre les traîneurs.

Dans une marche en retraite l'arrière-garde devient le corps essentiel; on la compose des meilleures troupes ou de celles qui ont le moins souffert. Il n'est plus possible d'établir une rotation de service régulière; car on ne pourrait pas mettre à l'arrière-garde des corps désorganisés. La loi de nécessité oblige, dans cette circonstance, à sortir des règles ordinaires du service. On a vu souvent la même troupe couvrir une retraite pendant plusieurs semaines. Rien ne peut illustrer davantage un corps que de s'exposer ainsi pour le salut de tous.

De la force d'une colonne de marche.—Nous avons dit dans le Chapitre I, qu'une armée un peu nombreuse est toujours partagée en plusieurs corps qui forment autant de colonnes marchant sur des routes parallèles. L'avantage qu'on y trouve est non-seulement de rendre l'armée plus mobile, mais encore de déborder l'ennemi quand il résiste quelque part, et de se procurer plus facilement des subsistances. On ne peut point limiter le nombre des colonnes; il dépend des chemins que le pays présente et, en général, on les multiplie quand on s'approche du champ de bataille, afin de rendre les déploiements plus prompts. A cet effet, on partage la colonne de marche en plusieurs colonnes de manœuvre, qui prennent leur direction à travers la campagne quand il n'y à pas de chemins en nombre suffisant. Mais il est une limite à la force d'une colonne de marche au-dessous de laquelle il est toujours convenable de se tenir. C'est cette limite qu'il est bon d'établir ici.

Supposons donc qu'un corps nombreux marche sur une seule route. Ce corps sera composé de toutes armes dans des proportions convenables. Il aura une forte avant-garde qui le précédera d'une demi-marche ou d'environ trois lieues. Les estafettes mettront environ une heure à franchir cet intervalle ; le général en chef aura donc deux heures pour donner ses ordres et faire déployer sa colonne, en admettant, ce qui peut arriver, que l'ennemi, très-supérieur en forces, refoule l'avant-garde sur le corps principal. Ainsi la longueur totale de la colonne ne doit pas être de plus de deux lieues, pour que les derniers bataillons aient le temps d'arriver avant que l'action soit sérieusement engagée. Or l'expérience a prouvé qu'un corps d'armée de 25 à 30 mille hommes est dans les conditions énoncées ci-dessus, et c'est ce que l'on peut déterminer par un calcul assez simple. Le corps de 30 mille hommes, opérant dans un pays ouvert, n'aura pas moins de 4000 chevaux et d'un millier d'artilleurs pour le service des pièces et du parc. Il faut encore compter un millier d'hommes pour les troupes du génie, les pontonniers, les soldats attachés à l'administration des vivres, etc. Faisant la déduction, il reste 24 mille hommes d'infanterie, qu'on peut partager en quatre divisions, chacune de 6000 hommes.

D'après le principe qu'une colonne formée à distance entière occupe le même espace que la troupe en bataille, la division en colonne occupera 1,200 mètres, car la même division, formée sur trois rangs et dans un ordre continu, aurait un front de 1,000 mètres, et en ajoutant 200 mètres pour les intervalles des brigades, on aura le nombre ci-dessus. Ainsi, les quatre divisions en colonne, y compris leurs intervalles supposés de 200 mètres, occuperont sur la route une étendue de 5400 mètres, ou une lieue et un tiers. Les allongements, presque inévitables dans une longue marche, sont compensés par une moindre longueur de la colonne, résultant des détachements qui sont envoyés à l'avant-garde. Mais en admettant même que la colonne s'allongeât beau-

coup, elle n'aurait pas plus d'une lieue et demie de longueur. Ainsi donc les derniers bataillons peuvent bien, dans l'espace de deux heures, franchir l'intervalle qui les sépare des premiers et entrer en ligne.

Quant à la cavalerie, qui marche à la suite des bagages, se trouvât-elle une lieue ou une lieue et demie plus en arrière, elle pourra toujours, en prenant le trot, arriver à temps sur le champ de bataille; d'autant plus qu'elle occupe ordinairement une position de réserve derrière l'infanterie.

L'artillerie, chaque pièce suivie d'un caisson, est ordinairement placée entre deux divisions. Elle ne serait pas de moins de 30 bouches à feu, ou, d'après l'ordonnance française, cinq batteries, dont une marcherait à l'avant-garde. Il resterait donc dans la colonne 24 bouches à feu et autant de caissons, lesquels marchant par deux, occuperaient 360 mètres à raison de 15 mètres par voiture. La colonne en serait allongée d'autant. Mais ceci est compris dans la marge que nous nous sommes donnée en portant à une lieue et demie la longueur totale de la colonne.

Les autres voitures d'artillerie, telles que forges, caissons supplémentaires, chariots d'outils, etc., sont réunies aux autres bagages de l'armée. Et tous ces embarras doivent rester en arrière pendant la bataille, soit pour ne pas gêner les mouvements des corps, soit pour être hors de prise dans le cas d'un revers.

Ainsi donc, pour une armée qui se forme sur trois rangs, le corps le plus nombreux qui puisse marcher sur une seule route, est de 30 mille hommes, y compris artillerie et cavalerie. C'est ce qu'on appelle un *corps d'armée* : il peut être, et il est souvent plus faible; mais on ne pourrait, sans embarras ni danger, dépasser de beaucoup cette limite.

En appliquant les calculs précédents à une troupe formée sur deux rangs, on verra que la force du corps d'armée, également composé des trois armes, ne devrait pas dépasser 20 mille hommes. Ainsi toute l'armée fédérale pourrait se parta-

ger convenablement en quatre corps d'armée, de la force de 16 à 17 mille hommes.

Bien qu'en calcul strict, une colonne, marchant à distance et même ayant souffert quelques allongements, ait le temps de se déployer pour recevoir l'attaque, il sera toujours convenable de serrer la distance pour les marches manœuvres faites dans la sphère d'activité de l'ennemi. On peut marcher commodément à demi-distance; la colonne se trouve ainsi réduite à peu près de moitié. Mais ce n'est pas une raison d'en augmenter la force, c'est seulement une facilité qu'on se donne pour un plus prompt déploiement. Tout comme il convient de rompre la colonne en plusieurs autres pour se préparer au combat; on les serre et on les conduit chacune sur son terrain avant de les déployer.

---

§ 2. — Des Marches offensives et des Combats qu'elles entraînent.

Après avoir indiqué quelles sont les précautions à prendre et les règles à suivre dans une marche en pays ennemi, nous entrerons dans quelques détails plus particulièrement relatifs aux marches offensives.

Ordre de marche d'une division fédérale.—Nous prendrons d'abord un exemple, pour appliquer les règles précédentes et mieux arrêter nos idées sur la formation d'une colonne destinée à marcher en avant. Nous supposerons qu'une division fédérale, dont la composition serait la même que celle qui est indiquée au tableau de la page 66, soit appelée à former une colonne de marche sur une seule route. Cette division est composée comme suit:

16	Bataillons d'infanterie,	12,000	hommes.
10	Compagnies de carabiniers,	1,000	
2	Compagnies de cavalerie,	128	
4	Batteries, environ,	430	
1	Compagnie de sapeurs,	71	
1	Compagnie de pontonniers,	71	
		13,700	hommes.

Nous avons ajouté une compagnie de sapeurs et une compagnie de pontonniers à la formation indiquée par le tableau, afin qu'il y eut de toutes armes dans la colonne.

Il est facile de calculer que ces troupes, dans leur ordre de bataille, occuperaient environ une lieue d'étendue, en les supposant déployées sur une seule ligne et formées sur deux rangs; il faut donc compter que la colonne marchant par sections, et chaque pièce suivie de son caisson, aura au moins cette longueur, malgré ce qu'on en détachera pour former l'avant-garde et les flanqueurs. Ainsi, d'après les principes établis plus haut, l'avant-garde devra marcher à une lieue ou une lieue et demie en avant de la colonne.

L'infanterie étant partagée en quatre brigades, chacune de quatre bataillons, et les carabiniers devant être répartis sur le front dans le cas d'un engagement, on en attachera deux compagnies à chaque brigade et deux compagnies à l'artillerie.

Les brigades d'infanterie marcheront, à tour de rôle, en tête de la colonne, et celle qui sera en tête fournira les bataillons et les carabiniers de l'avant-garde. De même aussi, chaque batterie marchera à son tour à l'avant-garde, sauf des raisons particulières de faire le contraire.

L'avant-garde sera composée de la compagnie de sapeurs, d'une compagnie de cavalerie, deux de carabiniers, une batterie et deux bataillons d'infanterie. La proportion sera ainsi de 1/8e pour l'infanterie, 1/5e pour les carabiniers, 1/4 pour l'artillerie, et 1/2 pour la cavalerie. On voit par là combien cette dernière serait chargée, et combien il est essentiel d'en

8

augmenter le nombre dans notre armée. Mais, en somme, la proportion de l'avant-garde avec la force totale de la division est bien dans les limites que nous avons établies. Il faut de la cavalerie à l'avant-garde, bien que notre pays soit très-couvert, parce qu'il faut que les nouvelles de l'ennemi arrivent promptement, soit de l'extrême avant-garde à l'avant-garde, soit de celle-ci au corps principal. On ne pent pas employer à ce service moins d'une compagnie ; un peloton sera envoyé en avant et fournira les éclaireurs sur la route et sur les chemins parallèles, l'autre restera en tête de l'avant-garde et formera l'escorte de son commandant. Les sapeurs suivront la cavalerie ; ils auront avec eux les caissons d'outils qui leur sont affectés et des chariots de réquisition pour porter tous les objets nécessaires à la réparation des chemins et des ponts. Les chasseurs des deux bataillons d'infanterie flanqueront, ceux du premier la droite, ceux du second la gauche de la colonne d'avant-garde, et se lieront en avant avec les éclaireurs de la cavalerie.

Le reste de la troupe marchera sur la route, aussi serré que possible et dans un ordre tel, qu'en déployant la colonne en avant, elle se trouve convenablement disposée pour le combat. Or, en général, il convient que l'artillerie soit au centre pour être protégée par l'infanterie, et que les carabiniers soient aux ailes pour pouvoir s'étendre, former leurs chaînes et tirer de loin. L'ordre de marche de l'avant-garde sera donc le suivant :

1°. Un peloton de cavalerie à l'extrême avant-garde et fournissant les éclaireurs ;
2°. Un autre peloton de cavalerie en tête de l'avant-garde ;
3°. La compagnie de sapeurs avec les chariots d'outils;
4°. Une compagnie de carabiniers ;
5°. Un bataillon d'infanterie, envoyant une compagnie de chasseurs pour flanquer la droite ;
6°. Une batterie d'artillerie ;

7°. Un bataillon d'infanterie, envoyant une compagnie de chasseurs pour flanquer la gauche ;
8.° Une compagnie de carabiniers.

Si cette colonne se déploie pour recevoir l'ennemi, les deux pelotons de cavalerie, ainsi que les sapeurs, passeront derrière pour être employés suivant le besoin par le commandant de l'avant-garde, et les flanqueurs de droite et de gauche viendront se rallier sur les ailes pour soutenir les carabiniers.

Le corps principal marchant une lieue à une lieue et demie en arrière, sera ainsi composé :

1°. Deux bataillons restants de la brigade qui a fourni l'avant-garde. Une compagnie du premier de ces bataillons marchera trois ou quatre cents pas en avant, comme seconde avant-garde, et détachera quelques éclaireurs, soit sur la route, soit sur les côtés.
2°. La seconde brigade réunie, avec ses carabiniers en tête.
3°. Trois batteries d'artillerie marchant ensemble (chaque pièce suivie immédiatement de son caisson), et précédées des deux compagnies de carabiniers qui leur sont attachées.
4°. La troisième brigade, avec ses carabiniers en tête.
5°. La quatrième brigade précédée aussi de ses carabiniers et détachant un bataillon pour former l'arrière-garde.
6°. Toutes les voitures composant les bagages, et y compris les caissons de réserve, les forges, les ambulances, l'équipage de pontons.
7°. Le bataillon d'arrière-garde, formant l'escorte des bagages, avec la compagnie de pontonniers, et la seconde compagnie de cavalerie qui fermera la marche.

Il semble, au premier coup-d'œil, que les pontonniers devraient être placés à l'avant-garde, pour préparer les moyens

de passage sur les rivières dont les ponts auraient été rompus. Mais leur équipage embarrasserait l'avant-garde, dont la marche doit être prompte et légère ; au premier revers il serait perdu et l'armée serait privée d'une ressource précieuse. Il est plus sûr de le laisser en arrière, pour le faire venir quand cela est nécessaire. On ne l'emploie que pour le passage des grandes rivières, et alors l'opération est assez sérieuse pour que la division entière y prenne part. S'il ne s'agit que de ruisseaux, ou faibles cours d'eau, les sapeurs de l'avant-garde y suffisent.

Tel est l'ordre de marche que pourra prendre une division fédérale, s'avançant au devant de l'ennemi. Elle aura des défilés à passer, des ponts à forcer, des rivières à franchir, et enfin elle devra prendre ses dispositions pour se préparer au combat lorsqu'elle rencontrera l'ennemi en position de la recevoir. Voyons donc ce qu'il y a à faire dans ces différents cas; et, quittant l'exemple particulier, traitons le sujet d'une manière générale.

Passage des défilés.—Il y a tout à risquer si l'on s'engage témérairement dans un long défilé devant l'ennemi, soit qu'on marche à sa rencontre, soit même qu'on le poursuive après l'avoir battu. Il faut donc prendre les mesures que dicte la prudence, et voir d'abord s'il n'est pas possible de tourner le défilé quand l'ennemi l'occupe en forces ; car cela vaut toujours mieux que de perdre beaucoup de monde à une attaque chanceuse. Cependant le temps presse quelquefois tellement qu'on ne doit pas faire de longs détours, et, coûte que coûte, il faut forcer le passage. Dans ce cas, la première chose à faire est de s'emparer des hauteurs latérales, sans quoi il y aurait peu d'espoir de succès. On dirige donc des colonnes d'infanterie dont la force et la composition sont proportionnées à la résistance qui les attend et à la nature des difficultés qu'elles auront à surmonter; on les envoie, dis-je, sur ces hauteurs, pour en débusquer l'ennemi et tourner les ailes de la position

Fig 7.

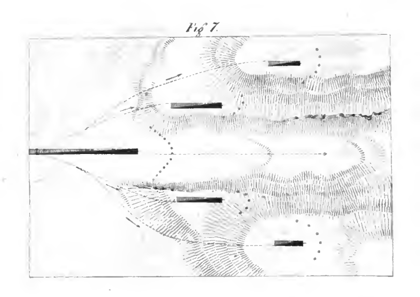
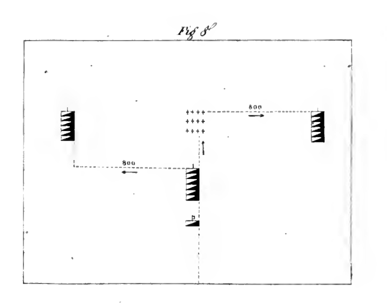


Fig 8.



qu'il occupe dans le fond de la vallée. Ce n'est que lorsque ces colonnes de flanqueurs ont réussi à enlever les hauteurs (et on le fait savoir par des signaux convenus, tels que des fusées tirées à intervalles égaux, des feux sur les rochers, etc.), que le reste de l'armée pénètre dans le défilé. S'il est très-resserré, elle n'y peut marcher que sur une seule colonne ; il est alors convenable de mettre quelque distance entre les différents corps, afin que si celui de la tête était refoulé, le désordre ne se propageât pas aux corps suivants. Quand la vallée est large et que ses berges n'ont pas beaucoup de pente, on peut envoyer à droite et à gauche des colonnes intermédiaires pour longer les hauteurs à mi-côte. Alors on leur laisse prendre quelque avance avant de s'engager dans le bas, et toute la troupe est échelonnée depuis les hauteurs de droite et de gauche jusque dans le fond, les deux ailes en avant et le centre en arrière, comme on le voit dans la figure 7ᵉ. Cela suppose toutefois que les cours d'eau, qui existent presque toujours dans de semblables localités, ne sont pas assez considérables pour intercepter toute communication d'une rive à l'autre. Car alors il y aurait du danger à se partager ainsi avec un pareil obstacle entre les deux ailes, l'ennemi pouvant se porter avec toutes ses forces réunies contre une des deux moitiés. Il faut alors rester d'un côté, à moins qu'il n'y ait plusieurs ponts sur la rivière qui établissent de nombreuses communications entre les deux rives. Au reste, qu'on s'avance par une seule berge, ou en suivant les deux, la règle de conduite est toujours la même.

Si le défilé est court, et si l'ennemi ne l'occupe pas avec beaucoup de monde, c'est l'avant-garde qui le force ; elle confie à son infanterie légère le soin de balayer les hauteurs, et l'infanterie de ligne s'avance dans le fond avec l'artillerie et la cavalerie. L'artillerie prend la tête de la colonne, afin de n'être pas masquée, si elle doit entrer en jeu. La cavalerie, au contraire, passe à la queue, parce qu'elle ne peut pas être d'un grand secours dans cette circonstance. Les carabiniers,

s'il y en a, forment de petites colonnes intermédiaires à droite et à gauche de l'artillerie; s'il n'y en a pas, on les remplace par des compagnies d'infanterie.

Si le défilé est d'une certaine longueur et fortement occupé, l'avant-garde s'arrête à son entrée pour attendre le corps principal; et, avec toutes les troupes réunies on prend des dispositions analogues à celles qui viennent d'être indiquées.

Les règles à suivre sont les mêmes pour un corps nombreux et pour un corps faible, il n'y a de différence que dans l'échelle des manœuvres. Il faut toujours s'emparer des hauteurs avant de s'avancer dans le bas. C'est un principe qu'on ne viole pas impunément. Dans la guerre de Savoie, le comte de Belle-Isle vint attaquer à Exilles les Piémontais, qui l'attendaient derrière des retranchements. Il n'avait que sept pièces de canon, qu'on ne put guère placer d'une manière avantageuse. L'action dura deux heures et échoua: les Français perdirent plus de trois mille hommes, et les Piémontais seulement une centaine, tant ils étaient bien postés. Le comte de Belle-Isle méprisa trop ses adversaires par le souvenir de ses succès antérieurs; il négligea de s'emparer des hauteurs et voulut forcer le défilé par le bas; il marcha de front contre la position et vint s'y briser.

L'attaque du défilé de Saint-Luciensteig par Masséna, en 1799, ne put réussir qu'après que les Français se furent établis sur des rochers en apparence impraticables. Jusqu'à ce qu'ils eussent gravi ces rochers, tous leurs efforts dans le bas furent infructueux; mais aussitôt que leurs détachements de flanqueurs se montrèrent sur les pics élevés qui dominent la vallée, les Autrichiens se replièrent.

Dans les hautes montagnes, les défilés sont trop faciles à défendre contre des attaques directes, pour que celui qui doit les franchir ne cherche pas plutôt à les tourner qu'à les enlever de vive force; et cela est presque toujours possible, parce qu'on trouve des sentiers qui, par des détours plus ou

moins grands, conduisent sur le flanc ou sur les derrières de l'ennemi. On envoie alors par ces sentiers un détachement assez fort pour débusquer les défenseurs, pendant qu'on fait mine d'enlever de front le passage. La difficulté même des lieux assure le succès de la colonne latérale. C'est ainsi que Souwarow, pendant qu'il attaquait la forte position du Saint-Gotthard, envoya le général Rosenberg par le Luckmanier et le Crispalt, pour déboucher sur Amsteig, et couper la communication de l'aile droite de l'armée française avec Altorf.

Quelquefois l'ennemi n'occupe qu'un des côtés de la vallée. On peut alors, si l'attaque des hauteurs offre trop de difficultés, essayer de faire glisser sur l'autre côté un nombre suffisant de tirailleurs et même de l'artillerie pour prendre en flanc la position, pendant qu'on l'aborde de front avec le reste des troupes formées en colonne sur la chaussée. Les Français forcèrent de cette manière le défilé de Calliano. C'est une gorge de montagnes très-étroite au fond de laquelle coule l'Adige. Elle est fermée sur la rive gauche par une muraille et un vieux château. Le général Autrichien qui défendait la position y fit placer son artillerie. Les montagnes étaient inaccessibles, on ne pouvait donc pas envoyer l'infanterie légère sur la droite (les Français remontaient la vallée); mais le général Dammartin, qui commandait la colonne, fit avancer sur la rive opposée, qui n'était pas gardée, huit pièces d'artillerie de petit calibre, et, profitant d'une trouée, il parvint à prendre en écharpe la muraille. En même temps le général Pigeon passa de ce côté avec trois cents tirailleurs qui filèrent sur le bord de l'Adige et prirent par derrière les troupes qui défendaient la muraille. L'ennemi, ébranlé par le feu vif de l'artillerie et la hardiesse de ces tirailleurs, ne put résister à la masse de la colonne française, qui s'avança l'arme au bras et força ainsi le défilé.

L'ennemi ne défend pas toujours le passage dans le défilé même; il se place quelquefois à son débouché pour envelopper la colonne quand elle cherchera à en sortir. Le comman-

dant en chef, prévenu de cette circonstance, se porte en toute hâte à l'avant-garde, et, montant sur quelque colline d'où il puisse découvrir la position de l'ennemi, il arrête son dispositif et envoie ses ordres à la colonne qui est encore en arrière.

Ce qu'il y a à faire alors se réduit en général à écarter les troupes qui sont immédiatement devant le défilé, par le feu de quelque batterie avantageusement placée, et, aussitôt qu'on y est parvenu, à faire avancer une portion des troupes pour les déployer dans l'espace libre. Ces premières troupes, toujours protégées par l'artillerie qui croise ses feux en avant d'elles, s'efforcent de gagner du terrain pour faire place à celles qui les suivent. Les tirailleurs, et surtout les carabiniers, s'étendent de droite et de gauche sur les derniers contreforts des hauteurs, et s'attachent à désorganiser les batteries ennemies, qui, par leurs feux convergents, sont extrêmement meurtrières pour l'attaquant. Cependant de nouveaux bataillons, serrés en masse dans le défilé, et conservant entr'eux quelque distance, débouchent et se déploient à droite et à gauche des premiers; puis arrivent au galop quelques escadrons pour gagner les ailes. Et quand enfin les troupes qui ont passé sont en nombre suffisant, elles abordent l'ennemi à la baïonnette et le forcent à abandonner définitivement le terrain.

Dans ce *passage de défilé en avant*, la cavalerie peut avoir à se former en bataille, par un mouvement processionnel, aussi bien d'un côté que de l'autre; il faut donc qu'elle soit accoutumée à manœuvrer *par inversion*, afin de ne pas hésiter dans une occasion aussi importante, où le succès dépend d'une rapide exécution. Les manœuvres par inversion, qu'on évite autant qu'on le peut dans l'infanterie, doivent être familières à la cavalerie, qui est appelée à se former avec la rapidité de l'éclair, en avant et sur les côtés, qu'elle ait la droite ou la gauche en tête. Elle perdrait tous ses avantages si elle était retenue par les légers inconvénients qui peuvent

résulter de l'inversion. Si, par exemple, au sortir du défilé elle n'avait de place pour se déployer qu'à la droite de l'infanterie, elle devrait, pour se former le plus promptement possible, exécuter la manœuvre *par inversion sur la gauche en bataille*, en supposant qu'elle arrivât la droite en tête. Mais, si elle n'est pas habituée à cette manœuvre, il serait dangereux de l'exécuter pour la première fois sous le feu de l'ennemi; le commandant de la cavalerie devrait donc continuer sa marche jusqu'à ce que toute sa colonne fût démasquée, et se former ensuite *à gauche en bataille*; et, s'il a sur son flanc une batterie ou de la cavalerie ennemie, il est à craindre qu'il n'achève pas sa manœuvre sans désordre; en tout cas, il aura perdu du temps, ce qui est toujours fâcheux. Il est donc extrêmement essentiel que la cavalerie soit exercée à se former en bataille par inversion tout aussi facilement que dans l'*ordre naturel*. Bien des troupes ont reçu de notables échecs pour n'avoir pas su combattre dans *l'ordre inverse*.

Quelles que soient les circonstances qui s'offrent dans un passage de défilé, et quelque parti qu'on prenne, on ne doit jamais laisser les bagages s'engager dans le défilé avant de s'être rendu maître du débouché, ou du moins avant d'avoir gagné beaucoup de terrain, afin que dans le cas d'un revers la retraite des troupes ne soit pas interceptée. On conçoit, en effet, quel épouvantable désordre s'introduirait dans une colonne qui, refouléo par la tête et harcelée sur ses flancs par les tirailleurs ennemis, rencontrerait au fond de la vallée un amas de chariots occupant toute la largeur du passage, et dont les conducteurs auraient pris la fuite et dételé leurs chevaux. On laissera donc les bagages à l'entrée du défilé jusqu'à ce que l'armée, ou le corps quelconque dont la colonne est composée, l'ait dépassé; ou, si le défilé est d'une grande longueur, on les fera suivre à plusieurs lieues de distance. Avec cette précaution on pourra toujours, en cas de mouvement rétrograde, faire retourner les voitures assez à temps pour que la marche des troupes n'en soit pas arrêtée.

Le passage d'un défilé de quelqu'importance exige de la part de l'avant-garde un redoublement de vigilance et de précautions, même lorsqu'on croit que l'ennemi ne s'y trouve pas ; car il peut revenir par des chemins latéraux et tomber sur vous à l'improviste. L'avant-garde fera donc reconnaître le défilé en se faisant précéder à bonne distance par un détachement de cavalerie, et en faisant soigneusement fouiller les bois de droite et de gauche par ses flanqueurs. Elle n'y entrera elle-même que par corps séparés, à une certaine distance les uns des autres, afin que s'il arrivait malheur au premier, les autres ne fussent pas enveloppés dans sa disgrâce, mais pussent au contraire lui porter du secours. Tous ces corps se réuniront au débouché ; ils y stationneront jusqu'à ce que les éclaireurs aient suffisamment battu le terrain environnant pour être bien sûr qu'il n'y a à craindre aucune attaque.

Il y a également des précautions à prendre lorsqu'on franchit un défilé en le prenant par le travers. Cela a lieu, par exemple, lorsqu'un chemin descend au fond d'un ravin, pour remonter de l'autre côté, dans une direction plus ou moins oblique au cours d'eau. Si le plateau que l'on quitte est plus bas que celui vers lequel on se dirige, l'ennemi pourrait y être en bataille sans qu'on le vît, tout comme aussi il pourrait avoir dressé quelqu'embuscade dans le ravin même, quand les localités s'y prêteraient. Il faut donc, avant d'engager l'avant-garde dans un bas-fonds, fouiller le ravin en dessus et en dessous du passage, jusqu'à une assez grande distance, pour être bien sûr qu'il n'y a rien à craindre par là. Et les détachements qui ont fait cette exploration doivent rester sur place jusqu'à ce que toute la troupe ait défilé, afin de couvrir les flancs de la colonne contre toute attaque inopinée. Ils passeront les derniers et viendront rejoindre l'avant-garde sur l'autre plateau. Pendant que les flanqueurs se répandent dans le ravin, on envoie de l'autre côté quelques éclaireurs qui s'avancent avec beaucoup de prudence, surtout quand le pays est fourré. Ces éclaireurs sont suivis

par l'extrême avant-garde qui s'arrête sur le bord du ravin jusqu'à ce qu'elle sache à quoi s'en tenir sur l'ennemi. On l'appuie par un échelon intermédiaire, pendant que le reste de l'avant-garde attend en deça du défilé que toutes les formalités soient remplies avant de s'y engager. Sur ces entrefaites, les premières troupes se sont portées en avant, celles échelonnées les ont rejointes, et les flanqueurs ont fouillé le ravin à une distance suffisante; alors l'avant-garde traverse promptement le défilé, et arrive sur le plateau opposé, où elle trouve les premiers détachements qui se sont déployés et l'attendent. Si le terrain offre quelque localité avantagense pour battre le fond du ravin ou le bord opposé, on y met les pièces en batterie et on les y laisse jusqu'à ce que la colonne ait traversé le défilé; elles s'y engagent après et sont suivies de la troupe qui leur est plus particulièrement attachée comme escorte, puis enfin des flanqueurs qui, ainsi que nous l'avons dit, restent dans le bas jusqu'à ce que tout ait passé. A mesure que ces troupes arrivent de l'autre côté, elles se rangent en bataille pour reprendre ensuite leur ordre de marche.

Lorsque la colonne principale arrivera au même endroit, elle se fera également précéder d'un petit détachement, et elle ne traversera le ravin que lorsqu'elle le verra de l'autre côté. Mais pour éviter le retard qui doit en résulter lorsque le ravin est large et profond, l'avant-garde laissera un poste de quelques hommes sur le bord pour faire signe que l'on peut passer sans danger. La colonne s'engagera alors dans le ravin et le franchira sans autre formalité.

Passage des ponts.—Les ponts sont des défilés d'une moindre longueur, mais qui exigent aussi quelqnes précautions de la part de toute troupe, grande ou petite, qui doit s'y engager; ils présentent des difficultés sérieuses lorsqu'ils sont défendus et qu'il faut en forcer le passage.

Lorsque l'ennemi ne se trouve pas là pour faire résistance,

les mesures à prendre sont les mêmes que pour tout autre défilé de peu de longueur : l'extrême avant-garde s'arrête en deçà, en se couvrant autant que possible par les accidents de terrain que peuvent offrir les localités, jusqu'à ce que ses éclaireurs aient suffisamment battu les environs sur la rive opposée. Les cavaliers chargés de cette tâche traversent le pont au grand trot, et, à sa sortie, ils se partagent en trois groupes, dont le premier continue à marcher avec précaution sur la route, en faisant le tour des maisons, des jardins, des bouquets de bois qui la bordent; et dont les deux autres se portent à droite et à gauche pour explorer la campagne. Lorsqu'après quelques minutes d'attente, rien n'annonce la présence de l'ennemi, l'extrême avant-garde traverse le pont et va rejoindre rapidement ses éclaireurs.

Pendant ce temps l'avant-garde a fait halte à quelque distance du pont; ses flanqueurs de droite et de gauche qui sont arrivés sur les bords de la rivière, en suivent le cours, soit pour découvrir ce qu'il peut y avoir de l'autre côté, soit pour gagner le pont. Ils passent les premiers, à la suite de l'extrême avant-garde, pour reprendre leur rôle de flanqueurs de l'autre côté de la rivière. Ce n'est que lorsqu'ils sont à leur distance ordinaire que l'avant-garde peut continuer sa route; et toujours doit-elle franchir le pont au pas accéléré et en serrant autant que possible, afin de mettre moins de temps à passer le défilé. Il est bon de laisser quelque intervalle entre les troupes qui précèdent et celles qui suivent l'artillerie, pour faire passer celle-ci au trot quand son tour est venu. Plus vite elle sera dégagée et mieux cela vaudra, en tout état de cause.

Aussitôt que le passage est effectué, le commandant de l'avant-garde doit envoyer son rapport au général, afin que celui-ci sache à quoi s'en tenir. Alors, quand le corps principal arrive sur les lieux, il peut franchir le pont sans délai; il fera seulement une halte de quelques minutes pour donner le temps à ses éclaireurs et à ses flanqueurs de passer et de reprendre leurs postes respectifs.

Quand l'ennemi occupe le pont, il est quelquefois fort difficile de le déloger. C'est lorsque le pont est long, que la rive opposée est plus haute que celle qu'on occupe, qu'on a affaire à une troupe nombreuse et pourvue d'artillerie. Le passage du pont de Lodi par l'armée française, en 1796, devant dix mille Autrichiens, est célèbre dans les fastes militaires et a été un des premiers fondemeuts de la gloire de l'empereur Napoléon.

L'artillerle joue un rôle important dans l'attaque d'un pont, parce qu'avant d'engager les troupes dans le défilé, il faut éloigner l'ennemi de son débouché par un feu supérieur. Si la rive opposée est basse, on fait usage de tout ce qu'on peut réunir de bouches à feu ; mais si elle est élevée, on en est réduit à n'employer que les obusiers, et, pour peu que la résistance soit sérieuse, il y a peu de chances de succès. Dans ce dernier cas il faut avoir recours à la ruse, et après avoir fait faire des démonstrations d'attaque par l'avant-garde, diriger la colonne sur un autre point et passer la rivière soit à gué, soit sur un pont. Mais cette opération devant faire le sujet d'un article spécial, nous n'en parlerons point ici; uous nous renfermerons dans l'attaque directe du pont qui arrête la marche de la colonne.

L'avant-garde suffira peut-être à le forcer, s'il a peu de longueur et qu'il ne soit gardé que par peu de troupes. Dans le cas contraire, elle fait halte, et les officiers d'état-major reconnaissent le terrain, cherchent des gués ou d'autres pouts dans le voisinage, en attendant le corps principal. Quoiqu'il en soit, les règles à suivre sont toujours les mêmes.

On emplace, comme il vient d'être dit, le plus avantageusement possible et de manière à croiser les feux sur le débouché du pont, toute l'artillerie du corps en marche. On la fait appuyer par une chaîne de tirailleurs qui bordent la rivière et cherchent à démonter les batteries ennemies. C'est là que des carabiniers exercés rendront d'utiles services, surtout lorsque la rivière est assez large pour rendre incertain le tir de la

mousqueterie. Pendant que durent ces attaques préalables et indispensables, les troupes d'infanterie désignées pour forcer le passage prennent leurs dispositions en se couvrant autant que cela est possible, des plis de terrain, des habitations, des bois ou des broussailles qui se rencontrent au bord de la rivière. Il faut s'arranger de manière que cette infanterie puisse traverser rapidement le pont et charger l'ennemi avec impétuosité. On la met donc en colonne serrée dans chaque bataillon et sur un front aussi large que le permet le défilé. Le premier bataillon ainsi formé s'avance, passe la ligne des tirailleurs, se précipite sur le pont, le traverse au pas de course, culbute le peu de soldats ennemis qui se trouveraient encore à l'autre bout et se déploie à quelques pas du débouché. Si cette première masse réussit, une seconde accourt à son soutien, se place à côté d'elle, et toutes deux gagnent du terrain; une troisième est bientôt là pour les appuyer, et le reste de la troupe vient successivement se mettre en ligne. Mais il peut arriver que la première troupe soit repoussée; alors les chefs la rallient et la lancent de nouveau contre l'ennemi : si elle hésite c'est le moment de payer de leur personne; un drapeau à la main, ils courent aux premiers rangs; leur présence ranime les courages abattus; les plus braves soldats se rallient à eux, les autres les suivent, et le passage est forcé. Il est évident que sans de puissants motifs, sans un intérêt majeur attaché à la marche rapide du corps, on n'entreprendrait pas une opération aussi périlleuse; on préférerait perdre un peu de temps pour chercher un passage sur quelqu'autre point.

Quoiqu'il en soit, et dès que l'infanterie a pris position sur la rive opposée, l'artillerie élargit son champ de tir et bat les ailes de l'ennemi, jusqu'à ce qu'elle soit masquée et qu'il y ait du danger pour nos propres troupes à continuer le feu. Alors elle se forme en colonne, quitte la rive et passe le pont au trot pour aller occuper de l'autre côté quelque position d'où elle puisse saluer les troupes ennemies qui sont

déjà en pleine retraite. La cavalerie n'a point attendu ce moment pour se porter en avant; aussitôt qu'elle a vu jour à se placer et qu'elle a pu compter sur un appui suffisant de l'infanterie, elle s'est élancée au galop et est venue menacer les flancs de l'ennemi. Ou bien, profitant de quelque gué, elle aura tourné la position pendant que l'infanterie l'attaquait de front.

Le reste des troupes qui, pendant l'affaire, s'étaient tenues hors de la portée du canon et avaient pris quelques dispositifs pour le cas d'un revers, se reforment en colonne et traversent le pont pour suivre les premières qui déjà se sont remises en route.

Passage des bois. — Lorsqu'une colonne de marche a de grandes forêts à traverser, elle ne peut s'y engager qu'après qu'elles ont été convenablement fouillées, tant sur les côtés que sur le front et à une distance telle qu'on n'ait plus de crainte de voir arriver inopinément l'ennemi en grandes forces. Dans cette circonstance, c'est l'infanterie qui doit éclairer l'armée; la cavalerie ne reprendra son rôle que lorsqu'on sera sorti de ces forêts où elle ne peut rien, et que le pays s'ouvrira de nouveau. C'est ici le cas de renforcer les flanqueurs d'une ou de plusieurs patrouilles intermédiaires pour établir leur liaison avec la colonne. Si le bois a peu d'étendue, l'avant-garde attend pour le traverser que ses éclaireurs soient parvenus de l'autre côté; mais, dans le cas contraire, cela la retarderait trop; elle ne fera qu'une halte d'un quart-d'heure ou d'une demi-heure avant de pénétrer dans la forêt, et elle se fera précéder de deux ou trois petits détachements qui formeront comme autant d'échelons pour soutenir l'extrême avant-garde dans le cas où elle serait attaquée; alors ils se replieraient les uns sur les autres jusqu'à ce qu'ils fussent en force de résister.

Si le bois est occupé par l'ennemi, on envoie les tirailleurs qui, à la faveur des couverts que le terrain peut offrir, s'approchent insensiblement de la lisière, par la droite et par la

gauche. L'artillerie les suit à une certaine distance; elle se place au centre, dirige ses feux obliquement, et oblige les défenseurs à chercher un abri dans le fourré. Alors les tirailleurs courent s'emparer des premiers arbres. Ce pas fait, et quand l'avant-garde est ainsi maîtresse de la lisière, l'ennemi ne peut plus tenir longtemps, à moins qu'il n'ait fait des abatis dans l'intérieur. Mais ces espèces de retranchements ne s'étendent pas bien loin, et il est d'autant plus facile de les tourner, que la forêt elle-même masque le mouvement qu'il faut faire pour cela. Ainsi on ne tardera pas à être définitivement maître du bois. On en chassera plus promptement les défenseurs, s'il est accessible à de petites colonnes qui, tout en soutenant les tirailleurs, se présenteront partout où il y aura de la résistance et croiseront le bois dans toutes les directions, au bruit des fanfares.

Si le bois est susceptible d'être tourné, la cavalerie, qui ne peut rendre aucun service dans l'intérieur, ira se porter au delà pour menacer les communicatious de l'ennemi et précipiter sa retraite. On peut encore, lorsque le bois a été balayé, lancer quelques escadrons au galop sur la route qui le traverse, lesquels, débouchant dans la plaine pêle-mêle avec les fuyards, changeront leur retraite en pleine déroute.

Passage des rivières. — Le plus grand obstacle qu'on puisse rencontrer dans les marches, c'est une rivière non guéable, dont les ponts sont rompus, et derrière laquelle l'ennemi est posté. Il y a toujours là une perte de temps d'autant plus considérable que les difficultés à surmonter sont d'une nature plus grave et qu'on a plus de peine à se procurer les bateaux nécessaires pour le passage et pour l'établissement des ponts. Lorsque la colonne est suivie d'un équipage de pontons, cela peut suffire pour traverser une petite rivière; mais lorsque le fleuve à franchir est large, il faut avoir recours aux réquisitions et chercher dans le pays même les bateaux et tous les

bois nécessaires. Mais, de façon ou d'autre, en petit comme en grand, qu'il s'agisse d'un seul corps ou d'une armée entière, l'opération doit toujours être conduite d'après les mêmes principes que nous allons développer ici.

Le passage se fait par ruse, ou de vive force, et le plus souvent en employant les deux moyens réunis; il ne peut être tenté qu'après que les officiers de l'état-major ont fait la reconnaissance de la rivière pour trouver l'endroit le plus favorable, lequel doit, en général, offrir une rive dominante enveloppant par un circuit bien prononcé la rive opposée, et se trouver dans le voisinage de quelqu'affluent qui permette de faire arriver facilement les bateaux.

On cherche à dissimuler ses projets et à donner le change à l'ennemi; on fait des préparatifs en tout autre endroit que celui où l'on veut jeter le pont; et, quand tout est prêt pour l'opération, on s'approche tout à coup du véritable point de passage. A l'aube du jour, des batteries, avantageusement placées sur des parties dominantes de la rive qu'on occupe, croisent leurs feux de l'autre côté, balayent les environs, chassent ou forcent à se cacher les détachements qui s'y trouvent. Je dis les détachements, car une pareille opération ne se tenterait pas impunément devant de grandes forces.

Pendant ce temps des bateaux descendent le cours de l'affluent où ils étaient d'abord cachés; ils arrivent et se remplissent de soldats. Ces premières troupes se portent rapidement sur la rive ennemie, et s'y établissent du mieux qu'elles peuvent, en profitant des plis de terrain, des broussailles, haies ou clôtures qu'offrent les localités. L'artillerie croise ses feux en avant d'elles et les met à même de résister à des forces bien supérieures. Pendant que ces troupes combattent et cherchent à se maintenir, les bateaux en vont chercher de nouvelles. Il y a un double avantage à ces transports successifs : on augmente l'audace des soldats qui ont déjà passé, en leur ôtant momentanément toute pensée de retraite et en leur donnant l'assurance d'un prompt secours. A chaque

débarquement, la position de l'attaquant s'améliore ; vient enfin le moment où, décidément supérieur, il bat la charge, pousse vivement l'ennemi et va prendre position en avant.

L'artillerie cesse son feu quand il offre du danger pour les troupes qui sont sur l'autre rive ; elle va, en appuyant à droite ou à gauche, se placer sur quelque plateau d'où elle découvre au loin et d'où elle puisse balayer la campagne de l'autre côté du fleuve.

Quand les choses en sont à ce point et qu'on est décidément maître des deux rives, on fait arriver les bateaux ou les pontons destinés à la construction du pont et on les jette avec la plus grande célérité, sans toutefois que le passage par bateaux soit interrompu un seul moment. En même temps, les officiers du génie tracent les ouvrages de fortification qui couvriront le pont et en assureront la possession pour le cas d'une retraite, jusqu'au moment où les événements de la guerre permettront de supprimer cette communication. Une telle mesure de prudence n'est jamais de trop, quelle que soit la supériorité dont on jouisse.

Le pont doit s'établir en amont de l'affluent, pour n'être point exposé aux avaries qui pourraient résulter du choc des bateaux qu'un accident aurait privé de leurs conducteurs et que le courant entraînerait. Ceci est pourtant contraire à ce qui se pratique dans la Confédération ; le règlement des pontonniers prescrivant de faire descendre les bateaux pour les mettre en place ; méthode plus prompte, il est vrai, bonne pour un exercice, mais chanceuse à la guerre.

Quand le pont est achevé, l'artillerie, la cavalerie et le reste de l'infanterie, défilent en colonne et vont se poster au delà.

Nous appuierons ces préceptes de l'exemple suivant, extrait de la relation du passage de la Limmat par Dedon. En 1799, le général Masséna occupait la rive gauche de cette rivière et celle du lac de Zurich. De l'autre côté était le général Korsakoff à la tête de l'armée russe, qui ne tenait pas une

ligne moins étendue. Conformément aux principes, Masséna, voulant marcher en avant et reprendre l'offensive pour s'opposer à la jonction du maréchal Souwarow qui descendait des Alpes, dirigea ses efforts sur le centre de la ligne ennemie, et choisit pour cela le point de Dietikon, également éloigné de Zurich et de Baden. La rivière forme en cet endroit un repli considérable dont la convexité, tournée vers la rive gauche, permettait d'établir des batteries à feux croisés. La rive droite est basse et commandée par la rive gauche; les postes ennemis qui l'ocupaient une fois repoussés, les bois qu'on y trouve étaient tout à l'avantage de l'attaquant. La plaine où l'ennemi avait son principal poste pouvait être balayée dans tous les sens par le canon. Tels étaient les avantages de ce point de passage; voici quels en étaient les inconvénients.

Il n'y avait aucune île protectrice pour décharger les bateaux et les lancer à l'eau, ni confluent où on pût les rassembler et donner un abri pour l'embarquement des premières troupes. A ces difficultés se joignait celle de faire venir les bateaux sur chariots, depuis Bremgarten, par un chemin très-étroit, mauvais et presque partout encaissé, au travers des collines qui séparent la Reuss de la Limmat. Il avait fallu tirer ces bateaux de la première de ces deux rivières, la seconde n'en pouvant point fournir sans donner l'éveil à l'ennemi qui était campé par détachements tout le long de ses bords. Il y avait, en particulier, tout près du point de passage, un corps de 2,000 grenadiers qu'il fallut repousser avant de commencer les ponts.

On ramassa donc des bateaux et des nacelles sur la Reuss et le lac de Zug; on alla même en chercher jusqu'au lac de Neuchâtel; avec beaucoup de peine on n'en put réunir que trente-sept, qui furent portés en deux convois jusqu'à Diétikon et cachés derrière un petit bois de sapins situé à quelque distance de la rivière. Quant aux bateaux destinés à la construction du pont, on les prit à Rottenschwyll où on les laissa jusqu'au dernier moment.

Pendant qu'on s'occupait de ces préparatifs à Diétikon, le général Soult se disposait à passer la Linth, non loin de son embouchure dans le lac de Zurich. Ce passage devait aussi être véritable; mais, pour diviser et détourner l'attention de l'ennemi, on fit à Brugg, près du confluent de la Limmat et de l'Aar, les préparatifs les plus ostensibles. Là, tous les ouvriers étaient en mouvement; on équipait en forme de ponts volants deux des plus grands bateaux du lac de Lucerne; on construisait des radeaux; on faisait des réquisitions d'agrès, de rames, etc. Enfin, on réussit complétement à donner le change à l'ennemi.

La veille du jour fixé pour le passage, le colonel Dedon fit replier le pont de Rottenschwyll et descendre les bateaux jusqu'à Bremgarten, où ils furent chargés sur des voitures et conduits par terre jusqu'à Diétikon; ils y arrivèrent à l'entrée de la nuit et restèrent chargés jusqu'au moment de l'attaque. Quant la nuit fut bien close, les barques destinées au passage des troupes furent portées silencieusement à bras d'hommes jusqu'au bord de la rivière, et les canons distribués sur le bord de manière à protéger efficacement l'opération et à porter des obus dans le camp ennemi. Le commandant de l'artillerie, le colonel Foy, le même qui s'est acquis depuis une si grande célébrité à la tribune, avait en outre placé une forte batterie en face du village d'Ottwyll, pour intercepter le chemin de Würenlos à Zurich, par lequel les secours pouvaient arriver aux deux mille grenadiers. L'artillerie avait pris ses dispositions avec tant d'ordre et de silence que non-seulement les postes russes, mais encore les troupes françaises en bataille à la rive gauche ne l'aperçurent pas.

Les troupes destinées au passage s'étaient de même rangées en silence et dans le plus grand ordre, à cinquante pas du rivage. Une forte réserve était placée entre Diétikon et Schlieren, pour s'opposer au retour offensif que la garnison de Zurich aurait pu tenter pendant l'opération du passage.

Tous ces dispositifs nocturnes étant achevés, chacun étant à son poste, et le crépuscule commençant à poindre, les bateaux furent lancés à l'eau malgré la hauteur du rivage; les troupes d'avant-garde abordèrent promptement la rive droite au nombre de six cents hommes et chassèrent deux cents cosaques qui étaient sur le bord de la rivière en avant-poste. Le canon se fit entendre, mais son feu ne dura pas longtemps parce qu'il aurait pu incommoder les troupes qui gagnaient du terrain et se portaient en avant en battant la charge. Dès lors on se borna à accélérer le passage successif de l'infanterie dans les barques.

Dès que le succès du débarquement fut assuré et que les troupes furent assez en forces de l'autre côté pour se maintenir contre les deux mille hommes qu'elles avaient en tête, on fit avancer au grand trot l'équipage de pont qui, jusque-là, était resté au village de Diétikon, et les travaux du pont furent commencés aussitôt; la légion helvétique y fut employée et s'y distingua. En deux heures et demie le pont fut terminé, ainsi que le chemin et la rampe qui y conduisaient; et déjà huit mille hommes d'infanterie étaient de l'autre côté, parce que les transports n'avaient pas cessé pendant toute la durée de la construction du pont. L'artillerie légère, la cavalerie et le restant de l'infanterie défilèrent promptement sur ce pont; et, quatre heures après l'avoir commencé, toutes les troupes se trouvaient réunies sur le plateau de Fahr, qui domine la rive droite.

Il n'y a rien de plus instructif que la relation de ce passage de rivière, qui a si bien réussi pour avoir été très-bien conduit. C'est pourquoi je l'ai rapporté avec quelques détails; et je l'ai fait d'autant plus volontiers que la scène s'est passée sur un théâtre qui nous est connu. La tête de pont que les Français construisirent alors, existe encore maintenant.

Ce n'est pas toujours avec des bateaux que l'on passe des rivières, des radeaux peuvent suffire à cet effet: Annibal sut bien s'en contenter pour franchir le Rhône dans sa plus grande

largeur ; et il avait dans son armée un grand nombre d'éléphants qui, indépendamment de leur masse, offraient encore, par leur résistance à monter sur les radeaux, une difficulté de plus à surmonter. Les radeaux ont cela d'avantageux, que les boulets de l'ennemi ne peuvent pas les couler à fond, et que l'on trouve toujours du bois pour leur construction, soit dans les forêts voisines, soit dans la démolition de quelques habitations. Et d'ailleurs, si l'on était obligé de faire venir de loin les bois nécessaires, leur transport sur des voitures est plus facile et sujet à beaucoup moins d'accidents que celui des bateaux. La main-d'œuvre est peu de chose pour monter les radeaux : il suffit de lier ensemble des poutres ou des troncs de sapins ou de peupliers (bois légers) et de les recouvrir de planches. Cependant, on cherchera toujours à se procurer quelques bateaux, ou nacelles, pour faire passer des troupes plus promptement sur la rive ennemie et faciliter l'établissement des radeaux.

Le pont se construit aussi avec des chevalets ; c'est lorsque la rivière n'a pas un cours bien rapide et que le fond n'en est pas trop inégal. Le fameux pont de la Bérézina en 1812, était sur des chevalets. Les Suisses, dans leurs guerres d'Italie, se servirent quelquefois de ponts suspendus, en cordes, pour franchir les nombreuses rivières dont ce pays est coupé. Il est assez curieux de trouver dans des opérations de guerre et chez un peuple agreste, la première idée d'un genre de construction réputé nouveau, et qui s'est si fort répandu depuis quelques années.

On peut quelquefois employer des moyens, imaginer quelqu'artifice, pour rendre le passage moins meurtrier quand des forces considérables sont employées à le défendre. Ainsi Charles XII, voulant passer la Dwina devant les Russes qui venaient de s'affaiblir par un gros détachement, fit construire des barques d'une nouvelle invention, dont les bords très-élevés servaient, à la fois, de parapet pour couvrir les soldats pendant la traversée, et de pont-levis pour aborder

plus facilement sur la rive. Il fit en outre, avant de tenter le passage, allumer une grande quantité de paille mouillée, dont l'épaisse fumée, chassée sur l'ennemi par un vent favorable, devait masquer en grande partie le mouvement des nacelles, et cacher le point d'abordage. Cela lui réussit complétement; il n'eut que très-peu à souffrir du tir incertain de l'artillerie russe; il s'empara de la rive et en chassa les défenseurs. Ce passage fut suivi de la conquête de la Courlande et de plusieurs autres pays.

Si la rivière est guéable, ce qu'on a de mieux à faire est de la passer sans pont, et le plus tôt possible. Ce mouvement audacieux réussit presque toujours, même contre des forces imposantes, parce qu'il intimide l'ennemi et donne du montant aux assaillants. Lors de l'invasion du Portugal par le général Junot, la route se trouvait coupée par un ravin large et profond, avec une petite rivière dans le bas, dont le pont avait été rompu : le général Laborde s'apercevant que ses soldats hésitaient et commençaient à murmurer, descend de cheval et se précipite au milieu de l'eau : Apprenez mes enfants, leur dit-il, comment on passe les rivières sans pont. C'est la meilleure leçon qu'on puisse donner pour des cas semblables; cependant il ne faudrait pas non plus aller se jeter en étourdi dans des difficultés si grandes qu'on ne pût pas en sortir. Car il ne suffit pas que la rivière soit guéable pour s'y précipiter, il faut encore que la rive opposée soit abordable; si elle est très-escarpée et fortement marécageuse, vous êtes singulièrement compromis pour peu que l'ennemi conserve de sang-froid et sache apprécier les avantages de sa situation. Dans ce cas, il est préférable de faire halte pour reconnaître la rivière et chercher quelqu'autre passage en amont et en aval, tout en ayant l'air de vouloir l'effectuer à l'endroit où l'on se trouve. L'ennemi, incertain, se divise pour garder les différents points menacés, et rend par-là l'opération moins chanceuse. Il n'est pas non plus sans importance de consulter le temps : il est des rivières torrentueuses qui,

à la moindre pluie, se gonflent si rapidement, que vous courriez le plus grand danger de voir vos soldats entraînés et engloutis par le courant, ou vos colonnes coupées en deux, si vous hasardiez un semblable passage par un temps de pluie. Il est bien essentiel de songer à prendre ce genre d'informations avant d'arriver sur les lieux.

Quoiqu'il en soit, ces passages se font en colonne plutôt que dans l'ordre déployé, d'abord parce que les gués n'ont qu'une étendue limitée, ensuite parce qu'il s'agit bien plus d'aborder l'ennemi que d'échanger avec lui une fusillade qui serait sans résultat. Cependant, quand la rivière est partout guéable, on peut, comme Napoléon au Tagliamento, en 1797, embrasser plus d'espace, et mettre quelques bataillons déployés entre les colonnes : il donna l'ordre que chaque régiment formât deux colonnes serrées avec les bataillons des ailes et déployât celui du centre pour nourrir le feu et se présenter à l'ennemi sur un plus grand front. Mais, en général, le passage à gué d'une rivière, comme toute autre attaque de vive force, se fait en colonne.

Plus le gué a de largeur et plus le passage devient facile, parce qu'on forme un plus grand nombre de colonnes et qu'on aborde l'ennemi sur un front plus étendu. Les déploiements sont alors prompts et la crise abrégée. La cavalerie doit passer en amont pour rompre le courant; et c'est encore une excellente précaution de faire une seconde chaine de cavaliers en aval du passage, pour arrêter et sauver les hommes que le courant pourrait entraîner. Si l'ennemi a pris quelques mesures pour embarrasser le gué avec des abatis, des herses de laboureurs, etc., on se fait précéder par quelques hommes qui, armés de fourches, de griffes en fer ou autres instruments, et sous la protection d'un feu vif, purgent le gué de ces obstacles qu'une reconnaissance préalable a signalés. On recommande encore de traverser le gué en écharpe pour se présenter obliquement au courant et lui donner moins de prise, mais la colonne ne peut pas être

comparée à une digue ; les hommes qui la composent laissent entre eux des intervalles par lesquels l'eau s'échappe. Dès lors, chaque individu a à soutenir à peu près le même effort que si la colonne traversait la rivière perpendiculairement. Il n'y a peut-être d'autre avantage réel à prendre cette direction oblique que de faciliter le déploiement sur l'autre rive. C'est une véritable attaque de front dans l'ordre oblique, telle qu'Alexandre l'a employée dans son fameux passage du Granique. L'historien dit qu'il avait disposé très-habilement ses troupes pour le passage, eu égard à la nature du lieu : il les avait conduites à travers le fleuve en biaisant, pour ne pas trouver l'ennemi prêt à les assaillir au moment où elles toucheraient l'autre bord.

Arrivée de la colonne devant l'ennemi.—Le général, aussitôt qu'il est prévenu de la présence de l'ennemi, se porte rapidement à l'avant-garde pour reconnaître ses forces et sa position, ainsi que le terrain sur lequel il doit lui-même manœuvrer et combattre. Il a avec lui le commandant de l'artillerie, et au moins un officier supérieur de chacun des corps qui composent la colonne; en sorte qu'après avoir arrêté ses dispositifs, en conséquence de ce qu'il a vu, il peut donner à chacun directement les ordres concernant leurs propres corps, et leur faire connaître sommairement les dispositions de la bataille et le rôle qu'ils y joueront.

Cependant les troupes qui composent la colonne font halte sur la route, après avoir envoyé quelques bataillons pour renforcer l'avant-garde, si cela est nécessaire ; et, en attendant les ordres, elles se serrent en masse pour occuper le moins de longueur possible. Les bagages restent en arrière, et la cavalerie qui les escortait file à côté du chemin et vient se placer à la queue de l'infanterie. L'artillerie de bataille est dans le centre de la colonne, et les caissons de réserve s'en approchent assez pour qu'on puisse y recourir en cas de besoin. Le commandant du parc en a la surveillance, et il les rassemble dans l'endroit où ils seront le moins exposés.

Ainsi formée et n'occupant plus qu'un espace considérablement diminué, la colonne peut s'avancer encore, soit sur la route, soit en prenant telle autre direction plus ou moins oblique qui lui serait indiquée; et, si la bataille ne doit pas se livrer le même jour, elle arrivera ainsi sur le terrain où elle bivouaquera; elle s'y déploiera, allumera ses feux et attendra le lendemain. Mais quand le général envoie l'ordre de se préparer au combat, la colonne s'arrête de nouveau et se subdivise en plusieurs autres colonnes partielles qui vont se placer à droite et à gauche de la route à distance de déploiement.

Supposons, pour fixer les idées, qu'il s'agisse de la division fédérale que nous avons formée en colonne de marche dans l'art. 1 de ce chapitre : les deux bataillons restants de la brigade qui fait tête de colonne se sont portés rapidement en avant pour soutenir l'avant-garde. Il reste donc trois brigades en colonne serrée sur la route, avec douze pièces d'artillerie entre la seconde et la troisième. Pour prendre l'ordre préparatoire au combat, la première de ces brigades se portera par le flanc à droite de la route jusqu'à la distance de 800 mètres, qui est celle nécessaire au déploiement, comme on le voit à la figure 8e. L'artillerie restera sur la route formée par batteries. La seconde brigade fera par le flanc gauche et ira prendre sa place de l'autre côté du chemin, aussi à 800 mètres de distance. C'est plus qu'il ne faut à l'artillerie pour se mettre en bataille, puisqu'à 60 mètres par batterie il lui suffirait de 180 à 200 mètres, y compris les intervalles; mais, outre que la seconde brigade pourra aussi bien se déployer à droite qu'à gauche s'il est nécessaire de boucher un vide, il convient de laisser de l'espace à l'artillerie pour qu'elle puisse choisir la place où son effet sera le mieux assuré.

La troisième brigade restera aussi sur la route derrière l'artillerie, soit pour se déployer en seconde ligne, soit pour se tenir prête à renforcer une des ailes. Enfin le peloton de cavalerie, s'il vaut la peine d'en faire mention, se placera en réserve derrière cette brigade qui sera rejointe plus tard par le bataillon qu'elle avait laissé à l'arrière-garde.

La division se portera en avant lorsque ces dispositions seront terminées, et elle entrera sur son champ de bataille dans cet ordre préparatoire. Elle y trouvera la brigade d'avant-garde déjà en position. Il ne lui faudra pas plus d'un quart d'heure pour se former en bataille, chaque brigade faisant sa manœuvre isolément et ne devant pas mettre plus que cela à déployer ses quatre bataillons.

Nous venons d'indiquer le dernier terme de la marche offensive ; les mouvements qui se font ensuite constituent les *manœuvres* proprement dites ; en tant qu'elles s'exécutent par des marches, elles se rattachent indirectement au sujet que nous traitons dans ce chapitre ; mais nous en parlerons ailleurs, et nous nous contenterons de dire pour le moment qu'elles doivent être simples, rapides, et ne jamais exposer la troupe qui les exécute à être attaquée avant d'être en mesure de se défendre. En résumé, nous dirons encore que c'est par les marches de route qu'on exécute les plans de la stratégie sur le grand théâtre des opérations, que ce sont les marches-manœuvres qui préparent la victoire et les manœuvres proprement dites qui la décident.

---

§ 3. — Des Marches de Flanc.

En règle générale, il ne faut jamais prêter le flanc ; mais il est des circonstances où non-seulement on ne peut pas l'éviter, mais où une marche de flanc est ce qu'il y a de plus convenable, et où il faut se présenter ainsi momentanément pour atteindre un but important. Tel serait le cas où un corps ne pourrait opérer sa jonction avec d'autres qu'en longeant les positions de l'ennemi, et où il y aurait urgence à ce qu'il arrivât promptement et par le plus court chemin pour prendre part à une grande bataille. Ce serait appliquer faussement la règle que de faire un long détour pour ne pas prêter

le flanc, car l'inconvénient d'arriver trop tard est pire que celui qu'on aurait évité. A la guerre il n'y a aucun principe absolu, toute règle a ses exceptions, et, bien qu'en général on ne doive pas exécuter des mouvements de flanc, il arrive cependant quelquefois dans les marches-manœuvres qu'une colonne se trouve dans cette position. Il faut donc dire ici quelles sont les précautions dont elle doit user pour se mettre à l'abri de tout événement fâcheux.

Le plus grand danger que la colonne ait à courir étant d'être attaquée sur son flanc pendant sa marche, on doit placer du côté de l'ennemi un fort détachement qui suivra la colonne parallèlement à sa direction et à une distance assez rapprochée pour rester continuellement en rapport avec elle et ne pas se compromettre. Il faut qu'il puisse être promptement renforcé ou soutenu, suivant le besoin. Une distance d'une demi-lieue serait déjà considérable; cependant on ne peut en fixer la limite, parce qu'elle dépend des circonstances et de la nature des localités.

C'est ordinairement l'avant-garde qui devient corps flanquant dans une marche de flanc; mais il est bon de l'augmenter de quelques bataillons, parce qu'elle court plus de chances d'être attaquée que dans une marche en avant, et qu'il est encore plus nécessaire qu'elle puisse maintenir sa position contre une attaque sérieuse. Ainsi, par exemple, pour notre division fédérale, nous mettrions une brigade entière d'infanterie au corps flanquant, tandis que la moitié nous a suffi pour l'avant-garde; nous y laisserions l'artillerie et la cavalerie dans les mêmes proportions.

Le corps flanquant aura son avant-garde, son arrière-garde et ses propres flanqueurs, chacun de ces détachements envoyant en avant de lui et sur le côté un nombre suffisant d'éclaireurs pour que toute surprise soit impossible. La colonne principale n'a plus besoin que d'une petite avant-garde, qui marche à quelques centaines de pas de la tête; elle est suivie de son arrière-garde ordinaire qui, toutefois, s'en est rapprochée davantage.



Fig. 9

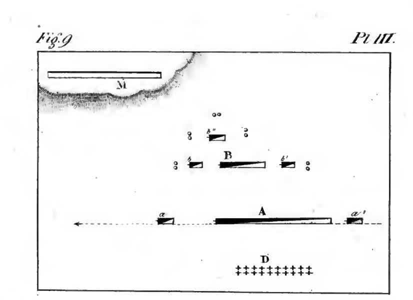


Fig. 10

M

M

A

B

C

D

E

Les bagages sont encore plus embarrassants dans cette circonstance que de coutume: il faut, ou les renvoyer sur les derrières de l'armée par un détour qui les éloigne de l'ennemi, ou, si cela est possible, les faire cheminer parallèlement à la colonne, du côté opposé à celui où une attaque est à craindre et de manière à ce qu'ils soient toujours couverts.

Telles sont les dispositions générales de la marche de flanc: elles sont retracées dans la figure 9ᵉ, où M indique la position de l'ennemi supposé établi sur quelque hauteur; A est la colonne principale, avec son avant-garde *a*, et son arrière-garde *a'*; B est le corps flanquant, ayant aussi une avant-garde particulière *b*, et une arrière-garde *b'*, avec un détachement de flanqueurs *b''* du côté de l'ennemi. Les éclaireurs ne sont que sur le flanc droit, parce qu'il n'y a pas de motif d'en avoir à gauche. Les bagages D sont censés marcher sur une route parallèle à celle que suit la colonne.

Pour ce qui est des dispositions particulières et intérieures, il faut qu'à chaque instant la colonne, aussi bien que le corps flanquant, soient en mesure de recevoir l'attaque; et pour cela il est indispensable que les colonnes soient formées à distance entière pour que, par un simple à droite de toute les subdivisions la ligne de bataille soit promptement formée. Marcher dans un ordre parfait et conserver ses distances comme à la manœuvre, sont les conditions nécessaires des marches de flanc, et c'est ce qui les rend d'une exécution difficile. Ce serait un contre-sens dans cette occasion de marcher en colonne serrée, ou seulement à demi-distance comme dans les autres marches manœuvres, puisqu'il faudrait, pour recevoir l'ennemi, changer de direction et se déployer sur la tête des colonnes, ce qui prendrait nécessairement beaucoup de temps. En général, marche-t-on droit à l'ennemi, il faut se serrer autant que possible sans cependant que les manœuvres en soient gênées; le cotoye-t-on, il faut, au contraire, se former à distance entière et garder soigneusement ses intervalles.

Si le corps flanquant trouve en chemin quelque défilé latéral, par lequel l'ennemi pourrait déboucher, et qui n'exige pas trop de monde pour le garder, tel que serait un pont, une chaussée entre marais, un village, etc., il y laisse un détachement qui reste là jusqu'à ce que la colonne ait défilé et vient ensuite rejoindre ou remplacer l'arrière-garde. Cette mesure de précaution serait inutile dans un pays ouvert, puisque ces petits détachements ne suffiraient pas à leur objet, et que là d'ailleurs les surprises ne sont pas aussi à craindre que dans un pays coupé. C'est surtout dans les montagnes et en côtoyant les rivières que les débouchés latéraux doivent être convenablement occupés.

Il va sans dire que si on peut dérober une marche de flanc, soit à la faveur d'un brouillard ou de la nuit, soit en profitant de quelque accident de terrain qui empêche l'ennemi de s'apercevoir de ce mouvement, cela vaudra toujours mieux que de la faire à découvert. Toutefois il n'en faut pas moins protéger la marche par un corps détaché; et si celui-ci rencontre les patrouilles ennemies, il doit prendre ses mesures pour soutenir une attaque vigoureuse de manière à faire croire que tout le corps d'armée est là. Pendant ce temps, la colonne gagne du terrain sans se laisser détourner de son but, et, lorsqu'elle est assez éloignée pour n'être plus en prise, le détachement abandonne sa position et se retire lestement en suivant, s'il le faut, une autre direction que la colonne, pour aller, plus tard, la rejoindre par un détour. L'ennemi ne le poursuivra pas bien loin, parce qu'il prêterait lui-même le flanc aux troupes qui l'ont dépassé.

C'est surtout dans les marches de flanc qu'il est nécessaire d'avoir des renseignements exacts sur la qualité des routes et sur la nature des obstacles qu'on y rencontrera; car dans ces marches le moindre retard peut devenir fatal. Si donc on apprend qu'il y a quelque défilé à passer, on envoye d'avance ce qu'il faut de troupes pour l'occuper et empêcher l'ennemi de s'en emparer. Sans cette précaution la colonne pourrait

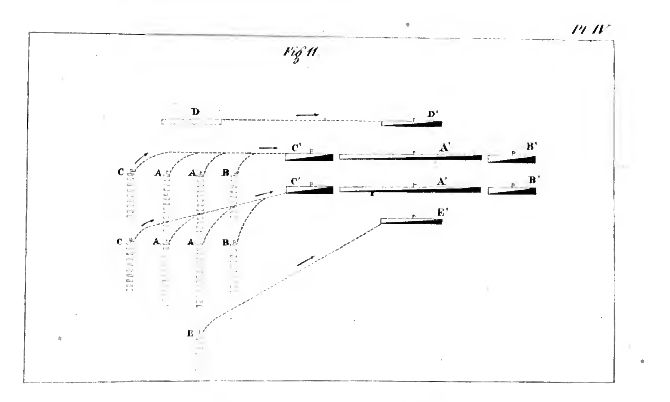
être arrêtée à ce défilé, et le combat qu'elle serait obligée de livrer pour le forcer, indépendamment du temps qu'il lui ferait perdre, l'exposerait encore à attirer sur elle des forces considérables.

Lorsqu'en 1809 l'empereur Napoléon, voulant concentrer son armée sur la rive droite du Danube entre Ratisbonne et Augsbourg, fit exécuter ces belles marches manœuvres qui seront éternellement admirées, le maréchal Davoust dut, avec un corps de 30,000 hommes environ, faire une marche de flanc pour se diriger de Ratisbonne à Neustadt, devant les Autrichiens qui étaient dans les environs de Rohr en grandes forces et commandés par l'archiduc Charles. Il exécuta cette marche pendant la nuit; son corps était composé de quatre divisions d'infanterie et de deux divisions de cavalerie, une de cuirassiers, l'autre de chasseurs; il fit marcher celle-ci sur sa gauche pour couvrir le mouvement, et il la renforça de quelques bataillons d'infanterie. Les quatre divisions de cette arme furent partagées en deux colonnes qui marchèrent parallèlement à la chaussée, à environ une demi-lieue de distance, la plus éloignée de l'ennemi débordant l'autre et formant échelon, de manière à pouvoir l'appuyer si elle était attaquée, ou opérer avec les troupes postées à Neustadt la jonction qui était le but de la marche. Les cuirassiers étaient répartis entre ces deux colonnes pour éclairer le pays. Les bagages et le parc de réserve suivirent la chaussée qui longe la rive droite du Danube; ils étaient ainsi couverts par les deux colonnes et par l'avant-garde. Le défilé d'Abbach, par lequel les bagages devaient passer, avait été occupé dès le soir par un bataillon d'infanterie. Et, comme l'ennemi se montrait aussi en forces sur la rive gauche, le maréchal avait laissé une forte arrière-garde dans Ratisbonne pour en défendre les portes aussi longtemps que possible. Au matin ces colonnes furent attaquées, et, après avoir combattu vaillamment à Tann, elles se réunirent aux troupes de la Confédération germanique qui formaient le centre de l'ar-

mée, pendant que l'aile droite, sous les ordres de Masséna, marchait d'Augsbourg sur le même point, en menaçant le flanc gauche et les derrières de l'armée autrichienne.

Ce que le maréchal Davoust a fait dans cette circonstance doit être imité toutes les fois que le corps appelé à exécuter une marche de flanc est nombreux, et que le pays est assez ouvert pour qu'on puisse former deux colonnes. La plus éloignée de l'ennemi marchera la première, et les autres viendront ensuite, de manière à s'échelonner et à se prêter mutuellement secours. Si l'ennemi s'avance contre la première, il est pris en flanc par les autres; s'il attaque la dernière, celles qui précèdent sont en mesure de la soutenir. C'est ce que montre clairement la figure 10e, dans laquelle M,M représente l'armée ennemie en position; A est l'avant-garde ou corps flanquant; B, C, D trois colonnes dans lesquelles on suppose que le corps d'armée a pu se subdiviser. Ces colonnes se débordent d'environ toute leur longueur, et elles sont censées avoir la gauche en tête, de manière que par un à droite en bataille, elles se trouvent formées en échelon face à l'ennemi; et, au premier moment, il n'y a que l'échelon de droite qui soit engagé. Il peut ou tenir ferme si sa position est bonne, en attendant que le second le rejoigne, ou se retirer à la hauteur de celui-ci. Les bagages E peuvent filer sur la même route que la colonne D, ou suivre, si cela est possible, une ligne encore plus écartée. La distance d'une colonne à l'autre peut être fixée d'un quart de lieue à une demi-lieue. Le premier échelon serait trop compromis si les autres en étaient plus éloignés.

La marche de flanc en plusieurs colonnes est un de ces cas où il peut convenir de se frayer un chemin avec la hache et la pioche, afin de les tenir à une convenable distance. C'était autrefois une chose très-commune que *d'ouvrir des marches* de cette manière, parce que les colonnes restaient très-rapprochées pour manœuvrer; mais depuis que les armées ont repris la mobilité qui leur convient, on y a presque


Fig. 11
D
D'
C'
A'
B'
C'
A'
B'
E'
C
A
A
B
C
A
A
B
E

entièrement renoncé. On voit cependant Napoléon à Iéna faire pratiquer, pendant la nuit qui précéda la bataille, plusieurs chemins pour transporter son artillerie et faciliter le déploiement des troupes.

Le roi de Prusse, qui avait affaire à une armée peu manœuvrière, avait coutume d'arriver sur elle par une marche de flanc. Il formait la sienne en deux colonnes rompues par pelotons, de telle sorte que par un à droite ou un à gauche en bataille, toute l'armée se formait sur deux lignes en un clin d'œil. A cet effet, il changeait de direction dans le voisinage de l'ennemi, à la faveur de quelque rideau et couvert par son avant-garde. Ces longues colonnes couraient le risque d'être attaquées en tête, et elles l'auraient été souvent si les armées adverses eussent été plus lestes. Le roi de Prusse, pour remédier à ce grave inconvénient, a quelquefois doublé ses lignes et en a fait quatre colonnes disposées par centre et par ailes, chacune de ces colonnes faisant partie des deux lignes, comme l'indique la figure 11e. Les deux colonnes du centre A,A sont composées en entier d'infanterie; une moitié de chaque colonne est pour la première ligne, l'autre moitié pour la seconde ligne. La colonne B de cavalerie et la colonne C de la même arme, également partagées en deux parties pour former les deux lignes, occuperont les deux ailes de l'ordre de bataille. Une avant-garde D couvre la tête des colonnes et masque leur mouvement; une arrière-garde E vient à la suite pour se placer en réserve derrière les deux lignes.

Quand il est question de déployer les colonnes, on leur fait faire un changement de direction à droite ou à gauche, suivant le plan qui a été arrêté; il est à droite dans la figure. Les deux moitiés de la colonne B de cavalerie tournent donc à droite pour se porter en B',B' et former l'aile droite, chacune sur son terrain. Les autres font halte. Lorsque la colonne B a défilé, la première colonne A du centre tourne aussi à droite, chaque moitié se portant dans la ligne qu'elle

doit occuper en A′,A′. Viennent ensuite l'autre colonne du centre, et l'aile gauche C qui va se placer en C′,C′. L'arrière-garde prend la diagonale pour aller occuper la place E′; et l'on dispose de l'avant-garde D pour renforcer une des ailes quand le mouvement qu'elle doit couvrir est achevé.

Cette manière d'entrer sur un champ de bataille, quoique impraticable devant un ennemi entreprenant, a eu trop de célébrité par les victoires du Grand Frédéric, pour n'en pas parler ici, en tant qu'elle se rattache aux marches de flanc.

---

§ 4. — Des Marches en retraite.

Une retraite se fait, ou volontairement lorsque l'armée est encore intacte; ce n'est alors qu'une simple marche en arrière, qui n'exige pas d'autres précautions que les marches ordinaires; ou bien elle se fait après une bataille perdue, et exige de la part de celui qui la dirige toute l'expérience et la fermeté d'un militaire consommé. Nous ne parlerons que de ce dernier cas.

L'essentiel dans une retraite c'est de gagner du terrain pour se soustraire à la poursuite de l'ennemi. Il faut donc faire des marches forcées et profiter de la nuit pour prendre de l'avance. Les marches de nuit sont sans inconvénient dans cette circonstance, parce que les embuscades ne sont pas à craindre pour celui qui se retire, puisqu'il traverse un pays dont il est maître. Le maréchal de Turenne, après avoir été battu à Mariendal, se défendit jusqu'à la nuit à la faveur du terrain; et, profitant de l'obscurité, il continua sa marche sans être suivi de près, parce que les Impériaux, dans la crainte des embuscades, voulurent attendre le jour.

On réussit quelquefois à cacher le départ en laissant dans la position qu'on vient de quitter des feux allumés avec quel-

ques hommes pour les entretenir et faire croire que le bivouac est encore occupé. Ces faibles détachements se mettront eux-mêmes en route à la pointe du jour et échapperont aisément par leur légèreté. Quand on a le projet de gagner ainsi quelques heures par une marche de nuit, il faut, autant que possible, établir le bivouac derrière quelque rideau qui en masque la vue à l'ennemi, et ne laisser en évidence sur les collines que les troupes nécessaires pour montrer qu'on est là. En les étendant plus que de coutume et en doublant les feux, elles paraîtront plus nombreuses et le stratagème réussira.

Lorsque par un moyen quelconque on a pris de l'avance, il faut la conserver, même quand on devrait faire le sacrifice de quelques bagages pour marcher plus lestement; dans un tel moment c'est moins aux voitures qu'aux hommes qu'on doit songer. Cependant on ne négligera rien pour sauver le matériel et surtout celui de l'artillerie.

Dès que le général s'est décidé à opérer sa retraite, il envoye l'ordre à l'officier qui est chargé de la direction des bagages, de prendre les devants par telle route qu'il lui indique, et de hâter sa marche autant que possible. Et, comme ces bagages ont dû se tenir à une certaine distance, ils peuvent aisément faire quelques lieues avant que le mouvement général soit en pleine activité.

En effet, ce n'est pas sans avoir à surmonter de grandes difficultés qu'une armée peut commencer sa retraite en présence de l'ennemi, surtout si elle a beaucoup souffert dans le combat. Il faut qu'elle se maintienne du mieux qu'il lui est possible en repoussant les attaques du vainqueur et en ne cédant le terrain que pied à pied, jusqu'à ce qu'elle ait trouvé quelque position qui la favorise et qu'elle puisse défendre jusqu'à la nuit. Il faut que le général profite du premier répit, pour rassembler ses troupes désorganisées, leur faire prendre quelque nourriture, un peu de repos, pendant qu'il expédie ses ordres pour la formation de la colonne de marche

et qu'il compose son arrière-garde. Il faut enfin, malgré l'obscurité, que chaque corps prenne sa place sur la route assignée, après s'être procuré les moyens de transport pour ses blessés. Ainsi ce ne sera guère qu'au milieu de la nuit que le mouvement rétrograde pourra commencer.

Si l'on se trouvait dans la dure nécessité d'abandonner des blessés, on les rassemblerait dans une ou plusieurs maisons, avec un officier de santé et quelques hommes ponr les soigner, et on les recommanderait à la générosité du vainqueur. Mais on ne doit prendre un tel parti qu'après avoir fait tout le possible pour les sauver. Les anciens Suisses, dans leurs nombreuses guerres, emportaient les blessés sur des hallebardes plutôt que de les laisser sur le champ de bataille, et se relayaient sous un si noble fardeau. Il est bien des occasions où l'humanité, autant que l'honneur, peut engager à les imiter.

De l'arrière-garde.—Elle doit être composée des meilleures troupes, ou de celles qui ont le moins souffert. Elle doit être forte en artillerie, parce qu'il n'y a que cette arme pour tenir en respect les corps poursuivants et les obliger à des déploiements qui leur font perdre du temps, en même temps qu'ils donnent à la troupe qui se retire celui de gagner du terrain, ou d'occuper quelque position avantageuse pour combattre. L'arrière-garde est appelée à tenir ferme partout où le pays lui est favorable, et, comme le gros de la colonne continue sa route, elle doit souvent en être séparée ; il faut donc que sa composition la mette en état de se suffire à elle-même en toute situation, et de combattre sur toute espèce de terrain. Sans qu'on puisse préciser sa force, on dira cependant qu'en général une arrière-garde est plus nombreuse qu'une avant-garde, et que ce ne serait pas trop d'y employer jusqu'au cinquième, et même au quart du corps-d'armée auquel elle appartient ; car, indépendamment des combats journaliers qu'elle est appelée à livrer, le service qu'exige sa sûreté est extrêmement pénible, parce que les mêmes troupes, par la difficulté

qu'il y aurait à les renouveler, sont souvent obligées de rester à l'arrière-garde jusqu'à ce que la retraite soit accomplie.

En marche, l'arrière-garde se subdivise en trois parties qui sont : le gros de l'arrière-garde restant rassemblé autant que possible ; l'extrême arrière-garde qui l'avertit des mouvements de l'ennemi, et lui donne le temps de se disposer à le recevoir ; et un détachement intermédiaire pour former la liaison avec le corps d'armée et occuper les défilés que l'on doit traverser. En outre, elle est cotoyée par de petits détachements de flanqueurs qui la garantissent des surprises et qui amortissent la vivacité des attaques de la cavalerie ennemie.

Le général, autant que ses fonctions nombreuses et les soins dont il est chargé le lui permettent, se tient à l'arrière-garde, comme au poste le plus important. Car le salut de son armée dépend de la conduite de cette arrière-garde ; et ce n'est que de là qu'il peut reconnaître les forces réelles de l'ennemi et juger de ses intentions ; ce n'est que de là non plus qu'il peut donner à temps les ordres convenables pour déjouer ses projets. On voit dans la vie du chevalier Bayard, combien ce héros tenait à honneur de figurer à l'avant-garde dans les mouvements offensifs, et de couvrir lui-même, et souvent aux risques de sa personne, la retraite des corps auxquels il était attaché.

Pour que l'arrière-garde soit toujours prête à faire front à l'ennemi et à le repousser lorsqu'il s'approche de trop près, elle doit marcher en ordre, autant, toutefois, que les circonstances le lui permettent, les différents corps conservant entre eux leurs distances et leurs positions respectives. Que la troupe soit en colonne ou en bataille, serrée ou à distance entière, c'est toujours en marchant par le second rang (face en arrière) qu'elle se retire, quel que soit l'espace à parcourir. Ainsi, chaque fois qu'on se remet en route après une halte, la colonne se forme comme s'il était question de marcher du côté opposé, et elle ne s'ébranle qu'après avoir fait face en

arrière. De même lorsqu'on l'arrête, on commande *face en tête*, avant de la former en bataille. Cette recommandation, toute simple qu'elle paraisse, n'est pas sans utilité, pour éviter la confusion qui pourrait résulter de ce que les uns marcheraient conformément au principe et les autres dans un ordre contraire. Mais ceci ne s'applique qu'aux troupes de l'arrière-garde appelées à combattre à tous les moments; celles du corps principal peuvent marcher dans l'ordre naturel.

Lorsque le pays est ouvert, l'arrière-garde doit marcher sur plusieurs colonnes, échelonnées de manière à donner le moins de prise possible. Ainsi, par exemple, s'il y a quelque défilé en arrière de l'aile droite, ce sera la colonne de ce côté qui cèdera le plus de terrain pour se rapprocher de ce défilé qu'il faut occuper; celle de la gauche, se retirera plus lentement et repoussera les coureurs ennemis. Dans les défilés, au contraire, toute l'arrière-garde marche sur une seule colonne, à l'exception des flanqueurs qui cherchent toujours à tenir les hauteurs. Les colonnes de l'arrière-garde se forment en carrés vides ou pleins, lorsqu'ayant à traverser de grandes plaines, elles sont harcelées par une cavalerie nombreuse; les carrés sont vides s'ils sont exposés à l'artillerie, et pleins dans le cas contraire. Mais, de manière ou d'autre, ces carrés doivent toujours être disposés de manière à se flanquer mutuellement, et c'est ce qui arrivera tout naturellement si les colonnes sont convenablement échelonnées. L'extrême arrière-garde qui, dans ce cas, forme le dernier échelon et couvre la marche, doit être composée de la meilleure cavalerie et d'artillerie légère, pour manœuvrer offensivement contre les corps ennemis qui s'approchent de trop près. Si elle a affaire à des forces trop considérables, elle se retire au galop et va se placer sous la protection des colonnes d'infanterie ou dans les intervalles de leurs carrés.

Dans les pays coupés et fortement accidentés, c'est au contraire l'infanterie qui couvre la marche, parce qu'elle seule peut y être employée utilement. Alors la cavalerie prend les

devants, jusqu'à ce qu'elle trouve un terrain qui lui soit propre et où elle puisse reprendre son service ordinaire.

Passage d'un pont en retraite.—S'il se rencontre un pont sur la route, le corps principal, après l'avoir traversé, y laissera le nombre de troupes nécessaire pour le garder jusqu'à l'arrivée du détachement intermédiaire dont nous avons parlé. Celui-ci s'y établira et fera ses dispositions pour repousser tout corps ennemi qui s'y présenterait. Lorsque l'arrière-garde, prévenue de ces dispositions, est à une certaine distance du défilé, elle se déploie pour arrêter le plus longtemps possible l'armée que nous supposons toujours être à sa poursuite; et, après une résistance suffisamment prolongée, elle fait une retraite en échelons ou en échiquier; puis elle passe le défilé par les deux ailes, et va s'établir sur la rive opposée, où déjà une partie de l'artillerie, qui a pris les devants, a été occuper les emplacements les plus favorables. L'extrême arrière-garde fait un dernier effort pour défendre l'entrée du pont, pendant que les sapeurs préparent tout ce qu'il faut pour le brûler ou le couper. On place quelques pièces pour balayer le pont; on en met d'autres à droite et à gauche pour croiser de feux son avenue. Les tirailleurs, répandus sur le bord, contrarient l'établissement des batteries ennemies, et les bataillons cherchent, à la faveur des plis de terrain, à prendre quelque position où, tout à la fois, ils se soustraient aux feux si dangereux de cette artillerie, et enveloppent le débouché du pont. Un chef qui a du coup-d'œil peut, dans ce cas, épargner bien des pertes à sa troupe.

Si l'on parvient à couper le pont, l'ennemi sera arrêté plus ou moins longtemps suivant la nature des difficultés que la rivière peut offrir. Sinon l'arrière-garde, après une résistance poussée aussi loin qu'il lui est possible sans se compromettre, se remettra en marche. Le commandant fera d'abord partir les bataillons les plus éloignés du pont, puis il enverra une partie de son artillerie prendre plus loin de nouvelles

positions d'où elle puisse battre efficacement les environs et surtout la route, et il placera sa cavalerie sur les flancs pour charger les premières troupes qui voudront se mettre à sa poursuite. Les tirailleurs sont déployés pour couvrir la retraite, à la faveur des haies, des fossés et de tous les obstacles qu'ils peuvent trouver; ils forment un long rideau qui masque et protége le mouvement des colonnes. Ces tirailleurs se retirent à mesure que l'ennemi s'avance, mais toujours en disputant le terrain. Lorsque la nuit est venue, et que la poursuite de l'ennemi a cessé, l'arrière-garde allume ses feux, et se livre au repos; mais elle n'attend pas que le jour ait paru pour se remettre en route; quelles qu'aient été les fatigues de la veille, il faut, pour en éviter de plus grandes encore, s'éloigner de l'ennemi, en partant quelques heures avant lui.

Dans un moment pressé on peut traverser le pont à la course et sans conserver rigoureusement ses rangs, pourvu qu'on ait soin d'envoyer de l'autre côté les drapeaux et les guides des différents bataillons avec des officiers d'état-major, pour indiquer aux troupes, à mesure qu'elles arrivent, l'emplacement qu'elles doivent occuper. Il est cependant nécessaire qu'un pareil mouvement ne se fasse pas tout à fait en tumulte, et que les bataillons sachent dans quel ordre ils doivent passer. En 1811, le maréchal Ney a fait une pareille manœuvre au combat de Redinha en Portugal. Mais s'il arrivait qu'il y eût de l'encombrement sur le pont, et que l'artillerie de l'ennemi pût en même temps y diriger ses coups, les pertes seraient énormes et la déroute s'ensuivrait indubitablement. La manœuvre que nous indiquons ne peut donc être regardée que comme un pis-aller, et on ne l'entreprendra, ainsi que le fit le maréchal Ney, que lorsqu'il n'y aura plus autre chose à faire, et que pourtant on ne sera pas disposé à mettre bas les armes.

Passage des défilés en retraite. — Si l'extrême arrière-garde

se trouve pressée par l'ennemi lorsqu'elle est engagée sur une chaussée entre des marais, ou des murs qui ne laissent aucun moyen de prendre des mesnres défensives sur les côtés, elle ne peut, étant composée de cavalerie, se tirer d'embarras qu'en prenant le trot pour aller rejoindre le gros de l'arrière-garde, et se mettre sous la protection de son canon. On profite de quelque rélargissement de la chaussée pour y mettre une ou deux pièces qui balayeront les approches aussitôt que cette cavalerie aura défilé, et la suivront elles-mêmes dès qu'elles auront produit leur effet. Mais quand l'extrême arrière-garde est composée d'infanterie elle ne peut, au contraire, dans le cas supposé, se retirer que très-lentement, en employant le fen de chaussée pour amortir l'ardeur des poursuivants, jusqu'à ce que les localités permettent d'autres dispositions. Si les cartouches viennent à manquer en ce moment la position est critique; il ne reste d'autres ressources que dans les charges à la bayonnette que tentent les dernières troupes pour le salut des autres.

Un long défilé de montagnes est très-propre à arrêter l'ennemi dans sa poursuite; mais il faut y entrer avant lui pour y prendre position; et c'est là le difficile quand on est suivi de près. Car ce qui fait votre sûreté quand une fois le gros de la troupe a passé, vous est contraire si l'ennemi vous talonne : on se précipite en foule à l'entrée du défilé, et il s'y forme un grand désordre dont on ne se débrouille pas facilement. Cependant ce danger est plus à craindre à l'entrée d'un pont qu'à celle d'un défilé de montagnes, parce que le rétrécissement y est plus brusque. Le passage du pont de la Bérésina, dans la retraite de Moscou, est un terrible exemple des dangers qu'une troupe vivement poursuivie peut rencontrer à l'entrée du défilé. L'arrière-garde doit donc tenir ferme en avant, jusqu'à ce que le corps intermédiaire y ait pénétré et se soit mis en mesure d'en défendre l'entrée. Les bataillons de l'arrière-garde s'y acheminent ensuite les uns après les autres, et par intervalles; ils y prennent des positions succes-

sives pour protéger la retraite des dernières troupes et arrêter l'ennemi pour ainsi dire à chaque pas. La cavalerie, qui a dû se retirer des premières, se hâte de passer le défilé pour aller se former en bataille à son débouché ou dans les petites plaines qu'on y rencontre quelquefois. L'artillerie s'échelonne sur la route en profitant de tous les circuits où elle peut se placer sans être trop exposée, et d'où elle a un bon champ de tir. L'extrême arrière-garde se retire en disputant le terrain, sous la protection des corps qui ont occupé les positions de droite et de gauche; et quand elle arrive aux batteries et qu'elle les a démasquées, celles-ci entrent en jeu et suivent, après quelques volées, le mouvement de retraite. L'arrière-garde profite des instants où l'ennemi est repoussé pour abattre des arbres et les jeter en travers du chemin; un détachement de sapeurs est utile pour cela. Quand le défilé est très-resserré, que d'un côté sont les abîmes et de l'autre des rochers escarpés, comme cela se voit presque partout dans nos Alpes, on trouve dans la destruction des ponts et les coupures de la route un excellent moyen de retarder la poursuite de l'ennemi, si ce n'est de l'arrêter complétement. On peut encore, dans certains cas, se tirer d'embarras en mettant le feu aux broussailles ou herbes sèches qu'on vient de traverser; le vent chassant la flamme du côté de l'ennemi, celui-ci devra reculer ou s'arrêter jusqu'à ce qu'elle ait tout consumé. Deux ou trois charrettes rompues sur la route rempliront quelquefois le même objet. Enfin, c'est dans de telles localités qu'on doit avoir recours aux embuscades et essayer de ces stratagèmes dont les anciens faisaient un si fréquent et si heureux usage. Peut-être ces moyens sont-ils un peu trop dédaignés de nos jours; il n'y a point de honte à recourir à la ruse quand on est obligé de céder à la force. A ce sujet je dois recommander la lecture de la retraite des dix mille par Xénophon, comme un des livres les plus instructifs et les plus intéressants.

Si le défilé dans lequel la retraite s'opère est en communication avec quelque vallée qui donne à l'ennemi le moyen de

vous couper le chemin, il est indispensable de faire occuper le débouché de ce défilé latéral jusqu'à ce que les derniers corps l'aient dépassé. Et, en tout cas, ce doit être un motif de ne pas prolonger la résistance au delà du temps nécessaire pour assurer la retraite du corps principal, afin de ne pas donner à l'ennemi celui de vous tourner.

Les villages, les bois, sont aussi des défilés dont une arrière-garde peut profiter pour gagner du temps ; mais elle ne doit pas s'obstiner à les défendre parce qu'elle finirait par être enveloppée et séparée du corps principal. Elle doit se borner à faire bonne contenance pour obliger l'ennemi à déployer ses moyens. Le commandant fait occuper les maisons et les clôtures, ou la lisière du bois, par une partie de sa troupe, pendant qu'il envoye le reste au delà pour assurer sa communication avec le corps principal. Sa cavalerie est employée à balayer le pays à droite et à gauche ; elle chasse les patrouilles ennemies et ôte toute inquiétude de se voir tournés à ceux qui défendent le village ou le bois. L'artillerie trouve ordinairement de bons emplacements dans ces localités, où il n'est pas facile de la déloger. Cependant le commandant ne se laissera pas séduire par ces avantages et il ordonnera la retraite quand il verra l'ennemi en mesure d'attaquer ; il a obtenu ce qu'il voulait en l'obligeant aux lenteurs de ces formalités ; il retire donc les troupes les plus exposées et les envoye prendre des positions plus en arrière, pendant que les autres barricadent les avenues et entravent la marche de l'ennemi, pour suivre ensuite le mouvement général.

On conçoit que le commandant de l'arrière-garde doit souvent se trouver dans des positions bien difficiles. Il faut donc, pour être à la hauteur de sa mission, qu'il déploie tout à la fois beaucoup de fermeté de caractère, de ressources d'esprit et de talents militaires. Il faut qu'il ait la confiance du soldat et que sa bravoure soit appréciée de l'ennemi même. S'il n'est pas de poste plus dangereux que celui de l'arrière-garde, c'est aussi le plus honorable : le maréchal Ney s'est acquis une

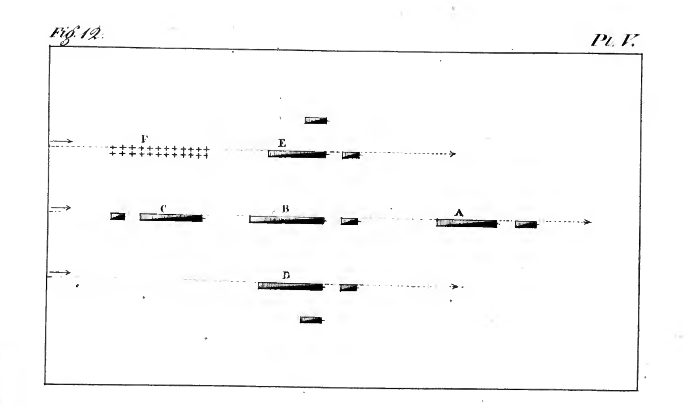
gloire immortelle en couvrant la marche de l'armée française dans la funeste retraite de Russie. Pendant plusieurs semaines, il fut tous les jours aux prises avec l'ennemi, et plus d'une fois il combattit comme un simple grenadier. Les soldats se raconteront longtemps dans leurs bivouacs les hauts faits de celui qui rentra le dernier sur une terre amie, après avoir supporté, avec quelques braves, tout ce que la fortune peut accumuler de dangers et de privations sur les débris d'une troupe désorganisée, anéantie par les frimats.

---

§ 5. — Marche simultanée de plusieurs Colonnes.

Jusqu'à présent nous n'avons eu en vue qu'une seule colonne, ou un seul corps d'armée marchant sur la même route. Nous allons maintenant nous occuper de la marche simultanée de plusieurs corps composant une grande armée, en supposant que l'ennemi soit dans le voisinage.

Nous dirons d'abord que chacune de ces colonnes, pouvant être attaquée isolément et avoir à lutter plus ou moins de temps jusqu'à ce que les autres arrivent à son secours, doit s'astreindre aux mêmes règles de prudence et se conduire d'après les mêmes principes que si elle marchait seule. Ainsi tout ce qui est contenu dans les articles précédents lui est encore applicable : elle aura son avant-garde particulière, ses éclaireurs; elle se subdivisera en autant de colonnes partielles que les circonstances pourront le nécessiter ou les localités le permettre; elle choisira ses positions, ses cantonnements, ses bivouacs dans les limites de l'espace dont elle peut disposer; elle frappera les réquisitions indispensables à la nourriture et à l'entretien de la troupe; elle aura son administration à elle, etc. mais aux conditions de rester toujours en corrélation avec les autres colonnes et de manœuvrer vers le même but.


Fig. 12.
Pl. V.
F
E
C
B
A
D

Indépendamment des avant-gardes particulières dont les diverses colonnes sont précédées, il y aura un des corps qui précédera les autres et formera comme *l'avant-garde générale* de toute l'armée, de même qu'un autre peut rester en arrière comme *réserve* ou *arrière-garde générale*. En sorte que la disposition d'une grande armée, partagée en plusieurs corps et marchant sur plusieurs routes est sommairement indiquée par la figure 12e, dans laquelle on a supposé que l'armée est partagée en cinq corps et s'avance sur trois directions parallèles. La route du milieu est occupée par trois corps A, B, C, le premier formant l'avant-garde générale, le second le centre de l'armée et le troisième l'arrière-garde générale, qu'on appellera plutôt *réserve* dans cette circonstance. Les deux autres routes sont suivies, chacune par une colonne D ou E, jouant, par rapport à l'armée entière, à peu près le même rôle que les flanqueurs dans la marche d'une seule colonne isolée.

Toute l'étendue de terrain embrassée par les colonnes, c'est-à-dire la distance DE, est ce qu'on appelle le *front de la marche*. Il est ordinairement de plusieurs lieues, en sorte que toutes espèces de circonstances de terrain peuvent s'y rencontrer. C'est cependant une règle dont on ne doit pas s'écarter, d'éviter de laisser entre deux des obstacles, tels que rivières, lacs, grands marais, chaînes de rochers impraticables, qui empêcheraient les corps de communiquer entre eux et de se secourir en cas d'attaque. Si donc de semblables obstacles se présentent en chemin, ou bien l'armée entière fait un circuit pour les éviter, ou bien celle des colonnes que cet obstacle séparerait des autres si elle continuait à marcher dans la même direction, appuie à droite ou à gauche pour l'éviter, et vient se placer derrière les corps voisins, jusqu'à ce que, le pays s'élargissant de nouveau, elle puisse reprendre sa place.

La figure indique qu'il y a une avant-garde particulière en tête de chaque corps, et que de plus ceux des ailes ont détaché extérieurement des flanqueurs pour éclairer le pays à

droite et à gauche. En sorte que si on a égard à ces détachements, l'armée s'avance réellement sur cinq colonnes. Mais dans la désignation générale de la marche, on n'indique que la direction suivie par les corps principaux, et, dans l'exemple actuel, on dit que l'armée marche en trois colonnes.

La distance entre les colonnes qui suivent des routes différentes ne doit pas dépasser deux à trois lieues, sauf les cas d'exception dans lesquels on se trouve quelquefois forcément. Ainsi, lorsqu'on peut disposer de plusieurs chemins à peu près parallèles, il ne faut pas que les corps latéraux D et E soient éloignés de plus de trois lieues du corps central B. A une plus grande distance ils se trouveraient compromis si, étant attaqués subitement par des forces très-supérieures, ils éprouvaient de la difficulté à se replier sur les corps en arrière; leur canon ne serait pas entendu, et les autres corps, trop éloignés, n'auraient pas le temps d'arriver à leur secours. Quant à l'avant-garde générale A, marchant ordinairement sur la grand'route et ayant ses derrières bien dégagés, elle peut, au besoin, opérer plus facilement sa retraite sur les corps qui la suivent, elle peut donc aussi se porter à une plus grande distance en avant; je dis plus, elle le doit, puisque sa tâche est de découvrir l'ennemi, de reconnaître ses forces et sa position; elle se portera donc jusqu'à une marche, huit ou dix lieues, du corps B, ou du moins elle pourra s'avancer jusque-là sans inconvénient, sa distance ne pouvant être fixée d'une manière invariable. La réserve C restera au moins à trois ou quatre lieues en arrière du corps central, de manière que celui-ci ait le temps de se dégager des défilés qu'il aura à traverser dans sa marche, avant que l'autre y arrive.

La réserve d'artillerie, le parc, les bagages sont réunis à la suite de celle des colonnes qui a le moins de probabilité de rencontrer l'ennemi. Ils sont placés en F dans la figure. Cependant chaque colonne conserve avec elle ce qui lui est indispensable, en fait de bagages, et le place à la queue sous

escorte ; plus on les en débarrasse, mieux cela vaut ; il en reste toujours trop.

Le général en chef se tient habituellement au corps central, parce que c'est de là qu'il a plus facilement des nouvelles des autres corps et qu'il peut expédier plus promptement ses ordres. Cela ne l'empêchera pourtant pas de se porter de sa personne au corps d'avant-garde, quand il devra étudier le terrain avant que l'armée entière y arrive, ou voir de près les dispositions de l'ennemi.

Pour que la marche s'exécute régulièrement, il est nécessaire que le commandant de chaque colonne soit instruit sommairement du but que se propose le général en chef, et qu'il sache quels sont les corps voisins, qui sont ceux qui le précèdent ou le suivent, par qui il sera appuyé en cas d'attaque, sur qui il doit se replier s'il rencontre des forces trop supérieures. Il faut de plus qu'il y ait un échange continuel d'estafettes entre le grand quartier-général et les quartiers-généraux des corps d'armée, pour que, d'une part, le major-général, qui expédie les ordres de marche, sache à chaque instant comment ils s'exécutent, et que, de l'autre, les commandants des corps soient tenus au courant de ce qui se passe et informés des modifications qui peuvent être apportées à l'ensemble de l'opération. Les ordres transmis aux différents corps de l'armée française par le maréchal Berthier, dans les marches qui ont précédé les grandes batailles des dernières guerres, sont à cet égard d'une haute instruction.

Il est maintenant facile de comprendre que la disposition que nous venons d'indiquer répond à tous les cas qui peuvent se présenter dans la marche, et donne à l'armée entière la facilité de se concentrer promptement pour livrer bataille. Si elle rencontre l'ennemi en tête, ce qui est le cas ordinaire, le corps d'avant-garde A fait un mouvement de retraite pour se rapprocher des corps qui le suivent ; à moins qu'il ne soit arrivé sur une position importante à garder, auquel cas il fait son possible pour s'y maintenir. Les corps D et E changent

de direction à droite et à gauche pour se rapprocher du centre, tout en continuant à marcher en avant. Le corps central B se hâte d'arriver pour appuyer et doubler le corps A. Les corps latéraux D et E se joindront pour former la seconde ligne. La réserve C arrivera ensuite et sera employée à telle destination que le général jugera convenable.

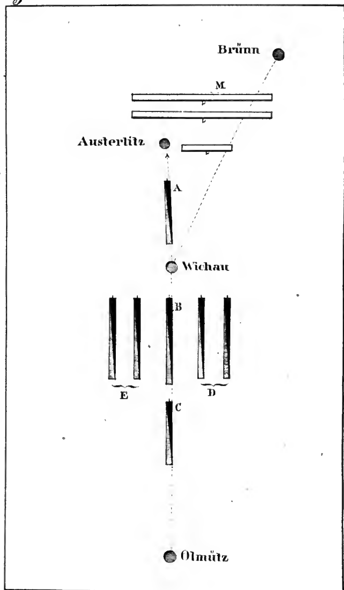
Ces dispositions sont les plus naturelles, mais elles peuvent être modifiées de plusieurs manières ; par exemple, la première ligne peut être formée par un des corps D ou E se joignant à l'avant-garde A, et la seconde ligne par le corps central B et l'autre corps latéral. On peut mettre trois corps en première ligne et deux en seconde, ou deux en première et trois en seconde, etc. Cela dépend des projets ultérieurs du général et du plus ou moins de facilité qu'il trouve à réunir d'abord tel ou tel corps à l'avant-garde, en raison des distances, de la nature des chemins, ou de telles autres circonstances qui s'opposent à ce qu'on adopte à la guerre une manière d'agir uniforme. Et ceci, bien loin d'être un inconvénient, présente un avantage réel par l'ignorance où l'ennemi se trouve, jusqu'au dernier moment, des dispositifs qui seront pris contre lui.

L'ennemi se montre-t-il en forces sur le côté et menace-t-il d'attaquer l'armée par un de ses flancs, tous les corps font tête de colonne de ce côté, et la disposition générale n'est point changée : il y a toujours un corps d'avant-garde, un d'arrière-garde, un corps central et deux corps pour couvrir les flancs. Si, par exemple, l'armée doit changer de direction à droite, le corps D forme l'avant-garde, B reste au centre, A et C deviennent corps flanqueurs, et E fait la réserve.

Pour un mouvement de retraite, ou pour attaquer un ennemi qu'on a sur ses derrières, le revirement est complet : le corps C devient avant-garde, A arrière-garde ou réserve, les corps E et D restent flanqueurs, et B corps central.

En un mot cette disposition est telle que de quelque côté

Fig 13. *Pl. 17.*



qu'il faille marcher, les corps d'armée conservent toujours entre eux les mêmes rapports généraux, et il y a toujours une marche ou une demi-marche de gagnée par la position du corps qui forme la nouvelle avant-garde. Aucun général n'a mieux connu ce mécanisme et ne l'a plus habilement employé que Napoléon. Aussi l'histoire des guerres de ce grand homme offre-t-elle aux militaires dignes de l'apprécier les plus instructives leçons, tant sur les marches-manœuvres que sur l'ensemble des grandes combinaisons stratégiques. Il faut remonter jusqu'à César, pour trouver un capitaine qui, sous ce rapport, puisse lui être comparé.

La marche des Russes, avant la bataille d'Austerlitz, est tout à fait conforme aux dispositions indiquées ci-dessus. Cette armée, commandée par le général en chef Kutusof, s'avançait sur la route d'Olmütz à Brünn en Moravie, pour combattre l'armée française dont l'avant-garde était à Wischau, et qui occupait des positions entre les routes de Brünn et d'Austerlitz, un peu en arrière de ce bourg. Voyez la figure 13ᵉ. Kutusof partagea son armée, forte de 90 à 100 mille hommes, en cinq colonnes, ne laissant entre elles que la distance nécessaire à leur déploiement. Celles des flancs n'étaient, à proprement parler, que des subdivisions des mêmes corps pour faciliter le déploiement, puisqu'elles se trouvaient sous un seul commandement. Trois corps marchaient sur la route principale : le premier A, sous les ordres du prince Bagration, formait l'avant-garde générale ; le second B, dirigé par le général en chef lui-même et commandé par un lieutenant-général, formait le centre de l'armée ; le troisième C, sous les ordres du grand-duc Constantin, marchait comme réserve. Les deux colonnes de droite D, formaient un seul corps commandé par le général Buxhœwden, et celles de gauche E étaient aussi en un seul corps, dirigé par le prince de Lichtenstein. Il y avait donc effectivement cinq corps d'armée, dont l'un au centre où se trouvait le général

en chef, et les quatre autres autour de lui, dans une position analogue à celle qui a été indiquée plus haut. C'était bien jusque-là, et si les Russes furent vaincus, c'est que pendant la bataille ils commirent la faute de s'étendre par un mouvement circulaire autour d'Austerlitz, dans l'intention de prendre l'armée française M par son flanc droit. Le centre affaibli fut enfoncé et l'armée russe complètement défaite.

Après avoir posé la règle générale, on doit prévenir que les circonstances et les localités peuvent obliger et obligent souvent à la modifier; l'essentiel est de se conformer au principe que les corps divers, dans lesquels une grande armée est nécessairement partagée, doivent toujours être disposés de manière, et placés à des distances respectives telles, que leur concentration puisse s'opérer avant que l'ennemi ait réuni toutes ses forces contre un de ces corps. Il faudra donc, en pays ouvert, se conformer strictement à la règle; mais aussitôt que quelque obstacle naturel retarde la marche de l'ennemi et s'oppose à ses attaques réunies, en même temps qu'il protége les mouvements de nos propres troupes, il est permis de mettre plus d'intervalle entre les colonnes et d'embrasser un champ de manœuvres plus étendu, si d'ailleurs on peut se promettre ainsi un plus grand résultat, ou atteindre d'une manière plus complète le but de la campagne.

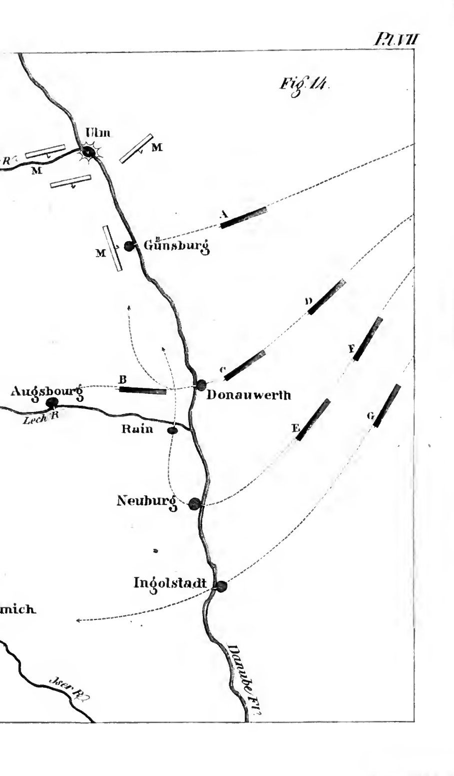
Lorsqu'en 1805 Napoléon eut concentré son armée aux environs de Stuttgardt et de Ludwigsburg, se proposant de passer le Danube pour prendre à revers l'armée autrichienne cantonnée entre le lac de Constance et Ulm, il partagea son armée en quatre colonnes, dont la première, celle de droite, commandée par le maréchal Ney, dut se porter sur Günzburg, près d'Ulm, pour attirer l'attention de l'ennemi sur ce point. La seconde, composée des trois corps, de Soult, Murat et Lannes, marchant sur la même route à une demi-journée de distance, se dirigea sur Donawert, dix ou onze lieues plus bas que Günzburg. La troisième colonne, composée des

corps de Davoust et de Marmont, passa le Danube à Neuburg, cinq lieues au-dessous de Donawerth ; et enfin la quatrième, sous les ordres de Bernadotte, fut dirigée sur Ingolstadt, quatre lieues plus bas encore. Il y avait donc, dans cette marche-manœuvre, une vingtaine de lieues de distance entre la colonne de droite et celle de gauche ; mais l'existence d'un fleuve tel que le Danube coulant entre les deux armées, et la certitude où l'on était que l'ennemi n'avait pas encore rassemblé toutes ses forces, rendaient une attaque de sa part peu probable. Et si elle avait lieu contre le corps de droite, celui-ci se repliait sur la colonne du centre, en longeant le Danube qui protégeait sa gauche. L'ennemi, attiré par ce mouvement de retraite, abandonnait la rive droite du fleuve où était sa ligne d'opérations, et la manœuvre générale n'en réussissait que mieux. Il n'y avait donc pas d'inconvénient réel à séparer autant cette première colonne des autres. Si, au contraire, l'ennemi, prévoyant la position où il allait se trouver, se portait à tire d'ailes, avec ce qu'il aurait pu rassembler de troupes, sur Donawerth, il se trouvait en présence de la principale colonne française, où était Napoléon, et il était toujours débordé par les deux autres, dont la plus voisine pouvait à la rigueur rallier dans la journée. Nous devons ajouter que les distances étaient calculées de manière que la colonne la plus forte, celle dirigée sur Donawerth devait arriver avant les autres, et qu'elles s'échelonnaient de telle sorte, que celle-ci, ayant passé le Danube dans les journées du 6 et du 7 octobre, la suivante n'arriva à Neuburg que le 8, et la dernière à Ingolstadt que le 10. En sorte qu'en réalité il n'y avait que celle qui se dirigeait sur Donawerth qui fut attaquable, et, comme elle était composée de trois corps qui se suivaient immédiatement, elle pouvait disputer le terrain jusqu'à l'arrivée des autres ; ou bien, si elle y était forcée, elle battait en retraite sur la rive droite du Danube en s'appuyant au fleuve, et elle était renforcée le lendemain par la colonne qui marchait sur Neuburg, et plus tard par celle d Ingolstadt, en

même temps que la colonne dirigée sur Günzburg menaçait le flanc et les derrières de l'ennemi. Plus on étudie cette marche-manœuvre et plus on la trouve savante; il n'est aucune supposition à laquelle elle ne réponde, et cependant le front de la marche occupe jusqu'à vingt lieues! tant il est vrai qu'à la guerre tout dépend de l'habileté avec laquelle on sait plier ses dispositions aux circonstances topographiques.

Après avoir franchi le Danube tous les corps changèrent de direction à droite pour envelopper, par un mouvement plus ou moins étendu, la position d'Ulm, et s'emparer des ponts sur le Leck par lesquels les Autrichiens auraient pu tenter de s'échapper. L'armée entière décrivit un cercle autour de Günzburg, que le maréchal Ney avait occupé et qui fut le pivot de cette grande manœuvre. Le corps de Soult, qui d'abord formait l'avant-garde, flanqua la gauche; Murat et Lannes, qui étaient au centre, devinrent avant-garde générale; Davoust et Marmont se trouvèrent au centre; Ney conserva la droite, et le corps de Bernadotte forma la réserve. En sorte que l'armée, qui était arrivée sur le Danube en présentant le flanc, s'avança sur l'ennemi par une marche de front quand elle eut franchi le fleuve. On sait quels furent les résultats de cette habile disposition : Ulm capitula; une armée fut faite prisonnière en presque totalité; il n'en réchappa qu'une partie, qui prit la généreuse résolution de s'ouvrir un passage par la rive gauche du Danube, pendant que les Français passaient sur la rive droite.

Nous donnons dans la figure 14e les grands traits de cette combinaison : M,M représentent la partie de l'armée autrichienne qui s'était rassemblée à Ulm et à Günzburg; A est le corps du maréchal Ney flanquant les autres colonnes et se dirigeant sur Günzburg, dont il devait occuper les ponts. Les corps B, C, D, du maréchal Soult, du prince Murat et du maréchal Lannes, formant la colonne principale, sont représentés au moment où ils arrivent à Donawerth; le premier, qui avait passé la veille, se dirige sur Augsburg pour s'assurer


Fig. 14.
Ulm
R
M
M
M
A
Günsburg
D
F
C
B
Augsbourg
Donauwerth
Lech R
Rain
E
G
Neuburg
Ingolstadt
mich
Danube Fl.
Iser R.

de cette tête de pont sur le Leck; les deux autres, après avoir traversé Donawerth, dégagent Rain, tournent à droite et forment la nouvelle avant-garde générale. Les corps E et F, commandés par les maréchaux Davoust et Victor, arriveront le lendemain à Neuburg, et, après avoir passé le Danube dans cette ville, tourneront à droite et se dirigeront sur le pont de Rain pour former le centre de l'armée. Le corps G de Bernadotte, faisant la quatrième colonne, est dirigé sur Ingolstadt et Munich; il est destiné à composer la réserve générale de l'armée.

En voilà assez pour faire comprendre le mécanisme des marches-manœuvres exécutées par plusieurs colonnes, et montrer dans quel esprit elles doivent être combinées. Le pays est-il ouvert et l'ennemi dans le voisinage, les colonnes se serrent et marchent à portée de se secourir promptement: si, au contraire, les corps ennemis sont morcelés, éloignés; si de grandes rivières coupent le pays et rassurent contre une attaque inattendue, les colonnes peuvent se séparer et même se présenter obliquement, pourvu que les corps conservent toujours des positions relatives qui leur permettent de se rassembler. Quand faudra-t-il se tenir rigoureusement à la règle; quand et jusqu'à quel degré pourra-t-on s'en écarter? C'est ce qu'il est impossible d'établir; les circonstances, qui varient à l'infini, en décident; c'est à les bien apprécier qu'un général fait preuve de capacité. L'art militaire ne serait pas si difficile, ceux qui s'y distinguent n'acquerraient pas tant de renommée, si tout y était assujetti à des règles fixes et invariables. Il faut chez celui qui l'exerce beaucoup de tact et de discernement, pour choisir le meilleur parti dans chaque circonstance particulière; il lui faut de la promptitude de coup-d'œil, pour saisir l'à-propos et prendre, en temps opportun, les mesures convenables; car ce qui est bon la veille, bien souvent ne l'est plus le lendemain. Les déterminations d'un chef d'armée sont comme inspirées, tant le travail d'esprit dont elles sont le résultat est rapide; et cependant tout y est

pesé, balancé; chaque circonstance y est appréciée et estimée ce qu'elle vaut; et des objets, qui échapperaient à des esprits ordinaires, y prennent quelquefois une telle importance qu'ils deviennent la raison principale du parti auquel il s'arrête. De là vient qu'un conseil délibérant est peu capable de prendre de bonnes résolutions en affaires de guerre. De là vient aussi que ce n'est pas seulement avec de la théorie qu'on fait de grands généraux.

CHAPITRE IV.

Des Batailles.

Le but des marches et des manœuvres est la bataille ; c'est là qu'il en faut venir ; c'est le dénouement inévitable de la campagne. On peut différer la bataille pendant quelque temps pour rassembler ses forces et prendre ses mesures. Mais une temporisation trop prolongée finit par devenir fatale, par les petits combats et les affaires journalières qui, sans rien décider, occasionnent à la longue des pertes considérables ; elle ruine le pays où les deux armées frappent des réquisitions. Il faut donc sortir de cet état de crise, et ce n'est qu'en livrant une grande bataille qu'on y parvient. On ne se détermine cependant à un acte aussi solennel qu'après avoir fait tout son possible pour réunir de son côté le plus de chances favorables : ainsi toutes les troupes qui se trouvent dans le rayon d'activité de l'armée, et qui ne sont pas indispensables à la garde de quelques points particuliers, doivent être appelées, toutes sans exception ; car d'un bataillon de plus ou de moins peut dépendre le sort de la bataille. Si l'on a trop de monde, on n'engage d'abord que ce qu'il faut pour contenir l'ennemi, et on dispose du reste pour manœuvrer sur ses flancs, ou former des réserves qui entreront successivement en jeu. De cette manière le grand nombre n'embarrasse pas.

Autant qu'un général en est le maître, il ne doit livrer bataille qu'après s'être placé, par des marches convenables, dans une position telle que la victoire ait pour lui de grands résultats; que, par exemple, elle le rende maître des communications de l'ennemi; que celui-ci soit acculé à un lac, à des montagnes difficiles à franchir, etc. Quand cela ne se

peut pas, il faut combattre avec d'autant plus d'ardeur et d'opiniâtreté que la position qu'on occupe est moins favorable, afin de retrouver dans la déroute complète de l'ennemi les avantages dont on était d'abord privé. La nécessité de vaincre pour sauver sa vie ou sa liberté enfante des prodiges; un général habile sait la mettre à profit, et quelquefois tirer d'une situation désespérée son principal moyen de réussite. Fernand Cortez, après avoir débarqué sur la côte la faible troupe qui devait faire la conquête du Mexique, incendie ses vaisseaux, et, se privant ainsi de toute retraite, il met ses soldats dans la nécessité de ne compter que sur leurs épées.

Le sujet de ce chapitre a tant d'importance que nous le traiterons avec quelque détail; mais avant de mettre les troupes en action, nous donnerons quelques définitions, et nous indiquerons sommairement les différents ordres de bataille.

§ 1. — Définitions. Ordres de bataille.

Une armée qui se rangerait toujours de la même manière, serait indubitablement battue par celle qui saurait changer son ordre de bataille suivant les circonstances. On peut donc dire qu'il n'y a pas d'ordre de bataille immuable, mais qu'au contraire il doit se plier à toutes les localités. Dans un espace resserré, ou lorsqu'il faut se tenir rassemblé, l'armée formera plusieurs lignes successives; peut-être, au contraire, conviendra-t-il dans certains cas de n'en former qu'une seule, pour occuper plus d'espace. Cela dépend de la topographie du champ de bataille, des circonstances du moment, des forces et de la position de l'ennemi, du caractère de ses chefs, etc. A Waterloo, l'armée française était sur plusieurs lignes; Annibal, à la Trebbia, n'en a formé qu'une seule et n'en a pas moins été victorieux.

Cependant, il est de règle qu'on range les troupes, autant qu'on le peut, sur plusieurs lignes, afin qu'elles ne soient pas toutes exposées au premier choc, et qu'on puisse disposer d'une partie de l'armée pour relever l'autre, ou pour porter des secours où cela est nécessaire.

Dans les circonstances ordinaires, une armée se range sur deux lignes, en soutien l'une de l'autre. L'infanterie et la cavalerie sont distribuées dans ces deux lignes, selon que le général le juge convenable ; mais l'artillerie est toujours en première ligne, et même en avant, pour déployer son action sur tout le terrain environnant, et prendre d'écharpe les corps ennemis qui s'avancent à l'attaque. On ne la double jamais, si ce n'est par les caissons, qui se rangent derrière à quelque distance, mais assez près pour fournir à la consommation des pièces. La première ligne de l'ordre de bataille est disposée de manière à entrer en action aussitôt que les armées se seront assez rapprochées pour faire usage des petites armes. Jusque-là tout se passe en manœuvres, ploiements et déploiements, marches en avant ou en arrière. La seconde ligne se met, autant que possible, hors de prise, en profitant des ondulations du terrain, jusqu'à ce que son secours devienne nécessaire.

Outre cela, on se ménage encore une forte réserve des trois armes réunies, qui, se tenant en arrière à une distance convenable, se portera partout où besoin sera. Cette réserve, composée en grande partie de cavalerie et d'artillerie, est sous les ordres immédiats du général en chef; il l'a sous sa main pour s'en servir au moment opportun : c'est avec la réserve, et surtout avec l'artillerie, que, pendant l'action, il renforce certaines parties de son ordre de bataille ; c'est avec sa cavalerie de réserve qu'il s'oppose aux mouvements enveloppants de l'ennemi, et se porte lui-même sur les flancs de celui-ci ; c'est avec les troupes réunies de la réserve qu'il donne le coup qui doit décider la victoire, ou, que, sans rien changer à ses lignes de bataille, il répare un échec et rétablit ses affaires.

Et ceci est important, car il y a de grands dangers à faire exécuter aux lignes, et sous le feu de l'ennemi, des mouvements qui peuvent les exposer momentanément, ou qui, mal compris, frappent de terreur les soldats. Plus d'une bataille a été perdue pour avoir voulu ainsi changer quelque chose à l'ordre de bataille, pendant qu'on était aux prises avec l'ennemi. Puis donc qu'on n'y doit pas toucher, une réserve est absolument indispensable, quelle que soit d'ailleurs la force de l'armée. Si elle est supérieure à celle de l'ennemi, on n'engage d'abord, comme nous l'avons dit plus haut, que ce qu'il faut pour bien nourrir le feu sur tout le front, et on dispose du reste pour de fortes réserves qu'on emploie successivement, jusqu'à ce qu'on soit parvenu à envelopper et à écraser tout ce que l'ennemi envoie de troupes au soutien de ses ailes. Quant au contraire, ou à l'infériorité numérique, on ne peut laisser de disponible, pour remédier aux accidents de la bataille, que le strict nécessaire; car on est forcé de mettre en ligne le plus de monde possible, pour n'être pas débordé; mais toujours faut-il une réserve; du bon emploi de cette réserve, non moins que des dispositions préalables et de la valeur des troupes, dépend le succès. Ordinairement celui qui engage ses réserves le dernier a l'avantage, et c'est un grand art, dans un général, que d'engager son adversaire à user toutes ses ressources quand lui tient encore dans la main le dernier poids qui doit faire trébucher la balance en sa faveur. On trouve dans l'histoire militaire des Suisses de fréquents exemples de l'emploi judicieux des réserves : les victoires de Sempach, de Morat, de Nancy et tant d'autres eurent pour principale cause, soit une réserve qui donnait à propos, soit un renfort qui arrivait pendant la bataille et tombait sur le flanc de l'ennemi.

Les bataillons de la première ligne doivent être déployés pour donner moins de prise à l'artillerie et faire usage de leur feu s'il y a lieu; ceux de la seconde se forment en colonnes serrées, pour pouvoir se porter rapidement en avant, traver-

ser la première ligne et charger l'ennemi, ou pour exécuter tel autre mouvement que les circonstances rendent nécessaire, ou enfin, pour laisser des ouvertures par lesquelles la première ligne puisse s'écouler dans un mouvement retrograde. Ainsi la formation des bataillons de seconde ligne en colonne serrée, sera la formation habituelle; mais cela suppose que le terrain fournisse des abris à ces masses; dans le cas contraire, le canon y ferait des ravages effrayants, à moins de les tenir si loin qu'elles ne fussent plus un appui suffisant pour la première ligne. Alors on déploie la seconde ligne comme la première, et on la tient à 300 ou 400 pas de distance pour que les balles n'arrivent pas jusqu'à elle. On les rapproche davantage quand le terrain offre des abris suffisants. Les localités influent ainsi d'une manière très-prononcée sur ce premier élément de l'ordre de bataille.

Les troupes d'une même division doivent faire partie des deux lignes. Ainsi, par exemple, une division composée de quatre brigades aurait, dans la disposition générale de l'armée, deux de ses brigades dans la première ligne et deux dans la seconde. Il n'y a alors qu'un seul intérêt entre ces deux lignes placées sous les ordres d'un même chef; elles se soutiendront et se défendront réciproquement; l'honneur de l'une se confond avec celui de l'autre; le même esprit de corps les anime. Si, au contraire, on forme les deux lignes de divisions entières et indépendantes, il est à craindre que, soit par la rivalité des chefs, soit que les troupes de seconde ligne ne mettent pas la même ardeur à défendre celles de la première, celles-ci se trouvent compromises et ne tiennent pas aussi ferme qu'elles le pourraient. Cependant il est assez ordinaire qu'une division se place tout entière dans une même ligne, et cela a aussi ses avantages : le chef n'a pas son attention partagée entre les deux lignes; la seconde, qui n'est plus invariablement liée à la première, est plus disponible pour les mouvements que les circonstances peuvent nécessiter. Dans un pays coupé, la première disposition est incontestablement la meil-

leure; c'est donc celle qu'il convient d'adopter pour l'armée suisse.

Quant à la réserve, elle doit être composée de corps indépendants et entiers, afin de n'être nullement gênée dans ses mouvements et de pouvoir se porter rapidement partout où sa présence est nécessaire.

Dans cet ordre une division fédérale de seize bataillons, partagés en quatre brigades, deux en première ligne et deux en seconde, occuperait, intervalles compris, 1,500 mètres environ; et si la division avait avec elle quatre batteries d'artillerie, il faudrait encore ajouter 240 mètres à l'espace ci-dessus, à raison de 60 par batterie, ce qui ferait 1,740 mètres, ou environ 2,600 pas. Il est vrai que les intervalles des bataillons sont un peu forts, puisqu'on a compté pour chaque bataillon 187 à 188 mètres, et que les cinq compagnies en ligne, formant au complet 600 hommes, n'en occupent que 150; mais les compagnies de carabiniers et de chasseurs ont besoin de ces intervalles pour agir. Au surplus, il ne faut voir dans cette étendue de 2,600 pas qu'un maximum; elle serait diminuée par le rapprochement des bataillons et par la réduction de leur effectif, réduction inévitable en campagne; elle le serait par le ploiement en colonnes des bataillons des ailes, ou par telle autre disposition qui aurait pour objet de rendre l'ordre de bataille plus compact. Toutefois, notre pays est tellement accidenté qu'on n'aura pas de peine à occuper convenablement un champ de bataille d'une demi-lieue, ou 3000 pas d'étendue, avec une division fédérale de seize bataillons, auxquels seraient joints des carabiniers, une brigade d'artillerie et un détachement de cavalerie. On pourrait aussi, sans trop se serrer, réduire d'un tiers cet espace quand les circonstances l'exigeraient. En sorte que notre division fédérale a besoin pour se déployer en bataille, avec son artillerie, d'un espace qui varie de 2000 à 3000 pas.

Les tacticiens donnent différents noms à l'ordre de ba-

taille, suivant la disposition des troupes entre elles ou par rapport à l'ennemi : entre elles, c'est l'ordre *continu* et l'ordre *à intervalles;* par rapport à l'ennemi, c'est l'ordre *parallèle* et l'ordre *oblique*. Il y a ordinairement de tout cela dans une même armée aux prises avec l'ennemi ; des parties pleines et des parties à intervalles ; des parties parallèles et d'autres obliques; des lignes simples et des lignes doublées. Mais il faut examiner chacune de ces dispositions en particulier pour en apprécier les propriétés.

L'ordre parallèle, comme son nom l'indique, est celui dans lequel les deux armées sont rangées en face l'une de l'autre, de manière à pouvoir s'engager à la fois sur toute l'étendue du front, et, pour ainsi dire, à ce que chaque soldat ait un adversaire en tête. Telle a dû être la disposition des premières batailles que les peuples se sont livrées; elle exige peu d'art; le succès ne dépend presque plus que de la force individuelle, du courage et de l'opiniâtreté des combattants. Ici on fait un égal effort sur tout le front de la bataille ; si l'on est vainqueur on obtient, sans doute, un succès complet; mais on ne se ménage aucune ressource pour la chance contraire. A égalité de bravoure, la victoire est décidée d'avance pour la troupe la plus nombreuse.

L'ordre oblique, au contraire, est une disposition où l'on porte sur l'ennemi une partie des troupes, et où l'on tient le reste hors de prise. Pour se servir de l'expression technique, on *avance* une aile, en même temps qu'on *refuse* l'autre. La première est renforcée par tous les moyens possibles ; l'autre est réduite autant qu'on le peut sans la compromettre. On cherche ainsi à attaquer son adversaire du fort au faible, à déborder une de ses ailes, à l'écraser sur un point, pendant qu'on l'inquiète sur les autres. Si l'on a eu l'art de le tenir indécis jusqu'au dernier moment par de fausses attaques, et par une habile direction des colonnes sur le champ de bataille, si l'on déploie celles-ci avec promptitude, et seulement au moment où l'action va s'engager, l'ennemi n'aura pas le

temps de faire des contre-manœuvres, ou d'envoyer des secours suffisants à l'aile attaquée ; il sera probablement battu. C'est ainsi que l'art peut suppléer au nombre, et qu'une petite armée, bien commandée, parvient à vaincre une armée plus forte, mais dont le chef n'a pas su, ou n'a pas pu réunir autant de monde sur le point décisif. Cet art est de nos jours bien plus important que chez les anciens, parce que nos lignes sont beaucoup plus étendues. Les troupes que l'on tire des parties non attaquées, pour secourir celles qui le sont, n'ont quelquefois pas le temps d'arriver pour arrêter le désordre, et les bataillons sont culbutés les uns après les autres par l'aile attaquante de l'armée qui a su prendre l'oblique, et qui, de moment en moment, devient plus menaçante par ses progrès successifs et par l'entier déploiement de tous ses moyens. On a vu cela à Lissa, où le roi de Prusse, après avoir pendant quelque temps menacé l'aile droite des Autrichiens pour les engager à y réunir la plus grande partie de leurs forces, attaqua leur aile gauche avec l'élite de son armée, la prit en flanc, la refoula sur le centre et la mena si chaudement, que les différents corps qui arrivaient de l'autre extrémité pour s'opposer à ses progrès, furent tous successivement renversés.

On cite Epaminondas chez les anciens comme ayant particulièrement apprécié les avantages de l'ordre oblique : il lui a dû les célèbres victoires de Leuctres et de Mantinée.

En refusant une aile, non-seulement on se procure l'avantage de renforcer l'autre pour l'attaque, mais on se ménage en même temps des ressources pour rétablir l'affaire si cette attaque venait à manquer, ou pour protéger la retraite. En effet, à mesure que l'aile repoussée se replie, elle est renforcée par les corps qu'elle avait laissés en arrière et qui entrent successivement en ligne. Son front s'accroît et devient plus redoutable ; elle peut alors faire une nouvelle tentative, ou, si décidément la bataille est perdue, commencer sa retraite sous la protection des troupes qui n'ont été que faible-

ment engagées et n'ont pas souffert. L'ordre oblique, lorsqu'il est convenablement employé, offre ainsi toutes les chances de succès pour l'attaque, et pourvoit, autant qu'il est possible, aux chances malheureuses.

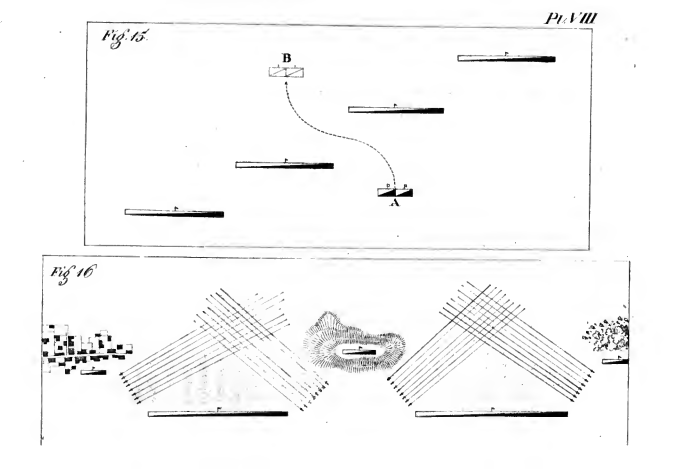
Quand on refuse une aile, il faut y placer de l'artillerie du plus fort calibre, afin de contenir à bonne distance l'aile opposée de l'ennemi, et empêcher que l'ordre d'action ne devienne parallèle. Il faut encore que cette aile refusée soit, autant que possible, dans un bon état de défense, qui puisse, en cas d'événement, remédier à sa faiblesse numérique. On profite donc de tous les avantages que le terrain peut offrir, tels que bois, ravins, collines, etc., pour appuyer ou couvrir cette aile.

L'ordre oblique, proprement dit, est sans doute préférable à l'ordre parallèle; mais ce dernier a aussi ses avantages, surtout quand il est renforcé à une de ses ailes. Il convient à une armée supérieure en nombre, qui peut offrir sur tout son front des forces égales à celles de l'ennemi, en même temps qu'elle redouble ses lignes et concentre plus de moyens à l'une de ses ailes. En abordant ainsi l'ennemi de front, la victoire sera plus décisive, parce qu'il sera engagé partout sérieusement. Cette méthode de l'ordre *parallèle renforcé* est d'ailleurs dans les principes, puisqu'elle porte une masse principale sur un des points de la ligne ennemie, tandis qu'elle n'oppose sur le reste de la ligne que des forces égales. Ainsi l'ordre parallèle renforcé a une grande analogie avec l'ordre oblique ; il jouit des mêmes propriétés, quoique à un degré moins éminent. Dans l'un comme dans l'autre, il y a d'un côté effort décisif, et de simples démonstrations ou un engagement moins sérieux du côté opposé.

Si nous comparons maintenant l'ordre continu à l'ordre à intervalles, soit oblique, soit parallèle, nous verrons que le premier ne peut être employé que dans les grandes plaines dénuées d'obstacles, où il sera toujours possible de mettre la cavalerie sur les ailes. L'autre seul, l'ordre à intervalles, peut

se plier à toutes les localités, et laisser la faculté d'employer la cavalerie partout où il lui est possible d'agir, au centre comme aux ailes. Si dans un ordre de bataille continu on mettait la cavalerie au centre, ce serait la priver de tous ses avantages : devant s'assujettir aux allures de l'infanterie avec laquelle elle est en ligne, elle perdrait sa mobilité, principale ou, pour mieux dire, unique source de succès; exposée, sans y pouvoir répondre, aux feux de l'infanterie ennemie, elle se trouverait dans la dure alternative, ou de se laisser décimer en restant en place, ou de se retirer pour se mettre à l'abri en laissant une large ouverture qui causerait la perte de la bataille. Sans doute que le commandant de la cavalerie préférera se porter en avant, parce que c'est un homme de cœur; mais, en chargeant une infanterie encore intacte, sa troupe sera écrasée de feux et probablement dispersée; l'ouverture qu'elle doit laisser dans l'ordre de bataille, après cet échec, n'en existera pas moins. C'est ce qu'on a vu à la bataille de Hochstædt gagnée en 1704 par le prince Eugène et par Marlborough sur les Français. A la bataille de Minden, le duc Ferdinand, ayant vu le maréchal de Contades placer sa cavalerie au centre où se trouvait le terrain qui lui convenait, la fit attaquer par une portion de son infanterie en lui enjoignant, lorsqu'elle l'aurait dispersée, de se jeter par la droite et par la gauche sur le flanc des lignes ennemies, qui seraient en même temps attaquées de front par le reste de l'armée. Cette manœuvre, imitée de celle de Hochstædt, eut le même succès. On est donc obligé, dans l'ordre continu, de mettre constamment la cavalerie aux ailes pour lui laisser son indépendance et sa mobilité; dès lors on est privé de son secours, ou l'on ne peut en obtenir qu'une faible coopération quand le terrain des ailes n'est pas propre à ses mouvements. Tels sont les graves inconvénients de l'ordre continu.

Si, au contraire, les différents corps d'infanterie laissent entre eux des intervalles, la cavalerie et l'artillerie trouvent la facilité d'agir au moment opportun, et partout où cela est


Pl. VIII
Fig. 15.
B
A
Fig. 16

nécessaire. Mais pour que ces intervalles n'aient pas l'inconvénient signalé ci-dessus, de laisser des ouvertures par lesquelles l'ennemi pourrait pénétrer, il faut qu'ils soient pris en arrière de la ligne et non sur le front; c'est-à-dire qne ce n'est point en appuyant sur la droite ou snr la gauche que les différents corps ménagent entre eux ces intervalles, mais en s'avançant ou en se reculant plus ou moins, en sorte que l'armée, vue de face, semble disposée dans l'ordre continu, tandis que de côté elle laisse apercevoir les passages qu'elle réserve à sa cavalerie. C'est l'ordre *oblique en échelons* fig. 15°. Par cette disposition, la cavalerie peut se tenir derrière les échelons, prête à charger par les intervalles, comme on le voit par la ligne ponctuée AB. Mais ce n'est pas le seul avantage: les différents corps, n'étant pas liés les uns aux autres, conservent plus d'aisance pour se placer selon que le terrain le requiert; ils ont plus de mobilité pour poursuivre un succès, ou se retirer en cas de revers; la déroute d'un corps n'entraîne pas celle des corps voisins; l'un peut venir se rallier sous la protection de l'autre. Malgré ses intervalles, la ligne entière n'occupe pas plus d'étendue parrallèlement an front de l'ennemi, que si elle était disposée dans l'ordre parallèle et continu, tout en laissant la faculté de s'étendre davantage selon que les circonstances ou les localités peuvent le réclamer. Chaque échelon flanque et soutient celui qui le précède, de telle sorte que si l'ennemi voulait pénétrer par un intervalle, il serait pris en flanc par l'échelon inférieur, en même temps que chargé en tête par la cavalerie. Ainsi l'ordre en échelons facilite l'application de ce principe que l'on doit faire agir les différentes armes sur le terrain qui leur est le plus avantageux, sans pour cela s'exposer aux dangers qui résulteraient d'ouvertures faites sur la ligne de bataille.

Le premier échelon CD, convenablement renforcé et avec lequel on aborde l'ennemi, s'appelle le *marteau*. La seconde ligne et les réserves soutiennent les échelons de la première ligne, soit en adoptant une disposition analogue, soit en se

rapprochant du marteau, ou de toute autre manière, suivant les circonstances ou les vues du général.

L'ordre en *échiquier* est l'ordre parallèle à intervalles; les corps y sont disposés sur deux lignes, tant plein que vide, de telle sorte que ceux de la seconde ligne correspondent aux intervalles de la première. Cet ordre manque de solidité, par ce que les corps de première ligne sont trop éloignés les uns des autres; il ne donne, sur une même étendue, que la moitié des feux que fournirait une ligne pleine; à forces égales, il occupe une étendue double, ce qui est presque toujours un inconvénient bien plus qu'un avantage quand cette extension ne s'obtient qu'aux dépens de la solidité. L'artillerie ne peut pas se placer dans les vides de la première ligne, parce qu'elle attirerait sur les bataillons de la seconde ligne, tous les boulets de l'ennemi; car c'est un fait que l'artillerie répond à l'artillerie; dès lors il faut bien se garder de placer du monde derrière les batteries; ce serait doubler les pertes en offrant à l'ennemi un double but. Les intervalles de l'ordre en échiquier, ou en quinconce, sont des ouvertures d'autant plus dangereuses qu'on est plus rapproché de l'ennemi; il peut y pénétrer en masse, culbuter la simple ligne qui lui résiste, la jeter en désordre sur la seconde qui éprouvera probablement le même sort. En général, il ne doit y avoir d'autres intervalles dans une ligne de bataille parallèlement à l'ennemi, que ceux qui sont strictement nécessaires pour les mouvements des corps dont elle est composée.

Cependant cet ordre sera moins défectueux si la seconde ligne est formée de cavalerie, puisque cette cavalerie aura toujours la faculté de charger par les vides qu'elle a devant elle. Ainsi la disposition en échiquier, modifiée de la sorte, pourra être adoptée partiellement dans un ordre de bataille, par exemple dans une aile refusée, qu'il faut étendre pour la faire paraître davantage. Dans une retraite on emploie encore la disposition en échiquier; mais c'est comme manœuvre bien plus que comme ordre de bataille; c'est pour dégager par-

tiellement et successivement les troupes qui sont aux prises avec l'ennemi. De plus, la manœuvre de retraite se fait par petits corps et dans une seule ligne, tandis que l'ordre en échiquier proprement dit se prend entre les deux lignes et par corps beaucoup plus nombreux, ce qui constitue une grande différence.

Lorsque dans une ligne de bataille il se trouve à une des extrémités quelques corps repliés pour se garantir d'une attaque de flanc, ils présentent ce qu'on appelle le *crochet en arrière* ou la *potence*. Si ces mêmes corps sont portés en avant de la ligne de bataille, mais de manière à y rester liés en faisant un angle, ils forment le *crochet en avant* ou simplement le *crochet*. Et, comme il convient de donner des noms différents aux choses différentes, on appellera *potence* la première disposition, et *crochet* la seconde.

La potence devient le *coin*, et le crochet la *tenaille*, quand les deux branches de la ligne de bataille sont à peu près égales. Le coin est essentiellement offensif; une armée ne se forme ainsi que pour attaquer, pour percer la ligne ennemie; tandis qu'on ne fait la potence que dans un but défensif, pour résister à une attaque enveloppante. On en peut dire autant du crochet et de la tenaille, mais dans un sens inverse : on se plie en tenaille pour céder sur le centre à un ennemi qui s'avance en pointe, et l'envelopper par les ailes; c'est un ordre défensif, tandis que le crochet n'a pour but que l'attaque. L'histoire rapporte un exemple fameux où deux armées se sont formées l'une en coin, l'autre en tenaille ; c'est celui de la bataille de Casilin, livrée en 553 entre les Francs et les Romains, près de Capoue. Les Francs, commandés par Bucelin, se placèrent entre deux bois; ils renforcèrent le centre de leur ligne de bataille en formant un véritable coin, que les anciens appelaient aussi la *tête de porc*. Les Romains, commandés par Narsès, étaient moins nombreux ; ils se rangèrent dans un ordre plus mince et plus étendu, en opposant à leurs adversaires l'ordre en tenaille. Ils cédèrent ainsi le

terrain sur leur centre et portèrent leurs efforts contre les ailes de l'ennemi, en même temps que la cavalerie le prit en queue après avoir tourné un bois. La tête du coin, poussant toujours en avant, pénétra jusqu'au camp des Romains; le pillage occasionna sa déroute. La victoire de Narsès fut complète; presque toute l'armée de Bucelin fut taillée en pièces.

Ce que fit Narsès doit être imité toutes les fois qu'on est attaqué par une forte colonne : on s'ouvre pour la laisser passer en rangeant les troupes à droite et à gauche; son choc donne à faux, elle est déconcertée; se trouvant entre deux feux, elle sera bientôt détruite si elle ne se retire au plutôt pour changer de disposition. Les Anglais, dans leurs batailles défensives, ont souvent employé ce moyen contre les attaques en colonnes, si familières aux Français. On sait combien ceux-ci ont eu à souffrir de ce genre de défense.

§ 2. — Jeu des différentes Armes.

Lorsque les colonnes sont arrivées sur le champ de bataille, que chacune y occupe la place qui lui est destinée, le général en chef donne le signal de l'action, et chacun de ses lieutenants se dispose à exécuter les ordres généraux qu'il en a reçus, tout en conservant une grande latitude dans les moyens d'exécution. Ils savent, par exemple, que c'est la droite qui fera l'effort, que la gauche ne doit s'engager que faiblement, et de manière seulement à inquiéter l'ennemi et à le contenir; ils se règlent en conséquence et dirigent leurs mouvements et leurs manœuvres vers le but commun. C'est un devoir sacré pour chacun d'eux d'appuyer son collègue, de le dégager lorsqu'il est trop vivement pressé. Le général en chef ne pouvant pas être partout, c'est à eux de suppléer à son absence et d'ordonner tout ce que des circonstances critiques peuvent

exiger. Il suffit qu'ils ne fassent rien en contradiction avec sa pensée pour qu'ils agissent bien. Plus ils ont de responsabilité, plus grande aussi sera leur part de gloire si le succès couronne leurs efforts, si même, la fortune les trahissant, ils succombent après s'être bravement et honorablement comportés.

La bataille s'engage par les tirailleurs : ce sont les troupes légères qui ordinairement font ce service. Elles s'éparpillent en avant jusqu'à mille ou quinze cents pas. Soutenues de distance en distance par des corps plus compactes et par quelques batteries légères, elles s'efforcent d'arrêter l'ennemi jusqu'à ce que les colonnes aient eu le temps de se déployer ; ou bien, lorsqu'il s'agit d'une attaque, elles couvrent les colonnes qui continuent à s'avancer, elles masquent les dispositions offensives, replient les tirailleurs de l'ennemi, reconnaissent ses dernières dispositions, découvrent les parties vulnérables de sa ligne de bataille, en même temps qu'elles le tiennent dans l'incertitude sur la véritable attaque, qui ne sera démasquée qu'après l'entier déploiement des colonnes, et lorsqu'elle sera pour ainsi dire en pleine exécution.

Cependant vient le moment où les tirailleurs doivent se retirer, soit pour permettre à nos propres colonnes d'entrer en action, soit que, ne pouvant plus résister aux forces de l'ennemi, ils doivent abandonner le terrain, tout en le disputant pied à pied à la faveur de ses inégalités. Quand ils ne sont plus qu'à une petite distance de la ligne de bataille qui s'est déployée derrière eux, ils s'écoulent rapidement par les intervalles des bataillons, vont rejoindre leurs corps respectifs ou se rallient en arrière, suivant qu'ils ont été détachés ou qu'ils forment un corps à part.

Dès que le front de l'armée est démasqué, les feux de la première ligne commencent, ceux de l'artillerie d'abord, puis ceux de l'infanterie, quand les deux armées se sont assez rapprochées pour faire usage du fusil. Les feux se prolongent jusqu'à ce qu'on aperçoive quelque désordre dans les rangs ennemis. C'est alors le moment de former les colonnes d'at-

taque et de se porter en avant au pas de charge. Si, dans ce mouvement offensif, l'ennemi est enfoncé sur quelque point, il ne faut pas s'abandonner à une poursuite inconsidérée; mais s'arrêter, se remettre en ordre le plus promptement possible, puis marcher de nouveau contre la seconde ligne, ordinairement ébranlée par l'échec de la première; on prend garde toutefois de ne pas s'avancer au point de rompre l'ensemble de la ligne de bataille. Ce n'est que lorsque la victoire est partout décidée, qu'on peut sans danger pousser sa pointe pour changer en déroute la retraite de l'ennemi.

Quand, au contraire, on est contraint à céder le terrain, il faut le disputer pied à pied en conservant ses rangs autant que possible ; se tenir prêt à profiter des moindres fautes des corps opposés. En tout cas, la seconde ligne viendra au secours de la première et la remplacera en prenant l'initiative pour attaquer elle-même. Cette marche en avant redonnera du cœur à la troupe et l'empêchera de penser à la retraite; elle arrêtera l'ennemi ou le fera reculer. C'est ainsi qu'on a vu souvent un même terrain pris et repris plusieurs fois par de braves troupes.

La cavalerie peut charger à tous les instants d'une bataille; car elle ne doit laisser échapper aucune occasion de fondre sur une infanterie en désordre ou qui lui prête le flanc, de s'emparer d'une batterie mal appuyée, de neutraliser une charge de cavalerie ennemie. Voilà pourquoi il faut qu'il y ait partout des intervalles qui lui permettent de déboucher et de saisir l'à-propos pour se précipiter comme la foudre dans les rangs opposés. Mais, en général, il est avantageux de n'employer la cavalerie que le plus tard possible, parce qu'elle a meilleur jeu à la fin d'une bataille, et qu'elle se trouve plus fraîche pour poursuivre l'ennemi en cas de succès, ou pour lui disputer le terrain dans le cas contraire. C'est surtout la grosse cavalerie qui doit rester en réserve; car c'est elle qui est destinée à donner le coup de massue qui décide la vic-

toire. Ainsi, la cavalerie légère escarmouche au commencement d'une bataille ; elle escadronne pendant sa durée ; et elle s'abandonne à la poursuite de l'ennemi quand, sur la fin de la journée, celui-ci couvre la plaine de ses bataillons rompus et de ses fuyards ; alors les cavaliers se précipitent en fourrageurs, parcourent le champ de bataille pour augmenter le désordre de l'ennemi, lui faire des prisonniers ou le chasser au loin. La grosse cavalerie n'est entrée en action qu'au moment décisif; ses chevaux seraient trop fatigués si on agissait autrement; elle ne serait plus aussi capable de remplir le beau rôle auquel elle est destinée. Autant que possible elle doit rester réunie, même après le succès; elle dirige ses efforts partout où elle voit encore de la résistance; elle renverse tout ce qu'elle rencontre; et, quand elle a balayé le champ de bataille, elle envoie quelques escadrons pour appuyer la cavalerie légère qui s'est mise aux trousses de l'ennemi. Mais c'est surtout quand la bataille est perdue et qu'il faut songer à la retraite, que la cavalerie de ligne rend d'éclatants services : formée ordinairement en grandes masses, elle se précipite sur les corps victorieux, les oblige à songer à leur propre défense, et, retardant ainsi la poursuite, elle donne à l'armée le temps de gagner quelque position favorable. Cette troupe d'élite ne s'épargne pas dans un tel moment; chaque fois qu'elle est repoussée elle se rallie pour fournir de nouvelles charges, jusqu'à ce qu'enfin la nuit lui permette de quitter ce champ de carnage et d'honneur, pour aller rejoindre l'armée, qui, grâces à sa belle conduite, a déjà pu faire quelque chemin. Tel est le jeu des deux espèces de cavalerie.

Quant à l'artillerie, elle tonne pendant toute la bataille, autant du moins qu'aucune troupe amie ne gêne son tir. Souvent le canon se fait entendre même avant les tirailleurs, et c'est encore le canon qui fait à l'ennemi le salut d'adieu, quand la victoire est gagnée. Il faut donc que les caissons soient abondamment pourvus de munitions. L'artillerie se

dispose par fortes batteries, pour faire en quelques endroits de la ligne opposée de larges brèches, dans lesquelles la cavalerie puisse se précipiter. Sans faire peut-être plus de mal réel de cette manière que si elle était éparse sur tout le front, son effet moral est bien plus considérable; le soldat est frappé de terreur quand il voit la mort se multiplier sur un espace limité et balayer des bataillons entiers; il s'ébranle, il recule; si la cavalerie se présente en ce moment, il est hors d'état de lui résister. Ce n'est point à dire pourtant que toute l'artillerie doive être accumulée au même endroit; cela serait trop embarrassant et souvent inexécutable; il faut seulement éviter la dissémination. Il est plus facile de couvrir par les accidents du sol plusieurs batteries séparées qu'une seule où toutes les pièces seraient réunies (1). Cette seule considération peut engager à partager l'artillerie de ligne entre les divisions; ce qu'il faut éviter, c'est de tomber à cet égard dans l'exagération; et, dans tous les cas, on doit faire son possible pour que les feux convergent sur des points essentiels de la ligne ennemie, comme sur une aile que l'on veut écraser, sur un angle saillant qu'on enveloppe, sur une batterie qu'il s'agit de démonter, etc.

L'artillerie légère se porte en avant pour commencer l'action; autant qu'elle le peut, elle prend des directions obliques, tant pour démasquer le front de l'armée que pour prendre d'enfilade, ou en écharpe, les lignes ennemies. Cette artillerie ne doit pas craindre de s'aventurer; l'audace est une des principales qualités des chefs qui la commandent; sa légèreté lui permet d'échapper aux poursuites. Ordinairement accompagnée de quelques escadrons qui la protégent, elle voltige sur les flancs de l'ennemi, s'avance, se

(1) On voit que le mot *batterie* a ici une autre acception que celle qu'on lui donne pour désigner le nombre fixe des pièces servies par une même compagnie. Il en est de même du mot *division*, qui signifie à la fois la réunion de deux pelotons dans les manœuvres, et le corps assez nombreux que commande un lieutenant-général. Il serait à désirer qu'on trouvât des mots pour exprimer des choses si différentes, on éviterait la confusion.

retire, reste peu à la même place, afin d'éviter les coups qu'on lui adresse, profite de tous les emplacements favorables pour faire quelques salves de ses pièces. Aussitôt que la victoire se décide pour nous, l'artillerie légère se porte en avant avec la cavalerie pour entraver les dispositions de la retraite; elle s'attache aux pas de l'ennemi, ne lui laisse aucun repos et fait tout ce qu'elle peut pour augmenter son désordre. Il est donc de la plus haute importance que les chevaux de l'artillerie légère soient les premiers pour la force et la légèreté; il faut encore que les canonniers soient choisis parmi les hommes les plus propres à ce service aussi pénible que brillant.

L'artillerie de ligne n'a pas de place déterminée; elle se réunit, soit au centre, soit sur les ailes, là où elle gêne le moins l'infanterie et où le terrain lui est le plus favorable. Elle profite des moindres ondulations du sol pour couvrir ses pièces et tirer à feux rasants. Mais elle s'emplace aussi avec avantage sur les plateaux de moyenne élévation qui dominent le champ de bataille, sans cependant donner à ses coups une direction trop plongeante. Elle est plus en sûreté sur ces plateaux que partout ailleurs, parce que le recul même des pièces les met à l'abri des coups qui viendraient d'en bas. On renonce aux feux tout à fait rasants pour se procurer ces avantages. Pour peu que ces collines aient trente ou quarante pieds de hauteur, on peut déployer sans danger des troupes d'infanterie à leur pied et doubler ainsi les moyens de résistance sur un point de la ligne de bataille. Il n'y a pas à craindre d'offrir un double but au canon de l'ennemi, parce que la distance de cette troupe d'infanterie à la batterie est assez grande pour que les coups dirigés sur l'une ne puissent pas tomber sur l'autre. Il n'en serait pas de même si la colline n'avait que dix à douze pieds de hauteur; il faudrait alors laisser la batterie seule au sommet, car indépendamment de l'inconvénient du double but, qui aurait lieu si on faisait autrement, une troupe est inquiète quand elle a



derrière elle des canons dont les boulets passent trop près.

L'artillerie doit, autant que possible, occuper les saillants de l'ordre de bataille, pour prendre des prolongements, diriger ses feux sur les points essentiels, ou battre en flanc les colonnes d'attaque de l'ennemi. Elle forme alors comme des bastions en avant des grandes courtines que représentent les lignes d'infanterie. Les batteries, ainsi placées, donnent à la disposition générale de la première ligne la forme concave au dehors, qui de toutes est la plus favorable pour le combat, parce qu'elle enveloppe l'ennemi et dirige sur lui des feux convergents. Mais pour qu'une batterie puisse s'établir en saillie sur le front de bataille, en faisant avec lui un angle plus ou moins ouvert, il faut que dans son prolongement elle soit masquée par quelque abri naturel, autrement elle prêterait elle-même le flanc et serait bientôt réduite au silence ; car il suffit de quelques pièces pour en démonter un grand nombre quand elles prennent celles-ci en rouage. A la bataille de Jéna, le colonel d'artillerie Séruzier commandait une batterie de vingt pièces en opposition à une batterie très-supérieure dont les feux lui faisaient beaucoup de mal. Il prit sur-le-champ son parti : il retira les pièces paires et fit soutenir le feu par les pièces impaires; il se porta rapidement, à la faveur de la fumée et sans qu'on l'aperçut, dans le prolongement de la batterie ennemie, sur laquelle il fit quelques décharges d'obus et de mitraille et parvint à dégager ses autres pièces.

Si donc il est incontestablement avantageux que l'artillerie prenne des positions d'où elle puisse tirer en écharpe et envelopper l'ennemi, elle ne doit cependant le faire que lorsqu'elle peut se couvrir de quelque mamelon militairement occupé, d'un bois, d'un village, etc. La figure 16e montre et explique cette disposition : on voit au milieu deux batteries à l'abri de l'enfilade par un mamelon qui s'oppose à ce qu'on en prenne le prolongement; à gauche, une autre batterie est masquée par un village; et une troisième, à droite, a pour appui un petit

bois. L'infanterie est formée en bataille entre ces batteries, et ses troupes légères occupent le bois, le village et le mamelon. Si aucun obstacle n'existe dont l'artillerie puisse se couvrir pour tirer obliquement sur le champ de bataille, elle se met en ligne, on pour parler plus exactement, elle se met un peu en avant de la ligne, tire devant elle et d'ordinaire répond à l'artillerie ennemie. La réduit-elle au silence, elle dirige alors ses coups sur l'infanterie pour y faire brèche; elle s'efforce d'entamer ses colonnes, d'empêcher ses déploiements; elle la tient éloignée, croise de feux ses débouchés; elle jette des obus dans les escadrons, tire à ricochet contre eux; elle y sème la mort et l'épouvante.

L'artillerie pourra encore prendre des positions obliques, même sur un champ de bataille dénué d'obstacles, lorsqu'elle conservera quelques pièces pour appuyer son flanc, et lorsque l'artillerie ennemie se trouvera partout engagée; elle se placera d'abord parallèlement, et ensuite elle avancera une aile pour produire plus d'effet, quitte à la retirer si elle était trop exposée. Mais ceci est plutôt une manœuvre pendant la bataille, qu'une disposition faisant partie de l'ordre primitif. La règle n'en est pas moins que l'artillerie ne doit se placer obliquement que lorsqu'elle est elle-même à l'abri du danger d'être prise en rouage, soit par des accidents du terrain, soit par des dispositions de troupes.

On évite de tirer de trop loin, car il n'en résulte qu'un vain bruit qui décourage vos troupes par le peu d'effet qu'il produit et enhardit celles de l'ennemi; les tireries éloignées peuvent inquiéter, mais elles ne décident rien. C'est entre la baïonnette et la portée de mitraille que les ravages de l'artillerie sont terribles. Ce serait cependant une sottise de laisser arriver l'ennemi jusque-là sans tirer; car à 1000 ou 1,200 mètres les effets de l'artillerie commencent à être redoutables. A cette distance elle tire à boulets et presque toujours par salves, pour produire à la fois plus de ravage; mais en deçà de 500 mètres, ses coups doivent se succéder

sans interruption, pour inquiéter continuellement l'ennemi. De plus près, on ne tire plus qu'à mitraille. Le plus petit calibre se met dans les parties les plus avancées du champ de bataille; le plus gros s'emplace au contraire dans les positions les plus éloignées, dans les ailes refusées, sur les hauteurs, partout où il est le moins en prise; sa grande portée, la justesse de son tir, font qu'on peut ainsi s'en servir et produire les mêmes effets qu'en tirant de plus près avec un calibre inférieur. Il y a donc de l'avantage à avoir au moins deux calibres à l'armée, d'autant plus que s'il se présente quelque redoute à enlever, une muraille à abattre, une barricade, un abatis à forcer, on en vient plus aisément à bout avec le gros canon, parce que dans ces cas les effets produits sont en raison des masses multipliées par les vitesses; or, les gros boulets ont à la fois plus de masse et plus de vitesse.

Il est une autre arme qu'on peut regarder comme une artillerie très-portative, je veux parler des carabiniers, dont l'usage est d'une excellence si bien reconnue pour un pays de bois et de montagnes, tel que le nôtre. C'est à la faveur des arbres et des rochers que le carabinier ajuste son coup avec sûreté, qu'il charge son arme avec soin ; il faut donc qu'il ne craigne pas d'en être débusqué par de simples tirailleurs qui, plus lestes que lui à recharger leurs armes, pourraient avoir de l'avantage. Si le carabinier se voit trop exposé, il tire avec précipitation, ajuste mal, et n'est plus alors qu'un fantassin ordinaire ; peut-être même vaut-il moins qu'un voltigeur, en raison de la lenteur de ses coups. Si le carabinier s'agite trop, s'il est obligé de courir, le seul mouvement de son pouls élevé suffit pour détruire la justesse du tir. Il résulte de là que les carabiniers, loin d'être employés comme troupes légères, doivent en quelque sorte être mis en position et soutenus par des tirailleurs, comme l'artillerie est appuyée par des bataillons ou par des escadrons. Alors les carabiniers feront un mal extrême à l'ennemi, en dirigeant leurs coups de préférence sur les officiers, comme firent les Suisses des pe-

tits Cantons quand les Français violèrent leur territoire. Rien ne désole plus l'adversaire que cette méthode; rien n'est plns propre à jeter le désordre dans ses rangs.

La portée des carabines étant plus considérable que celle du fusil de munition, c'est aux carabiniers à engager l'action; ils sont encore hors de prise, que déjà ils peuvent porter des coups sûrs dans les rangs ennemis; c'est d'aillenrs dans ce premier moment qu'ils sont le plus redoutables, parce qn'ils ne sont pas empêchés par la fumée du champ de bataille. S'ils se trouvent en plaine, ils se retirent à mesure que l'ennemi s'avauce jusqu'à ce que les tirailleurs qui les soutiennent puissent entrer en action; ils le font lentement et de manière à conserver le sang-froid qni leur est nécessaire; dans les bois et sur les rochers ils restent en position, tant qu'ils ne voient pas leurs flancs menacés. Pendant la bataille, ils tronveront plus d'uue occasion de rentrer en ligne et de se rendre utiles, même dans le cas où ils auraient été obligés de se replier derrière les bataillons d'infanterie.

La carabine, pour nous qui n'avons en vue qu'une guerre défensive, est nne arme par excellence; nous devons tout faire pour en multiplier l'usage parmi les hommes que leur âge exempte du service actif; l'armée trouvera dans ces habiles tireurs un puissant auxiliaire pour la défense des défilés, des rivières, des bois et des rochers, et même sur le champ de bataille où se déciderait la grande qnestion de l'indépendance nationale.

---

§ 3. — Des Batailles offensives.

Reconnaissance.—On conçoit que les dispositions générales pour l'attaque ne peuvent être prises qu'après une reconnaissance préalable de la position et des forces de l'ennemi. Cette reconnaissance se fait par le général lui-même; et si la bataille est remise au lendemain, il s'assurera, avant de donner



ses derniers ordres, que pendant la nuit il n'y a rien eu de changé. Sans cette précaution les mesures arrêtées pourraient n'être plus convenables; elles pourraient même être tout à fait contraires à ce qu'exigerait le nouvel état des choses. Pendant que, placé sur quelque hauteur, une lunette à la main, ou que, parcourant rapidement le champ de bataille, il jette un dernier coup-d'œil sur les positions de l'ennemi, les commandants des divers corps d'armée ou des divisions sont auprès de lui: il leur communique ses vues, leur fait connaître les modifications qu'il juge convenable d'apporter aux ordres qui leur ont été transmis la veille, ou il leur en confirme le contenu, suivant les circonstances.

Mais si la bataille doit se livrer le jour même, c'est en faisant balayer les éclaireurs ennemis par son avant-garde, que le général peut s'avancer assez pour se faire une idée nette des avantages et des inconvénients principaux qu'offre le terrain sur lequel les deux armées vont en venir aux mains; il faut, coûte que coûte, qu'il parvienne sur quelque sommité d'où il puisse découvrir, au moins en grande partie, le pays environnant, ainsi que les forces et les dispositions de l'ennemi. Pendant qu'il fait cette reconnaissance et qu'il arrête son plan d'attaque en conformité de ce qu'il a vu, il expédie aux diverses colonnes les ordres qui les concernent; il leur envoie des officiers d'état-major pour les conduire, et il se porte de sa personne à la rencontre de celle qui doit la première entrer en action, ou qui doit jouer le rôle principal; il s'assure, par un court entretien avec le commandant de cette colonne, que ses ordres ont été bien compris; il donne brièvement quelques éclaircissements si cela est nécessaire, et il court vers les autres. On voit par là que si le général n'était pas à l'avant-garde au moment où l'ennemi est annoncé, il faudrait qu'il s'y portât en toute hâte, pour avoir le temps de faire sa reconnaissance et d'arrêter ses dispositifs.

C'est dans ce rapide examen qu'il détermine le point sur lequel les plus grands efforts doivent être dirigés et dont la

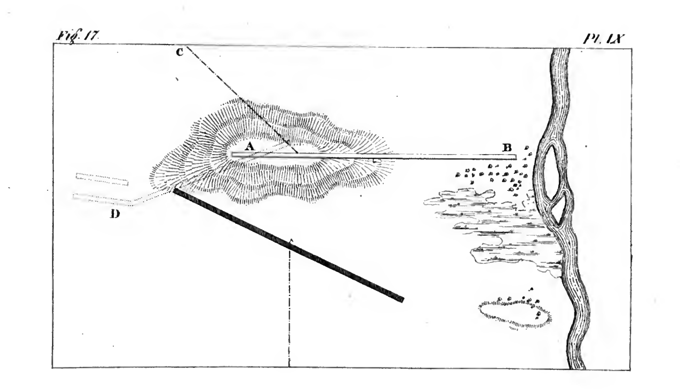
possession décidera le succès de la bataille. Cette détermination du point d'attaque tient essentiellement au coup-d'œil militaire, car elle résulte de l'ensemble des circonstances plus ou moins compliquées dont il faut apprécier la valeur relative et peser l'importance. Il est donc impossible d'établir aucune règle à ce sujet, on ne peut que donner quelques directions.

Détermination du point d'attaque.—A ne considérer que la topographie du champ de bataille, on peut dire, en général, qu'une hauteur, un village, un bois occupés par l'ennemi, sont autant de points qu'il est essentiel de lui enlever. Et d'abord une hauteur, pour peu qu'elle ait d'importance, est à juste titre considérée comme la clef du champ de bataille, comme le point sur lequel il faut diriger les premières et les principales attaques. En effet, quand on a gagné la hauteur et débusqué l'ennemi, on plane sur sa position; aucun de ses mouvements n'échappe; on foudroie ses colonnes, on porte le désordre jusque dans ses dernières lignes. En même temps, et à la faveur du rideau qu'offre la hauteur dont on est maître, on fait, sans être vu, de nouvelles dispositions d'attaque, on prépare des masses, on renforce certaines parties, etc.; et, du sommet de ces hauteurs, on peut à chaque instant se précipiter sur l'ennemi qui est au pied. Attaquez toujours la montagne ou le terrain le plus élevé que l'ennemi occupe, dit Frédéric; si vous le forcez ici, tous les autres postes tombent d'eux-mêmes, et la raison en est claire : les troupes font toujours les premières attaques avec beaucoup d'ordre et de vigueur; la continuation du combat diminue ordinairement l'un et l'autre. Ne vous amusez donc pas à perdre du temps et du monde à des postes de moindre importance, pour aller ensuite, avec des bataillons en désordre et à moitiés détruits, attaquer ces points principaux de la position de l'ennemi, où la meilleure partie de ses forces se sera insensiblement réunie.

La possession d'un gros village, à maisons de pierre, est toujours un grand avantage sur un champ de bataille, parce qu'on le met très-facilement en état de défense et qu'on en fait, pour ainsi dire, une forteresse. Aussi met-on ordinairement autant de persévérance et d'acharnement à le défendre qu'à l'attaquer. A la bataille d'Essling, les villages de Gros Aspern et d'Essling ont été pris et repris plusieurs fois par les Autrichiens et les Français. A Marengo, le village de Castel Ceriolo a été défendu toute la journée contre des attaques réitérées; il a servi d'appui à l'aile droite de l'armée française, sans quoi elle eût été inévitablement défaite. Ce village a été comme le pivot autour duquel les mouvements de retraite et d'attaque de l'aile gauche ont eu successivement lieu.

Un bois offre des avantages analogues; il couvre et masque l'artillerie; les carabiniers et les tirailleurs qu'on y place ne sont pas faciles à déloger; la cavalerie ne peut s'en approcher. Le bois flanque les lignes qui s'y appuient, comme un bastion flanque ses courtines. On ne peut aborder celles-ci sans s'être, au préalable, rendu maître de celui-là. Un bois peut donc aussi, selon son degré d'importance, être considéré comme la clef du champ de bataille et être par conséquent désigné comme point d'attaque.

Mais ce ne sont pas uniquement les circonstances topographiques du champ de bataille qui fixent le point d'attaque. Il est des considérations d'un autre ordre qui s'étendent sur un cercle plus vaste, et auxquelles les premières sont presque toujours subordonnées. Il faut d'abord que le général apprécie les distances qui séparent entre eux les divers corps ennemis; car, selon qu'ils occuperont trop d'espace ou qu'ils seront concentrés, il conviendra de diriger les principaux efforts sur le centre ou sur une des extrémités. Il doit ensuite examiner quelle est la position de l'armée qu'il a à combattre par rapport à sa ligne d'opérations ou aux obstacles qu'offre le pays environnant, afin de chercher à l'acculer à ces obstacles ou à entamer ses communications. Ces raisons diverses de se


Fig. 17.
Pl. LX
C
A
B
D

porter d'un côté ou de l'autre se contrarient souvent et font de la détermination du point d'attaque un problème de la plus haute difficulté, qui ne se résout quelquefois que par des considérations morales dont les esprits supérieurs savent seuls apprécier toute la valeur.

Il est impossible de donner des règles sur un sujet tel que celui-là, qui est tout d'inspiration et de génie; mais on peut grouper en trois classes les points qui sont à examiner dans la fixation du point d'attaque: ceux qui se rapportent à la stratégie et aux combinaisons de l'ordre le plus élevé; ceux qui ont pour objet la grande tactique et qui déterminent la manœuvre générale de la bataille; ceux enfin qui, résultant du terrain même sur lequel les troupes doivent agir, peuvent influer sur les mouvements de détail et d'exécution. Donnons quelques développements à notre idée, afin que les jeunes militaires y trouvent les éléments de discussion qui leur sont nécessaires pour lire avec fruit les relations des batailles et apprécier les motifs qui ont guidé les généraux.

Supposons que l'armée qu'on vient combattre ait sa droite plus près des frontières que sa gauche et qu'elle laisse sa ligne d'opérations à découvert, c'est par sa droite qu'il convient de l'attaquer, parce qu'ainsi on tend à couper ses communications, à la séparer de sa base, et que si on est victorieux on obtient un immense résultat: voilà la *raison stratégique*. Si l'ennemi est dans le voisinage d'un lac, d'une rivière, d'un grand marais, d'une épaisse forêt, ou d'un défilé difficile à passer, la *raison de haute tactique*, c'est-à-dire celle qui se tire des considérations locales, de la configuration du champ de bataille et de ses environs, engage à attaquer du côté opposé afin de rejeter l'ennemi sur ces obstacles, comme firent les Confédérés à la bataille de Hardt où ils précipitèrent 3,000 hommes dans le lac de Constance. Y a-t-il une hauteur sur le champ de bataille, attaquez-la d'abord, parce que les succès sur ce point seront décisifs et que partout ailleurs ils ne le seront point. L'armée ennemie présente-t-elle un angle

saillant dans son ordre de bataille, c'est sur cet angle que les premiers efforts doivent être dirigés, parce qu'en l'enveloppant on peut le détruire. Offre-t-elle une ligne décousue et trop développée, cela peut engager à en percer le centre pour la couper en deux et défaire ensuite chaque partie isolément. Ce sont là tout autant de motifs tirés de la haute tactique, pour fixer le point d'attaque. Enfin, quand le pays est plus ouvert et plus facile sur une aile que sur l'autre, la considération de l'ensemble et de la promptitude des mouvements, qui constitue la *raison de petite tactique*, invite à attaquer de ce côté. Cette dernière raison est toutefois la moins importante des trois, parce qu'on parvient presque toujours à surmonter les obstacles du terrain, et que souvent même ces obstacles une fois surmontés, sont un garant du succès, car l'ennemi se croyant en sûreté de ce côté se tient moins sur ses gardes. La raison de petite tactique doit donc le céder aux deux autres, lorsqu'elles se contrarient dans le choix du point d'attaque. Quand toutes trois sont d'accord, ce point ne peut être douteux, et ce serait être bien malhabile que de ne pas le reconnaître tout d'abord.

Qu'une armée AB (fig. 17e) soit campée de manière à faire un angle obtus avec sa ligne d'opérations AC, qui se dirige par derrière la droite et se trouve découverte de ce côté; que la gauche de l'armée soit appuyée à une rivière et sa droite placée sur une hauteur A; que le terrain en avant de sa gauche soit couvert de bouquets de bois et de marais, et que celui de la droite soit en même temps libre d'obstacles et d'un accès facile. Alors toutes les raisons se réunissent pour diriger sur le point A le principal effort : la hauteur est incontestablement la clef du champ de bataille, et, quels que soient les moyens de résistance que l'ennemi y ait accumulés, c'est par là qu'il faut l'attaquer; car une fois la hauteur enlevée, la ligne d'opérations AC est coupée, et on refoule l'ennemi sur la rivière. L'armée AB, au lieu de s'établir, comme nous le supposons, aurait dû prendre la position AD, en renforçant

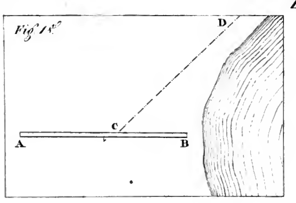


Fig. 19.

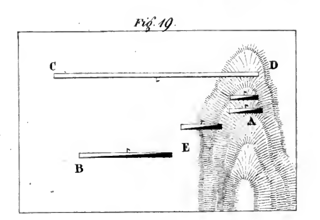
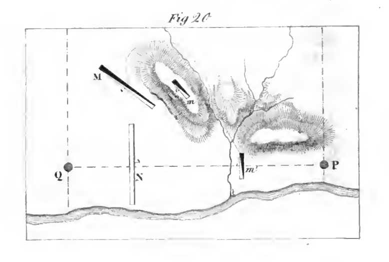


Fig. 20.



son aile droite D. Placée ainsi, elle met l'assaillant dans un grand embarras pour choisir le point d'attaque. D'abord, il ne peut entreprendre sur la ligne d'opérations qu'en attaquant la position par sa gauche, laquelle est forte de sa nature, et il s'expose à se voir pris en flanc ou tourné par la droite D renforcée, qui l'acculera à la rivière. Ou bien, pour éviter cet accident, il attaquera la droite en tenant la gauche en échec; mais alors ses succès n'auront pas de résultat décisif tant qu'il ne se sera pas rendu maître de la hauteur. Ainsi la manière dont s'est placée l'armée AD, amène l'alternative, ou d'une attaque par le côté insignifiant, ou d'une attaque par la partie forte avec des marais et une rivière à dos.

Supposons en second lieu que l'armée AB (fig. 18°) s'appuye à un lac dans une plaine, et que sa ligne d'opérations CD soit dirigée vers les bords et sur les derrières de ce lac. La raison de stratégie invite à attaquer l'ennemi par sa gauche B, pour le séparer de sa ligne d'opérations; mais la raison de haute tactique commande de le faire par la droite, pour le jeter, si possible, dans le lac. Voilà un cas où les motifs se combattant, il ne faudrait livrer bataille que lorsqu'on aurait toutes les probabilités d'obtenir une victoire complète. Pour peu qu'il y eût de doute, il serait mieux de s'abstenir, si l'on en avait la possibilité, et de manœuvrer pour attirer l'ennemi dans une autre position. En effet, un faible succès sur l'aile droite ne sépare pas l'armée AB de sa ligne d'opérations, ni ne l'accule au lac; ainsi la bataille est sans résultat important. D'un autre côté on ne peut pas violer la loi de tactique en attaquant par la gauche; cela serait dangereux, puisqu'on s'avancerait entre le lac et l'armée ennemie, et que, dans le cas possible d'une non-réussite, on se trouverait dans une position très-critique. Si cependant les circonstances ne permettaient pas de différer la bataille, les raisons stratégiques devraient dans ce cas céder à celles de haute tactique, quoique en général elles aient plus de poids. Car enfin l'essentiel, c'est de ne pas s'exposer soi-même. Et puis, si l'on emporte

le champ de bataille, on peut espérer de rendre la victoire complète en gagnant par la gauche sur la droite de l'ennemi. On trouvera ensuite, par cela même qu'on vient d'acquérir une grande supériorité, les moyens de couper les communications et d'achever, par la poursuite des corps dispersés, ce qui n'a pu l'être par la victoire.

Si nous supposons en troisième lieu une armée postée dans un pays plat, entre deux rivières et perpendiculairement à la ligne d'opérations qui arrive dans le milieu de sa position, il est indifférent de porter l'effort d'un côté ou de l'autre; ce ne seront plus que les raisons de petite tactique qui fixeront le parti qu'on doit prendre.

Quoiqu'il en soit de ce qui précède, il va sans dire que le point d'attaque une fois choisi, on doit s'y porter avec résolution, en employant le plus de troupes qu'il est possible, sans amener la confusion ; toutes les armes concourront à cet effort décisif. Mais jusque-là les diverses colonnes seront restées menaçantes sans se déployer, ou en ne le faisant qu'en partie, pour tenir l'ennemi incertain sur le côté où il sera attaqué. Une première attaque est-elle repoussée, on se réorganise pour revenir à la charge plusieurs fois s'il le faut. On ne doit point se décourager pour un premier revers, mais persister; car ce sont les plus opiniâtres qui gagnent les batailles. Réussit-on au contraire du premier coup, on pousse vigoureusement l'ennemi pour ne pas lui laisser le temps de se reconnaître. On a un avantage immense quand on arrive sur des troupes déjà vaincues, chaque fois qu'elles cherchent à se rallier; elles perdent enfin contenance et fuient à vau-de-route.

Attaque des hauteurs.—Bien qu'il soit de règle d'attaquer les hauteurs dès le début, il faut cependant qu'elles soient abordables et que les troupes en y arrivant trouvent de la place pour s'étendre; car si elles n'ont que des débouchés étroits pour défiler sous le feu de l'ennemi, si les soldats ne peuvent, pour

ainsi dire, que se présenter un à un, il y a bien peu d'espoir de réussite; les troupes attaquantes seront enveloppées et écrasées à mesure qu'elles arriveront en haut, sans jamais parvenir à se former. C'est une position qu'il faut tourner. En 1810, le duc de Wellington occupait la forte position de Busaco, sur la route de Lisbonne; le maréchal Masséna vint l'y attaquer; mais les troupes françaises ne pouvant arriver sur les hauteurs escarpées où l'armée anglaise était déployée, que par des chemins étroits et escarpés, ne parvinrent pas à s'y établir. La forme enveloppante de la position les plaçait sous des feux convergents, qui leur firent éprouver de grandes pertes. Après des efforts infructueux, quoique longtemps soutenus, il furent obligés à la retraite. Le lendemain, le maréchal manœuvra pour débusquer les Anglais de leurs redoutables positions, et y réussit.

Mais il faut prendre garde qu'en cherchant à tourner une position, on s'expose à être pris en flanc pendant la manœuvre, et à voir sa propre ligne de communications coupée. On ne doit donc entreprendre un pareil mouvement, qu'en le couvrant par des forces suffisantes pour fermer tous les débouchés à l'ennemi.

Les hauteurs ne se présentent pas toujours de front; elles peuvent, au contraire, offrir une chaîne de collines perpendiculaire au front de bataille, et à laquelle les deux armées appuyent une de leurs ailes. Dans ce cas, l'attaque doit toujours partir des lieux dominants, puis descendre par échelons sur les différents étages des pentes pour se développer enfin dans la plaine; parce qu'à mesure qu'on fait des progrès sur la hauteur on dégage la croupe, et on prend en flanc les troupes qui occupent le bas. Ainsi, les deux armées AB, CD (fig. 19•) ayant une de leurs ailes dans la plaine et l'autre sur une colline dirigée perpendiculairement à leur front commun, l'armée AB doit s'engager par sa droite pour débusquer la gauche de l'armée CD, avant de faire donner l'aile gauche B. Le centre E suit la droite et

sert d'intermédiaire. L'attaque est ainsi progressive de la droite à la gauche, et ne devient générale que lorsque l'aile droite et le centre ont réussi à repousser l'aile gauche et le centre de l'ennemi. L'ordre de bataille, de parallèle qu'il était d'abord, est devenu naturellement et par la force des choses oblique en échelons. C'est presque toujours ainsi que cela arrive.

Attaque enveloppante.—On cherche à envelopper l'ennemi pendant la bataille, soit par une de ses ailes, soit par toutes les deux, si l'on est assez fort pour cela ; car si l'on réussit, on est à peu près assuré de la victoire, les longues lignes que forment nos armées modernes étant presque sans défense contre une attaque dirigée en travers de leurs extrémités. Cependant il faut bien se garder de trop s'étendre pour atteindre ce but ; car la ligne, venant à s'affaiblir par cet excès de développement, pourrait être facilement enfoncée, comme les Russes l'ont éprouvé à Austerlitz. Mieux vaut rester concentré et lutter de front, que de gagner un flanc par de pareils moyens.

A plus forte raison doit-on s'abstenir d'envoyer des détachements par de longs circuits pour prendre l'ennemi à dos. Ces corps éloignés peuvent s'égarer ou être retenus par le débordement subit de quelque rivière ; l'ennemi peut marcher à eux et les écraser ; la distance où ils se trouvent empêche de mettre de l'ensemble dans les manœuvres ; ils arrivent trop tôt ou trop tard ; l'attaque est décousue, et le corps principal, mal secondé et très-affaibli, n'agit plus avec cette énergie qui assure le succès. A la bataille de Pultawa, Charles XII, ne doutant pas de la victoire, avait envoyé le général Creutz avec 5000 chevaux faire un long circuit pour prendre les Russes en flanc pendant qu'il les attaquerait de front. Creutz s'égara et ne parut point ; la bataille fut perdue par les Suédois, qui se trouvèrent ainsi affaiblis quand il aurait fallu user de toutes leurs ressources. L'athlète rassemble ses forces pour lutter ; il se tient ferme dan

son aplomb et fait tous ses mouvements près du corps. De même, une armée ne doit en aborder une autre qu'après avoir réuni tous ses bataillons; et le général qui la commande, bien loin de faire des détachements, doit se hâter de rappeler à lui les corps qui se trouvent momentanément éloignés; s'il juge convenable, pendant l'action, de porter quelque masse sur le flanc de l'ennemi, il aura soin de la lier au reste de l'armée par des corps intermédiaires, ou par une chaîne non interrompue de tirailleurs.

Attaque de flanc. — L'attaque de flanc proprement dite diffère de la manœuvre dont il est question plus haut, en ce que ce n'est pas seulement un corps qui prend l'ennemi en flanc, pendant que les autres le tiennent en échec sur son front, mais l'armée tout entière qui, dès le début, se trouve placée en travers de sa ligne, sous un angle plus ou moins ouvert, de manière à prendre cette ligne d'enfilade ou d'écharpe. Certes, c'est avoir obtenu un immense avantage que de s'être placé de la sorte, puisqu'on n'a d'abord affaire qu'à une portion de l'armée ennemie, et que, pour peu qu'on ait pu rassembler ses forces sur l'aile marchante, il y a les plus grandes probabilités que la partie attaquée sera culbutée, et successivement la ligne entière. Les avantages de l'ordre oblique se présentent ici dans toute leur force. Mais est-il à présumer que l'ennemi se laisse prendre ainsi par le flanc, s'il n'est pas occupé d'un autre côté? Ne lui est-il pas facile de déjouer le mouvement circulaire auquel il faut se livrer pour l'attaquer de la sorte, par un mouvement contraire? Ne peut-il pas opposer manœuvre à manœuvre; et, pendant que l'armée attaquante défile devant lui, ne peut-il pas la prendre sur le temps, en saisissant le moment où ses colonnes allongées s'engagent dans quelque bas-fond, pour se précipiter sur elles? Tout cela peut arriver, et rend l'attaque de flanc extrêmement chanceuse. Si le Grand Frédéric a dû la plupart de ses victoires à des attaques du genre de celles dont nous parlons,

c'est d'abord qu'il avait affaire à une armée peu manœuvrière, qui s'enchaînait trop à ses positions, et, qu'en second lieu, il avait l'art de cacher sa marche préparatoire et d'attirer l'attention de l'ennemi sur un autre point par les démonstrations de son avant-garde.

En thèse générale, celui qui tourne est tourné; s'il menace la communication de l'ennemi, il expose aussi la sienne. En sorte qu'une marche manœuvre qui a pour objet de porter l'armée, dès le début, sur un des flancs de l'ennemi ou sur ses derrières, ne peut être justifiable qu'autant que les localités la favorisent et qu'elle peut être accomplie sans trop compromettre la ligne d'opérations. Par exemple l'armée M, fig. 20e) peut, avec des chances de succès et sans courir trop de risques, manœuvrer contre le flanc de l'armée N, si la ligne d'opérations PQ, qu'elle est obligée de quitter momentanément est resserrée entre un fleuve et des montagnes. Car alors un faible corps m', restant à cheval sur cette ligne, couvert par quelque torrent encaissé, suffit pour garder le défilé, et s'opposer aux entreprises de l'ennemi, au moins assez de temps pour que la marche circulaire de l'armée puisse s'accomplir. Mais il faut encore que les passages latéraux, qui existeraient dans la montagne, soient gardés par d'autres troupes m, pour se mettre à l'abri de tout danger d'être soi-même attaqué par le flanc pendant la marche. Les localités exercent ici une telle influence, que le corps principal M et les deux corps secondaires m, m', quoique séparés par des espaces assez considérables, n'en forment pas moins un tout lié dans ses parties, parce que les intervalles ne sont pas accessibles à l'ennemi, et que ces différents corps conservent entre eux des communications plus ou moins aisées par derrière la montagne et sur les sommités.

Voici un exemple à l'appui de ce qui précède. A la fameuse bataille d'Arcole, Napoléon porta toute son armée sur le flanc de l'armée autrichienne, par un mouvement que peu de gens avaient compris avant qu'il l'eût lui-même expliqué. Les Fran-

çais occupaient Vérone sur l'Adige ; les Autrichiens étaient campés de l'autre côté sous les murs de la ville et se préparaient à livrer l'assaut. Napoléon, qui jusque-là avait été obligé de céder à un ennemi supérieur et de se couvrir de la rivière, descend pendant la nuit, passe l'Adige sur un pont de bateaux six lieues plus bas, et s'avance sur trois chaussées au milieu de grands marais sur la rive gauche, se dirigeant ainsi sur le flanc et sur les derrières de l'armée autrichienne. Le pont d'Arcole, situé sur l'Alpon, torrent tributaire de l'Adige, fut vivement disputé par le détachement de troupes qui le gardaient ; il ne put être forcé, ce qui fit manquer l'entreprise pour ce premier jour. Néanmoins l'armée autrichienne rétrograda, et Vérone fut sauvée. Le lendemain, nouvelles attaques sur le champ étroit que fournissent les digues ou chaussées au travers des marais. Les corps se poussent, se repoussent; tout doit céder à la valeur. Cette seconde journée se passa ainsi sans avantages décisifs. Enfin, au troisième jour, eut lieu la bataille de l'autre côté de l'Alpon, en avant du village d'Arcole, qui lui a donné son nom, et dont les Français avaient fini par s'emparer en faisant passer des troupes plus bas. Cette bataille fut décisive ; Alvinzy fut obligé de se retirer et de laisser les Français maîtres de leur conquête. On voit dans cet exemple que le but du général français fut de se porter, à la faveur des localités, sur le flanc de l'armée autrichienne, pour dégager Vérone. Le fleuve et les marais couvraient sa marche, qu'il sut d'ailleurs dérober en l'exécutant de nuit, après avoir fait croire aux habitants qu'il rassemblait toutes ses forces dans l'intention de disputer la ville aux Autrichiens; il n'y laissa que la garnison strictement nécessaire pour repousser un coup de main, et se porta avec son armée sur le champ de bataille qu'il avait choisi ; champ de bataille qui privait l'ennemi des avantages de sa supériorité numérique, et lui ôtait toute possibilité d'entamer les communications ou la base de l'armée française.

Il reste donc démontré que si parfois on peut se porter en masse sur le flanc de l'ennemi, ce n'est qu'à la faveur des obstacles naturels et en usant de certaines précautions, telles que de dérober une marche, d'occuper les débouchés par des détachements de forces suffisantes, de s'assurer des hauteurs, des bois, qui couvrent le flanc du côté de l'ennemi, etc.; mais qu'en général, lorsqu'on en vient à une bataille, il faut aborder franchement son adversaire sans perdre son temps en mouvements latéraux pour le tourner, mouvements dangereux à vous-mêmes ou inutiles par la facilité qu'on a de les éluder. Après avoir attaqué de front, on dirige le principal effort sur une des extrémités de la ligne ennemie. Ce coup est difficile à parer, et si l'on a su cacher son projet jusqu'au moment où les masses qui doivent l'exécuter s'ébranlent, il est à présumer que le succès le couronnera. C'est ainsi que dans les circonstances ordinaires l'attaque d'une aile doit s'effectuer; c'est seulement ainsi qu'elle est praticable dans tous les cas. L'attaque de flanc proprement dite ne peut être considérée que comme une exception, et doit être classée parmi les surprises, puisque pour réussir il faut dérober la marche-manœuvre qui la précède, soit à la faveur de la nuit ou des brouillards, soit en la dirigeant derrière des bois, une chaîne de collines, un grand fleuve ou tout autre rideau.

Ce sera ordinairement en partant de l'ordre parallèle renforcé, qu'on parviendra à se jeter sur le flanc de l'ennemi et à l'envelopper. Le marteau, dans l'ordre oblique, pourra le faire également.

La tactique enseigne aussi comment des corps, dans un simple déploiement, peuvent gagner du terrain, soit d'un côté, soit de l'autre, pour déborder une aile. Supposons, par exemple, qu'on veuille attaquer avec cinq bataillons un ennemi d'égale force, dans l'intention de le prendre en flanc. On s'avancera sur deux colonnes A et B (fig. 21e) en se dirigeant sur le centre de la ligne ennemie. La première colonne A sera de deux bataillons formés par divisions à demi-distance, la se-

Fig. 21.

M

A

B

Fig. 22

M

A

B

A′

B′

C

conde B de trois bataillons formés en masse et cachant un de leurs drapeaux. Aux yeux de l'ennemi les deux colonnes paraîtront égales; il ne saura pas de quel côté va se diriger le principal effort; il croira à une attaque de front et parallèle, jusqu'à ce que les déploiements, protégés par les tirailleurs, lui montrent un cinquième bataillon, sur l'extrémité de son aile gauche. Les tirailleurs qu'on aura soin de porter contre la droite de l'ennemi, contribueront à faire réussir cette manœuvre qui doit amener la ruine du corps M, si, profitant du premier étonnement qu'elle aura causé, on pousse l'attaque avec vigueur. Ce qu'un faible corps a fait ici avec cinq bataillons, une armée peut le faire avec des colonnes nombreuses. Toutes ces têtes de colonnes qu'on présente à l'ennemi le tiennent dans l'incertitude, et c'est une raison de les faire avancer à même hauteur comme si on se disposait à se former dans l'ordre parallèle; trompé de la sorte jusqu'au dernier moment, il ne peut prendre aucune mesure pour parer le coup qu'on lui prépare.

Si le terrain offre sur une des ailes quelque sinuosité à la faveur de laquelle une troupe puisse se glisser sans être aperçue, on ne manquera pas d'eu profiter. Cette troupe, si faible qu'elle soit, paraissant tout à coup, étonnera l'ennemi; et si on sait profiter du moment pour l'attaquer pendant qu'il est ébranlé, on doit le culbuter. Il y aura même telles circonstances où une troupe de paysans mal armés et poussant de grands cris au moment de se montrer, pourra rendre le même service ; l'illusion de l'ennemi sera plus complète si on donne à ces paysans quelques tambours et clairons. Cette ruse a été employée avec succès; avant que l'ennemi ait reconnu son erreur, il est déjà enfoncé. Bonaparte, à la bataille d'Arcole, envoya une trentaine de ses guides avec plusieurs trompettes sur les derrières de quelques bataillons ennemis qu'on ne pouvait débusquer; cette ruse les déconcerta et ils furent battus.

Attaque sur le centre. — Bien que le centre soit la partie forte d'un ordre de bataille, il est cependant des circonstances

où il convient de diriger le principal effort sur ce point. C'est, par exemple, lorsqu'une hauteur, faisant la clef du champ de bataille, se trouve au centre de la ligne ennemie. Il faut bien alors se résoudre à prendre le taureau par les cornes, si l'on veut arriver à un résultat, et en conséquence diriger les plus vigoureux efforts contre ces hauteurs, qui une fois occupées, vous rendent maître du champ de bataille. Un avantage obtenu sur une des ailes ne mènerait à rien tant que l'ennemi resterait maître des hauteurs, et l'on serait toujours obligé d'en venir là pour le débusquer. Ainsi, quelque périlleux que soit ce genre d'attaque, il n'y a pas à hésiter, il faut le tenter comme le seul qui donne quelque chance de réussite, à moins qu'il n'y ait possibilité de tourner la position, auquel cas il vaudra mieux manœuvrer que de combattre. Quoiqu'il en soit, on fera de telles dispositions que l'élite des troupes se trouve vers le centre, et que tous les moyens possibles soient réunis pour assurer le succès. L'ordre naturel dans cette circonstance est l'ordre oblique en échelons par les deux ailes, présentant quelque chose d'analogue au coin des anciens. La tête AB de ce coin (fig. 22[e]) destinée à opérer le choc contre le centre de l'armée ennemie M, est renforcée par un redoublement de lignes et le rapprochement des réserves C. Au contraire, les échelons A' et B' des deux ailes, qui ne doivent s'engager que faiblement et seulement au degré nécessaire pour contenir les ailes de l'ennemi, sont formés sur une seule ligne; et même peut-on en avoir retiré les compagnies de grenadiers et les avoir réunies en bataillons pour agir sur le centre. L'artillerie, n'ayant pas d'action contre les hauteurs, s'efforcera de faire converger ses coups sur les parties de la ligne qui les joignent, pour ôter au centre M l'appui qu'il pourrait recevoir de ses ailes. Bref, on prendra pour favoriser l'attaque du centre toutes les mesures, que la nature des localités et les circonstances diverses peuvent dicter. Si l'on ne réussit pas dans cette attaque, malgré qu'on y ait fait concourir tous les corps qu'il a été possible d'y placer, qu'on ait appelé les ré-

serves, qu'on soit revenu plusieurs fois à la charge, la bataille est perdue, il faut songer à la retraite. La figure, montrant l'armée M appuiée à des obstacles naturels qu'on ne peut tourner, explique pourquoi il a fallu tenter cette attaque périlleuse sur le centre.

Il est un second cas où l'attaque sur le centre est convenable quand bien même l'armée ennemie est concentrée. C'est lorsque celle-ci s'est placée devant un défilé qui ne lui laisse que peu de ressources pour la retraite, parce que si on parvient à percer le centre et à s'emparer de l'entrée du défilé, l'ennemi est perdu; il est obligé de fuir en déroute en abandonnant ses bagages et laissant une grande quantité de prisonniers. L'entrée du défilé est dans ce cas la clef du champ de bataille. Napoléon à Waterloo a dirigé ses principaux efforts sur le centre de l'armée anglaise, parce que celle-ci, adossée à la grande forêt de Soignes, n'avait de retraite pour sa cavalerie et ses bagages que par la grande route de Bruxelles. Si cette attaque n'a pas réussi, c'est que les défenseurs ne le cédaient point en bravoure aux assaillants, qu'ils les surpassaient en nombre, et que vers la fin de la bataille un secours considérable leur est arrivé, qui a décidé la victoire en leur faveur.

L'attaque sur le centre, qui n'est qu'un cas d'exception quand l'armée ennemie est concentrée, devient la règle quand au contraire elle est mal liée, que les divers corps qui la composent sont éloignés les uns des autres, et que, pour cette raison, la ligne a trop d'étendue. En faisant de simples démonstrations sur les extrémités de cette longue ligne et se précipitant tête baissée dans le milieu, on est à peu près certain de la percer et d'isoler les deux ailes qui ne parviendront jamais à se rejoindre après la déroute du centre. On pourra donc, si l'on sait mettre le temps à profit, les envelopper et les détruire l'une après l'autre, ou les obliger à fuir chacune de son côté. En 1808, l'armée espagnole, forte de 45,000 combattants, prit position en avant de Tudela; mais le général Cas-

tanos au lieu de la rassembler sur un espace de trois mille mètres environ, comme cela devait se faire, la déploya sur une ligne d'une lieue et demie d'étendue. Le maréchal Lannes, qui commandait l'armée française, ayant reconnu le vice de cette disposition, ordonna d'attaquer par le centre. Une division d'infanterie l'enfonça promptement; la cavalerie, passant par la trouée et tournant à gauche, enveloppa l'aile droite de l'ennemi et la mit en pleine déroute. L'aile gauche, ne pouvant plus résister, quoique composée des meilleures troupes, dut précipiter sa retraite.

Concentration. — De quelque manière que se fasse l'attaque, qu'elle soit dirigée sur une des ailes ou sur le centre, qu'elle parte d'un ordre parallèle renforcé ou d'un ordre oblique, il faut toujours que la masse destinée à faire effort soit composée de toutes armes et réunisse le plus de bataillons, d'escadrons et de batteries qu'il sera possible d'en faire agir sans amener le désordre. Rien ne doit être négligé pour que le coup qui sera porté par cette masse soit décisif. Les lignes y seront redoublées, les réserves s'en rapprocheront. C'est du concours simultané de tous les efforts partiels, de la franche et vigoureuse coopération de tous les corps, de l'utilisation de tous les moyens, que le succès dépend.

Pour donner une idée de la manière dont s'opère la concentration, nous supposerons qu'une armée, composée de quatre divisions fédérales et d'une artillerie de réserve, agisse dans un terrain découvert et se propose de faire effort par sa droite après avoir engagé son centre. Ces quatre divisions seront chacune de dix bataillons partagés en deux brigades, de cinq compagnies de carabiniers, deux batteries et deux escadrons. Il y aura en outre dix batteries, quatre escadrons et dix compagnies de carabiniers supplémentaires. L'armée, d'après l'organisation fédérale actuelle, sera forte de 37,000 hommes, savoir :

40	bataillons à 750	hommes,	30,000
12	escadrons à 120	*id.*	1,440
18	batteries à 130	*id.*	2,340
30	compagnies de carabiniers,		3,000
2	compagnies du génie,		200
		Total...	36,980

ou, en compte rond, 37,000 hommes.

Si nous avons mis si peu de cavalerie dans la composition de cette armée, et seulement deux pièces par mille hommes, c'est pour nous tenir aussi près que possible de ce qui arriverait si jamais la Suisse était appelée à mettre ses troupes sur pied. Dans tout autre pays, la cavalerie serait beaucoup plus nombreuse et l'artillerie irait jusqu'à trois pièces par mille hommes.

Nous supposerons maintenant que l'avant-garde ait été rejointe la veille, et que toutes les troupes qui la composaient soient rentrées à leurs corps respectifs; que le général, dans l'intention de livrer bataille, ait réuni à la réserve toute la cavalerie des divisions pour en former deux brigades de combat; qu'il ait de même groupé toute son artillerie disponible et ses carabiniers; qu'enfin il ait désigné celle de ses quatre divisions qui, jointe aux troupes dont on vient de parler, composera la réserve de l'armée.

Le général est dans l'intention de faire effort par sa droite; il renforce en conséquence la division de droite de cinq compagnies de carabiniers. Elle en a donc dix; les deux autres en ont cinq et la réserve dix. Il laisse aux trois divisions qui doivent entrer en ligne leurs batteries. Il est déjà convenu avec ses lieutenants que pour donner plus de force à l'attaque, ils ne prendront dans leurs déploiements que l'étendue de quatre bataillons, leur laissant d'ailleurs la faculté de disposer des bataillons de surplus comme ils le jugeront convenable, et de manière à répondre le mieux possible à la disposition générale de la bataille.

Cette disposition est concertée de la veille, mais elle n'est confirmée que le jour même, après que le général a parcouru rapidement le champ de bataille pour s'assurer que rien n'a été changé dans la position de l'ennemi. Il dicte alors l'ordre suivant, qu'il envoie à tous les commandants de division.

L'effort principal aura lieu par la droite. La gauche sera refusée.

L'armée s'avancera sur trois colonnes à même hauteur et à distance de déploiement.

La réserve suivra la colonne du centre.

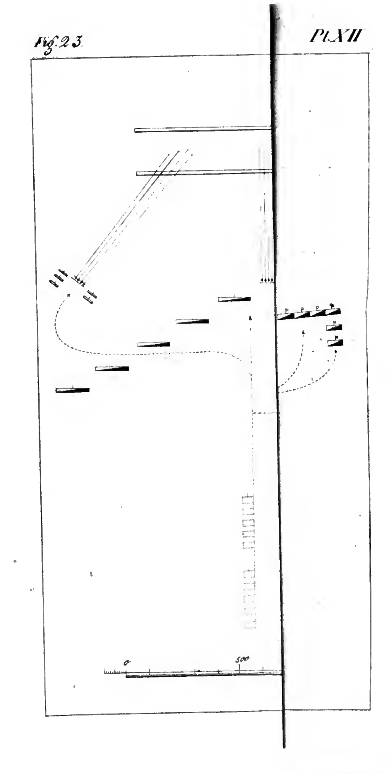
Chaque colonne se fera précéder d'une avant-garde composée des carabiniers et des chasseurs des premières brigades, avec une batterie.

Le déploiement s'effectuera dans l'ordre naturel; chaque brigade formant une ligne, l'artillerie à droite, les carabiniers en échiquier avec les bataillons et les chasseurs doublant leurs ailes.

Si, pendant la bataille, l'artillerie avait à se porter quelque part sur le front, les bataillons se ploieraient en colonne pour lui faire place.

En vertu de cet ordre, les divisions se sont avancées de front en prenant entre elles les intervalles prescrits, et envoyant leurs avant-gardes à 1,000 ou 1,500 pas en avant. Elles commencent leur déploiement au signal de trois coups de canon partis de la réserve.

Lorsque les trois avant-gardes sont arrivées à bonne distance de l'ennemi, les carabiniers se sont portés sur le front pour y former la chaîne et engager l'action avec les tirailleurs ennemis. Les compagnies de chasseurs se sont placées derrière eux pour les appuyer, chacune dans une position correspondante au bataillon auquel elle appartient. Mais les batteries n'ont pas attendu ce moment pour commencer leur feu; dans la marche en avant elles se sont arrêtées pour envoyer à


0
500

l'ennemi quelques boulets, chaque fois qu'elles ont aperçu ses masses.

Le combat des tirailleurs se soutient ainsi plus ou moins longtemps, jusqu'à ce qu'ils soient repoussés, ou qu'à un ordre donné, leurs chaînes se replient pour se rapprocher de la ligne de bataille qui s'est formée pendant ce temps. Les batteries partent au trot pour aller se réunir à celles qui sont déjà en position. Les chasseurs relèvent les carabiniers, qui vont se rallier derrière eux; une moitié forme la chaîne, l'autre les soutient, et, dans cet ordre, toute la chaîne des tirailleurs opère sa retraite en répondant aux tirailleurs ennemis et en se dirigeant vers les intervalles des bataillons. Ils démasquent d'abord les batteries qui entrent aussitôt en jeu. Les carabiniers se placent en échiquier, comme il leur est prescrit; les chasseurs, en s'écoulant, viennent donbler les ailes des bataillons, et l'ordre de bataille est complété.

Alors les deux premières divisions entrent en action; elles ouvrent leur feu, si l'ennemi est à bonne distance, ou marchent à lui l'arme au bras. Quant à la troisième, elle se borne à canonner devant elle et à faire montre de ses forces; elle n'entrera en action qu'après les autres et qu'autant que cela sera nécessaire pour contenir la droite de l'ennemi.

La figure 25ᵉ montre ces dispositions et de quelle manière les commandants des divisions se sont conformés à l'esprit de leur instruction : le commandant de la première a retiré de chaque ligne un bataillon pour se former une petite réserve dont il puisse disposer au besoin, et l'a placée derrière le centre; il s'est préparé à aborder l'ennemi, dans l'ordre parallèle. Le commandant de la seconde division a formé sa première ligne en deux échelons, mais il a doublé le bataillon de la droite pour renforcer cette aile qui doit agir; il a mis tous ses carabiniers en première ligne; sa seconde ligne ne présente d'autre particularité sinon que les trois bataillons de droite sont plus rapprochés les uns des autres que ceux de gauche, toujours dans la même intention d'agir vigoureuse-

ment de ce côté. Le commandant de la troisième division, pour refuser sa gauche, a déployé sa première ligne en échelons par bataillons à 150 pas; il a porté une de ses batteries à gauche pour couvrir ses échelons et tenir l'ennemi dans l'appréhension d'une attaque de ce côté ; les cinq compagnies de carabiniers sont auprès de cette batterie pour la soutenir, et les chasseurs forment la chaîne devant les bataillons ; la seconde brigade est restée en colonne sur la route.

Cependant le général en chef, qui déjà a placé sa réserve derrière le centre de la première division, voyant que l'affaire est sérieusement engagée et que le moment est venu de développer ses projets, détache une brigade de la réserve avec quatre compagnies de carabiniers, six batteries et la moitié de sa cavalerie. Il envoie verbalement les ordres suivants :

A l'artillerie, d'aller se placer à la droite et à la gauche des deux batteries de la première division, et de prendre, autant que possible, les lignes ennemies en écharpe.

A l'infanterie, de se masser sur la droite de l'artillerie pour la protéger, en se précautionnant contre les attaques de la cavalerie. La fumée du canon favorisera ce mouvement.

A la cavalerie, de suivre l'infanterie et de l'échelonner sur la droite. Tout en repoussant par des attaques de flanc les entreprises de la cavalerie ennemie, elle évitera de se compromettre, vu son infériorité.

Le général envoie encore, d'un autre côté, deux batteries, pour renforcer celles de la seconde division.

Ces mouvements sont en pleine exécution dans notre figure. On y voit quatre batteries qui se sont déjà mises en ligne, deux à droite et deux à gauche de celles de la première division ; les deux dernières arrivent pour former un crochet à droite et empêcher que l'ennemi ne prenne la batterie en rouage ; elle fera un à gauche et se mettra en ligne dès qu'elle le pourra sans trop de danger.

Les bataillons de droite et de gauche de la première divi-

sion ont dû se ployer en colonne pour faire place à l'artillerie ; ceux de seconde ligne ont aussi appuyé vers le centre, pour ne pas se trouver derrière les batteries.

La brigade d'infanterie gagne du terrain sur la droite; elle est couverte par les quatre compagnies de carabiniers prêtes à former la chaîne, et peut, suivant les besoins, charger l'ennemi en masse, déployer ses bataillons de tête, ou former des carrés pour appuyer l'extrémité de la ligne.

La cavalerie s'est portée encore plus à droite et en arrière; elle s'est déployée pour paraître plus nombreuse, en gardant toutefois deux escadrons en colonne pour sa propre sûreté.

L'ordre de bataille va ainsi devenir oblique, de parallèle qu'il était d'abord, et l'ennemi sera tourné s'il ne se hâte de faire faire à sa gauche un mouvement de retraite. La figure, mettant 600 à 700 pas entre les deux armées, suppose ou que l'ennemi ne s'est encore engagé qu'avec son artillerie et ses tirailleurs, ou qu'il s'est déjà retiré pour éluder l'attaque de flanc dont il est menacé. Mais cela ne fait rien pour les mouvements qui viennent d'être tracés; ils sont encore plus décisifs si les armées sont à portée de mousqueterie.

La réserve étant affaiblie par suite de ces mouvements, le général envoie l'ordre à la seconde brigade de la troisième division de se rapprocher pour servir au besoin de seconde réserve ; cette brigade s'est avancée en colonne et par le flanc jusqu'au centre, et y attend de nouveaux ordres.

Lorsque la première division voudra se porter en avant, elle marchera d'abord avec ses deux bataillons déployés uo fournir quelques feux à bonne distance; et, le moment de charger étant venu, ces bataillons se ploieront en colonne, ceux de la seconde ligne se placeront dans leurs intervalles, et, tous ensemble, ils s'avanceront l'arme au bras et en battant la charge. S'il faut croiser la baïonnette, ils ne le feront qu'à dix pas de l'ennemi. C'est une mauvaise méthode de la croiser plutôt, la marche en est gênée et l'aligne-

ment dérangé; au reste l'ennemi vous donne rarement l'occasion de vons servir de ce dernier moyen; il n'attend pas que vous soyez sur lui pour se retirer. S'il faut se déployer une seconde fois, ce seront les bataillons de la seconde ligne qui le feront; ceux de première ligne prendront leur place. Pendant ces manœuvres les carabiniers et les chasseurs, placés dans les intervalles des colonnes, trouveront bien l'occasion de faire quelques décharges.

Dans le mouvement général, le centre suivra la droite, cherchant tonjours à gagner du terrain; car c'est ainsi qu'on gagne les batailles. S'il se fait quelqu'onverture dans la ligne par suite des manœuvres, les bataillons de seconde ligne sont là ponr la fermer. Les chefs doivent mettre tous leurs soins à ce qne l'attaque se propage graduellement de la droite à la gauche, et à éviter les monvements décousus. De la sorte l'aile gauche elle-même qui, au commencement, a été refusée, entrera en ligne et l'action sera générale. Partout nos troupes seront anx prises avec l'ennemi, qui débordé par sa ganche et henrté de front par des bataillons donblés, doit être enfoncé, à moins qu'il n'ait une artillerie supérieure; car de nos jours cette arme est si bien servie, que sur un terrain découvert comme celni que nons avons supposé, elle assnre, presque à elle seule, le succès des batailles.

En voilà assez pour faire comprendre à nos jeunes officiers comment on parvient à réunir sur un point donné une grande masse de forces et à les mettre en jeu. Ils remarqueront en effet que sur la droite, devenue centre par suite du mouvement offensif qu'on vient d'expliquer, la troupe est formée en réalité sur trois lignes. Nous aurions pu sans doute renforcer encore cette disposition, en formant un plus grand nombre de bataillons en colonne et les serrant davantage; mais ils auraient donné trop de prise à l'artillerie ennemie, et nous serions tombés dans l'inconvénient de réduire à l'inaction une partie de nos troupes. Avec les armes modernes le problème à résondre est de s'étendre sans s'affaiblir, de déployer le plus de feux sans compromettre la ligne de bataille.

L'exemple que nous avons choisi suppose un terrain plat et entièrement ouvert, où l'artillerie joue le premier rôle. Cela ne se présenterait jamais chez nous; en conséquence les dispositions devraient être modifiées selon que les localités l'exigeraient. Les troupes d'attaque resteraient davantage en colonnes, pour chercher les passages les plus praticables; leurs tirailleurs y soutiendraient plus longtemps le combat; ayant moins à redouter le canon de l'ennemi, elles s'avanceraient de plus près et feraient plus souvent usage des petites armes; l'attaque à la baïonnette y serait plus fréquente; l'artillerie subordonnerait ses mouvements à ceux de l'infanterie; elle y serait plus fractionnée, faute d'espace pour se déployer en grandes batteries; enfin la cavalerie, ne trouvant entre les bois et les rochers que de petites plaines pour agir, devrait le plus souvent rester spectatrice du combat jusqu'au moment de la poursuite.

On conçoit encore que, même en pays découvert, on ne pourra pas manœuvrer avec cette régularité méthodique, cette exacte répartition des distances, que nous avons mises dans notre exemple, lorsqu'on rencontrera l'ennemi sur son chemin, et qu'on devra le combattre le jour même. Bien souvent l'affaire s'engagera quand il n'y aura encore que deux divisions réunies. Quelquefois une seule division, avec l'avant-garde, aura à soutenir pendant quelque temps les premiers efforts de l'armée ennemie; mais les autres viendront successivement se mettre en ligne à côté d'elle. L'attaque oblique en échelons sera la conséquence nécessaire de cette circonstance, et le général, après avoir pourvu au plus pressé, donnera aux différents corps, et à mesure qu'ils arriveront sur le champ de bataille, les ordres les plus conformes au besoin du moment. C'est alors qu'un chef habile montre sa capacité : il n'a pour guide que son coup-d'œil; le temps lui manque pour se livrer à de longues méditations; il faut qu'il prenne son parti sur-le-champ, que ses combinaisons soient simples, ses ordres brefs, et qu'il puisse conserver une tête

froide quand tout s'émeut et s'agite autour de lui. Avec du temps et de la réflexion, tout homme un peu entendu dans les manœuvres d'exercice arrivera plus ou moins péniblement à prendre une disposition convenable ; mais il n'y a que celui qui est né avec les qualités du général qui sache les improviser sous le feu de l'ennemi. La distance est grande entre ces deux hommes. Mais revenons à notre sujet.

Poursuite. — Il peut arriver que, pendant qu'on fait ainsi effort d'un côté, l'ennemi en fasse autant de l'autre, et qu'alors les deux armées soient à la fois victorieuses à une des ailes et vaincues à l'aile opposée. On doit alors modérer l'ardeur des troupes, et, plutôt que de s'abandonner à la poursuite de l'ennemi, les rassembler et les porter, au moins en partie, sur le flanc ou sur les derrières des troupes de l'autre aile. Il suffit de lâcher aux trousses des fuyards la cavalerie légère, appuyée de quelques batteries et de trois ou quatre bataillons, pour les mener loin. Pendant ce temps on enveloppe l'aile jusque-là victorieuse, et sa défaite est d'autant plus assurée qu'elle a poussé plus avant. A la bataille de Naezbi, livrée en 1645 par le roi Charles I aux troupes parlementaires, le prince Robert culbuta celles qu'il avait devant lui et les poursuivit avec acharnement. Mais Cromwel, qui de son côté, avait battu les troupes royales qui lui étaient opposées, les laissa fuir, et, se repliant sur celles qui combattaient encore, il les prit en flanc et décida la victoire. Il fit ce qu'aurait dû faire le prince Robert qui remporta les premiers avantages, et qui, s'il eût eu autant de prudence que de valeur, eût peut-être conservé la couronne à son Roi. Antiochus perdit la bataille de Raphée par une faute semblable. Il poursuivit à la tête de sa cavalerie celle de Ptolémée qu'il avait mise en déroute, laissant son infanterie aux prises avec l'ennemi. Mais Echécates, qui commandait l'autre aile des Egyptiens, fit, à la faveur de la poussière qu'élevaient les éléphants et la cavalerie, un mouvement latéral qui le porta

sur le flanc des troupes opposées, et décida la victoire en sa faveur. Antiochus, vainqueur de son côté, et déjà bien loin du champ de bataille, ne s'aperçut que trop tard de la défaite de l'autre moitié de son armée. Dans l'état où il se trouvait lui-même il ne put point lui porter de secours, et fut trop heureux de se retirer dans Raphée.

Ainsi, dans tous les temps, les mêmes fautes amènent les mêmes résultats. Il faut donc, après un premier succès, ne poursuivre l'ennemi qu'avec circonspection, se rallier, reformer ses rangs pour être en état de soutenir de nouvelles attaques, prendre momentanément position, jeter un regard autour de soi pour tâcher de voir au juste ce qui se passe. Quand les troupes se sont ralliées, qu'elles ont repris haleine et qu'on s'est assuré qu'il n'y a aucun danger à marcher en avant, on recommence la poursuite en la dirigeant de manière à séparer les corps ennemis, et à leur ôter toute possibilité de se réunir. Pendant que les bataillons reformés manœuvrent dans ce but, les troupes légères harcèlent l'ennemi dans sa retraite, l'artillerie le suit et ne lui donne aucun repos, la cavalerie se précipite sur les corps qui conservent quelqu'apparence d'ordre, elle les taille en pièces ou leur fait mettre bas les armes.

Mais en suivant le principe que l'ordre doit se rétablir dans les rangs quand on a enfoncé l'ennemi sur quelque point, il faut aussi se garder de perdre son temps à rectifier trop rigoureusement des alignements. Ce n'est pas dans la rectitude parfaite des lignes que consiste l'ordre, mais dans le tact d'homme à homme. Restez serrés et poussez en avant, il n'en faut pas davantage pour culbuter de nouveau un ennemi qui a déjà plié. Perdez au contraire votre temps à redresser vos lignes comme sur une plaine d'exercice, et vous laisserez à l'ennemi celui de se reformer et de vous présenter une seconde fois la bataille. C'est ainsi que souvent à la guerre la perfection de l'ordre est intempestive, bien que l'ordre en lui-même soit une excellente chose.

On voit donc qu'il y a deux extrêmes à éviter quand on a fait plier l'ennemi qu'on a devant soi. Trop de circonspection rendrait inutile votre premier succès, trop de fougue vous perdrait. Ce n'est que devant un ennemi entièrement en déroute qu'on peut tout se permettre, car alors, selon l'expression énergique du maréchal de Saxe, on le chasserait avec des vessies. Il est peu d'actions de guerre où un chef n'ait pas ainsi deux écueils à éviter; c'est pourquoi il faut tant de tact et de sang-froid pour s'arrêter au meilleur parti. Dans le cas actuel, un mélange de prudence et d'audace est nécessaire pour s'avancer autant qu'il faut et pas plus qu'il ne faut. Un chef ne doit pas seulement regarder devant lui, mais souvent de côté et quelquefois derrière. Il doit savoir ce qui se passe dans les corps voisins, s'il est soutenu, si la ligne dont il fait partie se maintient, si les réserves sont engagées, s'il ne peut plus compter que sur lui-même, etc. pour se conduire en conséquence.

Voilà pour ce qui concerne les corps particuliers. Quant à l'armée entière, son chef en dirige les mouvements de manière à rendre sa victoire décisive en gagnant, le plus possible, du terrain du côté de la ligne de retraite de l'ennemi pour l'intercepter; il dispose de ses dernières réserves pour renverser tout ce qui résiste encore; et, pendant que les différents corps poussent devant eux l'ennemi vaincu, le tournent, l'acculent à des obstacles, font des prisonniers, s'emparent de son matériel, il prend quelque repos, dicte ses ordres pour le bivouac du champ de bataille et pour les marches du lendemain; sa sollicitude se porte sur les blessés; il témoigne aux troupes sa satisfaction dans un ordre du jour où il rappelle ce que chaque corps a fait pour la victoire; il prend enfin des mesures pour remplacer les munitions consommées, remplir le plutôt possible les vides causés par les pertes et tirer du pays toutes les ressources qu'il peut offrir.

§ 4. — Des Batailles défensives.

L'armée la plus faible est ordinalrement obligée de recevoir la bataille. Elle choisit, autant qu'il lul est possible, une position favorable pour y attendre l'enneml, tâchant ainsi de suppléer à son infériorité numérique par l'avantage des lieux.

Positions. — Or, voici ce qu'on entend par une bonne position; c'est celle qui, sans être très-élevée, domine cependant les environs, et qui offre l'espace nécessalre pour y déployer les troupes. Le terrain occupé doit être assez uni et dépourvu d'obstacles pour permettre toute espèce de manœuvres aux différentes armes, et pour qu'en particulier l'artillerie et la cavalerie puissent le parcourir en tout sens. Il fant que son étendue soit en rapport avec la force de l'armée; et, à cet égard, nous ferons remarquer qne la ligne de bataille, peut, dans le cas où l'on occupe une position, s'étendre davantage qu'en plaine, parce qu'il n'est pas nécessaire de la doubler dans toute l'étendue. Pourvu qu'on oppose deux lignes à l'ennemi dans les parties les plus accessibles, cela suffit; on peut se contenter d'une seule partout ailleurs et mettre entre les corps de plus grands intervalles, occupés seulement par des tirailleurs. L'avantage des lieux permet ces déviations à la règle. Tous les saillants étant convenablement occupés par de l'artillerie, ou seulement par des carabiniers et de l'infanterie, l'ennemi ne saurait sans se compromettre prêter le flanc pour se jeter dans les intervalles derrière lesqnels les réserves peuvent d'ailleurs se trouver. Une divison fédérale de seize bataillons, quatre batteries, huit compagnies de carabiniers et quatre escadrons, suffirait pour occuper convenablement une position de 3,000 pas d'étendue, c'est-à-dire d'une demi lieue.

Les ailes de la position doivent être fortement appuyées à des obtacles naturels, tels que de grands marais, un lac, une rivière profonde, des bois, des rochers qui rassurent l'armée

occupante contre les dangers d'une attaque de flanc, ou qui obligent l'ennemi à de très-grands mouvements excentriques s'il veut envelopper une aile ou tourner la position. Sur le front, le terrain offrira des pentes douces que le canon puisse aisément balayer et qui permettent de marcher à l'ennemi quand on le jugera convenable. On y verra, de distance en distance, des bouquets de bois, des villages, hameaux ou cassines, qui, occupés convenablement, forment des saillants redoutables dont les feux se croisent et que l'ennemi est obligé d'enlever avant d'aborder la ligne.

Une position dont le front est couvert par une rivière ou par des escarpements difficiles à gravir, ne convient qu'à une armée proportionnellement trop faible pour charger elle-même l'ennemi quand il s'avance, et qui doit, pour ces motifs, s'en tenir à une défensive absolue ; mais, pour peu qu'on ait de forces, il faut se ménager la faculté des retours offensifs, de ces coups de vigueur qui intimident et arrêtent l'attaquant. Voilà pourquoi le champ de bataille doit offrir des pentes douces sur son front, comme un immense glacis soumis aux feux de la troupe qui en occupe le sommet, et par lequel elle puisse se précipiter elle-même sur l'assaillant, ou le poursuivre s'il est repoussé. Mais en même temps ce glacis doit être défendu par les points solides dont nous avons parlé, sans quoi l'ennemi le franchirait trop aisément, n'ayant à essuyer que des feux de front.

En arrière de la position les routes seront faciles, pour qu'en cas de revers la retraite puisse s'effectuer en ordre. Nous disons les routes, parce qu'une seule ne suffit pas ; il en faut plusieurs pour que le champ de bataille soit aisément et promptement évacué. Ce n'est pas une bonne position que celle qui n'a qu'une seule issue pour la retraite; car, indépendamment du retard qu'on éprouverait à franchir le défilé dans une retraite, tout serait perdu si l'ennemi s'en rendait maître. Le danger s'accroît lorsque cette route unique aboutit à une des ailes au lieu d'arriver au centre. Le mieux est d'avoir

plusieurs chemins praticables au travers d'un pays boisé et coupé, où l'armée, en se retirant, puisse trouver des moyens d'arrêter l'ennemi. Un pays trop ouvert est dangereux aussi, parce qu'il n'y a rien de plus redoutable que les charges de cavalerie pour une armée plus ou moins en désordre quand elle commence sa retraite. Notre pays est heureusement partagé sous ce rapport.

Indépendamment des *routes de retraite*, dont la direction est perpendiculaire à la ligne de bataille, il est bon qu'en arrière de cette ligne il y en ait une autre croisant les premières et allant de la droite à la gauche, afin qu'en cas de pluie, lorsque les terres s'enfonceraient sous le canon, on eût un moyen de porter rapidement l'artillerie partout où elle serait nécessaire dans l'étendue du front. La situation la plus favorable de cette *route de manœuvre* est en arrière de la seconde ligne.

Ce n'est pas assez que la position offre aux défenseurs ces avantages, il faut encore que le terrain bas, qui est laissé à l'ennemi, soit étranglé, coupé de fossés, de haies, de pans de murs, de flaques d'eau, etc., en un mot, de ces sortes de difficultés locales, qui, sans être insurmontables, gênent ou rompent les manœuvres. Autant il importe de vous ménager, dans le choix du champ de bataille, la facilité des mouvements pour pouvoir vous porter rapidement d'un point à l'autre, suivant le besoin, et arriver en forces partout où l'ennemi se présente, autant, par une raison contraire, vous devez chercher à entraver la marche des colonnes ennemies, empêcher leur libre communication en les obligeant à traverser un terrain haché pour arriver à vous. Du plus ou moins de facilité des marches et des déploiements dépend, en grande partie, le succès des batailles.

Quant à la forme générale de la position, il faut qu'elle soit concave au dehors si l'espace est restreint, et qu'au contraire elle soit convexe si elle a beaucoup de développement. La raison en est que, dans le premier cas, l'armée

occupe toute l'étendue de la position, et qu'étant appuyée sur ses ailes, comme nous le supposons, elle est sans crainte de se voir envelopper, et peut donner à ses feux la direction convergente, si favorable à la défense rapprochée. Dans le second cas, au contraire, pouvant être appelée à se porter d'un point à l'autre pour déjouer les manœuvres de l'ennemi et repousser ses attaques, il est bon que la position soit convexe au dehors, afin de n'avoir que les cordes à parcourir quand l'adversaire décrit les arcs. Mais, à proprement parler, ceci n'est point une position de combat, laquelle doit être proportionnée à la grandeur de l'armée qui l'occupe; c'est plutôt un terrain qui, facilitant les marches-manœuvres, donne les moyens de se porter plus promptement sur les points menacés, ou d'opérer tout à coup une concentration en face des parties vulnérables de l'ennemi. Les avantages d'un tel terrain sont plutôt stratégiques que tactiques.

Les positions que l'on rencontre ne réunissent que rarement toutes les conditions que nous venons d'énumérer, les meilleures sont celles qui en approchent le plus. L'art consiste à tirer tout le parti possible des avantages qu'elles offrent, et à suppléer, par les secours de la fortification, ou par de bonnes dispositions de troupes, à ce qui leur manque.

Pour que les villages puissent flanquer la ligne de bataille, et qu'il soit avantageux de s'en couvrir, il faut qu'ils soient solidement construits. Des maisons de bois, bien loin de favoriser la défense, peuvent lui être très-nuisibles par la facilité qu'a l'ennemi de les incendier. On jette dans les villages quelques bataillons, des carabiniers et de l'artillerie, suivant leur importance; en crénelant les murailles extérieures on se procure une excellente défense, et les canons, cachés par les maisons, sont très-favorablement placés pour prendre d'écharpe ou de flanc les bataillons ennemis. La ligne en avant de laquelle se croisent ces feux, doit à son tour être assez rapprochée des villages pour les soutenir et empêcher qu'ils soient tournés. La fortification donne les

moyens de mettre promptement un village en état de défense; nous renvoyons pour cela au chapitre IX de notre Mémorial des travaux de guerre.

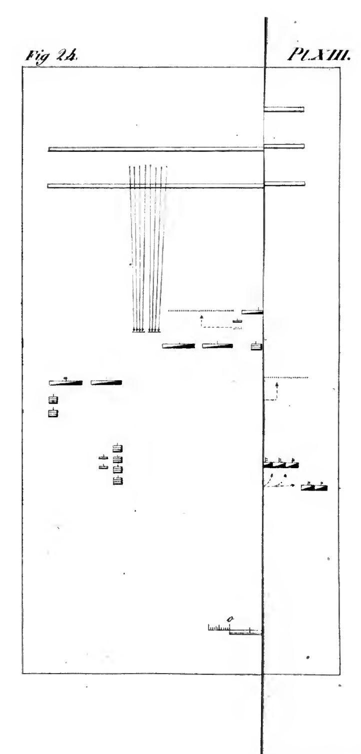
Quelque bonne que soit une position il ne faut pas s'y enchaîner, mais se ménager la liberté des mouvements. Car s'il est vrai que le faible doit chercher les avantages du terrain, il ne l'est pas moins qu'une défense purement passive est insuffisante. Il faut, au contraire, qu'elle soit, autant que possible, active et attaquante pour étonner et intimider l'ennemi. En marchant à lui au lieu de l'attendre, on peut cacher en partie l'état de faiblesse où l'on se trouve, se multiplier à ses yeux; on peut couper quelqu'une de ses colonnes, écraser un corps détaché ou trop aventuré, en un mot, lui faire supporter des échecs partiels qui, tout à la fois, le rendront plus circonspect et exalteront le moral de vos propres soldats.

Dispositions défensives. — Puisqu'on ne rencontre pas partout de fortes positions, ni des obstacles à des distances convenables pour y appuyer ses ailes, il faut, tout en sachant profiter des avantages qui se rencontrent sur le terrain qu'on occupe, savoir aussi suppléer à ce qu'il y manque par une bonne disposition de troupes : ceci du moins vous accompagnera partout. L'essentiel est de mettre les ailes à l'abri d'une attaque de flanc. On parviendra d'abord à se garantir des charges de cavalerie sur ces parties faibles en plaçant quelques bataillons en potence à l'extrémité des deux lignes. Ils y resteront formés en colonnes, prêts à marcher, et quand la cavalerie se présentera ils feront un à droite ou un à gauche pour la recevoir, ou se formeront en carrés, ou simplement serreront en masse, suivant le temps et les lieux. A la bataille de Molvitz, gagnée par Frédéric en 1741, la cavalerie de son aile droite avait été mise en déroute; l'infanterie allait être prise en flanc, si trois bataillons qui n'avaient pu se déployer, et qui par hasard se trouvaient là en potence

sur la ligne de bataille, n'eussent arrêté la cavalerie victorieuse. Cette infanterie, chargée à plusieurs reprises, tint bon jusqu'à ce que l'aile gauche, qui jusque-là avait été refusée, s'avançât sous la conduite du brave maréchal Schwerin et décidât la victoire. Sans ces trois bataillons qui se trouvaient en colonne à l'extrémité de l'aile droite, cette aile eût probablement été culbutée et la bataille perdue avant que la gauche eût pu rétablir les affaires. C'est rarement un mal que l'espace manque au déploiement et oblige à laisser quelques bataillons en colonne derrière une ligne, ou quelques pelotons derrière un bataillon.

On renforce encore les ailes en tenant en arrière de leurs extrémités, et formant échelon, quelques escadrons prêts à charger ceux que l'ennemi enverrait contre le flanc de l'armée. Le roi de Prusse, dans les ordres qu'il dicta pour la bataille de Hohenfriedberg, eut en vue une disposition analogue : un régiment de hussards, dit-il, se formera en troisième ligne à chaque aile de cavalerie, *pour en couvrir le flanc* ou pour servir à la poursuite. Si l'on est inférieur en cavalerie, c'est par des carrés, placés également en échelons des ailes dans l'ordre de bataille, qu'on se garantira des attaques enveloppantes de la cavalerie ennemie.

Quant aux entreprises plus sérieuses de l'infanterie, dirigées contre les flancs pendant la bataille et quand le front est fortement engagé, on les paralyse en faisant déborder la première ligne par la seconde et celle-ci par la réserve, de manière que l'ennemi soit lui-même tourné quand il cherche à gagner un flanc, ou qu'il soit obligé à décrire un grand mouvement circulaire, toujours très-dangereux, s'il veut tourner à la fois tous les échelons. On n'expose ainsi aux premières attaques de l'ennemi, et jusqu'à ce qu'il ait démasqué ses projets, que le moins de troupes possible. On se réserve la faculté de tenir hors de prise une des ailes, ou de faire entrer successivement, à mesure du besoin et sans encombrement ni embarras, la totalité des forces disponibles.


Fig 24.
Pl. XIII.
0

Pour mieux faire comprendre ce qui précède, nous prendrons encore pour exemple l'armée d'environ 37,000 hommes, dont il a été question dans le paragraphe précédent, en supposant qu'elle soit obligée de recevoir la bataille. Nous la placerons dans une plaine ouverte et dénuée d'obstacles, pour n'avoir à nous occuper que de ce qui concerne l'arrangement des troupes dans le but que nous avons en vue, et dégager la question de ce qui lui est étranger.

Le commandant en chef, voulant disposer d'une forte réserve, retire deux bataillons et une compagnie de carabiniers à chaque division pour en composer une brigade supplémentaire qu'il réunit à la division de réserve. De la sorte, les divisions de ligne sont encore égales et ont chacune 8 bataillons, 2 batteries et 4 compagnies de carabiniers. La cavalerie et le restant des carabiniers sont réunis à la réserve qui est ainsi composée de 16 bataillons, 12 escadrons, 12 batteries, 18 compagnies de carabiniers et 2 compagnies du génie.

Les deux premières divisions se déploieront en entier sur deux lignes avec leur artillerie à droite, comme le montre la figure 24e, la seconde ligne débordant la première de deux longueurs de bataillon, sur la droite pour la première division, et sur la gauche pour la seconde. Les bataillons, débordant de la seconde ligne, seront déployés, les autres resteront en masse comme de coutume. L'intervalle des lignes sera occupé extérieurement par deux compagnies de carabiniers prêtes à former la potence à l'extrémité de la première ligne; les deux autres compagnies de carabiniers, dans chaque division, se tiendront à hauteur de la seconde ligne dans le vide occasionné par le déplacement des bataillons. Toutefois, elles ne prendront ces positions respectives que lorsqu'elles se retireront après avoir engagé l'action avec l'ennemi.

La troisième division se placera en échelon sur la gauche, en arrière de la seconde ligne, mais elle ne déploira que deux bataillons de sa première brigade; les deux autres

resteront en colonne en arrière de l'aile gauche, et la seconde brigade toute entière se tiendra massée prête à se porter où besoin sera. L'artillerie de cette division se mettra en batterie à hauteur de la seconde ligne, et deux compagnies de carabiniers seront placées en intermédiaire entre la batterie et le premier bataillon. Ces compagnies forment la chaîne pour couvrir le front de la troupe qui est en arrière, ou se mettent en potence suivant le besoin.

La réserve se rapprochera de la droite qui semble plus menacée ; la brigade supplémentaire d'infanterie ira soutenir l'aile droite en prenant les mêmes dispositions que la brigade de l'aile gauche. Des sept compagnies de carabiniers qui accompagnent cette brigade, trois se placeront à la gauche en avant du front et joignant la batterie voisine ; les quatre autres resteront avec la colonne et pourront s'étendre à droite en tirailleurs. La moitié de la cavalerie ira former à l'extrême droite un dernier échelon qui complétera la disposition défensive.

Cette disposition ne subsistera, telle que nous venons de l'indiquer, que jusqu'au moment où les projets de l'ennemi seront démasqués ; elle subira alors telles modifications que les circonstances rendront nécessaires. Elle présuppose une attaque sur la droite ; cependant elle ne laisse pas la gauche sans ressources. Celle-ci est assez compacte pour soutenir une attaque sérieuse, jusqu'à ce que la réserve puisse y arriver ; la seconde brigade est toute disponible pour prendre en flanc les corps ennemis qui tenteraient de déborder l'armée de ce côté, ou pour former des carrés suivant le besoin.

Si, au contraire, l'attaque se prononce décidément sur la droite, tout est prêt pour la recevoir : l'ennemi a quatre échelons devant lui, ce qui l'oblige à embrasser un grand espace et affaiblit sa ligne ; à moins qu'il ne préfère attaquer un de ces échelons, auquel cas il se met lui-même en prise. Si l'on se trouve dans la nécessité d'engager la réserve, la brigade disponible de l'aile gauche sera appelée pour en tenir lieu.

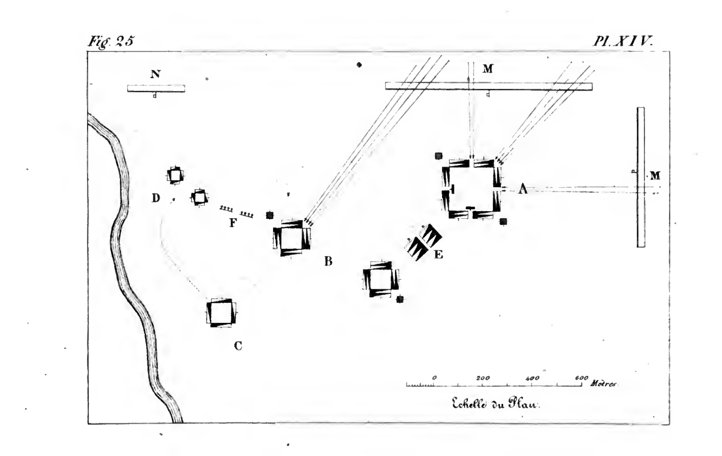
Bien que cet ordre pourvoie suffisamment à la sûreté des flancs, il n'en occupe pas moins un espace d'un tiers plus grand, que si les trois premières divisions eussent été simplement déployées sur deux lignes et dans l'ordre ordinaire. L'armée peut donc résister à quatre divisions de même force, et pour que l'ennemi tente avec quelque chance de succès de l'envelopper, il faut que sa supériorité soit encore plus grande. Dans les endroits où notre disposition ne présente qu'une seule ligne d'infanterie, et où par conséquent elle doit paraître faible, cette infanterie est couverte d'une bonne ligne de carabiniers qui rétablit l'équilibre. On peut remarquer que la disposition défensive prise par l'armée dans l'attente des événements, présente, dans sa forme générale, une ligne convexe au dehors. C'est que cette forme, à laquelle nous avons été conduits par le raisonnement, est celle qui offre le plus de facilités pour porter les réserves sur les points menacés, en suivant les cordes ou les rayons qui sont les lignes les plus courtes; elle donne aux défenseurs l'avantage de la mobilité. On retrouve ce principe fondamental dans la fortification : tout ouvrage qui n'est pas appuyé par ses extrémités à des obstacles naturels, doit avoir une forme convexe au dehors. Mais si cette forme est avantageuse pour éluder les projets de l'ennemi dans ses mouvements préparatoires, du moment où l'on en vient aux mains, et où il s'agit moins de manœuvrer que de combattre, la forme contraire est préférable, parce qu'elle est enveloppante et donne la faculté d'écraser l'ennemi sous des feux convergents. L'art consiste à passer de l'une à l'autre pendant la bataille, en profitant des succès qu'on peut avoir à une des ailes. Quand il existe sur le terrain des obstacles solides auxquels on s'appuie, il devient alors possible d'adopter, dans les dispositions défensives, la forme concave ou au moins rectiligne, puisque dans ce cas on ne court pas le danger d'être enveloppé. C'est ce que nous avons dit en parlant des positions, et ce qui montre la grande influence du terrain sur les mesures à prendre pour la

défensive. Il n'est pas moins nécessaire de se plier aux circonstances du sol dans la défense que dans l'attaque ; aussi le coup-d'œil militaire, qui consiste à saisir promptement les avantages et les inconvénients d'un champ de bataille, est-il une des premières qualités de l'homme de guerre.

Nous ne quitterons pas ce sujet sans dire un mot de la formation en carrés usitée dans les pays de plaines contre un ennemi dont les forces sont presque exclusivement en cavalerie. Non pas que cet ordre défensif puisse jamais être employé dans notre pays, mais parce que nos officiers ne doivent rien ignorer de ce qui s'est pratiqué quelque part.

Les carrés, dans le cas supposé, se forment par divisions ou par brigades. Les carrés par bataillons sont trop petits pour servir de base fondamentale à un ordre de bataille ; ils sont excellents à être employés partiellement lorsque quelque partie de la ligne se trouve trop vivement pressée, mais conjointement avec d'autres dispositions nécessitées par la présence des autres armes dans l'armée ennemie. C'est ainsi qu'à la bataille de Lutzen, livrée en 1813, l'armée française dut former une partie de ses lignes en carrés, pour soutenir et repousser les attaques d'un ennemi très-supérieur en cavalerie, mais qui avait aussi beaucoup d'artillerie et d'infanterie. Ces petits carrés se forment très-promptement, surtout quand les bataillons sont déjà en colonnes serrées, comme cela arrive ordinairement, et il est facile de les placer obliquement en échelons ou en quinconce pour les flanquer l'un par l'autre. On peut donc considérer ces carrés par bataillons comme une manœuvre bonne à employer dans certains cas. Mais pour servir de base à un ordre de bataille contre un ennemi dont les forces principales sont en cavalerie, il faut les composer d'au moins quatre bataillons pour pouvoir doubler leurs rangs sans trop diminuer l'espace intérieur. Cet espace est nécessaire pour recueillir les états-majors, et quelquefois même la cavalerie, quand celle-ci est trop faible pour agir.

Le doublement est surtout convenable pour les troupes qui


Fig. 25
Pl. XIV.
N
M
M
A
B
C
D
E
F
0
200
400
600
Mètres
Echelle du Plan.

manœuvrent sur deux rangs. On ne l'opère pas en doublant les pelotons, encore moins les sections. Il résulterait de ce mode un mélange de subdivisions nuisible à la conservation de l'ordre dans les moments de crise, ce qu'il faut soigneusement éviter. Le doublement se fait par demi-bataillons en portant les demi-bataillons de gauche derrière ceux de droite, ou par divisions en plaçant les divisions paires derrière les divisions impaires.

Quand la troupe est formée en carré double, de cette manière, on peut détacher les premiers rangs d'une face ou de plusieurs faces, sans que le carré soit rompu. Les demi-bataillons dont on dispose ont alors leurs compagnies complètes si le nombre en est pair; ils peuvent donc être employés sans inconvénient à toutes les manœuvres offensives que l'état des choses réclame, pendant que les demi-bataillons, restés en carrés, sont comme des redoutes sous la protection desquelles les premiers peuvent se retirer s'ils sont repoussés. On réunit ainsi la force de résistance à la mobilité.

Les angles des carrés sont, comme on sait, les parties faibles; il convient donc d'y grouper les compagnies de carabiniers ou de chasseurs pour y former le hérisson ou de petits carrés pleins, flanquant les premiers. L'artillerie se place aussi aux angles des carrés, les pièces à l'extérieur et les caissons dans l'intérieur. On peut encore en mettre dans le milieu des faces pour couvrir l'intervalle des bataillons, ou extérieurement dans la ligne diagonale entre deux carrés consécutifs.

Quant à la cavalerie, elle se place entre les carrés de manière à en être flanquée de droite et de gauche. Elle peut s'élancer de là pour tomber sur la cavalerie ennemie quand celle-ci est mise en désordre par le feu de l'infanterie; mais si elle est trop faible pour agir elle se réfugie dans les carrés.

La figure 25° montre toutes ces dispositions. Elle suppose cinq brigades d'infanterie auxquelles sont joints quatre escadrons de cavalerie et cinq batteries. Cette armée, qui serait forte d'environ 16,000 hommes, s'appuie par la gauche à une

rivière ; l'aile droite qui est en l'air a formé un carré de division A, renforcé de deux batteries dont l'une entière est placée à l'angle extérieur du carré, l'autre est partagée en deux sections sur le milieu des faces adjacentes devant l'intervalle des bataillons. Ici les pièces sont plus serrées que de coutume ; n'ayant point à manœuvrer elles peuvent être très-rapprochées les unes des autres. Cela convient pour rendre l'artillerie moins embarrassante et pour diminuer les vides par lesquels la cavalerie ennemie pourrait pénétrer. Les pièces, ainsi rapprochées, forment une espèce de barricade qui met les canonniers à l'abri d'une charge qui arriverait jusque-là et de derrière laquelle ils peuvent se servir de leurs petites armes. Et, pour le dire en passant, ceci prouve qu'il convient de leur donner le mousqueton. Il ne devrait pas y avoir dans l'armée un seul homme qui ne fût porteur d'une arme à feu. Les artilleurs français portent le mousqueton, et cela ne les empêche pas d'être très-alertes au service de leurs pièces. Les deux angles du carré, voisins de celui où se trouve la batterie, sont garnis de petits carrés pleins ou hérissons, formés par les compagnies de carabiniers. Les chasseurs des bataillons sont dans l'intérieur pour être employés comme des réserves. Ils détachent des pelotons pour remplir les vides des bataillons où il n'y a pas d'artillerie.

Les trois autres brigades se sont formées en quinconce, chacune composant un carré particulier ; les deux brigades de droite B sont en carré double avec leurs carabiniers aux angles extérieurs ; celle de gauche C, moins exposée que les autres, a dédoublé ses rangs pour envoyer en avant quatre demi-bataillons et les opposer au corps N qui menace la gauche de l'ordre de bataille. Ces quatre demi-bataillons se sont réunis deux à deux, et ont formé deux carrés de bataillons D se flanquant mutuellement et défendant les approches de la rivière. Ils sont à rangs simples, mais les chasseurs et les carabiniers les renforcent intérieurement. (¹)

(¹) La figure 25ᵉ, qui est faite exactement à l'échelle, montre

Des trois batteries qui marchent avec la seconde division, une est venue se placer à l'angle de la brigade du centre qui peut flanquer le grand carré de division A ; les deux autres se sont mises en F dans la diagonale des carrés. De là elles pourront, suivant le besoin, se porter en avant ou en arrière en tournant autour des carrés ; elles flanqueront ainsi toute la ligne sur son front ou à revers, suivant qu'elle sera pressée par l'ennemi de l'un ou de l'autre côté. C'est une véritable artillerie de réserve qui rendra de grands services pendant la bataille.

Les six escadrons de cavalerie E, que nous supposons accompagner le corps d'armée, sont placés, trois par trois, dans la ligne diagonale entre le premier et le second carré, de manière à ne point masquer leurs feux. Ils peuvent ainsi éviter d'en venir aux mains avec des forces si supérieures, et cependant être toujours prêts à profiter du désordre de l'ennemi et à se précipiter sur lui lorsqu'il sera repoussé par le feu des carrés.

L'armée française se forma à peu près de la sorte pour combattre la redoutable cavalerie des mamelucks dans les plaines de Gizeh, en vue des grandes pyramides. Elle était composée de cinq divisions qui formèrent chacune un carré double. La gauche fut appuyée au Nil, la droite fut portée très en avant de manière à envelopper les retranchements d'Embabeh, et à pouvoir les enlever en détachant les premiers rangs aussitôt que la cavalerie serait repoussée. Le général en chef Bonaparte fit enfermer les équipages et le peu de cavalerie qu'il avait dans les carrés qui, placés en échelons, se flanquaient mutuellement. L'artillerie, attachée aux divisions, était répartie de manière à jouer sur tous les fronts où l'ennemi se présenterait.

les rapports qui existent entre les espaces intérieurs de ces divers carrés. L'espace intérieur du carré de bataillon à rangs simples, étant pris pour unité, celui du carré de brigade à rangs doubles sera quatre fois aussi grand, et celui de division seize à vingt fois.

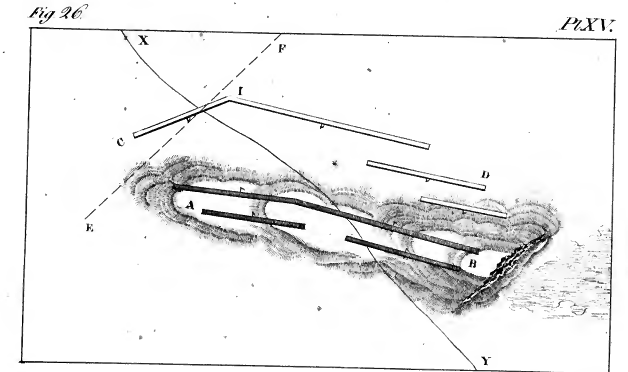
A la bataille de Sédiman, dans la Haute-Egypte, le général Desaix fut dans l'obligation de former sa division en un seul carré, afin de pouvoir y renfermer tout ce qui suivait la petite armée française; mais il flanqua ce grand carré par deux détachements de 200 hommes chacun, placés aux angles opposés et formant de petits carrés vides. Ces deux petits carrés étaient les réserves et l'appui de quatre compagnies de tirailleurs opposés aux tirailleurs ennemis. Au moment de la charge, les deux petits carrés, qui s'étaient portés en avant, venaient se placer aux angles du grand; les tirailleurs se retiraient dans l'intérieur, et ces petites masses très-solides, chacune d'environ 400 hommes, fournissaient à la divison un excellent flanquement. (¹) L'artillerie était aux autres angles et sur le milieu des faces.

Voilà donc nos dispositions justifiées par de beaux exemples. Il est aussi curieux de retrouver quelque chose d'analogue dans la retraite des dix mille: Xénophon forma l'infanterie pesante en un seul carré pour renfermer les bagages et tout le personnel qui accompagnait l'armée grecque; mais il disposa les troupes légères par compagnies séparées qui, marchant dans l'intérieur, étaient toujours prêtes à boucher les ouvertures que la marche ou les localités occasionnaient dans le carré, ou à en sortir pour flanquer le carré, attaquer l'ennemi, s'emparer des passages avantageux, ou rendre tel autre service que les circonstances nécessitaient.

Propriétés défensives du terrain. — Quand le terrain, sans offrir précisément ce qu'on appelle une *position*, présente toute fois quelque accident favorable, il faut savoir en profiter, si mince qu'il paraisse au premier coup d'œil, car ce qu'on n'a

(¹) Sans ces petits carrés qui flanquaient le grand, la disposition de Desaix eût été vicieuse. Il ne faut jamais former la troupe en un seul carré devant une cavalerie entreprenante. Crassus perdit ses légions et la vie pour avoir commis une faute semblable dans la guerre contre les Parthes. Il faut toujours avoir du flanquement.




Fig. 26.
Pl. XV.
X
F
I
C
D
A
E
B
Y

pas pour soi est contre soi. C'est ainsi que M. de Waldec perdit en 1690 la première bataille de Fleurus, pour n'avoir pas porté son aile droite sur un plateau ou pli de terrain qui dominait légèrement le champ de bataille. Le maréchal de Luxembourg ayant remarqué cette faute en profita habilement. Il vit, qu'à la faveur de ce rideau, il pouvait faire filer sa cavalerie et la déployer sur le plateau, contre le flanc de l'armée ennemie; cette manœuvre fut promptement exécutée et décida la victoire. Ce n'était pourtant qu'une élévation de quelques pieds, toute découverte, qui procura à l'armée française cet immense avantage, parce que l'armée impériale avait négligé de s'en emparer.

Un simple bois, dans lequel on jette quelques compagnies de tirailleurs, permet d'étendre la ligne de bataille, et de présenter, sans s'affaiblir sensiblement, un front égal à celui de l'ennemi.

Une hauteur procure des avantages d'une autre nature; si la hauteur est isolée et d'une étendue restreinte, formant comme un mamelon au milieu de la plaine, il convient, si rien d'ailleurs ne s'y oppose, d'y placer le centre de l'ordre de bataille. L'ennemi devant, selon la règle, marcher d'abord contre ce point, sera obligé à une attaque sur le centre la plus rude pour lui, et pour vous la plus facile à repousser.

Quand, pour une cause quelconque, comme par exemple pour ne pas découvrir sa ligne de retraite, on est obligé de conserver la hauteur sur son flanc au lieu d'y mettre le centre, on l'occupe aussi fortement que l'espace le permet avec une des ailes. On doit alors faire tous ses efforts pour la conserver pendant la bataille. Autant elle vous est avantageuse tant que vous la tenez, autant elle servira les projets de l'ennemi quand il s'en sera emparé. Si le mamelon est à plusieurs sommités, l'avantage restera toujours à celui qui occupera le point culminant; c'est donc le cas de s'étendre jusque-là, si on peut le faire sans trop s'affaiblir, et d'y construire un blockhaus ou une simple redoute.

Les hauteurs peuvent former une chaîne de collines, dont la direction est ou parallèle à la ligne de retraite ou transversale : le premier cas rentre dans ce qui vient d'être dit plus haut; dans le second, les hauteurs offrent plus ou moins les avantages d'une bonne position. On place alors la première ligne sur le haut des pentes, la seconde ligne et les réserves sur le revers. La ligne de bataille suit ainsi la direction générale de la chaîne de collines. Plus cette chaîne approche de couper à angle droit la ligne de retraite, plus elle est avantageuse. Plus au contraire elle lui est oblique, et moins on y trouve de ressources pour une bonne défense. En effet, l'armée AB (fig. 26e), occupant des hauteurs dont la direction forme, avec la ligne de retraite XY, un angle obtus, a son flanc gauche très-exposé; car l'ennemi peut envelopper cette extrémité avec des forces supérieures en s'établissant en EF perpendiculairement à sa ligne d'opérations, c'est-à-dire que, par un déploiement naturel et sans aucun mouvement excentrique, il se trouve placé pour opérer une attaque de flanc, attaque qui ne sera déjonée qu'en changeant la position de l'armée AB, ce qui ne peut se faire que lorsque les hauteurs présentent un plateau assez large pour exécuter un changement de front en arrière; et ce n'est pas là notre supposition. Il faut donc, quand on est ainsi posté, ou recevoir l'attaque de flanc, ou abandonner les hauteurs. Il ne suffit donc pas qu'il y ait des hauteurs sur son chemin pour les occuper et y attendre l'ennemi, il faut encore que ces hauteurs aient une direction convenable par rapport à la ligne d'opérations.

Le danger que nous venons de signaler n'est pas le seul : l'ennemi, pour peu que sa supériorité soit marquée, et que les collines soient accessibles vers l'aile droite de l'armée AB, renoncera peut-être à l'attaque de flanc, si naturelle et si facile, pour porter son plus grand effort de l'autre côté. La raison stratégique l'emporte alors sur celle de haute tactique. Il prend la disposition CID : à droite il n'oppose que la portion

CI, suffisante pour couvrir sa propre communication; à gauche il renforce son ordre de bataille et dirige tous ses efforts de ce côté. Il est clair que si cette attaque réussit, l'aile droite B sera rejetée en arrière et l'armée sera séparée de sa ligne de retraite, circonstance non moins fâcheuse que la précédente. Ainsi, par le seul fait de la direction oblique de la position, l'armée défensive est exposée ou à être prise en flanc, ou à perdre ses communications si l'ennemi fait son devoir. Répétons-le donc, une chaîne de collines n'offre de véritables avantages à l'armée qui l'occupe, que lorsque sa direction diffère peu de la perpendiculaire à la ligne d'opérations, et que celle-ci passe à peu près au milieu.

Emploi des fortifications. — L'art doit suppléer à la nature quand les appuis manquent aux ailes dans de semblables localités. Des abatis, des redoutes construites aux extrémités, remplacent, quoique d'une manière bien souvent imparfaite, les obstacles naturels. Le temps nécessaire pour bien conditionner ces ouvrages manque toujours. Il faut cependant faire tout son possible pour élever des fortifications, puisque c'est alors le seul moyen qu'on ait de renforcer les parties faibles.

Ce n'est pas le seul cas où l'ingénieur soit appelé à fournir les secours de son art. Il a quelquefois la tâche de fortifier des positions choisies d'avance pour y livrer une de ces grandes batailles qui décident du sort des empires. Le temps, cet élément si précieux à la guerre, lui est donné; il peut donc faire quelque chose de bon, s'il joint au coup-d'œil, qui dicte les meilleures dispositions, l'activité et le dévouement qui en assurent l'exécution. Il se ménagera la possibilité des retours offensifs, car on ne doit jamais se coller aux retranchements. Les ouvrages, quels qu'ils soient, seront donc séparés les uns des autres, laissant entre eux de grands intervalles qui permettent de déboucher sur un front respectable; chacun d'eux sera bien conditionné, fraisé, palissadé, fermé à la gorge, pour offrir un degré de résistance qui en rende la prise difficile. Il

vaut mieux peu d'ouvrages avec un bon relief et de grands fossés, qu'une quantité de taupinières insignifiantes, qui n'arrêtent pas cinq minutes une troupe résolue. (Voyez, pour les détails de ces ouvrages, notre *Mémorial pour les travaux de guerre*).

Sous la protection de ces ouvrages et à la faveur de la position, on peut adopter un système de défensive manœuvrante et même attaquante, si bien fait pour des gens de cœur et si propre à soutenir le moral des troupes. Cette méthode est la meilleure, parce que l'élan de l'attaque est nécessaire à la victoire. Il est dans le cœur de l'homme de se croire le plus fort lorsqu'il marche en avant. Un mouvement impétueux lui donne de la confiance, l'entraîne, le porte à l'audace. Nous couvrir, au contraire, de retranchements continus, c'est mettre chacun dans le secret de notre faiblesse, c'est nous rendre incapables de rien entreprendre contre l'ennemi, c'est enfin éteindre l'ardeur de la troupe et glacer son courage.

Frédéric à Bunselwitz, le czar Pierre à Pultawa, ont montré tout le parti qu'on peut tirer de la fortification sur un champ de bataille. Les dernières guerres offrent aussi de nombreux exemples de l'emploi des moyens de l'art, même dans les campagnes les plus rapides et les plus promptement terminées. Si les militaires sont partagés d'opinion à l'égard des forteresses, ils n'ont qu'une voix pour proclamer l'utilité de la fortification de campagne.

Les Anglais y ont eu recours pour améliorer quelques-uns de leurs champs de bataille dans la péninsule et notamment celui de Talavèra. Ils étaient postés sur un beau plateau, leur droite appuyée au Tage et couverte par des clôtures de jardins; devant leur front était un profond ravin, et ils occupaient par leur gauche un mamelon qui commandait tout le terrain environnant. En arrière les communications étaient faciles et permettaient de porter rapidement des secours d'une extrémité à l'autre de la ligne. Les approches étaient, au contraire, coupées par le ravin, par les clôtures et par des bois d'oliviers. Cette localité

réunissait donc une grande partie des caractères qui constituent une bonne position; mais l'existence du ravin sur le front s'opposait aux retours offensifs. Elle convenait à une armée qui se tenait essentiellement sur la défensive; et le général anglais, non content des avantages que le terrain lui présentait, fit encore élever des ouvrages de campagne et faire des abatis partout où cela pouvait être utile.

L'attaque, au lieu de se diriger principalement sur la gauche où était évidemment la clef du champ de bataille, fut disséminée sur tout le front de la position et partout repoussée. Sir Wellesley, placé sur le mamelon, découvrait tous les mouvements des colonnes françaises, et faisait avancer à propos des troupes pour les paralyser; celles-ci manœuvraient sur les revers et pouvaient à leur aise se concentrer sur les points les plus menacés. Aucun des ouvrages ne fut entamé, et les Français, après avoir perdu près de dix mille hommes dans ces attaques infructueuses, furent obligés de se retirer. Mais les Anglais ne profitèrent par de leurs avantages, soit que le terrain qui s'était opposé aux développements de l'attaque fût un obstacle à la poursuite, soit que le caractère temporiseur de leur général l'eût engagé à rester en position.

Dans la campagne de 1807, les Russes avaient fortifié une suite de mamelons en avant de Heilsberg, sur la rivière d'Alle. Les retranchements formaient autour de cette ville un demi-cercle de 4,000 mètres de diamètre, coupant les routes qui y aboutissent. Le général Beningsen, dans la prévision de futurs événements et profitant de l'espèce de trève qui s'était établie entre les deux armées pendant le siége de Dantzik, avait fait préparer de longue main ce champ de bataille. Les Français s'y présentèrent le 10 juin et attaquèrent cette ligne avec beaucoup d'intrépidité; ils enlevèrent même une des redoutes; mais Beningsen, placé au centre, avait la facilité d'envoyer partout et promptement les secours nécessaires: il reprit la redoute. Les attaques furent partout repoussées ce premier jour, malgré l'acharnement qu'y mirent les assaillants qui combat-

taient sous les yeux de leur empereur. Le lendemain, Napoléon passa en revue les divisions qui avaient le plus souffert, et se préparant à livrer le 12 une bataille décisive, il fit bivouaquer les troupes dans les positions qu'elles occupaient. Les divisions russes, en colonnes derrière les retranchements et disposées sur plusieurs lignes, attendaient l'attaque. Mais Beningsen, jugeant sans doute que sa ligne n'était pas suffisamment appuyée et voyant que sa droite allait être débordée, opéra pendant la nuit sa retraite sur Friedland où, deux jours après, eut lieu la grande bataille qui amena la paix de Tilsit. Friedland, ville ouverte, eut à souffrir toutes les horreurs de la guerre: amis et ennemis y entrèrent pêle-mêle, le feu prit en plusieurs endroits, les cadavres jonchaient les rues. La droite de l'armée russe aurait été prise ou détruite, si elle n'eût trouvé un gué pour traverser l'Alle. C'était une faute que de combattre ainsi avec une rivière à dos, sans fortifications pour couvrir la ville et les ponts; d'autant plus que l'angle rentrant dans lequel l'armée russe s'était placée, était coupé en deux par un étang et un ravin qui séparaient l'aile droite du centre.

La bataille de la Moscowa n'a coûté tant de sang aux vainqueurs que parce qu'indépendamment du choix du terrain qui était très-favorable à la défense, le général Kutusow avait renforcé sa position par des retranchements et des abatis; il y avait entr'autres, en avant du centre, une grande redoute qui fut attaquée et défendue avec tant de bravoure, que ses fossés furent remplis de cadavres; les cuirassiers français enlevèrent une forte batterie en la tournant par la gorge; une simple palissade aurait suffi pour empêcher cet accident. Il faut toujours que les retranchements soient fermés à leur gorge, ou par un fossé ou par une palissade. Les retranchements de Borodino, s'ils n'ont pas empêché les Russes de perdre la bataille, ont du moins puissamment contribué à rendre la victoire moins décisive.

Mais un des exemples les plus intéressants de l'emploi des



fortifications sur les champs de bataille, est peut-être celui de la position de Caldiero, que l'archiduc Charles occupa en 1805 pour empêcher le maréchal Masséna de déboucher de Vérone. Cette position remarquable s'appuye par la droite à des montagnes escarpées, et par la gauche aux marais de l'Adige. Elle coupe la plaine où est tracée la route de Vérone à Venise. Son étendue est d'environ une lieue et demie. L'archiduc fit construire des redoutes bien conditionnées, et établir des batteries sur tous les points dominants et les plus favorablement placés pour flanquer la ligne et en défendre les approches. Les Autrichiens soutinrent dans cette position fortifiée une bataille de deux jours, sans que les Français, malgré l'ardeur qu'ils mirent à leurs attaques, aient pu se rendre maîtres d'une seule redoute. Les premiers, rassemblés dans la plaine derrière les ouvrages, conservaient la liberté de leurs mouvements et pouvaient se précipiter avec toutes les armes réunies contre l'ennemi. Aussi souvent que les Français atteignaient les retranchements, des troupes reposées sortaient des intervalles et les repoussaient. Quand les Autrichiens étaient trop pressés ils se retiraient sous la protection de leurs redoutes. L'archiduc quitta volontairement la position de Caldiero, qu'il avait si bien défendue, pour opérer une retraite que les grands événements qui se passaient alors en Allemagne rendaient nécessaire. [1]

Manœuvres défensives. — Nous avons supposé qu'une armée, obligée de garder la défensive, a su choisir une bonne position appuyée aux ailes, ou y suppléer par des dispositions de troupes qui la rassurent contre les dangers d'une attaque de flanc. Cependant il peut arriver qu'elle soit attaquée de la sorte avant d'avoir pris ses mesures. Que faut-il alors qu'elle fasse? Elle peut prendre un des partis suivants: faire un chan-

[1] Voyez dans l'*Atlas du précis des événements militaires*, de Mathieu Dumas, le plan de cette position, d'après le dessin fait sur les lieux par le général Pelet.

gement de front en arrière, en pivotant sur l'extrémité la moins exposée ; replier en potence une partie des troupes; disposer de la seconde ligne pour échelonner la première, en la prolongeant du côté menacé ; enfin, faire marcher les réserves pour attaquer l'ennemi qui attaque, et le prendre lui-même en flanc.

Ce dernier parti est le meilleur, parce qu'il a quelque chose d'audacieux et qu'il ranime les courages abattus. Il ne dérange rien à la position respective des corps ; ceux-ci peuvent alors agir conformément aux circonstances, sous la protection de cette attaque qui surprendra l'ennemi et arrêtera sa marche.

Les autres partis sont dangereux : la potence a l'inconvénient d'être facilement enveloppée, et de présenter à l'enfilade deux longues branches dans lesquelles l'artillerie fait de grands ravages. Les troupes sont dans une position respective telle, qu'elles ne peuvent se porter en avant sans ouvrir l'angle et faire jour à l'ennemi, ni rétrograder sans se refouler les unes sur les autres. Et, si le crochet en arrière doit s'exécuter sous le feu de l'ennemi, il amène une déroute inévitable, parce qu'il est presque impossible que le mouvement se fasse sans confusion. A plus forte raison doit-on craindre d'opérer un changement de front en arrière avec l'armée entière, quand l'attaque est imminente.

Faire marcher la seconde ligne par le flanc pour se porter vers le point attaqué, ne vaut guère mieux. Les troupes de la première ligne, se voyant privées de leur appui, perdent courage et ne tiennent plus que faiblement. Il faut le moins possible séparer les deux lignes. D'ailleurs la seconde ligne peut être débordée aussi bien que la première, et le mouvement dont nous parlons devenir impossible.

Les réserves seules sont assez disponibles pour être employées partout et en toute occasion. C'est donc avec les réserves qu'on pourvoira au plus pressé, en les dirigeant contre l'aile de l'ennemi. Mais alors, que doivent faire les autres troupes? Se porter en avant par un changement de front sur

l'aile menacée; non par un de ces changements de front méthodiques et compassés, où les corps sont rigoureusement astreints à conserver leurs places respectives; mais un changement fait à mouvements rompus, où chaque corps se porte individuellement, et par le plus court chemin, à la place où il peut être employé utilement. Il faut dans ce cas courir au plus pressé. Pour expliquer ceci par un exemple, nous supposerons une ligne M, fig. 27e, surprise sur son flanc gauche par l'armée N qui se dispose à l'attaque. Aussitôt que l'ennemi est découvert, la ligne M, que nous supposerons composée de quatre brigades, rompt par divisions à gauche, et serre en masse dans chaque brigade. Pendant que ces préparatifs s'exécutent la réserve R se porte par la gauche dans la position S, où elle se déploie de manière à menacer le flanc droit de l'ennemi. La quatrième brigade déploiera sur sa dernière division; et la brigade suivante déploiera sur sa première division; ou, en d'autres termes, l'une se développera à droite et l'autre à gauche, de manière que lorsque le mouvement sera achevé, et cela ne sera pas bien long, ces deux brigades seront échelonnées en face de l'armée N et se lieront avec la réserve. La seconde brigade prend la diagonale pour aller se placer à la droite de la quatrième; et la première reste en colonne derrière le centre, pour remplacer la réserve. On arrive ainsi, le plus promptement possible, à faire entrer en ligne, dans la nouvelle direction, des forces égales à celles qu'on avait dans la position primitive, en admettant que la réserve R soit l'équivalant d'un des quatre autres corps. Il n'y a de changé que l'ordre des corps entre eux, mais on ne doit nullement redouter ce genre d'inversion.

Si l'armée ennemie N débordait encore davantage, la réserve ne chercherait pas à la prendre en flanc; cela la séparerait trop de la troisième brigade; elle se bornerait à faire front; mais alors ce serait la seconde brigade qui pourrait se prolonger sur le flanc gauche de l'ennemi.

C'est pour simplifier que nous n'avons supposé qu'une

seule ligne; s'il y en avait deux, la seconde suivrait les mouvements de la première.

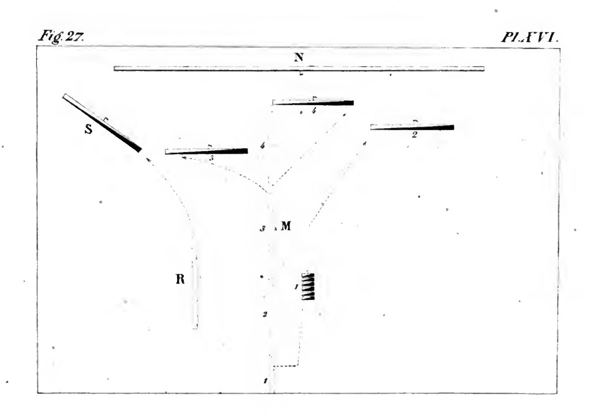
Les manœuvres que nous venons d'indiqner sont également applicables au cas d'une colonne arrêtée tout à coup dans sa marche par l'ennemi qui se trouve en position. Elles conviennent à de faibles corps, comme à de grandes armées. Ainsi un bataillon déploierait d'abord deux compagnies pour soutenir le premier choc de l'ennemi, et manœuvrerait avec le reste.

Retraite. — Quelques soins qu'on ait pris, quelque courage qu'on ait déployé, il faut souvent céder au nombre ou anx caprices de la fortune. Heureux alors quand, après une action longuement disputée, on parvient à se dégager du champ de bataille, sans essuyer une déroute complète.

Le mouvement rétrograde commence pour ainsi dire sans qu'on s'en aperçoive; les troupes perdent insensiblement du terrain à mesure que l'ennemi en gagne, en raison de sa supériorité qui se prononce toujours davantage. Vient enfin le moment où toute résistance paraissant désormais inutile, le général donne l'ordre de la retraite.

En supposant toujours que l'armée soit rangée sur deux lignes, la retraite se fait d'abord par la première ligne, qui se retire en échiquier. C'est-à-dire que les bataillons pairs marchent en arrière une centaine de pas, plus ou moins, pendant que les bataillons impairs tiennent ferme. Quand les premiers se sont arrêtés, remis en ordre, qu'on les voit prêts à combattre, on fait exécuter aux autres le même mouvement rétrograde. Ils passent dans les intervalles pour aller se poster plus loin, à la distance requise; et ainsi de suite.

Pendant ce temps, la seconde ligne suit le mouvement, ou même le précipite pour aller occuper quelque position avantageuse d'où elle puisse protéger la première ligne. Mais si cette première ligne a trop souffert, on se hâte de la remplacer par la seconde, en faisant exécnter la manœuvre con-


Fig. 27.
Pl. XVI.
N
S
4
2
3
M
R
1

nue du passage des lignes. Sur quoi il faut observer que des deux manières de faire ce remplacement, celle qui est offensive, c'est-à-dire celle où la seconde ligne marche en avant pour passer dans les intervalles de la première, est préférable. Alors chaque bataillon se forme en colonne serrée, se porte quelques pas en avant de la première ligne et se déploie, ou mieux encore charge à la baïonnette. Cette manière en impose à l'ennemi; il se voit attaqué et devient, quelque temps du moins, plus circonspect. La seconde manière est d'ailleurs dangereuse, parce que la première ligne, arrivant plus ou moins en désordre sur la seconde, peut entraîner tout ou partie de celle-ci dans sa déroute, si elle ne trouve pas des intervalles suffisants pour s'écouler.

En général, la troupe qui cède le terrain doit autant que possible marcher lentement, avec calme, en serrant les rangs pour ne pas donner de prise. Elle s'arrête souvent; elle se retourne pour faire feu sur l'ennemi quand il suit de trop près. C'est ainsi qu'elle parviendra, sans tomber dans un très-grand désordre, à gagner quelque poste avantageux ou à se couvrir des ombres de la nuit. La cavalerie seule peut se retirer avec précipitation; elle le doit même, parce que sa vitesse fait sa sûreté; mais c'est pour revenir à la charge quand elle se sera ralliée, et dégager l'infanterie.

Lorsqu'un régiment ou un bataillon est tout à fait rompu, lorsque les soldats prennent décidément la fuite, le chef saisit un drapeau et va le planter dans quelqu'endroit bien visible, en faisant battre les tambours qu'il a pu rassembler. Les soldats, honteux d'abandonner les drapeaux qu'ils ont juré de défendre au prix de leur sang, viennent peu à peu s'y rallier. Les officiers de tout grade s'emploient à rétablir l'ordre et à faire renaître quelque confiance dans cette troupe démoralisée. C'est alors surtout qu'on apprécie ce que valent de bons cadres de sous-officiers et l'exemple des vieux soldats.

Pendant que les deux lignes se retirent, la réserve ne reste point inactive. L'infanterie de cette réserve occupe les postes

où elle peut s'établir solidement, ou bien elle forme des carrés entre lesquels l'armée s'écoule et qui sont comme autant de redoutes qui arrêtent l'ennemi. C'est ainsi qu'à Marengo les gardes consulaires firent ce fameux carré contre lequel vinrent se briser toutes les charges de la cavalerie autrichienne, et qui mérita le nom de *redoute de granite* qui lui fut décerné par l'armée. En même temps la cavalerie fait tous ses efforts pour protéger la retraite par des charges audacieuses et réitérées; elle ne doit jamais compter l'ennemi, mais se précipiter sur lui où qu'il soit et en quelque nombre qu'il soit, afin de l'obliger à des déploiements qui ralentissent sa poursuite. Si elle est ramenée, c'est un petit malheur dans la circonstance actuelle. Avant tout il faut gagner du temps; et rien n'est plus propre à atteindre ce but que des attaques précipitées, furieuses, quel qu'en soit le résultat. L'artillerie, de son côté, croise de feux le champ de bataille, en faisant usage de toutes ses ressources et choisissant les positions les plus favorables. Elle ne doit pas non plus craindre de s'exposer, au risque même de perdre quelques pièces; sans son appui bien soutenu, la retraite de l'infanterie sous la mitraille de l'ennemi ne saurait être qu'une déroute.

Cependant les bagages ont pris les devants sous l'escorte de quelques troupes. Ils s'étaient tenus à distance pendant la bataille; ils se sont mis en route aussitôt que l'ordre de la retraite leur a été envoyé. Ils hâtent leur marche pour ne point entraver celle de l'armée.

La nuit protectrice arrive enfin. L'ennemi las de combattre, épuisé de ses pertes, est forcé de s'arrêter. On profite donc de cette circonstance pour se rallier. On se remet en ordre autant que possible; on fait prendre aux troupes quelque nourriture, et, sans songer au repos dans cette nuit de malheur, on force de marche pour gagner quelques lieues sur l'ennemi. Une forte arrière-garde, commandée par l'officier le plus intrépide et le plus expérimenté, reste en position pour couvrir la retraite. Cette arrière-garde, forcée aussi à

quitter le terrain, dispute pied à pied tout ce qu'elle abandonne.

Ce qu'il y a de pire dans une bataille perdue, c'est la démoralisation des troupes. Il faut donc tout faire pour affaiblir ces funestes impressions. Les chefs, par leur contenance et leurs paroles, raniment les esprits abattus. Le général surtout, loin de paraître atterré, doit montrer beaucoup de calme, visiter les bivouacs, donner ses ordres comme s'il ne s'était rien passé de fâcheux. C'est ainsi qu'il donnera une haute idée de sa constance et de la grandeur de son courage. La troupe, un moment ébranlée, reprendra confiance et sera prête à faire payer cher à l'ennemi un succès éphémère. Malheur à lui s'il n'a pas su profiter de sa victoire, s'il s'est endormi en oubliant cet adage, qu'à la guerre rien n'est fait tant qu'il reste quelque chose à faire.

Le roi de Prusse recommande de se retirer à quarante lieues quand on est battu, mais de s'arrêter au premier poste avantageux pour remettre l'armée et relever les esprits abattus. C'est ce qu'ont fait les ducs de Weymar et de Rohan, les deux plus grands capitaines de leur siècle. Après avoir perdu la bataille de Rhinfeld, ils s'arrêtèrent à six lieues du champ de bataille, et là, prenant conseil de leur courage, ils rallièrent les débris de leur armée, et, par une marche de nuit, se présentèrent inopinément devant le camp des Bavarois qui, ne s'attendant pas à un pareil retour, se gardaient très-mal. Ils furent surpris et mis dans la plus complète déroute; ils perdirent tous leurs canons et les bagages. Voilà une belle revanche que les Bavarois n'auraient pas laissé prendre, si, au lieu de coucher sur le champ de bataille et de se livrer à la joie, ils se fussent mis à la poursuite des vaincus. La règle que donne le roi de Prusse et qu'il a mise lui-même en pratique après la perte de la bataille de Hohenkirch, est d'accord avec ce que nous venons de dire; mais on est rarement le maître de s'arrêter où et quand on veut. Cela est d'autant plus difficile que l'armée a mieux fait son devoir dans le com-

bat; car plus elle s'est engagée, plus elle a montré d'opiniâtreté, de résistance, moins aussi il lui est possible de se retirer en ordre. Il devient alors nécessaire qu'elle gagne du pays pour rassembler ses débris ou appeler à elle ses renforts. On ne doit pas perdre de vue que s'il est honorable de mettre promptement un terme à la retraite, il ne l'est pas moins de ne pas désespérer de la fortune pour un premier revers, et de revenir à la charge plusieurs fois, jusqu'à désoler, vaincre même celui qui d'abord se croyait maître du champ de bataille. Ne voit-on pas souvent une armée battue à l'une de ses ailes, ne point s'ébranler à l'autre, y recevoir au contraire les soldats dispersés, puis marcher audacieusement à l'ennemi? Cette généreuse résolution n'est-elle pas souvent couronnée d'un éclatant succès? Si, au lieu de cela, le général ordonne la retraite, peut-être parviendra-t-il à se retirer sans pertes sérieuses, mais il n'en aura pas moins été vaincu. Certes, la victoire est d'un assez grand prix pour ne pas y renoncer aussi légèrement. Le premier des devoirs, la première de toutes les nécessités, c'est de se bien battre; arrive après ce qui pourra. On écrase l'ennemi si on est vainqueur; il ne s'en relève pas, et la guerre est finie. Dans le cas contraire, et quoique vaincu, on inspire de l'effroi à l'ennemi par l'étendue de ses pertes. C'est ainsi qu'à Saint-Jacques les anciens Confédérés, attaqués par une armée dix fois plus nombreuse que la leur, combattirent avec tant de valeur et d'acharnement, qu'ils ne cédèrent le terrain qu'avec leurs vies. Ils périrent tous; mais, plus heureux que les Spartiates aux Thermopyles, ils sauvèrent leur patrie de l'invasion dont elle était menacée. Le Dauphin de France, effrayé de sa victoire, ne voulut pas aller plus avant et ne songea plus qu'à faire alliance avec un peuple dont la renommée ne fit que s'accroître par cette héroïque défaite.

CHAPITRE V.

De la Défense des Rivières et des Montagnes.

Cet objet est si intéressant pour les militaires suisses, que nous avons cru devoir lui consacrer un chapitre particulier.

---

§ 1 — Défense des Rivières.

Disposition des troupes.—Il faut, pour défendre une rivière, partager l'armée en plusieurs corps d'observation, que l'on place de distance en distance devant les endroits les plus menacés, et pas trop près des bords, pour n'être pas exposés au canon de l'ennemi. Ces corps restent réunis; ils envoient seulement de petits détachements pour observer ce qui se passe sur la rive opposée, et ils communiquent entre eux par de fréquentes patrouilles. Les détachements, qu'il est inutile de faire nombreux, se postent dans les bouquets de bois, derrière les levées ou les plis de terrain, partout où sans se découvrir eux-mêmes ils peuvent le mieux voir l'autre rive. La distance qu'on peut mettre entre les corps d'observation dépend de la largeur de la rivière et des difficultés qu'elle offre à l'ennemi pour l'établissement de ses ponts; car il faut que les corps voisins aient le temps d'arriver au secours de celui qui serait attaqué avant que l'ennemi ait achevé l'opération du passage. Une distance de trois lieues est déjà grande sur un fleuve tel que le Rhin, où un pont ne se jetterait pas en moins de deux ou trois heures. Si donc il y avait trois corps pareils, ils observeraient convenablement huit à neuf lieues du cours du fleuve; car l'ennemi ne pourrait tenter le pas-

sage ni dans l'intervalle de deux corps, ni en dessus, ni en dessous, à une lieue ou une lieue et demie des corps extrêmes, sans que le plus voisin, bientôt suivi des autres, n'arrivât pour s'y opposer.

Une forte réserve, ou corps principal, se tient en arrière de tous les corps d'observation à une distance proportionnée à l'espace qu'ils occupent, et telle qu'il ait le temps d'arriver sur le point où l'ennemi veut forcer le passage, avant que son projet soit effectué. Si la ligne à garder est grande, on formera deux réserves au lieu d'une seule.

Pour que ces corps puissent se porter rapidement au secours les uns des autres, il faut qu'il existe une bonne route parallèle au fleuve, et des chemins transversaux partant du point qu'occupe la réserve et aboutissant à cette route. Quand la communication parallèle se rapproche beaucoup du fleuve, et qu'elle est soumise au canon de la rive opposée, elle perd tous ses avantages. Dans les endroits où cela arrive, il faut y suppléer en ouvrant une nouvelle communication plus en arrière.

Voici maintenant les mesures de détail qu'il faut ajouter aux dispositions générales que nous venons d'indiquer : établir un système de signaux de jour et de nuit pour donner l'alarme sur toute la ligne; retirer les bateaux sur la rive qu'on occupe; couler à fond ceux qu'on ne peut pas emmener, et remonter les plus gros tout à fait en amont pour pouvoir les lâcher au courant après les avoir chargés de pierres, et tâcher de rompre ainsi les ponts de l'ennemi. Si la rivière est guéable en quelques endroits, on s'efforcera d'en dégrader le fond en y pratiquant des coupures avec la drague; sinon on établira au débouché du gué un bon abatis ou quelque retranchement. S'il existe entre deux gués ou deux points favorables à un passage un étroit défilé, il est bon de le fortifier pour rester maître de la route et ôter aux corps ennemis, qui auraient passé sur les deux points, la facilité de se joindre avant d'être attaqués. Les ponts dont la défense est

jugée trop difficile doivent être coupés, sans égard aux réclamations des habitants. Il faut, dans ces grandes circonstances, que l'intérêt privé cède à l'intérêt général. Mais aussi on doit se garder de causer des désastres inutiles, et ce serait faire un mal sans nécessité que de brûler un pont sur une rivière guéable. La condition, pour exiger ce grand sacrifice, est donc que l'ennemi soit obligé par là à faire venir ses équipages et à jeter un pont.

Quand le pont est de nature à être intercepté par une coupure à pont-levis, on peut encore l'épargner si on a le temps de faire cette coupure ; sinon, il est condamné, et la flamme prive l'ennemi de ce moyen de passage. Lorsqu'on se décide à faire le pont-levis, il ne faut pas négliger d'en créneler le tablier, afin de pouvoir en défendre directement les approches. On doit aussi avoir soin de couper toutes les poutres, afin de ne rien laisser à l'ennemi qui puisse favoriser le rétablissement de la coupure. Feuquière raconte dans ses Mémoires, qu'il dut la réussite de l'attaque d'un pont à ce que les ennemis avaient négligé ces précautions. Le tablier du pont-levis couvrit ses soldats des feux directs en même temps que les parapets les garantissaient des feux de flancs. Ils trouvèrent sur la rive un amas de poutrelles qui étaient là comme exprès pour leur donner les moyens de refaire la coupure. C'est donc encore une attention qu'il faut avoir que d'enlever de la rive opposée tous les bois de construction qui s'y trouvent; il est d'ailleurs nécessaire de s'en procurer en grande quantité pour les besoins de la défense.

Têtes de pont. — Mais le mieux est de couvrir le pont que l'on veut conserver par de bons retranchements, sans préjudice toutefois de toutes les précautions qu'on peut prendre sur le pont lui-même ou en arrière. On se ménage ainsi la faculté de passer sur l'autre rive, si on le juge à propos, et quand l'occasion sera favorable. L'ensemble des fortifications constitue ce qu'on appelle une *tête de pont*, quelle que soit

d'ailleurs la disposition qui ait été adoptée pour les ouvrages. Si la tête de pont n'a d'autre objet que de couvrir immédiatement le débouché et de permettre à un petit corps d'observation de se tenir au delà de la rivière, ou à des détachements de cavalerie d'aller faire des reconnaissances dans les environs sans crainte de se voir coupés de leur point de retraite, elle peut se réduire à un seul ouvrage, tel qu'une lunette, un bonnet de prêtre, ou un front bastionné avec longues branches sur les côtés. Mais quand elle doit jouer un rôle plus important, qu'elle est destinée à favoriser la retraite d'un corps principal et à le recevoir au besoin dans son intérieur, la tête de pont doit être construite sur de tout autres proportions. Il faut d'abord qu'elle laisse, entre les ouvrages et la rivière, une vaste étendue où les troupes puissent se réunir sans trop d'encombrement. Elle doit présenter extérieurement une chaîne d'ouvrages détachés, à bonne distance les uns des autres et se flanquant mutuellement. Ces ouvrages, bien armés et pourvus, si possible, de grosse artillerie, fraisés et palissadés à leurs gorges, forment les points solides de la position, autour desquels et entre lesquels les troupes défensives manœuvreront. Intérieurement, un ouvrage capital servira tout à la fois de réduit pour les ouvrages avancés, et de protection immédiate à l'entrée du pont. Cet ouvrage sera ou un vaste bonnet de prêtre, ou une couronne, ou un ouvrage à cornes, suivant le cas et la nature des localités. En arrière du pont, sur la rive occupée, de fortes batteries seront disposées pour flanquer les ouvrages avancés, en appuyer les ailes, et pour couper le pont si cela devient nécessaire. Voyez, pour de plus amples détails, le *Mémorial des travaux de guerre*, chap. VII.

La tête de pont d'Aarberg est basée sur ces principes. Elle était destinée à recevoir au besoin une division entière de 12 à 15,000 hommes, et à pouvoir néanmoins être défendue par une seule brigade, jusqu'à l'arrivée des secours. Dix ouvrages de formes et de grandeurs diverses devaient former l'enceinte

extérieure sur une circonférence de 7 à 800 mètres de rayon. Trois seulement de ces ouvrages ont été exécutés; ce sont ceux qui occupent les hauteurs et qui interceptent les principales routes. On peut les regarder comme le noyau de la défense, aussi ont-ils été faits à grands profils et à fort relief. Les ouvrages intermédiaires qui complètent la disposition, étant moins importants, se construiraient facilement au moment du besoin. Les ressources bornées de la Confédération obligent à faire ces économies. Pour bien juger cette grande tête de pont, il ne faut pas séparer les ouvrages qui restent à faire de ceux qui sont exécutés et soigneusement entretenus, de même qu'il faut se figurer ces derniers fraisés dans tout leur pourtour et fortement palissadés à leur gorge. Le réduit de la tête de pont est une espèce de grand redan à ailerons qui fut construit en 1815. On ne lui aurait fait subir qu'une légère modification pour en tirer parti.

Il peut quelquefois convenir de substituer à la disposition précédente un seul fortin jeté en avant du pont, à une distance telle, que, sans cesser de le couvrir, il laisse cependant un intervalle assez grand pour rassembler sous sa protection des forces capables d'agir extérieurement, ou pour recevoir une division en retraite. On trouve les vestiges d'un pareil ouvrage construit par le duc de Rohan, à 450 mètres de la Tardis-Bruck, dans l'angle formé par la Landquart et le Rhin. C'est un fort à quatre bastions, de 250 mètres de côté, avec demi-lunes ; on en reconnaît encore très-bien la forme. Lorsque la Landquart roule d'abondantes eaux, ce fort est très-bien placé pour couvrir également le pont sur cette rivière (route de Coire), et celui du Rhin (route de Ragatz). Mais lorsque ses eaux sont basses, ou que seulement elle est guéable, ce qui arrive souvent, on peut le tourner pour se porter par les bords du Rhin sur la Tardis-Bruck.

La rivière, au lieu de se présenter en travers de la ligne d'opérations de l'ennemi, peut lui être parallèle. Dans ce cas, il faut fortifier des deux côtés le pont qu'on veut conserver,

car on ne sait pas de quel côté l'attaque aura lieu. Du reste, les principes à appliquer sur chaque rive isolément, sont les mêmes que dans le cas précédent.

Ces *doubles têtes de pont* offrent de grands avantages défensifs à une troupe manœuvrière : elles permettent de passer d'un côté quand l'ennemi se présente de l'autre, et de mettre toujours la rivière entre lui et soi, en ne laissant dans les ouvrages que la garnison nécessaire à leur défense, laquelle, pouvant toujours être renouvelée ou renforcée, fera une belle résistance. Du reste, l'ennemi n'ira pas outre si le corps qui occupe la tête de pont est de quelqu'importance, car il perdrait sa ligne d'opérations. Il faut donc qu'il procède contre cette tête de pont. On l'oblige ainsi à attaquer une position fortifiée; il y perdra nécessairement du temps et du monde. S'il se partage pour entourer la position et la prendre des deux côtés à la fois, l'armée défensive peut, au moyen du pont dont elle est maîtresse, se porter tout entière contre une des parties et l'écraser. Il est à présumer, qu'à moins d'une telle supériorité de forces que toute proportion cesse, l'attaquant ne se présentera que d'un côté; dès-lors il ne faut pas considérer une double tête de pont comme une place de guerre exposée à un siége. Elle est encore très-bonne, lors même que les ouvrages d'une rive sont vus et plongés de la rive opposée, pourvu qu'ils ne présentent pas ce défaut du côté où ils font face, et que du reste ils satisfassent à toutes les conditions du tracé; car il faut supposer, nous le répétons, que lorsque l'ennemi se présente d'un côté vous êtes en forces de l'autre. Une forteresse, au contraire, qui ne renferme souvent qu'une faible garnison et qui doit se suffire à elle-même, sera nécessairement entourée quand l'ennemi voudra en faire le siége. Il faut donc qu'elle soit si bien défilée qu'on ne puisse de nulle part voir ou tirer dans ses ouvrages. Telle est la différence d'une forteresse à une double tête de pont construite uniquement pour favoriser les manœuvres défensives d'une armée. Celle-ci résulte du rapprochement accidentel de deux

ouvrages de guerre indépendants, ou pouvant être regardés comme tels; l'autre forme un ensemble dont rien ne peut être séparé.

Nous avons eu aussi l'occasion de construire quelques ouvrages à Saint-Maurice, dans le principe des doubles têtes de pont. Pour bien juger cette importante position, qui ferme les trois routes de Martigny, de Thonon et de Villeneuve, il faut bien se pénétrer des principes ci-dessus énoncés, et comprendre ce que peut faire une division entière qui en occupe toutes les hauteurs. Nous devons, au reste, ajouter que les fortifications qui existent en attendaient d'autres dont l'exécution avait été remise au moment du besoin. Elles ne sont que le réduit de la position qui assure la possession du pont, le pivot des manœuvres que les troupes de toutes armes auraient eu à exécuter pour se maintenir et repousser l'ennemi.

Les forterèsses, à moins qu'elles ne soient très-vastes et pourvues d'ouvrages avancés, ne peuvent pas rendre à une armée les mêmes services que les têtes de pont construites *ad hoc*, lors même que celles-ci n'ont point d'escarpe en maçonnerie; parce que l'espace intérieur des forteresses est trop restreint, et que les défilés des portes sont beaucoup trop étroits pour que l'armée puisse promptement s'écouler dans une retraite, ou en déboucher en forces pour l'attaque. Mais elles offrent d'excellents réduits, et au moyen d'un camp retranché construit en avant, elles acquièrent d'éminentes propriétés défensives. C'est pourquoi, lorsqu'on les possède, il faut se garder de les détruire. Pour nous, en particulier, qui avons si peu d'argent à mettre aux fortifications, nous devons y regarder à deux fois avant de renverser des remparts, si vieux qu'ils paraissent, quand ces remparts nous assurent la possession des ponts sur nos principales rivières.

Une forteresse, quoique petite, sera encore une bonne tête de pont lorsqu'elle sera séparée de huit à neuf cents mètres de la rivière et des ponts qu'elle protége, parce que l'espace n'est pas assez grand pour que l'ennemi s'y jette sans s'ex-

poser à d'immenses dangers, et qu'il est suffisant pour le rassemblement des défenseurs. C'est ce que nous avons déjà dit en parlant des têtes de pont détachées, telle que celle du duc de Rohan. La différence, s'il y en a une, est toute en faveur de la forteresse, parce que les fortifications en sont plus solides. Napoléon recommande quelque part cette disposition.

Nous terminerons ce que nous avons à dire sur les têtes de pont en citant textuellement l'archiduc Charles sur ce sujet : « Il n'y a pas de meilleure attitude défensive, dit-il, que lorsqu'on occupe des points par lesquels on menace continuellement l'ennemi d'une attaque et on l'oblige de penser à sa propre sûreté. Rien ne remplit mieux cet objet que des têtes de pont en arrière desquelles on fait cantonner les troupes. Toute autre position peut être tournée. Mais une tête de pont bien construite, mise à l'abri d'un coup de main et couvrant parfaitement le passage qu'elle défend, n'est sujette à aucun des inconvénients si redoutables à d'autres postes, parce qu'elle ne peut jamais manquer ni d'une garnison suffisante, ni de vivres, ni de munitions de guerre. L'ennemi est réduit à observer sans cesse un débouché par lequel des forces supérieures peuvent se porter sur lui. »

Lorsqu'on se restreint à la défensive absolue de la rivière, ce qui est toujours un pis-aller, il faut porter une attention particnlière sur les points où l'ennemi pourrait jeter avantageusement un pont. Ces endroits sont ceux où la rivière forme en dehors un coude très-prononcé, parce qu'une telle forme favorise l'établissement de batteries à feux croisés, sous la protection desquelles s'effectueraient des débarquements successifs. Ce sont encore les endroits où la rivière est partagée en plusieurs bras par des îles qui couvrent les préparatifs du passage; ceux où viennent aboutir des rivières tributaires, à la faveur desquelles l'ennemi pourrait faire arriver de l'intérieur ses bateaux, ses pontons et tous leurs agrès. On dressera donc des batteries en ces endroits; on y construira même des redoutes, des fortins, dans les emplacements qui découvrent

le mieux les rives. On y tiendra habituellement une garde qui sera détachée du corps d'observation le plus voisin, lequel, dans ce cas, ne saurait être éloigné.

Quand le temps manque pour confectionner ces ouvrages, on y supplée par de simples tranchées ou bourrelets de terre, construits rapidement en arrière du coude de la rivière et de manière à envelopper l'espace où les troupes se formeraient après avoir opéré leur débarquement. Ces tranchées occupant, autant que possible, les parties élevées du terrain, forment comme un demi-cercle dans l'intérieur duquel l'ennemi sera exposé à des feux convergents et meurtriers; on cherche à les dérober au canon de l'autre rive, et on a soin de ne pas trop approcher leurs extrémités du bord quand il est dominé; sans ces précautions la tranchée serait prise d'enfilade et rendue intenable. Les premières troupes qui viennent au secours des avant-postes quand l'attaque est connue, se jettent dans ces tranchées et font tous leurs efforts pour s'y maintenir jusqu'à ce que les réserves arrivent. C'est ainsi qu'en usa le duc de Vendôme devant le prince Eugène qui, lui ayant dérobé une marche, s'efforça de jeter un pont sur l'Adda dans un endroit très-favorable. Vendôme accourut en toute hâte et arriva avant que le pont fût terminé; il essaya en vain d'arrêter les travaux des pontonniers; ils étaient trop bien protégés par l'artillerie pour qu'on pût en approcher. Cependant il fallait empêcher l'armée impériale de déboucher: Vendôme chercha donc à se poster de manière à envelopper l'armée ennemie; il fit construire avec une rapidité incroyable une levée de terre formant comme un demi-cercle autour des impériaux. Elle fut achevée presque en même temps que les ponts. Le prince Eugène, jugeant dès-lors le passage impossible, ordonna la retraite.

Quand on peut ainsi prendre l'attaquant en flagrant délit avant qu'il ait achevé ses ponts, on a sur lui un immense avantage; son artillerie, sa cavalerie et une grande partie de son infanterie sont de l'autre côté. Le peu de troupes qu'il a pu

faire passer par des transports successifs, est loin de suffire pour forcer les corps qui se sont réunis à quitter la rive; et, lors même qu'il parviendrait à se maintenir et à terminer ses ponts, il aurait une peine extrême à en déboucher, l'espace lui manquant pour se déployer sous le feu convergent des batteries défensives et sous celui non moins meurtrier des carabiniers.

On arrive au même résultat si les ponts étant achevés on parvient à les rompre avant que le gros de l'armée ait passé. Aussi faut-il tout essayer pour atteindre ce but: on charge de gros bateaux d'autant de pierres qu'ils en penvent contenir, on construit des radeaux composés de gros troncs d'arbres, et on les lâche tous ensemble au courant. Il est difficile, si le fleuve a quelque rapidité comme le Rhône, le Rhin et la plupart des rivières qui arrosent la Suisse, qne quelques-nns de ces corps flottants, si ce n'est tous, ne viennent pas heurter les ponts et les rompre. C'est ainsi qu'en 1809 les Autrichiens réussirent à séparer en deux l'armée française, en abandonnant au courant quelques-uns de ces moulins flottants qui se trouvent sur le Danube. Les corps qui avaient passé les premiers, et qui déjà étaient maîtres de Gros-Aspern et d'Esling sur la rive gauche, se virent enveloppés par l'armée entière de l'archiduc Charles et obligés, après une résistance héroïque mais vaine, de rentrer dans la grande île de Lobau, que forment les bras du Danube en cet endroit. Après cet échec, il fallut aux Français deux mois de persévérance et d'immenses travaux pour construire plusieurs ponts solides et des estacades destinées à les préserver de nonveaux malheurs. Ces ponts, faits de pilotis, sous la direction du général Bertrand, sont le plus bel ouvrage de ce genre qui ait été fait par des armées, depuis le fameux pont que César construisit sur le Rhin, ne trouvant pas qu'il y eût assez de sûreté ni qu'il fût de la dignité romaine de passer ce fleuve en bateaux.

Moyens secondaires. — Les plus grandes difficultés qu'on rencontre dans la défense des rivières, c'est de ne pas se lais-

ser tromper par de fausses démonstrations, et d'être averti à temps du véritable passage. Il faut des officiers de grande expérience dans les postes d'observation, qui ne perdent point la tête à la première alerte et ne prennent pas aisément le change. Quant au second objet, celui d'être promptement averti des entreprises de l'ennemi, on y parvient, comme il a été dit plus haut, au moyen de signaux convenus pour le jour et pour la nuit, tels qu'un certain nombre de coups de canon, tirés à intervalles déterminés, des fusées volantes, de grands feux allumés sur les sommités les plns visibles du terrain environnant, etc. Ce dernier moyen expose facilement aux méprises si on ne prend pas toutes les précautions pour les éviter, parce que les bergers sont dans l'habitude d'allumer des feux la nuit pour garder leurs troupeaux. On peut encore, en organisant un service d'estafettes, avoir très-promptement des nouvelles de l'ennemi. C'est peut-être le moyen le plus simple ; c'est à coup sûr le moins sujet à erreur et il est toujours bon de se le ménager, indépendamment des autres. Il est enfin possible d'établir quelques télégraphes dont les pièces pourraient être préparées d'avance et faire partie du matériel de l'armée. Lc général Suchet en usa ainsi pour la défense du Var en 1800; il fit établir un télégraphe dans le fort Montalban d'où il était facile d'observer une grande partie des mouvements de l'armée autrichienne. Un second télégraphe fut placé à Gilette, sur la rive droite du Var. L'un et l'autre correspondaient avec un troisième établi au quartier général de St-Laurent. Ce moyen d'obtenir rapidement des avis, sert également à transmettre des ordres, et, sous ce rapport, rien ne peut le remplacer quand les distances à parcourir sont un peu grandes, et qu'un temps clair en favorise l'emploi.

Il est ensuite une loi militaire, une loi d'honneur qu'il ne faut jamais violer, c'est d'aller au canon quand son bruit se fait entendre distinctement et se prolonge assez pour qu'on ne puisse pas douter d'un engagement sérieux. Aucune ex-

cuse ne saurait être bonne pour un chef qui serait resté immobile dans sa position quand le tonnerre lointain du canon lui aurait fait savoir qu'une grande affaire a lieu à quelque distance. Il ne peut pas même alléguer des ordres supérieurs, car des ordres contraires ont pu être interceptés, les officiers qui les portaient ont pu être tués. C'est à lui de juger le degré d'urgence, de prendre quelque chose sous sa responsabilité personnelle pour voler où l'honneur et le danger l'appellent. Si le soldat, si l'officier subalterne doivent obéissance entière aux ordres que leur donnent les supérieurs; s'il leur est interdit d'y rien changer de leur propre mouvement, il n'en est pas de même d'un chef dont l'intelligence est plus développée, le coup d'œil plus sûr, et qui ordinairement a plus d'expérience des choses; il conserve nécessairement une certaine latitude dans son commandement pour se conduire suivant les circonstances et pourvoir aux cas imprévus.

Manœuvres. — Aussitôt que l'alerte est donnée, les postes les plus voisins accourent vers le point de passage et chargent, en quelque nombre qu'elles soient, les premières troupes qui ont pris pied en deça, pour tâcher de les jeter dans la rivière avant qu'il en débarque d'autres, ou tout au moins ils font leur possible pour se maintenir, à la faveur des haies, des broussailles, des jetées qui se trouvent souvent sur le bord des cours d'eau, jusqu'à ce que des renforts arrivent. Si l'ennemi a commis l'imprudence de commencer l'établissement du pont avant d'être maître du terrain sur les deux rives, les carabiniers, pendant l'action, tâchent de s'approcher assez pour découvrir les pontonniers et les ajuster. C'est ainsi qu'en 1799 les carabiniers suisses firent échouer le passage de l'Aar tenté à Dettingen par l'armée autrichienne. En vain une artillerie formidable balayait la rive gauche, les carabiniers, se glissant le long du bord et se couvrant de tous les accidents qu'offrait le terrain, parvinrent à s'embusquer et à abattre les pontonniers qui osaient encore se montrer. Les bateaux mal retenus

sur un fond rocailleux, désemparés et privés de leurs conducteurs, dérivaient au courant. Il était aussi périlleux que difficile de les faire remonter. L'archiduc Charles désespéré, dut renoncer à la construction de ce pont, que la présence des troupes, qui allaient toujours grossissant, rendait désormais impossible.

L'artillerie et la cavalerie doivent être les premières à arriver au secours des avant-postes; si le terrain s'y prête, la cavalerie se précipite sur l'ennemi, pendant que l'artillerie cherche à s'établir dans des positions favorables pour contre-battre l'artillerie ennemie qui tonne en ce moment, ou pour écraser les troupes de débarquement. Quelques batteries d'artillerie légère rendraient d'excellents services dans une pareille circonstance, par la promptitude avec laquelle elles peuvent arriver et se placer. Les corps d'observation de droite et de gauche, qui se sont mis en mouvement aux premiers coups de canon, ne tardent pas à se montrer et à prendre position. De moment en moment l'action est plus chaude, et la position de l'ennemi, qui peut à peine faire usage de son artillerie dans la crainte de tirer sur ses propres troupes, devient toujours plus critique. Il ne peut pas tenir serré et enveloppé comme il l'est, si, au moment où les réserves arriveront, il n'est pas parvenu à terminer ses ponts. Il faut qu'il mette bas les armes.

Mais il arrive souvent que le défenseur, en dépit de toutes ses précautions, est pris au dépourvu, parce que l'ennemi a mille moyens de le tromper. Alors les troupes ne peuvent pas arriver à temps, ou, se présentant les unes après les autres, elles sont successivement écrasées. Le passage est forcé, et comme celui qui l'a entrepris est ordinairement le plus fort, le défenseur doit se retirer pour aller prendre en arrière quelque autre position.

Quel que soit le danger qu'il y ait de voir l'ennemi réussir à surprendre le passage, ce n'est point une raison de trop s'étendre pour l'empêcher, et de disséminer ses forces tout le

long de la rivière; parce qu'ainsi on ne se trouve nulle part en mesure de lui résister. De deux choses l'une, ou l'ennemi reste réuni, ou il se partage. S'il se concentre, vous en faites autant, vous le côtoyez sur l'autre rive, autant du moins que vous pouvez être instruit de ses mouvements. Il est alors difficile, si les localités vous sont favorables et si vous êtes bien servi par les espions ou par les habitants, que l'ennemi parvienne à surprendre le passage; si au contraire il occupe une grande étendue de pays par des corps séparés, il n'est redoutable nulle part; vous n'avez aucune raison de vous disséminer vous-même, car en demeurant rassemblé au centre vous pourrez vous porter en forces sur le corps qui aurait franchi la rivière, et le culbuter avant que les autres détachements, qui, dans le cas que nous supposons, sont nécessairement très-éloignés, et qui ont le défilé du pont à passer, pussent entrer en ligne. Mais qui dit concentration de forces ne dit pas entassement sur le même point. En réunissant toutes les troupes dans un seul camp on se priverait de la possibilité de surveiller les rives; ce serait tomber dans un autre extrême; il faut prendre des dispositions analogues à celles que nous avons indiquées dans le commencement de ce chapitre. La concentration est suffisante quand tous les corps sont en mesure de se prêter un secours mutuel et qu'on a la certitude, qu'en raison des localités, l'ennemi ne pourra pas se jeter entre deux. Le mot *concentration* ne doit donc pas se prendre dans un sens absolu, mais recevoir une interprétation plus large; il en est à peu près de même de toutes les règles militaires.

Un puissant moyen de déconcerter les mesures de l'ennemi, et de neutraliser les effets moraux que doit produire la réussite d'un passage de rivière, c'est de l'opérer soi-même sur un autre point pour agir offensivement dans le pays occupé par l'ennemi. De pareilles déterminations indiquent toujours, chez ceux qui les prennent, des hommes de cœur; elles frappent l'imagination, raniment les espérances, relèvent les courages abattus, en même temps qu'elles étonnent, démo-

ralisent l'adversaire, en lui faisant supposer de plus grandes forces et plus de moyens qu'on n'en a réellement : celui-ci se verra obligé de repasser la rivière pour venir défendre son propre territoire. C'est ce qui arriva à Montecuculli en 1674, lorsque après avoir passé le Rhin, il vit Turenne le franchir de son côté, au lieu de chercher à défendre les frontières de France par les moyens ordinaires. L'initiative que Montecuculli avait su prendre habilement ne lui servit à rien : il fut obligé, par la manœuvre de Turenne plus habile encore, de se reporter sur la rive droite.

Quelquefois on s'éloigne à dessein d'une rivière pour donner à l'ennemi l'envie de la passer et pour revenir promptement l'attaquer avant que toute son armée ait franchi le défilé et se soit établie en deçà du pont. Pour que cette ruse soit utile il faut qu'en se retirant on ait l'avantage de se placer dans une bonne position, en même temps qu'on ne laisse à l'ennemi qu'un terrain bas et étroit, où il ne lui soit pas possible de développer ses forces; sans cela, on court le risque de se faire battre si l'ennemi parvient à faire passer des forces suffisantes. Une pareille faute n'est pas sans exemple. Le maréchal de Créqui, à Consarbruck, laissa à dessein les ennemis passer leurs ponts, différant toujours de les attaquer pour en envelopper un plus grand nombre dans la déroute. Plus il en passera, disait-il à ceux qui étaient surpris de sa conduite, et plus nous en battrons. Il en passa tant qu'il ne put leur résister : il fut battu complètement et couvert de confusion. Mais cette faute valut à la France un grand général. Créqui fut guéri de sa présomption et ne conserva que le degré d'ardeur nécessaire pour les grandes entreprises. C'est ainsi que les hommes supérieurs et vraiment dignes de commander aux autres savent profiter de leurs propres fautes.

---

§ 2. — Défense des Montagnes.

Ce sont, ou les habitants eux-mêmes qu'anime l'esprit d'indépendance, ou des troupes régulièrement organisées, qui combattent pour repousser l'ennemi d'un pays profondément sillonné de rochers et de torrents, couverts de forêts et que protégent de hautes montagnes. La défense prend un caractère différent dans ces deux cas.

Par les habitants. — Lorsque les montagnards se sont armés pour faire respecter leur asile et conserver la liberté, leur bien le plus précieux, ils font à l'agresseur une guerre terrible. Elle n'a rien de méthodique et met la science en défaut: des combats journaliers, des actions de détail, des apparitions soudaines, des marches, des contremarches, des fuites précipitées; jamais de grandes batailles. Aujourd'hui ils résistent de front, et, obligés de céder, on les verra demain sur les derrières de l'ennemi. Tantôt ils occupent les cols et les sommités des montagnes, tantôt ils en descendent pour se précipiter sur des corps isolés, qu'ils enveloppent ou dispersent. Dans ces actions de détail, celui qui connaît le mieux le pays a un immense avantage; c'est presque dire que le défenseur doit tôt ou tard triompher de l'attaquant. Les succès que peut avoir l'ennemi n'ont pas de grandes conséquences dans un pays où les défenseurs ont tant de moyens de lui échapper, pour se rallier et reparaître ensuite aussi redoutables qu'auparavant. Est-il vaincu, au contraire, sa position est affreuse; il ne peut qu'à grand'peine rassembler ses débris; entouré de toutes parts, il doit se frayer par la force un chemin au travers des bois et des défilés; les soldats qu'il laisse en arrière ou qui s'égarent, tombent sous les coups des montagnards exaspérés, ou périssent de misère dans ces régions stériles où la nature avare ne montre que d'âpres rochers.

C'est dans ce genre de guerre que l'activité, la résolution, l'audace, un génie inventif et rusé, sont surtout nécessaires. Un chef qui possède ces qualités, et qui par là même s'est acquis la confiance de ses soldats, peut, avec un petit nombre d'hommes, tenir tête à des armées nombreuses, les battre même ou les ruiner en détail. Sertorius est un grand modèle en ce genre : il brava pendant longtemps la puissance de Rome ; avec un corps de sept à huit mille hommes il combattit des forces décuples, conduites par un Métellus et un Pompée ; il le fit même avec succès, et peut-être eût-il remporté tout l'honneur de la lutte si la trahison ne fût venue au secours des Romains en les débarrassant d'un ennemi si dangereux. De nos jours le général Mina, combattant sur les mêmes lieux, a suivi la même tactique; il a longtemps disputé la Catalogne à des troupes beaucoup plus nombreuses que les siennes. Les guérillas espagnols se sont, de tout temps, distingués dans la guerre des montagnes.

Par les troupes. — Avec des troupes ordinaires on doit s'astreindre à plus de méthode. Cependant c'est toujours en manœuvrant et en agissant offensivement qu'on réussit le mieux à arrêter l'ennemi. On déjoue ainsi ses projets, on renverse ses plans, on le force à songer à sa propre sûreté. Il n'a pas la même liberté de mouvements que le défenseur, parce qu'il faut qu'il conserve sa ligne d'opérations, tandis que celui-ci, manœuvrant chez lui, trouve une ligne de retraite partout où un chemin lui est ouvert. Les habitants, sans être montés au même degré d'exaltation qu'on l'a vu plus haut, sont cependant disposés à prêter main-forte aux défenseurs et à tomber sur l'assaillant toutes les fois que l'occasion s'en présente. Et si ce n'est çà, ils rendent toujours d'importants services en épiant les mouvements de l'ennemi et en en donnant avis. Quelques-uns d'entre eux au moins prennent les armes et sont d'utiles auxiliaires dans une foule de cas. Chez nous, l'amour de l'indépendance est porté si haut,

et le sentiment national est si vif, que, sans aucun doute, l'étranger qui violerait le sol helvétique rencontrerait sur son chemin, non-seulement une armée de cent mille hommes prête à combattre vaillamment, mais encore une population habile à manier le fusil; il y rencontrerait ces redoutables carabiniers, qui, sortis des rangs de la milice, ne cessent pas pour cela de s'exercer au maniement de l'arme des chasseurs montagnards.

La première règle à observer dans la défense des pays de montagnes, c'est de ne point chercher à fermer tous les passages; cela entraînerait un morcellement funeste. Qu'on se figure ce qu'il faudrait de monde pour occuper tous les passages de nos Alpes, combien de difficultés on trouverait à faire subsister dans ces régions sauvages un si grand nombre de détachements, l'impossibilité de coordonner leurs mouvements, la grande facilité qu'aurait l'ennemi de percer une aussi longue ligne, et on concevra tout ce qu'une défense basée sur de tels principes aurait de défectueux. C'est donc en se concentrant, autant que les localités le permettent, et en occupant en forces des positions d'où l'on puisse se porter rapidement sur les points attaqués, qu'on se met en mesure de repousser l'agression. Or, ce n'est que dans les vallées qu'on trouve la possibilité de rassembler plusieurs bataillons; c'est donc essentiellement par les vallées qu'on défend les montagnes, sans préjudice toutefois de ce qu'on peut faire sur les sommités pour arrêter la marche de l'assaillant.

Nous dirons en second lieu qu'il faut deux choses dans ce genre de guerre : *manœuvrer offensivement* pour débusquer l'ennemi, prendre en flanc ses colonnes, séparer les corps détachés, enlever ses convois, etc., et *combattre défensivement*, c'est-à-dire se poster, pour se ménager l'avantage des lieux toutes les fois qu'on en vient à un engagement sérieux. Ces deux choses semblent contradictoires, cependant un homme habile sait les concilier : il

manœuvre de manière à se placer sur le flanc ou les derrières de l'ennemi, et quand il y est parvenu il prend position, ou du moins il n'attaque que s'il domine les positions de l'ennemi, ce qui revient au même quant au principe qui consiste à éviter tout engagement lorsqu'on a le terrain contre soi. L'ennemi, ne pouvant aller plus loin sans compromettre sa ligne d'opérations, est obligé de se retourner contre le corps qui a pris ainsi position, et de venir l'attaquer. Tant qu'il ne l'a pas chassé de là, il court à tout instant le danger d'être séparé de ses renforts et de ses moyens de subsistance. Il faut donc, coûte que coûte, qu'il marche à cette position, et qu'il l'attaque avant de pousser plus loin ses opérations. C'est à quoi on voulait le contraindre ; s'il réussit, ce ne sera pas sans de grandes pertes, et s'il échoue, sa situation deviendra critique. Par exemple, lorsqu'une armée envahissante aurait pénétré dans la vallée du Rhône pour se porter sur Martigny, nous pourrions, indépendamment de la résistauce qui lui serait opposée de front, manœuvrer offensivement sur son flanc ou ses derrières par la Gemmi ou le Grimsel, et prendre ensuite pour le combattre des positions avantageuses aux débouchés des vallées qui conduisent à ces cols. L'ennemi devrait nous y venir chercher, sans quoi nous lui fermerions la grand'route en reprenant Tourtmagne ou Briegg, et peut-être tous les deux. Ainsi donc, à des manœuvres offensives, ou marches en avant, succéderaient des combats défensifs tout à l'avantage de ceux qui les soutiennent quand les positions sont bien appuyées et d'un accès difficile, comme cela arrive presque toujours dans les grandes montagnes.

Secours de l'art. — A côté des manœuvres dont l'efficacité est incontestable pour une bonne défense, il y a d'autres moyens qu'il ne faut pas négliger. Ce sont ceux que l'art peut offrir pour retarder ou même arrêter complétement la marche de l'ennemi dans certaines localités, et ceux qu'on trouve dans l'occupation des positions uniquement défensives. Ainsi on doit préparer d'avance tout ce qu'il faut pour couper les rou-

tes, les chemins et les sentiers. A cet effet, on mine les culées des ponts de pierre, on attache des fagots aux ponts de bois, afin de faire sauter les uns et de brûler les autres au moment opportun ; on fait jouer le pétard dans les chemins en corniche et sur les rochers escarpés où se trouve quelque sentier, et on remplace ces communications par des échafaudages faciles à renverser ; on prépare dans les endroits les plus resserrés des fougasses qui, venant à jouer quand l'ennemi se montre, peuvent lui faire beaucoup de mal. Si le chemin est bordé quelque part d'une paroi de rochers qui le surplombe, ou d'un escarpement dont la nature des lieux assure la possession, on y fera un grand amas de pierres et de troncs d'arbres, pour les rouler sur l'ennemi quand il sera parvenu au pied de ces rochers. Il y a mille endroits dans nos montagnes qui peuvent être défendus de cette manière ; je me bornerai à citer les rochers en corniche qui dominent le défilé de Saint-Maurice. Des abatis de gros arbres au milieu du chemin, des traverses en terre ou en pierres sèches, et même des parapets faits avec du fumier ou des tonneaux remplis de laine, forment le complément des chicannes qu'on peut opposer à l'assaillant pour retarder sa marche.

Positions. — Mais de bonnes positions, bien défendues, sont le plus grand obstacle que l'ennemi ait à surmonter. Elles lui coûteront cher s'il s'obstine à les enlever de vive force, et il perdra bien du temps s'il est obligé de les tourner.

Les positions se prennent sur les cols et les sommités, ou dans les vallées. Les premières, quoique très-fortes ordinairement contre une attaque de front, ne sont pas toujours les plus avantageuses à occuper, parce que l'ennemi ne manque pas de trouver des sentiers qui les tournent, même dans les montagnes les plus escarpées. En 1799, le général Gudin parvint, par une marche extraordinaire, à débusquer un poste autrichien du col sauvage du Grimsel. Partant de Guttanen, il se fit conduire jusqu'à des rochers que les habitants

mêmes avaient toujours regardés comme inaccessibles; il les gravit pendant la nuit, et se trouva, au point du jour, sur les sommités qui dominent le flanc droit de la position. De là il se précipita sur les Autrichiens, pendant que le gros de sa troupe les attaquait de front en remontant la vallée. Quiconque a vu ces affreux rochers, comprendra tout ce que cette tentative avait d'audacieux, et en conclura qu'il n'y a rien d'impossible aux hommes doués d'une forte volonté.

Cet exemple prouve que les positions sur les cols et les sommités ne sont pas à l'abri du danger d'être tournées; et comme d'ailleurs il est fort difficile d'y subsister, on ne doit les occuper qu'avec les forces strictement nécessaires pour empêcher l'ennemi de s'en emparer de prime-abord, et suffisantes pour le repousser et lui causer des pertes considérables s'il s'obstine à les enlever de front. Des corps peu nombreux opéreront plus lestement leur retraite; peu embarrassés dans leur marche, ils ne craindront pas d'être gagnés de vitesse; ils pourront mieux profiter des circonstances du chemin pour arrêter l'ennemi; ils songeront plutôt à se battre qu'à fuir. Si enfin le malheur voulait qu'un de ces corps fût coupé et pris, il n'en résulterait pas un effet moral comparable à celui que produirait la perte d'un détachement considérable.

Les détachements qui défendent les cols appartiennent ordinairement à des corps plus nombreux cantonnés dans les vallées inférieures. Ces détachements doivent se conduire d'après les mêmes principes que l'armée entière; c'est-à-dire que ce n'est pas en se fractionnant pour fermer tous les sentiers latéraux qu'ils arrêteront l'ennemi, ils ne pourraient faire nulle part une résistance sérieuse. C'est en se groupant vers le passage principal qu'ils tiendront assez longtemps pour permettre aux troupes des vallées de faire quelque mouvement pour les secourir. C'est en plaçant des réserves en arrière et sur les flancs, aux points où les sentiers latéraux viennent aboutir, qu'ils se garantiront du danger d'être cou-

pés. Les habitants peuvent être ici d'un grand secours : quelques pâtres, en gardant leurs troupeaux, allumeront des feux ou donneront des signaux convenus quand ils apercevront l'ennemi; quelques hommes armés, aussi bons dans les rochers que les meilleurs soldats, garderont ces sentiers, que sans eux il faudrait abandonner ; ils les défendront mieux que la troupe, parce qu'ils se sentent chez eux, et que la connaissance des localités leur assure en tout cas une retraite. Ainsi, en 1799 le général Loudon, chargé de défendre la position de Taufers dans le Tyrol, se ménagea de grosses réserves sur ses flancs et ses derrières, et, mettant à profit la haine des habitants pour les envahisseurs, haine qui allait jusqu'au fanatisme, il fit occuper par leurs excellents carabiniers tous les sentiers aboutissants, ce qui lui permit de faire ses postes plus nombreux et de mieux organiser sa résistance.

Les meilleures positions se trouvent ordinairement dans les vallées, parce qu'elles y sont en général mieux appuyées, qu'il est possible de les occuper en forces, et par conséquent de rester maître des hauteurs qui en assurent les flancs. L'ennemi ne peut donc pas les tourner aussi facilement que celles qui sont prises sur les cols; s'il veut le faire il est obligé à de très-grands détours pour aller chercher d'autres vallées. Les positions proprement dites ne sont pas très-communes ; on compte celles qui offrent des caractères de résistance très-prononcés, et qui laissent peu à désirer. Elles se prennent en travers de la vallée, ou en long.

Lorsqu'on se défend en remontant une vallée que l'ennemi par conséquent attaque par le bas, le terrain, sans offrir précisément ce qu'on appelle des positions, est cependant presque partout favorable. Mais quand une fois le col est franchi et qu'on descend dans la vallée opposée, les rôles sont changés, et l'ennemi occupant le haut, a, à son tour, l'avantage. On ne trouve plus que de loin en loin des relèvements de terrain transversaux qui forment des positions défensives, où l'on se maintient d'autant mieux qu'elles sont plus étroites et

qu'elles sont appuyées par les ailes à des montagnes plus escarpées. Ces positions ont toujours l'inconvénient d'être coupées en deux par le torrent qui coule au fond de la vallée, en sorte que si ce torrent n'est pas guéable, les deux ailes ne peuvent pas se porter secours. Ainsi l'ennemi a la faculté d'attaquer en forces supérieures une de ces ailes, et lorsqu'il l'a culbutée, de prendre en flanc l'aile qui est sur l'autre rive et de l'obliger à se retirer également. Il faut donc, dans la défense de ces sortes de positions, gêner, autant que possible, les communications des différents corps de l'armée ennemie, et faciliter, au contraire, celle des troupes qui les occupent. A cet effet, on coupe tous les ponts qui existent sur la rivière en amont de la position, en même temps qu'on en jette plusieurs en aval, au moyen desquels on fera passer d'une rive à l'autre les renforts, selon que le besoin le requérera. Ceci est la *position en travers*.

On prend la *position en long* lorsqu'il est question d'arrêter un ennemi qui veut déboucher par une vallée transversale à celle où l'on se trouve rassemblé. Le terrain se présentant ordinairement en amphithéâtre devant les débouchés, on l'occupe de manière à envelopper de feux la tête de la colonne ennemie; l'artillerie y trouve des emplacements d'où elle commande et foudroie la vallée qui est en face, ainsi que les petites plaines dans lesquelles elle s'ouvre. L'ennemi ne peut que bien difficilement parvenir à se déployer sous ces feux convergents et à concerter ses attaques; mais pour que la position jouisse de ces avantages, et qu'on puisse se promettre en l'occupant d'obliger les assaillants à rétrograder, il faut que la vallée soit étroite, ou que du moins la rivière se rapproche assez du débouché pour que les troupes placées de l'autre côté puissent atteindre de leurs feux ce débouché. Dans le cas contraire, il serait assez inutile d'aller prendre une position de laquelle on ne pourrait point agir sur la colonne ennemie. Il faut alors rester en deçà de la rivière et agir offensivement; on n'aura pas le terrain pour soi, mais on aura toujours

l'avantage d'envelopper et d'attaquer du fort au faible ; on aura encore celui d'opposer des troupes fraîches et concentrées à des troupes arrivant à la file, fatiguées d'une marche plus ou moins longue et pénible.

Mais c'est surtout pour défendre l'entrée d'une vallée latérale qu'on prend la position en long, et alors, que la vallée principale soit large ou étroite, peu importe; tant qu'une rivière non guéable coule devant le front de la position, que ses ailes s'appuient à des escarpements, à de profonds ravins, et que le terrain s'élève en amphithéâtre du côté du défilé, cette position est bonne à tenir. L'ennemi ne peut vous en chasser qu'en le tournant par un très-grand mouvement; l'aborder de front serait trop dangereux , puisque indépendamment de la difficulté matérielle de franchir le torrent, il n'est guère possible de manœuvrer sous le feu plongeant des défenseurs. C'est dans le bas des vallées, bien plus que dans le haut, qu'on rencontrera de semblables positions. Là seulement la rivière est assez riche des eaux qu'elle a reçues pour qu'on ne puisse pas impunément essayer de la passer. Près des sources la position court risque d'être enlevée si, aux difficultés du cours d'eau, ne se joignent pas des escarpements, de profonds précipices qui soient comme de grands fossés rendant une attaque impossible. Si, contre la règle générale, nous défendons ici le défilé en avant, c'est que le terrain est si avantageux, qu'on peut y tenir ferme sans danger de se voir acculé à la montagne et coupé de sa retraite. C'est ainsi que la défense d'un pont qui s'opère ordinairement en arrière, se porte en avant quand des fortifications couvrent l'entrée du pont.

On voit, d'après ce qui précède, qu'il y a une différence très-grande entre les caractères d'une bonne position dans les montagnes ou dans les pays que, comparativement, on peut appeler plats, ces dernières devant offrir une pente douce en forme de glacis sur leur front; tandis que les autres au concontraire, qu'elles soient prises en long ou en travers de la

vallée, sont d'autant meilleures que leur front est d'un accès plus difficile. C'est que les unes sont purement défensives et occupées par de petits corps ou de simples détachements, tandis que les autres, destinées à recevoir des armées entières, doivent laisser la faculté des retours offensifs.

Je vais citer un exemple fameux pour éclaircir ce qui précède; il est tiré de la guerre que les Français et les Russes se sont faite en Suisse dans l'année 1799. C'était au moment où Masséna allait livrer la grande bataille de Zurich; il occupait une ligne fort étendue depuis le confluent de l'Aar et de la Limmat jusqu'au St.-Gotthard. Le général Lecourbe commandait l'aile droite, et sa division était échelonnée depuis Aïrolo jusqu'au lac de Lucerne. Souwarow, mécontent de ce que faisait son lieutenant en Suisse, voulut s'y rendre lui-même avec son armée victorieuse; il quitte les plaines riantes de l'Italie pour s'engager dans les vallées les plus sauvages des Alpes, vers la fin de septembre, époque où les passages sont déjà dangereux ou du moins très-difficiles; il remonte la vallée Lévantine, force le poste d'Aïrolo et attaque de front les rochers escarpés du St.-Gotthard; mais il trouva là une résistance invincible. En vain les meilleurs soldats, animés du souvenir de leurs victoires récentes, exaltés par les promesses de leurs prêtres et l'espoir du paradis, font des prodiges de valeur. Une poignée d'hommes rend inutile tous leurs efforts, tant les lieux sont favorables aux défenseurs; déjà douze cents des plus intrépides, après un combat de douze heures, couvrent les rochers de leurs cadavres, et les Russes n'ont fait aucun progrès. Leurs adversaires non moins intrépides leur opposent une résistance invincible; ils sont à couvert par des remparts naturels; et, quoiqu'ils combattent un contre quatre, leurs avantages sont immenses; chacun a déjà terrassé deux de ses ennemis; leur espoir est de disputer longtemps encore ces Thermopyles, lorsqu'un autre corps, qui avait fait un long circuit par le Val-Canaria, se montre sur leur gauche. Le général Gudin, car c'était lui qui commandait en cet endroit, or-

donna aussitôt la retraite et abandonna le col. Mais en homme habile, il ne descendit point par la vallée de la Reuss; tournant à gauche, il alla s'établir sur les hauteurs du mont Furca et du Grimsel qui lui offraient des positions aussi faciles à défendre que celle du St-Gotthard. L'ennemi le suivra-t-il? ou poursuivra-t-il sa route vers le lac des Waldstetten, but principal de sa marche? Dans le premier cas, Gudin détourne l'orage, et l'armée française, qui, sous les ordres de Masséna, occupe la rive gauche de la Limmat et du lac de Zurich, a le temps de prendre ses mesures pour empêcher Souwarow de l'attaquer à revers. Dès-lors toutes les combinaisons de ce général sont déjouées et les sacrifices qu'il vient de faire sont inutiles. Le général ennemi, au contraire, ne se laisse-t-il point détourner de son but et marche-t-il sur Altorf avec toutes ses forces, alors Gudin, quittant la Furca, s'empare de nouveau du St-Gotthard, coupe la ligne d'opérations des Russes, et les met, en cas de revers, dans le plus sérieux embarras.

Cependant le général Lecourbe, averti de la retraite de Gudin, remonte la Reuss pour le secourir; mais il n'est plus temps. Il rencontre Souwarow qui déjà avait dépassé le Trou d'Uri et le pont du Diable; en même temps il apprend que le général Rosenberg, qui avait franchi le Crispalt, allait déboucher par le Madéranerthal sur Amsteig. Il dut donc opérer promptement sa retraite, et se borner à défendre la basse vallée pour empêcher son antagoniste d'arriver à Stantz par l'Engelberg. Il prit une position en long sur la rive gauche de la Reuss, et disputa les ponts d'Attinghausen et d'Ersfeld dont l'armée russe, qui descendait par la rive droite, s'efforça de s'emparer. Là, un faible corps arrêta pendant trois jours le conquérant de l'Italie, et le força enfin à rétrograder et à se jeter dans le Muttathal, en traversant avec peine d'affreuses montagnes. La conduite de Lecourbe fut admirable : on le vit passer lui-même la rivière pour attaquer les Russes au moment où ils allaient franchir le pont d'Ersfeld. Déjà ils étaient parvenus, malgré le feu le plus meurtrier, à jeter une

solive sur les piles du pont qui avait été rompu à leur approche, quand le retour offensif de Lecourbe les força de songer eux-mêmes à la défense de leur propre camp.

Je me suis étendu avec complaisance sur cet exemple, parce qu'il est fécond en leçons, surtout pour des militaires suisses. On y voit que, malgré la plus brillante valeur, les positions prises sur les sommités ne peuvent être forcées de front, et que celui qui s'y obstine doit éprouver des pertes considérables, mais que les mêmes positions tombent aussitôt qu'elles sont tournées, et qu'elles peuvent toujours l'être. On y voit qu'au contraire la défense dans le bas des vallées peut être efficace, même contre des forces très-supérieures, quand celui qui la soutient sait tirer parti des localités. On y voit enfin qu'an lieu de faire une retraite directe, lorsqu'on est forcé dans une position, il y a infiniment plus de gloire et d'avantages à faire une retraite latérale qui vous place sur le flanc de l'ennemi ou sur ses derrières.

Retranchements. — Il est quelques exemples de vallées défendues par des retranchements; c'est effectivement une bonne chose quand la vallée est étroite, que les montagnes à droite et à gauche sont très-escarpées et difficilement tournables, que les retranchements eux-mêmes sont revêtus en maçonnerie, et qne le terrain sur lequel ils sont construits s'élève sur le fond de la vallée de manière que l'artillerie puisse le battre jusqu'à une grande distance. Mais ces conditions sont plus difficiles à rencontrer qu'on ne le pense; dès-lors, l'emploi raisonnable de ce genre de défense n'est pas fréquent. Je ne parle point de ces petites redoutes pour des postes détachés, de ces corps-de-garde crénelés destinés à renfermer quelques hommes seulement; on en fait un fréquent usage dans la guerre de montagnes. Je parle des retranchements étendus qui barrent en entier une vallée; il est absolument nécessaire, pour que ces lignes aient de la valeur, qu'elles remplissent les conditions ci-dessus énoncées. Les fortifications

de St.-Luciensteig seront dans ce cas lorsqu'on aura construit les ouvrages qui doivent en assurer les ailes ; elles forment littéralement une des portes de la Suisse, et sont d'une haute importance pour la défense du pays en général et pour celle des Grisons en particulier. Espérons que la Diète n'attendra pas un moment de guerre pour faire exécuter les projets qui ont été dressés par l'état-major général lors du dernier armement. On se contenta, à cette époque, de relever les parapets qui avaient été détruits et de revêtir en maçonnerie l'escarpe et la contre-escarpe.

Les retranchements de montagnes les plus célèbres de nos jours sont ceux de Feldkirch, sur la frontière du Voralberg, à l'embranchement des routes de Bregenz et de Bludenz. Ces fortifications sont construites au pied des montagnes, et plutôt en long qu'au travers de la vallée ; elles font face au Rhin pour couvrir le défilé de l'Ill et l'entrée d'une vallée parallèle où coule le ruisseau de Malengen. A leur extrême gauche elles se retournent ponr barrer la grande route qui, de Mayenfeld, conduit à Feldkirch. Cette partie est continue et faite sur le principe des lignes à crémaillère ; elle forme avec la rivière de l'Ill, un système qui s'étend jusqu'au Rhin, et couvre une vaste plaine où une armée entière peut camper ; le reste de la ligne est composé d'ouvrages détachés. C'est un véritable champ de bataille préparé et fortifié d'avance, contre une armée ennemie qui voudrait attaquer par la plaine en remontaut le Rhin. Il n'y a pas moins de 8,000 mètres, ou deux lieues militaires, d'une extrémité à l'autre de cette ligne qui renferme dans son intérieur le bourg de Feldkirch et les villages d'Altenstat et de Rankweil ; mais un tiers à peu près de cet immense développement est occupé par l'Arlezenberg dont les rochers et les pentes escarpées suffisent, à l'aide d'abatis, pour défendre la partie centrale de la ligne. Cette petite montagne, sur laquelle se trouve l'angle formé par les deux parties de la ligne générale, présente le même phénomène que le Fläschenberg près de Luciensteig ; c'est une masse de rochers qui forme

saillie au milieu de la plaine, comme si elle s'était primitivement détachée de la montagne principale, et arrêtée là dans sa chute. En 1799 le genéral Masséna essaya de s'emparer de cette importante position, clef des deux vallées de l'Ill et du Rhin; il l'attaqua par la partie qui regarde Mayenfeld; mais après des efforts incroyables et de grandes pertes, il fut obligé de renoncer à son entreprise. Il essaya vainement de tourner, par la montagne, la gauche des retranchements; quelques compagnies de carabiniers tyroliens qui étaient montés encore plus haut, s'avancèrent à la faveur des bois, prirent en flanc la colonne tournante et l'obligèrent à la retraite. C'est le général Hotze, Suisse de naissance, qui commandait les Autrichiens; il opposa une résistance invincible à la furie des attaques françaises; la fortune couronna sa constance.

Anciennement les retranchements dans les montagnes étaient plus fréquemment employés que de nos jours. En 1386 les Glaronnais, pour mettre leur pays à couvert des incursions de la garnison de Wesen, fortifièrent l'entrée de leur vallée par un bon retranchement avec fossé et escarpe revêtue. Ce retranchement passait à Näfels, ou plutôt en avant de Näfels, et s'appuyait d'un côté aux montagnes et de l'autre à la Linth. On en voit encore des vestiges dans l'intérieur du village dont les habitations ont gagné du côté du lac. Les Autrichiens, après les avoir forcés, furent taillés en pièces par les Glaronnais qui s'étaient ralliés sur les croupes de la montagne. Ceux-ci durent leur victoire à l'emploi si simple et si naturel des rochers qu'ils firent rouler sur la cavalerie ennemie. Le même moyen avait contribué à la célèbre victoire de Morgarten.

Un siècle plus tard, un corps de 2,000 Confédérés s'était posté et retranché dans la vallée Lévantine entre Poleggio et Giornico; il y fut attaqué par un corps d'armée milanais, fort d'environ 15,000 hommes, qui essaya à plusieurs reprises d'escalader et de forcer les retranchements. Le premier jour les Confédérés ne purent que résister à ces attaques; mais, ayant

18

reçu le lendemain un renfort d'environ mille citoyens d'Uri et d'Underwald, ils sortirent de leurs retranchements et tombèrent avec tant de vigueur sur les ennemis, qu'ils les mirent en pleine fuite, après leur avoir tué 1,400 hommes et pris leur artillerie. L'histoire ne dit pas de quelle nature étaient ces fortifications; il est probable qu'elles étaient simplement en terre et abatis, ou en pierres amoncelées. On n'en retrouve pas la moindre trace. Comme l'affaire eut lieu au mois de novembre, et qu'il faisait déjà froid dans ces régions, les confédérés répandirent devant leur front les eaux d'un ruisseau qui, s'étant gelées, présentèrent aux assaillants une grande surface glissante, sur laquelle ils ne purent conserver ni leur ordre ni leur assiette. Ce stratagème fit échouer les attaques; il est bon à imiter dans des circonstances semblables.

Dans des temps plus reculés, tous les passages par lesquels on pouvait pénétrer dans les états de Schwytz, d'Uri et d'Underwald, étaient fermés par des retranchements continus, soit en maçonnerie, soit en terre, auxquels on donnait le nom de *lezenen*. On voit par là que les anciens Suisses, quelle que fût leur bravoure, ne dédaignaient pas d'avoir recours à la fortification pour assurer leur indépendance ; ils savaient faire les sacrifices nécessaires pour un si grand objet. Et nous, qui sommes plus riches qu'eux, ne saurions-nous les imiter ! non pas qu'il soit nécessaire de construire à grands frais des forteresses ou de fortes lignes dans nos vallées, mais seulement il faudrait établir dans certains passages et aux points désignés par les localités, des fortins ou *cluses*, qui permissent, avec très-peu de monde, d'y arrêter l'ennemi deux ou trois jours. Ces belles routes qui franchissent nos Alpes et font la prospérité du commerce, cesseraient par là d'être dangereuses. Nous en aurions la clef pour les tenir ouvertes pendant la paix et fermées en temps de guerre. Ces cluses([1]),

([1]) On lit dans les *Voyages aux Alpes*, de M. De Saussure, que l'on trouve encore sur les chemins du Grand et du Petit-Saint-Bernard, un peu au-dessus de la Cité d'Aost, des constructions de ce genre en assez bon état.

tout en maçonneries, dérobées à l'action directe du canon, voûtées et pourvues de munitions de guerre et de bouche en quantité suffisante pour leurs petites garnisons, ne reviendraient pas extrêmement cher, et bien certainement la dépense qu'elles entraîneraient ne peut pas balancer l'importance de leur objet. Voilà ce qui prouverait à l'étranger, mieux que toutes nos protestations, la ferme intention où nous sommes de faire respecter notre neutralité, et de défendre énergiquement notre indépendance. Le peu d'ouvrages que nous avons construits à Saint-Maurice, ont plus servi que tout ce qui avait été dit ou écrit jusqu'alors à montrer ce que nous nous proposons de faire, quand un ennemi quelconque voudra user de cette belle route du Simplon, si commode pour certaines combinaisons stratégiques. C'est que les travaux exécutés dans cette intention sont des faits, et qu'il y a plus d'éloquence persuasive dans les faits que dans les paroles.

Manœuvres. — Quand on perd l'espoir de défendre une vallée avec succès, on peut, en l'abandonnant, tenter une marche offensive, si quelque vallée latérale en donne la possibilité, plutôt que de se retirer directement dans l'intérieur. Rien de plus honorable et de plus éclatant que de pareilles déterminations; la fortune se plaît souvent à les couronner de succès; elle aime les actions hardies. Un chef timide, qui ne pense qu'à disputer les positions et qui recule à mesure que l'ennemi s'avance, n'aura jamais de part à ses faveurs. Il ne faut pas craindre de hasarder quelque chose dans la guerre de montagnes, en se portant, par un mouvement excentrique, sur le flanc ou les derrières de l'ennemi; les localités s'y prêtent; le corps qui l'exécute a peu de chances d'être enveloppé, même lorsqu'il est très-inférieur en nombre, parce que l'ennemi, ordinairement très-étendu dans de longues vallées, ne peut que difficilement se rassembler, et que lors qu'il le serait, il lui faut du temps pour gagner les hau-

teurs et sortir de la gêne où le tient le manque d'espace. La petite troupe, bien postée, combattra toute la journée peut-être avant de voir l'ennemi gagner ses flancs, tant celui-ci éprouve de difficultés à concerter ses mouvements lorsqu'il est ainsi attaqué inopinément. La rareté des communications s'oppose à la prompte transmission des ordres, et, lorsqu'enfin ils sont parvenus, il est déjà trop tard pour les mettre à exécution. L'attaquant a donc de grandes chances de remporter quelqu'avantage signalé, et la renommée qui grossit tout en portera la nouvelle aux corps éloignés avec toutes les amplifications dont elle est susceptible; l'inquiétude pénétrera chez l'ennemi, et la confiance, an contraire, renaîtra chez les défenseurs. Le pire qui puisse arriver dans cette circonstance, c'est d'être obligé de se retirer après avoir échoué dans l'attaque; mais la retraite est facile et peu dangereuse puisqu'elle se fait en remontant une vallée, et que le corps qui se retire se rapproche de ses renforts, tandis qne celui qui poursuit s'éloigne des siens. Ainsi donc il y a beaucoup à espérer et peu à craindre d'un mouvement de la nature de celui dont nous parlons.

Quand un corps défensif parvient ainsi à reprendre quelque passage important, quelque col qui coupe la communication de l'ennemi, il a le choix ou d'attaquer ou de rester en position. Il prendra le premier parti si les troupes qui lui sont opposées ne sont pas nombreuses, et si, en descendant des hauteurs qu'il occupe, le terrain ne lui devient pas désavantageux; dans le cas contraire, le défenseur se contentera du succès obtenu et se préparera à bien recevoir l'attaque: il fera occuper les bois et les sommités dominantes par ses carabiniers, il fera des abatis sur le chemin, préparera des rochers et des troncs pour les rouler sur l'assaillant, et il attendra. Si, après un combat qui nécessairement doit être acharné puisque l'ennemi fera tous ses efforts pour regagner ses communications, la victoire se déclare pour les défenseurs, ils ne doivent point s'abandonner à une poursuite imprudente; mais,

après avoir nettoyé les environs, ils reviendront prendre leur position pour y recevoir l'ennemi de la même manière toutes les fois qu'il s'y présentera ; et si celui-ci rencontre de front une assez forte résistance pour qu'il ne puisse pas déboucher dans la plaine, il finira par éprouver une disette de vivres qui rendra sa position cruelle.

On a déjà vu combien la nature des localités modifie les règles générales dans la guerre de montagnes. En voici encore un exemple : les marches combinées de plusieurs détachements pour envelopper l'ennemi sont, avec raison, condamnées comme très-dangereuses dans un pays ouvert ; hé bien, dans les montagnes, c'est au contraire une très-bonne manœuvre que de combiner la marche de plusieurs corps dans un but déterminé, parce qu'une telle combinaison procure tous les avantages de l'offensive sans offrir de danger réel. En effet, dans les montagnes l'ennemi ne peut pas se jeter entre les différentes colonnes pour les accabler isolément ; il suffit que chacune d'elles soit assez forte pour défendre la vallée qu'elle occupe, et elle ne courra pas le risque d'être enveloppée ; enfin ces diverses colonnes ont leur retraite assurée si elles échouent dans leurs entreprises. La campagne de 1799 nous fournit un bel exemple d'une marche combinée qui a été couronnée d'un plein succès : le général Lecourbe, chargé de la défense des petits cantons, parvint à chasser les Autrichiens de tous les postes qu'ils occupaient, et à se porter en trois jours de Lucerne au St.-Gotthard, dont il resta maître jusqu'à l'arrivée de Souwarow. Après s'être emparé d'Altorf et de la basse vallée de la Reuss, au moyen d'un débarquement opéré à Fluelen sous la protection d'une colonne qui avait tourné par l'Engelberg et les Sürennen, Lecourbe concerta un mouvement combiné de trois colonnes pour balayer la haute Reuss et les vallées adjacentes. La première, sous les ordres du général Loison, devait partir du Haut-Underwald, passer le Susten et déboucher par Wasen sur le flanc de l'ennemi ; elle était composée d'une demi-brigade et d'une petite

réserve de grenadiers. La seconde colonne, qui occupait défensivement Meyringen et la vallée de l'Aar, eut la difficile tâche de débusquer les Autrichiens du poste qu'ils tenaient au Grimsel, de remonter ensuite la montagne de la Fourche, et de tourner, par la vallée d'Urseren, le trou d'Uri et le pont du Diable. On a vu, plus haut, comment le général Gudin s'acquitta de cette commission, du succès de laquelle dépendait celui de l'opération entière. Le général Lecourbe s'était réservé le commandement de la troisième colonne qui était destinée à attaquer directement les Autrichiens en remontant la vallée de la Reuss, pour aller à la rencontre de ses deux autres colonnes. Cette attaque de front par le bas de la vallée eût été impossible si l'ennemi, menacé sur ses derrières, n'eût pas été obligé de quitter successivement ses positions. Loison, avant de déboucher sur Wasen, eut à enlever le fortin de Mayen, situé un quart de lieue plus haut; mais ce fortin, quoique revêtu en maçonnerie, n'arrêta pas longtemps la colonne française, parce que n'étant pas casematé il fut plongé par les tirailleurs qui gravirent les hauteurs rapides, mais non escarpées de la rive droite. Lecourbe, laissant se développer les attaques latérales, n'arriva à Wasen qu'après que la seconde colonne s'en fut emparé. Il réunit ses forces pour marcher à la rencontre de sa colonne de droite et attaquer le St.-Gotthard. Le chemin, aux abords du pont du Diable, était soutenu par des arceaux construits contre d'immenses parois de rochers; les Autrichiens, en se retirant, avaient rompu ces arcades et défendaient le passage depuis les hauteurs de la rive droite. La position était tout à leur avantage; en sorte que les Français furent arrêtés là assez longtemps. Ils réparèrent le chemin pendant la nuit. Le lendemain ils se préparaient à une attaque qui aurait été nécessairement très-meurtrière, quand les premières troupes du général Gudin arrivèrent par Urseren et obligèrent l'ennemi à abandonner les rochers où est percé le *trou d'Uri* pour le passage de la route. Celui-ci se retira par l'Obéralp sur Dissentis, laissant les Français maîtres du St.-Gotthard, ce nœud de nos grandes Alpes.

Il est bon que les corps tournants aient avec eux de l'artillerie de montagne, à défaut d'autre artillerie, non-seulement pour en imposer à l'ennemi, mais encore pour annoncer leur arrivée aux autres corps. Ils n'ont presque pas d'autre moyen de le faire, vu la difficulté des communications d'une vallée à l'autre.

Si les colonnes rencontrent quelque détachement ennemi dans la vallée qu'elles parcourent, elles ne doivent pas se borner à l'attaquer dans le fond de la vallee, car alors elles pourraient être arrêtées par très-peu de monde, mais se donner la peine d'envoyer sur les croupes des colonnes de flanqueurs, pour dominer et déborder les défenseurs. Cela est d'ailleurs nécessaire en tout cas, pour déboucher avec avantage dans la vallée qu'on veut couper; et, en général, on ne doit jamais cheminer dans une vallée sans avoir des flanqueurs sur les croupes de droite et de gauche, autant et aussi haut que les localités le permettent.

Mais, avec ces précautions, tout genre d'audace est permis, et ce seront peut-être les entreprises qui approchent de la témérité qui réussiront le mieux; elles étonnent et intimident l'ennemi, qui y voit toujours plus qu'il n'y a. Nulle part l'audace ne fait plus de prodiges, dit l'archiduc Charles, que dans les pays coupés et surtout dans les hautes montagnes, où il ne s'agit que d'affaires de postes qui s'engagent et se décident à l'improviste, et où l'effet de la surprise, suite ordinaire de l'audace, paralyse les forces de l'ennemi dans le moment critique.

On peut, dans ces mouvements combinés, se servir d'embarcations armées pour transporter les troupes sur les lacs ou protéger leur marche le long des rives; mais il ne faut pas perdre de vue que la navigation des lacs dans les pays de montagnes est extrêmement incertaine, par le caprice et l'inconstance des vents; que par conséquent il ne faut jamais trop compter sur la coopération des troupes ainsi transportées; elles peuvent arriver ou trop tôt ou trop tard. Le géné-

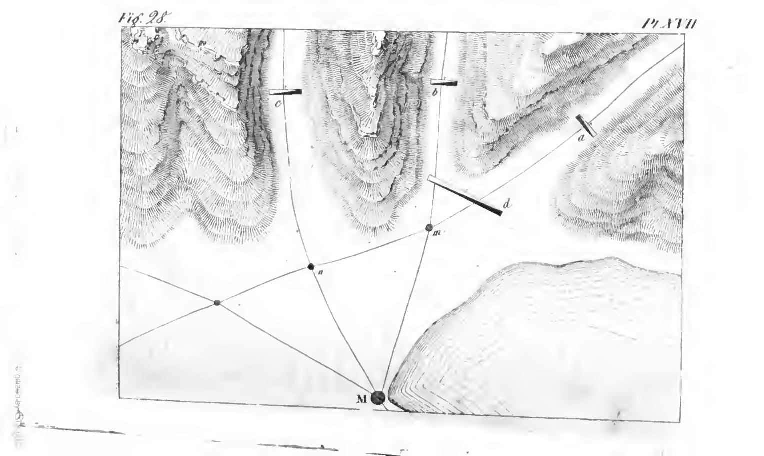
ral Lecourbe, voulant enlever une batterie que les Autrichiens avaient établie à Brünnen pour commander la navigation du lac, fit embarquer sur sa flottille cinq cents grenadiers, et dirigea en même temps une colonne pour tourner le Righi et arriver par Lowerz sur les derrières de Brünnen. La flottille arriva la première. Les grenadiers furent débarqués, et sans attendre la colonne de terre, ils marchèrent de suite à la batterie et s'en emparèrent. Mais les Autrichiens revinrent avec des troupes fraîches, reprirent la batterie et forcèrent les grenadiers à regagner leurs bateaux. Lecourbe, apprenant cela et jugeant que son mouvement était devenu inutile, abandonna les postes dont il s'était emparé et vint reprendre sa position entre la Sihl et le lac de Lucerne.

C'est surtout pour se rendre maître de la navigation que les bateaux armés sont utiles, et à cet égard ils peuvent rendre de grands services; c'est une chose à laquelle il faut penser dans les préparatifs de défense, surtout dans un pays montagneux où les communications sur les rives sont quelquefois très-difficiles. Les embarcations armées dont les Français se servirent sur le lac de Lucerne, étaient de grands bateaux du pays, allant à la voile, pouvant porter cent cinquante à deux cents hommes, et armés de deux pièces de canon. Nous en avons retrouvé les dessins, en 1831, lorsque nous songions à nous ménager de pareils moyens.

Quand après avoir disputé pied à pied les hautes vallées, soit en prenant des positions successives, soit en manœuvrant offensivement pour séparer les colonnes ennemies et les détourner de leur but; quand, en un mot, on a épuisé tous les moyens de défense que comportent les localités, et qu'on est obligé d'abandonner le pays d'en haut [1], il reste encore les vallées inférieures où l'on peut se rassembler en plus grandes

[1] Je me sers à dessein de cette expression très-significative et fort usitée en Suisse, pour distinguer les hautes régions de ce que, par opposition, on peut appeler le plat pays, bien que nulle part nous n'ayons de plaines proprement dites.


Digitized by Google


Fig. 28.
Pl. XVII
c
b
a
d
m
n
M

forces, et que par conséquent on doit défendre par des manœuvres de concentration. Là, on peut livrer de véritables batailles, et les derniers gradins des montagnes offrent encore assez d'accidents pour qu'une tactique habile puisse en profiter. Ces positions inférieures se prennent à l'embranchement de deux ou de plusieurs vallées principales, quand cette circonstance heureuse se présente, ou au débouché de l'une d'elles quand elle ne se rencontre pas.

Ici, le défenseur doit trouver de grands avantages par la facilité qu'il a de se porter rapidement d'un débouché à l'autre en suivant les lignes les plus courtes, tandis que l'ennemi, profondément engagé dans les vallées dont il s'est rendu maître, ne peut changer de ligne d'opérations, ou seulement envoyer des renforts d'une de ses colonnes à la colonne voisine, sans faire de grands détours en retournant en arrière. Il est donc possible, lorsque celui-ci s'avance par plusieurs chemins, de se borner à retarder sa marche dans les vallées les moins ouvertes, pour aller à sa rencontre avec de plus grandes forces dans celle qui permet un déploiement suffisant. Après l'avoir battu sur ce point, vous vous porterez rapidement sur le débouché le plus voisin, où il est d'autant plus probable que de nouveaux succès vous attendent, que vous venez d'en obtenir un plus éclatant. Après cela, les autres colonnes n'auront rien de mieux à faire que de se retirer promptement, si elles ne veulent pas avoir le même sort que les premières.

Supposons, par exemple, qu'une armée de 30,000 hommes s'avance par trois vallées sur son point objectif M, qui est probablement la principale ville en dehors des montagnes (fig. 28e). Les routes qui suivent ces vallées convergent sur le point M, mais les deux premières à droite se réunissent avant d'y arriver. L'armée envahissante, pour s'assurer la possession de ces trois vallées, est obligée d'y être à peu près en égales forces; elle aura donc environ 10,000 hommes dans chacune d'elles. Supposons, en second lieu, que les dé-

fenseurs ne soient qu'au nombre de 19,000. Ils ont pu jusque-là être ou n'être pas partagés également dans les trois vallées, suivant les besoins ; mais le moment est venu d'opérer une concentration décisive. Trois mille hommes dans chaque vallée suffisent pour en arrêter dix mille, ou du moins pour retarder notablement leur marche, en coupant les ponts, barrant les défilés, prenant des positions de flanc, etc. Le général laissera donc trois détachements *a*, *b*, *c*, de cette force, dans les trois vallées, et il viendra avec un corps principal *d*, fort de 10,000 hommes environ, se poster au point de convergence des deux premières. Si la vallée de droite est la plus accessible, c'est dans celle-là qu'il doit porter les premiers coups. Il préviendra le commandant du détachement *b* de ce qu'il va faire, en lui enjoignant de nouveau de tenir ferme, et il marchera à la rencontre du détachement *a*, se réunira à lui et livrera la bataille. Nous sommes ici 13,000 contre 10,000; la victoire ne peut pas être douteuse, quand d'ailleurs nous avons su choisir un terrain favorable et y amener l'ennemi. Si celui-ci se retire en évitant le combat, nous faisons sonner bien haut ce succès apparent, mais nous nous gardons d'entamer une poursuite qui nous éloignerait du point *m*, essentiel à garder ; nous nous hâtons, au contraire, de venir reprendre notre première position, pour manœuvrer selon que les événements le réclameront.

Quand l'ennemi, au contraire, s'est engagé et a été battu une première fois, on se contente de laisser le corps *a* à sa poursuite, et l'on court rejoindre le détachement *b*, pour livrer avec la même supériorité de forces une seconde bataille. Immédiatement après, le corps principal *d* va se réunir par le chemin de traverse *mn* à son troisième détachement *c*, après avoir également laissé le second *b* dans la vallée du milieu, pour y suivre ou y contenir l'ennemi. Cette fois, l'armée victorieuse poursuivra ses avantages; elle se mettra vivement à la poursuite du troisième corps ennemi, et débordant ainsi les deux autres, elle les obligera également à la retraite.

On vient de reconnaître dans cet exemple l'avantage qu'il y a à occuper l'embranchement ou le point de convergence de deux vallées. C'est que, d'une seule position, on observe et défend les deux vallées par l'extrême facilité qu'on a de se porter en forces de l'une dans l'autre. Mais cet avantage n'est réel, qu'autant que les montagnes intermédiaires sont encore assez abruptes pour que les deux colonnes ennemies ne puissent pas se lier et concerter leurs attaques.

Si, au lieu de s'avancer par plusieurs vallées, comme nous l'avons supposé plus haut, l'ennemi marche par une seule pour pénétrer dans l'intérieur du pays, ses forces, il est vrai, se trouveront rassemblées, mais l'espace lui manquera pour les déployer; il en sera embarrassé. On ne se laissera donc pas intimider par cette concentration, mais on attendra bravement l'ennemi au débouché de la vallée. On choisira sa position et son ordre de bataille de manière à envelopper le défilé et à couvrir de feux les colonnes qui chercheraient à en sortir. C'est là surtout qu'il faut déployer de la fermeté et de l'audace, car si l'on est battu dans cette position enveloppante, on le sera à bien plus forte raison dans toute autre. Les bataillons se serreront et présenteront à l'ennemi une muraille d'airain, contre laquelle tous ses efforts viendront se briser. C'est le cas de doubler les rangs ([1]) dans

([1]) Le doublement des rangs par divisions me paraît éminemment propre à la tactique suisse. Il est une foule de circonstances où l'on pourrait l'employer utilement. En faisant passer les divisions paires derrière les divisions impaires, on forme comme une seconde ligne dont le major peut prendre le commandement. Dans les feux, cette seconde ligne se tient à une certaine distance, en se couvrant, autant que possible, des accidents du terrain; elle détache quelques hommes pour retirer les blessés. Dans les chocs, elle se rapproche et serre contre la première ligne; tous les serre-files passent derrière, et l'on a ainsi effectivement cinq rangs à opposer à l'ennemi; on pourra donc marcher à lui dans l'ordre déployé, sans perdre le temps à former les masses. Le bataillon, étant plus court et plus solide, marchera sans se désunir, et son choc sera presque aussi redoutable que celui d'une colonne serrée. Toutes les ma-

les endroits trop accessibles, pour donner à la ligne de bataille plus de consistance. Chaque fois que l'ennemi sera repoussé, on se précipitera sur lui à la baïonnette pour augmenter son désordre, mais on ne le poursuivra pas; on reprendra, au contraire, la position pour le recevoir encore de la même manière s'il renouvelle son attaqne. L'artillerie croisera ses feux sur le débouché; elle tirera à extinction sans crainte d'exposer ses pièces; c'est là qu'elles doivent servir, ou jamais. La cavalerie, si faible qu'elle soit, se jettera à bride-abattue sur les corps le plus à sa portée qui montreront de l'hésitation ou dans lesquels il se manifestera quelque désordre. Elle a beau jeu, car l'ennemi a de la peine à faire avancer la sienne, ainsi que son artillerie, sur le terrain étroit qu'il encombre plutôt qu'il ne l'occupe. Enfin les chefs, dans cette circonstance, doivent enlever les troupes par leur exemple; c'est alors, s'ils les voient fléchir, que non-seulement il leur est permis de payer de leur personne, mais que le devoir les y oblige. Saisissant un drapeau, ils se portent en avant et forcent les moins braves à s'y rallier. Le combat se ranime, les bataillons se massent, et, faisant de concert un dernier effort, ils culbutent l'ennemi qui déjà se croyait maître du terrain, et le refoulent dans le défilé. Alors la confusion est extrême; les corps se précipitent les uns snr les autres pour échapper au danger; les bagages qui embarrassent la route sont jetés dans la rivière; tout fuit du même côté, c'est à peine si une arrière-garde parvient à se former pour rallentir un peu la poursuite du vainqucur. Les Russes furent reçus de cette manière au débouché du Muttathal lorsqu'ils tentèrent de s'emparer de la plaine de Schwytz, occupée par l'aile droite de l'armée française; ni l'extrême bravoure qu'ils montrèrent dans cette occasion, ni l'opiniâ-

nœuvres de ploiement, de déploiement, peuvent d'ailleurs se faire à rangs doublés, aussi bien que dans l'ordre mince. J'engage les militaires à porter leur attention sur ce point, et à se rappeler que c'est en combattant dans l'ordre profond, et par le choc, que les Suisses ont remporté toutes leurs victoires.

treté du fanatisme, ne purent triompher des obstacles que leur opposaient les localités et les habiles dispositions de leurs adversaires.

Communications.—Ce qui précède montre clairement que de bonnes routes sont nécessaires pour la défense d'un pays de montagnes ; sans de bonnes routes il serait impossible de se porter rapidement vers les endroits menacés, d'opérer la concentration des forces sur les points essentiels, et d'exécuter ces retours offensifs si propres à soutenir le moral des troupes et à jeter la perturbation chez l'ennemi. On peut donc, contradictoirement à ce que l'on croit communément, établir en principe que de bonnes routes, bien loin de nuire à la défense, lui sont au contraire favorables.

Cela est évident pour celles qui courent parallèlement à la frontière, puisque par leur moyen les corps d'observations peuvent se porter à la rencontre les uns des autres et réunir leurs efforts contre l'ennemi. Sans l'existence de ces routes parallèles, l'attaquant aurait un immense avantage sur le défenseur, en ce qu'il lui serait facile de donner le change et d'appeler l'attention sur un point éloigné de celui par lequel il se propose de pénétrer. Le défenseur, trompé par les apparences, se porterait sur la fausse attaque, et quand la véritable serait démasquée il ne pourrait plus s'y opposer, parce que, faute de bonnes routes, il lui serait impossible d'arriver à temps. On accordera donc que la facilité des communications parallèles à la ligne de défense est aussi favorable dans les montagnes, et plus peut-être, que dans les pays ouverts.

Mais en est-il de même pour les routes qui pénètrent dans l'intérieur ? L'opinion la plus répandue est que les belles routes qui ont été ouvertes par le commerce pour traverser les grandes chaînes de montagnes, compromettent la sûreté du pays. Cependant si l'on fait attention que, d'une part, il est très-important pour le défenseur de pouvoir se porter avec une extrême promptitude sur les sommités et les cols pour y

arrêter l'ennemi, et que de l'autre, une armée attaquante a tous les moyens de surmonter les difficultés qu'un mauvais chemin oppose à sa marche, on comprendra qu'une belle route n'a pas tous les inconvénients qu'on lui suppose. Ce qui en fait le danger, ce n'est pas d'être carrossable, c'est seulement d'être partout ouverte. Si elle était fermée dans la partie la plus étroite de la vallée par quelque fortin ou *cluse*, dérobé aux coups de l'artillerie ennemie, elle serait alors exclusivement à l'avantage de la défense. Un chemin, si mauvais qu'il soit, ne vaudra jamais ces fortins pour retarder la marche de l'ennemi; celui-ci ne mettra guère plus de temps pour arriver au point culminant en gravissant la montagne par un chemin rapide et pierreux, qu'en suivant une route large et bien ouverte. En effet, dans ce dernier cas, il ne lui est pas permis de s'avancer avec toute la vitesse que comporte un bon chemin; il faut qu'il s'arrête souvent pour donner à ses éclaireurs le temps de fouiller la vallée; il faut qu'il envoie des flanqueurs à droite et à gauche pour balayer les croupes des montagnes, tourner les bois, découvrir les pâturages élevés, etc. Tout cela lui prend beaucoup plus de temps que n'en exigerait le parcours du chemin, si mauvais qu'il fût. Ainsi la grande route ne lui donne réellement d'autre facilité que de pouvoir conduire son artillerie avec moins de chevaux et moins de fatigue. Mais la guerre de montagnes se fait principalement avec de l'infanterie; le peu de canons qu'on a avec soi on parvient toujours à le transporter, car ce ne sont pas les bras qui manquent. On a fait passer par toute espèce de chemins, non-seulement des corps nombreux d'infanterie, mais encore de la cavalerie et de l'artillerie. Souwarow au Kinzigkulm et au Panix, Napoléon au Saint-Bernard, Macdonald au Splügen, l'ont prouvé. D'ailleurs ce n'est pas le tout que de s'engager dans la vallée avec de l'artillerie, il faut en sortir pour s'étendre dans la plaine; or, ce n'est pas la largeur du chemin qui changera rien à la difficulté du déploiement. Quelle que soit donc la nature des communications, la position de l'ennemi

reste à peu près la même s'il doit y rencontrer de la résistance.

Mais il n'en est pas de même pour le défenseur qui, par une heure de retard dans sa marche, peut se voir prévenu sur les sommités ou dans les positions essentielles à occuper. Ce n'est pas par une marche lente et précautionneuse, c'est à tire-d'aile qu'il doit se porter sur les points menacés. Dès-lors la bonne ou la mauvaise qualité du chemin exerce une grande influence sur le succès du mouvement. On a tellement senti que la vitesse est un des éléments essentiels d'une bonne défense, que les idées se sont déjà portées sur les secours que les routes de fer, convenablement disposées, pourront offrir pour la défense des États.

Si les mauvais chemins sont nuisibles, en ce sens qu'ils empêchent de se porter en forces et d'arriver à temps sur les points attaqués, ils le sont encore davantage lorsqu'il s'agit de quitter une position pour en aller prendre une autre. L'artillerie reste en arrière, les tirailleurs ennemis la harcèlent et finissent par s'en emparer. Et rien ne décourage autant une troupe que de perdre ses canons. Il vaudrait mieux s'en passer que de s'exposer à cet accident; et cependant nous avons vu qu'il est bon d'en avoir, tant pour se faire entendre quand on a besoin de secours, que pour en imposer à l'ennemi. Donc, encore une fois, les bons chemins qui seuls rendent le transport de l'artillerie prompt et facile, sont nécessaires pour une bonne défense, et si en les construisant on a soin d'établir les *cluses* dont nous avons parlé, ces chemins, tout à l'avantage du pays en temps de paix, non-seulement n'auront plus rien de dangereux en temps de guerre, mais donneront au contraire la facilité de se rassembler en forces pour rejeter l'ennemi hors des frontières.

Les routes jouent donc un très-grand rôle dans la défense : elle sera vive ou languissante selon que ces routes seront larges et faciles, ou qu'elles offriront toutes les difficultés des chemins de montagnes ordinaires. Si donc on pouvait établir, à priori, un système de communications en rapport avec la dé-

fense d'une frontière montagneuse, si ce système ne résultait pas au contraire de la conformation des localités, voici comment il conviendrait de le disposer : à quatre ou cinq lieues en arrière des crêtes principales de la chaîne on établirait une première route parallèle à cette chaîne, qui en franchirait tous les contreforts et qui, croisant les routes perpendiculaires, permettrait de passer de l'une à l'autre selon le besoin. Toutes celles-ci seraient fermées par un fortin en maçonnerie dans l'endroit le plus propice, entre les sommités de la chaîne et la route parallèle. En arrière de celle-ci, on en établirait une seconde, au pied des montagnes et croisant les débouchés de toutes les vallées. Au moyen de ce réseau de communications longitudinales et transversales, on pourrait donner à la défense tout le degré d'activité dont elle est susceptible. Mais si une telle disposition est purement spéculative, s'il est impossible de l'adopter en entier, on peut du moins en saisir l'esprit et s'en rapprocher autant que les localités le permettent, en profitant de toutes les circonstances qui s'y prêtent. Ainsi on élargira des chemins trop étroits; on adoucira leurs pentes ; on ouvrira des communications entre les vallées principales, au moyen des vallées secondaires; on construira des cluses pour fermer les chemins qui pénètrent dans le pays, etc. etc. Voilà ce qui est faisable, et ce qu'on doit faire si l'on a à cœur de maintenir son indépendance.

Résumé. — Le résumé de tout ce qui précède est que la guerre de montagnes doit offrir un caractère particulier d'audace et d'activité; que tout y dépend de la rapidité des mouvements et de l'art avec lequel on sait prendre l'initiative, même en se défendant; que ce n'est pas en attaquant l'ennemi dans ses positions qu'on parvient à le déloger, mais en manœuvrant pour le tourner; qu'il faut, en se portant sur son flanc ou sur ses derrières, l'obliger à venir lui-même nous chercher et à combattre avec le désavantage du terrain; en un mot, qu'on doit, autant que possible, manœuvrer offensivement et combattre défensivement.

Le connétable de Lesdiguières a le premier, dans les temps modernes, montré ce qu'un général habile et entreprenant peut faire avec une faible troupe dans un pays tel que les Alpes.

Le duc de Rohan s'est également distingué par sa belle défense de la Valteline en 1635. Il eut l'habileté de se placer dans le centre de la vallée, et d'empêcher la jonction des corps ennemis qui arrivaient par le haut et par le bas. En profitant de la route qui lui était ouverte pour manœuvrer, et prenant de bonnes positions pour combattre, il défit plusieurs de ces corps, et eut enfin tout l'honneur de la campagne. L'ennemi se retira, et la petite armée du duc de Rohan prit ses quartiers d'hiver dans cette belle vallée qu'elle avait si bien défendue. La relation de la campagne de la Valteline, consignée dans un petit volume, est très-instructive; j'en conseille la lecture à nos jeunes officiers.

CHAPITRE VI.

Des Siéges.

BIEN que la guerre des siéges ne soit pas celle à laquelle des officiers suisses puissent jamais être appelés, il est cependant bon qu'ils en aient une idée pour embrasser autant que possible, dans leurs études, l'ensemble des opérations qu'une armée active aurait à effectuer. Je serai donc bref, renvoyant aux traités spéciaux ceux qui voudraient plus de détails sur ce sujet. Le meilleur ouvrage à consulter est toujours celui de Vauban. (1)

---

§ 1. — Comment on couvre un siége.

Pendant qu'une partie des corps qui composent l'armée sont occupés à faire le siége d'une place, il en est d'autres qui ont pour tâche de couvrir cette opération et de repousser l'ennemi quand il se présente pour secourir la place. On donne le nom *d'armée d'observation* à celle qui couvre le siége, et le nom *d'armée de secours* à celle qui s'efforce de le faire lever, ou de jeter des secours dans la place. *L'armée de siége* est celle qui, sous la protection de l'armée d'observation, fait tous les travaux nécessaires pour prendre la place, tels que tranchées, batteries, etc. Celle-ci campe tout autour de la place assiégée et hors de la portée du canon; elle se fortifie dans ses camps, aussi bien contre les sorties de la garnison, que contre les at-

(1) *Traité de la défense des places*, par Vauban, nouvelle édition, publiée avec l'autorisation du ministre de la guerre, par le général Valasé.

Traité de l'attaque, publié par le chef de bataillon du génie, Augoyat. Paris, 1829.

taques du dehors. La marche qu'elle doit suivre pour exécuter ses travaux et arriver à s'emparer de la place, est fixée par des règles que nous indiquerons dans l'article suivant.

Nous parlerons d'abord de l'attitude que doit prendre l'armée d'observation chargée de couvrir le siége, de la conduite qu'elle doit tenir, soit pour empêcher l'ennemi de tomber par derrière sur les camps dressés autour de la place, soit pour s'emparer des convois ou disperser les secours dirigés vers les assiégés.

L'armée d'observation ne doit pas trop s'éloigner de celle qui est chargée des travaux du siége, afin qu'au besoin elle puisse en tirer des renforts qui rentreront dans leurs camps après l'action. Ces secours, arrivant au moment opportun quand un combat est imminent ou déjà engagé, seront précieux et contribueront puissamment à défaire ou à repousser l'ennemi. Le général Bonaparte, lorsqu'il couvrait le siége de Mantoue, ne se borna pas à tirer quelques bataillons de l'armée de siége pour combattre les troupes nombreuses qui cherchaient à l'envelopper, il la fit marcher tout entière; et c'est en réunissant ainsi l'armée de siége à l'armée d'observation qu'il gagna la célèbre bataille de Castiglione.

Ne pas trop s'éloigner est encore nécessaire pour bien couvrir le siége et empêcher que l'ennemi, dérobant une marche, ne vous échappe et n'arrive inopinément sur l'armée de siége qui n'est pas toujours, qui est même rarement en état de le repousser. La conséquence d'un tel événement pourrait être la levée du siége et la perte de l'artillerie et de tout le matériel.

L'armée d'observation ne peut songer à rester en position et à se fortifier qu'autant que la place n'est accessible que d'un seul côté. Si l'ennemi peut passer ailleurs ou arriver par plusieurs chemins, on doit les observer tous et conserver une masse centrale, qui bien loin de se lier à des retranchements, se procurera par tous les moyens possibles le degré de mobilité qui lui est nécessaire; ainsi elle ne traînera avec elle que les bagages tout à fait indispensables; elle enverra aux camps

de l'armée de siége tout l'excédant avec les malades et les blessés; son artillerie sera bien attelée; les chemins par lesquels elle peut passer seront réparés; enfin rien ne sera négligé pour assurer la rapidité des marches et l'arrivée des masses sur les points menacés. Mais si le corps principal ne doit pas, dans la supposition que nous venons de faire, se couvrir de retranchements, les détachements chargés de garder les avenues et d'observer l'ennemi ne se priveront pas de ce secours, quand le terrain le comportera; il convient au contraire de fortifier les défilés, les têtes de pont, pour donner à ces détachements la possibilité de s'opposer à des forces supérieures, d'arrêter même momentanément l'armée ennemie tout entière.

On ne doit pas craindre de s'éclairer au loin et de pousser de temps à autre des reconnaissances pour savoir ce que fait l'ennemi et découvrir ses projets. Le voit-on concentrer ses forces, on est menacé d'une attaque, et l'on doit prendre ses mesures en conséquence; rassemble-t-il des voitures, des approvisionnements, il veut essayer de jeter un secours dans la place; on en prévient l'armée de siége qui se tiendra sur ses gardes, et l'on se prépare à enlever le convoi, ou du moins à l'empêcher de passer.

Si plusieurs routes conduisent des positions qu'occupe l'ennemi à la ville assiégée, on se met à cheval sur celle du milieu, et l'on défend les autres indirectement par la crainte qu'on inspire à l'ennemi de s'y engager en prêtant le flanc à vos forces réunies. Ainsi donc ici, comme dans tout autre cas de la défensive, il faut se garder de la dissémination qui est une cause inévitable d'échecs partiels, ou de ruine totale.

Quand l'ennemi a démasqué ses projets, marchez à sa rencontre et abordez-le avec résolution, quelle que soit sa force: ce n'est pas le moment de compter les combattants. Cependant le bruit du canon, les estafettes, les officiers d'ordonnance ont prévenu l'armée de siége de ce qui se passe. Son commandant met sous les armes tout ce qui lui reste de dis-



pénible après avoir pourvu largement à la garde des tranchées, et pris les dispositions nécessaires pour repousser les sorties de la place, plus probables et plus à craindre dans ce moment décisif que dans tout autre. Les troupes désignées pour prendre part à l'action partent sans différer; en arrivant sur le champ de bataille elles se mettent en ligne, ou se placent en réserve, ou se précipitent sur le flanc et sur les derrières de l'ennemi, suivant la position respective des corps qui sont aux prises. Rien ne peut contribuer plus puissamment au gain d'une bataille que l'arrivée d'un pareil renfort, au moment où elle est vivement disputée. C'est un semblable secours qui valut à nos pères le gain de la bataille de Sempach. C'est l'apparition soudaine de la division Desaix qui ramena la victoire dans les rangs de l'armée française à Marengo.

Si, malgré le secours que l'armée de siége peut donner à l'armée d'observation, celle-ci est obligée de céder le terrain, elle doit tâcher de se retirer en ordre et d'aller se poster à peu de distance du champ de bataille, pour inquiéter l'adversaire et l'empêcher de se jeter avec toutes ses forces sur les lignes du siége, en l'obligeant à faire un détachement pour couvrir sa nouvelle position. Pendant ce temps l'armée d'observation se réorganise, elle rappelle tout ce qu'elle a de troupes éloignées, et si elle se sent en force elle marche de nouveau contre l'armée de secours arrêtée par les retranchements des camps qu'elle doit forcer pour parvenir jusqu'à la forteresse. Alors, s'il y a de l'opiniâtreté de part et d'autre, peut se présenter cette singulière situation de deux armées à la fois assiégeantes et assiégées. Voici l'exemple d'un fait analogue tiré des mémoires historiques sur la maison de Savoie, par le marquis de Costa : « En 1640, le prince Thomas de Savoie et les Espagnols tenaient la ville de Turin dont la citadelle était défendue par une garnison française. Au commencement de mai, le comte d'Harcourt, célèbre par son courage et ses talents militaires, vint mettre le siége devant la place; mais, à peine est-elle investie, que le marquis de

Lénages survint avec de très-grandes forces pour le bloquer lui-même dans ses lignes. Turin, investi de la sorte, présentait l'aspect singulier d'une citadelle assiégée par la ville, de la ville assiégée par une armée française, et de celle-ci enveloppée par une armée espagnole. Dans cette position, le prince de Savoie pouvait correspondre avec Lénages par le moyen de bombes sans fusées, dans lesquelles on renfermait des lettres. On fit usage du même moyen pour introduire dans la ville un peu de sel et des médicaments, dont la disette était très-grande. Le comte d'Harcourt, obligé de se défendre des sorties continuelles que faisait le prince Thomas, et des attaques réitérées de l'armée espagnole, s'entoura de doubles lignes qui le garantirent des unes et des autres. Enfin, après quatre mois et demi de siége, après avoir enduré dans son camp toutes les privations, il força la ville à capituler. Le prince en sortit avec les honneurs de la guerre, et l'armée espagnole se retira. »

Supposons que l'armée d'observation n'ait pas pu résister à l'armée de secours, et que celle-ci se soit immédiatement jetée sur les lignes et les ait forcées à cause de leur grand développement; il faudra sans doute, dans cette circonstance malheureuse, lever le siége; mais tout ne sera pas perdu pour cela. Ralliant les débris des deux armées qui séparées n'ont pu résister, on en formera une plus forte et qui bientôt sera en état de livrer une nouvelle bataille.

Si l'ennemi, craignant de se compromettre, reste dans les murs de la place, on ne lui pourra rien, mais un trop grand nombre de bouches épuise promptement les approvisionnements, et la place ne tarde pas à capituler faute de vivres. On retrouve alors tout ce qu'on a perdu dans la précédente affaire, et en même temps on vient à bout de l'entreprise sans effusion de sang, ce qui est toujours d'un grand prix aux yeux du chef qui aime ses soldats et qui est avare de leurs vies.

Si, au contraire, l'ennemi ne craint pas de s'aventurer, s'il tient campagne pour éviter d'être serré de trop près, alors

on est à deux de jeu, on livre de nouveaux combats, et l'on cherche, par des succès partiels ou par le gain de la bataille quand l'ennemi l'accepte, à se replacer dans la situation première, c'est-à-dire dans la situation d'une armée qui en assiége ou qui en bloque une autre.

Si enfin l'ennemi partage ses forces, qu'il en laisse une partie dans la place pour la défendre, et qu'avec le reste il tienne campagne, votre position s'améliore, parce que la possibilité vous est offerte de séparer de la place le corps qui en est sorti. Il faut pour cela tâcher de vous placer entre deux par une marche de nuit et prendre si bien vos mesures, que l'attaque soit simultanée sur tous les points, pour que le corps ennemi soit battu, dispersé ou fait prisonnier, avant qu'il puisse recevoir des secours de la place. Ainsi le maréchal Soult au siége de Badajos, ayant affaire à une armée plus forte que la sienne, sut profiter habilement d'une occasion qui se présenta de rétablir l'équilibre. Dix mille Espagnols, afin d'éviter l'encombrement, sortirent de Badajos pour aller camper sur des hauteurs séparées de l'armée française par la Guadiana et couvertes par la Gebora. On tira d'abord du camp français sur le camp espagnol avec des obusiers à longue portée, afin de l'éloigner le plus possible des premiers ouvrages de la place dont il était séparé par un vallon de 600 toises de largeur. Une heure avant le jour le passage de la Guadiana s'effectue sur des bateaux; on passe à gué le torrent de la Gebora, et pendant que le maréchal Mortier dirige une attaque de front sur les hauteurs et envoie sa cavalerie pour les tourner par sa droite, deux à trois mille hommes d'infanterie se placent dans le vallon entre la forteresse et le camp, et, faisant face des deux côtés, coupent ainsi toute communication. Un succès complet couronna d'aussi belles dispositions. Huit mille Espagnols mirent bas les armes, cinq ou six cents furent tués, le reste parvint à s'échapper. Tel fut le brillant combat de la Gebora, livré le 19 février 1811 [1].

[1] *Victoires et Conquêtes.*

§ 2. — Travaux et Opérations du Siége.

Dès que l'armée de siége arrive devant la place, elle en fait *l'investissement*, c'est-à-dire qu'elle intercepte toute communication de la campagne avec la ville, en occupant par des postes plus ou moins forts, non-seulement les diverses avenues, mais encore leurs intervalles. Elle établit ses camps tout autour de la place à une assez grande distance pour n'être pas inquiétée par les boulets ennemis. Pour l'établissement de ces camps, on choisit dans la vaste circonférence qu'on occupe les emplacements les plus propices, sous le point de vue militaire et sous celui de la salubrité et de la commodité. Les camps étant situés à environ 3,000 mètres de la place (c'est la grande portée du canon) présentent un développement de cinq à six lieues et quelquefois davantage; ils sont donc dans un état de faiblesse qui compromet leur existence dans le cas où un secours, échappant à l'armée d'observation, viendrait inopinément les assaillir, qui même les expose aux entreprises de la garnison, pour peu que celle-ci soit de force à tenter un coup de main. Il faut donc avoir recours à la fortification pour assurer ces camps contre les entreprises de l'ennemi : on les entoure de deux lignes de retranchements; l'une faisant face à la campagne se nomme la ligne de *circonvallation*, l'autre qui est tournée contre la ville est la ligne de *contrevallation*.

Quelquefois ces lignes sont continues dans tout leur développement, d'autres fois elles se réduisent à quelques fortins élevés sur les positions les plus favorables. On ne peut rien établir de fixe à cet égard; les localités et les circonstances dans lesquelles on se trouve, dictent au chef de l'armée et au commandant du génie ce qu'il y a de mieux à faire. Mais on peut dire, en général, que la ligne de circonvallation, ayant plus d'importance que celle de contrevallation, attendu qu'on a plus à redouter les attaques de l'armée de secours que les sorties de la garnison, est aussi construite avec plus de soins;



la dernière n'est ordinairement composée que de quelques ouvrages détachés, élevés sur les parties les plus accessibles. On profite, dans l'établissement de ces lignes, de tous les accidents du terrain pour en diminuer l'immense développement. On y remplace avec avantage les parapets en terre par des abatis, des inondations, etc. César, faisant le siége d'Alesia, avait à résister à deux armées, chacune plus forte que la sienne, l'une dans la ville, l'autre au dehors. En conséquence, il entoura ses camps des deux lignes de circonvallation et de contrevallation. Il mit un soin extraordinaire dans la construction de ces retranchements, et l'on donne encore comme modèle tout ce qu'il fit en cette circonstance ([1]).

L'intervalle entre les deux lignes doit être suffisant, non-seulement pour l'établissement des camps, mais encore pour permettre aux bataillons de se mouvoir en différents sens. Il faut pour cela un intervalle de 500 à 600 mètres. Les trois mille mètres qui doivent exister entre le camp et la place, se mesurent du milieu de cet intervalle.

Quand les différents camps ou *quartiers* de l'armée, sont séparés par des rivières, il faut avoir l'attention de jeter plusieurs ponts sur chaque cours d'eau pour assurer, autant que possible, les communications d'un quartier à l'autre. Sans cette précaution, l'ennemi pourrait attaquer d'un côté pendant que de l'autre une portion de l'armée resterait spectatrice du combat, sans pouvoir venir au secours des troupes engagées.

On ne commence pas les travaux du siége avant de s'être approvisionné de tout ce qui est nécessaire, afin que si l'armée de secours venait à couper les arrivages, le siége ne fût pas pour cela arrêté. On conçoit que si on est maître de la campagne au point de n'avoir rien de semblable à redouter, on peut se relâcher en quelque chose de la sévérité de la règle, pour hâter l'ouverture des travaux; mais toujours faut-il attendre d'être assez abondamment pourvu de toutes choses,

([1]) Voyez les *Commentaires de César*, liv. VII.

pour que les travaux une fois commencés ne languissent pas. Les approvisionnements de fascines, de gabions, de bois de toute espèce, se font dans les forêts les plus voisines; quelquefois on est obligé de les faire venir de plusieurs lieues à la ronde. On met tous ces objets, par tas séparés et bien arrangés, dans des endroits couverts des vues de la place et hors de la portée de la bombe. On les nomme *dépôts de tranchée.*

Quand on s'est pourvu de tout ce qui est nécessaire pour commencer les travaux et pour pouvoir les pousser avec activité et sans discontinuité, on *ouvre la tranchée* contre la partie de la place qui, en raison des reconnaissances que les ingénieurs en ont faites, et à l'aide des plans existants, est jugée la plus faible. C'est ordinairement celle qui est dominée, dont les ouvrages principaux sont ricochables, qu'on peut envelopper facilement, etc. Ainsi les parties basses et saillantes sont des parties d'attaque.

L'ouverture de la tranchée se fait de nuit, hors de la portée de mitraille; on établit une première ligne dont la distance aux ouvrages les plus avancés de la place peut varier de 300 à 600 mètres, suivant l'importance de cette place et ce qu'on a à craindre de la garnison. C'est la *première parallèle* [1]. Elle enveloppe la totalité des ouvrages qui ont quelque prise sur les points qu'on veut attaquer. On la trace parallèlement, ou à peu près parallèlement aux fortifications de la place; de là le nom qu'on lui a donné. On l'appelle aussi *place d'armes*, parce que c'est dans cette ligne, ainsi que dans celles qui lui succèdent, que l'on place les troupes armées, ou *gardes de tranchée*, destinées à protéger les travailleurs contre les sorties de la garnison.

[1] Les parallèles et les boyaux de communication constituent ce qu'on appelle en général les *tranchées*. Toutes les tranchées sont creusées en terre d'environ un mètre; mais leur largeur dans les différentes parties varient suivant les besoins. Les terres provenant des fouilles sont relevées en forme de parapets du côté de la place. Voyez le *Mémorial* pour les travaux de guerre, chap. XII.

De la première parallèle ou place d'armes, on communique avec les dépôts de tranchée par des boyaux en zig-zag, à défaut de chemins creux ou de rideaux naturels. Ces communications en arrière s'établissent, en même temps que la parallèle, dès la première nuit. On s'avance ensuite de la première parallèle contre la place par d'autres boyaux qu'on dirige en zig-zag sur les saillants, de manière à éviter l'enfilade des ouvrages latéraux. Chaque cheminement fait de la sorte s'appelle une *attaque;* il y en a autant que d'ouvrages à prendre; ainsi il y aura trois attaques si on chemine sur les saillants de deux demi-lunes et du bastion intermédiaire.

Quand les attaques sont arrivées à peu près à la moitié de la distance de la première parrallèle à la place, si l'on allait plus avant les travailleurs se trouveraient plus près des assiégés que des gardes de tranchée, et seraient par conséquent très-compromis; c'est pourquoi on établit à cette distance une *seconde parallèle* qui, ainsi que la première, enveloppe tous les ouvrages et lie entre elles les diverses attaques. On transporte les gardes de tranchée de la première à la seconde parallèle, lorsque celle-ci est terminée; on s'avance ensuite jusqu'à une soixantaine de mètres des saillants des chemins couverts, et là on établit une *troisième et dernière parallèle.* On supprime la seconde parallèle lorsqu'on a cru devoir ouvrir la tranchée à 300 mètres seulement, et on la remplace par ce qu'on appelle des *demi-places d'armes,* qui sont des portions de parallèles propres à recevoir quelques petits postes. La suppression de la seconde parallèle résultant de la restriction de l'intervalle qu'on laisse ordinairement entre la première parallèle et les ouvrages de la place, simplifie et abrége les travaux du siége. L'attaque de la citadelle d'Anvers offre un exemple récent de cette suppression qu'on adoptera probablement à l'avenir, toutes les fois que la force de la garnison n'obligera pas à des précautions extraordinaires.

C'est en avant des parallèles, ou dans les parallèles elles-mêmes, que l'artillerie établit les batteries au moyen des-

quelles elle ricoche ou prend d'enfilade les faces des ouvrages qui ont vue sur les attaques. C'est sous la puissante protection de cette arme que l'on parvient à s'approcher, sans de trop grands risques, des ouvrages qu'elle balaye et chauffe sans discontinuité. Ses projectiles démolissent les embrasures, labourent les remparts, en sorte que le canon de l'assiégé est réduit au silence, et que les diverses pièces de la fortification restent presque désertes.

On construit à la *sape* [1] sur les glacis, certains ouvrages qui vous conduisent au bord du chemin couvert et vous en rendent définitivement maîtres ; alors on établit dans le *couronnement du chemin couvert*, c'est-à-dire dans la tranchée qui en suit le contour, des batteries pour démolir les flancs des bastions qu'on découvre depuis là, et pour faire des brèches à l'escarpe au moyen desquelles on puisse pénétrer dans la place. Les batteries qui sont dirigées contre les flancs des bastions collatéraux à celui qu'on attaque, se nomment *contre-batteries*, parce que leur objet est de réduire au silence, de combattre le canon de ces flancs. Les batteries qui sont destinées à renverser les escarpes ont reçu le nom de *batteries de brèche*.

On ne donne l'assaut que lorsque la brèche a été rendue bien praticable par le renversement du parapet sur les débris de murailles, et seulement après avoir ouvert une galerie pour descendre dans le fossé, et avoir pratiqué au travers de celui-ci un bon épaulement joignant le pied de la brèche. Les troupes commandées pour l'assaut se tiennent par détachements dans le fossé, dans le couronnement du chemin couvert et dans la troisième parallèle. Ces détachements sont des-

(1) La sape est un moyen de construire les tranchées, lent en apparence, mais qui, se poursuivant la nuit comme le jour sans discontinuité, fait en peu de temps d'assez grands progrès. Ce travail est exécuté par les sapeurs, qui roulent devant eux un mantelet ou un gros gabion *farci* de laine ou de fascines pour se mettre à l'abri des arquebusades. Ils remplissent ainsi un gabion après l'autre, et ne poussent en avant que lorsqu'ils ont bien consolidé la portion de tranchée déjà faite.

tinés à se soutenir et à se prêter main-forte ; au signal convenu, le premier monte sur la brèche, en repousse les défenseurs et cherche à s'établir solidement sur le haut, en construisant avec des gabions ce qu'on appelle un *nid-de-pie*; c'est un petit retranchement qui couronne la brèche et à l'abri duquel les soldats qu'on y place font feu sur tout ce qui se présente. Les sapeurs sont chargés de cette construction; à cet effet ils accompagnent en nombre suffisant les troupes de l'assaut, armés chacun d'une pelle et d'une pioche, etportant un gabion. Le second détachement appuie le premier pour enlever la brèche ; il le relève si la lutte est opiniâtre. Le troisième borde les tranchées sur le glacis, et de là il balaye les parapets et surtout le haut de la brèche, tant qu'il y a de la résistance ; mais on aura eu soin, avant d'en venir aux mains, de faciliter l'assaut en dirigeant sur l'ouvrage attaqué autant de pièces que possible. Quand le combat commence, le canon doit se taire puisqu'il tirerait indistinctement sur les assaillants et sur les défenseurs.

Souvent la prise des premiers ouvrages amène la reddition de la place ; quelquefois leur résistance n'est que le prélude d'une défense opiniâtre où il faudra arracher pièce à pièce toutes les fortifications de l'assiégé. Quelquefois encore la possession des remparts ne met-elle pas fin aux combats, et se voit-on dans la nécessité de disputer les rues, les maisons mêmes, à de courageux citoyens qui savent faire le sacrifice de leurs propriétés à l'honneur et à l'indépendance du pays. La défense de Sarragosse, en 1808, peut être placée à côté de tout ce que l'histoire offre de plus héroïque et de plus digne de l'admiration des peuples. Les Espagnols, après avoir perdu leurs fortifications, soutinrent encore pendant vingt-trois jours une guerre de maisons des plus acharnées. Ils n'avaient plus de poudre quand ils capitulèrent. Leur perte fut énorme ; on l'a évaluée à 54,000 individus de tout âge et de tout sexe.

§ 3. — Comment on défend les approches d'une forteresse.

Dès qu'une forteresse est menacée par les armées ennemies on la déclare en état de siége, et, dès ce moment, tout est soumis à l'autorité militaire. On se hâte de faire entrer dans la place tout ce que les environs peuvent fournir en bois, fascines, gabions, aussi bien qu'en bestiaux, en blés, en comestibles de tout genre. On renvoye les gens sans aveu, toutes les bouches inutiles, et l'on ordonne aux habitants qui restent dans la ville de s'approvisionner de farine, de légumes secs, d'huile, de viande salée, etc., pour plusieurs mois, afin de n'être pas obligé de partager avec eux les approvisionnements de la garnison. On met la place en état de défense, en armant et réparant les fortifications, plantant les palissades, nettoyant et désencombrant les communications, etc.

Quand la garnison est assez nombreuse, et c'est le cas que nous supposerons, elle se garde bien de se renfermer en totalité dans la place ; elle fait, au contraire, tous ses efforts pour en disputer les approches. On prend donc position en avant des faubourgs, et bien loin de les démolir, comme il faudrait le faire si la garnison moins nombreuse devait dès le début se renfermer dans la place, on les couvre par des retranchements, dans le double but de les garantir et de se ménager en arrière le plus d'espace qu'il est possible. On met ainsi la ville à l'abri des projectiles incendiaires, et l'on profite de tout ce que le terrain dont on reste maître peut offrir en fruits, légumes, blés et fourrages. Les hommes et les chevaux qui ne sont point entassés se conservent en santé ; l'attitude que tient la troupe chasse la crainte des cœurs et soutient le courage.

En respectant ainsi les habitations des faubourgs on se ménage la chance de les conserver, soit que l'ennemi n'attaque pas de ce côté, soit qu'on parvienne à le repousser ; et si elles

ont à souffrir, le mal ne sera jamais si grand que si on les eût démolies radicalement à l'approche de l'ennemi. On s'épargne donc une mesure cruelle, d'une exécution toujours difficile; on s'attache les habitants en leur montrant l'intention de conserver leurs propriétés; on les engage même ainsi à travailler de leurs bras aux ouvrages qui protégeront leurs demeures.

Outre les retranchements précédents, on construit sur tous les points les plus avantageux de solides redoutes ou fortins, on ferme les passages trop exposés par des abatis ou des coupures, on perce des créneaux aux murailles et à tous les étages des maisons qui peuvent prêter quelqu'appui, on ne néglige, en un mot, aucun moyen d'augmenter la force des positions extérieures.

Sur un champ de bataille ainsi préparé on peut espérer de faire une longue résistance, disputer le terrain pied à pied, et faire éprouver à l'attaquant de grandes pertes avant qu'il puisse ouvrir la tranchée devant la place, et commencer les travaux ordinaires d'un siége. Aussi n'est-ce qu'après des attaques souvent répétées et bravement soutenues que l'ennemi, par sa supériorité numérique et par la facilité qu'il a de réparer ses pertes, vient à bout de se rendre maître de quelques ouvrages ou des premières maisons des faubourgs. Il doit lui-même remuer de la terre pour se mettre à l'abri des entreprises hardies d'une garnison valeureuse, ou s'assurer la possession de ce qu'il tient. De nouveaux combats l'attendent; chaque pouce de terrain lui sera vendu chèrement. Peut-être se rebutera-t-il de tant de résistance. Peut-être que pendant la durée de la lutte, des événements extérieurs de politique ou de guerre, de ces retours de fortune dont l'histoire offre tant d'exemples, viendront vous tirer de l'état alarmant quoique glorieux dans lequel vous commencez à vous trouver. Telles sont du moins les chances que court celui qui ne se décourage pas et qui sait, avec une fermeté inébranlable, persévérer dans sa résistance. Aucun motif ne

peut engager un général qui se trouve à la tête d'une garnison nombreuse, à ne faire au dehors qu'une molle résistance, dans l'intention ou sous le prétexte de conserver ses ressources, pour en faire une plus forte derrière les remparts de la place. Il doit, au contraire, agir comme si ces remparts n'existaient pas, ou ne les regarder que comme un réduit, un dernier refuge dans lequel il est toujours assez tôt de se retirer. Telle fut la conduite du général Rapp dans sa belle défense de Dantzig en 1813.

Le moment arrive enfin où il faut se renfermer dans la place, et bientôt commence cette série d'opérations plus ou moins longues, plus ou moins dangereuses, par lesquelles l'assiégeant doit passer et qui constituent le siége proprement dit. Le défenseur a mille moyens d'en prolonger la durée, parce qu'il a eu le temps de mettre la place dans un état respectable pendant la défense extérieure. Connaissant le point d'attaque, naturellement indiqué par la direction des premières opérations, il peut y redoubler les retranchements. La garnison s'est aguerrie par des combats fréquents; elle occupe, il est vrai, un poste resserré; mais, par cela même, elle est plus concentrée et est encore imposante malgré les pertes qu'elle a essuyées.

C'est par des sorties qu'on retarde la marche des approches; on les distingue en grandes et en petites sorties. Les premières, exécutées par des corps nombreux, se font ordinairement de jour pour éviter la confusion; les autres se font de nuit et par quelques hommes seulement. Les unes ont pour objet de combler les tranchées, mettre le feu aux batteries, enclouer les pièces; en conséquence elles sont toujours suivies d'un nombre suffisant d'ouvriers armés des instruments nécessaires. Les autres ne sont dirigées que contre les travailleurs de la sape; elles se présentent inopinément et fréquemment, chassent les travailleurs et renversent quelques gabions; la sape, ainsi interrompue, ne chemine qu'avec lenteur.

Si les troupes sont obligées de faire trop de chemin pour

arriver aux tranchées elles sont longtemps exposées aux feux des batteries et des places d'armes; c'est pourquoi on n'entreprend guère de sorties que contre la dernière parallèle et les ouvrages qui l'avoisinent. Cependant si l'on peut découvrir le moment de l'ouverture de la tranchée, il faut le saisir pour opérer une grande sortie qui mette en déroute les travailleurs et les force à remettre l'opération à la nuit suivante. Connaissant alors l'emplacement des premières tranchées, on y dirigera toute l'artillerie dont le feu continuel rendra les travaux très-périlleux, même pendant les ténèbres. La grande sortie s'est faite de nuit, ce qui est contraire à la règle générale; mais dans ce cas il y a peu d'inconvénients, parce que l'ennemi n'est pas encore établi; quand une fois il s'est reconnu, qu'il a ébauché ses ouvrages, il vaut mieux l'attaquer à la pointe du jour pour éviter que les divers détachements, qui prennent part à la sortie et qui débouchent simultanément de différents points du chemin couvert, ne viennent à se charger ou à faire feu les uns sur les autres dans l'obscurité. Aussitôt que les troupes sont parvenues à repousser les gardes de tranchée, les travailleurs se hâtent de renverser les gabions, de détruire les épaulements, etc.; ils n'ont ordinairement que très-peu de temps pour cette opération, parce que l'assiégeant ne tarde pas à revenir en forces et à repousser la sortie dans la place. La cavalerie prend part quelquefois aux grandes sorties, et l'artillerie de la place les soutient de son feu, autant que le mouvement des troupes le lui permet.

Quand une fois la dernière parallèle est solidement établie et armée, il faut renoncer aux grandes sorties qui n'auraient que de faibles chances de réussite; on se contente alors d'envoyer, comme il a été dit, des détachements de dix à douze hommes, qui se jetant sur les travaillleurs les plus avancés, les mettent en fuite et se retirent dès qu'ils éprouvent de la résistance; c'est pour effrayer les travailleurs, interrompre la sape, bien plus que pour tuer des hommes à l'ennemi, qu'on les envoye. Après chaque alerte l'assiégeant a beaucoup de

peine, surtout la nuit, à rassembler ses travailleurs, en sorte que l'attaque languit : souvent le jour paraît, qu'un ouvrage trop imparfait doit être abandonné pour n'être repris que la nuit suivante.

Les *contremines*, ou mines défensives, sont le moyen le plus puissant de prolonger la durée d'un siége, parce qu'elles forcent l'attaquant à des travaux qui, de leur nature, demandent beaucoup de temps pour être accomplis; aussi dès que le front d'attaque est connu, prépare-t-on sous le glacis des *fourneaux de mine*, qui menaçant de faire sauter les batteries de l'assiégeant, contraignent celui-ci à cheminer aussi sous terre. Toutefois il est nécessaire, pour faire usage de ce moyen, que la place soit munie d'un système de galeries qui permettent de s'avancer sous le glacis et de préparer d'avance les fourneaux de mine. Lorsqu'elle en est dépourvue, on ne peut que pratiquer aux saillants de la fortification quelques *fougasses*, ou petites mines, qui sont loin de produire au physique et au moral le même effet que les mines proprement dites.

Le défenseur a, dans la guerre souterraine, un grand avantage sur l'attaquant, parce qu'il l'attend dans des galeries toutes préparées; qu'ainsi il a beaucoup moins de travail, et qu'il est maître de l'initiative. L'attaquant n'a d'autre ressource que de surcharger ses fourneaux, pour détruire à de grandes distances ceux des défenseurs; d'employer ce qu'on appelle des *globes de compression;* mais cela même est fâcheux pour lui, parce que ces fourneaux surchargés emploient une quantité prodigieuse de poudre et sont de longue exécution. Pour l'assiégé, au contraire, des fourneaux de moyenne grandeur suffisent, car je crois avoir démontré ailleurs [1] qu'en raison de leur action en contre-bas, ils défendent aussi bien le terrain des approches que si on les plaçait à une profondeur double, comme est obligé de le faire l'attaquant s'il veut donner à ses globes toute la puissance dont ils sont susceptibles.

[1] Voyez le chapitre V de la *Fortification permanente*.

Les contremines sont assez profondes si elles sont de 4 à 6 mètres au-dessous de la surface du sol, et il ne faut que 200 à 700 livres de poudre pour les charger. Les charges croissant comme les cubes des profondeurs, on comprend pourquoi il y a une si grande différence entre les nombres ci-dessus, et combien il y a de désavantage, sous ce rapport, à s'enfoncer plus que nous ne le disons. Une mine ordinaire de 10 mètres de profondeur exige une charge de 3,000 livres de poudre; et si l'on veut que son fourneau soit surchargé, il faut doubler ou tripler cette quantité.

L'assiégé a aussi de la supériorité dans la défense des brèches, parce qu'il enveloppe l'attaquant qui ne peut arriver que par un chemin étroit et scabreux. C'est donc à la défense des brèches qu'il faut porter toute l'énergie possible; c'est pour cette période du siége qu'il faut tout préparer d'avance: on conserve soigneusement quelques pièces pour en armer, au moment de l'assaut, les ouvrages qui pourront prendre en flanc ou de revers la colonne d'attaque; on prépare sur le haut de la brèche des bombes chargées pour les rouler sur l'assaillant; on allume un grand feu au pied de la brèche qu'on entretient en y jetant des bûches depuis le haut; ou bien, si l'ennemi n'a battu qu'imparfaitement la muraille, on va pendant la nuit en déblayer le pied, et, de la sorte, la brèche reste impraticable. On creuse des mines sous les débris pour les faire sauter et ensevelir les assaillants; on donne des armes de longueur, telles que piques, faux emmanchées, etc. aux soldats qui défendent la brèche; on fait même prendre des cuirasses à ceux qui s'exposent aux premiers rangs. Si l'ouvrage attaqué a quelque capacité, on tient des réserves dans l'intérieur pour charger l'ennemi quand il débouchera; on fait même arriver la cavalerie dans ce moment décisif.

Telles sont en général les mesures à prendre pour la défense d'une forteresse; mais c'est surtout de la fermeté du gouverneur et de l'intrépidité des défenseurs que dépend le succès; on peut espérer, avec de braves soldats, de repous-

ser plusieurs assauts à la même brèche. C'est ainsi qu'en 1520 le chevalier Bayard a su conserver Mézière à la France, quoique les murailles en fussent abattues en plusieurs endroits. «Retournez dire à MM. de Nassau et de Sickingen, répondait-il au héraut qu'on lui avait envoyé pour lui proposer une capitulation, que le roi m'a confié cette place, et que, Dieu aidant, vos maîtres seront las de l'assiéger avant que je le sois de la défendre. Je n'en sortirai que sur un pont fait des corps morts de ses ennemis.»

CHAPITRE VII.

Combats et Actions particulières.

On donne le nom de *combat* à un engagement partiel, au choc de deux corps faisant partie de deux armées ennemies. Il est rare qu'un combat ne soit pas, proportion gardée, plus meurtrier qu'une grande bataille; et souvent, quand les parties engagées sont nombreuses, qualifie-t-on de bataille ce qui, à la rigueur de la définition, ne devrait être qu'un simple combat. Mais il ne faut pas mettre à ces définitions plus d'importance qu'elles n'en méritent, car le nom ne fait rien à la chose, et l'on peut dire qu'un combat est une petite bataille, comme une bataille est un grand combat.

Le combat peut s'engager entre deux corps d'infanterie, entre deux corps de cavalerie, ou bien entre une troupe d'infanterie et une troupe de cavalerie, entre une troupe qui a du canon et une qui n'en a pas. Il peut avoir lieu en rase campagne ou dans des retranchements, etc. Il convient d'examiner ces différents cas, bien que le plus souvent il y ait de tout cela à la fois dans un engagement. C'est que, pour l'enseignement, il convient de simplifier les questions, et de les dégager de tout ce qui est étranger à l'objet spécial qu'on a en vue.

§ 1. — Combat d'Infanterie contre Infanterie.

Un combat d'infanterie contre les troupes de la même arme offre la véritable image d'une bataille : tirailleurs en avant pour engager l'action, première ligne déployée pour le feu, seconde ligne abritée par des accidents de terrain et hors de la portée du fusil, quelques masses sur les ailes et en réserve

pour empêcher d'être tourné ([1]). Ici, les soldats les mieux armés et les mieux exercés au tir ont l'avantage, car on est très-rapproché, et l'action qui s'est engagée par le feu se soutient de même assez longtemps, attendu que n'ayant ni cavalerie, ni artillerie pour entamer ou ébranler l'ennemi, il faut éclaircir ses rangs avant de l'aborder de plus près.

C'est dans un combat de quelques bataillons seulement que certaines manœuvres indiquées par les règlements, telles que les formations en bataille à distance entière, les changements de front de toute une ligne, les feux de chaussée, etc., peuvent recevoir leur application et être utiles à la troupe qui saura les exécuter avec promptitude et précision.

La première attention d'un chef qui prévoit un engagement est de faire prendre quelque nourriture à sa troupe ; car une fois engagé on n'y peut plus penser, et cependant on ne saurait attendre des charges bien vigoureuses de soldats affaiblis par la faim. Si la saison est rigoureuse il faut aussi éviter de traverser un gué pour marcher à l'ennemi, parce que les membres transis de froidure ne sont pas agiles, et qu'un soldat mouillé est, dans ces circonstances, un soldat à demi-battu. Il y a cependant exception si on passe l'eau pour croiser le fer, parce que la chaleur de l'action fait qu'on ne s'aperçoit pas des inconvénients qui viennent d'être signalés, et qu'un pareil mouvement a quelque chose d'audacieux qui ne peut que contribuer au succès.

Il est de rigueur, avant le combat, de faire l'inspection des armes pour voir si elles sont en état, si elles ont de bonnes pierres, si les gibernes sont pleines, etc. Le général rassemble les chefs et leur fait part de ses intentions, de ses espérances, ainsi que de ce qu'il sait des projets de l'ennemi. Il les encourage par la confiance qu'il leur accorde et excite leur émulation. Il leur recommande par dessus tout de se soutenir réciproquement, d'éviter les efforts partiels, de mettre

([1]) Si la troupe est peu nombreuse, elle ne forme qu'une seule ligne et une réserve.

de l'impétuosité et de l'ensemble dans leurs attaques, de donner l'exemple à leurs soldats, et de ne rien faire que de digne et de conforme à l'honneur. Il convient avec eux d'un lieu de ralliement en cas de revers, et les renvoie à leurs corps respectifs.

Si le combat est prévu, la troupe se met en grande tenue; elle doit cette politesse à un ennemi qu'elle estime. Une troupe qui a belle apparence est d'ailleurs plus disposée à bien faire son devoir.

En plaine. — L'action commence par les tirailleurs qui se répandent en avant jusqu'à une assez grande distance pour couvrir les déploiements; et quand, au bout d'un temps plus ou moins long, ces tirailleurs ont démasqué le front et se sont ralliés à leurs bataillons, les feux de la ligne commencent. On ne doit pas tirer de trop loin, car alors les coups sont perdus; il ne faut pas non plus, par un excès de confiance qui a été quelquefois funeste, attendre pour commencer que l'ennemi soit trop près, parce qu'ayant à soutenir plusieurs décharges les rangs s'éclaircissent d'autant plus que les premiers feux sont toujours les mieux dirigés. La bonne distance pour commencer est à 300 pas au plus[1]. Le feu de bilbaude est à peu près le seul qu'on emploie, parce que le feu de pelotons a de la peine à se soutenir, qu'il amène de la confusion dans le commandement, et que le soldat ne peut tirer juste qu'autant qu'on lui laisse toute liberté. Cependant il est des cas où le feu de bataillon ou de demi-bataillon produit un bon effet; c'est, en particulier, lorsqu'il s'agit de recevoir de pied ferme une troupe qui s'avance audacieusement en colonne l'arme au bras. Dans ce cas il n'est point nécessaire de commencer à tirer d'aussi loin qu'on vient de dire; il convient, au contraire, d'opposer audace à audace, et d'attendre que l'ennemi

[1] A cette distance, il faut viser à la tête et à 200 pas au milieu du corps. Voyez ce qui a été dit sur la portée des armes au chapitre III.

soit à trente ou quarante pas pour lui lâcher un feu bien ajusté et se précipiter sur lui la baïonnette en avant, sans recharger. Quand on tire de loin sur une troupe qui s'avance ainsi, on lui fait peu de mal, et son ardeur en redouble; rien alors ne peut plus la retenir. Si, au contraire, on l'attend sans faire feu, cette contenance intimide les plus courageux, et, quand vient la décharge, la troupe attaquante est bien près de lâcher pied. Si donc celle qui se défend saisit le moment et fait succéder à la décharge meurtrière une attaque impétueuse à l'arme blanche, elle restera très-probablement maîtresse du terrain.

Lorsque la fusillade s'engage des deux côtés, on peut gagner insensiblement du terrain, par ce mouvement instinctif du soldat qui le porte à s'avancer sur son adversaire quand il croit lui être supérieur. C'est ainsi que, sans mouvement apparent, sans manœuvre commandée, on voit une des ailes se porter en avant, petit à petit, signe infaillible d'un succès de ce côté. Alors on doit faire approcher une troupe de réserve et la déployer contre le flanc déjà ébranlé de l'ennemi, ou la faire immédiatement charger en colonne. Si cette attaque a du succès, toute la ligne s'avance et aborde l'ennemi à la baïonnette en marchant en bataille, ou en se formant en colonnes d'attaque par bataillons, avec les tirailleurs dans les intervalles.

Ce dernier parti est le préférable dans les cas ordinaires : les chefs animent les colonnes et remédient au désordre presque inévitable à la tête qui a beaucoup à souffrir et que le mouvement désunit. Aussitôt qu'un bataillon a rompu l'ennemi, il se dispose à prendre en flanc les troupes voisines qui conserveraient encore leurs rangs. Pour cela, chaque colonne doit être prête à se partager en deux et à marcher par les deux flancs; c'est à quoi est éminemment propre la colonne d'attaque. Une fois l'ennemi enfoncé ainsi sur deux ou trois points, sa ligne sera bientôt dispersée.

Mais, quand les deux corps sont très-rapprochés, il vaut quelquefois mieux charger de front et dans l'ordre déployé que de perdre du temps à former les colonnes d'attaque. Si

l'on conduit des bataillons bien exercés, ce dernier moyen est très-efficace pour enfoncer l'ennemi, quand on lui voit montrer de l'hésitation, ou qu'il a déjà éprouvé de grandes pertes. En l'abordant ainsi partout à la fois, on lui ôte tout moyen de former des ouvertures pour laisser passer les assaillants et les envelopper ensuite.

Quelquefois encore, on abordera l'ennemi avec les bataillons partie déployés, partie formés en colonnes. Pendant que ces derniers doublent leurs divisions, les tirailleurs les couvrent, et les autres bataillons continuent leur feu. Toute la ligne s'ébranle ensuite : les bataillons déployés font halte à petite distance et soutiennent le feu, les colonnes se précipitent sur l'ennemi, percent la ligne et menacent ses flancs. Les bataillons déployés s'avancent alors et achèvent de balayer le terrain. Ils s'appuient ainsi et favorisent mutuellement leur action. L'ordre mi-parti de bataillons déployés et de bataillons en masse se prend quelquefois dès le début de l'action, dans l'intention de donner plus de consistance à la ligne, tout en conservant l'avantage des feux. C'est lorsqu'on se propose d'agir offensivement sur un point déterminé de la ligne ennemie, d'enlever la clef du champ de bataille, etc. A la bataille de Fuentes-de-Honor, en 1811, une brigade, composée de cinq bataillons, en avait trois en colonnes serrées par division, et les deux intermédiaires déployés. Mais, le plus souvent, cet ordre d'attaque résulte de ce qu'au moment de se porter sur l'ennemi, quelques bataillons se sont formés en colonnes, tandis que d'autres, mieux placés pour faire usage de leurs feux, sont restés déployés. Les vides qui se forment alors dans la ligne sont remplis par des chaînes de tirailleurs.

La règle dans les charges est, qu'une fois entamées il faut les pousser à fond, ne plus tirer un seul coup de fusil, mais se jeter le plus promptement possible sur l'ennemi, tant pour éluder son feu que pour le culbuter par la force du choc. On ne croise la baïonnette qu'à dix pas de lui; jusque-là on marche l'arme au bras pour ne pas se désunir. Il n'y a rien

de plus imposant qu'une colonne s'avançant ainsi au pas de charge; la terre en tremble.

Quand l'ennemi est enfoncé, on lâche quelques compagnies à ses trousses, et l'on reprend ses rangs pour renouveler, s'il le faut, le combat avec la seconde ligne ou les réserves. Ne vous arrêtez cependant que le temps nécessaire pour vous rallier, et marchez hardiment à cette seconde ligne qui, découragée de l'échec que vient de recevoir la première, désorganisée peut-être par la retraite précipitée des bataillons enfoncés, ne fera probablement qu'une faible résistance.

Si le combat est opiniâtre et que votre première ligne ait beaucoup souffert, faites avancer la seconde et opérez le passage des lignes en avant, en faisant former en masses les bataillons de la seconde ligne, et les conduisant au pas de charge par les intervalles ouverts instantanément dans la première. Ce mouvement offensif, couvert par les tirailleurs, ébranlera l'ennemi; il ne soutiendra que difficilement le feu de ces bataillons qui viennent de se déployer, et qui ont des troupes fraîches à opposer à des troupes harassées. Ici, il faut remarquer, que si le passage des lignes s'était opéré par un mouvement de retraite, en faisant passer les bataillons de la première ligne derrière ceux de la seconde, le succès serait beaucoup plus douteux. Tout mouvement rétrograde est dangereux, parce que le moral du soldat en est affecté. Se retirer est, aux yeux du plus grand nombre, avouer qu'on est battu. Il faut surtout éviter les mouvements en arrière avec des troupes peu expérimentées, qui se troublent aisément.

Cependant, la première ligne, devenue seconde, se reforme, emporte ses blessés, prend du repos et se dispose à de nouveaux efforts pour terminer le combat. Ces troupes, jointes à la réserve, ou appuyeront une des ailes, ou, par un mouvement plus étendu, se porteront sur le flanc de l'ennemi, ou enfin s'opposeront à une manœuvre pareille de sa part.

Mais la fortune peut aussi vous être contraire; vous com-

mencez à vous en apercevoir au terrain que vos troupes abandonnent involontairement, et à l'espèce de désordre et de fluctuation qui se manifestent dans leurs rangs. Alors, vous faites approcher une partie de vos réserves, et si ces nouvelles troupes ne rétablissent pas le combat, le moment est venu de commencer la retraite. Déjà la première ligne s'est rapprochée malgré elle de la seconde; peut-être même en est-elle si près que pour éviter la confusion il n'y a plus un instant à perdre, et qu'on doit ordonner immédiatement le passage des lignes en retraite. Il s'exécute par pelotons, suivant le règlement français, parce qu'ainsi la seconde ligne est plus promptement déployée; et il est urgent qu'elle le soit quand l'ennemi vous mène ainsi tambour battant. Si la première ligne se retire en ordre, elle s'arrête à trois ou quatre cents pas en arrière et fait face en tête; mais, si quelques bataillons sont à la débandade, comme cela n'arrive que trop souvent, leurs chefs se saisissent des drapeaux, se font suivre de quelques tambours, et, se portant dans un endroit bien visible, ils y plantent le signe du ralliement et font battre pour y appeler les soldats épars.

Cependant, la seconde ligne ne peut pas tenir longtemps contre des troupes victorieuses; elle commence avec ordre sa retraite, soit en bataille marchant lentement et à front renversé, puis faisant halte pour se retourner contre l'ennemi et l'arrêter par des décharges bien nourries, soit en échiquier par bataillons ou demi-bataillons, soit enfin en échelons quand une des ailes est moins pressée que l'autre. En même temps, on jette sur les flancs tout ce qu'on peut de tirailleurs pour ralentir l'ardeur des poursuivants. C'est aussi le moment d'employer ce qui reste de troupes qui n'auraient pas encore combattu. Ces dernières, traversant la ligne, se précipitent sur l'ennemi la baïonnette en avant et, par cette attaque vigoureuse, elles suspendent sa marche, l'obligent à se tenir sur ses gardes et à ne s'avancer qu'avec circonspection. On tâche ainsi de défendre pied à pied le champ de bataille

jusqu'à la nuit. Les petits bagages et les blessés ont pris les devants. Si quelque défilé, tel qu'un pont, une chaussée entre marais, etc., s'offre à la troupe en retraite, elle doit reformer sa ligne en avant, tenir ferme et commencer, sous la protection d'un feu bien nourri, la manœuvre connue sous le nom de passage du défilé en retraite. Elle se fait par une seule aile, ou par les deux, suivant que le défilé se trouve placé derrière la ligne. La troupe se reforme de l'autre côté quand le défilé a peu de longueur; dans le cas contraire, elle doit le défendre par le feu de chaussée si l'ennemi ne renonce pas à sa poursuite. Dans un défilé de montagnes, on pourra peut-être dresser quelqu'embuscade à un ennemi trop ardent. C'est un moyen sur lequel il ne faut pas trop compter, mais qui réussit encore, quoique bien usé. Rien n'est à négliger quand il s'agit de se tirer d'embarras.

Sur des hauteurs.—Mais on ne combat pas toujours dans une plaine; le plus souvent, au contraire, l'ennemi occupe des hauteurs ou d'autres positions favorables. C'est là qu'il faut aller le chercher quand on ne peut pas le tourner.

Or, on attaque une hauteur de front, ou par le côté. Le plus souvent on emploie les deux moyens réunis, parce qu'il est nécessaire de diviser l'attention de l'ennemi. Sans cela il aurait trop d'avantage sur vous. Si le défenseur est à découvert, s'il n'occupe que les pentes et non le sommet, on peut commencer par des feux pour éclaircir ses rangs, et surtout par des feux de tirailleurs, qui, embrassant un cercle plus grand, donneront moins de prise et feront converger leurs coups sur le point d'attaque. Mais cette tiraillerie n'est pas de longue durée; les colonnes, qui s'avancent, y mettent bientôt fin; l'arme au bras, elles gravissent les hauteurs d'un pas lent, et en s'arrêtant quelquefois pour respirer. Ce n'est que lorsqu'elles sont tout près qu'elles croisent la baïonnette et accélèrent le pas pour se jeter sur l'ennemi, si celui-ci n'a pas déjà abandonné sa position. Les colonnes doivent plutôt

être nombreuses que profondes; trop de longueur les rendrait lourdes. Il est essentiel qu'aucune colonne ne s'aventure plus que les autres, afin qu'il y ait de l'ensemble dans l'attaque. Autrement on risque de la voir échouer.

L'ennemi occupe-t-il tout à fait la hauteur, il est inutile de tirailler, parce que le terrain le cache, à moins toutefois qu'il n'ait lui-même des tirailleurs sur la pente. Les colonnes, prêtes à joindre l'ennemi, après avoir gravi la hauteur, s'arrêtent pour se reformer et prendre haleine, surtout lorsque, par la forme du terrain et par la position retirée de l'ennemi, on n'en est point encore vu, comme on ne le voit point. On doit s'attendre à une bonne réception et à des décharges meurtrières, car, le défenseur, aux trois quarts couvert par le terrain, a tout l'avantage quand vous paraissez : il est déployé, et vous êtes en colonne; il est frais, et vous êtes fatigués. Il faudra donc l'aborder avec la plus grande impétuosité et ne lui permettre, s'il est possible, qu'une seule décharge. Vous pourriez même user de ruse pour le dégarnir de son feu; envoyer d'abord quelques tirailleurs, et, sous leur protection, vous avancer aussi près que possible en vous courbant, montrer les shakos au bout des baïonnettes, et, si les coups partent, vous lever tout à coup et vous précipiter sur l'ennemi.

Mais, toujours, les colonnes doivent être accompagnées de nombreux tirailleurs qui remplissent leurs intervalles et couvrent leurs flancs. Ces tirailleurs, plus serrés que de coutume, redoublent la vivacité de leurs feux; ils opposent, pour ainsi dire, une ligne déployée à la ligne ennemie et préparent le succès de l'attaque.

La conduite à tenir dans la défense des hauteurs est tracée par ce qui précède; nous ajouterons seulement, qu'après avoir reçu, par un feu bien dirigé, les premières troupes qui se sont montrées, il faut, sans recharger, s'avancer en bataille et se jeter sur elles avec résolution; puis, quand on les a repoussées, reprendre sa première position en se couvrant toujours du terrain. C'est le moyen que les Anglais ont, plus

d'une fois, employé avec succès contre les attaques en colonnes des troupes françaises, et notamment sur les hauteurs de Pampelune, dans la campagne de 1813.

Si vous avez quelques fortifications sur la hauteur, gardez-vous d'en masquer les feux ; vous n'en tireriez aucune protection. Le général Taupin, à la bataille de Toulouse, commit une pareille faute; il se plaça devant la redoute de Sypière qui faisait la force de sa position. Il en commit une autre qu'il est bon de signaler, parce qu'elle se rattache à notre sujet, ce fut de former toute sa division en une seule colonne, laquelle, enveloppée de feux et ne pouvant répondre que par le bataillon de la tête, perdit son élan, fut repoussée et chassée en désordre de sa position. L'attaque contre les ennemis qui avaient une rivière à dos et qui gravissaient avec peine les hauteurs, était convenable, mais il fallait la faire en plusieurs colonnes, et non en une seule. Si les Français, moins bouillants, se fussent déployés sur le sommet des hauteurs, imitant en ceci la méthode de leurs adversaires, il est à présumer, qu'accueillant de leurs feux une troupe désunie, ils l'eussent repoussée, et que leurs bataillons s'avançant ensuite en masses séparées, ils l'eussent refoulée dans la petite rivière du Lers.

Il résulte de là, que si vous êtes déployés, et que l'ennemi s'avance sur vous en une seule colonne, il ne faut point vous en effrayer, mais former le demi-cercle ou la tenaille, pour envelopper de feux cette troupe dont la tête seule peut vous répondre. Mettez du calme, ajustez bien, et vous verrez se fondre cette masse d'abord si menaçante. Si, malgré cela, elle continue à pousser en avant, ne lui résistez pas de front, cela serait inutile, ouvrez-lui au contraire le chemin, et de plus belle attaquez-là par le flanc; aucun de vos coups ne sera perdu dans une masse aussi compacte; sa perte est assurée.

Il est plus difficile de résister à une attaque de plusieurs colonnes. Cependant, si elle est prématurée, si vos troupes sont encore intactes, serrez vos rangs et commencez à bonne distance un feu bien nourri. Faites porter vos pelotons des

ailes sur le flanc des colonnes, et l'ennemi voyant ses pertes s'accumuler, ou s'arrêtera pour se déployer et répondre à votre feu, ou ne vous abordera que mollement.

Dans les bois. — Si l'ennemi occupe un bois, c'est principalement avec les tirailleurs qu'on le débusque ; ce serait s'exposer à de grandes pertes que de se présenter à lui, de prime-abord, en ligne ou en colonne. Les tirailleurs enveloppent les parties saillantes, parce qu'ainsi ils prennent de côté ceux des ennemis qui cherchent à se cacher derrière les arbres, et ils sillonnent le bois de leurs feux. S'il y a quelque partie qui soit dominée de près par des hauteurs, ou dont on puisse s'approcher à couvert, les tirailleurs la choisissent de préférence, parce que c'est évidemment aussi une partie faible.

Pour s'approcher du point d'attaque, on profite, autant que possible, de tous les avantages locaux en se coulant le long des haies et des fossés, se couvrant des sillons, des moindres plis de terrain, des trous, des buissons isolés, etc. ; on fait feu de chaque point qu'on est parvenu à occuper, pour inquiéter l'ennemi ; et, lors même qu'on ne lui ferait pas grand mal, on rend son tir plus incertain. En même temps qu'on s'avance ainsi de front en chaînes très-ouvertes, on tâche de détourner l'attention de l'ennemi, en dirigeant de fausses attaques sur des points éloignés.

Aussitôt que les tirailleurs se sont emparés de la lisière du bois et qu'ils se sont couverts des premiers arbres, on fait arriver quelques détachements pour les soutenir ; et, à mesure qu'ils pénètrent dans la forêt, le gros de la troupe s'avance ; on le partage en plusieurs petites colonnes qui entrent dans le bois au son des tambours et des trompettes ; elles marcheront en se tenant toujours à une certaine distance des tirailleurs et prêtes à les soutenir s'ils étaient ramenés. Une clairière se présente-t-elle, il faut, avant de la traverser, rallier la troupe et prendre de nouvelles mesures pour attaquer avec ensemble l'autre portion de la forêt ; on en fera au-

tant à l'égard de toute espèce d'obstacle que l'on pourrait rencontrer; vous vous garderez donc de franchir isolément un fossé, un ravin, une forte haie, car vous pourriez rencontrer l'ennemi en forces, de l'autre côté, et ne pouvoir plus vous réunir pour lui résister.

Quand la forêt n'a pas beaucoup d'étendue, on cherche plutôt à la tourner qu'à l'enlever de vive force; il faut, dans ce cas, s'en tenir hors de la portée du fusil.

La défense consiste à faire occuper la lisière du bois par les tirailleurs, et, si l'on en a le temps, à faire nettoyer tous les environs, couper les troncs, combler les fossés, afin de mieux voir l'ennemi et de lui ôter les moyens de se couvrir; on fera des abatis dans les parties les plus accessibles, et, de préférence, en coupant les arbres de celles qui forment des saillants trop aigus; on peut aussi flanquer ces saillants par de petits ouvrages pour empêcher l'attaquant de les envelopper. Des troncs de sapins couchés les uns sur les autres et maintenus par des piquets, sont excellents pour ce genre de constructions.

Derrière la ligne des tirailleurs, on place des troupes de soutien, soit pour assurer la retraite, soit pour donner des renforts; on en met aussi sur les ailes pour n'être pas tourné. En arrière de tout cela, à égale distance des points menacés, on place la réserve qui agira suivant les circonstances. Ainsi, par exemple, pour peu que l'attaque soit décousue et que la défense se soutienne à la lisière, la réserve pourra agir offensivement, soit en débouchant du bois, soit en en faisant le tour. Cette attaque peut avoir du succès, parce que la troupe qui l'exécute est cachée dans sa marche et que l'assaillant en sera surppris.

La meilleure arme pour les combats dans les bois est la carabine, aussi les Suisses y auront-ils toujours l'avantage, et faut-il nous estimer heureux que notre pays soit couvert de forêts.

Dans les villages. — Pour défendre un village, l'infanterie se distribuera dans les jardins, derrière les haies et aux fenêtres des maisons. Un seul rang de fusiliers suffit dans ce cas; en conséquence, on peut s'étendre davantage qu'en rase campagne; cependant on ne le fait qu'autant que cela est nécessaire; c'est encore une position bien favorable pour les carabiniers, parce qu'étant à l'abri des vues de l'ennemi, ils ont la facilité de tirer posé et d'ajuster leurs coups. On met dans les rues ou avenues du village des pelotons entiers pour appuyer la ligne extérieure des tirailleurs; une réserve est au centre du village, ou un peu en arrière, prête à se porter partout où l'ennemi aurait pénétré; si l'on en a le temps, il ne faut pas négliger de créneler les murailles, de renforcer les haies par de petits parapets en terre, de fermer les entrées avec des barricades, en un mot de mettre le village en état de soutenir une vigoureuse résistance par tous les moyens que l'art enseigne ou que l'industrie peut créer. [1]

Quand le village est entouré ou précédé de vignes, de défilés et autres difficultés locales, la défense doit commencer là; et, si l'on en est repoussé, on se replie insensiblement sur le village qu'une partie des troupes occupe et met en état. C'est une manière de gagner du temps; et, dans de telles circonstances, c'est souvent un grand avantage que de pouvoir prolonger la défense de quelques heures, parce qu'on augmente la chance d'être délivré; les secours peuvent arriver dans cet intervalle.

Des sorties vigoureuses, toutes les fois que l'occasion est favorable, sont un excellent moyen de défense; mais il ne faut pas les pousser trop loin, ni se jeter, en cas de succès, dans une poursuite inconsidérée; la retraite de l'ennemi pourrait n'être qu'un piége pour vous faire sortir du poste avantageux que vous occupez. Il ne faut pas non plus négliger d'occuper

(1) Voyez à cet égard le *Mémorial* pour les travaux de guerre, Chapitre IX.

convenablement la partie du village par laquelle la sortie doit rentrer, afin que l'ennemi ne s'y jette pas avec elle, ou ne vienne pas lui couper la retraite.

Si, en arrière de la première ligne de défense, on en peut préparer une seconde qu'occupera la réserve, la résistance n'en sera que plus opiniâtre. L'église avec son cimetière offre souvent un moyen d'organiser cette défense centrale. Les communications avec la ligne extérieure doivent alors être rendues faciles en renversant les obstacles qui pourraient les embarrasser : on perce les murailles, on abat les haies, on jette des ponts sur les ruisseaux, on comble les fossés. Ces mêmes obstacles, on les laisse subsister sur le terrain qui doit servir de champ de bataille à l'ennemi, dans les parties qu'on peut balayer de la position qu'on occupe : ils gêneront ses mouvements et ne lui donneront aucun abri. Ceux dont il peut se couvrir seront détruits.

Pour éviter toute confusion, chaque détachement sera instruit de la manière dont il opérera sa retraite quand il y sera forcé. En général, c'est un point sur lequel il est bon de s'entendre avant toute espèce d'engagement.

Dans tout ceci on ne doit pas perdre de vue que les villages construits en bois sont plus dangereux qu'utiles à occuper, à cause de la facilité avec laquelle le feu peut y être mis par les défenseurs, aussi bien que par les attaquants. On comprend aussi qu'un village qui peut être enveloppé de toutes parts se défendra mal. Il faut donc, pour opérer une bonne défense, 1° que le village soit en pierre; 2° qu'il s'appuie à quelque rivière qui empêche de le tourner, ou qu'il soit soutenu par des troupes en arrière.

L'attaque d'un village est bien difficile quand on n'a pas d'artillerie. Pour ces sortes d'entreprises le canon est l'arme principale. Cependant, si l'ennemi n'a pas eu le temps de s'y fortifier, on peut tenter l'attaque avec de l'infanterie seule, pourvu qu'on soit en forces supérieures. En général, elle se fait en colonnes : ce serait s'exposer à de grandes pertes que

de se déployer devant un ennemi ainsi posté ; seulement on enveloppe le village de tirailleurs pour déloger les défenseurs des haies, des murs de jardins qu'ils occupent, tirer aux fenêtres, et tâcher de s'emparer de quelques maisons isolées où ils puissent tenir ferme et combattre l'ennemi à armes égales. Si ces tirailleurs sont ramenés, ils se reploient et tâchent de se mettre à couvert vis-à-vis le point qu'ils ont attaqué, pour revenir bientôt à la charge, après avoir reçu quelques renforts.

Les colonnes ne s'avancent qu'après que le feu des tirailleurs a produit son effet. On s'en aperçoit à la mollesse de celui des défenseurs. Jusque-là, les colonnes se tiennent hors de portée ou cachées par quelque pli de terrain. Pendant qu'une colonne attaque de front et cherche à pénétrer dans la rue principale du village, on en dirige d'autres sur les côtés pour chercher d'autres passages ou tourner le village, si possible. Ces colonnes ont à leur tête les sapeurs des bataillons ou d'autres ouvriers qui, munis de haches et de leviers, de pelles et de pioches, renversent les murailles, coupent les haies et les palissades, comblent les fossés, en un mot, aplanissent tous les obstacles qui s'opposent à la marche des troupes. Si quelque maison résiste plus que les autres, on l'entoure pour l'attaquer à la fois de tous les côtés, et si les défenseurs s'obstinent à ne pas mettre bas les armes, on les y contraint en les menaçant de brûler leur réduit. On fait apporter pour cela paille et fagots ; mais on n'y mettra le feu qu'après une nouvelle sommation, l'humanité devant conserver ses droits même au milieu des combats.

Si l'ennemi se défend de maison en maison, il faut suivre la même méthode dans l'attaque, c'est-à-dire qu'on jettera du monde dans les maisons dont on est maître pour tirailler par les fenêtres et de dessus les toits. Ce sera quelquefois en perçant les murailles de proche en proche qu'on arrivera aux derniers retranchements des défenseurs. On conçoit que ce genre de guerre ne peut se faire que dans de gros villages

ou des bourgs dont les rues sont, comme dans les villes, formées de maisons rapprochées, solidement bâties. Dans ces endroits, il est une précaution à prendre; elle consiste à ne s'avancer qu'à la file dans la rue dont on cherche à s'emparer; les hommes, se glissant ainsi le long des murs, se couvrent des moindres saillies et parviennent à gagner les postes avantageux sans trop s'exposer. Tout comme aussi lorsqu'il faut enlever un poste de vive force, on doit éviter l'entassement des troupes dans le défilé, car si l'attaque est repoussée il se formera un encombrement funeste aux assaillants; on fera donc succéder les pelotons à d'assez grands intervalles, en tâchant toujours de tenir couverts ceux qui n'agissent pas.

---

§ 2. — Combat de Cavalerie contre Cavalerie.

La suprême loi pour la cavalerie est de ne point attendre le choc, mais d'aller à la rencontre de l'ennemi et de prendre le galop pour l'aborder. Autrement elle serait entraînée et dispersée; car il est bien prouvé par l'expérience qu'un escadron, même de la cavalerie la plus lourde, ne saurait, en restant immobile, résister à l'impulsion d'un autre escadron composé des plus petits chevaux et qui arriverait sur lui en carrière. Non pas que le choc de la cavalerie se mesure, comme en mécanique, en multipliant la masse par la vitesse; mais parce que le galop donne de l'élan, anime les chevaux, et que les cavaliers timides sont ainsi entraînés par les autres.

Lorsque deux corps de cavalerie s'avancent l'un contre l'autre pour s'aborder de front, celui-là aura l'avantage qui aura su disposer de quelques escadrons ou seulement de quelques pelotons pour les jeter, au moment de la charge, sur le flanc de l'ennemi. Le résultat d'un pareil mouvement est encore plus décisif que dans les combats d'infanterie, tant

par la rapidité avec laquelle il s'exécute que par la difficulté qu'éprouve la ligne ennemie de s'y opposer. On prescrit donc de placer, en arrière des ailes d'une ligne de cavaleric, des colonnes composées de quelques escadrons ou pelotons, suivant la force du corps en bataille. Ces colonnes, formées à distance entière, en même temps qu'elles donnent la possibilité de se jeter sur le flanc de l'ennemi par un déploiement progressif sur la droite ou sur la gauche, sont le moyen le plus sûr de se garantir soi-même contre une attaque de ce genre, puisque la colonne à distance entière peut, en un clin-d'œil, sc former en bataille pour se porter à la rencontre de l'ennemi qui voudrait envelopper l'extrémité de la ligne. Dans une attaque faite par la grosse cavalerie, les colonnes d'ailes pourraient être formées de chevaux légers, qui, indépendamment du rôle que nous venons de leur assigner, auraient encore la tâche de ponrsuivre l'ennemi après la charge, pendant que la ligne de bataille reformerait ses rangs.

Comme l'ennemi peut employer le même moyen, il faut encore garder quelque petite réserve pour échelonner les colonnes d'ailes; ne fût-ce qu'un pcloton, il les rassurera contre le danger d'être débordées.

Quand la cavalerie peut appuyer ses ailcs à quelqu'obstacle naturel qui empêche l'ennemi de manœuvrer sur son flanc, les colonnes d'ailes ne sont plus nécessaircs; mais, dans les circonstancces ordinaires, on ne saurait trop les recommander. On voit donc qu'un corps de cavalerie qui marche à l'attaque d'un autre corps de cavalerie, est en partie dcployé et en partie formé en colonnes. Tout en satisfaisant aux conditions précédentes, il s'étend autant que possible, parce qu'il importe de mettre en jeu à la fois le plus grand nombre de combattants. Une troupe qui ne sc présenterait qu'en colonne serait indubitablement battue, les cavaliers de la tête pouvant seuls faire usage de leurs sabres; enveloppée et attaquée sur ses deux flancs, cette colonne ne se tirerait d'une si fâcheuse position que par une promptc fuite.

Si la cavalerie s'avance sur une seule ligne continue, ne laissant que de très-petits intervalles entre les escadrons, on dit qu'elle charge en *muraille*. Ce genre d'attaque, qui est fort imposant, n'est praticable qu'à un petit nombre d'escadrons, parce que les inégalités du sol, les obstacles qui se présentent sur le chemin, les refoulements inévitables dans une ligne d'une certaine longueur, font qu'au lieu d'un choc général, on n'obtient qu'une succession de chocs partiels qui ne produisent pas à beaucoup près le même effet; si la ligne est mise en désordre sur quelque point, et à plus forte raison si elle est percée par l'ennemi, la déroute peut se jeter dans la ligne entière; les fautes ne se réparent que difficilement; enfin on perd un des principaux avantages de l'arme, qui est la mobilité. La charge en muraille, sur un grand front, ne peut guère se pratiquer que lorsqu'il s'agit de balayer un champ de bataille couvert de bataillons rompus, qui çà et là font encore quelque résistance.

L'attaque en échelons est très-usitée dans la cavalerie; elle offre l'avantage de ne pas engager toutes les forces à la fois, et de laisser plus de facilité pour parer aux accidents du combat. Tant que les derniers échelons n'ont pas croisé le fer, on peut en disposer soit pour soutenir ceux qui sont engagés, soit pour se porter sur le flanc de l'ennemi. C'est surtout lorsque la troupe doit, pour attaquer, passer de l'ordre en colonne à l'ordre déployé, comme cela arriverait, par exemple, en sortant d'un défilé, que cette formation est avantageuse, parce qu'il n'est pas nécessaire d'attendre que toute la troupe soit en ligne pour entamer la charge; il suffit que le premier échelon soit formé; les autres arriveront successivement. Tant que le déploiement n'est pas achevé, l'ennemi est incertain du côté où se dirigeront les efforts, et cette incertitude est tout à votre avantage. Vous pouvez d'abord former deux ou trois échelons pour menacer sa gauche; il y enverra du renfort. Alors vous dirigez les autres échelons contre sa droite affaiblie, qui doit ainsi céder à vos ef-

forts, la rapidité des mouvements ne permettant guère les contre-manœuvres. Si le premier échelon est victorieux, il prend la ligne ennemie par le flanc, pendant que les autres l'attaquent de front. Mais il faut que les échelons aient en eux-mêmes assez de consistance pour que leur choc produise l'effet qu'on en attend. Ainsi on les formera par régiments, ou tout au moins par escadrons; des échelons par pelotons ne signifieraient rien. Nous le répétons, la cavalerie doit toujours, pour combattre la cavalerie, se former sur un front plus ou moins étendu, sans préjudice toutefois des colonnes d'ailes ou autres moyens d'attaquer l'ennemi par le flanc pendant qu'on le combat de front.

Quels que soient les dispositifs adoptés, les principes pour la charge sont toujours les mêmes : la troupe commence par s'ébranler au pas, puis elle prend le trot qu'elle accélère insensiblement pour se mettre au galop à quelque distance de l'ennemi, et entrer en pleine carrière en poussant de grands cris quand elle n'en est plus qu'à une centaine de pas. Sans ces précautions, et si l'on prenait le galop de trop loin, les chevaux arriveraient essoufflés et désunis; il n'y aurait plus cet ensemble imposant d'une grande masse de cavalerie alignée; les chocs seraient partiels et sans effet. Les cavaliers poussent des cris pour s'animer mutuellement et exciter les chevaux. Au moment du choc et dans la mêlée qui s'ensuit l'avantage est, toutes choses égales d'ailleurs, pour la troupe qui saura se servir de la pointe plutôt que du tranchant de ses armes; car les coups d'estoc tuent ou mettent hors de combat, tandis que ceux de taille ne font souvent que des blessures peu dangereuses.

Si la cavalerie légère se trouve en présence de la grosse cavalerie, elle ne peut en soutenir le choc; elle doit donc s'éparpiller et charger individuellement, ou en *fourrageurs*, sur les flancs; caracoler autour de la ligne, fuir devant elle en se prévalant de la légèreté et de la vitesse de ses chevaux; l'attaquer en tirailleurs, en déchargeant sur elle le mousqueton

et les pistolets. C'est à peu près le seul cas où les armes à feu puissent être employées dans les combats de cavalerie ; car, nous l'avons déjà dit, le mousqueton n'est point donné au cavalier pour s'en servir en ligne de bataille, mais seulement pour escarmoucher, pour se tirer d'embarras quand il est démonté, et pour en faire usage dans quelques cas exceptionnels. Ce serait donc commettre une faute que de s'arrêter dans une charge pour faire feu, l'élan serait perdu et l'attaque très-probablement repoussée. C'en serait une encore de se servir de ce moyen pour recevoir une charge ; on serait culbuté avant d'avoir posé le mousqueton et tiré le sabre.

Quand le corps de cavalerie est nombreux, il se forme sur deux lignes, comme l'infanterie. La première est toujours déployée. La seconde, qui souvent est d'une force inférieure, ou se déploie en parties, et déborde les ailes de la première de manière à empêcher l'ennemi de la tourner, ou se forme en autant de colonnes par pelotons à distance entière qu'il y a d'escadrons. Toutes ces colonnes sont prêtes à se former en bataille par un mouvement en avant très-rapide, et cependant elles laissent entre elles de grands intervalles par lesquels les escadrons de la première ligne pourraient s'écouler facilement s'ils étaient mis en déroute ou ramenés après une charge manquée. Sans cette précaution, la seconde ligne courrait le risque d'être entraînée par la première. La seconde ligne se tient à 5 ou 600 pas de distance de la première, dont elle suit tous les mouvements en avant ou en arrière. Si la première ligne est repoussée, la seconde envoie quelques escadrons de ses ailes sur les flancs de l'ennemi pour la dégager. En même temps, les colonnes se portent en avant au trot pour se déployer aussitôt qu'elles seront démasquées, et se précipiter sur l'ennemi dont la ligne est aussi dans quelque désordre. C'est ainsi que, dans les combats de cavalerie, une troupe d'abord victorieuse est ramenée par des escadrons qui succèdent à ceux qui ont été battus, et font en un clin-d'œil changer la face des affaires. La rapidité des mouvements ex-

plique ces péripéties bien plus fréquentes dans cette arme que dans l'infanterie.

Pour éviter ces accidents le ralliement est toujours nécessaire, même après le plus brillant succès. Mais, pour cela, il n'est point nécessaire de s'arrêter. On lance quelques pelotons en fourrageurs pour harceler l'ennemi, et l'on fait avancer au pas les étendards. Les cavaliers, fidèles à la trompette qui les appelle, viennent reprendre leurs rangs, et les escadrons, en s'avançant toujours, sont bientôt reformés et prêts à fournir de nouvelles charges.

La colonne serrée est celle qui convient le mieux à l'infanterie manœuvrant sur le champ de bataille ; la colonne à distance entière est, au contraire, la formation habituelle de la cavalerie, parce que les diverses subdivisions peuvent, sans se rompre, tourner au galop pour se former en bataille avec la plus grande rapidité, de quelque côté que l'ennemi se montre. Cependant, la cavalerie peut aussi, quand elle n'a rien à craindre pour ses flancs, manœuvrer à demi-distance pour occuper moins de profondeur. Elle est alors obligée de rompre les subdivisions pour sortir de la colonne, ce qui n'est pas sans quelques inconvénients. Cette manière de marcher lui donne le moyen de tromper l'ennemi sur la force des colonnes, dont les unes peuvent être formées à demi-distance, et les autres à distance entière.

---

§ 3. — Combat de cavalerie contre infanterie.

Les charges contre l'infanterie se font principalement en colonne formée par escadrons, à double distance, afin que, si un escadron est repoussé, les cavaliers puissent se retourner et s'écouler de droite et de gauche pour venir se rallier derrière la colonne. Le second escadron, qui se trouve prêt,

charge immédiatement et fait la même manœuvre que le premier; le troisième arrive à son tour, puis le quatrième, et si l'infanterie qu'on attaque ne fait pas bonne contenance, si elle ne ménage pas bien son feu, elle sera indubitablement enfoncée.

Les attaques en colonnes, à double distance, se dirigent principalement sur les angles des carrés qui sont mal défendus quand il n'y a pas de canons. Contre des lignes déployées et qu'on ne peut tourner, on fait ordinairement des charges en échelons. Cependant les charges en colonnes, quand elles seraient simultanées sur plusieurs points, ne seraient pas moins bonnes. Les unes et les autres valent mieux que la charge en muraille contre l'infanterie, parce que la perte d'un escadron ne les arrête pas, que l'on conserve la liberté de mouvement pour se porter sur les parties faiblés ou momentanément dégarnies de feux; enfin, parce que des chocs réitérés ou successifs épuisent l'infanterie et produisent plus d'effet réel qu'une seule charge, quelque nombreuse et imposante qu'elle soit. Une charge en muraille contre l'infanterie ne peut réussir que lorsque celle-ci est déjà ébranlée par les pertes que le canon lui a causées, ou lorsque la pluie a mis ses armes hors d'état de faire feu. A la bataille de Dresde, Murat, profitant d'une semblable circonstance, enfonça une ligne d'infanterie autrichienne et lui sabra beaucoup de monde.

La cavalerie doit éviter de passer trop près des bois et des rochers, à moins de s'être assurée qu'ils ne sont pas occupés par des tirailleurs. Elle courrait risque d'éprouver de grandes pertes si elle tombait sous le feu de ces tirailleurs auxquels elle ne peut pas répondre.

Quand une charge a réussi, que la ligne ennemie est enfoncée, l'essentiel n'est pas de sabrer les fuyards, mais bien de se jeter sur les troupes qui font encore bonne contenance. A cet effet, la cavalerie se rallie et manœuvre pour envelopper le flanc des portions de ligne qui soutiennent encore le combat. Une ligne d'infanterie, qui est prise ainsi, est une ligne balayée.

Quand, au contraire, la charge est repoussée, il faut tourner bride et gagner au galop un endroit où le ralliement puisse s'opérer. S'il y a une seconde ligne, on la démasque promptement pour lui donner la facilité d'entrer en action. Les rangs étant reformés, on se prépare à une nouvelle charge; car il ne faut pas se décourager pour avoir manqué la première. Une bonne cavalerie ne craint pas de renouveler plusieurs fois ses attaques.

Quant à l'infanterie, son rôle est de ne point se laisser intimider, et de recevoir la cavalerie par un feu bien dirigé qu'elle ne commencera que de près, à deux cents pas seulement, et par salves, pour produire plus d'effet. Le feu de rangs, qui est assez compact sans jamais laisser le front dépourvu, est le plus convenable à employer. Il est possible de faire quatre décharges pendant que la cavalerie parcoure les 200 pas qui la séparent de l'infanterie quand le feu commence. En effet, l'infanterie, pouvant tirer trois coups à la minute, ou un coup toutes les vingt secondes, et la cavalerie mettant plus de vingt secondes à parcourir deux cents pas au galop, celle-ci aura à recevoir : d'abord à cette distance la décharge du troisième rang, dix secondes après, celle du second rang, puis lorsqu'elle ne sera plus qu'à une cinquantaine de pas une nouvelle décharge du troisième rang qui a eu le temps de recharger, et enfin la décharge du premier rang qui est resté genou en terre, si elle arrive jusqu'aux baïonnettes. (¹) On pourrait objecter que, dans le trouble que doit nécessairement occasionner une charge poussée à fond, le troisième rang, n'aura pas pu recharger ses armes, et qu'en réalité la cavalerie n'aura eu à essuyer que trois décharges; c'est déjà beaucoup; mais toutes nos ressources ne sont pas encore épuisées; le quatrième rang est encore là avec ses armes chargées, qui jettera sa bourre au nez des cavaliers qui auraient l'audace d'aborder la ligne.

(¹) Voyez le *Règlement d'exercice pour l'infanterie de la Confédération*, Ire partie, art. 4.

Mais si le premier escadron est obligé de faire volte-face, le troisième rang aura, en tout cas, le temps de recharger et sera prêt à recevoir le second escadron quand il se présentera. Ceci suppose que l'infanterie est formée sur quatre rangs; c'est en effet ce que prescrit le règlement, et ce qui est indispensable lorsqu'on n'a pas d'artillerie pour en imposer à la cavalerie et la tenir éloignée. Une troupe sur deux rangs est trop faible pour de semblables combats; il en faut au moins trois; quatre valent mieux.

La baïonnette est la dernière ressource contre une cavalerie assez audacieuse pour braver tous les feux. On a imaginé de tendre des cordeaux, de dresser des chevaux de frise devant le front pour arrêter la cavalerie; mais ces moyens, qui peuvent séduire dans des exercices de parade, sont sans valeur devant l'ennemi; ils sont embarrassants et gênent la troupe dans ses manœuvres. Le fantassin ne peut et ne doit compter que sur ses armes pour repousser la cavalerie; il lui faut du sang-froid et la conviction que des chevaux ne pénétreront jamais dans une troupe d'infanterie bien serrée et hérissée de baïonnettes; la peur, le désordre, les ravages de l'artillerie peuvent seuls la compromettre. Qu'elle ne s'effraye ni de l'approche des chevaux, ni des cris des cavaliers, qu'elle serre et appuie ses rangs, qu'elle ménage bien son feu, et elle n'aura rien à redouter d'une charge.

Mais c'est principalement par son ordre de bataille que l'infanterie résiste à la cavalerie; en se formant en plusieurs carrés qui se flanquent mutuellement, elle fait plus que doubler sa force de résistance; les feux de flanc et de revers, qu'on se procure de la sorte, sont bien plus à redouter pour la cavalerie que les feux directs. Nous avons déjà dit, en parlant des batailles, comment se forment les grands carrés de division ou de brigade; ici il ne s'agit que de carrés de bataillons, parce que nous ne supposons qu'un simple engagement entre une troupe d'infanterie et une troupe de cavalerie; dans ce cas, la petitesse des carrés importe peu; il n'y a guère que les

états-majors à y renfermer; il vaut même beaucoup mieux former plusieurs petits carrés qu'un seul grand, parce que si ce grand carré était enfoncé tout serait perdu, tandis que lorsqu'il y en a plusieurs, la perte de l'un d'eux n'entraîne pas celle des autres, outre que cet accident est moins probable puisqu'ils sont mieux défendus dans ce dernier cas que dans le premier.

La formation de ces carrés est très-simple: les bataillons marchent et manœuvrent en colonnes serrées, chaque bataillon formant sa colonne; ils se mettent sur une seule ligne, à distance ou demi-distance de déploiement; ils font individuellement un changement de direction à quarante-cinq degrés, et ils forment simultanément leurs carrés, sur la place qu'ils occupent, en prenant par la tête les distancesqui leur sont nécessaires. Placés de la sorte, les carrés ont toutes leurs faces démasquées; ils peuvent, quoique très-rapprochés les uns des autres, faire feu sans se nuire, et les tirailleurs ont encore la possibilité de se pelotonner aux angles opposés de chaque carré; on peut aussi se procurer le flanquement désiré en formant les carrés en échelons, chaque bataillon s'avançant assez pour ne point gêner celui qui est en arrière; la bonne distance est de deux fronts de division; une distance d'un front et demi peut, à la rigueur, suffire, mais il faut beaucoup de précision dans la manœuvre pour que les carrés ne se tirent pas les uns sur les autres. Nos troupes devraient s'exercer souvent à ce genre de manœuvres; ce qu'elles auraient le plus à redouter en cas de guerre, ce serait les attaques de la cavalerie, faute de pouvoir les paralyser par des attaques semblables. Il faut donc qu'elles sachent prendre ces dispositions d'une manière prompte et sûre, sans la moindre hésitation, et avec cette assurance qu'on n'apporte qu'aux choses qui sont familières. Remarquons que ces manœuvres, se faisant en colonne serrée, n'exposent point les troupes à être prises sur le temps et à être sabrées avant que le mouvement soit achevé, parce que la colonne serrée est en elle-même capa-

ble de repousser une attaque de cavalerie ; c'est un carré plein qui, moyennant un à droite et un à gauche des files latérales, et un demi-tour à droite des derniers rangs, fait feu de tous les côtés. L'infanterie pourra donc manœuvrer et marcher de la sorte en présence de la cavalerie, sans courir de grands dangers, pourvu que chaque masse reste bien compacte et que les colonnes se tiennent à portée de se secourir mutuellement. Avec les carrés vides elle n'a pas le même avantage, parce que dans les marches les flancs s'allongent et se désunissent, en sorte que lorsque le carré s'arrête et fait front de nouveau, il y a des vides dans les rangs, par lesquels la cavalerie pourrait pénétrer si elle arrivait avant qu'ils fussent bouchés.

L'infanterie doit prendre garde de ne pas perdre ses coups contre de simples escarmoucheurs que la cavalerie envoye quelquefois en avant, pour tâter la troupe qui lui est opposée, la dégarnir de son feu ou élever de la poussière à la faveur de laquelle elle puisse faire quelque mouvement qui prépare son attaque. Si l'infanterie tirait imprudemment sur ces cavaliers isolés dont elle n'a réellement rien à craindre, les premiers escadrons s'élanceraient sur elle et la prendraient au dépourvu. Elle ne doit répondre à ces escarmoucheurs que par le feu de quelques tirailleurs qui, sans trop s'aventurer, se portent en dehors du carré et chassent ces importuns.

Ce qui précède dit assez, qu'à moins d'être fortement appuyé par les ailes, ce n'est pas en se déployant en ligne qu'on peut combattre la cavalerie. On n'essayera pas en sa présence des manœuvres telles que les déploiements par un mouvement processionnel, les changements de front, etc., elles sont trop lentes et donnent trop de prise à une cavalerie alerte, pour être tentées. Répétons-le, pour manœuvrer devant la cavalerie et pour la combattre, l'infanterie ne peut se former qu'en masses ou en carrés.

---

§ 4. — Attaque d'une Batterie.

Une troupe d'infanterie ou de cavalerie peut être destinée à enlever une batterie : c'est lorsque la batterie est mal soutenue et qu'elle n'est composée que d'un petit nombre de pièces.

Les Suisses, dans leurs guerres avec les Bourguignons, avaient fort peu d'artillerie ; ils comptaient sur celle de leurs adversaires dont ils s'emparaient ordinairement. La troupe qui marchait à la batterie, se jetait ventre à terre quand elle voyait le feu des pièces; les boulets passaient au dessus d'elle ; elle se relevait pour s'approcher davantage, se couchait de nouveau pour éviter une seconde salve, se relevait encore, courait aux pièces, s'en emparait et les tournait contre l'ennemi lui-même. Mais, de nos jours, l'artillerie est trop bien servie pour qu'une troupe réunie puisse essayer un semblable jeu ; et d'ailleurs, les coups étant tirés les uns après les autres sans discontinuité, il lui serait impossible de les éviter tous. Il n'y a que des hommes isolés, combattant en tirailleurs qui, jugeant mieux de la pièce qu'ils ont devant eux, puissent en éviter les coups en se couchant quand ils y voient mettre le feu ; ils arriveront ainsi et en rampant, pour ainsi dire, jusqu'à gagner quelque pli de terrain qui les couvre en partie et d'où ils puissent inquiéter les canonniers à leurs pièces. Ce n'est donc qu'en s'ouvrant, pour former une chaîne de tirailleurs, qu'une troupe d'infanterie peut marcher de front à l'attaque d'une batterie ; la distance d'un homme à l'autre doit être aussi grande que possible, afin d'offrir peu de prise aux boulets ou à la mitraille, et de permettre à chaque individu, soit de se couvrir des inégalités du sol, soit de faire ce qui a été dit plus haut.

En même temps que ces tirailleurs marchent de front à la batterie, d'autres troupes formées en colonnes en menacent

les flancs; car la batterie n'est ordinairement pas seule, elle est sontenue par de l'infanterie ou de la cavalerie qu'il faut repousser pour s'en emparer. Si l'artillerie dirige son feu sur ces colonnes, les tirailleurs en profitent pour s'approcher d'elle et même pour se jeter dans la batterie ; si au contraire elle continue à répondre aux tirailleurs, les colonnes s'avancent sans de grandes pertes. Arrivées à petite distance, elles se précipitent sans délibérer sur la troupe d'escorte, et, après l'avoir culbutée, elles la laissent courir pour se retourner et prendre la batterie à revers. On comprend qne la cavalerie, par la rapidité de ses mouvements, est l'arme qui est surtout propre à ce coup de main. Il convient donc d'attaqûer une batterie avec les deux armes rénnies, l'infanterie en avant et de front en tirailleurs, la cavalerie en colonnes sur les ailes.

Les pièces prises, il faut, si les chevaux sont encore en état de les conduire, se hâter de les emmener, sinon, ou lorsqu'on voit arriver des forces supérieures pour les reprendre, il faut les enclouer, ou tout au moins emporter les refouloirs; on les mettra ainsi hors d'usage pour quelque temps. L'enclouage se fait au moyen d'une baguette de pistolet qu'on chasse dans la lumière avec nn caillou et qu'on force à se recourber dans l'âme de la pièce.

Il suit de ce qui précède, qu'une batterie qui n'est soutenue que par des forces inférieures à celles de l'ennemi, ou qui n'a pas de cavalerie à opposer à la sienne, et qui, par conséquent, court le plus grand danger d'être attaquée par le flanc, doit chercher à gagner un terrain défavorable à la cavalerie. Des broussailles qui la couvriraient en partie, sans cependant empêcher son action, la lisière d'un bois, seraient des emplacements qu'elle devrait choisir de préférence. Quelques tirailleurs, postés à droite et à gauche des pièces pour contenir les tirailleurs ennemis, seront d'un bon secours. L'infanterie se tiendra à quelqne distance, prenant ses dispositions pour recevoir l'attaque, et la cavalerie, s'il y en a, formera

dcs échelons encore plus en arrière pour se jcter sur le flanc de la cavalerie ennemie, au moment où celle-ci cherchera à déborder l'infantcrie.

Il n'est pas impossible à une batterie qui se voit enveloppée de faire face de tous côtés, et, pour peu que le terrain lui soit favorable, de repousser les attaques d'une nombreuse cavalerie. On lit, dans la vie du général Foy, que, se trouvant près de Schaffouse, après la prise de Zurich, en 1799, il vit déboucher du pont une masse de cavalerie russe. Heureusement qu'il y avait près de sa batterie un bouquet de sapins ; il se hâta d'y retirer ses pièces et les y plaça en carré. La cavalerie russe était nombreuse ; son attaque fut terrible. Cependant les canonniers, excités par leur digne chef, tinrent bon et ne cessèrent de tirer à mitraille qu'au moment où ils furent délivrés par deux régiments d'infanterie qui accoururent pour les secourir.

§ 5. — Attaque et défense d'une Redoute.

La redoute est armée de canon, ou n'est défendue que par l'infanterie. Dans le premier cas, il faudra faire taire le canon avec du canon ; dans le second, on peut marcher sans préambule à son attaque.

Les tirailleurs (principalement les carabiniers) enveloppent d'abord la redoute dans une partie de son contour, dirigeant leurs coups sur la crête du parapet pour empêcher les défenseurs de se montrer, ou du moins pour les forcer à tirer avec précipitation et sans justesse. Ils resserrent leur cercle insensiblement, et, leurs feux convergents, sillonnant les parapets, prennent de plus en plus la supériorité. Arrivés à quelque distance des fossés, ils se mettent à la course et sautent dedans, à moins que des obstacles tels que palissades, abatis, trous de loup, ne les arrêtent ; auquel cas ils les ren-

versent avec la hache, ou les comblent avec les fascines dont ils ont eu la précaution de se munir.

Cependant tous ne se jettent pas dans le fossé; une partie reste sur la contrescarpe pour tirer sur quiconque oserait se montrer derrière le parapet. Quand les troupes ont repris haleine au fond du fossé, elles donnent l'assaut; et pour cela, les soldats s'aident les uns les autres et montent sur la berme; de là ils s'élancent tous ensemble sur le parapet, sautent dans la redoute et forcent les défenseurs à mettre bas les armes.

Si la redoute était armée de canon et présentait un degré de force plus grand que nous ne l'avons supposé, il faudrait d'abord la canonner de manière à briser ses palissades, démonter ses pièces, labourer ses parapets. On cherche, pour placer le canon d'attaque, les endroits les plus favorables; ce sont ceux qui dominent l'ouvrage, ou qui, se trouvant dans le prolongement des faces, donnent le moyen de les prendre d'enfilade. Si la redoute est percée d'embrasures, il faut diriger une ou deux pièces dans chacune; les coups de plein fouet qu'elles leur adresseront, non-seulement démonteront les pièces, mais encore pénétreront dans l'intérieur de l'ouvrage, et y feront des ravages démoralisants pour le défenseur. Quelques bons tireurs, qui s'approcheront de ces embrasures en en évitant les coups directs, ajusteront les canonniers toutes les fois qu'ils se montreront pour recharger leurs pièces.

C'est seulement après que cette artillerie aura produit son effet, que les tirailleurs envelopperont l'ouvrage pour agir comme il a été dit plus haut. Mais si l'infanterie de ligne doit prendre part à l'attaque, elle se forme en autant de colonnes qu'il y a de saillants à attaquer; chacune de ces colonnes est précédée de quelques travailleurs armés de haches, et de porteurs d'échelles. C'est une sage précaution que de donner aux hommes des premiers rangs des fascines dont ils se font un bouclier, et au moyen desquelles ils comblent en partie les fossés. Les tirailleurs s'ouvrent pour laisser passer les colonnes; ils redoublent la vivacité de leur feu pour soutenir l'at-

taque jusqu'au moment où les assaillants escaladent le parapet. L'essentiel, dans ce moment décisif, c'est de faire avec ensemble le dernier effort, et de sauter dans l'ouvrage de tous les côtés à la fois. Il faut donc que la troupe s'arrête un moment sur la berme et qu'elle attende le signal convenu, pour gravir le talus extérieur et monter vers la plongée. Ce doit être comme une vague qui passe sur un écueil. Si la redoute n'est pas secourue, ni appuyée par des troupes qui en défendent les flancs, il est difficile qu'elle résiste longtemps à une attaque dirigée de la sorte et vaillamment exécutée.

On ne peut disconvenir que la défense d'une redoute abandonnée à ses propres forces, ne soit une commission fort périlleuse et dont le succès est très-problématique. Mais, ordinairement, la redoute est flanquée par d'autres ouvrages sur ses ailes, ou soutenue par des troupes. Dans tous ces cas on peut raisonnablement espérer de repousser l'ennemi, ou de soutenir assez longtemps ses attaques pour donner aux troupes de secours le temps d'arriver.

Quoiqu'il en soit, le premier soin du commandant du poste doit être de soutenir le moral de ses soldats par son air de confiance, ses propos guerriers, son activité à mettre toutes choses dans le meilleur ordre.

Si l'attaque n'est pas immédiate, le commandant fera entourer la redoute d'abatis ; il s'approvisionnera de grosses pierres pour la défense des fossés; il tâchera de se procurer des sacs à terre pour en faire des créneaux sur le parapet. Sinon il y suppléera par des bourrelets de gazons qui feront comme autant de petites embrasures à travers lesquelles les meilleurs tireurs ajusteront l'ennemi. Une poutre, mise en travers sur ces bourrelets, peut à la fois servir de frontal aux tireurs et de moyen de défense lorsqu'on la fera roule sur l'assaillant.

Le canon engage l'affaire. Aussitôt qu'on découvre les batteries de l'ennemi, on tire dessus pour profiter de l'avantage qu'on a au premier moment. Mais quand une fois ces batteries ont pris leur position, que les pièces en sont en partie

couvertes par le terrain, et que leurs feux commencent à produire de l'effet, la lutte n'est plus égale. Il faut retirer le canon dans l'intérieur de l'ouvrage ; on ne laissera que celui qui serait couvert par de bonnes traverses. On peut néanmoins le remettre en batterie, de temps à autre, pour lâcher quelques coups de mitraille sur les tirailleurs qui serreraient l'ouvrage de trop près. Cela les intimide plus que la fusillade.

Elle n'est d'abord soutenue que par quelques-uns des plus habiles tireurs qui se nichent dans les angles, derrière les traverses, partout où les coups de l'ennemi parviennent le plus difficilement. Mais quand la redoute est tellement serrée que l'artillerie ennemie ne pourrait continuer son feu sans danger pour les assaillants, les soldats montent sur les banquettes, les pièces sont ramenées, et le feu le plus vif est dirigé sur les colonnes d'attaque et sur les chaînes de tirailleurs qui cherchent à renverser les abatis pour se frayer un passage jusqu'à la contrescarpe. C'est le moment de faire partir les fougasses qu'on aurait préparées sur le glacis ou dans l'intérieur de l'ouvrage.

Si, malgré cela, l'ennemi parvient jusqu'au fossé et qu'il s'y rassemble pour donner l'assaut, tout n'est pas encore perdu. On roule sur lui des obus, des troncs d'arbres, de grosses pierres, puis on monte sur le parapet pour le recevoir avec la baïonnette ou la crosse du fusil. Plus d'une attaque a manqué pour avoir été reçue de la sorte. A la défense d'Huningue, en 1796, le capitaine d'artillerie Foy, s'apercevant que l'ennemi avait déjà dressé ses échelles contre la demi-lune qu'il occupait, fait rouler dans le fossé des obus, qui font à l'ennemi, qui y était entassé, un mal considérable. Les canonniers se saisissent de leurs leviers, de leurs refouloirs, s'élancent sur le parapet et renversent dans le fossé les premiers qui se présentent. L'ennemi découragé dut renoncer à son attaque.

Les ouvrages de campagne ne sont pas, sans doute, aussi faciles à défendre que cette demi-lune, parce que leurs fossés n'ont pas la même profondeur ; cependant il en est dont les

parapets ont assez de relief pour qu'on puisse, sans témérité, la tenter. Si l'on réfléchit au désordre des assaillants dans un tel moment, à la difficulté qu'ils ont de faire usage de leurs armes, et à l'avantage physique et moral que doit avoir celui qui est placé debout sur le parapet, dont le pied est affermi, que rien ne gêne dans ses mouvements, non-seulement on concevra que les défenseurs ont des chances pour eux, mais encore on se demandera comment il serait possible qu'ils ne fussent pas victorieux.

---

§ 6. — Attaque et défense d'une Cassine.

On nomme *cassine* une grande ferme isolée avec ses dépendances, telles que granges, celliers, étables, etc. Ces bâtiments sont ordinairement entourés de murailles formant cour, et sont, par là même, très-propres à être défendus.

L'attaque d'une seule maison ou d'une cassine retranchée offre souvent plus de difficultés que celle d'une redoute, parce que les accès en sont plus difficiles, et que l'ennemi, tirant de tous les étages, y est ordinairement bien couvert. Approchez-vous donc avec précaution pour prendre une idée du genre de difficultés qui vous attendent, faites votre reconnaissance et arrêtez vos dispositifs pour l'attaque qu'il est bon de commencer un peu avant le jour, afin de vous approcher des murs sans de trop grands dangers. Vous ignorez quels sont les moyens de résistance que l'ennemi prépare dans l'intérieur; n'importe, il vous suffit de connaître, pour le moment, quelles sont les murailles percées de créneaux qui auront vue sur les attaques, quelles sont les ouvertures où vous devez diriger vos efforts. Pendant que vous vous rendrez maître de ces parties, le jour viendra qui éclairera vos progrès et vous montrera ce qu'il vous reste à connaître. Autant il était nécessaire de profiter des ombres de la nuit

pour vous approcher et vous emparer des parties extérieures, autant il y aurait de témérité à pénétrer dans l'intérieur sans voir ce qui s'y trouve ; vous tomberiez dans un véritable guêpier, où les plus braves des vôtres perdraient la vie.

Munissez-vous de tout ce qui est nécessaire pour faire sauter les serrures et enfoncer les portes ; et si, dans votre troupe, il ne se trouvait personne qui sût manier ces instruments, vous forceriez des ouvriers de réquisition à vous accompagner. Mais, comme la peur les prendra aisément, il faut charger quelques soldats déterminés de ne point les perdre de vue. Vous devez apporter aussi quelques échelles pour pénétrer, s'il est possible, par les fenêtres, ou jeter des grenades dans l'intérieur. Vous prendrez des sacs à terre ou de forts plateaux pour masquer les créneaux, surtout ceux qui sont dans le bas des murs, et que vous ne pouvez emboucher. Enfin vous vous pourvoirez de quelques bottes de paille et de fagots pour mettre le feu à la cassine, si cela devenait nécessaire.

Je ne suppose point que vous ayez du canon, car avec un pareil secours vous auriez bientôt raison de l'ennemi, se fût-il retranché dans un château-fort. L'attaque est faite par un simple corps d'infanterie.

Vous vous approchez en silence jusqu'à ce que vous soyez découverts; mais quand les sentinelles vous ont annoncé, et que l'ennemi commence à tirailler, vous vous précipitez sur les premières défenses et les abordez sur plusieurs points à la fois pour diviser l'attention de l'ennemi. Une première enceinte, une muraille crénelée, je le suppose, vous arrête d'abord; mais en plaçant plusieurs fusils dans chaque créneau, vous avez trop d'avantage sur le défenseur pour qu'il vous résiste longtemps sur ce point. Il le quitte bientôt pour se renfermer dans son réduit. Vous enfoncez la porte du clos pour le suivre, ou vous abattez un pan de mur.

Vous voilà au pied de la maison : votre premier soin doit être de faire boucher avec les sacs à terre ou les plateaux les

créneaux inférieurs, et, en même temps, d'assaillir les portes pour les enfoncer à coups de haches et de béliers, ou les enlever de leurs gonds avec les leviers dont vous êtes munis. Si ces portes ne sont pas appuyées par derrière, elles seront bientôt renversées, quelque fortes qu'elles soient. Cependant les plus adroits tireurs visent aux fenêtres pour en chasser tous ceux qui s'y présentent, et cela est facile, même de nuit, si la maison est éclairée en dedans; eux-mêmes ont soin de changer de place pour que le coup qu'ils viennent de tirer ne les trahisse pas.

Les soldats se réunissent deux par deux, trois par trois, pour emboucher les créneaux qui sont à leur portée, ou pour tirer sans relâche contre ceux qu'ils ne peuvent atteindre autrement. Ils se saisissent de ce qu'ils peuvent trouver sous la main, en poutres, plateaux, meubles, pour masquer ceux de ces créneaux dont l'effet est le plus à craindre. Pendant que les uns sont ainsi occupés, d'autres approchent les échelles et cherchent à escalader les premières fenêtres que l'ennemi a momentanément abandonnées. Ceux-ci vont à la recherche des issues dérobées et essayent de pénétrer par les endroits où l'ennemi est le moins sur ses gardes; ceux-là suspendent une forte poutre à un chevalet composé de trois pièces liées ensemble par le haut, et, en brandissant ce bélier, ils font une brèche à la muraille, et fournissent à leurs camarades un nouveau moyen de pénétrer dans l'intérieur. La nuit rend ces opérations faciles.

Quand le jour vient éclairer cette scène vous pouvez entrer dans le rez-de-chaussée et en chasser définitivement les défenseurs, en renversant les barricades à mesure que vous les découvrez. Maintenant ils ont le haut de la maison, et vous tenez le bas. Vous leur offrez la capitulation : s'ils l'acceptent tout est fini; vous traitez vos prisonniers en braves militaires, et vous leur témoignez d'autant plus d'égards qu'ils ont fait une plus belle résistance. Si la capitulation est rejetée, vous n'irez pas perdre votre temps, et vous exposer à toutes sortes

de dangers en escaladant les étages supérieurs dont les escaliers sont probablement rompus; mais allumant un grand feu au-dessous, vous forcerez ces enragés à demander merci.

Il peut se rencontrer des cas où il faille employer des moyens extraordinaires pour s'emparer d'un semblable poste, mais telle est en général la marche à suivre.

Pour défendre une cassine, il faut commencer par la mettre en état de résistance: on barricade les portes, et, pour peu qu'on ait du temps, on perce des créneaux à tous les étages, en ayant soin de les faire aussi petits que possible, et assez hauts pour que l'ennemi ne puisse pas les emboucher. Une banquette, construite en planches posées sur des tonneaux, sur des meubles ou des chevalets, permettra d'en faire usage depuis le dedans. On pratique aussi des créneaux à raz-terre; ils inquiètent beaucoup l'ennemi s'il ne songe pas à les masquer. Les angles sont les parties faibles, il faut donc tâcher d'y percer un créneau, quoique cela soit ordinairement plus difficile qu'ailleurs. On abattra la couverture si elle est de chaume, pour éviter le danger du feu; et, si elle est en tuiles, on y pratiquera des ouvertures, au moyen desquelles on puisse jeter toutes sortes de choses sur l'ennemi, qui, niché au bas des murailles, serait à l'abri du feu des créneaux. Pour écarter l'incendie, qui est de tous les accidents le pire, les planchers seront recouverts d'une couche de terre ou de fumier. Les poutres principales de la charpente seront étançonnées, si l'on a du bois sous la main, afin qu'une brèche aux murailles n'en entraîne pas la chûte; et, pour boucher cette brèche, on tiendra prêts quelques meubles, tels que buffets, grandes tables, etc. On ouvre enfin le plancher au-dessus de la porte, pour pouvoir percer de baïonnettes les premiers qui se présenteront à cette porte. Il va sans dire que si la cassine est entourée d'une muraille de clôture, on la percera de créneaux, toujours d'après les mêmes principes, et qu'on ne se retirera dans la maison qu'après avoir défendu l'enceinte et fait au dehors toute la résistance dont on est capable.

L'histoire offre bien des exemples de postes de cette nature, qui ont été défendus pendant longtemps, même contre des forces très-supérieures. Une bande de guérillas commandée par un capucin, fut forcée de se réfugier dans une vieille tour bâtie près du village de San Miguel, sur la rive gauche de la Fluvia. Le moine intrépide défendit ce poste pendant trois jours, bravant le feu de la mousqueterie et de l'artillerie, et l'épaisse fumée qu'on alluma au pied de la tour pour étouffer la garnison. Les assaillants perdirent une quarantaine d'hommes et eurent beaucoup de blessés dans l'attaque de cette bicoque. Le manque de vivres et de munition put seul déterminer le capucin à accepter une espèce de capitulation, d'après laquelle il descendit du sommet de la tour à l'aide de cordes, tous les planchers intérieurs ayant été dévorés par les flammes.

Il paraît, d'après cette relation, que les murs de la tour étaient très-épais et qu'elle était recouverte d'une voûte en maçonnerie, circonstance extrêmement favorable à la défense, mais rare à rencontrer.

Voici un autre exemple plus conforme au sujet du texte, et qui est assez instructif pour le rapporter au long, il est tiré du commentaire sur Polybe par Folard, qui est lui-même un des acteurs principaux de cette scène : Une grande cassine, appelée la *Bouline*, s'élevait dans une plaine, près d'un canal, où les fourrageurs du prince Eugène venaient couper de l'herbe pour les chevaux. Le chevalier Folard, qui servait dans l'armée du duc de Vandôme, proposa d'occuper cette cassine pour resserrer la droite de l'armée ennemie et empêcher ses fourrages. Sa proposition fut acceptée. Je fus tout étonné, dit-il lui-même, d'y trouver des créneaux pratiqués dans l'enclos de la cour, et je jugeai bien que celui qui les avait faits n'était pas un fort habile homme; car, outre qu'ils étaient trop bas, ils étaient de plus d'un pied de diamètre, en sorte que ceux du dehors avaient le même avantage pour tirer que ceux du dedans, défaut auquel il était impossible de remédier

sans les fermer, ce qui n'était pas aisé, faute de temps. On mit quatre compagnies dans la cassine, et, à peine les premières dispositions étaient-elles prises, que l'ennemi se présenta en grandes forces amenant du canon. Je me jetai dans ce poste, dit encore Folard, au moment où l'on venait de fermer la porte du côté du canal. Je trouvai nos gens fort empressés, car on voyait, malgré l'obscurité, les ennemis qui s'avançaient droit à nous. La Tour-Fragnier avait déjà fait avancer un foudre où l'on fait cuver le vin, contre une seconde porte de l'enclos, ce qui nous mettait en sûreté. Je lui dis qu'il en fallait faire autant à celle du canal. On avait posté La Roque, avec sa compagnie, dans un colombier qui était tout ce qu'il y avait de meilleur à défendre bravement. Il y avait six marches de pierre pour y monter, et la porte était si petite qu'on ne pouvait y entrer qu'un à un, autre avantage. Il fit monter par une échelle, à l'étage d'en haut, sept grenadiers pour tirer des fenêtres où il y avait des barreaux de fer, et occupa le bas. Voilà pour celui-ci. Les autres compagnies furent distribuées aux portes, tout autour du mur de clôture, dans les celliers et dans un poulailler. Les choses étaient dans cet état quand les ennemis arrivèrent avec du canon; ils avaient presque tous les grenadiers de l'armée, du moins quinze cents. Monsieur le prince de Wurtemberg était à la tête de cette entreprise, où j'ai tiré plus d'instruction des fautes qui lui sont échappées que s'il n'en eût fait aucune.

Pendant qu'on dételait le canon, qui fut pointé contre la porte opposée au canal, le prince de Wurtemberg disposa toutes choses pour l'attaque. Trois coups servirent de signal à l'infanterie. La cassine fut enveloppée de toutes parts, hors du côté du cellier, où les ennemis ne prirent pas garde, à cause de la nuit, qu'il y avait une porte cochère, dont une fois maîtres ils l'étaient de toute la cassine, hors le colombier et le poulailler; cette faute leur couta bon, sans mettre en ligne de compte la honte qui suit toujours les entreprises mal concertées.

Les ennemis furent bientôt maîtres de nos créneaux en fourant cinq ou six fusils dedans, et dans un instant nous fûmes enveloppés de mille feux et forcés de nous réfugier où nous pûmes. Je m'étais jeté sous le portique d'un pressoir, avec vingt ou trente grenadiers de différentes compagnies, tout auprès de la porte du canal, quand je m'aperçus qu'elle était attaquée. Les ennemis, ne pouvant l'enfoncer, commencèrent à la couper à coups de haches. Je dis aux grenadiers que la porte n'ayant pas de créneaux, il fallait tirer à l'endroit où l'on tâchait de la rompre. Je les fis reculer d'environ six pas et ils firent grand feu; les balles, perçant à travers, tuèrent ou blessèrent la plupart de ceux qui travaillaient à la couper. On ne s'était pas attendu à cette attaque, parce que l'on croyait que les ennemis ne voudraient pas se mettre entre deux feux, car nous avions environ deux cents hommes à notre pont sur le canal. Je m'aperçus bientôt du succès du feu que nous faisions contre la porte, car on la coupait avec moins de vivacité; mais, comme elle n'était que de sapin et fort peu épaisse, ils firent une ouverture à passer deux hommes, assez incommodément, parce qu'étant faite trop bas, il fallait qu'ils se baissassent pour entrer.

Je jugeai, dès lors, qu'il était temps d'approcher de cette ouverture. Les premiers des ennemis, poussés par ceux qui les suivaient, se pressaient d'entrer; mais à peine étaient-ils dedans, qu'ils étaient reçus à coups de baïonnettes et égorgés sans miséricorde : et, comme ceux qui les suivaient ne voyaient rien de cette boucherie, ils se pressaient d'entrer pour avoir la gloire d'être des premiers; cela dura un certain temps, lorsqu'on s'aperçut d'une autre ouverture qu'ils venaient de faire à l'autre battant de la porte; les premiers étaient à peine demi-entrés, qu'ils furent égorgés, et ceux-là bouchèrent le trou. Les ennemis, voyant cela, firent de puissants efforts pour enfoncer cette porte, et ajoutèrent des leviers, de sorte qu'ils la firent sauter hors de ses gonds. On put d'abord leur résister, mais quand le second battant qui

craquait tomba tout d'un coup, on les vit entrer en foule comme un torrent. Je fus blessé et entraîné dans la cour; l'obscurité me permit de gagner le poulailler sans être reconnu. J'y trouvai une quinzaine de grenadiers qui tiraient sans cesse sur un corps qui était en bataille derrière la cassine. L'ennemi remplissait la cour, et n'ayant pas eu la précaution d'éteindre les feux que nos soldats y avaient allumés, nous les visions et les choisissions à la clarté des feux, comme il nous plaisait.

Le prince de Wurtemberg, craignant que les secours n'arrivassent, crut qu'en se rendant maître du colombier le reste ne tiendrait pas longtemps; il le fit attaquer et s'empara facilement du bas; mais les sept grenadiers qui défendaient le haut, ne voulurent point se rendre et continuèrent leur feu au grand préjudice des attaquants, et il y a lieu de s'étonner que celui-ci, maître du bas, ne songeât pas à y mettre le feu, ou à le faire sauter en y jetant un baril de poudre, et d'en faire autant au poulailler. C'était ce que nous craignions le plus, et ce qui nous obligea à faire un trou dans le plancher, pour tirer d'en haut sur ceux qui s'aviseraient d'entrer dans l'étage inférieur, et y en ayant eu un de tué, on prit cet endroit pour un coupe-gorge, tant la nuit grossit les objets et nous fait paraître terrible ce qui ne le serait point du tout dans le plein jour.

Toute la nuit se passa de la sorte, et il restait environ une heure de jour quand les secours arrivèrent et forcèrent le prince de Wurtemberg à abandonner la partie, après avoir laissé tout le terrain couvert de ses morts.

Il eut sans doute réussi s'il n'eût attaqué qu'une heure ou deux avant jour; et surtout, s'il eût songé à mettre le feu au bâtiment; cet oubli est inconcevable de la part d'un homme de guerre tel que le prince.

---

§ 7. — SURPRISE ET ESCALADE D'UN LIEU FORTIFIÉ.

On prend un lieu fort par *surprise* quand on parvient à s'y introduire clandestinement en nombre suffisant pour obliger les défenseurs à quitter le poste ou à mettre bas les armes. On le prend par *escalade*, lorsqu'on emploie des échelles pour franchir ses murailles.

Une escalade est rarement tentée en plein jour et à force ouverte, cependant ce n'est pas sans exemple. Elle se fait plutôt de nuit, parce qu'on a l'espoir de pénétrer dans les fossés, et peut-être même de dresser les échelles, avant que les sentinelles aient donné l'éveil. Si l'escalade se fait de jour, il faut du moins diviser l'attention des défenseurs par de fausses attaques dirigées sur d'autres points. On s'épargne ainsi de grandes pertes.

Les Romains, dans ce qu'ils appelaient *l'attaque en couronne*, posaient les échelles sur tout le pourtour de la place, ou du moins dans toutes les parties accessibles, et combattaient partout en même temps. Cette méthode leur a quelquefois réussi, mais il est clair qu'elle ne peut être tentée que dans le cas où les murailles ne sont précédées que d'un très-mauvais fossé, ou qu'elles n'en ont pas du tout.

Un des plus sûrs moyens de réussir dans la surprise d'une ville, est de se ménager des intelligences avec l'intérieur, sinon, de se faire accompagner de quelques guides du pays, parfaitement sûrs, et qui connaissent bien tous les endroits par lesquels on peut pénétrer sans de trop grandes difficultés. Ces endroits se trouvent ordinairement dans les parties dégradées de l'enceinte, dans les maisons attenantes aux murailles et dont on a négligé de fermer les fenêtres par des barreaux, dans les endroits qui donnent sur l'eau et qui, à la longue, se sont comblés, etc.; les aqueducs et les égouts négligés ont quelquefois permis l'introduction d'hommes armés à l'insu de la garnison. Mais quand l'ennemi se garde mal, tout est

accessible avec les échelles ; souvent même faut-il choisir de préférence les murailles les plus élevées, et, en apparence, les moins abordables, parce que c'est probablement là qu'on trouvera l'ennemi en défaut, à cause de la sécurité que lui inspirent ces parties de l'enceinte. C'est ainsi qu'au siége de Badajos, en 1812, les Anglais ont donné l'escalade aux murailles du château qui étaient les plus élevées de la ville, et ont pénétré dans l'intérieur, pendant que l'attaque, dirigée sur des brèches pratiquées dans des murailles plus basses, se prolongeait sans succès.

On ne doit tenter une escalade que lorsqu'on est bien sûr que les échelles qu'on a pu se procurer sont d'une longueur suffisante : il faut pour cela qu'elles dépassent d'au moins un mètre la hauteur des murailles, pour qu'on puisse leur donner du pied, et pour que les cordons en saillie, qui couronnent ordinairement les murs de ville, ne soient pas un obstacle pour l'attaquant. Le duc de Savoie qui, depuis longtemps, méditait un coup de main sur Genève, avait fait préparer des échelles composées de plusieurs pièces, et qui pouvaient s'allonger suivant le besoin. Il s'en servit dans la nuit du 12 décembre 1602, et déjà un grand nombre de ses soldats étaient dans la ville, lorsqu'un coup de canon, tiré au hasard, brisa les échelles et donna l'alarme. Tout ce qui était entré fut pris, tué ou précipité dans les fossés par les citoyens à demi-vêtus, et qui, dans cette circonstance, déployèrent un grand courage. Les échelles du duc de Savoie, conservées dans l'arsenal de Genève, ont servi de modèle à celles qu'on emploie dans les incendies ; on pourrait en avoir de pareilles dans l'approvisionnement du matérlel qui accompagne les armées ; elles sont facilement transportables, chaque pièce n'ayant qu'environ trois mètres de longueur.

Au moment de l'escalade les échelles seront couvertes de soldats, il faut donc les étayer dans le milieu de leur longueur. Cela est d'autant plus nécessaire qu'on leur donne plus de pied ; sans cette précaution, elles pourraient se rompre sous

la charge. Des soldats exercés à la gymnastique sont capables d'escalader de hautes murailles avec armes et bagage, au moyen d'un crochet emmanché à une perche assez longue pour atteindre le haut du mur. J'ai vu en France les soldats de mon ancien régiment, le 3e du génie, gravir ainsi les murailles de la citadelle de Montpellier avec la plus grande facilité. Sans doute que la question change quand la place est défendue ; mais cela est excellent pour une surprise ; l'on n'en doit donc pas moins recommander l'exercice de la gymnastique, comme infiniment utile aux armées.

Si ce sont des rochers qu'il faille escalader, c'est en s'aidant des pieds et des mains, en s'accrochant aux buissons, aux racines, en plantant les baïonnettes dans les fentes des rochers, qu'on parvient au sommet. Ces sortes d'escalades sont fort dangereuses quand l'ennemi défend le haut, ne fût-ce que par quelques hommes. Il faut, pour se garantir des pierres qu'ils roulent en bas, faire comme les Français à l'attaque du fort de Scharnitz, près d'Inspruck : ils attachèrent leurs havresacs sur leurs têtes, et, à l'abri de cette espèce de bouclier, ils gravirent les rochers, malgré les pierres qu'on précipitait sur eux.

Il va sans dire que pour tenter la surprise ou l'escalade d'un lieu fortifié, il faut en avoir la connaissance la plus exacte, tant en ce qui concerne les abords et les fortifications ou moyens de fermeture, que relativement aux rues, à l'emplacement des casernes, des corps-de-garde, de l'arsenal, au logement des principales autorités, etc.; il faut connaître la force de la garnison, la manière plus ou moins vigilante dont se fait le service, le caractère et le talent du chef, si les habitants sont favorables ou contraires; toutes choses qui doivent influer sur les mesures qu'on aura à prendre.

Le secret est l'âme de toutes les entreprises militaires; mais c'est surtout pour les surprises qu'il est indispensable ; car il est aisé de concevoir que, pour peu que votre projet transpire, l'ennemi se tiendra sur ses gardes, redoublera de vigi-

lance, et que votre coup sera manqué. Si donc les préparatifs exigent quelques mesures ostensibles, il faut répandre mystérieusement le bruit qu'on se prépare à une entreprise toute différente de celle qu'on a réellement en vue; faire même partir quelques petits convois dans une direction opposée à celle qu'on veut tenir. Cependant les préparatifs qui peuvent se faire à l'insu de tout le monde sont toujours les meilleurs; et souvent il est possible de donner, même à un très-grand nombre de personnes, des ordres qui ne sont compris que lorsqu'il est trop tard pour faire jouer les ressorts de la trahison. Le roi de Naples, Joachim Murat, méditant d'enlever aux Anglais l'île de Capré, qui commande la baye de Naples, et ne pouvant y réussir qu'en escaladant les rochers qui la bordent, au moyen d'un très-grand nombre d'échelles, fit commander tous les allumeurs de falots, et leur enjoignit de se trouver avec leurs échelles en un lieu indiqué, au jour et à l'heure prescrits; chacun d'eux fut bien surpris de ne s'y pas trouver seul, et ne comprit de quoi il s'agissait qu'en voyant les échelles partir pour leur destination.

Le temps le plus favorable pour une surprise est celui d'une nuit d'hiver, sans clair de lune. On peut ainsi faire une assez longue marche sans être découvert, et arriver une heure avant le jour. C'est le moment le plus propice pour l'exécution, parce que c'est celui où les hommes dorment le plus profondément, et que le jour, qui aurait empêché la surprise, est au contraire nécessaire pour mener à bonne fin l'attaque commencée. Si, pendant cette nuit obscure, il fait un gros vent et de la pluie, on est encore plus sûr de réussir, parce que le bruit du vent, surtout quand il vient à vous, couvre le cliquetis des armes et le bruissement inévitable d'une troupe en mouvement. La pluie est contraire aux mesures de vigilance; elle transit les sentinelles et rend les patrouilles paresseuses. Lorsqu'avec ce concours de circonstances on a pu choisir un jour où la garnison s'est livrée à quelque réjouissance, et où par conséquent les soldats, ayant bu plus que de coutume, se-

ront disposés à la négligence, on aura toutes les chances de succès.

Il est extrêmement important de pouvoir se reconnaître dans l'obscurité; ainsi donc, outre le mot et le signe au moyen desquels les soldats montrent à quelle troupe ils appartiennent, on fera porter à chacun une marque bien visible, telle que du papier au shako, un mouchoir blanc autour du bras, ou la chemise liée en ceinture autour du corps, etc. C'est l'usage de mettre la chemise par dessus l'armure, pour se reconnaître de nuit, qui a fait donner le nom de *camisades* aux attaques par surprise.

On se munit de pétards, de haches et de leviers pour enfoncer les portes; de poutres et d'échelles pour renverser ou escalader les murailles. Il faut de plus des claies et des fascines, si l'on doit rencontrer des fossés bourbeux : avec les claies on se fait aisément un passage sur la vase à demi-liquide; des planches larges peuvent les remplacer. Avec les fascines on comble les mares, les petits fossés ou *cunettes* qu'on trouve sur son chemin. Tout cela est porté à bras d'hommes depuis la dernière halte : les chariots et les bêtes de somme pourraient vous faire découvrir; on les laisse donc à une certaine distance, et depuis là on s'approche en silence avec toutes les précautions possibles pour n'être pas découvert ; en particulier on ne permet pas aux soldats d'allumer leurs pipes, le feu se voyant de très-loin pendant la nuit. Chacun doit d'autant plus rester à son poste, qu'il aurait beaucoup de peine à le retrouver quand il l'aurait quitté. Si l'on rencontre quelque chien dont les aboiements pourraient donner l'éveil, il faut tâcher de s'en délivrer en se servant de toute autre chose que d'une arme à feu.

Les dispositions d'attaque doivent varier suivant les circonstances; mais, en général, il est bon de partager la troupe en trois parties, la première pour pénétrer dans la ville, la seconde pour rester en réserve au dehors et protéger la retraite en cas de malheur, et la troisième pour prendre posi-

tion du côté où les secours pourraient arriver à l'ennemi.

Quand la première division a pénétré dans la ville, par escalade ou autrement, elle s'empare de suite des contours des quartiers adjacents et de l'issue des principales rues, pendant que des détachements courent aux portes pour les ouvrir aux troupes du dehors, après avoir pris ou tué les gardes. Aussitôt que les portes seront ouvertes, et que vous serez en nombre, vous vous répandrez dans la ville, après avoir laissé toutefois de bonnes réserves sur les points désignés pour la retraite en cas d'échec. Vous vous rendrez à la fois chez le commandant de la place, aux casernes, à l'arsenal, aux corps-de-garde de l'intérieur, pour empêcher, s'il est possible, la réunion des défenseurs, et paralyser leurs efforts en vous emparant du chef qui doit les diriger. Si vous laissez à l'ennemi le temps et les moyens de revenir de sa stupeur et de se concentrer dans l'intérieur de la ville, vous courrez le risque d'être chassés, parce que vous êtes faibles partout, dans le grand nombre de points que vous occupez.

Ainsi, sans parler du fameux exemple de Crémone, connu de tout le monde, où le prince Eugène, déjà maître d'une grande partie de la ville, et après s'être saisi du maréchal de Villeroi, fut néanmoins obligé d'abandonner sa proie, nous pouvons citer, à l'appui de ce qui précède, et pour prouver que tout n'est pas perdu pour le défenseur quand l'ennemi n'est encore maître que des postes extérieurs, l'exemple plus récent de la surprise de Berg-op-Zoom en 1814 : le général anglais Sir Graham, informé que la garnison d'une aussi grande place était hors de proportion avec l'étendue de ses fortifications, que les fossés étaient gelés, et que la population était mal disposée pour les Français, médita un coup de main pour le 8 mars. Le général Bizannet commandait dans la place. Graham partagea sa troupe en quatre colonnes, et commença l'attaque à dix heures du soir. Une des colonnes, qui devait servir de réserve, se présenta à la porte de Steenbergen, pendant qu'une autre, aux ordres des généraux Skerret et Gorre,

pénètre dans le port, file le long des remparts et se rend maîtresse de la porte d'Anvers. Les deux autres colonnes se joignent à eux, après avoir passé les fossés sur la glace et escaladé le bastion d'Orange.

Mais la garnison n'avait pas tardé à se rassembler, et, quoique forcée d'abandonner aux Anglais toute la partie gauche du port, elle les repoussa néanmoins pendant la nuit de tous les autres points, et, quand le jour parut, les voyant confinés dans cette partie de l'enceinte, elle marcha sur eux. Trois colonnes balayent le rempart et refoulent les assaillants vers la porte d'eau, où la mitraille, à laquelle ils ne peuvent répondre, les force à mettre bas les armes. Le général Cook fit encore résistance dans le bastion d'Orange à la faveur des palissades, mais il dut aussi se rendre après une lutte sanglante. La perte des Anglais fut considérable.

Les fautes commises par l'attaquant sont : 1° d'avoir commencé trop tôt : il a trouvé tous les officiers de la garnison sur pied; 2° de n'avoir pas abattu le pont-levis pour ouvrir la porte d'Anvers aux troupes du dehors, qui restèrent spectatrices du désastre quand la marée montante empêcha de porter secours, et ôta tout moyen de retraite à ceux qui étaient dedans; 3° de s'être trop divisé en se portant à droite et à gauche du pont, et en s'étendant sur un trop grand développement. Le défenseur combattit toujours du fort au faible; il avait sur les Anglais l'avantage de la connaissance exacte des localités (et de nuit cet avantage est grand), d'une artillerie bien servie et d'une concentration naturelle.

On conçoit combien les ordres doivent être circonstanciés dans une opération de cette nature, pour que chacun sache ce qu'il a à faire. Malgré cela, il est bien difficile qu'il ne s'introduise pas de la confusion et du désordre parmi les troupes assaillantes, les chefs ne pouvant, pendant la nuit, voir le mal et le prévenir à temps. Aussi est-ce folie que de tenter de pareilles entreprises quand on a affaire à une troupe nombreuse et aguerrie, ayant avec elle ce que la nature même

de l'opération ne permet pas de conduire avec soi, du moins dans les premiers moments, de la cavalerie et de l'artillerie.

Quand une fois l'alarme est répandue dans la ville, il est bon de détourner l'attention des défenseurs par de fausses attaques, où l'on fait grand bruit, bien qu'on n'y emploie que peu de monde. Un détachement de cavalerie peut servir utilement à cet effet, parce qu'en se portant rapidement autour des murs il se multiplie aux yeux de la garnison. S'il est possible d'entrer par plusieurs endroits à la fois, comme les Anglais à Berg-op-Zoom, cela vaut toujours mieux, parce que si une colonne est repoussée, l'autre peut avoir du succès; et, dans tous les cas, l'ennemi étant obligé de se partager, offre moins de résistance. Quelquefois les fausses attaques réussissent, quand les véritables sont repoussées: alors les rôles changent. Quoiqu'il en soit, les diverses colonnes doivent toujours avoir pour but de s'appuyer mutuellement; sans cela, l'attaque est décousue et n'a que peu de chances de succès.

Quand la troupe est maîtresse de l'enceinte, et qu'elle pénètre dans l'intérieur de la ville, les chefs doivent faire tous leurs efforts pour la tenir réunie et empêcher les soldats indisciplinés de se jeter dans les maisons pour s'y occuper de toute autre chose que du combat. Rappelons-nous que la ville n'est point en notre pouvoir tant qu'il reste quelque part un foyer de résistance; jusque-là, nous n'avons pas trop de tous nos moyens pour assurer le succès. D'ailleurs les désordres que commettent des soldats débandés ne doivent jamais être tolérés; ils souillent les plus beaux triomphes.

Puisque c'est au moyen des échelles que les lieux fortifiés peuvent être enlevés, les défenseurs doivent préparer tout ce qui peut servir à les briser ou les renverser. Ils auront sur les parapets, ou du moins dans les parties les plus accessibles, de grosses poutres rondes, retenues par des cordes, et qui, lorsque ces cordes seront subitement coupées, rouleront sur les assaillants, les écraseront et briseront les échelles. Ils tiendront près des remparts, dans des hangars toujours ouverts,

des fourches et des crochets au moyen desquels on puisse repousser les échelles, des faux emmanchées pour balayer les parapets. On s'approvisionnera aussi de balles ardentes pour éclairer les fossés, au moment de l'attaque. Les parties les plus basses des murailles seront, autant que possible, fraîsées au sommet.

Mais ce qui vous mettra le mieux à l'abri du danger des surprises, c'est une exacte vigilance qui, bien loin de se rallentir dans les nuits orageuses, doit redoubler d'activité, puisque ces moments sont ceux que l'ennemi choisit de préférence pour faire ses coups. Il faut que des rondes fréquentes tiennent les postes éveillés, et que les sentinelles, de quart d'heure en quart d'heure, fassent courir ce cri, que l'une transmet à la suivante tout autour des murs : *Sentinelles, prenez garde à vous !* Ce n'est pas assez des rondes faites par les subalternes, le commandant ira lui-même, à des heures différentes, voir par ses propres yeux si tout se passe comme il l'entend.

Les jours de marché, on mettra des paysans aux portes pour reconnaître ceux qui entrent, et s'assurer que ce ne sont pas des soldats déguisés. On ne permettra point aux charriots de s'arrêter ni aux portes, ni sur les ponts; on les fera filer un à un; on fera même bien de n'en point laisser approcher, qu'on n'ait vu ce qu'ils portent, et qu'on n'ait reconnu que ce sont bien réellement des paysans des environs qui les amènent. On sait que, plus d'une fois, on a introduit par ces moyens des soldats dans les villes qu'on voulait surprendre, lesquels, restant cachés jusqu'à l'heure convenable, s'emparaient d'une porte et l'ouvraient aux troupes qui s'étaient avancées pendant la nuit. Un charriot, renversé à dessein, a souvent suffi pour empêcher un pont-levis de jouer, et pour donner le temps à un corps, embusqué dans le voisinage, d'accourir et de surprendre la place.

Les fossés remplis d'eau sont sans doute une grande garantie contre le danger des surprises ; il ne faut cependant pas

trop s'y fier, ni se garder avec moins de soins; car l'ennemi peut franchir ces fossés avec des claies, des radeaux et même des bateaux, qu'il aurait fait approcher pendant la nuit et transporter à bras d'hommes jusqu'aux fossés. Rien n'est impossible à une volonté forte, et ce que l'entreprise a d'extraordinaire et d'inattendu, est précisément ce qui la fait réussir.

Dans l'hiver ces fossés sont très-dangereux, parce qu'ordinairement les murailles qu'ils baignent ont peu de hauteur; l'eau venant à se geler, l'ennemi a une grande facilité de livrer l'escalade. Il faut donc casser la glace tous les jours, et se bien tenir sur ses gardes. On ne surprend pas une garnison qui veille et fait régulièrement son service; on ne songe guère à enlever par escalade les murailles qu'elle occupe.

---

§ 8. — Réflexions sur les Manœuvres.

Après avoir parlé des diverses actions de guerre où les manœuvres réglementaires trouvent leur application, il n'est pas hors de propos, en terminant ce chapitre, de présenter quelques réflexions sur les manœuvres elles-mêmes, pour en faire comprendre l'esprit.

Les caractères d'une bonne évolution sont :

1° La *promptitude :* car, tant que la manœuvre dure, la troupe est dans un état de crise; il faut qu'elle en sorte le plus promptement possible.

2° La *facilité*, afin que les chefs et les soldats l'exécutent, pour ainsi dire, sans y penser. Une manœuvre difficile amène la confusion, et la confusion entraîne les déroutes. Qui dit facilité, dit en même temps *simplicité*. Une manœuvre ne peut pas être facile si elle n'est simple.

3° La *sûreté;* c'est-à-dire que si l'ennemi vient à se présenter inopinément dans une période quelconque de l'évolu-

tion, il faut que les troupes se trouvent disposées de telle sorte, qu'elles puissent se mettre à l'instant en défense et faire résistance.

4° La *précision*, pour que chaque mouvement soit compassé et limité par des points fixes, qui en règlent invariablement la marche et la direction.

5° Un *commandement clair et bref;* car, de la nature du commandement dépend souvent le succès d'une manœuvre. S'il est tel que personne, en l'écoutant, ne puisse ignorer ce qui va se faire, la manœuvre réussira. Si, au contraire, il offre quelque obscurité à l'esprit; si, par un défaut de logique, les mots essentiels sont au commencement de la phrase, au lieu d'être au milieu ou à la fin, la manœuvre pourra manquer, soit qu'on l'ait mal comprise à cause de son ambiguité, soit qu'on n'ait pas entendu les premiers mots, qui échappent souvent quand l'attention n'est pas suffisamment fixée. Si, par exemple, on veut former en colonne serrée un bataillon déployé, et qu'on commande, suivant la traduction française de l'ordonnance fédérale : *Bataillon,—sur la troisième division, colonne serrée, la droite en tête,* on court risque de voir plusieurs chefs de division ne pas savoir ce qu'ils auront à faire, parce qu'ils n'auront pas entendu sur quelle division la colonne doit se former. Il est bien mieux de partager le commandement en deux parties, séparées par un intervalle, comme dans l'ordonnance française. Dans la première partie, on annonce ce qu'on va faire, et, dans la seconde, on indique comment on le fera : *Colonne serrée par divisions.—Sur la troisième division, la droite en tête en colonne.* Ce commandement n'est pas plus long, et il est plus logique que le nôtre. La pose qui sépare le commandement d'avertissement du commandement d'exécution, donne à tout le monde le temps de se recueillir, et l'indication de la subdivision qui sert de base à la manœuvre ne saurait échapper à personne.

Pour réunir la promptitude à la facilité d'exécution, dans une des manœuvres les plus importantes pour l'infanterie, je-

veux parler de la formation du carré, voici comment elle devrait se faire, si l'on adoptait l'idée émise dans le chapitre II, d'une formation en quatre compagnies ou divisions, et du doublement des rangs par les chasseurs.

Le bataillon étant en colonne serrée, comme cela convient quand on a à craindre les attaques de la cavalerie, le chef commandera : *Bataillon, — pour former le carré, prenez vos distances, — marche.* Chacun sachant ce qu'il a à faire dans ce cas, il n'y a point de commandements particuliers à adresser aux chefs des divisions. Celui de la première s'avance, au commandement de *marche*, de l'étendue de sa division; le chef de la seconde le suit, et s'arrête à demi-distance; les deux autres ne bougent.

Le chef de bataillon commande ensuite : *Formez le carré, marche.* La première division ne bouge pas. La seconde et la troisième rompent par sections, à droite et à gauche. La quatrième fait demi-tour à droite, et le carré est formé en un clin d'œil. Les chasseurs se groupent aux angles, ou entrent dans l'intérieur pour doubler les rangs, suivant les vues du chef.

Comparez cette manœuvre à celle du règlement, et vous la trouverez bien plus conforme aux principes, plus simple, plus prompte, et par conséquent mieux applicable et plus sûre.

Autre exemple : la sûreté exige qu'un bataillon en colonne serrée, et isolé, ne fasse aucun mouvement qui rompe ses rangs; c'est pourquoi on a imaginé les *changements de direction par le flanc*, pour faire face à droite ou à gauche. De cette manière le bataillon est toujours compacte, et peut, en un moment quelconque de son évolution, repousser une charge. Mais lorsque plusieurs bataillons en masse se protégent, on ne craint plus de leur faire exécuter des *tournés*, comme à de simples pelotons, parce que l'espèce de confusion qui en résulte momentanément dans le bataillon qui exécute son mouvement, est peu dangereuse, l'ennemi étant tenu en respect

par la présence des autres bataillons. De cette manière, on pourra former en bataille, sur la droite ou sur la gauche, une colonne de plusieurs bataillons en masse, sans être obligé de faire faire au préalable, à la colonne entière, un changement de direction par le flanc, comme on le pratiquait autrefois. La manœuvre sera plus facile et plus prompte, quoique peut-être un peu moins sûre pour chaque bataillon en particulier. Le troisième principe doit, dans ce cas, fléchir devant les deux premiers; et c'est avec raison qu'on a introduit la simplification dont je viens de parler, dans nos règlements d'exercice.

Une manœuvre, pour être bonne, doit encore, autant que possible, être *offensive ;* c'est-à-dire que, pour l'exécuter, il vaut mieux que les troupes se portent en avant que de marcher en arrière, parce que tout mouvement rétrograde intimide, et peut être le prélude d'une honteuse fuite; au contraire, le moral de la troupe est soutenu, son courage se ranime quand elle s'avance, comme si elle voulait diminuer l'espace qui la sépare de l'ennemi, pour le voir de plus près. C'est un point bien essentiel de ne rien faire qui puisse porter atteinte à l'exaltation du soldat, qui est, après le talent du général, le gage le plus certain de la victoire. Or, rien n'est plus fragile que cette exaltation, un rien la fait naître, un rien la détruit. C'est à quoi l'on ne songe peut-être pas assez dans les manœuvres d'esplanade qui, trop souvent, ne sont qu'une image bien imparfaite des manœuvres de guerre, au lieu d'en être le tableau fidèle. Pour juger une manœuvre, il faut toujours se placer sur le champ de bataille, en face de l'ennemi, au milieu des balles et des boulets, et dans l'émotion qui agite même les guerriers les plus intrépides.

Mais il ne suffit pas que des évolutions soient bien combinées, il faut encore, et il est surtout nécessaire qu'elles soient bien exécutées. Or, ce n'est que par un exercice habituel qu'on s'y rend habile, et qu'on acquiert cette expérience qui n'hésite jamais, et sans laquelle il n'y a point de confiance parmi les soldats. Il faut donc tenir la troupe constamment en

haleine, et exercer les vétérans presque autant que les conscrits. Un long repos a toujours été funeste aux armées; les vieux soldats qui ont perdu l'habitude des armes, sont presque aussi novices, quand il faut les reprendre, que les jeunes gens qui, pour la première fois, se rangent sous le drapeau; ils leur sont même inférieurs en ceci, qu'ils savent, par leur expérience, que le soldat dont les armes sont rouillées est à demi vaincu; l'inexpérience des autres les fait courir au danger, qu'ils ne connaissent pas encore, avec une certaine confiance qui supplée à leur défaut d'habileté.

Ne perdons jamais de vue, même au milieu de la plus profonde paix, qu'une guerre est possible, et qu'il faut être prêt à la soutenir. C'est un devoir strict pour les citoyens d'un état libre, qui peuvent, d'un jour à l'autre, être appelés à la défense de la patrie, de se tenir constamment en haleine par les exercices militaires et le soin de leurs armes. Quand il y va de l'indépendance et de la liberté, on peut bien s'imposer quelqnes sacrifices. Quel plus noble but un homme généreux se proposerait-il que le maintien de l'intégrité du sol et de l'honneur national?

Ce qui se fait par conviction chez les milices d'un état libre, c'est aux chefs d'une armée à l'exiger de leurs soldats, sous peine des plus honteuses défaites. Scipion prenant le commandement d'nne légion dégénérée par un long repos, ne lui rend sa confiance, et ne la conduit à l'ennemi, qu'après lui avoir fait supporter des fatigues de tout genre, et l'avoir longtemps exercée au maniement des armes.

Il ne faut jamais perdre de vue qu'une troupe ne fait bien que ce qu'elle a déjà fait et répète souvent, que le succès d'une manœuvre dépend de la promptitude et de la précision qu'on a mises à l'accomplir, choses qui ne peuvent s'acquérir que par l'habitude. L'hésitation qui résulte ordinairement de ce que ceux qui exécntent ne sont pas bien sûrs de leur fait, et qui s'accroît par la présence du danger, amène inévitablement le désordre, et prélude aux défaites. Exercez vos sol-

dats, exercez-les dans les camps et les garnisons, exercez-les même dans les intervalles de repos que leur laisse une campagne active. En les exerçant vous les occupez, et vous évitez tous les inconvénients de l'oisiveté ou d'un passage trop brusque de la vie la plus active à un repos absolu.

Mais si vous devez tenir votre troupe constamment en haleine, gardez-vous bien de la fatiguer en mettant trop d'importance à des objets qui n'influent en rien sur le succès d'une affaire. Sachez retrancher des exercices le superflu, pour mieux apprendre le nécessaire. Et cette observation s'applique surtout à des milices, qui ne peuvent consacrer à leurs devoirs militaires qu'un temps limité. Pourquoi exiger, par exemple, que dans la charge dite *à volonté*, tous les hommes d'un même bataillon s'attendent pour exécuter ensemble le même mouvement? Pourquoi enchaîner la vivacité des plus alertes, et les forcer à régler leur allure sur celle des plus engourdis? Est-ce qu'à la guerre, devant l'ennemi, cela se pratique ainsi? Non, à la guerre, c'est à qui aura le premier chargé son arme, et sera le plus tôt prêt à frapper un ennemi. On a grand tort de ne pas faire aux exercices exactement ce qui se fait sur le champ de bataille, et d'y faire autre chose que cela; on donne aux troupes de fausses idées, et rien de plus dangereux à la guerre que les fausses idées et les illusions. Rien ne répondant au tableau qu'on s'est fait des choses, on tombe dans cette hésitation funeste, compagne inséparable du manque d'expérience; on est bien près de se décourager par le sentiment, qu'on exagère alors, d'avoir donné plus à l'apparence qu'à l'utile dans les exercices d'instruction. Pourquoi aussi, tenir si rigoureusement à la parfaite rectitude d'un alignement, lorsque la marche la plus courte le dérange, et que le moindre pli de terrain empêche souvent aux deux ailes d'un simple bataillon de découvrir l'aile opposée? Ce qu'on veut, par cette règle si sévère, c'est accoutumer les soldats à rester unis et en bon ordre; mais il suffit, pour cela, de ce qu'on appelle le *tact des coudes*, c'est-à-dire que chaque

homme sente légèrement son voisin, et que tout le bataillon, faisant front du même côté, soit placé sur une ligne à peu près droite. Ce n'est pas sous une grêle de balles et de mitraille qu'on s'amusera à placer des guides sur la ligne, ou qu'on écoutera les remontrances d'un aide-major qui ne verrait le salut du bataillon que dans son parfait alignement. Et ces grands feux de bataillon qu'on n'a coutume d'estimer bons qu'autant qu'ils sont compactes! ces feux qu'un public curieux juge en souverain dans les manœuvres de parade! rappellent-ils le moins du monde les grandes scènes de nos batailles modernes? Le bruit du canon, le roulement du tambour, les cris des blessés, l'émotion des combattants, permettent-ils de prêter au commandement d'un chef une attention suffisante pour que toutes les armes soient déchargées d'un seul coup? Et quand cela serait possible, à quoi cela servirait-il? On ne tuera ou blessera pas moins d'ennemis par un feu de bataillon un peu roulant, que par un feu compacte. Que les coups partent à quelques secondes d'intervalle, ou tous ensemble, il n'en sera ni plus ni moins pour le résultat. Voilà le point de précision dont il faudrait savoir se contenter. Il y a, dit un auteur recommandable, dans les manœuvres de guerre exécutées au sérieux, un degré moyen de précision, lequel est nécessaire et essentiel, et auquel il faut se contenter d'atteindre. Prétendre aller au-delà serait, la plupart du temps, vouloir l'impossible. Toute action de guerre est toujours accompagnée d'un certain désordre, qui a même quelque chose de beau et de grand aux yeux du vrai militaire, lorsqu'il est une suite de la hardiesse et de la promptitude d'un mouvement, qu'il ne vient point de l'ignorance de ce que l'on doit faire, d'irrésolution ou de crainte. Quelques personnes d'un esprit minutieux, qui, outre cela, n'ont pas beaucoup vu d'actions, ou qui les ont mal vues, s'imaginent bonnement que tout serait perdu si l'on ne manœuvrait pas devant l'ennemi exactement comme on le fait à l'exercice : en quoi certainement ils s'abusent beaucoup.

Un moyen de mettre moins d'importance à toutes ces choses, qui ne servent qu'à fatiguer et tracasser les soldats, serait de manœuvrer dans les terrains irréguliers, plutôt que de choisir des plaines parfaitement unies. Les exercices seraient alors une image bien plus fidèle des manœuvres de guerre ; chacun se pénétrerait bien plus du véritable rôle qu'il est appelé à jouer, et l'on ne serait pas entraîné, comme malgré soi, par la régularité et l'uniformité du Champ-de-Mars, à ne se contenter que d'évolutions offrant toute la rectitude des lignes mathématiques. Il est tout simple qu'en ne manœuvrant jamais que sur les esplanades, en présence des curieux, on soit forcé de faire quelque chose pour plaire aux yeux, de sacrifier, en un mot, aux préjugés. Il n'y a aucune raison, aucun prétexte de se contenter de cette précision moyenne dont nous avons parlé ; on exige alors la précision stricte et rigoureuse. Celui qui ne le ferait pas serait réputé mal habile.

La marche, voilà l'essentiel. Une troupe qui marche bien est toujours imposante, et, par cela seul, la victoire doit pencher en sa faveur, indépendamment de tous les avantages que présente la conservation de l'ordre qui est une suite d'une marche bien réglée. A cet égard, on peut encore répéter avec le maréchal de Saxe, que la victoire est dans les jambes des soldats. Il faut donc donner une grande importance, et consacrer beaucoup de temps à l'enseignement de la marche, d'abord sur les plaines d'exercice, ensuite sur les routes, dans les lieux accidentés et les terres labourées. La cadence du pas, l'aisance et le tact des coudes sont, pour les individus, les choses principales à observer, et pour les corps ce sont les distances et la direction.

C'est par la *cadence du pas* qu'on évite le flottement, et qu'un bataillon tout entier se meut comme une seule masse. La terre doit trembler sous les pas de tant d'hommes réunis, c'est un premier moyen de porter la terreur dans le cœur de l'ennemi. Homère, en parlant des Grecs, dit qu'il semblait que Jupiter réglât leurs pas et leur eût ôté l'usage de la parole ; il compa-

rait au contraire les Troyens et les autres peuples de l'Asie qui, alors comme aujourd'hui, s'avançaient en désordre, aux flots de la mer en courroux. Il indiquait ainsi toute la supériorité des premiers sur les seconds. Si jamais une troupe doit en charger une autre, ce n'est qu'en observant la cadence et l'égalité du pas, même dans la marche la plus rapide, qu'elle peut arriver de front sur l'ennemi et le heurter partout à la fois. De cet ensemble, de cette réunion d'efforts, naît le succès. Les Mameluks, les premiers cavaliers du monde, tant par l'excellence de leurs chevaux que par leur courage impétueux, ne peuvent pas résister aux escadrons qui les abordent en ordre. Ce n'est que dans les combats individuels qu'ils retrouvent toute leur supériorité. Rien ne montre mieux ce que peut la tactique contre la force, qui n'est soumise à aucune règle, et qui n'obéit qu'à ses propres impulsions.

C'est par le *tact des coudes*, que les soldats restent ensemble et conservent le degré d'alignement nécessaire pour le combat. Chaque homme doit sentir légèrement ses voisins de droite et de gauche ; et, s'il s'établit un vide pour une cause quelconque, soit dans la marche, soit en bataille, il appuie du côté qui lui a été désigné, et qui ordinairement est celui du drapeau. En marche on sent les coudes du côté du guide, c'est la règle; mais il ne faut pas non plus trop appuyer de ce côté, parce qu'on repousserait le guide qui est chargé de conserver la direction de la marche, ou bien il y aurait des hommes refoulés et obligés de sortir du rang; de là une pareille nécessité de garder ce qu'on appelle *l'aisance des coudes ;* c'est-à-dire que chaque homme, tout en restant rapproché de ses voisins de manière à les sentir légèrement, jouisse encore d'assez d'aisance pour que tous ses mouvements soient libres, en tant qu'il les fera près du corps, comme cela est nécessaire dans l'emploi de nos armes modernes.

C'est du tact et de l'aisance des coudes, ainsi que de la cadence et de l'égalité du pas, que dépend la précision des manœuvres et par conséquent leur succès.

La conservation des distances, dans les marches, est de la plus haute importance. Chaque subdivision d'une colonne restant toujours à la distance primitive de la subdivision qui la précède, conserve la faculté de se remettre en bataille à un instant quelconque, pour repousser une attaque inopinée. La colonne entière n'occupe pas plus d'étendue que la ligne en bataille, en sorte que, lorsqu'elle arrive sur le terrain qu'elle doit occuper, chaque subdivision se trouvant précisément à sa place, toutes ensemble peuvent, à un même commandement, exécuter le même mouvement pour se ranger en bataille. Si au lieu de cela, la colonne s'est allongée par l'accroissement des distances, la tête de la colonne arrivera au point qui lui est indiqué, que la queue sera encore bien loin. Il faudra l'attendre; il y aura du temps perdu; et si, sur ces entrefaites, l'ennemi se présente, la déroute est inévitable. Le mal est moindre quand les intervalles se sont resserrés au lieu de s'agrandir, parce que si les subdivisions ne peuvent pas se placer en entier dans la ligne de bataille, on laisse quelques hommes en arrière qui pourront être employés utilement, soit à enlever les blessés, soit à remplacer les hommes tués dans les rangs. Cependant c'est aussi un défaut de précision qui amène du désordre, et que, pour cette raison, on doit éviter autant que possible. La conservation des petites distances est confiée aux sous-officiers, celle des grandes aux officiers d'état-major des bataillons; les uns et les autres n'acquerront le coup-d'œil nécessaire pour bien remplir leurs fonctions, qu'en apportant beaucoup de zèle dans leur service, et en mettant souvent en pratique ce qui leur est enseigné. Ils composent ce qu'on appelle les *cadres* des bataillons. On sent par là de quelle importance il est que ces cadres soient bien composés. De jeunes soldats, dirigés par de bons sous-officiers et officiers, rivaliseront sur le champ de bataille avec les troupes les plus aguerries.

Il n'est pas moins nécessaire de rester en marchant sur les directions indiquées, que de conserver les distances. C'est

en effet, par la direction, que l'on fixe le point où chaque bataillon doit se porter dans une manœuvre, pour coopérer à une opération déterminée. Si la direction n'est pas suivie, le bataillon qui s'en écarte manque son but, ou se jette sur un bataillon voisin, en même temps qu'il laisse de l'autre côté un espace qui s'agrandit toujours, et dont l'ennemi peut profiter. Il résulte de là un désordre toujours fâcheux. On a vu souvent une attaque échouer parce que les troupes qui en étaient chargées, n'ayant pas conservé leurs directions, avaient aussi perdu leurs intervalles, étaient arrivées décousues, croisées, brouillées, et hors d'état de se déployer promptement, devant l'ennemi, au moment opportun.

Quand on marche, c'est pour avancer; il ne faut donc pas, dans l'intention de conserver l'ordre strict et l'alignement rigoureux, arrêter la troupe, la faire piétiner : cela fatigue et ne mène à rien de bon. Que vos drapeaux, vos guides s'avancent dans les directions qui leur sont prescrites, d'un pas ferme et réglé; qu'ils conservent leurs distances et leurs alignements entre eux, le reste suivra; il y aura toujours assez d'ordre tant que la troupe restera unie et marchera du même pas. C'est pour se former à ces principes qu'il est nécessaire de conduire quelquefois les bataillons en promenade militaire, et de leur faire exécuter les manœuvres dans les terrains accidentés, semés d'obstacles de tout genre.

Il est un cas où il est permis, je dis plus, où il est nécessaire de sortir du pas cadencé et réglé; c'est celui où il s'agit de franchir rapidement un espace limité, pour arriver avant l'ennemi sur quelque point important, pour se déployer plus promptement que lui et commencer le feu pendant qu'il est encore en marche, pour se porter inopinément sur un de ses flancs, etc. Alors il faut donner au pas toute la vitesse possible, prendre véritablement le pas de course, avec la seule attention de conserver assez d'ordre pour ne pas aller à la débandade, et que les corps ne se mêlent point. On n'assujétit le soldat ni à la cadence, ni à la mesure du pas; chacun se

hâte d'avancer et n'a d'autre soin que de ne pas se laisser dépasser, ni de sortir soi-même du rang. Il serait bon d'exercer quelquefois la troupe au pas de course, pour l'accoutumer à l'espèce de confusion qui en résulte. Elle pourrait se troubler si on le lui faisait prendre pour la première fois sur le champ de bataille, et très-certainement elle l'exécuterait mal.

Une chose qui se pratique rarement aux exercices, et qui cependant est bien importante à la guerre, c'est le ralliement au drapeau, dans la supposition que le bataillon, après avoir été culbuté, cherche de nouveau à se rassembler pour recommencer le combat. Ce qui à la bataille de Neuenck a fait beaucoup d'honneur aux Bernois et les a portés très-haut dans l'estime de leurs ennemis mêmes, c'est cette persévérance avec laquelle ils se sont ralliés, à plusieurs reprises, pour soutenir les charges réitérées de troupes plus nombreuses, mieux exercées et aussi braves qu'eux. C'est ainsi qu'on parvient à sauver l'honneur, même au milieu d'une défaite; c'est ainsi qu'on fait payer cher au vainqueur les lauriers dont il se pare. Rien ne relève tant une nation, et surtout une nation faible, qu'une bataille longuement disputée, où les différents corps ont rivalisé de courage et de constance pour ne céder que pied à pied un terrain couvert de morts et de débris. Mais au contraire, si, après un simulacre de résistance, l'armée nationale quitte le champ de bataille, de quelque prétexte qu'elle cherche à colorer sa conduite, qu'elle la décore du beau nom de prudence, qu'elle la montre comme un résultat de la nécessite, elle sera perdue à jamais de réputation, on la méprisera, et l'on sera toujours prêt à sacrifier le pays, qu'elle a si mal défendu.

Il est donc important de faire connaître aux soldats, de quelle nécessité il est pour eux et pour la cause qu'ils défendent, de se grouper autour de leurs chefs, tant que le drapeau, ce signe sacré du ralliement, flotte dans les airs. Il faut leur enseigner à courir d'eux-mêmes pour prendre leur place dans

les rangs qui se reforment, et à renouveler le combat lors même qu'ils se trouveraient, momentanément, sous d'autres officiers que les leurs. Il faut les accoutumer de bonne heure à l'idée qu'ils doivent sacrifier leur vie pour sauver leur drapeau; que la honte est attachée à sa perte, et qu'il appartient aux plus braves de le porter et de le couvrir dans le combat. Les honneurs que l'on rend au drapeau ne sont point une vaine cérémonie; ils sont faits pour inspirer le respect que tout militaire doit à ce signe de vaillance et de dévouement. Voyez les vieux guerriers se découvrir devant les enseignes qui les ont souvent conduits à la victoire; ils se glorifient, comme de leurs propres blessures, des traces qu'y ont laissées les boulets ennemis; ils ont en vénération ces lambeaux qui ont survécu à vingt batailles. Les devises qui y sont inscrites sont leurs titres de noblesse; elles leur rappellent de grands et de glorieux souvenirs; aussi mettent-ils plus de prix à ces marques éclatantes et si bien méritées de leurs services, qu'à tous les biens dont les autres hommes sont si avides.

CHAPITRE VIII.

Des Reconnaissances.

Les reconnaissances se distinguent en reconnaissances de l'ennemi ou *reconnaissances à main armée*, et reconnaissances du terrain ou *reconnaissances topographiques*. Nous parlerons des unes et des autres, bien que les dernières ne se rattachent qu'indirectement à la tactique.

---

§ 1. — Reconnaissances a main armée.

Les reconnaissances à main armée sont des opérations de guerre qui ont pour objet de se procurer des renseignements sur la position et la force des corps ennemis, afin d'agir suivant les circonstances. Tant qu'on ignore ces choses, on ne peut prendre aucune mesure d'attaque ou de défense bien concertée ; si l'on marche, ce n'est qu'au hasard et comme à tâtons ; on risque de tomber dans des embuscades, ou de faire à faux quelque mouvement offensif ; on peut, d'un moment à l'autre, être attaqué à l'improviste. Il faut donc non-seulement tâcher de connaître au juste la composition, la force et l'emplacement des divers corps qui composent l'armée ennemie, mais encore être informé de leurs divers mouvements ou simples déplacements, pour en tirer des inductions sur les projets du commandant en chef, et se mettre en garde contre ses entreprises.

Avant tout, on recueille tous les renseignements qu'il est possible de se procurer par la correspondance et l'espionnage, par les déserteurs ou les voyageurs. On en dresse des tableaux

à compartiments, dont les cases peuvent être facilement renouvelées, suivant les changements que nécessitent les nouvelles informations. Avec ces notes et une bonne carte, sur laquelle on pique la position des corps, en les désignant par des numéros ou des couleurs de convention, on parvient à se faire une idée assez nette de la force et de l'emplacement des corps ennemis. Mais quand on en est très-rapproché, il faut s'assurer, chaque jour, que les positions de la veille n'ont pas été changées, que des mouvements n'ont pas eu lieu, soit pour opérer quelque concentration, soit pour se retirer sur quelqu'autre point. De là la nécessité des reconnaissances à main armée, qui, souvent, sont des actions très-meurtrières.

L'usage, généralement adopté, de se couvrir par des avant-postes nombreux qui détachent une nuée de tirailleurs, empêche ordinairement de découvrir les camps de l'ennemi et encore plus de voir ses dispositifs d'attaque et de défense. Il faut donc, pour sortir de cette obscurité, *pousser* une reconnaissance qui, perçant le rideau de troupes légères dont l'ennemi s'enveloppe, et refoulant les avant-postes, parvient jusqu'au point d'où l'officier, chargé de cette tâche, peut voir *clairement* l'armée ennemie, apprécier les avantages ou les inconvénients de la position qu'elle occupe, compter les bataillons, juger de ses moyens de résistance; si elle s'est retranchée; si elle a reçu des renforts d'artillerie; si le terrain est ou n'est pas favorable à la cavalerie; où celle-ci est campée, etc. Ces différents objets doivent être saisis avec la promptitude d'un œil exercé, car la pointe qu'on vient de faire ayant mis tout le monde sur pied, on va avoir affaire à des forces supérieures, et il faudra au plus tôt quitter la place. Mais le but est atteint, puisqu'on a ainsi forcé l'ennemi à sortir des lieux qui le masquaient et à déployer ses forces. On sait maintenant tout ce qu'on voulait savoir; il n'y a plus qu'à rentrer au camp, et au plus vite, pour ne pas s'exposer à se voir couper la retraite.

De pareilles reconnaissances précèdent ordinairement les batailles. Par leur moyen, le général s'assure du véritable état des choses avant de donner ses derniers ordres ; il voit si les corps ennemis ont bien la position qu'il leur assignait d'après les rapports qu'il avait reçus, s'ils se prêtent un appui mutuel, s'ils sont trop disséminés, si leurs ailes sont en l'air, etc. En marche, c'est l'avant-garde qni reconnait l'ennemi.

Quelquefois la reconnaissance n'a pour objet que de découvrir si un point est solidement occupé, si un pont sur lequel on doit passer, n'a point été rompu, si un défilé est fortifié, si l'ennemi a du canon dans tel endroit, s'il est dans telle ville, s'il suit telle ou telle route après une bataille perdue, etc. Dans ces cas particuliers, la reconnaissance est moins nombreuse et se compose le plus souvent de cavalerie, pour que sa marche soit plus rapide. Mais quand il doit y avoir engagement, qu'on prévoit de la résistance, on y fait concourir toutes les armes, et on en donne le commandement à un officier expérimenté.

Celui-ci reçoit ordinairement une instruction écrite sur le but de la reconnaissance. Il doit s'en bien pénétrer, et se faire donner toutes les explications qu'il juge nécessaires, avant d'exécuter ses ordres. Il se munit d'une bonne carte, d'une lunette, et de tout ce qu'il faut pour écrire et même pour faire le croquis des positions de l'ennemi. Il s'assure de deux ou trois habitants du pays pour lui servir de guides et répondre à toutes les questions qu'il aura à leur faire sur le nom et la grandeur des villages, la nature des communications, l'étendue des bois, les circonstances des cours d'eau et du terrain, etc. Il doit encore se faire accompagner d'un officier qui sache la langue du pays et lui serve d'interprète. Le mieux est, lorsque lui-même la sait assez pour comprendre ce qui se dit et adresser quelques questions. Enfin, le commandant d'une reconnaissance doit, avant de partir, passer l'inspection de la troupe qui lui est confiée, pour s'assurer du bon état des armes et des munitions.

Le détachement chargé de pousser la reconnaissance, quelque nécessité qu'il y ait à ce qu'il arrive promptement à sa destination, ne devra cependant marcher que précédé d'une avant-garde proportionnée à sa force, et d'éclaireurs qui fouillent les chemins creux, les bois, les villages et tous les endroits où l'ennemi pourrait se cacher. Ils doivent arrêter toute personne qui voudrait les dépasser et qui pourrait donner avis de la marche. Quand le détachement traverse un village, le commandant s'y arrête quelques minutes pour prendre des renseignements sur la position de l'ennemi. S'il soupçonne qu'on veuille le tromper, il se fait donner des ôtages, et il ne les relâche que lorsqu'il s'est assuré qu'on lui a dit la vérité. Mais il ne doit pas prolonger trop longtemps ses interrogatoires, de peur que l'ennemi, prévenu de son arrivée, ne prenne des mesures pour faire échouer l'expédition.

Le chef portera une attention particulière à toutes les circonstances du terrain qu'il traverse, afin de déterminer d'avance les points sur lesquels il pourrait se retirer et où il ferait résistance, dans le cas où il serait obligé de combattre en retraite. Il s'arrêtera à la croisée des chemins pour questionner les guides sur leur direction et leurs aboutissants. Il vérifiera si la carte, ou le plan topographique dont il est muni, est bien conforme aux localités. Pour se faire une idée nette du pays, et s'y reconnaître quand il rentrera, il doit se retourner souvent.

Le détachement reste réuni, autant que possible, pendant la marche, afin d'être toujours à même de soutenir une attaque et de culbuter les premiers postes qu'on rencontrera. Il ne faut donc pas que le corps principal perde de vue son avant-garde, ni celle-ci ses éclaireurs ; et, si l'on marchait de nuit, il faudrait même les retirer, parce qu'ils deviendraient inutiles, ou du moins les rapprocher assez pour entendre leurs pas. Il faut, dans cette circonstance, s'arrêter souvent pour prêter l'oreille. On n'entre dans les villages que lorsqu'on n'a rien entendu qui puisse éveiller le soupçon, et que les deux ou

trois hommes qu'on y a envoyés pour les explorer, sont venus dire qu'ils n'ont rien aperçu.

Quand la longueur du chemin force à faire une halte, il faut la faire derrière un bois ou quelque pli de terrain qui cache la troupe. Des sentinelles, placées dans le bois ou sur la hauteur, de manière à découvrir la campagne sans être vues, avertiront de tout ce qui se passe. Des vedettes seront postées, à une plus grande distance, sur les chemins du côté de l'ennemi; on les mettra doubles pour que l'une puisse quitter et venir informer le commandant de ce qui mérite son attention, pendant que l'autre reste en observation. Si l'on doit s'arrêter près d'un village pour prendre quelque nourriture, la troupe le traversera et ira s'établir en avant du côté de l'ennemi, pour ne pas le lui laisser dans le cas d'une surprise. Le commandant se fera apporter des vivres par les habitants, et les distribuera, sans permettre à personne de s'établir dans les maisons, pas plus aux officiers qu'aux soldats. Il mettra une garde à l'entrée du village pour que cet ordre soit rigoureusement observé, et pour appuyer la réquisition qu'il est obligé de frapper pour avoir ces vivres. Le mieux cependant est de les payer, quand cela est possible.

Tant que l'objet de la reconnaissance n'est pas rempli, il faut pousser en avant, sans crainte de se compromettre; le détachement est assez fort pour aborder franchement toute troupe qui se présente; c'est du moins ce que nous supposons dans ce cas. Il est d'autres reconnaissances, faites par de petits détachements, où l'on emploie plutôt la ruse que la force pour découvrir ce qu'on cherche, et où, par conséquent, on doit éviter un engagement qui pourrait faire manquer l'expédition. Dans une forte reconnaissance, au contraire, où l'on a précisément pour but de pénétrer jusqu'aux positions de l'ennemi, on ne doit pas se laisser arrêter par la rencontre fortuite d'une troupe sur laquelle on ne comptait pas; mais, profitant de cette bonne fortune, on culbute la troupe aventurée, on lui fait des prisonniers qui donnent d'utiles rensei-

gnements, et on la mène battant jusqu'aux avant-postes, où sa déroute jette l'alarme. La ligne est bientôt percée, et l'on ne tarde pas à voir les corps ennemis se déployer pour repousser l'attaque. C'est ainsi qu'on les force à se montrer. Le commandant doit, en ce moment, chercher quelque point élevé, d'où il puisse découvrir le terrain et se faire une idée, soit de la position en elle-même, soit de la manière dont elle est occupée, ainsi que de la force et de la composition des troupes ennemies. Il fait, on fait faire, par les officiers qui l'accompagnent, un rapide croquis du terrain et de la position de l'ennemi.

Mais qu'on n'aille pas, dans l'ivresse du premier succès, poursuivre inconsidérément les fuyards, et, perdant de vue l'objet de la mission, s'engager à tel point, qu'il ne soit plus possible de se retirer. Il faut au contraire savoir s'arrêter à propos et sonner la retraite, même au milieu du combat le plus heureux, quand une fois on a vu ce qu'on voulait voir. C'est ici que la prudence doit guider le courage, et le sang-froid présider à toute l'opération.

Ajoutons que le chef du détachement en reconnaissance évitera d'en venir aux mains toutes les fois que cela le détournerait de son but; car sa mission n'est pas de faire essuyer des pertes à l'ennemi, mais de découvrir ses projets et de prendre une idée juste de sa position. Sur la route directe, qu'il attaque, qu'il renverse les postes ennemis, qu'il fasse des prisonniers, qu'il enlève ou encloue des pièces de canon, c'est bien; mais que, dans l'espoir de surprendre un parc, d'enlever un convoi, d'anéantir une troupe qui se garde mal, il quitte son chemin et perde du temps, c'est contre son devoir; il est blamable, lors même que le succès couronnerait son entreprise. De pareils crochets ne sont permis qu'autant qu'il y aurait trop de danger à pousser en avant, sans forcer à la retraite les troupes ennemies qui sont sur les côtés. Alors il est à présumer que l'expédition est manquée.

Les reconnaissances que, par opposition aux précédentes,

on pourrait appeler *secrètes*, se conduisent d'après d'autres principes. Les grandes reconnaissances se font de vive force, à découvert; dans celles-ci, on fait usage de tous les genres de précautions pour éviter d'en venir aux mains. D'abord, on n'y emploie que peu de monde, afin d'échapper plus facilement à la surveillance de l'ennemi, ou à sa poursuite. On cherche à s'approcher pendant la nuit du point qu'on veut atteindre; on se glisse furtivement par des ravins, des chemins creux; on fait de longs détours pour éviter la rencontre des patrouilles ennemies, et on rentre par un autre chemin que celui par lequel on est venu, afin de ne pas tomber dans les embûches que l'ennemi, informé de votre passage, pourrait vous dresser.

Une reconnaissance secrète n'est ordinairement composée que d'une seule espèce de troupes, de la cavalerie dans les pays plats, de l'infanterie dans les pays montagneux ou très-coupés. Elle peut être commandée par un officier d'un grade inférieur, s'il est intelligent et brave. C'est même par de semblables services que de jeunes officiers se font connaître et méritent leur avancement. Le détachement marche avec précaution; il n'est pas assez nombreux pour fournir une avant-garde, mais il se fait précéder d'un groupe d'éclaireurs, et ceux-ci envoient un des leurs en avant. Deux ou trois flanqueurs, sur chaque côté, sont également nécessaires. Du reste, le commandant a avec lui, aussi bien que s'il s'agissait d'une grande reconnaissance à force ouverte, un ou deux guides; cela est même plus nécessaire, puisqu'il faut faire des détours, éviter souvent les chemins battus. Si ses éclaireurs lui annoncent une troupe ennemie, il se jette de côté et tâche de l'éviter en se couvrant d'un bouquet de bois, d'un pli de terrain, ou de tel autre accident qui peut se présenter. Sinon, il la combat quand elle n'est pas trop nombreuse, ou lui échappe dans le cas contraire par une prompte retraite. S'il s'agit d'une forte colonne, et qu'il ait été assez heureux pour pouvoir se cacher, il la suit des yeux et cherche à se faire une juste idée

de sa force, avant d'en donner avis. Ce n'est qu'alors qu'il fait partir le plus leste de ses cavaliers pour porter, par un détour, un billet qui fait connaître en trois mots, au général, de quoi il s'agit. Cependant si cette colonne est près d'atteindre les avant-postes, il doit l'attaquer pour l'arrêter dans sa marche et donner l'éveil. Mais il aura soin de ne pas s'engager avec le corps principal et de s'en tenir à l'avant-garde, et même à l'extrême avant-garde, suivant leur force. Cela suffit pour le but qu'il se propose. L'ennemi, ne connaissant pas la force de la troupe qu'il a en tête, est obligé de s'arrêter et de prendre des mesures défensives. On gagne ainsi du temps. Le commandant de la reconnaissance aura eu soin d'expédier une ou deux ordonnances au commandant des avant-postes; mais, comme ces ordonnances peuvent être enlevées, et que le vent peut empêcher d'entendre la fusillade, il donnera l'alerte en mettant le feu à quelques tas de paille qu'il se procurera dans sa retraite.

Lorsque le commandant de la reconnaissance est arrivé sans obstacle à sa destination, il tient sa troupe cachée derrière quelque rideau, tel qu'un bouquet de bois, un monticule, une vieille muraille, un creux ou pli de terrain, et, ne se faisant suivre que de quelques hommes qu'il laisse échelonnés à une certaine distance, il monte de sa personne avec son guide et deux ou trois soldats sur quelque endroit élevé d'où il puisse découvrir l'ennemi. Il prend ses notes sur ce qu'il voit et sur les explications que lui donne son guide. Si les positions de l'ennemi se montrent bien, il en fait le croquis; c'est toujours bon, quand même le dessin en est très-grossier. Il ne doit point s'en laisser imposer par les premières apparences, mais, examinant les choses avec sang-froid, il s'efforce d'en prendre une idée exacte, dût-il s'exposer pour atteindre ce but; car des renseignements inexacts ou mensongers sont pires qu'une ignorance totale de ce qui concerne l'ennemi. Aussi le chef doit-il choisir un homme expérimenté lorsqu'il s'agit d'une mission de ce genre un peu im-

portante. On pourrait citer bien des exemples où de faux rapports, dictés par l'inexpérience ou la peur, ont été la cause de cruels mécomptes ou de grandes catastrophes. Le brave Montluc dit, à ce sujet, qu'il faut envoyer un vieux routier ou un homme fort assuré : un homme non expérimenté prendra bientôt l'alarme et s'imaginera que les buissons sont des bataillons ennemis. « Capitaines, mes amis ! s'écrie-t-il, « il faut plutôt vous hasarder d'être pris et savoir le vrai, que « de vous fonder sur le rapport des vilains, qui ont la peur « si avant dans le ventre. Envoyez toujours quelque officier « sans peur, et si vous voulez faire mieux, allez-y vous-« mêmes. »

Si l'officier est découvert pendant qu'il fait ses observations, et qu'il voie venir une troupe ennemie à laquelle il ne pourrait pas résister avec le peu de monde qu'il a auprès de lui, il se hâte d'aller rejoindre son détachement au pied de la colline, pour se replier sur la réserve, qui, n'ayant plus à se tenir cachée, s'avance à sa rencontre. Quand tout son monde est réuni il peut essayer de repousser l'ennemi, si sa tâche n'est pas achevée ; mais si elle l'est, il doit se retirer, lors même qu'il serait assuré du succès. Une fois la mission remplie, il mettra sa gloire à ramener tout son monde, bien plus qu'à rapporter quelque trophée, qui serait toujours trop chèrement payé.

Nous devons indiquer quelques-unes des précautions à prendre pour assurer le succès d'une reconnaissance secrète. Il faut d'abord composer le détachement de soldats sûrs et de bons sous-officiers qui puissent, au besoin, suppléer les officiers ; s'ils savent la langue de l'ennemi, ils seront d'un grand secours pour essayer de ces ruses au moyen desquelles un esprit inventif se tire d'embarras dans les moments critiques. En tout cas, il est nécessaire que quelques-uns des soldats la parlent. Nous avons déjà dit qu'avant de partir il faut s'assurer d'un ou deux guides. On les montera si, comme cela a le plus souvent lieu, le détachement est

composé de cavalerie, et deux cavaliers seront chargés d'avoir constamment les yeux sur eux. On ne les laissera pas communiquer entre eux, pour qu'ils ne puissent pas concerter quelque tromperie funeste au détachement. Dans la marche, la troupe observera le silence, surtout pendant la nuit, où elle doit être tout oreilles, Quand elle craindra d'être découverte, elle évitera les chemins fréquentés et prendra les traverses, en tâchant toujours de se couvrir par les bois, les haies, les plis de terrain; elle ne craindra pas d'aller à travers champs pour se procurer cet avantage; elle ne passera jamais près d'une colline sans s'assurer qu'il n'y a personne derrière; elle s'arrêtera donc jusqu'à ce qu'un éclaireur ait fait signe qu'on peut continuer la route. La même précaution est nécessaire toutes les fois qu'on passe à une certaine distance d'un bois, d'un ravin, d'une ferme, etc., où l'ennemi pourrait être caché. Pour les villages, on les évite autant que possible, afin de ne pas donner l'éveil, surtout en approchant de la destination; mais si l'on est obligé d'en traverser quelqu'un, on n'y entre qu'après l'avoir bien fouillé; on profite de la circonstance pour questionner quelques notables sur ce qu'ils ont appris de la position et des projets de l'ennemi; en même temps on fait adroitement courir de faux bruits sur la destination du détachement, pour dérouter l'espionnage. On se procurera des rafraîchissements et des vivres, si on n'en avait pas pris en partant.

De nuit, la pipe est interdite aux soldats. Quand la reconnaissance arrive au point du jour près des avant-postes de l'ennemi, il faut qu'elle s'embusque et se cache soigneusement, parce que c'est le moment où les patrouilles circulent dans la campagne; on place des sentinelles sur toutes les avenues, afin que, prévenu à temps, on puisse se retirer à l'approche de ces patrouilles, ou prendre les mesures nécessaires pour les enlever. Si l'on fait ainsi quelques prisonniers, on en obtiendra sans doute des renseignements utiles. Ce moment est d'ailleurs très-bon pour découvrir les forces de

l'ennemi, parce qu'ordinairement les troupes sont sous les armes jusqu'à la rentrée des patrouilles. Le commandant cherchera donc quelque point élevé d'où il puisse, sans se découvrir, et à l'aide de sa lunette, voir ce qui se passe aux avant-postes. Les feux de bivouac qui fument dans le lointain peuvent donner, jusqu'à un certain point, l'idée de la force et de l'emplacement des corps que couvrent les avant-postes. S'il fallait pénétrer jusque-là, ce ne serait que par une marche de nuit qu'on y parviendrait, et en faisant un grand détour, pour s'introduire par les derrières dans les villages occupés par l'ennemi; car il n'y aurait aucune probabilité de réussite en traversant la ligne des avant-postes qui couvrent le front. C'est alors que les hommes qui parlent la langue sont utiles; ils s'approchent avec précaution du village, répondent aux *qui vive* des sentinelles, et s'introduisent dans quelque ferme pour questionner les habitants. Les gardes ne sont pas toujours bien nombreuses ni bien vigilantes sur les derrières; il y a donc possibilité de les enlever et de savoir par elles ce qu'on désire apprendre. Pour enlever de semblables postes, la compagnie franche, qui, au siége de Dantzick, s'est si fort distinguée sous les ordres du commandant Chambure, s'est quelquefois servie de la ruse suivante : quelques soldats se munissaient de sonnettes, et, se mêlant aux troupeaux, ils s'approchaient petit à petit des sentinelles, et parvenaient à s'en débarrasser sans bruit; alors ils attaquaient le poste de vive force; le reste de la compagnie, qui était resté caché, accourait, et le village était bientôt en leur possession. Pour n'être pas reconnu à l'accent, les soldats de Chambure, lorsqu'ils traversaient les postes, répondaient en russe aux Prussiens, et en allemand aux Russes. Il y aura bien des occasions où l'on pourra imiter cette ruse, quand les armées ennemies seront composées des troupes de deux nations.

Quand la reconnaissance est terminée, l'officier qui en a été chargé adresse au général un rapport écrit, lorsque le compte qu'il en peut rendre verbalement ne suffit pas. Ce

rapport, comme tout ce qu'écrit un militaire dans son service, doit être clair, simple et anssi bref que possible. C'est l'objet du rapport, et non la manière plus ou moins élégante dont les choses y sont dites, qui en fait le mérite. L'officier n'avancera que des faits dont il soit parfaitement sûr ; ses conjectures, il ne les présentera qu'avec réserve ; il se tiendra en garde contre les écarts de son imagination, pour ne s'attacher qu'à la réalité. Enfin, il évitera de trop parler de lui ; et, s'il a lieu d'être satisfait de la manière dont sa mission a été remplie, c'est sur sa troupe qu'il peut adroitement faire tomber quelques éloges.

Les petites reconnaissances qui se font tous les matins aux avant-postes, pour s'assurer que l'ennemi ne s'est point approché pendant la nuit, reçoivent le nom de *découvertes*. Ce ne sont, à proprement parler, que des patrouilles qui se portent, jusqu'à une distance plus ou moins grande, en avant de la ligne des avant-postes. Elles font l'objet d'un service régulier auquel tous les officiers sont appelés. Leur trajet n'est ordinairement pas de plus d'une heure, attendu que les grand'gardes et les piquets se tiennent sous les armes peudant qu'elles durent. Au reste, toutes les précautions que nous avons prescrites pour les reconnaissances secrètes leur sont applicables. Le commandant doit mettre beaucoup de circonspection dans sa marche, se faire éclairer, s'avancer en silence à la faveur des couverts que le pays pent offrir, s'arrêter souvent pour écouter et examiner, donner l'alarme s'il rencontre l'ennemi, et éviter de se trop engager avec lui. Si la découverte, dans un but spécial, se porte plus loin que de coutume, et qu'il importe d'en connaître promptement le résultat, on place de distance en distance des ordonnances à cheval, sur la ligne parcourue, pour former comme une chaine entre le détachement et la grand'garde. La découverte n'exige pas de rapport écrit ; l'officier fait simplement un rapport verbal à son chef immédiat, lequel en transmet le résumé au commandant des avant-postes.

A côté de ces moyens d'obtenir des renseignements de l'ennemi, il en est d'autres qui n'offrent pas les mêmes dangers, ce sont ceux de l'espionnage. Il est malheureusement trop vrai que l'on trouve partout des gens prêts à vendre leur honneur, et à trahir leur patrie pour une somme plus ou moins considérable, suivant le rang qu'ils occupent dans la société. Ces moyens, quelque coûteux qu'ils soient, ne sont pas à négliger; car d'un avis reçu à propos dépend souvent le succès d'une entreprise. Il faut donc payer largement de pareils services, tout en méprisant les vils agents qui les rendent. C'est de l'or qu'ils veulent, soyez-en prodigues de peur d'en être trahis par les faux rapports qu'ils vous feront. Ils sont toujours à la dévotion de ceux qui paient le mieux. Souvent ils reçoivent des deux mains et font le double espionnage; c'est à quoi il faut surtout prendre garde. Un espion qui vous trahit de la sorte doit être puni sans miséricorde à l'instant où son crime est découvert. Mais ceci est trop étranger à notre sujet pour nous y arrêter davantage.

---

§ 2. — Des Reconnaissances topographiques.

Celles-ci ne sont pas moins importantes que les autres, car un général ne saurait, sans une connaissance exacte des localités, arrêter un plan d'attaque, ni ordonner le moindre mouvement. Il faut qu'il sache la distance des lieux pour combiner la marche des diverses colonnes, et qu'il soit instruit du genre de difficultés qu'il rencontrera en chemin, pour prendre ses mesures en conséquence. C'est par des reconnaissances spéciales qu'il se procure ces renseignements; car les cartes, même les plus détaillées, sont toujours insuffisantes: elles ne donneront jamais, ni la nature du sol, ni la qualité des routes, ni l'état des rivières et des ponts, ni l'épaisseur des forêts, ni

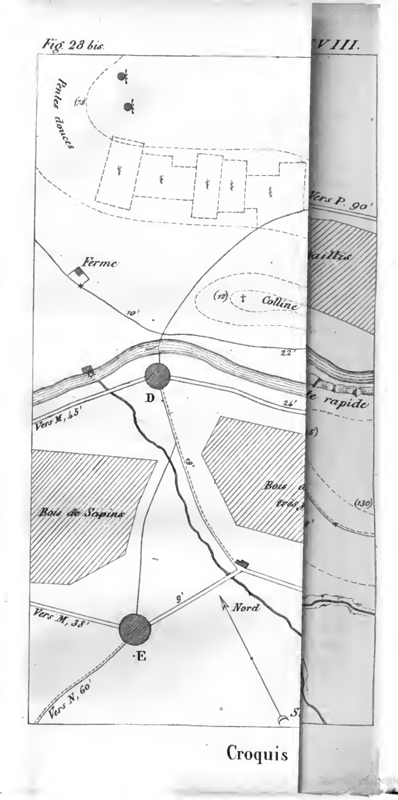
la pente des montagnes ([1]), toutes choses qu'il faut pourtant connaître avant de rien entreprendre.

Ce genre de reconnaissances est principalement du ressort des officiers d'état-major. Ils sont chargés d'aller pendant la paix étudier les pays qui peuvent devenir le théâtre de la guerre et d'en faire la description, si ce n'est au moyen de plans topographiques qu'il ne leur serait pas permis de prendre, du moins par des mémoires et par des cartes rectifiées. Ce sont les officiers d'état-major qui, en présence de l'ennemi et sous la protection de quelques troupes, font ordinairement ces croquis qui représentent, d'une manière plus ou moins exacte, toutes les circonstances les plus essentielles d'une localité. Ce sont eux qui, à mesure que l'armée s'avance, dressent les itinéraires, font le levé des positions, des champs de bataille, et souvent de contrées tout entières. Cependant les officiers des autres armes se trouvent quelquefois dans le cas d'avoir à explorer une localité et d'en faire la description. Il est donc bon d'indiquer ici les moyens qu'ils peuvent employer, sans être obligés de se rendre experts dans l'art du dessin. Nous renverrons ceux qui voudraient en apprendre davantage à notre *Instruction sur le dessin des reconnaissances militaires*, et au chapitre XI du *Mémorial pour les travaux de guerre*.

Le figuré du terrain, c'est-à-dire l'expression de son relief, est ce qu'il y a de plus difficile à rendre dans un plan topographique. C'est au moyen des hachures qu'on y parvient; mais pour les faire convenablement, il faut une certaine habitude du dessin qui ne s'acquiert que par l'étude et par la pratique. On ne peut pas exiger des officiers d'infanterie et

([1]) On peut à la rigueur et théoriquement parlant, indiquer sur les plans topographiques le degré de pente par l'écartement des hachures; mais en pratique cela n'est pas faisable, ou du moins, cela présente de telles difficultés, qu'il ne serait pas prudent de s'en rapporter à l'exactitude d'un plan pour cet objet. Et, d'ailleurs, un chef ne peut pas avoir constamment le compas à la main pour apprécier les pentes.

Fig. 28 bis.



Croquis

de cavalerie qu'ils fassent des dessins de ce genre. Ils n'en auraient d'ailleurs pas toujours le temps. C'est pourquoi je propose de remplacer ces hachures ou lignes de pente, par d'autres lignes qui marquent simplement le contour des hauteurs, l'une dans le haut et l'autre au pied des pentes. Ces lignes ne sont pas précisément des lignes de niveau; mais ce sont celles que l'œil saisit le plus facilement et qui se présentent tout naturellement au bout du crayon quand, faute de temps, on ne veut qu'indiquer la forme générale d'un plateau, d'un mamelon, d'une croupe de montagnes, etc. La zône comprise entre ces deux lignes donne l'espace suffisant pour écrire en quelques mots les circonstances de la pente. On dira si la pente est douce ou rapide, accessible ou non à la cavalerie, quelle peut être approximativement sa hauteur. On aura ainsi sur le plan, et sans confusion, tout ce qu'il importe de connaître. Pour que les lignes de *circonscription* des hauteurs ne se confondent pas avec celles qui servent à d'autres indications, il faut les ponctuer en points longs, comme on le voit dans la figure 28 *bis*. Dans le haut du dessin, les deux lignes de circonscription indiquent clairement un plateau qui s'élève en pente douce au-dessus de la plaine. Plus bas, et près de la rivière, il y en a deux autres qui représentent un mamelon de forme allongée, et, ce qui est écrit entre les courbes, fait connaître la nature des pentes, ou du moins ce qu'il faut en savoir sous le point de vue militaire. Sur la droite du dessin, c'est un contrefort que les lignes de circonscription représentent; il se termine à la rivière par des escarpements de rochers; un petit mamelon, qui se relève à son extrémité, est lui-même indiqué par deux lignes de circonscription particulières. Les chiffres entre parenthèses donnent les hauteurs des points de la courbe supérieure au-dessus de ceux qui lui correspondent directement dans la courbe inférieure, bien entendu que ces hauteurs ne sont estimées qu'approximativement. On voit ainsi que le plateau est élevé à droite d'environ 100 pieds au-dessus de la plaine, au centre de 90, et à gauche

de 75; que le mamelon isolé a 10 pieds de hauteur à une de ses extrémités, et 12 pieds à l'autre, et ainsi des autres. Il n'est pas facile d'estimer à vue les hauteurs, on ne les verra donc que rarement figurer dans un croquis. J'ai seulement voulu montrer la possibilité de mettre sur le plan, et sans la moindre confusion, ce genre de renseignement. Tout officier pourra, je pense, en faisant usage de moyens aussi simples, arriver à représenter, d'une manière plus ou moins exacte, les accidents d'un terrain qu'il aura parcouru, et dont il se sera appliqué à bien saisir les formes. Le degré de fidélité de son dessin ne dépendra plus que de la justesse de son coup d'œil, qualité qui ne s'acquiert que par l'exercice; il ne sera du moins plus arrêté par la difficulté et la longueur de cette partie du travail.

Après nous être ainsi soustraits à ce que le dessin topographique a de plus rebutant pour ceux auxquels il n'est pas familier, convenons de quelques signes pour représenter, aux moindres frais possible, les divers objets qui peuvent figurer sur un plan militaire. Ces objets sont: les cours d'eau, les étangs, les marais, les chemins, les rochers, les bois, les vignes, les bourgs, villages, grandes fermes et autres constructions isolées qui peuvent jouer un rôle dans un combat; les levées de terre, les bacs, les gués, les ponts de pierre et de bois. Tout cela se trouve représenté dans notre feuille. Prenons chacun de ces objets en particulier.

Cours d'eau. — Ils se représentent ou par deux traits tout simplement, l'un plus fort que l'autre, ou par une suite de traits filés entre les deux premiers. Une teinte bleue remplacerait avantageusement ces traits filés. La flèche indique la direction du courant. On voit dans le bas de la rivière un moulin à eau. L'affluent sur la droite est un ruisseau encaissé, ce qui se reconnaît aux deux traits irréguliers qui sont tracés sur ses bords.

Moyens de passage. — A gauche est un bac à traille, au

centre un pont de pierre qui se distingue du pont de bois, construit sur l'affluent, en ce que ce dernier est plus étroit et n'a pas d'ailes aux abords. Plus haut est un gué indiqué par une ligne ponctuée à petits points au travers de la rivière. Cette ligne ne peut pas se confondre avec une ligne de circonscription, tant à cause de la différence du trait qu'à cause de sa position.

Eaux dormantes. — Les étangs, les lacs se représentent, comme les rivières, par des traits filés; la forme en fait seule la différence. Les marais se dessinent par une ligne de contour et quelques traits tirés horizontalement dans l'intérieur, avec quelques pointes d'herbe s'élevant au-dessus. On peut noter dans l'intérieur si le marais est impraticable ou accessible.

Bois et vignes. — Ces objets sont fort longs à dessiner par les procédés ordinaires de la topographie. Nous nous contenterons, nous, d'en tracer le contour, et nous ferons, dans l'intérieur, des hachures pour les bois, et un petit cep pour les vignes. Une teinte d'encre de Chine ou de vert-jaunâtre remplacera les hachures dans la représentation des bois, si on se sert de couleurs, tout comme une teinte de violet clair servira pour les vignes. Outre les hachures, on écrira dans l'intérieur la nature et la circonstance caractéristique du bois, c'est-à-dire s'il est taillis ou de haute futaie, fourré ou à clairières, etc.

Rochers. — Le plus difficile est la représentation des rochers, parce que leurs formes sont extrêmement variables. Un signe conventionnel ne suffit pas pour tous les cas; il faut, plus ou moins, chercher à les imiter. Mais quand ils présentent des parois prolongées, on peut, comme dans notre dessin, se contenter de dessiner la crête et le pied de ces parois par deux lignes irrégulièrement heurtées, et de jeter quelques traits en travers pour découper la bande que forment ces deux lignes. On voit à droite de notre feuille ce genre de représentation.

Habitations. — S'il fallait dessiner toutes les maisons des bourgs et des villages, comme dans un véritable levé topographique, cela prendrait un temps considérable et découragerait la plupart des officiers. Au lieu que, si on veut se contenter d'un simple signe qui en marque la place, la chose deviendra extrêmement facile et par conséquent praticable. Nous nous bornerons donc à représenter un village, sans nous inquiéter de sa forme véritable, par un cercle rempli de hachures serrées. Le bourg sera indiqué de même, en remplaçant le cercle par un carré. D'après cela, A est un bourg dans notre plan, B, C, D, E sont des villages. S'il importait d'avoir la forme d'un de ces villages, on en ferait un levé particulier à une plus grande échelle. La teinte rouge peut remplacer les hachures dans les habitations.

Les maisons isolées, telles que fermes, grandes cassines, relais de poste, cabarets, etc. se dessinent à peu près dans leur forme et sans égard à l'échelle. Si l'on voulait s'y astreindre, ces objets, qui ne sont pas sans importance, resteraient inaperçus dans le plan. Un petit corps de chasse indique une maison de poste, un gobelet un cabaret. On voit, sur la gauche du plateau, le signe usité pour indiquer des moulins à vent, et plus bas, du même côté, celui des moulins à eau.

Communications.—Ce que nous avons dit des bâtiments isolés s'applique aussi aux routes et aux chemins, c'est-à-dire, qu'il faut en exagérer beaucoup la largeur pour les rendre plus visibles. Une grande route, telle que celle de A à B, se représente par deux traits parallèles, de même un chemin carrossable, tel que celui de D à C, avec cette seule différence que les traits seront un peu plus rapprochés. Les chemins praticables seulement aux petites voitures, tel que celui de C à B, sont indiqués par un trait continu et une ligne ponctuée; les sentiers, pour les bêtes de somme, par un seul trait. On en voit trois qui aboutissent au bac sur la rive droite. Les distances étant fort essentielles dans un plan de

la nature de celui dont nous nous occupons, on doit les écrire le long des routes, entre les objets qui s'y trouvent. Les chiffres indiqueront le temps qu'un piéton met à parcourir les espaces correspondants, à raison d'environ 5000 mètres par heure. Si ces distances étaient prises au pas du cheval, il faudrait mettre en note la distance que parcourt le cheval dans une heure, afin d'avoir un terme de comparaison. Quand il y a des chemins coupés par le cadre, on a soin d'écrire le nom du lieu vers lequel ils se dirigent, avec l'indication de sa distance, si on la connaît.

Levées et digues.—Ces sortes d'objets sont essentiels à représenter, parce qu'une troupe peut s'en faire un abri. Si on se bornait à les dessiner par deux traits parallèles, on pourrait les confondre avec un bout de route; il faut donc, pour éviter la confusion, remplir l'intervalle des deux traits par de petites hachures. C'est ce qu'on voit sur la rive gauche de la rivière près du pont.

Tels sont les divers signes conventionnels, au moyen desquels un officier pourra, promptement et facilement, tracer sur le papier le résultat de ses observations dans une reconnaissance. Il ne fera pas avec cela un beau dessin, mais il fera un *croquis militaire* qui pourra être très-utile, si d'ailleurs le rapport des distances et la forme des objets y sont passablement observés. Ce croquis doit être complété par une aiguille d'orientation dirigée approximativement dans la ligne nord et sud, et par une échelle en mètre ou en toises, pour mesurer les distances qui ne sont pas cotées sur le plan. Cette échelle se déduit de l'espace qu'un homme à pied parcourt en une heure, environ 5,000 mètres; chacun la fait d'après son pas. Et, comme les distances sont évaluées en temps le long des routes, il sera bien de mettre sur le plan une seconde échelle en rapport avec la première, et donnant les espaces parcourus à la minute. Il est bon qu'un officier, et surtout un officier d'état-major, ait ces deux échelles respectives tracées sur une

petite règle pour les cas où il est appelé à faire de semblables levés, afin de s'épargner la peine de les dresser à nouveau chaque fois.

Maintenant que nous sommes convenus de cette manière de représenter les choses dans un croquis militaire, voyons comment il faut s'y prendre pour l'exécuter. L'officier qui est chargé de la reconnaissance, doit, s'il en a le temps, préparer son papier : il le colle sur un carton pour que le vent ne le soulève pas ; il y met les échelles, et il y place approximativement, mais de manière à pouvoir être effacés, les villages qui sont compris dans le terrain qu'il aura à reconnaître. Pour cela, il mesure leurs distances respectives sur la carte dont il est muni, et prend auprès des habitants les informations qui lui sont nécessaires. C'est avec cette ébauche qu'il se met à l'œuvre.

Nous supposerons que les patrouilles ennemies se soient montrées dans le pays, et que l'officier ait à se prémunir contre leurs entreprises. Il est arrivé de la veille dans le bourg A avec son détachement ; il y a couché et y a pris tous les renseignements que les notables ont voulu lui donner sur la contrée environnante. Il connaît déjà la population des villages B, C, D et E, leurs distances entre eux et aux endroits où les chemins, qui les quittent, se dirigent ; il sait, qu'indépendamment du pont de la grande route, il y a encore pour passer la rivière, un bac à traille au village D, et qu'il doit exister en amont un gué praticable à la cavalerie. Il a consigné ces renseignements dans son garde-notes, et s'est assuré d'un bon guide avant de songer à son repos. Nous n'avons pas besoin de dire qu'il se sera gardé militairement pendant la nuit, puisqu'il n'ignore pas qu'on a aperçu l'ennemi sur les hauteurs de la rive droite.

Le lendemain, il n'attend pas que le soleil soit sur l'horizon pour se mettre en campagne ; il a rassemblé son monde à la pointe du jour. Il fait partir un petit détachement, sous les ordres d'un sous-officier, pour aller reconnaître les villages

D et E, et s'assurer qu'il n'y a personne; il en envoye un autre par le chemin de droite, avec la commission de visiter la grande cassine, de fouiller le ravin et d'explorer les bords de la rivière. Ces deux détachements, qui sont confiés à des sous-officiers intelligents, ont ordre de rejoindre vers le pont. Lui-même se met en route avec le gros de la troupe, et précédé d'une petite avant-garde; mais il s'arrête une demi-heure à l'auberge sur la grande route, pour donner le temps à ses deux détachements de faire leur circuit, et pour prendre des renseignements plus précis sur le gué dont on lui a parlé; il y envoie quelqu'un pour le sonder. Après cela, il continue sa route, en marquant les distances d'après sa montre et en commençant à en tracer la direction sur son plan; il s'oriente d'après le nord. Arrivé au pont, il y fait une halte et attend que tout son monde l'ait rejoint. Il laisse alors le tiers de la troupe à la garde du pont, et continue, avec les deux autres tiers, à marcher droit sur le village B, précédé de ses éclaireurs et accompagné de quelques flanqueurs, qui pourtant ne s'écartent pas hors de vue; il dessine, à mesure, les portions de route parcourues, en s'orientant toujours de la même manière, et prenant sur son échelle les longueurs correspondantes au temps mis à les parcourir. Il y marque l'embranchement des chemins et sentiers, le pied et le sommet des pentes, la maison de poste, etc. Au sujet des pentes, il faut remarquer qu'on doit diminuer la longueur donnée par l'échelle des minutes, et cela, d'autant plus, que la pente est plus rapide, parce que les distances horizontales, qui sont les seules qu'on puisse mettre sur le plan, sont moindres dans un terrain en pente; et qu'aussi, sur un tel terrain, on parcourt moins d'espace dans un temps donné. On peut réduire d'environ un quart, pour les pentes douces, et d'un tiers à la moitié pour les pentes rapides, les longueurs données par l'échelle. L'œil, quand il est exercé à l'estimation des distances, est d'un grand secours dans ce cas. Tout militaire doit s'efforcer d'acquérir cette faculté.

Arrivé au village B, l'officier y laisse encore un tiers de son détachement, et, avec le reste, il pousse en avant jusqu'à une grande demi-lieue, pour s'assurer s'il n'arrive personne par la chaussée. C'est alors, qu'il peut avoir quelqu'engagement avec l'ennemi. S'il rencontre une patrouille de force inférieure à la sienne, ou quelque petit poste, il l'attaque et tâche de lui faire un ou deux prisonniers qui l'instruisent de la position des corps les plus avancés. Après avoir ainsi balayé le pays, il se rabat promptement sur le village B, et c'est alors, qu'à proprement parler, commence son travail topographique. Il se fait seulement précéder de quelques éclaireurs et ne garde auprès de lui qu'un bon sous-officier et deux ou trois soldats; le gros de sa troupe reste au village B, où elle s'établit militairement du côté où l'ennemi pourrait arriver.

L'officier se porte d'abord à la gauche du plateau vers les moulins à vent, pour voir les pentes et découvrir la campagne de ce côté. Il fait le tour du plateau et rentre au village par la maison de poste. De là il s'achemine sur le village C, avec la moitié des troupes qu'il a auprès de lui; l'autre moitié reçoit l'ordre de quitter le village, dans une heure, et d'aller prendre position au pied des pentes. L'officier, toujours convenablement éclairé, s'avance sur le chemin BC en s'arrêtant un moment au haut et au bas des pentes, pour en marquer la direction sur son croquis. Il a toujours soin de dessiner à mesure, les lignes qu'il parcourt, au moyen de leur orientation et des distances prises sur l'échelle. Dans le village C, il s'informe où vont les deux chemins qui en sortent, et quelles sont les distances des villages les plus rapprochés; il écrit cela sur son plan. Il va jusqu'à la rivière par le sentier, traverse le bois taillis et rentre au village. De cette manière, le principal coude de la rivière se trouve placé sur le croquis. Du village, deux hommes doivent partir pour tâcher de traverser le marais et d'arriver au gué; ce ne sera qu'après avoir reçu leur rapport, que l'officier pourra écrire le mot *impraticable*, et le mieux encore serait de s'en assurer lui-même, s'il

en avait le temps; car des subalternes se laissent facilement rebuter par la difficulté, et ne poussent pas bien loin leurs recherches. De C, le détachement retourne au pont par le chemin. En passant, l'officier détache deux cavaliers pour faire le tour des marais, passer le gué et retourner au bourg A; il estime à vue la distance du pied du coteau, et en trace la courbe sur son plan.

Après cela, il fait le tour de la petite colline, en suivant le pied des hauteurs et les sentiers; il monte sur cette colline, d'où il découvre bien la forme de la rivière; il dessine l'une et l'autre, et pousse jusqu'à la ferme, toujours en mesurant les distances; il met cette ferme sur son plan, et il revient une seconde fois au pont par le sentier, après avoir pris connaissance du bac et placé à vue le moulin sur sa rivière.

Toute la troupe est maintenant réunie entre le pont et les collines. Elle restera là une heure encore, pendant que son commandant, accompagné seulement de son guide et de quatre ou cinq cavaliers ou soldats, fera le tour des villages D et E; elle ira ensuite l'attendre au bourg A. L'officier, en parcourant cette seconde partie de son terrain, placera à vue sur son croquis, les bois, l'étang et le ruisseau, ainsi que l'indication des aboutissants des chemins qui partent de D et de E.

Suivant que l'officier chargé de la reconnaissance sera plus ou moins expert, que sa troupe sera à pied ou à cheval ([1]), qu'il aura été obligé de batailler avec l'ennemi, ou qu'il n'aura rencontré personne, sa journée peut être finie quand il rentre au bourg, ou bien il lui reste encore assez de temps pour achever. Dans ce dernier cas, il laissera reposer sa troupe; et, bien sûr qu'il est de n'avoir pas d'ennemi à craindre, il se transportera, escorté seulement de deux ou trois de ses

([1]) On comprend combien il est plus avantageux de faire une reconnaissance avec une troupe à cheval qu'avec une troupe à pied; mais alors il faut déterminer le rapport qui existe entre la vitesse du cheval au pas, et celle du fantassin.

meilleurs soldats, sur la petite montagne qui est à droite, en passant par la cassine ; du vieux château, situé sur le pain de sucre, à l'extrémité du contrefort, il découvrira parfaitement tout le cours de la rivière, et pourra, en conséquence, corriger son dessin, si cela est nécessaire. Il fera le tour des escarpements pour en connaître la forme, qu'il tâchera d'imiter, et il cherchera à donner l'idée la plus exacte de la montagne par la courbe de son sommet et par celle du pied, qu'il tracera sur place, selon l'idée qu'il s'en fait d'après l'inspection des lieux. Il ne suivra pas le même chemin pour rentrer; mais, longeant le ruisseau encaissé et le bord de la rivière, il mesurera la longueur de la digue, en poussant jusqu'au pont. Ce n'est qu'alors que le travail de reconnaissance sera terminé. De retour à son cantonnement, il se hâtera de mettre au net ses notes et de compléter son croquis.

Certes, ce croquis serait bien insuffisant si les besoins militaires nécessitaient un plan exact ; car on ne peut pas espérer que, fait aussi rapidement, il ne s'y soit pas glissé d'assez fortes erreurs ; mais l'essentiel s'y trouve et y est indiqué d'une manière simple et claire ; le général pourra, par son moyen, aussi bien qu'avec un plan beaucoup plus exact et plus fini, connaître ce qu'il lui importe de savoir. Peut-être même préférera-t-il le croquis au plan, parce que, probablement l'échelle en sera plus grande, qu'il y aura moins de traits et par conséquent plus de clarté, et, qu'étant fait dans un but spécial, il rendra peut-être mieux les accidents les plus essentiels, sous le point de vue militaire.

On peut employer indifféremment le crayon ou la plume pour le croquis militaire, c'est-à-dire qu'on laisse le dessin tel qu'il a été fait sur place avec le crayon, ou que, si le temps le permet, on le passe au trait avec l'encre de la Chine, et même on y applique les teintes conventionnelles. Mais, dans tous les cas, il convient de repasser les chiffres et les indications, pour qu'ils ne s'effacent pas. A défaut d'eucre de Chine, on se servira d'encre ordinaire.

Quand on peut se partager la besogne entre plusieurs officiers, la reconnaissance, qnoique plus étendue, se fait plus promptement. Mais alors un officier d'un grade supérieur est chargé de coordonner le tout. Il s'occupe principalement des mesures de sûreté, pendant l'expédition, et il étudie la forme générale du pays : muni de sa lunette, il se tient de préférence sur les endroits élevés d'où l'on découvre non-seulement le terrain à lever, mais encore celui qui est occupé par l'ennemi. Débarrassé du travail manuel, il met plus de soin à recueillir de bons renseignements, et prend de meilleures notes.

Quelque rapide que soit cette manière de procéder, il est des circonstances où elle prendrait encore trop de temps et où il faut, pour ainsi dire, faire sa reconnaissance au galop. Alors on se borne à prendre quelques notes, on jette quelques traits sur son carnet, et ensuite on fait tout le croquis de souvenir, quand on est rentré au cantonnement. C'est peut-être de tous les talents d'un officier le plus utile à l'armée, que celui de savoir rendre ainsi, de souvenir, les grands traits et toutes les circonstances essentielles d'une localité. Il est bon de s'y exercer.

Itinéraires. Les reconnaissances se simplifient beaucoup quand elles se bornent à indiquer les circonstances d'une route ; on les appelle alors des *itinéraires*. Ils se font de deux manières, ou au moyen de signes conventionnels, ou par des notes écrites dans un tableau à colonnes préparé d'avance.

On ne fait aucune marche sans qu'un officier ne soit chargé d'en dresser l'itinéraire. Il note toutes les particularités de la route, ce qu'elle offre de remarquable à droite et à gauche, les positions qu'on rencontre en travers ou sur le côté ; il indique la largeur des défilés, la roideur des pentes, ce qu'il faudrait faire pour améliorer la route, etc. Les distances d'un lieu à l'autre sont exprimées en heures de marche ; et sous le nom de *couverts* on comprend non-seulement les mai-

sons habitées, mais encore les granges qui se trouvent en si grand nombre dans notre pays. En comptant, en moyenne, dix soldats par couvert, on a le nombre de soldats qu'on pourrait, au besoin, loger dans les différents endroits postés sur l'itinéraire, genre de renseignement utile dans bien des cas, et en particulier lorsqu'il s'agit de répartir une troupe le long d'une route, sans que l'état-major ait eu le temps de préparer les logements.

Les itinéraires de la première forme, c'est-à-dire ceux où l'on fait usage des signes conventionnels, conjointement avec les notes écrites, se font sur des feuilles de papier de cinq à six pouces de largeur et dans la forme du modèle ci-joint. Les feuilles sont ensuite réunies pour en faire une seule bande comprenant la route entière, et que l'on colle sur toile pour sa conservation. Il est encore facile de disposer ces feuilles en cahiers; mais il y a discontinuité dans l'itinéraire. Il faut alors se rappeler que le haut d'une feuille se joint au bas de la feuille suivante, pour avoir la succession des lieux.

On commence les notes par le bas de la feuille, et l'on continue en montant, à mesure qu'on avance. Une ligne droite centrale indique la route développée; on y marque, par des carrés et par de petits ronds simples ou doubles, les lieux habités, suivant leur importance. D'autres lignes, allant à droite ou à gauche, représentent les chemins aboutissants, à côté desquels on écrit les distances jusqu'aux lieux les plus voisins. Des lignes sinueuses marquent les rivières et les ruisseaux que croise la route, etc. Chacun est d'ailleurs maître d'adopter tels signes de convention qui lui paraîtront convenables. Ceux que je donne ici sont à peu près les mêmes que ceux employés dans le modèle d'itinéraire inséré au chap. XI du *Mémorial pour les travaux de guerre*.

La bande est partagée en trois colonnes : celle du milieu, plus étroite que les autres, est pour les signes conventionnels; celle de droite pour les observations particulières et de détail; celle de gauche pour les observations générales.

Modèle d'Itinéraire.

NOMS DES LIEUX HABITÉS.	Distance en heures de marche.	DESIGNATION DES POINTS REMARQUABLES.	NOMBRE DES COUVERTS.	OBSERVATIONS.

Indépendamment des distances partielles écrites le long de la route, l'itinéraire doit donner, à chaque endroit principal, la somme des distances intermédiaires et l'état de la route d'un point à l'autre. Ces renseignements se mettent dans la colonne de gauche. On y met également ce qui concerne les propriétés défensives des positions militaires qu'on a rencontrées en chemin. Si la place manquait pour tout écrire au sujet de ces derniers renseignements, qui sont d'une haute importance, on renverrait à un cahier particulièrement consacré aux notes relatives à la partie militaire de la reconnaissance, et qui serait joint à l'itinéraire. On met dans la colonne de droite les circonstances propres à chaque partie de la route, aux lieux habités, le nombre d'hommes qu'on y peut loger en maximum, à raison de dix par couvert, etc. Le modèle pourra servir de guide aux officiers qui auraient à faire un semblable travail. Ils y joindront un état sommaire récapitulant les distances des points principaux, et donnant la distance totale de la route parcourue.

Tout officier intelligent fera sans peine un itinéraire dans la forme que je viens d'indiquer; mais celui à qui elle paraîtrait encore trop compliquée, pourra se borner à écrire de simples notes dans les colonnes d'un tableau préparé d'avance, en se restreignant aux objets les plus essentiels. Je donnerai donc encore ici le modèle de ce second genre d'itinéraire tels que je les avais dressés en 1831 pour le service des états-majors de l'armée; ils furent fort utiles à cette époque, en raison même de leur extrême simplicité; partout ils furent remplis régulièrement. Les tableaux étaient imprimés et formaient des cahiers de cinq pouces de large et de huit pouces de long; chaque feuille était pliée en deux pour former le cahier.

Dans la page de gauche sont les particularités de la route; dans celle de droite, les observations générales, et notamment tout ce qui a rapport aux considérations militaires, tel que positions, moyens de défense, fortifications, etc. Pour

Modèle de Tableau statistique.

NOMS DES COMMUNES.	Population.	Maisons habitées	INDUSTRIE.						MOYENS DE TRANSPORT.							OBSERVATIONS.	TÊTES DU gros bétail.
			Maçons	Ouvriers: bois	Ouvriers: fer	Scies	Moulins	Fours	Chartois	Charettes	Bateaux	Chevaux	Mulets	Anes	Bœufs		

commencer l'itinéraire, on écrit ces mots en tête de la première colonne : ITINÉRAIRE DE X... A Y...; on les sépare, par un trait, du reste de la colonne, dans laquelle on inscrit à mesure les noms des lieux par lesquels on passe. Les notes s'écrivent directement à la plume; le crayon s'effacerait.

Les détails concernant les ressources d'un pays doivent faire l'objet d'états particuliers, ou *tableaux statistiques*; ils compliqueraient trop les itinéraires si l'on voulait les y faire entrer. Il faut même restreindre les tableaux statistiques au strict nécessaire, si l'on veut qu'ils soient consciencieusement remplis. Quoique ces tableaux soient un peu étrangers à notre sujet, et qu'ils intéressent principalement le commissariat, nous les joindrons néanmoins aux itinéraires pour compléter le chapitre des renseignements utiles à se procurer, en faisant remarquer cette différence des uns aux autres, que les itinéraires ne concernent que la route reconnue, tandis que les états statistiques embrassent la contrée tout entière.

Les tableaux statistiques, tels qu'ils ont été employés par nos états-majors divisionnaires, et tels que je les donne ici, forment des cahiers égaux à ceux des itinéraires. Les feuilles sont aussi pliées en deux; à gauche sont les détails relatifs à la population et à l'industrie; à droite, les moyens de transport, les têtes de gros bétails et les observations. On met dans cette dernière colonne tout ce qui ne se trouve pas dans les autres; ainsi les forges et autres usines, qui n'ont pas de colonnes spéciales, y seront inscrites. La colonne des *abris* ne contient que les maisons habitées, et non les granges; parce que les tableaux statistiques doivent servir aux dislocations régulières où l'on ne loge la troupe que dans les maisons habitées, et non à des cantonnements serrés où on la met partout où s'offre un abri. Nous avons fait cette distinction dans les deux tableaux, en intitulant la colonne qui concerne les abris, dans l'un, *couverts*, dans l'autre, *maisons habitées*.

CHAPITRE IX.

Missions spéciales.

Nous comprendrons dans ce chapitre différents objets qui n'ont pas trouvé de place dans les précédents : tels sont les convois, les embuscades, les fourrages, les partis. Les officiers chargés de ces différentes opérations font un service extraordinaire ; ils sont en *mission spéciale*. Les missions appartiennent à ce qu'on appelle la petite guerre, véritable école pratique des militaires.

§ 1. — Des Convois.

Si les convois ne se faisaient pas en arrière de l'armée, dans le pays dont elle est maîtresse, et, par conséquent, loin des principales forces de l'ennemi, ils seraient indubitablement enlevés; car il n'y a rien de plus difficile que de défendre un convoi de quelque étendue contre une attaque sérieuse. Frédéric en perdit un considérable qu'il dirigeait sur Olmütz, parce qu'il fallut prendre des chemins qui étaient en la possession de l'ennemi. Ni la bravoure des troupes d'escorte, ni le voisinage de l'armée, qui n'était qu'à quelques lieues, ne purent le sauver; il tomba en entier dans les mains des Autrichiens, et Frédéric, par suite de cette perte, dut lever son camp de devant Olmütz, qu'il voulait assiéger.

Ordinairement les convois ne sont exposés qu'aux attaques des partisans ou des corps de troupes légères, qui, en raison même de leur petitesse, sont parvenus à se jeter sur les derrières de l'armée. C'est contre de telles attaques qu'on cherche à se garantir, en donnant des escortes aux convois. Ces escortes sont principalement confiées à l'infanterie, parce que

celle-ci peut combattre sur toute espèce de terrain, et, au besoin, se placer dans les intervalles des charriots ou même dessus, pour, de là, se défendre encore quand elle est trop vivement pressée. Cependant la cavalerie est aussi nécessaire, tant pour éclairer la marche du convoi à une grande distance, et prévenir promptement de l'approche de l'ennemi, que pour participer à sa défense contre une attaque de cavalerie. Celle-ci pouvant se porter très-rapidement de la tête à la queue du convoi, trouverait facilement quelque partie sans défense, si l'escorte était uniquement composée de fantassins. Pour se faire une idée de la prise qu'offre à de semblables attaques une file de voitures, il faut savoir qu'un charriot à quatre roues, attelé de quatre chevaux, occupe 10 mètres. Ainsi, deux cents charriots de cette espèce, marchant sur une seule file, et serrés autant que possible, formeraient un convoi de 2000 mètres d'étendue. Comment, sur une aussi grande ligne, l'infanterie seule parviendrait-elle à répondre aux feintes de la cavalerie, et à repousser ses attaques réelles?

Nous admettrons donc que l'escorte d'un convoi d'une certaine importance soit composée d'infanterie et de cavalerie, bien que la première y domine, et nous prendrons pour la marche les dispositions suivantes.

Une première avant-garde, toute composée de cavalerie, précédera le convoi d'une ou deux lieues, pour fouiller la route à une assez grande distance à droite et à gauche, et aller aux informations. Mais, comme il peut arriver que l'ennemi, éludant les investigations des éclaireurs, parvienne à se dérober à la première avant-garde, et à se mettre en embuscade dans l'intervalle qui la sépare de la tête du convoi, il faut en faire une seconde immédiatement en tête de la marche, qui envoie quelques coureurs en avant, et qui détache des flanqueurs pour éclairer le pays, des deux côtés de la route. Plus la file des voitures ou des bêtes de somme est longue, plus le danger des surprises est à redouter, et plus, par conséquent, il faut redoubler de précautions pour l'éviter.

Un convoi est presque autant exposé à être attaqué en queue qu'en tête; il est donc nécessaire de former une arrière-garde, dans laquelle il entrera quelques cavaliers qui puissent donner promptement avis de ce qui se passe par derrière.

Quant à la troupe qui fait le gros de l'escorte, et qui est principalement composée d'infanterie, on la partagera en trois corps, dont l'un, à la tête du convoi, marchera avec quelques ouvriers et des voitures chargées d'outils de toute espèce, de cordes, de poutrelles, de madriers et de tout ce qui est nécessaire pour la réparation des ponts et des routes. Le second détachement se placera au milieu de la colonne, et le troisième à la queue fermant la marche.

On se gardera bien de disséminer la troupe sur toute l'étendue du convoi, parce qu'en cas de surprise on ne se trouverait nulle part en mesure de repousser l'ennemi. Seulement les corps dont on vient de parler détachent quelques hommes qui, marchant sur les côtés de la route, forcent les conducteurs des chevaux et des voitures à rester dans l'ordre qui leur a été prescrit, et à serrer toujours leurs distances. L'ordre dans la marche est une des conditions les plus importantes à observer. Les charretiers, qui sont ordinairement pris par réquisition, ne marchent qu'à contre-cœur, et sont toujours prêts, soit à se sauver avec leurs chevaux au premier danger, soit à s'abandonner à leur négligence. Il faut donc user de sévérité à leur égard, et ne jamais permettre qu'ils quittent leurs places pour causer entre eux, ni qu'ils mêlent leurs chevaux quand les transports se font à dos.

La tête du convoi doit marcher lentement et d'un pas réglé, pour qu'il ne se fasse pas des ouvertures dans la colonne. On défendra aux charretiers de s'arrêter pour faire boire leurs chevaux, quand on traversera quelque rivière ou ruisseau. S'il y a des munitions de guerre dans le convoi, la pipe sera interdite à tout le monde.

Si un charriot venait à se rompre en route, on répartirait promptement sa charge sur les charriots les plus propres à la

recevoir. Il faut avoir un signal dont on soit convenu pour que toute la colonne s'arrête quand un pareil accident arrive. Mais si un voiturier est seulement appelé à faire quelque légère réparation indispensable, le convoi continue sa marche; la voiture sort de la colonne, se met de côté et vient ensuite se placer à la queue : elle reprendra le lendemain son numéro d'ordre, à moins que le commandant du convoi n'en décide autrement.

On ne permettra point aux soldats de mettre leurs sacs sur les voitures, ce à quoi ils sont toujours disposés, parce qu'un soldat ne doit jamais se séparer de son sac, et qu'il ne faut pas rallentir la marche d'un convoi par la surcharge des voitures. Encore moins faut-il laisser monter les soldats sur les voitures ou sur les chevaux.

Toutes les fois que la largenr de la route le permet, il convient de doubler les voitures et de les faire marcher sur deux files. La colonne est ainsi raccourcie de moitié, et l'on peut, si les circonstances l'exigent, former plus promptement le *parc défensif*, qui se fait en plaçant tête à tête les attelages, et en tournant vers le dehors l'arrière-train des voitures. Les voitures, pour former le parc, tournent à droite et à gauche, font une conversion, et viennent se placer en face les unes des autres, aussi serrées que possible, et de manière à ne laisser que peu d'intervalle entre les têtes des chevaux opposés. Les voitures étant ainsi rangées près à près, leurs chevaux sont garantis, leurs conducteurs effrayés ne peuvent pas les dételer, et l'espace qu'elles occupent est considérablement moindre que celui qu'elles avaient en colonne. Mais cette disposition, ne pouvant se prendre que successivement, à mesure que les voitures ont fait leur conversion en dehors de la colonne, exige assez de temps. Il ne faut donc l'ordonner que lorsqu'elle est absolument indispensable. Dans toute autre circonstance, et lorsqu'on peut raisonnablement espérer de tenir l'ennemi en respect par les manœuvres des troupes de l'escorte, il vaut mieux faire filer le convoi que de s'arrêter

pour former le parc défensif. Quoiqu'il en soit, ce parc, quand une fois il est formé, est comme une petite forteresse à la faveur de laquelle l'infanterie peut encore combattre avec avantage, même lorsqu'elle a été obligée de s'y réfugier.

D'heure en heure on fait de petites haltes de quelques minutes, pour laisser respirer les chevaux et remettre en ordre ce qui pourrait être dérangé sur les charriots, resserrer les cordes, ajuster les harnais, etc. En outre, et comme dans les marches des troupes, on fait une grande halte au milieu du jour, pendant laquelle on donne à manger et à boire aux chevaux, sans dételer. On se pourvoit, en partant, des provisions nécessaires pour cette halte : les hommes portent leurs vivres ; le foin et l'avoine se mettent sur les charriots. Il ne reste qu'à chercher l'eau à la halte.

Le convoi s'arrête ordinairement près d'un village pour passer la nuit, parce qu'on y trouve des ressources pour la nourriture des hommmes et des chevaux, pour la réparation des voitures, le ferrage, etc. Cela étant, et lorsque des mesures impérieuses n'engagent pas à rester en deçà, il faut faire parquer les voitures au delà du village, parce qu'ayant à se mettre en route de grand matin, il vaut mieux avoir le défilé derrière soi que devant soi. En effet, si vous restiez derrière, l'ennemi pourrait s'approcher pendant la nuit et se poster de manière à vous attaquer avec avantage quand une partie du convoi serait encore dans le village.

On cherche, pour parquer, un endroit clos de haies ou de murs, de préférence à tout autre, parce qu'on y est plus en sûreté. On enferme dans l'intérieur du parc les objets les plus précieux, tels que les archives, l'argent, les munitions de guerre, et l'on met auprès une garde convenable pour surveiller les charretiers et empêcher qu'on ne fasse du feu dans le voisinage des voitures qui portent de la poudre. Les chevaux sont attachés en dedans du parc, soit à des piquets, soit aux voitures elles-mêmes, et chaque attelage reste près de son charriot, autant que la grandeur de l'espace le permet.

Mais la troupe, à l'exception de la garde du parc, bivouaque à peu de distance, et occupe militairement le terrain environnant, que l'avant-garde a dû, au reste, reconnaître avant de s'y établir. On pose des gardes avancées et un nombre suffisant de sentinelles, pour la sûreté et pour la police du parc et du bivouac.

Personne ne doit quitter le parc, ni le bivouac, sans l'autorisation du commandant. On désigne ceux qui iront aux vivres et aux fourrages. Il n'est pas plus permis aux officiers, qu'aux soldats et aux charretiers, de s'établir dans les auberges ou les cabarets du village. Le commandant prend donc toutes les mesures pour assurer à tout son monde la subsistance et la paille de couchage : il envoie d'avance un officier et quelques fourriers pour préparer le tout; il envoie également quelqu'un pour chercher l'emplacement du parc, et en fixer le dispositif.

Le parc se fait ordinairement en carré vide; mais la localité doit dicter sa forme, qui sera toujours enveloppante, soit pour fournir un espace clos où l'on puisse renfermer les chevaux et leurs conducteurs, soit pour offrir une espèce de retranchement en cas d'attaque. Les voitures se rangent ou à la file, ou à côté les unes des autres, suivant la ligne qu'elles occupent dans le carré, la règle étant que tous les timons soient tournés du même côté et vers le lieu de destination. Il convient alors de doubler les voitures qui restent à la file, afin que si la nécessité y était, on pût fermer les intervalles d'un rang en poussant à bras les voitures de l'autre rang. Lorsque l'espace où l'on doit parquer est restreint, et le nombre des voitures considérable, on place les voitures sur plusieurs lignes, et l'on forme ainsi des rues parallèles assez larges pour recevoir les attelages.

Lorsque le convoi se remet en route le lendemain, chaque voiture reprend la même place dans la colonne; et, à cet effet, elle porte un numéro qui prévient toute contestation entre les conducteurs; les officiers veillent d'ailleurs à

ce que chacune entre dans la colonne à son tour, et qu'aucune ne retarde les autres. Ces précautions, quelque minutieuses qu'elles paraissent, n'en sont pas moins nécessaires. Il en est d'autres encore que le commandant d'un convoi ne doit pas négliger, comme de s'assurer par lui-même, avant de se mettre en route, du bon état des voitures et de la qualité des chevaux. Il faut qu'il sache si les chargements ne sont pas trop forts ([1]), et y remédier quand cela a lieu, soit en employant un plus grand nombre de voitures, soit en renforçant les attelages. Il dresse un état général de toutes les voitures, avec les noms de leurs conducteurs. Il partage la surveillance entre les officiers, et les instruit avec soin de ce qu'ils auront à faire dans les différents cas qu'il peut prévoir. Il ne manque pas de faire exécuter plusieurs fois le convoi défensif, comme exercice, afin que les charretiers sachent bien comment ils devront conduire leurs voitures dans leur emplacement, et que cela ne fasse pas de confusion.

Ce qu'il y a de plus dangereux, pour un convoi qui est entouré de partisans ennemis, ce sont les passages de défilés. On n'y engagera donc les voitures qu'après s'être assuré du débouché, et on les franchira avec toute la vitesse possible. Au passage des ponts, on se mettra en garde aussi bien contre les attaques sur la rive qu'on va quitter, que contre celles qui viendraient du côté où l'on se dirige; car si l'ennemi, profitant d'une négligence de l'arrière-garde, arrivait au moment où le pont est encombré, et où la moitié des voitures a déjà passé, il culbuterait aisément les troupes de la queue, et s'emparerait de toutes les voitures qui seraient encore de son côté. On voit, d'après cela, que c'est un devoir, pour un commandant de convoi, de s'informer de toutes les circonstances de la route qu'il devra suivre, d'en faire même la reconnaissance particulière, si on lui en donne le temps, afin de n'être point

([1]) Il ne faut pas plus de quatre quintaux par cheval sur chaque voiture, pour peu que les chemins soient mauvais et la route longue.

pris au dépourvu, et de savoir d'avance ce qu'il aura à faire dans les endroits difficiles.

Quand l'ennemi est annoncé en tête du convoi par la première avant-garde, qui se replie au galop sur l'escorte, les voitures serrent autant que possible et s'arrêtent, ou, mieux encore, elles se forment sur deux files, si la largeur de la route le permet. La seconde avant-garde, et le détachement de la tête, prennent position pour recevoir l'ennemi; celui du centre vient se placer à côté du premier, en ligne avec lui, ou en échelon, suivant les localités et suivant qu'il est plus particulièrement nécessaire de couvrir un des flancs du convoi que l'autre. Le troisième détachement, qui a appelé à lui l'arrière-garde, reste en réserve prêt à charger l'ennemi, quand celui-ci, tournant les ailes de la troupe qui lui résiste de front, chercherait à tomber par le côté sur le convoi, pour le couper ou pour y jeter du désordre. Cette réserve doit être immédiatement en tête des voitures, pour pouvoir facilement passer de la droite à la gauche. Dans cette position, elle a l'avantage de répondre, par de petits déplacements, aux mouvements excentriques de l'attaquant. C'est là que toute la cavalerie de l'escorte sera réunie. Si le corps principal se trouvait trop rapproché de la tête du convoi, la réserve, pour conserver une distance convenable, serait obligée de se placer quelque part sur le flanc du convoi; alors on pratiquerait une ouverture dans la colonne, pour pouvoir passer de la droite à la gauche, sans être obligé de faire le tour.

Il est absolument nécessaire de conserver à la réserve toute sa mobilité, parce que c'est elle qui doit répondre à toutes les feintes de l'ennemi, et repousser les attaques latérales que le corps principal n'aurait pas pu empêcher. Dans cette circonstance, bien plus encore que dans toute autre, c'est en manœuvrant pour faire front à l'ennemi, de quelque côté qu'il arrive, qu'on déjouera ses projets. Il faut donc se ménager toute la liberté des mouvements, éviter l'encombrement et la gêne.

L'attaque est-elle repoussée, le commandant du convoi se gardera bien de se mettre à la poursuite de l'ennemi, car il ne doit jamais quitter ses voitures, sons peine de tomber dans quelque embuscade, ou de se les voir enlever pendant qu'il suivrait étourdiment la piste d'un ennemi qui le joue. Son unique objet est d'arriver à sa destination; il faut donc qu'il fasse tout son possible pour l'atteindre sans perdre une seule voiture. Cela ne l'empêchera pas cependant de marcher à quelque distance au-devant de l'ennemi, s'il y voit son avantage, ni de tomber sur lui la baïonnette en avant pour le prévenir; car, nous venons de le dire, ce n'est pas en s'adossant aux voitures qu'on les défendra efficacement, mais en prenant du champ et en manœuvrant autour. Ce n'est que lorsqu'on est repoussé, qu'on se replie sur le convoi pour se défendre à la faveur des voitures. Dans ce moment désespéré une trop longue résistance peut être jugée inutile, vu la grande superiorité de l'ennemi; il faut alors savoir lui abandonner une partie du convoi pour tâcher de sauver le reste, en le faisant rétrograder, ou bien tâcher de le détruire en coupant les traits des chevaux, brisant les roues, renversant les charriots, et même en mettant le feu aux objets qui sont le plus susceptibles de s'enflammer.

La défense contre une attaque en queue, se conduira d'après les mêmes principes : le détachement du centre se réunira à celui de la queue et à l'arrière-garde pour former la principale résistance; celui de la tête rétrogradera ponr se mettre en réserve. Mais ici le convoi peut et doit continner sa route, pendant que les troupes d'escorte soutiennent le combat. Celles-ci manœuvreront en retraite, pour ne se séparer que le moins possible des dernières voitures; mais elles tiendront ferme dans les défilés et partout où le terrain leur offrira des avantages solides. Cependant l'avant-garde de cavalerie, à laquelle on aura expédié une estafette dès le premier moment, viendra se joindre à la réserve.

L'attaque sur le flanc est la plus dangereuse, parce que le

convoi offre alors beaucoup plus de prise. Les trois détachements doivent, dans ce cas, se réunir du côté de l'attaque et se porter assez en avant pour que l'ennemi soit obligé de décrire un grand cercle, et par conséquent de se mettre en prise quand il voudra se porter sur l'une ou l'autre extrémité du convoi. La meilleure disposition à prendre, est d'échelonner le détachement du centre par les deux détachements des extrémités, auxquels se réunissent l'avant-garde et l'arrière-garde. Ces trois échelons, celui du centre en avant des deux autres, formeront sur le côté du convoi, un ordre de bataille convexe très-propre à ce genre de défense. Ils peuvent se réunir au besoin pour faire effort; ils s'appuyent réciproquement; l'un sert de réserve aux deux autres, et ils forcent l'ennemi à s'étendre pour les déborder. Le convoi, qui a doublé ses voitures, continue à marcher en règlant sa vitesse sur celle des troupes qui le couvrent. Si elles s'arrêtent, il faut qu'il s'arrête, à moins que l'ennemi n'ait que de l'infanterie, auquel cas le convoi prendra le trot et échappera par sa vitesse. Mais il n'y a aucune probabilité que l'attaque se fasse sans cavalerie; dès lors, le convoi, pour ne point se découvrir, doit rester, comme nous venons de le dire, à la hauteur des troupes qui marchent sur son flanc; il s'arrête si elles s'arrètent, et ne marche que quand elles marchent. Toutefois on le fera marcher plus vite quand on arrivera à quelque défilé, ou dans quelque localité où la cavalerie ne lui puisse rien. N'ayant point à craindre d'être attaqué dans ces endroits, il doit chercher à gagner du chemin sous la protection d'une petite avant-garde. En tout cas, l'officier préposé à la conduite des voitures ne doit rien faire que d'après les ordres du commandant du convoi. Si celui-ci juge nécessaire de former le parc défensif, le premier cherche en dehors de la route, et du côté opposé à l'ennemi, un emplacement assez grand pour le recevoir et pour permettre aux voitures de tourner et d'aller prendre leur place.

Nous avons oublié de dire que les soldats, placés le long du convoi pour contenir les charretiers, ne doivent point les quitter pendant le combat; c'est au contraire le moment de les surveiller plus que jamais; les soldats auront l'ordre de faire feu sur eux s'ils dételaient leurs chevaux pour s'échapper.

On ne pourra pas toujours se conformer aux dispositions précédentes. Ainsi on peut n'avoir pas assez de monde pour former trois détachements; on se contentera alors d'en faire deux, un à la tête du convoi, l'autre à la queue; peut-être même, qu'après avoir fourni à l'avant-garde et à l'arrière-garde, il faudra, pour ne pas trop se diviser, réunir tout le reste de la troupe et le faire marcher du côté où l'attaque est le plus à craindre. Mais on est toujours ainsi dans l'esprit de la règle, qui consiste à ne point disséminer l'escorte tout le long du convoi, mais à la rassembler en groupes assez forts pour faire résistance.

Au surplus, on ne devrait jamais hasarder un convoi de quelqu'importance sans avoir, au préalable, fait balayer le pays par des colonnes mobiles. Si le convoi se met en route immédiatement après l'expédition, il a beaucoup de chances de ne faire aucune mauvaise rencontre, et son escorte peut être considérablement diminuée.

On conclura de ce qui précède, que l'attaque d'un convoi est une opération peu chanceuse, même pour un corps inférieur à l'escorte. Car, si on prend l'ennemi en défaut, on détruit ou on emmène une partie du convoi; si on échoue, on en est quitte pour se retirer, sans crainte d'être poursuivi. Le corps qui attaque doit être mi-parti d'infanterie et de cavalerie.

Il est clair que si, en se cachant derrière un bois, une hauteur, un champ de blé, etc., on parvient à surprendre la tête ou la queue du convoi, et à l'envelopper avant que les secours lui arrivent, on obtiendra un plein succès. On doit donc essayer de ce moyen avant d'en venir à une attaque ouverte. Mais on ne peut pas supposer assez de négligence de la

part du commandant du convoi pour admettre qu'on le surprendra ainsi. Il faut donc supposer que sa troupe sera réunie et en bon ordre au moment de l'attaque. Dès lors il convient de diviser son attention, en dirigeant contre lui plusieurs petites colonnes et beaucoup de tirailleurs, qui chercheront à se frayer un chemin jusqu'aux voitures pour tuer les chevaux et embarrasser la route. La cavalerie, faisant un circuit, se porte rapidement sur les parties mal protégées. Si elle atteint quelques voitures, elle se contente de chasser les conducteurs et de couper les traits, parce qu'ainsi toute la partie du convoi qui est en arrière se trouve arrêtée.

Si l'on a la liberté du choix pour le lieu et le moment de l'attaque, il est clair qu'elle s'effectuera quand le convoi sera engagé en partie dans un défilé, et que l'on pourra en envelopper la tête ou la queue. La réussite est alors certaine, l'encombrement inévitable du défilé, empêchant une partie des troupes de venir au secours de l'autre. Mais une telle fortune est rare, et il reste encore assez de chances de succès pour attaquer un convoi partout où on le rencontre.

Quand on est parvenu à s'emparer de tout ou partie d'un convoi, il faut se hâter d'emmener sa prise pour la déposer en un lieu sûr, avant que l'ennemi n'arrive en forces supérieures pour vous la faire abandonner. Mais plutôt que de la lâcher dans ce cas, on détruira les voitures, et, ne gardant que ce qu'elles renferment de plus précieux, on le mettra sur le dos des chevaux pour s'enfuir au plus vite. On doit éviter le combat ; le coup est fait.

---

§ 2. — Des Fourrages.

On dit qu'on fait un fourrage lorsqu'on va en troupe ramasser du foin et de la paille dans les granges, ou faucher

sur le terrain l'herbe ou le blé vert. Dans le premier cas on fait un *fourrage au sec*, dans le second un *fourrage au vert*.

Les fourrages étaient autrefois des opérations plus sérieuses que de nos jours, parce que les armées, moins nombreuses, se tenaient plus ramassées; leurs divisions, ne laissant entre elles que de petits intervalles, ne trouvaient pas assez de ressources sur le terrain qu'elles occupaient immédiatement. C'était donc en avant et sur les flancs qu'on allait au fourrage, se ménageant pour les derniers moments, et dans la supposition d'une retraite, tout le pays en arrière de l'armée. Dès lors les fourrageurs étaient constamment exposés aux attaques de l'ennemi.

Maintenant que les armées sont plus nombreuses et composées de corps, qui, pouvant se suffire à eux-mêmes, campent à d'assez grandes distances, elles trouvent dans l'espace qu'elles occupent de quoi nourrir les chevaux.

Cependant il n'en faut pas moins user de précautions, lorsqu'on se décide à faire un fourrage régulier, pour ne pas tomber dans une négligence qui tôt ou tard deviendrait fatale.

On donne donc aux fourrageurs une escorte assez nombreuse, pour éclairer le pays autour de l'espace que le fourrage doit embrasser, et combattre l'ennemi, s'il se présente. Au premier signal de son approche, les fourrageurs quittent la place, emportant ce qu'ils peuvent sur leurs chevaux; la chaîne des postes extérieurs se replie, se concentre, engage le combat, s'il est nécessaire, et le soutient tant que les fourrageurs ne se sont pas écoulés. Quand il n'y a plus aucun danger pour ceux-ci, l'escorte bat en retraite; une plus longue résistance serait sans utilité.

Pendant tout le temps que dure le fourrage, les troupes, qui sont restées au camp ou aux cantonnements les plus voisins, se tiennent sous les armes, afin d'être prêtes à marcher au secours des fourrageurs, et à repousser une attaque qui est toujours à craindre quand on s'est affaibli de quelque détachement.

Il semble inutile de dire que ce sont les cavaliers eux-mêmes, qui, munis de cordes et de serpes ou de faux, réquises aux paysans, exécutent l'opération matérielle du fourrage, après que des officiers, préposés à cela, leur ont distribué tout le terrain, corps par corps, et ont indiqué à chaque détachement l'espace qu'il doit faucher. Il y a, à cet égard, des règlements dont l'exécution est principalement confiée aux officiers d'état-major. Ces règlements prescrivent, entre autres choses, d'exécuter plutôt deux fourrages qu'un seul trop considérable; 1° parce qu'en raison du terrain que ce dernier force d'embrasser, il donne plus de prise à l'ennemi; 2° parce que la surveillance y devenant plus difficile, le gaspillage est inévitable; 3° parce qu'il exige plus de temps. Ils recommandent aussi, dans le cas où les terrains qui doivent être fourragés, seraient enclos de murs, de haies, ou de fossés, de pratiquer d'avance les ouvertures nécessaires pour assurer la communication entre les divers détachements de l'escorte. Une reconnaissance préalable du terrain à fourrager doit être faite pour exécuter ces choses, arrêter la répartition entre les corps, et faire l'évaluation approximative de la quantité de fourrages qu'on se procurera ainsi.

Dans les fourrages au sec il faut épuiser ce que peut fournir un village avant d'aller à un autre, et ne pas fourrager dans plusieurs villages à la fois, à cause de la difficulté de couvrir suffisamment, au moyen de l'escorte, un aussi grand espace. Et dans ce dernier cas, celui du fourrage au sec, le devoir des officiers de tout grade est de prévenir le désordre si facile à s'introduire dans une opération de cette nature; ils empêcheront les soldats d'entrer ailleurs que dans les granges qui leur sont assignées par des numéros marqués d'avance sur les portes, et les feront partir à mesure qu'ils seront chargés. Mais ce qui vaut encore mieux, c'est de faire apporter par les habitants la quantité de paille et de foin à laquelle on croit pouvoir taxer le village, d'après ce que l'on sait de ses richesses en fourrages; ils n'y ont ordinairement pas de répu-

gnance, parce qu'ils sauvent ainsi du pillage leurs propriétés, et qu'ils reçoivent des bons pour les quantités fournies. Toutes les gerbes sont déposées hors du village ; les cavaliers viennent faire leurs trousses dans l'emplacement désigné, et, sous aucun prétexte, on ne les laisse entrer dans le village. L'escorte seule le traverse pour en occuper les avenues et protéger l'opération.

Dans les estimations préalables que les officiers d'état-major ont à faire du terrain ou des villages qui sont destinés aux fourrages, il est nécessaire que ces officiers sachent apprécier rapidement ce que chaque culture peut fournir dans une étendue donnée. Ils s'accoutumeront à ces estimations en faisant faucher de petites portions pour voir ce qu'elles fournissent de foin, comme aussi en vérifiant, par un toisé approximatif et rapide, ce qu'une meule ou une grange en peut renfermer. Au bout de fort peu de temps ils sauront estimer, au simple coup-d'œil et d'une manière suffisamment exacte, ce qu'un champ, un pré d'une grandeur déterminée, ou un village dont le nombre des granges est connu, peut fournir d'herbe, de foin et de paille. Voici, au reste, quelques données qui serviront à ces estimations : une trousse pèse de 120 à 150 livres ; deux trousses font la charge d'un cheval. Le foin entassé pèse environ 260 livres le mètre cube, ainsi le mètre fait les deux trousses ou la charge du cheval. La paille ne pèse que 170 livres le mètre, il faudra donc un mètre et demi pour les deux trousses. Si la paille est en gerbes, on compte qu'il faut une dixaine de gerbes sèches pour faire une trousse, les gerbes pesant 12 à 15 livres. — Un arpent renfermant 1800 mètres carrés, peut fournir, en moyenne, les quantités suivantes en blé et foin prêts à être récoltés :

Blé, 200 gerbes de 15 liv. ou 20 trousses.
Foin, 250 bottes de 10 liv. ou 16 trousses.

Cinquante hommes peuvent, en une heure, couper un arpent.

Quant aux grains, qui se transportent dans des sacs qu'on donne aux fourrageurs, on estime que le mètre cube fait 120 rations. Il pèse, en avoine, environ 800 livres, et fait la charge de trois chevaux ; en froment, il pèse à peu près le double, et fait la charge de cinq à six chevaux. Le poids du seigle et de l'orge est intermédiaire.

Deux trousses suspendues, l'une à droite et l'autre à gauche, font la charge d'un cheval, le cavalier marche à pied et conduit son cheval par la bride ; mais si la distance est courte, il peut, malgré la charge, monter en selle. Toutes les fois que cela est possible on se sert de voitures pour emporter les fourrages, plutôt que d'en charger les chevaux ; car si la distance est grande ce poids les abîme.

Dans les fourrages, les hommes chargés de l'opération portent, outre les instruments qui leur sont nécessaires, leurs armes pour se réunir à l'escorte, en cas de besoin, et repousser une attaque imprévue. Cela est surtout nécessaire quand le fourrage est lointain. Et, à ce sujet, on pose en principe, qu'un fourrage ne doit pas se faire si loin qu'on ne puisse l'achever dans la même journée : ainsi la plus grande distance peut être fixée à deux ou trois lieues.

On ne fait les fourrages au vert que quand il ne reste plus rien dans les granges, parce qu'ils ne produisent qu'une nourriture énervante et malsaine, qu'ils sont toujours plus préjudiciables au pays que les fourrages au sec, et qu'enfin ils exigent plus de temps et un plus grand appareil pour être mis à exécution.

---

§ 3. Des Embuscades.

Avec le genre de guerre actuel et la grande quantité d'éclaireurs dont les armées se couvrent, les embuscades ne sont guère possibles qu'entre petits corps ou simples détache-

ments. Les pays très-accidentés y sont principalement propres par la facilité qu'ils donnent de se cacher. Ce moyen d'attaque par surprise ne peut réussir que lorsque l'ennemi se néglige dans ses marches, et ne s'astreint point aux précautions d'usage; car aussitôt qu'une embuscade est éventée, son objet est manqué. Dans une embuscade on doit non-seulement s'arranger de manière à surprendre l'ennemi, mais encore à l'envelopper et à lui ôter tout moyen de retraite ; à cet effet, la troupe embusquée se partage en plusieurs corps ou détachements pour attaquer à la fois par le front, par le flanc et sur les derrières.

Quand on se rend en embuscade, il faut avoir soin de se faire précéder par une petite avant-garde, et de s'éclairer comme de coutume, pour ne pas tomber soi-même dans un piége de l'ennemi, et pour se saisir de toutes les personnes qui pourraient lui porter des avis. C'est d'ailleurs une règle dont un commandant de troupes ne doit jamais se départir, et qu'on ne saurait trop répéter, qu'en marche, loin ou près de l'ennemi, il faut se faire éclairer.

Les parties couvertes et cachées, telles que les bois, les collines, les fondrières, les rochers, les grandes haies, etc., sont, il est vrai, les plus avantageuses; mais ce ne sont pas les seules où l'on puisse dresser des embuscades; des digues, des champs couverts de moissons, et même des prés où l'herbe est haute, ou des plaines traversées par quelques ondulations, offriront quelquefois d'autant plus de facilité, que l'ennemi, croyant découvrir de l'œil toute la campagne, s'abandonne à trop de sécurité. Un esprit inventif sait tirer parti de toutes ces circonstances, quand il a reconnu chez son adversaire une tendance à la négligence ou à la présomption. C'est ainsi qu'Annibal défit Minutius : Entre les deux camps, dit Polybe, était une hauteur d'où l'on pouvait fort incommoder l'ennemi. Annibal prit la résolution de s'en emparer le premier; mais se doutant que Minutius, fier d'un premier succès, ne manquerait pas de se présenter, il eut recours à un stratagème :

quoique la plaine que commandait la colline fût rase et toute découverte, il avait observé qu'il s'y trouvait quantité d'ondulations et de cavités où l'on pouvait cacher du monde. Il y mit cinq cents chevaux et cinq mille fantassins, distribués en petites troupes. Ces mesures lui réussirent complètement: Minutius marcha à la défense de la colline sans apercevoir l'embuscade qui le prit en flanc et à dos; il fut entièrement défait.

On cherche aussi, pour dresser des embuscades, les endroits où l'ennemi ne peut pas se déployer facilement, où il est obligé de filer en colonne mince et allongée; ceux où il est à présumer qu'en raison des difficultés locales quelque désordre s'introduira dans sa marche; ceux où sa troupe sera séparée par des obstacles, etc.

A quelle distance de la route suivie par l'ennemi une embuscade doit-elle s'établir? C'est une question qui ne peut se résoudre que par la nature des lieux et par l'espèce de troupes que l'on se propose d'attaquer. Mais on peut dire, en général, que si l'on se met trop près, on sera découvert par les flanqueurs, et que si on se met trop loin, l'ennemi aura le temps de vous échapper pendant que vous viendrez à lui. La cavalerie se portera plus loin que l'infanterie, parce que le hennissement des chevaux la fait découvrir aisément. Pour cette raison, et parce qu'elle ne peut pas se porter dans toute espèce de terrain, la cavalerie est moins propre que l'infanterie aux embuscades. Toutefois on l'y fait participer par petits détachements.

On entre dans l'embuscade par derrière ou par les flancs, pour que les traces que la troupe laisse sur le chemin ne donnent pas l'éveil à l'ennemi. On part de nuit pour arriver avant le jour au lieu de l'embuscade et s'y poster. Il est bon de prendre d'abord une fausse route, afin que les habitants ne puissent pas vous trahir en faisant connaître à l'ennemi le chemin que vous avez suivis.

Une troupe embusquée n'allume point de feu : chaque soldat reste à la place qu'on lui assigne, soit debout, soit assis ou couché ; il ne fume point ; il tient ses armes cachées pour que leur éclat ne le fasse pas découvrir, les reflets du soleil se voyant à une très-grande distance, même au travers du feuillage. De jour, une partie de la troupe peut dormir ; s'il y a longtemps à attendre, parce que, voyant de loin venir l'ennemi, on a le temps de se préparer ; mais la nuit tout le monde doit être alerte pour saisir le moment et se jeter sur l'ennemi au signal convenu.

La troupe étant, comme nous l'avons dit, partagée en plusieurs corps qui ont des tâches particulières à remplir, il est essentiel que chacun sache bien ce qu'il aura à faire, afin d'éviter toute confusion et de mettre de l'ensemble dans l'attaque. L'infanterie, placée aussi près que posssible de la route, ne fait qu'une décharge en arrivant, et se précipite sur l'ennemi en poussant de grands cris pour l'effrayer. La cavalerie, postée plus loin, va, par un circuit, lui fermer le chemin en avant et en arrière. Si, par la nature des localités, l'embuscade est tellement rapprochée de la route, que l'on puisse tirer sur ceux qui y passent, les carabiniers, très-propres à ces sortes d'affaires, ajusteront les officiers pour désorganiser la troupe dès le premier moment. L'embuscade ne doit sortir qu'à un signal convenu : elle ne bougera pas pour quelques coups de fusil qui ne sont peut-être qu'accidentels. Le commandant juge seul du moment convenable ; c'est à lui de donner le signal. Trop d'impatience éventerait l'embuscade et la ferait manquer.

C'est bien souvent après un engagement plus ou moins sérieux, et en feignant de se retirer devant l'ennemi, qu'on l'amène dans une embuscade. On réussit quelquefois, quoique la ruse soit bien connue, parceque l'ennemi, qui se croit vainqueur et qui veut profiter d'un premier succès, ne peut pas toujours prendre toutes les mesures de prudence qui sont usitées dans une simple marche, et qu'aussi la bonne fortune

nous rend aisément présomptueux. Il est peu de guerres qui ne fournissent quelques exemples de cette vérité. En 1622, le comte de Tilly serrait de fort près Heidelberg : le roi de Bohême et Mansfeld passent le Rhin pour secourir cette place. Tilly, à la nouvelle de la marche du roi de Bohême, vient se camper près de Wislock dans un poste très-avantageux. Pour l'en tirer, Mansfeld vient l'attaquer, et, pendant le combat, il fait replier ses troupes comme si elles avaient du dessous. Tilly les poursuit chaudement et s'avance jusqu'à Mingelheim, où Mansfeld avait embusqué une partie de son armée et beaucoup d'artillerie. Les Bavarois, pris ainsi à l'improviste, furent défaits en un instant; ils eurent 2,000 hommes de tués; ils perdirent leurs bagages, leurs canons et beaucoup de prisonniers; la ville de Heidelberg fut dégagée.

Quand on a été prévenu que l'ennemi cherche à vous dresser une embuscade, c'est un excellent parti à prendre que de lui en dresser une à lui-même; car, se voyant surpris au moment où il compte surprendre, la démoralisation se jettera promptement dans ses rangs, et la peur, qui grossit tout, achèvera de le perdre. A cet effet, vous devez placer votre embuscade aussi près que possible de celle de l'ennemi, pour qu'au moment où celle-ci se lève, l'autre sorte et la prenne en flagrant délit. Paulin, général d'Othon, instruit par des déserteurs que Cécinna lui a dressé une embuscade, envoye une partie de ses troupes s'embusquer près de celles des ennemis, et il marche avec le reste comme s'il n'avait eu aucun avis. L'embuscade de Cécinna fut taillée en pièces, parce qu'elle perdit courage au moment où celle de Paulin se présenta.

Ceci montre que, même en s'embusquant, c'est-à-dire lorsqu'on se croit assez maître du pays pour pouvoir surprendre l'ennemi, il faut encore se tenir sur ses gardes, placer des sentinelles, et bien fouiller les environs du lieu où l'on veut se poster. Les sentinelles sont non-seulement nécessaires pour la propre sûreté de l'embuscade, mais encore pour annoncer

l'arrivée de la troupe qu'on veut surprendre, et faire passer les divers renseignements qui peuvent intéresser le commandant. Il faut donc mettre là des hommes intelligents et ayant l'expérience de la guerre; il convient même de placer en observation un officier ou un sous-officier, avec deux ou trois hommes qui transmettront ses rapports.

Si les patrouilles ou les sentinelles aperçoivent quelques éclaireurs ennemis, elles ne doivent point faire entendre de *qui-vive*, mais se cacher ou se retirer sans bruit du côté de la troupe embusquée : la moindre indiscrétion pourrait faire échouer l'entreprise. Mais si l'ennemi vous découvre, sortez aussitôt, et tâchez de prendre au moins les soldats qui se sont le plus avancés; ce sera la faible consolation d'une affaire manquée.

Il est bon d'avoir aux deux flancs de l'embuscade de petits détachements de cavalerie pour courir après les paysans, qui, l'ayant découverte, chercheraient à se sauver pour en donner avis. Mais le hennissement des chevaux, pouvant vous trahir, vous devez choisir les plus tranquilles.

Il va sans dire que si la troupe doit rester longtemps cachée, le commandant, avant de partir, se sera pourvu des provisions nécessaires aux hommes et aux chevaux. Une fois embusqué personne ne doit quitter le poste, même sous déguisement, crainte d'éveiller les soupçons des habitants, et par suite ceux des ennumis.

Nous terminerons cet article par l'exemple suivant, tiré de la *Vie de Bayard*, par A. de Terrebasse : « Le chevalier Bayard, ayant été averti par ses espions qu'il y avait à Naples un trésorier espagnol qui changeait de l'argent en or, ne douta point que cette somme ne fût destinée à Gonsalve; il résolut de ne rien négliger pour s'en emparer au passage. Ce général était bloqué à Barletta et sans argent pour la solde de ses troupes; les moindres convois étaient pour lui de la dernière importance. Bayard, aux aguets jour et nuit, apprit que le trésorier avait couché à quinze milles, et qu'il se remettrait le

lendemain en route pour Barletta, escorté d'un détachement de cavalerie.

Le bon chevalier savait qu'il ne pouvait éviter un défilé assez étroit situé à trois milles de là, et il alla s'embusquer, avec vingt chevaux seulement, entre deux rochers sur le bord de la route. Son compagnon Tardieu reçut ordre de se poster plus bas avec vingt-cinq Albanais, pour que si le trésorier venait à échapper d'un côté, il fût pris de l'autre. Vers sept heures du matin, les sentinelles avancées entendirent les pas des chevaux, et vinrent avertir Bayard qui recommanda le plus profond silence. Les Espagnols s'engagèrent en toute sécurité dans le défilé, conduisant au milieu d'eux le trésorier et son valet qui portait l'argent en croupe. A peine furent-ils passés, que Bayard et ses gens se précipitèrent à leurs trousses, aux cris de France! France! Les Espagnols, surpris et croyant avoir affaire à des ennemis plus nombreux, s'enfuient vers Barletta, laissant le pauvre trésorier et son valet entre les mains de Bayard qui ne s'amusa point à les poursuivre, ayant tout ce qu'il voulait. »

---

§ 4. — Des Partisans.

Les partisans sont des troupes irrégulières agissant pour leur propre compte, et ne recevant du chef de l'armée que des directions tout à fait générales, et des passe-ports qui légitiment leur existence. Sans ces papiers, on pourrait les prendre pour des brigands et les punir comme tels; ils sont sur terre ce que sont sur mer les corsaires.

Les opérations des partisans sont donc indépendantes de celles de l'armée. Elles se dirigent de préférence sur les derrières de l'ennemi, parce que c'est là qu'il y a des prises à faire. Mais le butin n'est pas leur unique objet; elles ont

encore celui d'inquiéter les armées et de les forcer à se diviser; d'attaquer, disperser les postes isolés; de tenir les populations hostiles dans l'effroi; d'encourager au contraire et de faciliter les rassemblements des citoyens que le patriotisme porte à s'armer pour la défense du pays. En se multipliant par leur agilité, les partisans tiennent l'ennemi dans une inquiétude continuelle : il est obligé de laisser des garnisons dans les villes, d'établir des postes partout, d'escorter les moindres convois. Les partisans sont donc de puissants auxiliaires pour une armée qui tient la défensive; et ils sont d'autant plus utiles, qu'opérant dans un pays qu'ils connaissent bien, dont les habitants leur offrent toute espèce de secours, leurs entreprises peuvent être plus hardies et plus lointaines. Mais pour qu'ils ne soient pas un fléau pour ces mêmes populations qu'ils doivent défendre, il faut qu'ils soient duement autorisés et astreints à la même discipline que les troupes régulières. Ils porteront un uniforme aussi simple qu'on voudra, mais ils en porteront un qui permette de les reconnaître et ne les laisse pas confondre avec des contrebandiers, ou avec ces gens qu'on ne voit que trop souvent profiter des malheurs d'une guerre, et attaquer, sans distinction, amis et ennemis dans l'espoir du pillage. Le butin qu'ils font à la guerre est pour eux; cet appât est nécessaire pour les engager à essayer de ces coups hardis et dangereux, qui ont tant d'effet sur le moral de l'ennemi. Mais ce butin n'est déclaré de bonne prise, vendu et partagé entre les officiers et les soldats, qu'après une déclaration authentique d'une autorité militaire compétente, telle que le commandant d'un corps d'armée, ou le gouverneur d'une place dans laquelle les partisans se seraient retirés après leur expédition.

Les *partis*, c'est-à-dire les corps de partisans, doivent être peu nombreux pour échapper plus facilement aux poursuites ou à la surveillance, et trouver partout des gîtes suffisants. Il vaut mieux former, avec le même nombre d'hommes, deux



partis, agissant sur des points différents, que de les réunir en un seul. Cela ne les empêchera pas de se tendre la main au besoin, et l'ennemi en sera bien plus inquiété. C'est par leur multiplicité que ces petits corps le tourmentent et l'obligent à se diviser. Ils marchent ordinairement de nuit, s'approchent furtivement, se cachent dans les ravins, dans les bois, dans les blés; et, quand ils se voient près de leur but, ils s'élancent comme la panthère sur sa proie, tuent, dispersent les gardes, s'emparent d'un convoi ou d'un magasin, emmènent tout ce qu'ils peuvent, et mettent le feu au reste.

Les partisans sont quelquefois tirés des différents corps de l'armée, parmi les volontaires qui se présentent. Les chefs qu'on leur donne ne sont pas nécessairement des officiers; un bon sous-officier, intelligent, actif, jouissant d'une certaine réputation parmi ses camarades, et connaissant bien la langue du pays, peut rendre de grands services à la tête d'un parti. Mais, le plus souvent, les partis s'organisent en dehors de l'armée et se composent de gens déterminés, qui mettent à leur tête un homme de leur choix.

Les partisans sont à pied ou à cheval. Les partisans fantassins, s'ils n'ont pas la vitesse des partisans cavaliers, et s'ils n'échappent pas aussi facilement qu'eux aux poursuites, jouissent, en revanche, d'autres avantages: ils peuvent mieux se cacher et dérober leur marche; ils passent par les sentiers les plus difficiles; ils traversent les bois; ils ont moins de besoins que les cavaliers, qui doivent songer à leurs chevaux aussi bien et plus qu'à eux-mêmes. On ne mélangera pas les deux armes, parce que, dans les plaines, l'infanterie arrêterait la cavalerie; dans les montagnes, ce serait la cavalerie qui embarrasserait l'infanterie. Il faut tout un ou tout autre, dans ces corps, dont la mobilité est la qualité principale.

Pour empêcher que les corps de partisans ne commettent des actes punissables, leurs chefs doivent être astreints à rendre compte de la conduite qu'ils ont tenue pendant tout le temps d'une expédition. Le général, sans les gêner autrement,



doit exiger d'eux un journal détaillé de toutes leurs opérations, du montant des réquisitions qu'ils auront faites, en subsistances, en habillements ou en argent, objets pour lesquels ils présenteront, à l'appui, des certificats délivrés par les autorités locales. Ceci suppose qu'on opère en pays ennemi; chez nous, les partisans n'auraient rien à requérir des habitants, que la nourriture et le logement ; les bons qu'ils délivreraient pour cela, seraient admis par le commissariat, comme ceux des autres troupes.

Un bon chef de partisans n'est pas un homme facile à trouver : il doit avoir l'instinct de la guerre pour diriger ses marches, éviter les surprises ou les embuscades, dresser lui-même des piéges à son adversaire, profiter de ses négligences, le harceler, le tenir sans cesse dans la crainte d'une apparition soudaine, en tout temps, en tout lieu. Il doit être robuste, fait aux fatigues et aux privations, d'un courage éprouvé, d'un génie fécond en ruses et en stratagèmes. Enfin la connaissance exacte de la langue et de la topographie du pays lui est indispensable, pour s'y ménager des intelligences, préparer ses coups, et mettre à exécution ses entreprises. Il doit être toujours muni de bonnes cartes, qui, jointes aux rapports de ses émissaires, le mettent à chaque instant en état de connaître la position de l'ennemi et de méditer ses opérations. Il aura avec lui des déguisements de toute espèce, pour pouvoir, au besoin, travestir quelques hommes et les envoyer aux informations, ou leur donner toute autre mission. Il conviendra avec ses soldats de certains signes pour se reconnaître, en toute circonstance, de nuit comme de jour. Quand il méditera un coup de main, il aura la prévoyance d'indiquer quelqu'endroit où sa troupe, en cas d'échec, puisse se rallier ou se cacher. En un mot, l'audace ne doit jamais se séparer chez lui de la prudence et de la ruse. Il revêtira plus souvent la peau du renard que celle du lion.

Plusieurs chefs de partisans se sont fait une grande réputation; les noms du baron de Trenck, de Dumoulin, du

major Schill et de bien d'autres plus ou moins célèbres, sont aussi connus que ceux des commandants d'armées. *Être partout et nulle part* était la devise de ces hommes aussi redoutables dans le combat que difficiles à joindre dans leurs fuites. En 1700 Dumoulin surprit de nuit un détachement de cavalerie au moment où il faisait paître ses chevaux. Il entendit, en s'approchant seul des ennemis, deux ou trois officiers qui causaient entre eux, et dont l'un disait : « Si ce diable de « Dumoulin arrivait dans ce moment, il aurait bon marché de « nous. » — « Le voici, à moi dragons ! » s'écrie Dumoulin d'une voix terrible, et il charge si brusquement cette troupe qu'il ne lui donne pas le temps de se remettre. Dumoulin était bien inférieur en forces, mais il connaissait par expérience l'avantage infini de celui qui attaque de nuit et surprend son adversaire. On le vit encore, dans cette même campagne, faire une marche de *quinze lieues* dans une nuit d'hiver, pour aller, avec sa compagnie de dragons, s'embusquer dans un bois, où devaient passer trois escadrons ennemis. A peine avait-il partagé sa troupe en trois détachements, et les dragons avaient-ils eu le temps de se raffraichir, qu'il découvrit au matin les ennemis enveloppés dans leurs manteaux et marchant dans la plus grande sécurité, persuadés qu'ils étaient à plus de vingt lieues des Français. Ils n'eurent pas le temps de se débarrasser de leurs manteaux : attaqués de front, en flanc et en queue par les trois corps de Dumoulin, ils furent tous faits prisonniers.

CHAPITRE X.

Du Repos des Troupes.

Lorsque les circonstances de la guerre permettent aux troupes de prendre du repos, elles campent ou se cantonnent. Nous avons déjà donné, dans le premier chapitre, quelques généralités sur les cantonnements; nous devons entrer ici dans plus de détails, et traiter de ce qui concerne la *Castramétation*, ou l'art de choisir et tracer les camps. Mais, auparavant, nous dirons un mot du service des avant-postes, applicable à toute troupe qui séjourne ou qui ne fait que s'arrêter momentanément quelque part.

---

§ 1. — Des Avant-Postes.

Les avant-postes sont, pour une troupe en repos, ce que sont pour celle qui marche les éclaireurs et les flanqueurs. Leur tâche est d'ôter à l'ennemi toute possibilité d'arriver sur le corps principal, sans être aperçu et sans que l'alarme soit répandue au camp. Ainsi donc, toute troupe qui s'établit quelque part, soit dans un camp, soit au bivouac ou dans des cantonnements, pour longtemps ou pour un seul jour, et même pour quelques heures, doit se couvrir par des détachements dont le nombre et la force sont proportionnés à la force des corps et à l'étendue du terrain à occuper.

Ces détachements, qui forment une ceinture autour de la troupe en repos, sont les *avant-postes*. S'ils sont bien dis-

posés d'après le terrain, si la surveillance s'y exerce activement, l'ennemi ne pourra se présenter nulle part sans être découvert à bonne distance, et l'on aura toujours le temps de se mettre en défense. Si, au contraire, ils sont placés sans intelligence, s'ils sont trop éloignés les uns des autres, si le service s'y fait négligemment, un de ces détachements peut être enlevé sans que les autres s'en aperçoivent, et le danger est d'autant plus grand pour la troupe qu'elle se repose dans une fausse sécurité. Ce service mérite donc toute l'attention des officiers qui en sont chargés.

La nature du terrain détermine la qualité des troupes qui forment les avant-postes. Dans un pays ouvert, ils doivent être composés de cavalerie, dans un pays coupé, d'infanterie principalement. On y met cependant toujours un peu de cavalerie pour faire le service d'ordonnance et porter promptement des nouvelles.

La distance à laquelle doivent être placés les avant-postes, ne saurait être fixée, parce qu'elle dépend, ainsi que leur force, des localités et de l'importance des corps. On conçoit qu'une troupe nombreuse, qui met du temps à se rassembler, doit avoir ses avant-postes plus éloignés, qu'un petit corps qui est sous les armes au premier coup du tambour. D'un autre côté, une troupe nombreuse ne craint pas d'étendre ses avant-postes, parce qu'elle peut les faire plus forts et qu'elle est en mesure de les soutenir. Un corps faible, au contraire, les resserre et ne les perd, pour ainsi dire, pas de vue.

Les avant-postes se divisent en *postes avancés* et en *grand'-gardes*. Les premiers, comme leur nom l'indique, sont les plus extérieurs; les grand'gardes leur servent de centre et de point de ralliement. Ce sont les grand'gardes qui fournissent les postes avancés, chacune selon qu'il est nécessaire pour bien observer le terrain environnant.

On place en outre, de distance en distance, dans les positions les plus favorables, de petites réserves qui sont des intermédiaires entre l'armée et les grand'gardes; on leur donne

le nom de *postes de soutien*, et quelquefois celui de *piquets*.

Les grand'gardes se placent, autant que possible, dans des endroits couverts, dans des bas-fonds, derrière les villages ou les bois, sur le revers d'une colline, etc. Il est essentiel que ces gardes ne soient pas vues de l'ennemi, qui pourrait faire des dispositions pour les attaquer brusquement ou les enlever.

Les postes avancés s'établissent en avant et sur les flancs des grand'gardes, à quelques cents pas de distance, en suivant toujours la même règle de se dérober aux vues de l'ennemi. Ces postes, tirés des grand'gardes, fournissent eux-mêmes des sentinelles ou des védettes (1) pour former un dernier cordon extérieur, destiné à voir tout ce qui se passe dans la campagne.

Il faut se figurer, qu'à chaque poste de soutien, correspondent trois ou quatre grand'gardes, à chaque grand'garde autant de postes avancés, et qu'enfin chaque poste détache un nombre suffisant de sentinelles pour que tout le terrain environnant soit bien vu. Il résulte de là que la force des postes avancés ne peut pas être partout, ni toujours la même; elle dépend du nombre des sentinelles à placer. Or, on compte trois hommes pour chaque sentinelle à fournir; les officiers, sous-officiers et caporaux sont en sus.

Dans un pays couvert de bois, les sentinelles occupent les lisières extérieures, les postes avancés les premières éclaircies, les grand'gardes celles qui viennent ensuite. Les postes de soutien se placent en arrière de la forêt et toujours assez loin pour que, dans la supposition où l'ennemi aurait pénétré dans le bois, il ne pût pas arriver sur la troupe à la faveur des arbres. En général, il faut se méfier des bois et autres couverts qu'on a dans son voisinage.

Si la forêt était trop grande pour la laisser en avant de soi, on chercherait les grandes éclaircies pour y placer les piquets,

(1) *Védette* est une sentinelle à cheval.

ou bien l'on pratiquerait des abatis dont les débris seraient employés à faire un retranchement. Les grand'gardes et les postes avancés ne négligeront pas non plus cette précaution ; il faudra donc leur délivrer un nombre suffisant de haches.

La communication entre les postes doit être entretenue par de fréquentes patrouilles, soit pour s'assurer de la vigilance des sentinelles, soit pour découvrir l'ennemi qui se serait glissé dans les intervalles, à la faveur de quelque pli de terrain ou des ténèbres, soit pour empêcher la désertion, saisir les espions, etc.

Les postes avancés ne seront jamais séparés des grand'-gardes par des obstacles difficiles à franchir, qui les empêcheraient de s'y rallier dans le cas où l'ennemi tenterait une attaque. Il faudrait suivre la même règle à l'égard des grand'-gardes relativement aux piquets; mais cela n'est pas toujours possible, en raison de l'agrandissement de l'échelle. Alors, quand il y a quelque pas difficile entre les uns et les autres, on le fait occuper par un poste intermédiaire, qui arrêtera l'ennemi s'il se présente, défendra le passage, et protégera la retraite des troupes poursuivies.

Les postes de soutien peuvent, en raison de leur importance, être composés de toutes les armes; ils peuvent avoir de l'artillerie. Mais les grand'gardes sont ou de cavalerie ou d'infanterie seulement. A celles d'infanterie peuvent être réunies deux ou trois ordonnances à cheval, comme il a été dit, mais qui ne font d'autre service que celui de la correspondance.

Les postes de soutien, indépendamment des détachements qui les couvrent, doivent avoir eux-mêmes de petits postes de quelques hommes, ou au moins des sentinelles, pour leur sûreté. En général, on ne saurait être trop alerte, ni user de trop de précautions pour éviter les surprises. Un officier qui se laisse surprendre est sans excuse; il doit toujours prévoir le cas où les corps qui sont devant lui feraient mal leur service, ou auraient été enlevés par l'ennemi, et prendre ses dispositions en conséquence.

Quand les sentinelles ont annoncé l'ennemi, et qu'elles le voient approcher, elles se replient sur leurs postes respectifs; ceux-ci se retirent sur les grand'gardes, lesquelles, après s'être bien assuré de l'état des choses, et que l'attaque est sérieuse, se replient aussi sur les piquets quand elles ont rallié tout leur monde; elles forment une chaîne et tiraillent en cédant le terrain. Les réserves ont pris les armes; elles envoient des secours aux grand'gardes, les reçoivent et les rassemblent, combattent s'il faut conserver la position, ou opèrent lentement leur retraite sur le gros de l'armée.

Pendant la nuit les postes avancés sont renforcés pour pouvoir augmenter le nombre des sentinelles ([1]). Si le pays est fourré et favorise les surprises, ces sentinelles, à la tombée de la nuit, se rapprochent de leurs postes pour se mettre à l'abri du danger d'être enlevées. En se postant au pied des petites collines ou tertres qu'elles occupent pendant le jour, elles apercevront mieux l'ennemi quand il arrivera, parce qu'il se dessinera sur le ciel.

Lorsqu'on occupe les postes plusieurs jours, il est sage de s'y fortifier, soit par des levées de terre faites à peu de frais, soit par des abatis. Voyez à ce sujet les Traités sur la fortification de campagne.

Personne ne doit s'écarter des avant-postes; on fait apporter le bois, l'eau et la paille par les habitants, quand le commissariat n'y peut suffire. On ne loge jamais dans les maisons; on reste au bivouac : à cet égard les officiers doivent donner l'exemple, en se soumettant les premiers aux privations qu'ils exigent de leurs soldats. Les hommes peuvent se reposer autour des feux en restant toujours habillés et équipés; mais la moitié de la troupe doit être debout et veiller.

Les postes avancés reçoivent les déserteurs qui viennent se

([1]) Les troupes destinées à ce renfort forment, à proprement parler, le *piquet*. Des soldats sont de piquet, lorsque, désignés pour un service armé, il ne quittent pas leur camp, et ne peuvent être appelés à aucun autre service.

rendre à eux ; ils arrêtent les voyageurs et les habitants qui viennent du côté de l'ennemi, et leur font subir un interrogatoire sur tous les points qui intéressent l'armée, et principalement sur ce qui concerne la sûreté des avant-postes. Cependant on ne se fie pas entièrement à ces rapports, qui souvent sont mensongers et presque toujours incomplets.

Nous avons dit que des patrouilles fréquentes circulent aux avant-postes : on les appelle *patrouilles de sûreté*, pour les distinguer de celles qui vont, plus ou moins loin, à la découverte.

Les patrouilles de sûreté, n'ayant pour objet que de s'assurer de la vigilance des sentinelles, et d'empêcher que l'ennemi ne se glisse entre les postes, ne sont pas nombreuses : quatre hommes et un caporal suffisent; ils voient et entendent aussi bien qu'une troupe plus forte.

Quand une patrouille entend quelque bruit, elle cherche à en connaître la cause; car rien alors n'est de peu d'importance. Le bruissement des feuilles peut annoncer l'ennemi qui s'avance ou se cache. Dans une circonstance pareille le caporal arrête sa troupe, lui fait faire front du côté d'où vient le bruit, et il envoie un homme reconnaître. Si c'est réellement l'ennemi, ce soldat fait feu pour l'annoncer. Le caporal fait aussi feu avec sa troupe, se retire sur la sentinelle la plus proche et se replie avec elle sur le poste voisin.

Si le terrain est très-coupé ou couvert, les quatre soldats entoureront le caporal dans la marche, et se tiendront à quelque distance pour fouiller les environs. Mais habituellement la patrouille est réunie. Elle doit suivre le chemin qui lui est tracé, observer le plus grand silence, marcher d'un pas lent, prêter l'oreille en s'arrêtant souvent, éviter que les armes se choquent, ne point fumer. Si la patrouille trouve une sentinelle manquante elle s'arrête sur place; le caporal envoie un homme prévenir le poste, et ne continue son chemin qu'après le remplacement.

C'est à l'approche du jour que les patrouilles doivent être

le plus fréquentes, parce que c'est le moment des entreprises de l'ennemi. C'est aussi alors qu'on fait partir les découvertes, comme il a été dit en parlant des reconnaissances.

Une patrouille est quelquefois remplacée par une *sentinelle volante :* c'est un soldat intelligent et sûr, qui fait le tour des sentinelles pour les tenir en éveil. Quand cette sentinelle rencontre une troupe quelconque, elle se blottit derrière une haie, un arbre, un buisson, jusqu'à ce que cette troupe ait passé, et la suit pour découvrir ses desseins, si possible.

Pour la manière dont on reconnaît les patrouilles, dont on donne et reçoit le mot, et autres détails de service, voyez le *Règlement pour le service des troupes en campagne.*



§ 2. — De la Castramétation.

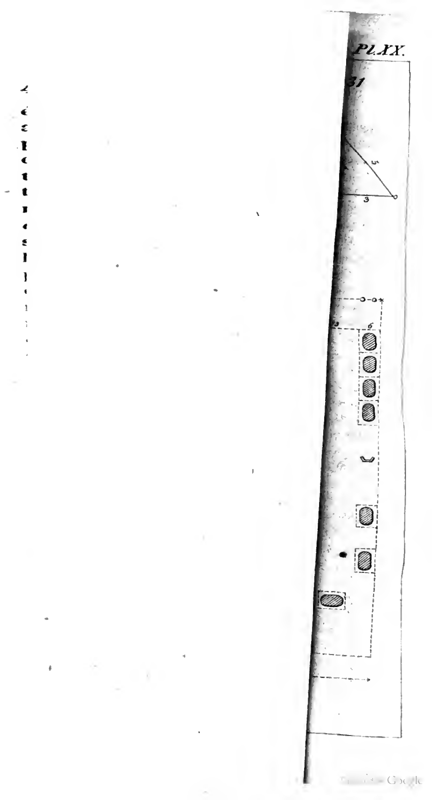
On emploie dans l'établissement des camps les tentes, les baraques ou les simples abris en feuillages, suivant les moyens qu'on a à sa disposition et la durée du camp. S'il n'est que de peu de jours, on se contente de feuillées qu'on recouvre de paille ou de planches, et dont on laisse la construction à l'industrie des soldats. Quand, au contraire, le camp doit être occupé assez longtemps, et surtout lorsqu'on y doit passer l'hiver, on fait les dépenses nécessaires pour élever des baraques en planches, qu'on recouvre de chaume et où le soldat se ménage les petites aisances que comporte un logement aussi étroit. Les tentes ne sont bonnes que pour la belle saison, parce qu'alors on peut les ouvrir pour en renouveler l'air. On en fait beaucoup moins usage maintenant qu'autrefois ; elles sont presque exclusivement réservées pour les camps d'exercice. Les Français, dans les guerres de la révolution, ont appris à s'en passer, et on s'en trouve bien ; elles

étaient un grand embarras pour les armées qui les traînaient avec elles; et, comme on s'en servait alors non-seulement pour des camps de quelque durée, mais encore pour se loger dans les marches près de l'ennemi, où il est essentiel de rester rassemblé, on était souvent obligé de les dresser sur des terrains humides; la santé des soldats en souffrait. On préfère maintenant faire, en pareil cas, bivouaquer la troupe: elle se couche sur la paille qu'on lui distribue, souvent même tout simplement sur l'herbe; elle allume degrands feux qui sèchent le terrain et tiennent les pieds chauds. Les soldats se font de petits abris contre le vent au moyen de quelques branches ou de planches quand ils peuvent s'en procurer. Mais ordinairement la troupe est répartie dans les granges, où, quelque serrée qu'elle y soit, elle se trouvera toujours mieux qu'à la belle étoile, surtout si le temps est froid ou pluvieux. Le *cantonnement* est la manière habituelle de loger les soldats, le *bivouac* est l'exception. Les circonstances décident s'il est permis de s'étendre pour répartir la troupe dans les habitations, ou s'il faut la faire bivouaquer pour la tenir plus rassemblée et l'avoir sous la main. Une armée passe toujours au bivouac la nuit qui précède la bataille.

On désigne quelquefois sous le nom de *camp* le terrain qu'occupe la troupe bivouaquée ou cantonnée : on dira marcher sur le camp de l'ennemi, pour marcher sur ses positions; quitter son camp, pour quitter les lieux qu'on a occupés, etc. Ici nous n'avons à parler que des camps proprement dits.

Qu'on emploie dans l'établissement de ces camps des tentes, des feuillées ou des baraques, les règles à observer sont toujours les mêmes. Et d'abord il faut apporter de l'attention au choix de l'emplacement. Un camp doit toujours être établi dans une position favorable, sous le point de vue militaire, et salubre pour les hommes et les chevaux. Il faut se mettre à la proximité de l'eau, mais s'éloigner des marécages, qui souvent recèlent des fièvres pernicieuses. L'air ne joue pas assez librement dans les grands bois pour qu'on s'y




Pl.XX.
31
5
3
6

renferme ; il faut pourtant s'en rapprocher pour fournir aux besoins du chauffage et de la cuisson. Un troisième besoin de première nécessité, celui du repos des soldats et de la nourriture des chevaux, exige qu'on recherche les emplacements abondants en paille et en fourrage.

Voilà pour ce qui est de la commodité et de la salubrité. Considéré militairement, un camp doit dominer la campagne environnante, ou du moins n'en être pas dominé ; les ailes seront autant que possible appuyées à des obstacles naturels, tels que bois, rochers, lacs, etc. Si une rivière ou un ruisseau coule devant le front du camp à une assez grande distance pour permettre à l'armée de se rassembler et de manœuvrer, cela n'en vaudra que mieux. Les derrières doivent être libres et offrir une bonne route, si ce n'est plusieurs, pour opérer la retraite dans le cas où l'on y serait obligé. On voit par là que la position d'un camp est essentiellement défensive.

Viennent ensuite les mesures de sûreté : ainsi, toutes les avenues du camp, en avant, sur les côtés, et même sur les derrières seront occupées par des postes ; les ponts seront particulièrement gardés et couverts par des retranchements ; les gués seront observés, les défilés occupés de manière à en être maîtres.

Outre les postes détachés dont on vient de parler, et qui sont quelquefois assez éloignés, le camp sera encore immédiatement couvert par des gardes qui occuperont une ligne parallèle, à la distance de cent à deux cents mètres, sur le front et sur les flancs. Si le camp est dressé sur un plateau, comme c'est presque toujours le cas, les *gardes du camp* seront placées sur le bord, et de préférence aux parties saillantes d'où l'on découvre le mieux la campagne et les pentes mêmes du plateau. On établit ordinairement une garde de camp par brigade ; cependant il pourrait y en avoir deux si la brigade était très-nombreuse ; il le faut pour les brigades des ailes qui ont à couvrir les flancs du camp.

De peur de surprise, les gardes du camp construisent de petits ouvrages de fortification, à la faveur desquels ils peuvent repousser un houra de cavalerie, et même résister momentanément à des forces supérieures d'infanterie. Ces petits ouvrages seront construits très-lestement en mettant des travailleurs des deux côtés pour creuser un fossé en dehors et une tranchée en dedans, comme le montre le profil, fig. 29e. On donnera au parapet 1m,50 seulement de hauteur et 1m,00 d'épaisseur. La tranchée intérieure aura 1m,00 de largeur au fond, 0m,50 de profondeur avec de petits talus sur les bords. C'est dans cette tranchée que les hommes se tiendront pour charger leurs armes. Le fossé aura 2m,00 de largeur en haut, 1m,00 en bas avec la profondeur de 1m,00. Une petite banquette intérieure, de 0m,20 de hauteur et 1m,00 de largeur, formera comme un degré pour tirer par dessus le parapet. Le terrain naturel sera le degré intermédiaire entre la tranchée et la banquette. Si l'on ne peut pas donner au profil exactement les formes prescrites, on se contentera de faire un bourrelet de terre de trois à quatre pieds de hauteur.

Quant à la forme du retranchement, elle se réduit à celle d'un simple redan, ou d'une lunette dont les faces et les flancs n'ont que la longueur voulue pour contenir la garde sous les armes. On compte un mètre de parapet par homme. L'ouvrage est fermé à la gorge par une petite tranchée et un bourrelet. On substituera quelquefois des abatis aux retranchements. Cela peut convenir dans les pays boisés.

La garde du camp reste au bivouac; on ne lui donne ni tente, ni baraque; on lui fait seulement une feuillée pour se garantir un peu de la pluie et du vent. Les hommes condamnés à la prison, ou détenus pour cause quelconque, sont confiés à la garde du camp. A cet effet, on dresse en arrière du retranchement le nombre de tentes nécessaires pour les recevoir.

La règle principale à suivre dans le tracé du camp, c'est

que le *front de bandière*, ou, en d'autres termes, la ligne extérieure du camp, occupe la même étendue que la troupe en bataille ; et cela non-seulement pour les corps entiers, mais encore pour chaque subdivision en particulier, de telle sorte qu'un bataillon quelconque dans la ligne trouve en avant de ses logements l'espace nécessaire pour se déployer, ainsi que les intervalles qui le séparent des bataillons voisins. Il en est de même pour les escadrons de cavalerie, pour les compagnies de carabiniers, et même pour les batteries, quand elles sont placées en ligne, ce qui n'a pas toujours lieu. On est au contraire dans l'usage de faire camper l'artillerie derrière l'infanterie ; elle forme en quelque sorte un petit camp séparé.

Autant que possible, tout le camp pour l'infanterie et la cavalerie s'établit sur une seule ligne, la cavalerie aux ailes, l'infanterie au centre. Les tentes ou baraques sont alignées d'une extrémité du camp à l'autre, et présentent des rues bien dressées. Le chef peut ainsi, d'un coup d'œil, embrasser le camp dans toute son étendue ; cela contribue au maintien de l'ordre. Il ne faudrait pourtant pas se jeter dans des bas-fonds ou sur des terrains peu propres au campement pour conserver cet alignement. Il faut, au contraire, savoir plier le tracé d'un camp, comme un ordre de bataille, aux inégalités du terrain.

Quand l'armée est formée sur deux lignes, il y a aussi deux camps, l'un devant l'autre. La réserve a son camp particulier. Les mêmes règles seront observées dans chacun de ces camps en particulier, comme s'il était seul.

Les Romains, si célèbres par leurs camps, se rangeaient dans un ordre tout différent : ils disposaient leurs tentes en carré plein et les divisaient par rues qui se croisaient à angles droits. C'est que la nature de leurs armes leur permettait de faire, en peu de temps, une enceinte suffisamment forte autour de ce camp, véritable image d'une forteresse, pour le préserver d'une irruption soudaine. Derrière un parapet de

quelques pieds de hauteur, couronné d'une palissade, ils étaient à l'abri des attaques de l'ennemi. Dès lors ils ont dû adopter cette manière de camper, qui donnait à leurs retranchements le moins de développement; en sorte qu'en n'employant au travail qu'une faible portion de l'armée, et la relevant par intervalles, ils pouvaient, sans trop de fatigue, se fortifier chaque fois qu'ils prenaient un camp, et souvent chaque jour d'une marche. Ce travail, qui nous semble inoui, était rendu plus facile par l'usage de faire porter aux soldats deux ou trois pieux ou palissades, bien plus légères que les nôtres, et garnies, à une de leurs extrémités, de cordelettes ou de courroies pour les lier ensemble. Chaque soldat, plantant lui-même ses palissades, l'enceinte était faite en peu de temps. Il suffisait d'un fossé de cinq à six pieds de profondeur et d'une banquette ou terrasse de quatre pieds de hauteur, sur laquelle les palissades étaient plantées jointivement, pour avoir un retranchement à l'épreuve des armes dont on se servait alors. Il est à présumer que dans les camps de passage, les dimensions du fossé étaient encore réduites; trois à quatre pieds de profondeur devaient suffire. Le camp était-il de quelque durée, on approfondissait et rélargissait son fossé, en même temps qu'on donnait plus de relief à son rempart et qu'on doublait les palissades. On allait même jusqu'à construire des tours en charpente pour flanquer les parapets, si l'on avait l'intention de se défendre dans le camp.

De nos jours, de semblables opérations sont impossibles, parce que pour faire des parapets à l'épreuve du canon et qui couvrent suffisamment, il y a à remuer de grandes quantités de terre; pour les armer de palissades il faut dépeupler les forêts. Que si on se contente de simples bourrelets de quelques pieds de hauteur, comme aux gardes du camp, cela ne sera d'aucune valeur contre une attaque sérieuse. On ne se fortifie donc réellement que lorsqu'on doit rester longtemps dans un camp et qu'on en veut défendre la position. Alors on ne néglige rien pour donner aux ouvrages toute la

solidité possible, et il vaut mieux en faire peu et les faire bien, que d'en commencer une grande quantité pour ne faire que les ébaucher ou leur donner de mauvaises proportions. Cela ne fait que compromettre la troupe en lui inspirant une fausse confiance et en l'enchaînant à de mauvais parapets, qui ne la protégeront qu'imparfaitement.

Puis donc que nous ne pouvons pas fortifier nos camps à la manière des Romains, il ne nous est pas permis de nous agglomérer comme eux. Il faut nous déployer dans l'ordre de bataille, pour qu'à la moindre alerte la troupe, en sortant de ses tentes, soit prête au combat. Il faut surtout se garder au loin pour empêcher toute surprise, et, enfin, choisir des positions fortes d'assiette, d'un abord difficile.

Dans un pays découvert et uni, la cavalerie campe, comme nous avons dit, aux ailes de l'infanterie, parce que c'est sa place de bataille; mais dans les pays coupés, elle doit être couverte par l'infanterie, c'est-à-dire, qu'elle doit camper en seconde ligne. Les parcs d'artillerie s'établissent aussi en arrière, car rien n'est plus à redouter que la surprise d'un parc par le désordre épouvantable qui en résulte. Souvent, pour les mieux couvrir, devra-t-on faire camper des brigades sur les flancs et perpendiculairement à la ligne de bataille. C'est principalement lorsqu'on manque d'obstacles naturels pour appuyer les flancs, qu'il faut avoir recours à ce moyen; on supplée par la disposition des troupes à la faiblesse de la position. Quelquefois même, si l'on est entouré d'ennemis et si l'on a presque autant à craindre par derrière que de front, la seconde ligne devra-t-elle camper le dos tourné à la première, de manière qu'avec les troupes en potence sur les flancs, le camp offrira un vaste rectangle, dont chaque face sera en mesure de recevoir l'ennemi s'il se présente.

Passant maintenant aux détails du camp, nous donnerons les éléments sur lesquels est basé le calcul de son étendue : d'abord nous rappellerons que pour estimer l'étendue d'un bataillon qui fixe celle du front de bandière, on compte un

demi-mètre pour chaque homme dans le rang; c'est un peu faible, mais on a ainsi égard à tous les hommes qui restent en serre-file. Supposons, par exemple, un bataillon de 690 hommes, formé sur trois rangs, chaque rang sera de 230 hommes (en supposant que les serre-files soient aussi dans le rang), lesquels, occupant chacun un demi-mètre, donneront un front de 115 mètres. Telle serait aussi l'étendue du front de bandière. Il n'y aurait plus qu'à tenir compte de l'intervalle qu'on laisse entre les bataillons pour avoir l'espace total occupé dans la ligne par le camp du bataillon que nous avons pris pour exemple. Il n'est pas nécessaire d'une plus grande exactitude dans ce genre de calculs.

Pour l'escadron, on assigne un mètre par cavalier dans le rang, et, comme la cavalerie se forme toujours sur deux rangs, on a l'étendue du front en prenant la moitié du nombre des cavaliers. Les serre-files, qu'il faudrait défalquer du rang, sont pour l'intervalle entre les escadrons, lequel est toujours petit. Ainsi on compterait que le camp d'un escadron de 120 chevaux aurait, y compris l'intervalle, 60 mètres d'étendue.

Actuellement les tentes de l'infanterie et de la cavalerie sont les mêmes; elles sont pour douze à seize fantassins, ou pour six à huit cavaliers : ces derniers, ayant à soigner sous la tente les harnais de leurs chevaux, ne peuvent pas y entrer en aussi grand nombre.

Les tentes, quand elles sont dressées, ont $4^{m},00$ de largeur et $6^{m},00$ de longueur. Mais si l'on compte les cordes et les piquets de tension, les rigoles d'écoulement qui se pratiquent autour, et les petits intervalles qu'on laisse entre deux tentes voisines, on pourra, dans le calcul, estimer qu'une tente occupe, en tout, un espace rectangulaire de $6^{m},00$ de large et $8^{m},00$ de longueur; ou, pour parler plus exactement, c'est l'espace qui est nécessaire à son établissement. Voyez la figure 30e.

Les compagnies placent leurs tentes, moitié à droite, moitié à gauche des rues du camp, de manière que les grands côtés

des tentes, sur lesquels se trouvent les ouvertures ou portes, se regardent (figure 32ᵉ). Il y a donc autant de rues que de compagnies. Les tentes des compagnies contiguës sont adossées et ne laissent entre elles que des intervalles qui, d'après ce qui précède, n'ont que 2ᵐ,00 de largeur. De pareils intervalles subsistent entre les tentes d'une même file. C'est la zône d'un mètre de largeur, que nous avons assignée à chaque tente pour son établissement, qui pourvoit à ces intervalles, en sorte que nous en ferons abstraction dans les estimations qui vont suivre.

Si, en raison de la disposition que nous venons d'indiquer, les rues du camp restaient trop étroites, on mettrait toutes les tentes d'une compagnie sur une seule file; parce que le nombre des files, étant ainsi réduit de moitié, l'espace disponible, qui resterait pour les rues, serait doublé.

La limite qu'on assigne à la largeur des rues est de 6 mètres. C'est-à-dire, que si elles restent au-dessous de cela lorsqu'on campe par demi-compagnies, il faut avoir recours au moyen ci-dessus pour en augmenter la largeur. Les troupes, formées sur deux rangs, ne sont guère exposées à cet inconvénient, parce que leur front est ordinairement assez étendu pour laisser aux rues du camp une largeur convenable.

Pour la cavalerie, les rues ne doivent pas avoir moins de 12 mètres; parce que les chevaux, attachés à des piquets dans les rues, la tête tournée vers les tentes, occupent deux mètres et demi de chaque côté; on laisse deux mètres d'intervalle [1] entre les tentes et les piquets des chevaux, et enfin il en faut au moins trois, entre les croupes des chevaux, pour un passage dans le milieu de la rue; ce qui fait 12 mètres en tout. Ainsi le minimum de largeur des rues de camp est, pour la cavalerie, double de ce qu'il est pour l'infanterie.

[1] Ces intervalles ont réellement 2,ᵐ50 à 2ᵐ60, parcequ'ils sont accrus de tout ce qu'il y a de libre dans la zône d'un mètre, que nous laissons autour des tentes. Les piquets des tentes et les rigoles ne prennent guère que 0ᵐ 40 à 0ᵐ 50 de cette largeur. Le reste est pour la circulation.

En avant du front de bandière, et à 10 mètres de distance, sont les faisceaux d'armes. C'est là qu'on plante le drapeau, au milieu de la ligne. A 12^m en arrière des tentes des soldats, sont les cuisines, par demi-compagnies, dans l'alignement des tentes de ces demi-compagnies, et établiés parallèlement au camp; 15 mètres plus loin, sont les tentes du petit état-major, dans l'alignement de celle des soldats (le petit état-major comprend tous ceux qui figurent dans l'état-major des bataillons, et n'ont pas le rang d'officier; on y joint les musiciens, les vivandiers et les blanchisseuses); 15 mètres au delà, mesurés de téte à tête, sont les tentes des lieutenants et des sous-lieutenants; 15 mètres plus loin encore, sont celles des capitaines. Jusque-là toutes les tentes sont tournées comme celles des soldats, et alignées sur elles; mais les tentes des capitaines doivent être tournées en face des rues, et placées dans le milieu, de manière à voir facilement ce qui s'y passe, et à les surveiller dans toute leur étendue.

Enfin, en arrière des tentes des capitaines, et toujours à 15 mètres de distance, sont les tentes de l'état-major faisant face au front de bandière, comme celles des capitaines.

Derrière toutes les tentes et dans l'endroit le plus propice, on place les chariots et les chevaux de bataillon, ainsi que les latrines des officiers. Les latrines des soldats sont, au contraire, placées en avant du front de bandière, aussi loin que possible, sans cependant dépasser les gardes du camp : on les entoure de feuillées, et on a soin de les construire dans les endroits les plus bas et les plus cachés.

Toutes les distances convenues se prennent très-promptement au moyen de deux cordeaux, l'un pour le front du camp et l'autre pour sa profondeur, sur lesquels sont marqués, par des nœuds de différentes couleurs, les espaces occupés par les tentes et les rues. On donne à chaque bataillon ou escadron un cordeau de front et un cordeau de profondeur, au moyen desquels les officiers tracent eux-mêmes leurs camps particuliers sur les emplacements qui leur sont

indiqués par l'état-major. On y joint un cordeau de perpendiculaire, pour que le tracé des rues soit bien d'équerre sur le front de bandière. Ce cordeau est composé de quatre bouts liés ensemble et formant un triangle isocèle avec sa perpendiculaire (voyez la figure 31me). Il y a une boucle à chaque angle et une au milieu de la base, pour en tendre les diverses parties. Lorsque la base du triangle est placée sur la ligne, la boucle du milieu sur le point, le sommet du triangle donne la direction de la perpendiculaire qui passera par ce point. La longueur des parties est ordinairement de 3, 4 et 5 mètres. Dans ces proportions, l'usage du cordeau est très-commode.

Appliquons les données précédentes au calcul de l'espace qu'occuperait le *camp d'un bataillon fédéral* complet : sa force est de 750 hommes, non compris l'état-major ; la troupe étant formée sur deux rangs occuperait 188 mètres, et, ajoutant 12 mètres pour l'intervalle d'un bataillon à l'autre, nous trouvons 200 mètres pour l'étendue du front. Mais il se présente ici une difficulté, c'est que dans l'ordre de bataille la compagnie de chasseurs n'entre pas en ligne ; elle se place derrière une des ailes du bataillon. Ainsi donc, contradictoirement au principe, le front de bandière du camp n'est pas égal à celui du bataillon déployé ; il est d'environ 30 mètres plus grand. Cela serait sans inconvénient dans un camp d'exercice, mais il y en aurait beaucoup devant l'ennemi. Il faut donc réduire cet espace à 170 mètres. Et si l'on fait attention que le service et les maladies réduisent toujours notablement le nombre des soldats présents au camp ([1]), on verra que, même en prenant 20 mètres sur les 170 pour l'intervalle des bataillons, il restera encore assez de place devant les tentes pour recevoir le bataillon déployé, avec les chasseurs en ligne. Nous admettrons donc le chiffre ci-dessus, et nous prendrons

([1]) On évalue cette réduction à environ un cinquième. C'est pourquoi une tente qui réellement ne peut recevoir que douze hommes, compte pour quinze ou seize.

20 mètres pour l'intervalle qu'il faut laisser entre la gauche d'un bataillon campé et la droite du suivant, et 150 mètres pour le front de bandière (fig. 32e).

Maintenant le bataillon étant composé de six compagnies, pour chacune desquelles il faut deux files de tentes perpendiculaires au front de bandière, il y aura en tout douze files; et chacune de ces files occupant, d'après ce qui a été dit plus haut, un espace de 6 mètres, intervalle compris, cela fera 72 mètres à déduire de la longueur du front de bandière. Il restera donc 78 mètres pour les six rues; chacune de ces rues aura par conséquent 13 mètres, ce qui est bien au delà du nécessaire. On voit donc, qu'avec notre organisation fédérale, il n'y a point à craindre d'avoir des rues trop étroites. On pourrait même fixer l'étendue du front de bandière uniquement sur les compagnies qui entrent en ligne, en laissant les chasseurs se rassembler derrière, et avoir encore des rues d'une largeur suffisante. Quand on s'arrangerait ainsi, il faudrait établir une ligne particulière de faisceaux pour les chasseurs, soit en avant, soit en arrière des tentes. C'est à quoi l'on serait obligé si, comme il en est question, on donnait deux compagnies de chasseurs à chaque bataillon.

Quant à la profondeur du camp, elle résulte du nombre de tentes qu'il faut mettre à la file pour loger les demi-compagnies. Il en faut huit pour 120 hommes, force normale de la compagnie d'infanterie. Cela fait donc quatre pour une demi-compagnie, lesquelles à 8 mètres par tente, tout compris, exigent 32 mètres. Donc :

Profondeur pour les tentes des soldats,	32m
Distance des cuisines aux dernières tentes,	12
Distance des tentes du petit état-major aux cuisines,	15
Distance des tentes des lieutenants aux précédentes,	15
Distance des tentes des capitaines aux précédentes,	15
Distance des tentes du grand état-major aux précéd.	15
Largeur de la dernière file de tentes,	6
	110m

Ainsi l'espace occupé par les tentes d'un bataillon fédéral, campé régulièrement, est un rectangle de 150 mètres de front et 110 mètres de profondeur.

Mais si l'on veut évaluer l'espace qu'il faut encore en avant et en arrière des tentes, on aura à réunir les quantités suivantes :

Distance des faisceaux d'armes en avant des tentes,	10^{m}
Distance des gardes du camp en avant des faisceaux,	150
Distance des latrines d'officiers en arrière du grand état-major, au moins,	30
	190^{m}

A quoi ajoutant l'espace occupé par les tentes et trouvé ci-dessus égal à 110 mètres, nous aurons 300 mètres pour la totalité de l'espace nécessaire en profondeur, pour camper l'infanterie. Elle serait gênée sur un plateau qui aurait moins que cela.

Quand la profondeur manque, on peut resserrer les intervalles des tentes d'officiers, les réduire, par exemple, à 10 mètres, au lieu de 15; on peut faire entrer les tentes des capitaines dans la ligne des lieutenants; on peut même, en cas d'absolue nécessité, réunir les cuisines dans l'intervalle des bataillons, et mettre les tentes du petit état-major sur leur emplacement.

Nous avons dit que l'intervalle des bataillons serait de 20 mètres dans un campement fédéral. Le double est nécessaire entre deux brigades. On met ordinairement 50 mètres d'intervalle entre la cavalerie des ailes et l'infanterie.

Il faut remarquer ici que, lorsque les camps de deux troupes voisines font entre eux un angle, on doit augmenter l'intervalle ordinaire, pour que les tentes de la queue du camp ne viennent pas se confondre. Si l'angle est rentrant, cette précaution n'est plus nécessaire; on peut, au contraire,

dans ce cas, resserrer l'intervalle quand les localités l'exigent.

La police du camp est confiée à une garde particulière qui bivouaque, comme la garde du camp. Elle est établie dans l'intérieur, à la hauteur des cuisines, et vis-à-vis les intervalles des bataillons, ses armes contre un chevalet. On construit une feuillée pour son bivouac. Il n'y a qu'une seule *garde de police* par brigade (¹).

Les *camps de la cavalerie* sont disposés comme ceux de l'infanterie, avec cette seule différence que, dans le sens de la profondeur, on laisse entre les tentes des intervalles de 4 mètres pour le fourrage. Ainsi, il faut 12 mètres en profondeur pour chaque tente de cavalerie. On ajoute une tente surnuméraire, dans chaque file, pour séparer les fourrages des cuisines, et l'on y loge les ouvriers, les cantiniers, les conducteurs de charriots. Les chevaux sont attachés à des piquets plantés à 2 mètres des tentes, et liés entre eux par une corde. On laisse une ouverture devant chaque intervalle de tentes, pour arriver de la rue centrale aux dépôts de fourrages et aux tentes. Voyez la figure 33ᵉ, dans laquelle les petits rectangles ponctués indiquent les espaces occupés par les chevaux.

Le feu étant plus à craindre que dans un camp d'infanterie, on sépare davantage les cuisines des dernières tentes : on les met à 20 mètres. Il n'y a pas de tentes de petit état-major. Les tentes des lieutenants sont à 20 mètres des cuisines; celles des capitaines à 20 mètres de celles des lieutenants. Il n'y a pas, dans l'armée fédérale, de colonels de cavalerie; c'est le

(¹) La garde de police peut aussi s'établir dans le milieu du camp du bataillon, entre les cuisines et les tentes des lieutenants. Le petit état-major n'ayant pas besoin de plus de six tentes, il reste une place vide au milieu du camp qui peut être utilisée ainsi. Cela convient surtout quand le nombre des bataillons de la brigade est impair, parcequ'ainsi la garde de police se trouve au centre. L'intervalle des bataillons est dégagé; ce qui vaut mieux.

PL.XXI.

Fig. 33e

Camp de Cava

Escadron voisin

Batterie voisine

10

6

16

6

6

6

123m

100m

56m

plus ancien capitaine qui est chef de l'escadron ; en conséquence il n'y a pas d'autre ligne de tentes.

L'escadron fédéral est composé de deux compagnies, chacune de 60 chevaux, officiers non compris ; il occupe donc 60 mètres, à raison d'un mètre par cavalier. Telle sera donc aussi l'étendue, en front de bandière, du camp de l'escadron. Les deux compagnies camperont sur quatre files, formant deux rues. Les tentes prendront 24 mètres sur le front ; et si nous en mettons 4 pour l'intervalle des escadrons [1], il en restera 32 pour les deux rues, ou 16 pour chacune d'elles ; largeur bien convenable. Cette largeur se rétrécit pour des escadrons moins nombreux. Si elle arrivait à la limite de 12 mètres que nous leur avons assignée, ou restait au dessous, il faudrait n'avoir que deux files de tentes, et pour cela camper par compagnies entières.

Dix tentes sont nécessaires à chaque compagnie, non compris celles des officiers ; savoir, huit pour les cavaliers, à raison de 7 à 8 hommes par tente, et deux pour les ouvriers, les conducteurs, etc. Cela fera donc cinq tentes en profondeur, dont quatre à 12 mètres et une à 8 mètres, en tout 56 mètres, et l'on aura, si l'on veut évaluer la profondeur du camp, les quantités suivantes :

Espace occupé par les tentes des cavaliers,	56^m
Distance des cuisines aux dernières tentes,	20
Distance des tentes des lieutenants aux cuisines,	20
Distance des tentes des capitaines aux précédentes,	20
Largeur de la dernière file de tentes,	6
	122^m

L'espace occupé uniquement par les tentes d'un escadron de cavalerie fédérale est donc un rectangle de 56 mètres de front et de 122 mètres de profondeur.

(1) C'est que les 60^m comprennent cet intervalle, attendu que les serre-files sont à déduire du front de l'escadron compté pour soixante chevaux.

La cavalerie établit, comme l'infanterie, ses faisceaux d'armes à 10 mètres en avant du front de bandière. Il lui faut aussi un espace de 150 mètres jusqu'aux gardes du camp, sur le front et sur les côtés. En sorte que le plateau sur lequel elle campe ne doit pas avoir moins de 300 mètres de largeur, pour qu'elle y soit convenablement. Il en est de même pour l'infanterie.

Les *camps de l'artillerie* s'établissent de préférence en seconde ligne. On les dispose de manière à former une enceinte dans laquelle les pièces, les caissons et les autres voitures qui marchent avec les batteries, puissent être parqués. Les instructions n'ont rien de bien précis à ce sujet; elles laissent beaucoup de latitude pour l'arrangement à adopter; elles s'accordent cependant sur un point, c'est que, chaque camp partiel, pour une batterie, doit offrir trois divisions distinctes. Les deux premières, à droite et à gauche du parc, sont pour les soldats du train ou canonniers conducteurs. La troisième division, placée en avant ou en arrière du parc, est destinée aux canonniers servants. Les tentes des officiers sont avec cette division. Les cuisines sont en arrière du tout pour les tenir éloignées des poudres et des fourrages. Par cette disposition, les pièces et les caissons sont sous une bonne surveillance.

Appliquons ces règles à une batterie fédérale de pièces de 12, servie par une compagnie d'artillerie, et composée comme suit (¹):

Officiers et un chirurgien,	5
Vétérinaire,	1
Ouvriers, maréchaux et selliers,	4
Trompettes,	3
Sous-officiers et soldats d'artillerie,	78
Canonniers conducteurs,	46
Total des hommes,	137

(¹) Il n'y aura d'autre différence pour une batterie d'un autre calibre que dans le nombre des hommes et des chevaux qui sera un peu moins considérable ; la forme du camp restera la même.

Chevaux de selle pour officiers,		5
id.	pour le vétérinaire et les sous-officiers,	8
id.	pour les trompettes,	5
Chevaux de trait,		92
	Total des chevaux,	108

On voit de suite, d'après cette composition, qu'il doit y avoir quelques modifications à apporter aux règles de campement de l'infanterie et de la cavalerie, pour les appliquer à l'artillerie.

1°. Le nombre des chevaux étant très-considérable par rapport à celui des conducteurs, il faut espacer les tentes, perpendiculairement au front de bandière, plus qu'on ne le fait dans la cavalerie, afin d'avoir de la place pour les fourrages et pour les chevaux aux piquets. 2° Les canonniers conducteurs, ayant à soigner des harnais bien plus embarrassants que l'équipage ordinaire du cavalier, ne peuvent pas être aussi nombreux dans chaque tente. 3° Les sous-officiers et les trompettes étant montés, et ayant aussi à soigner des équipages de cheval, on ne peut pas non plus compter qu'une tente serve à quinze ou seize hommes, comme dans l'infanterie.

Voici comment on pourrait fixer ces éléments: l'intervalle entre les tentes du train serait proportionné au nombre de chevaux, en comptant 1m,50 par cheval aux piquets, c'est-à-dire que s'il y a, par exemple, dix chevaux affectés à une tente, il faudra prendre pour chaque tente quinze mètres dans la ligne perpendiculaire au front de bandière. On logerait par tente 6 canonniers-conducteurs, ou 10 artilleurs. Cette réduction dans le nombre des hommes sous la même tente est d'autant plus nécessaire, que l'artillerie n'est pas, comme les autres armes, appelée à un service extérieur des gardes, et que par conséquent le nombre d'hommes dans les tentes est presque toujours à peu près au complet.

On voit, d'après cela, qu'il faudra 8 tentes pour le train

et autant pour les canonniers-servants; à quoi nous ajouterons une tente pour le vétérinaire et les deux maréchaux, une autre pour les selliers et les trompettes, et enfin 3 pour les officiers. Cela fera en tout 21 tentes pour la compagnie entière, selon l'effectif que nous avons admis.

La chose essentielle est l'arrangement du parc : il faut sacrifier toute autre convenance à sa commodité et à sa sûreté. Il doit être encadré, de droite et de gauche, par les écuries, et ouvert en avant et en arrière, pour que les voitures puissent y entrer aisément et en sortir de même.

Les voitures, rangées sur quatre de front, les canons en première ligne, les caissons ensuite, et après, les autres voitures, occuperont une largeur de 14 mètres; un passage entre les tentes et les voitures est nécessaire de chaque côté pour isoler, autant que possible, les caissons et faciliter les communications; chacun de ces passages aura 8 mètres. Cela fera 30 mètres pour le parc. Nous prendrons autant pour chaque écurie ou fraction de camp destinée aux canonniers-conducteurs et aux chevaux, savoir : pour les deux files de tentes, rigoles comprises, 12 mètres; pour deux passages entre les tentes et les piquets des chevaux, 4 mètres; pour la rue où sont les chevaux, 14 mètres; total, 30 mètres. Ainsi les deux écuries et le parc occuperont 90 mètres sur le front de bandière, les trois subdivisions étant égales entre elles (voyez la figure 34°). Et si l'on se rappelle qu'une batterie déployée occupe en bataille 60 mètres, on verra que le principe d'égalité entre le front de bandière d'un camp et celui de la troupe déployée, n'est pas appliqué ici. Mais il y a peu d'inconvénient, parce que l'artillerie, ainsi que nous l'avons dit plus haut, campe derrière l'infanterie, et est par conséquent protégée par celle-ci contre les attaques inopinées de l'ennemi. De sa position retirée elle peut se porter partout où sa présence est nécessaire.

Nous avons le front du camp d'une batterie; il est de 90 mètres, et le même pour les batteries fédérales de tous les

calibres. Quant à la profondeur, elle variera selon le nombre des chevaux. Il y en a 108 pour la batterie de douze; le quart est 27. Il faut donc que les écuries soient assez longues pour recevoir 27 chevaux; or, en comptant un mètre et demi par cheval, et laissant au milieu un passage de 3m,50, cela fera 44 mètres. Actuellement nous placerons les huit tentes des canonniers conducteurs aux huit angles des deux écuries, avec les fourrages dans les intervalles, en laissant toutefois aux deux angles intérieurs, vers la queue du parc, la place pour la tente du vétérinaire, et celle pour la tente des trompettes et des selliers. Toutes ces tentes ont leurs ouvertures du côté des chevaux, et tournent le dos au parc.

Les tentes des canonniers-servants seront établies à 20 mètres en arrière du parc, et placées vis-à-vis les écuries sur une seule ligne, quatre à droite, quatre à gauche. Leurs ouvertures seront tournées vers le front de bandière. La tente du capitaine sera à 20 mètres en arrière de celle des soldats, et placée dans le milieu de l'intervalle. Celles des lieutenants seront placées 10 mètres plus loin, derrière celle du capitaine : les unes et les autres faisant front au parc. Cette disposition a été adoptée pour que le capitaine puisse exercer aisément sa surveillance, et que les abords du parc ne soient pas gênés de ce côté.

En additionnant toutes les profondeurs qui viennent d'être indiquées, on trouve pour total 100 mètres. Ainsi le camp d'une batterie de douze exige un espace rectangulaire de 90 mètres de front et 100 mètres de profondeur pour les tentes seulement. On ne pourrait pas le placer à moins de 30 ou 40 mètres de la queue des camps d'infanterie; et comme ceux-ci ont 110 mètres de profondeur, et même 160 en allant jusqu'aux latrines des soldats, on voit qu'il faut un espace de 300 mètres en arrière du front de bandière pour pouvoir placer ainsi l'artillerie derrière l'infanterie.

Plusieurs batteries réunies camperaient sur le même alignement, en laissant seulement entr'elles des intervalles de

4 mètres, comme la cavalerie. Cela suffit pour le transport des fourrages.

Dans ces camps, les cuisines seront placées sur les côtés, à la hauteur des tentes d'officiers et éloignées d'elles autant que possible.

Nous avons dit que la troisième division d'un camp d'artillerie est quelquefois placée en avant du parc. Cela a lieu lorsqu'on fait camper l'artillerie en première ligne : alors les canonniers-servants s'établissent sur le front de bandière à la manière ordinaire, et il n'y a point de différence entre leur camp particulier et celui d'une compagnie d'infanterie, si ce n'est qu'il n'y a pas de tentes de petit état-major. On laisse 50 mètres entre la tente du capitaine et le parc, qui de la sorte reste assez en arrière de la queue des camps des bataillons voisins, pour qu'on puisse circuler avec les pièces. On peut donc, par cette seconde disposition, enchâsser la compagnie d'artillerie entre deux bataillons d'infanterie, sans être gêné par l'étendue de son parc, et sans lui assigner d'autre espace que celui qui lui est nécessaire en bataille.

Quelquefois aussi les chevaux et les canonniers-conducteurs sont logés dans les granges voisines ; il n'y a de campés que les canonniers-servants. Alors ces derniers se placent comme il vient d'être dit, et il n'y a plus de difficulté pour le parc : les bouches à feu sont rangées devant le front sur la ligne des faisceaux, ou un peu en avant ; les caissons et les autres voitures sont rangés en arrière du camp, à une distance convenable.

Je suis entré dans ces détails parce que les règlements, que l'on pourrait consulter, passent trop légèrement sur les camps d'artillerie qui sont si différents de ceux des autres armes.

Je terminerai cet article en faisant remarquer qu'il y a de l'avantage, sous plusieurs rapports, à loger le soldat dans des baraques plutôt que sous la toile : 1° cela n'exige point de transport, on prend les bois sur les lieux ; 2° les baraques sont plus saines que les tentes ; 3° la construction des bara-

ques occupe le soldat et développe son intelligence. Elles se font en feuillage avec couverture de chaume. Quelquefois on les construit plus solidement en charpente, quand le pays est abondant en bois. Quoiqu'il en soit, un camp en baraques ne diffère pas d'un camp en tentes, quant à la distribution intérieure et aux principes de l'établissement.

---

§ 3. — Des Bivouacs.

Quand on ne peut pas loger une troupe dans un camp régulier et que pourtant on est dans l'obligation de la tenir rassemblée pour un but quelconque, on la fait bivouaquer.

La règle à suivre, dans l'établissement d'un bivouac, est la même que pour un campement; c'est-à-dire que chaque troupe prend son bivouac dans son ordre de bataille. Mais si les corps sont séparés, ils peuvent se donner du large jusqu'à occuper un front de bandière double de l'espace nécessaire pour se mettre en bataille. Avec cette étendue on ne sera jamais gêné; il est donc inutile de prendre plus de place, cela ne serait pas sans inconvénient pour le prompt rassemblement de la troupe dans le cas d'une attaque soudaine.

Ainsi, il y a des bivouac *serrés* et des bivouac *étendus*, suivant les cas : les premiers se réduisent strictement en étendue à la longueur de la ligne de bataille, les autres peuvent aller jusqu'au double; ils resteront souvent au-dessous et n'iront jamais au-delà. La ligne des feux de bivouac sera simple dans le dernier cas; elle sera double dans l'autre.

Les faisceaux d'armes s'établissent, comme au camp, en avant du front de bandière et sur un même alignement.

La première ligne de feux sera à 20 mètres des faisceaux d'armes; la seconde à 15 mètres de la première. Il y aura quatre feux par compagnie, ou un feu par section : les sec-

tions impaires en première ligne, les sections paires en seconde; et, comme dans l'organisation fédérale, chaque compagnie occupe 30 mètres en bataille, les feux seront à 15 mètres les uns des autres dans le sens du front de bandière; en sorte que les quatre feux d'une même compagnie seront aux quatre angles d'un carré ayant 15 mètres de côté. Mais dans un bivouac ces mesures ne se prennent pas au cordeau; le pas doit suffire : on comptera alors 30 pas de la ligne des faisceaux au centre des premiers feux, et 22 pas d'un feu à l'autre dans les deux sens.

Les feux des officiers s'établiront à 20 mètres, ou 30 pas, en arrière de ceux des soldats; il y en aura un pour chaque compagnie; les officiers de l'état-major du bataillon y prendront place.

Les compagnies de chasseurs formeront, en arrière du tout et à 30 pas de distance, des bivouacs particuliers sur une seule ligne, les faisceaux d'armes en arrière et aussi à 30 pas des feux. En sorte que le bivouac serré d'un bataillon fédéral aura 150 mètres de front et 95 de profondeur.

Soldats et officiers dorment à la belle étoile sur la paille, quand on peut s'en procurer, et les pieds au feu. La cuisine se fait aux feux du bivouac.

Si la troupe doit rester plusieurs jours au même bivouac, les soldats se font des abris contre le vent et la pluie, au moyen de quelques perches et branches d'arbres qu'ils recouvrent de rameaux, de paille ou de planches (1). Les *abris-vent*, faits

(1) En 1831 j'avais adressé à tous les états-majors de division une lithographie représentant diverses formes de baraques en feuillage et d'abris-vent, pour que les troupes ne fussent pas trop embarrassées quand il se serait agi d'établir un bivouac. Cette feuille était accompagnée d'une courte instruction qui en facilitait l'intelligence. L'abri le plus simple offrait un seul plan incliné, couvert de paille ou de feuillage; il était supporté par six piquets, ou branches d'arbres, inclinés l'un vers l'autre, et liés deux à deux par le haut. On posait sur cette espèce de chevalet une perche horizontale, puis des branches, auxquelles la paille était attachée à recou-

de la sorte, s'établissent entre les feux des soldats et ceux des officiers, qui doivent être alors assez reculés en arrière pour laisser la place nécessaire à ces établissements temporaires. Les abris-vent des officiers se construisent aussi derrière leurs feux. Il est facile de voir que, dans ce cas, le bivouac doit être étendu ; car, même en faisant deux lignes d'abri sans intervalles, il n'y aurait pas de quoi placer tous les hommes dans la longueur du front, parce que, couchés, ils occupent plus de place que dans le rang, et qu'on ne peut pas défalquer les serre-files. Il faut au moins 0m,65 par homme; ce qui fait pour les cinq compagnies de ligne 200m. Mais il est absolument nécessaire de ménager des intervalles entre les feuillées; ce n'est pas trop de compter un quart en sus pour cela : ainsi le front du bivouac d'un bataillon aura pour le moins 250 mètres d'étendue, tandis que son front de bataille n'est que de 150 mètres. Il y a donc un allongement nécessaire de 100 mètres, et, comme nous l'avons dit, le bivouac pourrait s'étendre jusqu'à 300. Avec 250 mètres de front de bandière, aussi bien qu'avec 300, les feux seront établis sur une seule ligne, et le bivouac offrira une ligne de faisceaux d'armes, une ligne de feux, une ligne d'abris-vent sur deux rangs, une seconde ligne de feux et une ligne d'abris pour les officiers. Cela se répète pour les chasseurs qui sont derrière.

Si on ne pouvait pas s'étendre, il faudrait doubler les abris-vent qui se trouveraient ainsi sur quatre rangs. On doit laisser des couloirs d'au moins 3 mètres de largeur entre les rangs qui formeront comme autant de ruelles longitudinales, recoupées par les passages transversaux et perpendiculaires au front de bandière.

Autant que possible, on loge la cavalerie et le train dans les granges des villages voisins, même lorsque l'infanterie est

vrement dans le sens de la pente, comme le chaume sur les maisons.

au bivouac. Cependant, quand il faut absolument que les chevaux, aussi bien que les hommes, passent la nuit en plein air, voici comment se dispose le bivouac d'un escadron : le commandant le forme en bataille, en arrière de l'emplacement qu'il doit occuper; il fait rompre par pelotons à droite ; les chevaux de chaque peloton sont placés sur une seule ligne, ceux du second rang s'intercalant entre ceux du premier, et ils sont attachés aux piquets à la distance de $1^{m},50$ les uns des autres; ils sont débridés, mais ils restent sellés toute la nuit. Les mousquetons ou lances sont formés en faisceaux derrière chaque rangée de chevaux; les sabres et les brides y sont accrochés. Quand les cavaliers construisent des abris, ils placent contre les parois leurs armes et les brides des chevaux; cela vaut mieux que de les laisser aux faisceaux.

Les fourrages sont placés à la droite des chevaux et dans le prolongement de chaque rang; les feux sont à gauche. Il y a un feu par peloton, ou quatre par escadron, lesquels se trouvent à 15 mètres les uns des autres, puisque l'escadron a 60 mètres de front. C'est comme dans les bivouacs serrés d'infanterie.

Quand les cavaliers construiront des abris, ils trouveront assez de place sur le front de l'escadron pour les faire sur deux rangs seulement. Ils les établiront entre les chevaux et la ligne des feux.

L'artillerie ne peut pas avoir de règle fixe pour bivouaquer; elle est obligée de se conformer aux localités; mais en aucun cas les feux ne doivent être rapprochés du parc. Un arrangement convenable, quand la place s'y prêterait, serait le suivant : 1° une seule ligne de feux pour les canonniers-conducteurs et les canonniers-servants; 2° les chevaux sur quatre rangs, disposés, comme ceux de la cavalerie, perpendiculairement au front de bandière ; 3° les fourrages; 4° les bouches à feu, les caissons et les voitures parqués en arrière sur deux rangs. Les officiers, ou se répartiraient aux feux des canon-

niers, ou formeraient un feu à part devant le front. La profondeur de ce bivouac, jusqu'aux voitures, serait à peu près la même que celle du bivouac de l'escadron; il faudrait donc le même espace en front et en profondeur pour l'un et pour l'autre, 60 mètres sur 80 environ.

---

§ 4. — Des Cantonnements.

Pour mettre les troupes en cantonnement, on les distribue dans les villages qui se trouvent sur le terrain occupé par les troupes : c'est la manière ordinaire de les loger en temps de guerre, et l'on fait comme on peut. Lorsque l'armée est en marche, elle se cantonne dans l'ordre où elle se trouve, chaque corps profitant des commodités que lui offrent les villages, hameaux ou fermes qu'il occupe; bien entendu que cela se fait en ordre sous la surveillance des chefs, sans quoi les soldats se battraient entre eux pour avoir les meilleurs logements.

Mais lorsque l'armée doit séjourner quelque temps, on l'étend davantage, pour moins fatiguer le pays et pour donner plus de large aux soldats qui sont ordinairement très-serrés dans les *cantonnements de route*. Cette répartition des troupes entre les différents villages et hameaux d'une contrée, s'appelle *dislocation;* elle exige tous les soins des officiers d'état-major, qui en sont ordinairement chargés, pour allier la sûreté avec la commodité des troupes, et l'équité qui exige de ne pas charger certaines communes plus que d'autres, surtout lorsqu'elles doivent pourvoir à la nourriture des troupes.

Pour faire connaître les règles qu'ils ont à suivre dans la dislocation, nous rappellerons d'abord ce que nous avons dit au sujet des cantonnements dans le premier chapitre, c'est qu'il faut, autant que possible, les établir derrière quelque

rivière qui en rende l'attaque plus difficile. Cela est surtout nécessaire pour les *quartiers d'hiver*, qui, devant être de plus longue durée, sont aussi plus étendus. Les différents corps seront assez rapprochés pour se secourir mutuellement. On désigne un lieu de rassemblement, où tous les corps, en cas d'attaque, puissent arriver avant l'ennemi, les uns par des marches de flanc, les autres par des marches en retraite, tous se rapprochant ainsi de leurs renforts. Turenne fut battu à Mariendal pour avoir péché contre ces principes : voulant profiter de l'éloignement de l'armée bavaroise, pour donner du repos à ses troupes, il les mit, comme on disait alors, en *quartiers de rafraichissement*, c'est-à-dire qu'il les cantonna; il indiqua pour point de rassemblement un lieu à peu près central, mais cependant encore trop près de l'ennemi. Lorsque Merci arriva sur lui avec toutes ses forces réunies, Turenne n'eut pas le temps de rassembler les siennes; il fut enveloppé et battu. Turenne rappelait souvent cet événement comme une faute qu'il se reprochait. Quand on lui parlait de ses victoires : « Vous oubliez, disait-il, que j'ai été battu à Mariendal. »

Les différentes armes doivent être cantonnées de manière à s'appuyer réciproquement. L'artillerie se place sur les grandes routes ou à leur proximité, pour pouvoir, en tout temps, se porter rapidement là où sa présence est nécessaire; on la couvre, autant que possible, par les corps d'infanterie. La cavalerie est bien partout où elle trouve du fourrage et de l'eau, sa vitesse lui permettant de rallier en temps opportun, quels que soient les cantonnements qu'elle occupe. Il faut cependant éviter de mettre la cavalerie dans des endroits trop exposés aux surprises, parce qu'elle est moins propre que l'infanterie à repousser ce genre d'attaque.

Dans chaque cantonnement partiel ou *quartier*, on fixe une place d'alarmes, où toute la troupe vient se réunir au premier signal; on prend aux environs toutes les mesures de prudence usitées devant un ennemi actif et entreprenant. Ce sont sur-

tout les corps placés à la lisière du cantonnement général qui doivent établir un service régulier d'avant-postes; cela ne dispense pourtant pas ceux qui sont placés en arrière d'avoir aussi des gardes de sûreté. C'est une recommandation que nous avons faite souvent et que nous répétons ici pour la dernière fois.

Il faut, d'après ce qui précède, que chaque bataillon ait sa place d'alarmes ; que, dans chaque brigade, il y ait un lieu de rassemblement choisi du côté où cette brigade doit marcher pour opérer la concentration ; que, dans chaque division, il y en ait aussi un pris assez loin de l'ennemi pour que les brigades puissent y arriver sans crainte de se voir coupées; qu'enfin il y ait pour toute l'armée une position désignée en arrière des cantonnements, où elle se réunira pour le combat. Cette position doit être connue, non-seulement des commandants des divisions, mais aussi des commandants des brigades, afin que ces derniers, dans le cas où des circonstances particulières les auraient empêchés de rejoindre leurs chefs, puissent d'eux-mêmes marcher au rendez-vous général.

Les communications seront rendues faciles entre les divers lieux de rassemblement : à cet effet on réparera les ponts, on rélargira les chemins dont la voie ne serait pas suffisante, on en ouvrira même de nouveaux si cela est nécessaire. Quelque rivière traverse-t-elle les cantonnements, il faut y jeter des ponts pour que les corps ne restent pas séparés; y a-t-il des ravins profonds, difficiles à franchir, on y pratiquera des rampes et des chaussées pour le passage de l'artillerie.

Quand les cantonnements ne sont pas couverts par une rivière non guéable, il est bon de couper les chemins par lesquels l'ennemi pourrait arriver, de construire des abatis ou des retranchements dans les endroits les plus accessibles. Mais ce qui vaut mieux que tout cela, c'est une grande vigilance dans les avant-postes. Toutefois l'un n'empêche pas l'autre.

Il va sans dire que les généraux ne quittent point la troupe,

mais prennent leurs logements au milieu d'elle, dans l'endroit le plus commode pour expédier des ordres. En 1694, le comte de Tilly fut enlevé dans un château où il s'était logé, parce qu'un marais le séparait du lieu où étaient ses troupes. Pareille disgrâce est réservée aux officiers qui voudront ainsi chercher leurs aises, au lieu de penser à leur sûreté. Quand la troupe bivouaque, les généraux doivent bivouaquer avec elle; et, s'ils ont des tentes, ils les réserveront pour mettre leurs cartes et leurs papiers à l'abri de la pluie ou de la rosée; mais eux coucheront sur la paille comme leurs soldats. Il ne faut pas que ceux-ci puissent croire que, lorsqu'ils sont exposés à tous les genres de privations, leurs chefs savent s'y soustraire. Cela est surtout nécessaire dans une armée de milices.

C'est le chef d'état-major de l'armée qui, en conformité des vues du général en chef, fixe les limites de l'arrondissement de chaque division, des corps de cavalerie, des parcs d'artillerie. Les généraux de division déterminent, dans leurs arrondissements respectifs, les limites où doivent se renfermer leurs brigades, leurs détachements de cavalerie, leurs batteries. Les commandants de brigades distribuent à leur gré les bataillons et les compagnies de carabiniers, dans les villages, hameaux, fermes isolées de leurs cantonnements.

Les cartes générales peuvent, à la rigueur, suffire pour préparer ces dislocations; mais on les fait bien mieux quand on possède quelqu'une de ces belles cartes topographiques qui se font maintenant en France, en Piémont et dans le royaume Lombardo-Vénitien (1), surtout quand elles sont accompagnées d'états statistiques donnant le nombre des couverts de

(1) La Confédération n'a pas voulu rester en arrière à cet égard: elle fait travailler à un atlas général de la Suisse en vingt-cinq feuilles; cette entreprise rencontre de grandes difficultés dans la nature du pays, et le peu de fonds qu'on y peut consacrer chaque année. Toutefois, quelques feuilles sont déjà assez avancées. Le quartier-maître-général s'occupe activement de cet important objet.

chaque lieu, ainsi que ses principales ressources. Mais il faut s'attendre, malgré cela, à de nombreuses rectifications, quand la dislocation s'effectuera. C'est pourquoi il est toujours plus sûr de la préparer sur les lieux mêmes, d'après les directions générales du chef d'état-major. Les officiers des états-majors des divisions et des brigades se partagent la besogne; ils dressent chacun un état de dislocation particulier pour la partie qui le concerne; ils font appeler les maires ou préfets des communes, et assoient, de concert avec eux, leur première répartition, en ayant soin de se tenir en garde contre la tendance de ces officiers civils à diminuer leurs ressources pour obtenir quelque allégement. Ils ne doivent donc pas s'en rapporter uniquement à ce qui leur est dit, mais voir par eux-mêmes. Ils visitent toutes les maisons et assignent le nombre de soldats qu'on y peut loger, sans trop de gêne pour eux, et sans qu'il en résulte une charge trop lourde pour les habitants. Ils évitent, autant que possible, de séparer les soldats d'un même bataillon; et, pour peu qu'une attaque soit à craindre, il vaudra souvent mieux, lorsqu'un village sera trop petit pour loger tout le monde, faire bivouaquer aux environs, et à tour de rôle, tout ce qui ne peut pas être placé dans les maisons, que de partager le bataillon pour le cantonner dans deux villages différents.

Quand ce premier travail a reçu les rectifications nécessaires, chaque officier dresse un état particulier, qu'il remet à l'adjudant de division; celui-ci dresse un état de dislocation pour la division entière; il le dépose à l'état-major de l'armée où l'on réunit toutes les pièces semblables pour en faire un tableau général de dislocation.

Il y a donc trois espèces de tableaux de dislocation, dont les formes diffèrent un peu par la nature des détails qu'on y fait entrer, ceux des brigades, ceux des divisions et ceux de l'armée. Je joins ici les têtes de ces divers tableaux, où l'on a visé à atteindre le plus grand degré possible de simplicité pour s'assurer une meilleure et plus prompte exécution.

Tableau de dislocation de la Brigade N°....
à l'époque du....

TÊTES DES COLONNES.	Quartier-général de la brigade. Noms des bataillons. Numéros des compagnies. Cantonnements des compagnies. Lieux de rassemblement des bataillons. Observations.

Tableau de dislocation de la Division N°....
à l'époque du....

TÊTES DES COLONNES.	Quartier-général de la division. Quartiers-généraux des brigades. Bataillons. Compagnies isolées. Cantonnements des compagnies isolées. Lieux de rassemblement des bataillons. Observations.

Tableau général de dislocation de l'Armée fédérale,
à l'époque du....

TÊTES DES COLONNES.	Grand quartier-général. Quartiers-généraux des divisions. Quartiers-généraux des brigades. Lieux de rassemblement des bataillons. Cantonnements des compagnies isolées. Emplacements des parcs. Observations.

Mais il est des circonstances où l'on n'a pas le temps de préparer des tableaux, et où la dislocation doit se faire promptement, comme par exemple dans les cantonnements de route.

Il faut alors que dans chaque brigade un officier d'état-major, suivi des quartiers-maîtres des bataillons et des fourriers des compagnies, se transporte quelques heures d'avance sur les lieux, pour y préparer les logements, d'après les directions générales qu'il a reçues de l'adjudant de division (chef d'état-major). Voici donc, pour compléter le sujet, quelques détails extraits d'une circulaire instructionnelle adressée à tous les commandants divisionnaires de l'armée, en prévision d'une grande concentration de troupes; elle devait servir de règle pour ce cas qui est le plus embarrassant. On en aurait modifié les dispositions quand il se serait agi de cantonnements moins serrés; mois on en aurait toujours suivi l'esprit. Voici ces dispositions :

1°. On mettra toujours ensemble, non-seulement les compagnies d'un même bataillon, mais encore les bataillons d'une même brigade, toutes les fois que cela sera possible.

2°. Les soldats d'une même compagnie seront logés ensemble, par sections ou au moins par escouades, ce qui n'empêchera pas de mettre plusieurs sections dans une même maison, si elle peut y suffire, et suivant qu'on est restreint par l'espace.

3°. Le commandant du bataillon, avec l'état-major, doit, autant que possible, être placé au centre du quartier de son bataillon.

4°. Les officiers des compagnies seront logés dans les mêmes maisons que leurs soldats, ou tout auprès.

5°. Les tambours seront logés dans le voisinage du commandant.

6°. Il sera toujours désigné près de la place d'alarme un local pour la garde de police.

7°. On choisira de préférence les granges et les chambres au rez-de-chaussée des maisons habitées, laissant le haut aux propriétaires. Ce ne sera que lorsque l'espace manquera qu'on cherchera des logements dans les étages supérieurs.

8°. Les fourriers marqueront à la craie, sur les portes des maisons ou des granges, les numéros des compagnies et le nombre d'hommes qui doivent y loger.

9°. Quand une chambre a six pas [1] de largeur, on peut y faire coucher les soldats sur deux rangs le long des grands côtés; mais si elle a moins de largeur, on ne peut les mettre que sur un seul rang. On comptera un pas par homme. Ainsi une chambre de vingt pas de longueur pourra recevoir quarante hommes, si elle a en même temps six pas de largeur ou davantage; elle n'en recevra que vingt, si elle a moins de six pas de largeur.

10°. La distribution des logements doit commencer par la droite du village en regardant l'ennemi; c'est-à-dire que c'est là qu'on placera la première compagnie, et de proche en proche les compagnies suivantes, jusqu'à la gauche du village.

11°. On suivra la même règle s'il y a plusieurs bataillons réunis dans le même village. Le bataillon de droite dans l'ordre de bataille sera cantonné à droite dans le village.

12°. Les sous-officiers veilleront à ce que les armes et les gibernes soient placées avec ordre dans les chambres, de manière à ce que chacun puisse aisément retrouver les siennes, etc. etc.

C'est pendant les cantonnements de quelque durée qu'on s'efforce de rétablir la discipline dans les corps où, trop souvent, on la voit s'affaiblir dans la durée d'une campagne longue et pénible. C'est pendant les cantonnements qu'on remonte la cavalerie, qu'on complète les corps, qu'on régularise les distributions, qu'on met à jour la solde des troupes, qu'on leur donne des habillements, des chaussures, qu'on remplace les armes détériorées. Dans les marches on vit de ce qu'on trouve et de ce qu'on porte avec soi; dans les

[1] Il est ici question des pas ordinaires de 2 ½ pieds, parce qu'on ne suppose pas que les fourriers, pour faire ces estimations, qui doivent être très-rapides, prennent le pas de deux pieds.

cantonnements on fait des distributions régulières, et pour y pourvoir (en pays ennemi) on frappe des réquisitions sur les habitants, en proportionnant les exigences aux ressources des communes.

On forme en outre des dépôts, des magasins de subsistances, au moyen desquels on puisse, la campagne suivante, nourrir la troupe, dans la supposition que les vivres viendraient à manquer dans les pays qu'on aura à traverser. On tire de ces magasins les suppléments, et on en fait des distributions chaque fois que l'on prend des cantonnements.

Si la guerre est méthodique, rien n'entre dans les magasins de ce que fournissent les réquisitions, qui n'ait été au préalable reconnu, et dont on n'ait donné un reçu aux autorités locales. C'est au moyen de ces reçus que les communes peuvent constater les charges qui ont pesé sur elles, et obtenir, au retour de la paix, de justes indemnités.

Sans ces gênes mises aux exigences des militaires, sans ces formalités tutélaires, la guerre dégénérerait bientôt en brigandage. Sans doute il ne faut pas se laisser mourir de faim dans un pays abondant; il ne faut pas, par trop de scrupule, laisser les soldats dans la souffrance; on est en droit de faire supporter à l'ennemi les charges de la guerre. Mais, d'un autre côté, l'intérêt même, à défaut d'humanité, réclame qu'on ménage autant que possible les habitants. En n'exigeant des pays envahis que ce qu'ils peuvent fournir sans s'épuiser; en mettant beaucoup d'ordre et d'équité dans les réquisitions, on se ménage des ressources pour l'avenir, et surtout pour le cas où, par un mouvement rétrograde, on aurait à traverser une seconde fois les mêmes lieux. En ménageant les habitants, on se lie d'intérêt avec eux, on s'en fait des amis, ou du moins on adoucit leur inimitié; ils ne fuient point à votre approche; ils partagent avec vous leur pain et leur asile. Agissez autrement : pillez, ravagez tout, forcez le timide paysan à prendre la fuite; marchez le flambeau et la hache à la main, entourez-vous de ruines, faites un désert du pays, et, dans

peu, vous serez vous-mêmes réduits à la dernière extrémité. Aujourd'hui vous nagez dans l'abondance, demain vous attend la plus affreuse misère. Ainsi donc, ménagez les habitants qui, le plus souvent, ne prennent aucune part à la guerre. Je le répète : exigez d'eux qu'ils fournissent à vos besoins, faites des réquisitions, frappez des contributions ; c'est le droit de la guerre ; mais n'usez de ce droit qu'avec une sage mesure. C'est ainsi qu'il faut entendre la maxime de Caton : *la guerre nourrit la guerre*.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

AVIS AU RELIEUR

POUR LE PLACEMENT DES PLANCHES.

